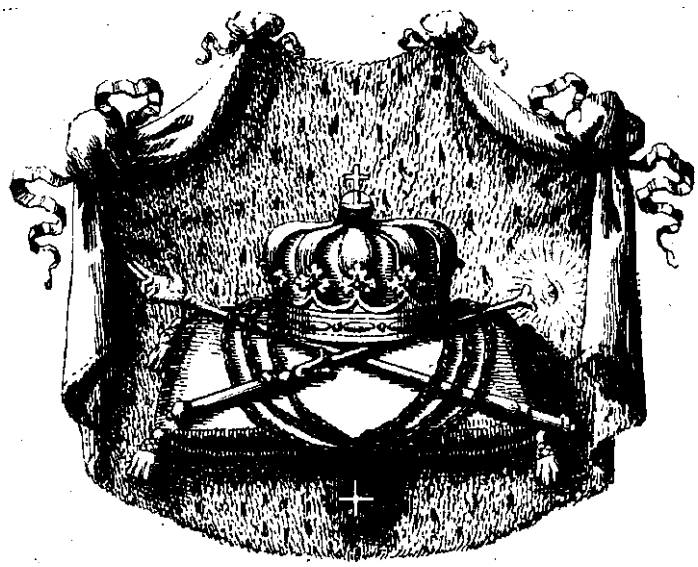
LE QUIEN DE LA NEUFVILLE, Jacques
Histoire générale de Portugal / par M. Lequien de la Neufville ; tome second . -- A Paris : Chez Anisson..., 1700
[2], 608, [14] p., []1, A-Z4, 2A-2Z4, 3A-3Z4, 4A-4H4, 4I3 ; 4°
Port. con grab. calc. -- Apostillas marginales
1. Portugal-Historia I. Título

BEI-R-293

HISTOIRE GÉNÉRALE DE PORTUGAL.

Par Mr Lequien de la Neufville.

TOME SECOND.

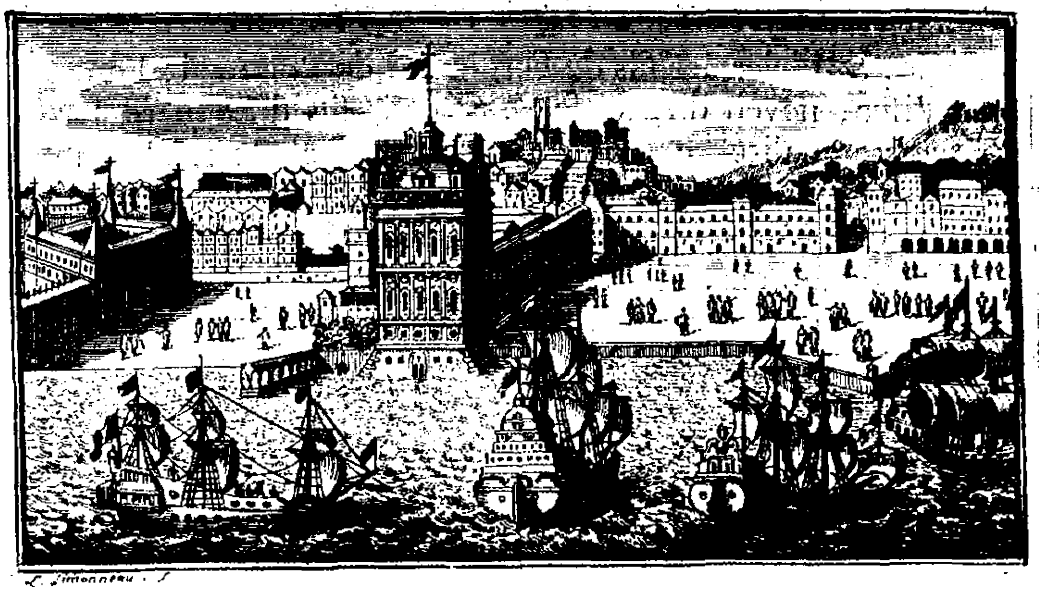


A PARIS,
Chez Anisson Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

HISTORY



HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

LIVRE CINQUIÉME.

EMANUEL I. ROY XIV.

EMANUEL nâquit dans le Château d'Alcochetti, en 1469. le jour qu'on célebroit la feſte du Corps de Jeſus-Chriſt, & dans le meſme moment que les Fidelles, qui l'accompagnoient avec les céremonies ordinaires, paſſoient devant le Palais ; ce qui contribua à le faire nommer Emanuel. Il étoit le

1495. Naiſſance d'Emanuel.

Faria i Souza Epitom. de las Hiſt. Portu. part. 3. cap. 14.

ANS DE J. CHRIST. 1495.

xiéme, & le dernier fils de Ferdinand de Portugal, Duc de Viſeo, neveu d'Alfonſe V. & petit-fils d'Edoüard I. En cette qualité, Emanuel ſuccéda au Roy Jean II. au défaut de la ligne directe, comme étant ſon plus proche parent dans la ligne collaterale, & il fut proclamé Roy à l'âge de 26. ans.

Oſorius, in hiſt. Regis Eman.

Premier mariage de ce Prince.

Deux ans aprés qu'Emanuel fut monté ſur le trône, il épouſa au mois d'Octobre 1497. Iſabelle, fille aiſnée de Ferdinand, Roy de Caſtille, & veuve d'Alfonſe, Prince de Portugal. Elle mourut en accouchant d'un fils, qui fut nommé Michel, & reconnu pour héritier préſomptif des Royaumes de Caſtille, & d'Aragon. Ce jeune Prince étant mort à Grenade en 1500. l'Infante Jeanne, qui étoit ſa tante maternelle, & femme de Philipe, Archiduc d'Autriche, recueillit ſa ſucceſſion, & poſſeda les Couronnes de Caſtille, d'Aragon, & de Sicile, qu'elle fit paſſer à l'Empereur Charles V. ſon fils.

Faria i Souza, part. 3. cap. 15.

Sainte-Marthe Hiſt. Geneal. vol. 2. liv. 43.

Second mariage du Roy, & ſes enfans.

Le Roy qui ſe vit ſans héritiers, & ſans femme, ſongea à pratiquer une ſeconde alliance avec la Caſtille; il demanda en mariage l'Infante Marie, ſœur d'Iſabelle, ſa premiére femme. Le Pape Alexandre VI. luy accorda une diſpenſe pour conclure cette affaire, qui ſe conſomma l'année ſuivante. Emanuel eut pluſieurs enfans de la Reine Marie; ſçavoir, Jean, Loüis, Ferdinand, Alfonſe, Henry, Edoüard, Antoine, Iſabelle, Béatrix, & Marie.

Jean fut l'aiſné, & nâquit en 1502. Loüis, Duc de Béja, ſecond fils du Roy, vint au monde en 1506. Il fut Connétable du Royaume, & il accompagna l'Empereur Charles V. dans ſon voyage en Afrique, où Loüis acquit une ſi grande réputation, qu'on luy propoſa l'alliance de la Princeſſe Marie, fille de Henry VIII. Roy d'Angleterre, & qui depuis fut Reine de ce païs là. Cette affaire ne s'étant point faite, on parla de le marier avec la Princeſſe Barbe, fille de Sigiſmond I. Roy de Pologne. Cette ſeconde propoſition n'ayant pas eu plus de ſuccés que la premiére, on en attribua la cauſe à la paſſion qu'il avoit conceuë pour

Oſorius.

une Demoiſelle Portugaiſe, nommée Joland, dont le mérite, & la beauté étoient ſi touchans, qu'il ſembloit que le ciel euſt voulu la dédommager de la naiſſance, & des richeſſes qui luy manquoient, pour aſpirer à devenir la femme d'un Infant de Portugal. Cependant Loüis l'épouſa; mais leur mariage fut tenu ſi ſecret, qu'il paſſa pour clandeſtin : ce qui a fait avancer à quelques Auteurs, que Loüis voyant des enfans maſles à Jean ſon frere, avoit negligé de déclarer qu'il étoit marié, & qu'étant mort en 1555. ſans en avoir parlé, il s'étoit contenté d'inſtituer par ſon teſtament, Antoine ſon fils, pour ſon héritier dans tous ſes biens. Cette qualité de fils, que Loüis donna à Antoine, ſans dire s'il étoit naturel, le fit regarder comme un enfant légitime. C'eſt ce meſme Antoine, que le peuple proclama Roy à Santaren en 1580. J'en parleray plus au long, en faiſant ſon hiſtoire. ANS DE J. CHRIST.

Ferdinand, troiſiéme fils d'Emanuel, nâquit en 1507. & épouſa Guyomare Coutigno, fille de François, Comte de Marialva. Les deux enfans qu'il eut d'elle, ne veſcurent pas long-tems, & Ferdinand leur pere mourut dans la vingt-ſeptiéme année de ſon âge. C'eſt luy dont le corps fut transferé, par ordre de Philipe II. Roy d'Eſpagne, de la ville d'Abrantes, dans l'Egliſe de Bélem, auprés de Liſbonne.

Alfonſe, quatriéme fils d'Emanuel, prit naiſſance en 1509. Le Pape Léon X. l'aſſocia au ſacré Collége, ſous le titre de S. Blaiſe, quoique cet Infant n'euſt que huit ans. Il fut pourveu de l'Abbaye d'Alcobaça, de l'Archeveſché d'Evora, & enſuite de celuy de Liſbonne. Son mérite & ſa doctrine ne furent pas moins connus à la Cour de Rome, que ſon auguſte naiſſance. Le célebre Cardinal de Bembo en rend un témoignage autentique dans l'une de ſes lettres, par laquelle il l'invite à faire le voyage de Rome, où le Pape Paul III. ſouhaitoit ardemment de le voir, & de le poſſeder; mais la vie d'Alfonſe fut trop courte pour éxecuter tout ce qu'il avoit réſolu de faire. Il mourut jeune, & ſubitement à Liſ- *Luſit. purpur. & inſul.*

ANS DE J. CHRIST.

bonne, en 1540. & fut enterré dans l'Egliſe de Bélem. Cet Alfonſe fut le premier Eveſque, qui établit des Inſtructions familiéres, & des Catéchiſmes, pour l'éducation des enfans dans la Religion Chrétienne. Ce Cardinal, qui n'avoit pas moins de doctrine, que de piété, aima beaucoup les belles lettres; il protegea les Sçavans; il en fit venir un grand nombre des païs étrangers, & leur fit du bien. Sa charité envers les pauvres & envers les malades, ne céda en rien à ſes autres libéralitez; il adminiſtroit luy-meſme les Sacremens aux infirmes & aux mourans, & rempliſſoit avec beaucoup d'humilité & de zéle, les pénibles devoirs de l'Epiſcopat.

Henry, ſon frere, nâquit le 31. de Janvier 1512. Il embraſſa pareillement l'Etat Eccleſiaſtique; il poſſeda l'Archeveſché de Brague; il paſſa enſuite à celuy de Liſbonne, & fut le premier Archeveſque d'Evora, où il fonda un Collége, occupé aujourd'huy par les Jeſuites; il fut fait Cardinal en 1546. ſous le Pontificat de Paul III. & enfin, il fut grand Inquiſiteur de la foy en Portugal, ſous les régnes de Jean III. ſon frere, & de Sebaſtien, ſon neveu; aprés leſquels il monta luy-meſme ſur le trône.

Edoüard, Duc de Guimaranez, ſixiéme fils d'Emanuel, né en 1515. ſe maria avec Iſabelle de Portugal, fille de Jacques, Duc de Bragance. Il mourut à l'âge de 25. ans, dans le tems qu'il ſe ſeroit diſtingué, à l'exemple de ſes prédeceſſeurs, & il laiſſa pour ſes héritiers, un fils, & deux filles. Edoüard, qui étoit l'aiſné, fut Connétable du Royaume. Marie, ſa ſœur, épouſa Aléxandre Farneſe I. du nom, Duc de Parme, & l'un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle. Catherine, leur ſœur puiſnée, fut femme de Jean de Portugal, ſixiéme Duc de Bragance. Enfin, Antoine qui étoit le dernier fils du Roy, mourut au berceau.

Iſabelle, fille aiſnée du Roy, nâquit en 1503. Elle fut mariée avec Charles V. Empereur, & Roy d'Eſpagne. Le Pape Clement V. y envoya le Cardinal Salviati, en qualité de Légat, pour faire la céremonie de leurs épouſailles.

Ans de J. Christ.

Je feray mention des enfans qui naquirent de ce mariage, quand je parleray de l'uſurpation que Philipe II. Roy d'Eſpagne, fit de la Couronne de Portugal. Béatrix, fille puiſnée d'Emanuel, nâquit à Liſbonne en 1504. Elle fut mariée en 1521. à Charles III. Duc de Savoye, & elle mourut à Nice en 1537.

La Reine, Marie de Caſtille, ſeconde femme du Roy Emanuel, étant morte à Liſbonne, en 1517. ce Prince épouſa en 1519. Léonore d'Autriche, fille de Philipe I. Roy d'Eſpagne, & ſœur de l'Empereur Charles V. & de Ferdinand I. Il en eut un fils, & une fille; l'un fut nommé Charles, & mourut jeune, & l'autre s'appella Marie. Cette Infante fut promiſe, & accordée à François, Daufin de France, fils aiſné de François I. ſuivant le traité de paix fait à Madrid, en 1526. entre François, & Charles; mais la mort du Daufin, ſurvenuë en 1536. donna lieu à d'autres propoſitions.

Troiſiéme mariage du Roy, & ſes enfans.

Mezeray, en ſon Abregé de l'Hiſt. de Fr. vol. 2.

Auſſitoſt qu'Emanuel fut monté ſur le trône, il envoya un Ambaſſadeur à Rome, pour faire part au Pape Alexandre VI. de ſon advénement à la Couronne de Portugal, & pour reconnoiſtre le ſaint Siége. Le Cardinal Coſta Portugais, qui étoit alors à Rome, receut une lettre du Roy, avec ordre d'accompagner ſon Ambaſſadeur dans les audiences que le S. Pere luy donneroit; ce que ce Cardinal remplit avec beaucoup d'éclat, & d'appareil. Le Pape y répondit avec de grandes marques d'affection & d'eſtime.

1495.

Ambaſſade à Rome.

Turquet, en ſes Fragmens ſur l'Hiſt. de Portugal, tom. 2.

Le Roy garda les meſmes meſures, à l'égard de Ferdinand, Roy de Caſtille, & d'Iſabelle, ſa femme, en leur envoyant un Ambaſſadeur, pour leur faire part de ſa proclamation. Il avoit encore ordonné à ce Miniſtre, non-ſeulement de diſpoſer D. Alvarez, frere du Duc de Bragance, à revenir, & à ramener ſes enfans en Portugal; mais encore de l'aſſeurer, qu'il ſouhaitoit de le revoir dans ſes Etats; car Alvarez en étoit ſorti pour ſe retirer en Caſtille, parce que le Duc, ſon frere, convaincu de trahiſon, ſous le régne précedent, avoit expié ſon crime par une mort ignominieuſe.

Ambaſſade en Caſtille.

ANS DE J. CHRIST. 1495.

Tandis que ces deux Miniſtres éxecutoient les ordres du Roy, l'un en Italie, & l'autre en Eſpagne, ce Prince prit une pleine connoiſſance des affaires de ſon Etat. Quoiqu'il euſt trouvé le Royaume bien policé, il ne laiſſa pas d'aſſembler les Etats à Montémajor, petite ville par-delà le Tage, & de faire quelques Ordonnances plus avantageuſes pour le public, qu'utiles à ſon épargne. Il nomma des Commiſſaires qui allerent dans toutes les provinces de ſon Royaume, pour éxaminer dans l'étenduë de leur département, ſi les gratifications que ſon Prédeceſſeur avoit faites, étoient veritablement deuës au mérite, & aux ſervices de ceux qui en joüiſſoient; il les chargea d'obſerver, ſi les Juges s'acquittoient avec probité de leurs fonctions, & il leur donna le pouvoir d'en établir de nouveaux dans les lieux, où à cauſe de l'étenduë du reſſort, on ne pouvoit rendre juſtice aſſez promptement, à ceux qui la demandoient.

Oſorius, liv. 1.

Convocation des Etats.

Commiſſaires départis dans le Royaume.

Il fit auſſi venir à compte les fermiers des Péages, & des autres droits Royaux, pour eſtre particuliérement informé de l'adminiſtration qu'ils faiſoient des deniers des Finances, ſi délicats à toucher, quand on n'obſerve pas de prés ceux qui en font le maniement.

Comme l'on ne pouvoit rien ajouter à ce que le Roy venoit de faire pour l'utilité de ſon peuple, il voulut reléver la gloire de ſa Nobleſſe, en ſe conformant ſur ce qui ſe pratiquoit dans la plûpart des Etats de l'Europe, lorſque la Nobleſſe y tenoit ſes aſſemblées. Pour cela il envoya ſes Hérauts d'armes en France, & en Angleterre, & il voulut régler ſur les mémoires qu'ils en rapporteroient, toutes les céremonies que l'on obſerveroit en de pareilles occaſions dans ſon Royaume.

Il ordonna en meſme-tems, qu'on travaillaſt éxactement au blaſon de la Nobleſſe. La recherche que l'on en fit ſur les plus vieux Monumens, & dans les Regiſtres les plus anciens, fut avantageuſe pour les plus illuſtres Maiſons de Portugal. On en compoſa un traité qu'on mit dans les Archives de Liſbonne. Comme ces ſortes

Armorial du Royaume.

d'ouvrages ne viennent preſque jamais à la connoiſſance du public, le Roy voulut que l'on peigniſt dans leurs émaux, les Armoiries des premiéres Maiſons du Royaumes, ainſi qu'on le voit encore aujourd'huy dans le grand Sallon de ſon Palais, à Sintra. ANS DE J. CHRIST. 1495.

L'Ecuſſon Royal, qui occupe le milieu du platfonds, eſt environné de ceux des Infants, & des Infantes. Il y a auſſi dans la friſe qui regne autour de ce Sallon, ſoixante & quatorze Ecuſſons, qui ſont attachez chacun au col d'un taureau, qui porte un tymbre au milieu de ſes cornes.

Aprés la tenuë des Etats à Montémajor, où la Cour étoit encore, Jacques Almeida, grand Commandeur de Portugal, s'y rendit. Il y amena D. George, fils naturel de Jean II. ſur l'ordre que ce Roy avoit donné en mourant au Commandeur, de le préſenter au Roy, & de luy demander ſa protection en faveur de ce jeune enfant. D. George ſaluë le Roy.

Emanuel avoit trop d'obligation à ſon Prédeceſſeur, pour ne pas recevoir ſon fils, avec toutes les marques de la plus tendre amitié. La grande reſſemblance qu'il trouva dans l'air, & dans la phiſionomie de cet enfant, à celle du Roy ſon pere, réveilla ſi vivement le ſouvenir qu'Emanuel conſervoit de ſon bienfaicteur, que tout politique qu'il étoit, il ne put ſe ſurmonter en cette rencontre, ni dérober aux yeux de toute ſa Cour, les larmes qui coulerent des ſiens. Il embraſſa le petit D. George; il le prit ſous ſa protection, & il luy fit partarger avec ſes propres enfans, les ſoins que l'on prenoit de leur éducation. Quand le Roy ſe fut un peu retiré, la plûpart des Courtiſans s'approcherent de cet Enfant, & luy baiſerent la main. C'étoit là un reſte du reſpect qu'ils avoient eu pour le Roy ſon pere, dont la mémoire ſera toûjours en grande véneration parmi les Portugais. *Oſorius, liv. 1. Sainte-Marthe liv. 20.*

Cependant, le tems que le Roy Jean avoit accordé aux Juifs, pour demeurer en Portugal, étant expiré, ceux qui eurent aſſez de bien pour paſſer en d'autres païs ſortirent du Royaume, ſuivant ce qui leur avoit été preſcrit. La plûpart des Juifs ſortent du Royaume.

ANS DE J. CHRIST. 1495.

Le mauvais traitement qu'ils receurent dans le trajet qu'ils firent par mer, alla juſqu'à un tel excés, que les Capitaines des navires, & les Matelots, à leur exemple, aprés avoir fait d'injuſtes éxactions, inſulterent les femmes, & les filles, en leurs perſonnes, & en leur honneur. Emanuel informé d'une conduite ſi violente, voulut qu'on rendiſt plus de juſtice à ceux qui étoient reſtez dans le Royaume, & qui n'avoient pas eu aſſez de biens pour en ſortir, & pour ſe tirer de l'eſclavage, où leur indigence les avoit jettez. La reconnoiſſance de ces Juifs fut ſi grande, qu'ils ſe cottiſerent pour faire une ſomme au Roy, médiocre pour luy; mais conſidérable pour eux. Emanuel refuſa l'argent qu'ils luy offrirent, & il les convainquit par là ſi fortement de ſes bontez, que la plûpart d'entre-eux renoncerent au judaïſme, & ſe firent Chrétiens, pour dévenir ſes ſujets.

Cotiſation des Juifs, que le Roy refuſe.

Pluſieurs Juifs ſe font Chrétiens.

Aprés que le Roy eut donné aux Juifs ces marques de ſa clémence, il donna aux Portugais, des preuves de ſa généroſité; il augmenta la ſolde des vieux ſoldats; il recompenſa les Officiers, & il aſſigna la dixiéme partie des tributs, que luy payoient les Maures, pour l'entretien de quelques gens d'Egliſe, qui devoient marcher avec ſes troupes, en Afrique. Comme les fortifications des places, & des villes de Mauritanie, qui étoient ſous ſon obéïſſance, avoient été négligées; il ordonna que l'on y travaillaſt, & qu'on les pourveuſt de munitions de guerre & de bouche, & il fit faire de nouvelles levées pour en renforcer les garniſons.

Oſorius.

Réparations des places de Mauritanie.

Ferdinand, & Iſabelle d'Aragon, envoyerent dans ce tems-là un Ambaſſadeur en Portugal, pour complimenter Emanuel, ſur ſon advenement à la Couronne, & pour luy propoſer un mariage, avec la Princeſſe Marie, leur fille puiſnée. Le Roy receut cette marque d'amitié, avec toute la reconnoiſſance que demandoit une ſi obligeante propoſition; toutefois, il ne l'accepta pas, ſous prétexte que les affaires de ſon Royaume, ne luy permettoient point encore de ſonger à ſe marier, & par ce moyen, il

Turquet, Hiſt. d'Eſp.

Ambaſſade du Roy de Caſtille, en Portugal; & pourquoy.

Oſorius.

leur

leur fit un myſtere de la tendreſſe qu'il ſe ſentoit pour la Princeſſe Iſabelle d'Aragon, leur fille aiſnée, veuve d'Alfonſe, fils de Jean II. ANS DE J. CHRIST. 1495.

Cependant, la paix qui avoit été faite en 1492. entre le Roy Jean II. & le Roy de Fez, comme on l'a veu dans l'Hiſtoire du régne précedent, & l'obligation où ſe trouva Vaſco Coutigno de Borbe, Gouverneur d'Arzile, ville de la Mauritanie Tangitane, de venir à la Cour, pour ſe juſtifier de quelques calomnies qu'on y avoit répanduës contre-luy, furent des conjonctures qui donnerent lieu à un ſoulévement en Afrique. Baraxa, & Almandarin, en furent les auteurs. Ces deux Seigneurs Maures, qui étoient riches, & accréditez, & qui d'ailleurs ne relevoient pas du Roy de Fez, ne ſe croyant point obligez de s'en tenir aux conditions de la paix que ce Prince avoit faite avec le Roy Jean, leverent des troupes dans les terres de leur obéïſſance, & vinrent faire le dégaſt juſqu'aux portes d'Arzile. Rodrigue Coutigno, qui y commandoit depuis l'abſence de Vaſco, voulut s'oppoſer aux deſordres que les Maures faiſoient dans leurs courſes; il ſortit de la ville à la teſte d'un grand détachement, & les chargea avec beaucoup de vigueur; mais ce Commandant ayant été tué dans cette ſortie, les Barbares ſe prévalurent de la conſternation que ſa mort cauſa parmi ſes gens; ils tomberent ſur eux avec tant d'impétuoſité, qu'ils en tuerent une partie, & qu'ils reduiſirent l'autre à ſe retirer dans la place.

Antoninus. Baudrand Lexicon geogr.

Soulevement en Afrique.

Mort de Rodrigue Coutigno.

La nouvelle que le Roy receut de la mort de Coutigno, & de la défaite d'une partie de la garniſon d'Arzile, l'obligea d'y envoyer Jean de Menezés, à qui il en donna le gouvernement. Cependant, la rebellion s'augmentoit parmi ces Infidelles; les habitans des bourgs, & des villages, qui étoient les plus ſoumis, ſe révolterent contre leur Roy; ils voulurent profiter de l'occaſion pour ne luy point payer de tribut; ils s'oppoſerent aux levées de deniers, qu'on avoit accoûtumé de faire ſur eux, & en vinrent juſqu'à faire main baſſe ſur ceux qui avoient cette commiſſion. Le nouveau Gouverneur, informé de ce

Oſorius. Faria i Souſa Vaſconcellos en ſon abb. de la vie d'Emanuël.

ANS DE J. CHRIST. 1495.

refus, reſolut de mettre les rebelles à la raiſon ; il paſſa en reveuë les troupes ſur qui il comptoit le plus pour faire cette expédition ; il écrivit à Loüis Azevédo, Gouverneur de Tanger, de luy envoyer du ſecours, & ſur tout de la cavalerie, dont il avoit beſoin. Azevédo choiſit auſſitoſt parmi ſes gens, cent cinquante Cavaliers, commandez par Pierre Leitan. Dés que ce renfort fut entré dans Arzile, on ſe mit en marche, & l'on arriva prés du lieu où les Rebelles s'étoient retranchez ; mais dans le tems qu'on voulut les ſurprendre, Baraxa, & Almandarin, accompagnez de Muzza, & d'Acob, qui marchoient à la teſte de deux mille chevaux, & de huit cens fantaſſins, parurent dans la plaine. Cependant Menezés, à qui l'on amena trois Maures qu'on avoit faits priſonniers, apprit par eux le deſſein que les ennemis avoient formé ſur le meſme bourg, dont il prétendoit ſe rendre maître. Voulant les prévenir dans cette entrepriſe, il tint Conſeil de guerre, & propoſa de les charger ; ce qu'il éxecuta, quoique peu de gens euſſent été de ſon avis ; il partagea ſes troupes en trois eſcadrons. Pierre Leitan commanda le premier, compoſé de cent cinquante chevaux, qui étoient venus ſous ſes ordres ; il mit Jean de Menezés, à la teſte du ſecond eſcadron, compoſé ſeulement de trente chevaux. Le Gouverneur ſe reſerva le commandement du troiſiéme, & en cet état, ils marcherent aux ennemis.

Les Maures, qui d'abord avoient partagé leur infanterie en trois bataillons, ſe réünirent, lorſqu'ils ſe virent de beaucoup ſupérieurs aux Portugais, dont la ſeule intrepidité étoit à craindre. Ils eſperoient qu'en tombant impetueuſement ſur eux, ils les accableroient dés le premier choc. Cette affaire fut tres-opiniâtrée, & penſa eſtre funeſte aux Portugais, qui commençoient à plier ſous le nombre des ennemis. Le Gouverneur qui s'en apperceut, détacha le jeune Menezés, & Pierre Leitan, pour les aller ſecourir. Ces deux Capitaines prirent les ennemis en flanc, & ils les chargerent ſi à propos, qu'aprés une grande reſiſtance de leur part, mais inutile, les Barbares lâché-

rent le pied. On les pourſuivit l'eſpace de quatre lieuës, en tuant ceux qui ne ſe rendoient pas, & en faiſant priſonniers les plus apparens d'entre ceux qui demandoient quartier. Quand les Portugais ſe virent maîtres du champ de bataille, ils partagerent entre-eux le butin des vaincus, & ils entrerent victorieux dans les bourgs, que les Maures leur avoient voulu diſputer. Alors les habitans renouvellerent leur ſerment de fidelité au Roy de Portugal. Menezés s'en retourna à Arzile, & il renvoya à Tanger la troupe d'Azevédo, qui avoit eu la meilleure part à la victoire, & au butin.

ANS DE J. CHRIST. 1495.

La Cour que la contagion avoit chaſſée de Liſbonne, alla à Setuval. Le Roy y trouva ſes deux ſœurs, qui étoient toutes deux veuves, l'une du Roy Jean II. & l'autre de Ferdinand II. Duc de Bragance. Il rappella en meſme-tems, Jacques, fils de ce Duc, qui étoit allé en Caſtille, aprés la mort de Ferdinand, ſon pere, & il conſentit que Denis, ſon frere, qu'Alvarez, ſon oncle, & que Sanche, ſon frere conſanguin, revinſſent en Portugal. Il érigea en Comté la terre de Faro, qui leur appartenoit; il les rétablit dans tous leurs droits, dans leurs biens, & dans leurs charges; il en oſta la proprieté, & la joüiſſance, à ceux qui les avoient obtenus du Roy Jean, ſon Prédeceſſeur, & il dédommagea ces derniers poſſeſſeurs par d'autres bienfaits, qui égaloient ceux dont il les privoit, pour reſtituer ces biens & ces charges aux Seigneurs légitimes. Il accorda l'amniſtie à quelques autres, qui avoient été ſoupçonnez de trahiſon, & que le Roy Jean avoit exilez, ou qui étoient ſortis du Royaume, pour prévenir la honte d'un banniſſement, & les peines deuës à leur infidelité.

Voyage de la Cour, à Setuval.

1496.

Turquet, Hiſt. d'Eſp.

Retour des Seigneurs de Bragance, en Portugal.

Ils rentrent en poſſeſſion de leurs biens.

Une ſi grande clémence ne fut pas géneralement approuvée. On blâmoit le Roy, d'avoir rappellé des gens qui avoient été convaincus de trahiſon; crime autant odieux par luy-meſme, que dangereux à pardonner. On murmuroit contre la trop grande facilité de ce Prince, qui loin de les punir, ou du moins de les oublier, les

Différens raiſonnemens ſur le retour de ces Seigneurs.

ANS DE J. CHRIST. 1496.

faiſoit rentrer dans leurs charges ; qui en dépoüilloit ceux qui ſe les étoient attirées par leurs ſervices, & qui épuiſoit ſes Finances pour les recompenſer par de nouvelles gratifications.

Le Roy ſçavoit tout ce qu'on en diſoit en public, & en particulier ; mais cette diverſité de ſentimens ne détourna pas ſes bontez. Ce Prince touché de l'état où ſe trouvoient ceux contre qui la conviction n'étoit pas aſſez forte, pour les tenir dans un perpetuel éxil, voulut reparer le tort que ce banniſſement faiſoit à leurs familles, & à leurs noms, & ſe perſuada qu'il n'étoit pas juſte, que les enfans partageaſſent ni le crime, ni la punition de leurs peres, dont la plûpart étoient morts en Caſtille, plus malheureux que coupables. Ce ne fut pas ſeulement ſur ceux qui furent rappellez, que le Roy répandit ſes bienfaits ; il en fit part à pluſieurs Officiers que l'ancienne Cour avoit négligez, ou qui n'y avoient point été connus faute d'avoir eu des Patrons. Les gens de lettres, auſſi-bien que les gens de guerre, ſe reſſentirent des libéralitez de ce Prince. Jacques Sylvius, qui pour ſon raremérite, & pour ſa profonde érudition, avoit été Précepteur du Roy, en receut une gratification proportionnée aux ſoins qu'il en avoit pris.

Le Roy recompenſe les gens de Lettres.

Emanuel qui étoit attentif à tout, n'ignoroit pas que les affaires de ſon Royaume demandoient un Ambaſſadeur à Rome, où l'on traite une partie de celle des Princes Chrétiens ; ce qui l'obligea d'y envoyer Pierre Corréa, homme prudent, & politique. Emanuel recommanda particuliérement à ce Miniſtre, de ménager le retour du Cardinal Coſta, qui depuis le tems qu'il s'étoit broüillé avec le Roy Jean II. comme je l'ay dit dans l'Hiſtoire de ce Prince, faiſoit ſa reſidence à Rome. Le mérite de ce Cardinal ; ſon habileté dans les affaires d'Etat ; la réputation qu'il s'étoit acquiſe auprés de la Princeſſe Catherine, fille d'Edoüard, laquelle ſe connoiſſoit en gens, & les puiſſans amis qu'il avoit alors dans le Royaume, luy attirerent des bénefices conſidérables, & favoriſerent ſa pro-

Ambaſſadeur envoyé à Rome.

Luſit. purpur. & inſulata.

Caractére du Cardinal Coſta.

motion à l'Epiſcopat, & à la Pourpre. On connut à Rome, ce que valoit ce Cardinal; on n'ignoroit pas en Portugal, de quelle utilité il euſt été à Liſbonne, & en ſon païs, dans les commencemens d'un régne. Emanuel en étoit trop perſuadé, pour ne le pas porter, autant qu'il le pourroit, à préferer ſa patrie au lieu où il ſembloit qu'il vouluſt vivre & mourir. Il le fit donc ſolliciter de revenir en Portugal, & meſme il luy en écrivit d'une maniére tendre & preſſante. Le Cardinal parut ſe rendre aux bontez, & aux empreſſemens du Roy, qui ſeuls étoient capables de luy faire oublier tout ce qui s'étoit paſſé ſous le régne précedent. L'Ambaſſadeur tâchoit de l'entretenir dans cette diſpoſition, & luy éxageroit ſouvent le plaiſir qu'il feroit au Roy, & l'utilité qu'en recevroit tout le Royaume; mais quand il fallut partir, le Cardinal changea de réſolution; il s'excuſa ſur ſes infirmitez, & ſur ſon grand âge, qui ne luy permettoient plus d'entreprendre un ſi long voyage, de ſorte, qu'étant demeuré à Rome, il s'appliqua à faire réüſſir heureuſement les négotiations, & les affaires qui regardoient la Couronne de Portugal.

ANS DE J. CHRIST. 1496.

De toutes les puiſſances de l'Europe, il n'y avoit plus que les Venitiens, qui n'avoient pas encore complimenté Emanuel ſur ſon élevation au trône. L'Ambaſſadeur que cette République envoya pour cet effet en Portugal, fut obligé de ſe rendre à Torres Vedras, où la Cour étoit allée, parce que la maladie continuoit à Liſbonne. Le Roy le fit traiter avec beaucoup de magnificence; il l'honora de l'Ordre de Chevalerie, qu'il luy donna de ſa propre main; il le combla de préſens, & le chargea de ſes lettres pour la Seigneurie de Veniſe, avec qui il lia une étroite amitié.

La République de Veniſe, envoye un Ambaſſadeur en Portugal.

Le Roy n'ayant plus de félicitations à attendre, ni de céremonie à faire, voulut qu'on remiſt ſur le tapis le ſéjour qu'il avoit permis aux Juifs, de faire dans ſes Etats, depuis qu'on les avoit chaſſez de Caſtille. Cette affaire fut propoſée au Conſeil d'Etat, & partagea les opinions de ceux qui s'y trouverent. Les uns diſoient que la pro-

On ſe propoſe de chaſſer les Juifs.

Oſorius, liv. 2.

ANS DE J. CHRIST. 1496.

tection, que le Roy accordoit aux Juifs, étoit fondée ſur celle que le Pape leur donne à Rome, & dans toutes les villes du patrimoine de S. Pierre. Ils ajoûtoient à cela, que la plûpart des Princes avoient la meſme indulgence pour les Juifs, & qu'on les ſouffroit en Italie, en Alemagne, en Hongrie, & en pluſieurs Etats de l'Europe, où ils étoient établis, & meſme intereſſez dans le commerce. Ils alléguoient encore, que l'on devoit craindre, ſi on les chaſſoit du Royaume, qu'ils ne paſſaſſent en Afrique, où ils ſe retireroient infailliblement, & qu'habitant avec des Infidelles, il n'y auroit plus d'eſperance d'en convertir aucun; au lieu que converſant avec les Chrétiens, dans les païs Catholiques, pluſieurs d'entre-eux abandonneroient à la fin leur loy, pour embraſſer le Chriſtianiſme. Ils ſoutenoient auſſi qu'en bonne politique, on ne devoit point contraindre les Juifs à ſortir du Royaume; parce que l'on couroit riſque de le dégarnir d'hommes, & d'argent; ils repréſentoient que ces peuples avoient preſque tous leurs plus ſolides effets dans le commerce, & que ſi on les forçoit à ſortir du Portugal, il y avoit lieu de craindre qu'en paſſant chez les Etrangers, ils ne leur donnaſſent des avis, touchant la ſituation des affaires de l'Etat; ce qui dans la ſuite pourroit devenir tres-préjudiciable, ſoit dans la guerre, ſoit dans la paix.

Diverſes opinions ſur ce fait.

Les autres Conſeillers, qui étoient d'un ſentiment oppoſé à celuy-là, s'en tenoient aux réſolutions qui avoient été priſes ſous le régne de Jean II. Comme ce Prince avoit ordonné, que les Juifs ſortiroient de ſon Royaume, quand les huit mois qu'il leur avoit accordez ſeroient expirez, il ne leur avoit pas laiſſé la moindre eſperance d'attendre aucune prorogation, à la faveur de laquelle ils puſſent ſéjourner dans aucune ville de ſes Etats. Ils faiſoient auſſi valoir la ſollicitation de Ferdinand, & d'Iſabelle de Caſtille, qui avoient écrit au Roy, pour le déterminer à chaſſer les Juifs du Portugal; ils exageroient le danger que l'on couroit, en ſouffrant dans un païs Chrétien des gens qui profeſſoient une Religion ſi contraire à

l'Evangile ; qui ne ſongeoient qu'à affoiblir les lumiéres de la foy dans les peuples ; qui les ſcandaliſoient par d'éxecrables blaſphêmes contre le ſaint nom de Jeſus-Chriſt, & qui tâchoient par leurs converſations de ſurprendre les ſimples, & de corrompre les crédules. Ils oppoſoient à la tolérance, qu'on avoit pour les Juifs à Rome, les Ordonnances des Rois de France, qui les avoient chaſſez de leur Royaume ; ce qui ſe pratiquoit auſſi dans ceux de Caſtille, d'Aragon, & dans pluſieurs villes d'Alemagne. Ils paroiſſoient ſurpris de la foible raiſon qu'on alléguoit de ménager les Juifs, parce qu'ils étoient entrez dans le commerce ; & comme ils faiſoient voir, que ces malheureux ne s'y étoient engagez que dans la veuë d'un intereſt ſordide, qui devenoit à charge à leurs correſpondans, & odieux à tout le monde, ils diſoient qu'il étoit beaucoup plus expédient d'en purger le Portugal au commencement d'un régne, que d'attendre qu'ils fuſſent intereſſez dans les domaines de la Couronne ; ce qui ſeroit plus difficile à faire par les comptes qu'ils auroient à rendre, & plus dangereux par les connoiſſances qu'ils prendroient des Finances du Roy, & des ſecrets de ſon épargne.

ANS DE J. CHRIST. 1496.

Ce dernier avis, qui convenoit mieux aux deſſeins, & à la probité du Roy, que les autres, fut celuy que l'on ſuivit, & par une nouvelle Ordonnance qu'Emanuel rendit ſur ce fait, il preſcrivit un tems aux Juifs, & aux Maures, pour ſortir de ſon Royaume, ſous peine d'eſtre traitez en eſclaves s'ils y contrevenoient, à moins qu'ils n'embraſſaſſent la Religion Chrétienne.

Tems preſcrit aux Juifs.

Les choſes étoient dans ces termes en Portugal, quand la guerre, qui étoit allumée entre Charles VIII. Roy de France, & Ferdinand, Roy d'Aragon, obligea ce dernier à envoyer un Ambaſſadeur à Emanuel, pour confirmer entre-eux les alliances qui avoient été faites avec le Roy Jean, & pour luy demander du ſecours contre Charles. Le Roy conſentit à la ratification des alliances, entre Ferdinand, & luy ; mais il refuſa de luy envoyer des

1497.

Le Roy d'Aragon demande du ſecours à Emanuel, contre le Roy de France.

ANS DE J. CHRIST. 1497.

troupes pour ſervir contre la France. Il fonda ce refus ſur la grande union qui étoit établie, entre la Couronne de Charles, & la ſienne, & qui juſque là avoit toûjours été inviolable entre leurs Prédeceſſeurs. Il eſt vray qu'Emanuel promit à Ferdinand, que ſi le Roy de France portoit la guerre juſqu'en Eſpagne, alors il ſe joindroit à luy, pour s'oppoſer aux progrés des François. Le Roy d'Aragon feignit d'eſtre content des raiſons d'Emanuel; mais dans le fonds, il n'en fut pas trop ſatisfait.

Cependant les Juifs éxecutoient actuellement la derniére Ordonnance publiée contre eux. Ils avoient déja fait paſſer une partie de leurs effets, dans les païs étrangers. Les familles les plus conſidérables étoient ſorties du Portugal, & les autres ſe diſpoſoient de jour en jour à s'embarquer pour paſſer en Afrique.

On enleve aux Juifs, leurs enfans.

Le Roy, moins chagrin du grand nombre de ſujets qu'il perdoit, que de la perte de leurs ames, ordonna par une ſeconde Déclaration, qu'on enlevaſt tous les enfans maſles des Juifs, qui n'avoient pas encore atteint l'âge de quatorze ans, pour les faire élever dans la Religion Chrétienne. Il ſembloit qu'il y euſt de la dureté dans l'éxecution de cette Ordonnance, & c'étoit, diſoit-on, employer l'autorité Royale, à une choſe bien extraordinaire, que de ravir aux peres & aux meres, un bien qu'on ne s'étoit point encore aviſé de leur vouloir diſputer; auſſi le déſeſpoir les porta preſque tous à la derniére fureur, à l'égard de leurs propres enfans; pluſieurs d'entr'eux aimerent mieux les ſacrifier à leur rage, que de les abandonner aux Chrétiens. La plûpart les précipiterent dans des puits; les autres leur plongerent un poignard dans le ſein, & ſe procurerent à eux-meſmes une mort violente, pour ne pas ſurvivre à leur prétenduë honte, ou à leur injuſte douleur. Les cris, & les efforts des peres, qui diſputoient la poſſeſſion de leurs enfans, à ceux qui les leur vouloient arracher; les lamentations des meres confonduës, & meſlées avec les imprécations qu'elles vomiſſoient contre le gouvernement; tout cela formoit un ſi affreux ſpectacle,

Déſeſpoir de la plûpart des Juifs.

que

qu'on ne pouvoit, ni le voir, ni l'entendre ſans en eſtre touché; mais le Roy qui n'avoit pour objet, que le ſalut de ceux qu'il faiſoit mettre en ſeureté, tint bon contre ces murmures, & au lieu de trois ports de mer, qui étoient au choix des Juifs, pour leur embarquement, il en fit fermer deux, & il obligea ceux qui vouloient paſſer, de ſe rendre à Liſbonne, pour mettre à la voile.

ANS DE J. CHRIST. 1497.

Refus d'Emanuel.

Enfin, le tems limité par l'Ordonnance étant expiré, on l'éxecuta à la rigueur contre les Juifs qui étoient reſtez en Portugal. On n'écouta point toutes les raiſons qu'ils alléguerent pour juſtifier leur ſéjour; ſoit par la difficulté qu'ils avoient trouvée dans les ports, ou par l'impoſſibilité où ils s'étoient veus, de diſpoſer en ſi peu de tems de leurs affaires. Ils tomberent dans l'eſclavage: les plus obſtinez ſoutinrent la peſanteur de leurs chaiſnes, & ils aimerent mieux ſuccomber ſous ce joug, que de ſe rendre à l'autorité, ou à la raiſon. Les plus ſages ſe laiſſerent convaincre de la verité de noſtre Religion, & ſe firent baptiſer. Il eſt vray que la politique, la menace, ou la crainte, en reduiſit plus que les raiſonnemens des Docteurs. Quoi-qu'il en ſoit, ils parurent convertis de bonne foy, & aprés avoir été baptiſez avec leurs enfans, on remit ceux-ci en la poſſeſſion de leurs peres, & les peres furent rétablis dans la joüiſſance de leurs biens.

On rejette les raiſons des Juifs.

Les Maures qui avoient été compris dans les Ordonnances publiées contre les Juifs, n'en reſſentirent pas toutes les rigueurs. On leur laiſſa le choix, ou d'embraſſer la Religion Chrétienne, ou de ſe retirer chez eux; ce qui fut ſagement conduit: autrement, on auroit expoſé à de pareils traitemens les Chrétiens qui étoient en Aſie, en Afrique, & ſous la puiſſance des Sarraſins, qui n'auroient pas manqué d'uſer de cruelles repreſailles envers les Chrétiens.

Aprés cette éxecution, qui ne demandoit pas moins qu'un zéle auſſi fervent que celuy du Roy, pour en venir à bout, on parla de le marier. Chacun en raiſonnoit ſelon ſon génie, ou ſelon ſon intereſt particulier; mais

Sainte Marthe, Hiſt. geneal. de France, 2. vol. liv. 43.

ANS DE J. CHRIST. 1497.

l'amitié que le Roy avoit toûjours conſervée pour la Princeſſe Iſabelle, fille du Roy de Caſtille, & veuve d'Alfonſe, fils de Jean II. détermina Emanuel à y envoyer D. Alvarez pour ménager cette nouvelle alliance entre les deux Couronnes. Ferdinand, & Iſabelle, en accepterent la propoſition. Auſſitoſt qu'Alvarez fut de retour en Portugal, & qu'il eut rendu compte de ſa négociation, le Roy chargea ſon grand Chambellan d'aller en Caſtille, pour traiter cette affaire plus à fonds. La ſeule Princeſſe Iſabelle ſentit renouveller ſes douleurs, lorſqu'on luy parla de retourner en Portugal. Quoique ce fuſt pour y régner, les honneurs du trône n'adouciſſoient point la perte qu'elle y avoit faite d'Alfonſe ſon époux.

Propoſition du mariage du Roy, avec Iſabelle.

Le Roy, & la Reine de Caſtille, qui n'ignoroient pas la cruelle perplexité où ſe trouvoit la Princeſſe leur fille, luy témoignerent tant d'empreſſément pour conclure ce mariage, qu'enfin elle fut obligée d'oublier ſa douleur, & de n'écouter que l'obéïſſance qu'elle devoit aux volontez de Ferdinand, & d'Iſabelle.

Les ordres qu'on donnoit de part & d'autre pour cette céremonie, ne détournerent pas Emanuel du deſſein que le Roy Jean II. ſon prédeceſſeur, avoit formé d'envoyer aux Indes. Les différentes opinions qu'on en eut en Eſpagne, en Portugal, partagerent l'un & l'autre Royaume, & dans tous les deux, on attribua à la découverte qu'on avoit faite des Indes, la ruïne des affaires des principaux négocians. On diſoit qu'on les avoit entiérement ſacrifiez à l'ambition des Capitaines, & à l'avidité de quelques Miniſtres, qui alors avoient la puiſſance en main; parce que le Prince les écoutoit uniquement, & qu'il donnoit aveuglément dans leurs conſeils.

Differens ſentimens ſur le voyage aux Indes.

Parmi les différens Mémoires qu'on dreſſa ſur ce ſujet, le Roy ayant pris connoiſſance de quelques-uns, commença à ſe déſabuſer de tout ce qu'il avoit conceu de glorieux & d'utile dans cette conqueſte. Comme il ne vouloit rien décider par luy-meſme, ſur une matiére auſſi importante qu'étoit celle-là, il ordonna qu'on fiſt un état

Oſorius, Maffée, Hiſt. des Indes.

tres-xact de cette affaire. Il le garda fort long-tems, & le fit examiner par ſon Conſeil, à l'heure qu'on s'y attendoit le moins, & dans le tems qu'on croyoit qu'il l'euſt oubliée. Ce Prince crut devoir en uſer ainſi pour couper cours aux brigues, & pour ſurprendre ceux, ſur les ſentimens de qui il comptoit pour la réſolution de cette entrepriſe. ANS DE J. CHRIST. 1497.

Les premiers Conſeillers qui en dirent leurs opinions, s'attacherent à éxagerer la gloire qui en reviendroit au Roy, & l'utilité qu'en recevroit le peuple. Ils fonderent leurs raiſons ſur le grand nombre d'hommes que ſa Majeſté pouvoit mettre ſur pied, ſans dépeupler ſon Royaume, & ils conclurent que les Caſtillans ne manqueroient pas de profiter de cette occaſion, pour faire paſſer dans leur païs toutes les richeſſes qu'ils apporteroient des Indes, ſi l'on ne ſe mettoit en état de les prévenir au plûtoſt.

Ces motifs, qui ſelon les autres Conſeillers, n'avoient pour fondement qu'un peu de gloire & beaucoup d'ambition, furent contrebalancez par un grand détail des dangers & des obſtacles qui ſont preſque toûjours inſéparables des navigations, auſſi longues que celle dont il s'agiſſoit. Il ſembloit, diſoient-ils, qu'on abandonnoit trop aiſément des biens certains, pour en aller chercher d'incertains, & pour courir à des périls preſque inévitables. Ils ajoutoient, que la plûpart de ceux qui alloient ſervir ſur les vaiſſeaux, prenoient ce prétexte pour mener une vie oiſive; que depuis le tems qu'on avoit fait ces armemens, on s'appercevoit de la diminution des ſujets, & que beaucoup de terres à la campagne demeuroient incultes, faute d'ouvriers & d'habitans dans les villages. Ils aſſeuroient que le commerce baiſſoit à veuë d'œil; que les Indes étoient une retraite de vagabons, dont la plus grande peine rouloit ſur la chaſſe, ou ſur le pillage qu'on faiſoit des vaiſſeaux marchands. Ils pouſſoient meſme leurs raiſonnemens juſqu'à faire craindre, que ceux qui entreprenoient ce voyage, charmez de la vie tranquille qu'on menoit

ANS DE J. CHRIST. 1497.

aux Indes, ne quittaſſent le ſervice, & n'augmentaſſent le nombre de ces faineans, & qu'au lieu d'y faire des colonies, on n'en fiſt qu'une retraite de gens oiſifs, & de brigands. Enfin ils tâcherent de prouver par de ſolides raiſons que la ſeule eſpérance de convertir des Infidelles, & de ſoumettre de nouveaux peuples à la Couronne de Portugal, n'étoit pas le plus puiſſant motif qui animoit ceux qui paſſoient aux Indes; mais que le deſir de faire une prompte fortune dans un païs ſi fécond en mines d'or, & en épiceries, y entraiſnoit la plûpart de ceux qui y alloient. Ils prierent le Roy de faire réflexion ſur les malheurs qui menaçoient ſon Royaume d'une diſette générale, & de l'entiére ruïne du commerce, ſi l'on ne s'oppoſoit à la ſortie d'un ſi grand nombre d'hommes, dont le Portugal commençoit à manquer. Ils remontrerent, que ſi juſque-là on s'étoit paſſé d'épiceries, plus propres à flatter le gouſt que néceſſaires à la vie, on pouvoit continuer de vivre de la meſme maniére qu'on avoit veſcu; qu'à l'égard de l'or, qu'on prétendoit en rapporter avec abondance, il étoit inutile de l'aller chercher au milieu des hazards & des tempeſtes; qu'on en trouvoit une grande quantité en des païs plus connus & moins éloignez, & ſans vouloir remonter, continuerent-ils, juſqu'aux premiers tems, de la Monarchie; on ſçavoit que Denis avoit fait faire un Sceptre d'or de celuy qu'on tira des ſables du Tage; que Ferdinand avoit fait un preſent de dix-huit quintaux d'or à Léonore d'Aragon, qu'il devoit épouſer; que Jean Emanuel avoit dotté de trois cens mille piſtoles, ſa fille Conſtance, quand elle fut mariée avec le Roy Pierre, & qu'enfin, le Portugal produiſoit aſſez de richeſſes dans ſon ſein, ſans vouloir les augmenter par de nouvelles découvertes.

Départ de la flotte de Gama.

Ces longues & différentes déliberations ſuſpendirent les deſſeins du Roy, touchant le partage où il voyoit les Miniſtres; mais le zéle de porter le Chriſtianiſme dans les Indes, & l'envie qu'il avoit d'y faire de nouvelles découvertes, le déterminerent d'y envoyer quatre vaiſſeaux

ſous la conduitte de Vaſco Gama. Ce Géneral monta le plus conſidérable, Paul Gama ſon frere, commanda celuy d'aprés, Nicolas Coëllo, fut Capitaine du troiſiéme, & Gonſalve Nugnez, monta le dernier, ſur lequel on mit toutes les proviſions de bouche. Au reſte, il n'y avoit ſur ces quatre bâtimens que cent ſoixante hommes d'équipage; mais tous gens d'éxecution & d'expérience, & tels qu'il falloit dans une pareille occaſion, où il s'agiſſoit moins de combattre & d'attaquer, que de découvrir & de connoiſtre. ANS DE J. CHRIST. 1497.

Gama à ſon retour de Montémajor, où il étoit allé trouver le Roy, pour recevoir ſes derniers ordres, & les lettres qu'il écrivoit à quelques Rois des Indes, appareilla pour démarer du port de Liſbonne, où étoient les vaiſſeaux qu'il devoit monter pour faire ce trajet.

Les priéres publiques qui précedent ces ſortes d'entrepriſes, ſur tout quand elles ſont nouvelles; les préparatifs de la flotte, & la fermeté de ceux qui alloient affronter les périls d'une mer inconnuë, attirerent beaucoup de monde ſur le rivage, pour voir le départ des vaiſſeaux.

Les plus indifférens ſoupirerent ſur les riſques de leurs compatriotes, dont ils regardoient le retour, comme fort incertain, & la perte comme inévitable. Les plus zélez joignirent leurs vœux particuliers aux géneraux, & tous s'attendrirent, ou ſur leurs parens, ou ſur leurs amis, tandis que Gama, & toute ſa flotte, ne leur répondoient que par des cris de joye, & par des mouvemens d'impatience de s'éloigner de Liſbonne, & de perdre leur patrie de veuë.

Cependant, la négociation du mariage du Roy étoit tellement avancée, que ſes Ambaſſadeurs luy firent ſçavoir les ordres que Ferdinand, & Iſabelle avoient donnez pour la feſte des noces de la Princeſſe, leur fille. Auſſitoſt que le Roy eut receu cette nouvelle, il partit de Sintra, pour aller à Evora, où la Cour ſe trouva groſſie de tout ce qu'il y avoit de plus brillant parmi la Nobleſſe du

Le Roy va à Evora.

ANS DE J. CHRIST. 1498.

Royaume. La joye n'euſt pas été moins grande en Caſtille, ſans la maladie de D. Jean, frere d'Iſabelle, lequel étoit à Salamanque. Cette conjoncture rompit les meſures que Ferdinand avoit priſes, pour mener la Princeſſe à Valence d'Alcantara, qui eſt ſur les frontiéres de Portugal. La Reine de Caſtille ſeule, l'y accompagna, & le Roy ſon époux demeura auprés du Prince, dont la maladie devenoit de jour en jour plus dangereuſe. Emanuel partagé entre l'impatience que luy cauſoit ſon amour, & l'inquiétude que luy donnoit l'état où il ſçavoit qu'étoit D. Jean, écrivit à cette Princeſſe, qu'il iroit à Valence, ſi elle l'agréoit, pour conclure ſon mariage. Iſabelle en donna avis à Ferdinand, qui y conſentit; mais il la pria d'inſinuer au Roy, de nommer peu de gens pour l'accompagner dans ſon voyage, & de remettre à un autre tems les plaiſirs qui précedent, & qui ſuivent les alliances. Emanuel éxecuta ce que le Roy, & la Reine de Caſtille éxigeoient de luy, & il ſe rendit à Valence, où la nouvelle de la mort du Prince arriva bientoſt aprés.

La Reine de Caſtille vient à Valence, avec l'Infante, ſa fille.

Mort de D. Jean, Prince de Caſtille.

1498.

Ce contretems fut cruel pour Ferdinand, qui, par la mort de D. Jean, ſon fils, vit tomber ſon unique eſpérance, & celle de ſes Etats. Pour y rémedier autant qu'il étoit poſſible, on avança le mariage d'Iſabelle, afin d'empêcher que l'Archiduc Philipe, qui avoit épouſé Jeanne, ſurnommée la Folle, fille de Ferdinand, & depuis mere de l'Empereur Charles V. ne ſuccédaſt aux Royaumes de Caſtille, & d'Aragon; car la Princeſſe Marguerite, fille de l'Empereur Maximilien, & femme de D. Jean, étoit groſſe lorſqu'il mourut; mais comme elle accoucha avant terme, d'une fille poſthume, cet enfant ne veſcut pas, & ainſi, le droit de la Couronne regardoit uniquement Iſabelle, Reine de Portugal, qui, comme fille aiſnée de Ferdinand, fut déclarée Princeſſe des Aſturies.

Turquet, Hiſt. d'Eſp.

On accélére le mariage du Roy; & pourquoy.

Le Roy n'ayant pas jugé à propos de dire à la Reine, la nouvelle de la mort de D. Jean, ſon frere, qu'elle aimoit tendrement, on n'en prit le deüil, que quand la Cour fut arrivée à Evora. Ce retardement ne diminua

ANS DE J. CHRIST. 1498.

pas la douleur que cette perte cauſa à Iſabelle. Nonobſtant les maniéres engageantes, avec leſquelles Emanuel s'attacha à la conſoler, elle regardoit toûjours le Portugal, comme un païs funeſte pour elle, & elle ne trouvoit dans les honneurs du trône qu'une foible conſolation à ſes malheurs.

Bien que la perte de D. Jean n'intereſſaſt pas auſſi ſenſiblement le Royaume, que ſi c'euſt été un Prince du ſang Royal de Portugal, cependant, la triſteſſe où cette mort jetta la Reine, fut ſi grande, que chacun la partagea. Rien ne ſembloit la pouvoir plus promptement adoucir, que la nouvelle de ſa groſſeſſe. Auſſi-toſt qu'on l'eut déclarée, la Cour retourna à Liſbonne. Ferdinand fit ſçavoir en meſme-tems au Roy, l'accouchement de l'Archiducheſſe Marguerite, ſa belle fille, & la mort de ſon enfant; il l'exhorta de venir promptement en Caſtille, pour y recevoir les hommages des peuples, & pour s'y faire reconnoiſtre pour ſon Succeſſeur. Pendant que l'on éxecutoit les ordres qui avoient été donnez pour le départ de la Cour, le Roy rendit une Ordonnance, par laquelle il régla les droits, & les priviléges de chaque ville; il fixa les confins, & les limites des Juriſdictions, & par cette Déclaration, il arreſta les fréquentes conteſtations, qui naiſſoient entre les Communautez des villes, & celles des bourgs de la campagne.

Groſſeſſe de la Reine.

Reglement, concernant les Juriſdictions.

Aprés la publication de cette Ordonnance, le Roy partit de Liſbonne, ſuivi de trois cens chevaux de ſa Maiſon, pour ſon eſcorte, & de quelques principaux Seigneurs de ſa Cour. D. George, fils naturel du Roy Jean II. fut du nombre, & un de ceux qui s'y fit diſtinguer davantage. Sa naiſſance, ſa bonne mine, ſon merite, quoique naiſſant, captiverent les bonnes graces de ceux qui le virent. Le Duc de Medina Sidonia, accompagné de beaucoup de gens de qualité, vint au devant du Roy, & chacun luy baiſa la main. La plûpart des villes luy firent des entrées, & luy en préſenterent les clefs. La joye auroit été plus grande ſi l'on n'euſt point été dans

Départ de la Cour.

On luy décerne des honneurs.

ANS DE J. CHRIST. 1498.

les commencemens d'un deüil qu'on portoit fort auſtere-ment à la Cour d'Eſpagne. Cependant, les peuples accommoderent autant qu'ils purent les honneurs deus à leur futur Souverain, avec la triſteſſe qu'ils ne pouvoient refuſer à la perte de l'héritier du Royaume.

Oſorius, liv. 1.

Quand on vint dire à Ferdinand, que le Roy, & la Reine, étoient fort prés de Toléde, il alla au devant d'eux juſque hors la ville, & les receut avec beaucoup de marques d'eſtime, & de tendreſſe. Aprés les premiéres larmes que la joye, auſſi-bien que la douleur, tirerent de leurs yeux, ils entrerent dans Toléde. Les principaux Officiers de la ville préſenterent un poile de drap d'or au Roy, & à la Reine, & ils les menerent à l'Egliſe cathédrale, & de là au Palais, où la Reine Iſabelle les attendoit. Au reſte, il ſembloit que cette entreveuë fuſt l'unique temperament à leur affliction, puiſqu'à la veue de la Reine de Portugal, Iſabelle avoit ſenti une eſpece d'adouciſſement, à la triſteſſe que luy cauſoit la mort de ſon fils. Ferdinand, qui de ſa part embraſſa D. George, receut en meſme-tems les reſpects des autres Seigneurs Portugais, qui luy baiſerent la main, & peu de jours aprés cette céremonie, il fixa le tems pour la convocation des Etats.

Le Roy de Caſtille vient au devant du Roy.

Leur entrée dans Toléde.

Ce fut un jour de Dimanche, qu'on choiſit pour faire cette auguſte céremonie dans l'Egliſe de Toléde. Le Roy monta à cheval pour y aller; le Duc de Medina étoit à pied, & il tenoit d'une main les reſnes du cheval que le Roy montoit; la Reine marchoit à coſté du Roy : elle étoit auſſi à cheval. De Frie étoit à coſté d'elle, & il rempliſſoit le meſme devoir auprés de cette Princeſſe, que le Duc de Medina auprés du Roy. Ferdinand, & Iſabelle, marchoient ſur la meſme ligne; le Connétable d'Eſpagne paroiſſoit à leur droite, & le Duc d'Albe à leur gauche; les Seigneurs Portugais, & Eſpagnols, finiſſoient la marche, ſans ordre, & ſans rang.

Le Caſtillan ſe diſpoſe à la convocation des Etats de ſon Royaume.

Ordre de la marche.

Le Rois, & les Reines, étant arrivez à l'Egliſe, ils ſe placerent ſous de hauts dais qu'on leur avoit préparez.

Les

Les Princes, & les Seigneurs de l'une & de l'autre Cour, n'eurent point de rangs reglez. Emanuel, & Ferdinand, leur avoient recommandé de ne point s'attacher en cette occaſion aux avantages de la preſcéance, ſans que cela puſt préjudicier, ni aux uns, ni aux autres. Les Députez des villes prirent leurs places ordinaires, & l'Archeveſque de Tolède célebra la Meſſe. ANS DE J. CHRIST. 1498.

Un fameux Juriſconſulte, & l'un des plus grands Orateurs du tems, fit un excellent diſcours ſur la conjoncture des affaires d'Eſpagne. Il parla d'abord de l'heureux régne de Ferdinand, & d'Iſabelle ; il toucha, mais légerement, la perte que le Royaume avoit faite, en la perſonne du Prince D. Jean ; il entra enſuite dans le détail de tous les biens, que procuroit l'alliance des deux Couronnes d'Eſpagne, & de Portugal ; il en parla avec ce profond reſpect, qui perſuade aux peuples la ſoumiſſion qu'on doit aux Rois, & qui porte les Rois à aimer, & à ſoulager leurs peuples ; il exhorta la Nobleſſe à honorer, & à ſervir fidellement le Roy Emanuel, quand ce ne ſeroit que par la conſideration de ſes Royales vertus ; il expoſa aux peuples leurs obligations à éxecuter les ordres des Rois, à les aimer, & à leur obéïr, avec cette aveugle dépendance que demande leur autorité. Enfin il leur apprit qu'il falloit commencer à entrer dans ſes devoirs à l'égard du Roy, & de la Reine de Portugal, comme devant eſtre un jour leurs Maîtres, ſi Dieu permettoit qu'ils ſurveſcuſſent à l'invincible Roy Ferdinand, & à l'auguſte Reine Iſabelle. Les peuples touchez de tout ce que cet excellent Orateur leur avoit repreſenté, avec beaucoup d'éloquence & de force, parurent y répondre par un reſpectueux ſilence. Alors le Juriſconſulte s'adreſſa au Roy, & à la Reine, & il leur dit, que cette religieuſe conſternation, qui paroiſſoit ſur le front de tous les aſſiſtans, étoit le plus véritable langage des cœurs, qui, pour eſtre muet, n'en étoit pas moins perſuaſif. Il ajoûta, que ces peuples devant augmenter un jour le nombre de leurs ſujets, eſperoient qu'ils les défendroient contre leurs ennemis ; qu'ils ſoutiendroient

Harangue à l'ouverture des Etats.

ANS DE J. CHRIST. 1498.

leurs bons, & fidelles ſerviteurs; qu'ils puniroient les méchans; qu'ils maintiendroient les Ordonnances des Rois de Caſtille, & particuliérement celles de leur Monarque Ferdinand, qui étoit ſur le trône.

Aprés cette harangue, l'Archeveſque de Toléde préſenta au Roy & à la Reine, le livre des Evangiles, qui étoit ouvert, & ſur lequel il y avoit une Croix d'or. Le Roy, & la Reine, s'engagerent en le touchant de la main, par un ſerment inviolable, & ſolemnel à travailler au maintien de la Religion, à l'adminiſtration de la Juſtice, à la conſervation de la liberté publique, & au bien général des Royaumes, dont ils devoient eſtre les héritiers.

Serment ſolemnel du Roy, & de la Reine.

Le Connétable d'Eſpagne fit auſſi ſerment à haute voix, en touchant le livre des Evangiles, de reconnoître le Roy Emanuel, & la Reine Iſabelle ſa femme, pour uniques & pour legitimes ſucceſſeurs de Ferdinand, & de maintenir juſqu'au dernier ſoupir de ſa vie, les droits de leur Couronne, & l'honneur deu à leur caractére Royal.

Serment du Connétable d'Eſpagne.

Les Princes firent le meſme ſerment; les Députez des villes en uſerent de meſme, & tous vinrent chacun à ſon rang au pied du haut dais, jurer fidelité au Roy & à la Reine, & leur baiſerent la main.

Hommage des peuples.

Les ſeuls Députez de Toléde ne voulurent pas rendre ce devoir au Roy, & à la Reine de Portugal. Ils ne le refuſerent pas néanmoins par un mouvement de rebellion, contre le reſpect, & l'obéiſſance qu'ils leur devoient; mais par un eſprit de jalouſie, contre ceux de la ville de Burgos, à cauſe d'un ancien différent entre ces deux villes, au ſujet de la préſéance. Ceux de Burgos ſoutenoient que leur ville étoit la capitale de Caſtille, & ceux de Toléde attribuoient à la leur la Principauté d'Eſpagne. Cette conteſtation ſe renouvelloit avec tant de chaleur, chaque fois que les Rois aſſembloient les Etats du Royaume, que ſouvent les Députez de l'une, & de l'autre ville s'étoient veus ſur le point de défendre leurs droits par des voyes de fait; mais enfin, Alfonſe XI. Roy de Caſtille,

Ceux de Toléde refuſent de le rendre.

Raiſons de ce refus.

ayant voulu décider cette célebre queſtion, dans la tenuë des Etats à Complute, ville d'Eſpagne vulgairement appellée, *Alcala de Henares*, dit en pleine aſſemblée, avant que l'on euſt commencé à parler de ce différent : *Je ſçay bien, que ceux de Tolède acquieſceront tres-volontiers, à ce qui ſera ordonné ; que ceux de Burgos parlent.* Cet expédient ſatisfit les deux partis en meſme-tems. Comme les Députez de Tolède prétendoient avoir été préferez, parce que le Roy avoit parlé d'eux, avant qu'il euſt fait mention de ceux de Burgos, auſſi les Députez de Burgos ſe flattoient d'un plus grand avantage ; parce que ſur l'ordre du Roy, ils avoient dit leurs avis les premiers, & préferablement à ceux de Tolède. Quoique depuis ce tems là, les Rois d'Eſpagne euſſent gardé la meſme conduite, dans la tenuë des Etats, cependant, dans la conjoncture préſente, les Députez de Tolède ne voulurent point faire leur reconnoiſſance en pleine aſſemblée, pour éviter toutes conteſtations ; ils aimerent mieux attendre que le Roy, & la Reine ſortiſſent de l'Egliſe, pour ſe préſenter devant eux, pour preſter leur ſerment de fidelité, & pour leur baiſer la main.

ANS DE J. CHRIST. 1498.

Merula, Coſmog. Hiſt. d'Eſp.

Lexicon Geogr. de Baudrand.

Le Caſtillan décide la queſtion.

Quand cette céremonie fut finie, les Rois, & les Reines de Portugal, & d'Eſpagne, paſſerent dans le Palais Archiepiſcopal, où ils diſnerent, & quelques jours aprés ils allerent en Aragon, pour y recevoir des peuples, les meſmes honneurs, & le meſme ſerment de fidelité, qu'ils avoient receus en Caſtille.

Voyage des Rois, & des Reines de Portugal, & de Caſtille, en Aragon.

Auſſitoſt qu'ils furent arrivez à Sarragoſſe, ville capitale de ce Royaume, Ferdinand ordonna qu'on diſpoſaſt toutes choſes, pour rendre hommage à Emanuel, & à Iſabelle, qu'il avoit voulu accompagner pour eſtre le témoin de la ſoumiſſion qui leur étoit deuë. Les Officiers de la ville repréſenterent au Roy, qu'ils ne pouvoient entrer dans ce devoir d'hommage, ſans en avoir conferé avec ceux de Valence, & de Barcelone, qui ſoutenoient avec tant de dignité les privileges de leurs villes.

Les peuples de Saragoſſe, refuſent de leur rendre hommage.

Ferdinand qui ne s'accommodoit, ni de prétexte, ni

ANS DE J. CHRIST. 1498.

de délais, leur fit comprendre que les villes de Valence, & de Barcelone n'étoient pas moins obligées à reconnoiſtre le Roy de Portugal pour ſon Succeſſeur, que celle de Saragoſſe, & qu'ainſi c'étoit à eux de luy obéïr, & de ſe ranger à leur devoir. Les Députez répondirent à Ferdinand, qu'ils étoient preſts à executer ce qu'il leur commandoit; mais ils demanderent en meſme-tems, qu'il leur fuſt permis de faire leurs proteſtations, pour ne point déroger à leurs droits, à moins qu'Emanuel, & Iſabelle ne s'engageaſſent, quand ils monteroient ſur le trône, à faire rentrer les Aragonois, dans tous les anciens privileges, dont on les avoit privez. Le Roy d'Eſpagne, qui, à ces paroles, ſentit renouveller en luy, les juſtes ſujets qu'il avoit de ſe plaindre de la conduitte des Aragonois, leur dit qu'il ne ſouffriroit pas que ſon Succeſſeur s'engageaſt à les rétablir dans des franchiſes, dont on les avoit juſtement dépoüillez, & qu'il leur apprendroit à ne point preſcrire des loix à leur Roy; mais à obéïr à celle qui leur étoit impoſée, quelque dure qu'elle leur paruſt. Cette conteſtation dura l'eſpace de trois mois, pendant leſquels les Saragoſſiens ayant voulu réveiller les anciennes prérogatives de l'Aragon, publierent que ce Royaume n'étoit jamais tombé en quenoüille. Ils avancerent meſme, que quand le Roy de Caſtille, de qui ils dépendoient, mouroit ſans enfans maſles; ils étoient en droit de demander la convocation des états du Royaume, & d'en élire un qui fuſt digne par ſes vertus de leur commander; ils ſoutinrent, qu'ils n'étoient point obligez à reconnoiſtre un Roy étranger, quoique adopté pour le Succeſſeur de celuy qui regnoit alors, & à executer ce qui ne rouloit encore que ſur des proteſtations, & ſur des paroles; ils firent quelques aſſemblées des plus notables d'entre-eux, & l'on s'y détermina à défendre la cauſe commune. Pour cet effet, on porta des armes dans quelques maiſons non ſuſpectes, afin de s'en ſervir en tems & lieu.

Le Caſtillan ordonne aux Députez de Valence, & de Barcelone, de faire hommage.

Leur réponſe.

Le Caſtillan les menace.

Prétentions des Saragoſſiens.

Mais la Reine étant accouchée le 25. d'Aouſt, d'un Prince qui fut nommé Michel, cet enfant étouffa dans ſon ber-

Naiſſance du Prince Michel.

ceau cet hydre de diviſions, qui ſans cela auroient eu de funeſtes ſuites. La naiſſance de ce Prince répandit tant de joye dans toute l'Eſpagne, que jamais on n'y en avoit veu une pareille. Il fut reconnu pour l'héritier des Couronnes de Portugal, de Caſtille, & d'Aragon.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Oſorius. Turquet, Hiſt. d'Eſp.

Cette joye ſi juſte & ſi génerale, fut bientoſt aprés traverſée par la mort de la Reine. Une ſi grande perte étonna la fermeté de Ferdinand, & fut tres-ſenſible au Roy, qui aimoit tendrement cette vertueuſe Princeſſe, auſſi digne d'eſtre honorée par elle-meſme, que par l'éclat de ſon rang.

Mort de la Reine.

La ſéparation des deux Rois fut également cruelle pour ces deux Princes. L'un pleuroit une fille, l'autre regrettoit une femme, qui étoit véritablement aimée de ſon pere, & de ſon époux. Emanuel reprit le chemin de ſes Etats, & ſa Cour ſe trouva groſſie dans ſon voyage, par un grand nombre de Princes, & de Seigneurs, qui le reconduiſirent juſqu'en Portugal.

Retour du Roy en Portugal.

Pendant le ſéjour qu'Emanuel, & Ferdinand, firent à Saragoſſe, ils réſolurent qu'à leur retour dans leurs Etats, il envoyeroient des Ambaſſadeurs à Rome, pour informer le Pape Alexandre VI. des abus qui ſe commettoient parmi les gens d'Egliſe. Le Roy nomma Rodrigue de Caſtro, Henry, & Ferdinand Coutigno, pour cette importante légation; car il falloit choiſir des gens d'une grande probité, & d'un merite reconnu, pour traiter des matiéres de cette conſéquence. Ces trois Miniſtres, à qui le Roy ordonna en partant, de communiquer leurs Mémoires à l'Ambaſſadeur du Roy d'Eſpagne, auſſitoſt qu'ils ſeroient arrivez à Rome, conférerent avec luy ſur le motif de leur Ambaſſade.

Ambaſſadeurs envoyez à Rome.

Le Roy ayant donné ces ordres continua ſa route, & arriva à Liſbonne le 13. d'Octobre de cette année. Il apprit par les derniéres lettres de Ferdinand, & d'Iſabelle, que du conſentement des Etats de Caſtille, & d'Aragon, le Prince Michel, avoit été déclaré l'héritier de ces deux Royaumes. Auſſitoſt qu'Emanuel eut receu cette nouvelle, il convoqua les Etats géneraux de Portugal; le meſ-

Le Prince Michel, eſt reconnu héritier des Royaumes de Caſtille, d'Aragon, & de Portugal.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

me Prince Michel, y fut reconnu pour l'unique Succeſſeur de la Couronne de Portugal. Les Députez des Etats, luy preſterent le ſerment de fidelité, avec toute l'exactitude que le Roy avoit exigé d'eux; mais ils luy demanderent qu'il leur promit au nom du Prince ſon fils, de ne nommer que des Portugais naturels, au Gouvernement des places fortes, à la fonction des Charges de robe, & à la levée des Péages ſur les ports de mer; ce que le Roy leur accorda d'autant plus volontiers, que cette demande luy parut juſte. Il en fit expedier les lettres patentes, & il les ſigna de ſa propre main; & il ordonna qu'elles fuſſent ſcellées de ſon grand Sceau.

Cependant les Ambaſſadeurs de Portugal, & d'Eſpagne, arriverent à Rome: ils repréſenterent au Pape, dans l'audiance qu'il leur donna, les ſujets de leur ambaſſade. Ils luy expoſerent le déplorable état où ſe trouvoit la plûpart des gens d'Egliſe, l'intereſt qui les animoit dans la vénalité des Bénefices, & des dignitez Eccléſiaſtiques, qu'on accordoit à ceux qui avoient le plus d'argent pour les achéter, & non pas à ceux qui avoient le plus de mérite pour les bien remplir. Ils ſe plaignirent en meſme-tems du peu de reſpect que les Eccléſiaſtiques portoient aux choſes les plus ſaintes, & de leur irrevérence dans les devotions les mieux établies parmi les Fidelles. Enfin ils conclurent leur remontrance, par une vive peinture qu'ils firent du ſcandale que les gens d'Egliſe donnoient aux peuples, par la dépravation de leurs mœurs; eux au contraire, qui devoient les édifier par la ſainteté de leur vie, ce qui déshonoroit entiérement leur caractére.

Le Pape donne audiance aux Ambaſſadeurs.

Oſorius, liv. 1. Mariana, Hiſt. d'Eſp. liv. 26. cap. 2. Sponde, Du Chaſne, Hiſt. des Papes.

Sujet de leur remontrance.

Le Pape ſurpris de cet expoſé, qu'on pouvoit juſtement regarder comme un véritable détail des deſordres de ſa vie paſſée, condamna intérieurement la hardieſſe de ces Monarques, qui entreprenoient de faire la leçon au Prince de l'Egliſe, quoique ſous des termes géneraux, & ſous des figures empruntées. Cependant, les réflexions qu'il fit ſur la juſtice de leurs remontrances, le porterent à une reforme qu'il s'impoſa à luy-meſme, & à laquelle il

ſoumit ceux, qui comme luy, avoient été appellez au culte des Autels, & qui comme luy, s'en étoient rendus ſi indignes. Alors la face de l'Egliſe reprit ſa premiére pureté, & la cabale, ni l'aveugle préference ne concoururent plus au choix de ceux qui en occupoient les premiéres places. ANS DE J. CHRIST. 1499.

Quelque tems aprés, le Pape conſacra avec grande ſolemnité à Rome, deux épées, & deux bonnets, pour en faire preſent aux Rois de Portugal, & de Caſtille. Ce ſaint Pere les leur envoya par des Légats, & leur écrivit des Brefs affectueux & tendres, auſquels Emanuel, & Ferdinand répondirent avec beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance. Il ſembloit que la bénediction que le Pape avoit donnée aux armes qu'il envoyoit au Roy, fuſt un préſage de la proſpérité de ſes deſſeins dans les Indes, puiſque ce Prince apprit dans ce meſme-tems, que Vaſco de Gama, à ſon départ de Liſbonne, avoit pris la route des Iſles du Cap-Verd; qu'il avoit découvert l'Iſle de S. Jacques, & vogué vers l'Eſt, & qu'aprés avoir moüillé dans un grand bras d'eau où il entra, il avoit chargé Coëllo de chercher quelque riviere pour y faire aiguade.

Le Pape envoye des épées aux Rois de Portugal, & de Caſtille.

Maffeé, Hiſt. des Indes, part. 1.

Faria i Souza, Epitom. Hiſt. Portu. part. 3.

Auſſitoſt que Coëllo en eut découvert une, il en donna avis à Gama. Ce Géneral mit auſſitoſt à la voile pour deſcendre dans le païs; il y fit du bois, & il peſcha des veaux de mer, dont tout l'équipage ſubſiſta pendant ſon ſéjour ſur ce rivage. Comme il ne s'en tenoit pas aux ſimples découvertes, & qu'il vouloit connoiſtre les Nations auſſi-bien que les lieux, il fit un détachement de quelques-uns des ſiens, pour voir s'ils étoient habitez.

Deſcente des Portugais.

Ces peuples, loin de fuir, ſe laiſſerent gagner par de petits preſens que les Portugais leur firent, & ils vinrent dans leurs vaiſſeaux; mais perſonne n'entendoit leur langue, quoique Gama euſt avec luy des gens qui poſſédoient preſque toutes celles de l'Etiopie.

Oſorius, liv. 1.

Les Portugais reçoivent les Sauvages dans leurs vaiſſeaux.

Ces Sauvages ſont nuds, & bigarez par les différentes couleurs dont ils ſe peignent le corps & le viſage. Comme les bons traitemens que les Portugais leur avoient faits,

ANS DE J. CHRIST. 1499.

avoient déja établi une eſpéce d'amitié entre-eux, ils retournerent dans leurs habitations ; ils en apporterent des viandes & des fruits, & ils en régalerent leurs nouveaux hoſtes. Les Portugais leur donnerent en échange des camiſoles, dont ils ſe veſtirent, & dont ils ſe trouverent fort parez. Cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée par l'indiſcrétion d'un Portugais, qui ſe broüilla avec un de ces Inſulaires, étant à table avec eux. Ce Sauvage ſecouru par ſes amis, qui allerent prendre leurs fléches, en parut plus furieux. Le Portugais ſecondé par quelques ſoldats en devint plus fier, ce qui augmenta le deſordre ; & de fait il fut ſi grand, que Gama fut obligé d'y venir en intention de l'appaiſer. Ce Géneral ayant été bleſſé au pied, d'un coup de fléche, ſe vit obligé de ſe retirer avec ce qu'il avoit de gens, & de regagner ſes vaiſſeaux.

Broüillerie des Portugais, avec les Sauvages.

Bleſſure de Gama.

La précipitation avec laquelle la flotte ſortit de ce port, connu ſous le nom de ſainte Hélene, & dont la riviere porte le nom de ſaint Jacques, parce qu'ils ont été découverts l'un & l'autre, le jour de leurs feſtes, ne donna au Géneral que le tems de lever l'ancre, & de voguer vers le Sud ; mais il ne put doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, à cauſe d'une violente tempeſte qui le réduiſit à caller les voiles, & à s'abandonner aux vents & aux vagues, dont il ne pouvoit plus ſoutenir l'agitation. Un péril ſi imminent ébranla la fermeté des Nautonniers les plus habiles, & des ſoldats les plus déterminez. Dans cette extrémité, ils propoſerent à Gama de reprendre la route de Portugal, ſous prétexte que la ſaiſon n'étoit pas propre pour une ſi dangereuſe navigation. Le Géneral, au lieu de déferer, ni à leurs conſeils, ni à leurs priéres, tâcha de les raſſurer, tantoſt par ſon intrépidité, & tantoſt par l'eſpérance qu'il leur donnoit, de voir bientoſt une fin aux dangers qui ſembloient les menacer. Les ſoldats & les matelots, en qui la crainte l'emportoit ſur l'eſpérance, irritez de ce refus, conſpirerent contre la vie du Géneral. Paul Gama, qui étoit ſon frere, ayant découvert

Port de ſainte Hélene.

Le Géneral ne peut doubler le Cap.

Conſpiration contre Vaſco de Gama.

vert ce complot, l'en avertit, & dés-lors, on mit à fonds de cale, tous ceux qu'on ſoupçonnoit de cette conſpiration. Comme le Pilote étoit du nombre, & qu'il refuſoit de ſervir le vaiſſeau, le Géneral prit le timon, & le gouverna. Quoique cette eſpéce de rebellion ait été confirmée par quelques auteurs, on en trouve pluſieurs autres, qui n'en font aucune mention, & ne parlent que de l'heureux ſuccés de ce voyage. ANS DE J. CHRIST. 1499.

Gama dreſſa donc ſa route, ſans s'éloigner néanmoins de la coſte, à deſſein de mieux découvrir le païs. Il remarqua qu'il y avoit une grande quantité de bétail qui paiſſoit ſur le rivage; que les habitans étoient bigarrez & nuds, comme ceux de l'Iſle de ſainte Hélene; mais couverts de quelques écorces d'arbres, aux endroits que la pudeur veut que l'on cache; qu'ils portoient en main une eſpéce de flute qu'ils animoient aſſez agréablement, quoy qu'à la ſauvage, & que leurs habitations étoient conſtruites de terre cuite au Soleil, & couvertes de chaume ou de gazon.

Les Portugais, aprés avoir rangé pendant cinq jours les coſtes de ce Cap, le doublerent le 25. de Novembre, & tournerent vers le Septentrion. Ils obſerverent entre la derniére pointe de ce Promontoire qui regarde l'Orient, & le Golfe qu'ils appellent l'Aiguade S. Blaiſe, éloignez l'un de l'autre de cent & dix lieuës, que la terre eſtoit féconde; qu'il y avoit beaucoup d'élephans & de bœufs, dont ils prirent un grand nombre. Les uns leur ſervirent de beſtes de charge, & les autres de nourriture. Comme les Portugais avançoient toûjours dans le païs, ils découvrirent une petite Iſle vers le milieu du Golfe, dans laquelle ils voulurent hazarder de deſcendre; mais les veaux marins qui la couvroient s'étant lancez contre les premiers qui mirent pied à terre; ils penſerent en eſtre dévorez: ils y trouverent auſſi un grand nombre d'oiſeaux, que les gens du païs nomment *Sotilicares*. Ces oiſeaux ſont gros comme des Cignes, mais ſans plumes; & ont des aîles pareilles à celles des Chauve-ſouris. Les Portugais doublét le Cap.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Quand les Portugais eurent fait aiguade, & qu'ils eurent ravitaillé leurs vaiſſeaux ; ils remirent à la voile le huitiéme de Décembre, & ils eſſuierent une aſſez rude tempeſte, qui les pouſſa dans de petites Iſles, diſtan es du Golfe d'environ 120. lieuës. Ce ſéjour leur parut agréable, & tout ce qu'ils y trouverent de gibier & de fruits, leur ſembla de bon gouſt.

Deſcente de Gama, dans la terre de S. Raphaël.

Aprés avoir reconnu toute cette coſte, Gama arriva dans la terre de S. Raphael. La facilité, & meſme la grande humanité des habitans, le firent réſoudre à envoyer par un Trucheman, quelques preſens à leur Roy. Ce Prince combla le Trucheman de libéralitez, & il le renvoya au Géneral.

Gama qui avoit ſur ſes vaiſſeaux dix criminels, que l'on avoit condamnez à mort en Portugal, & de qui l'on avoit commué la peine, en celle de ſervir à tout ce qu'il voudroit les employer, fit deſcendre deux des plus intelligens, pour obſerver quelles étoient les maniéres de ces peuples, tant entre-eux qu'envers les étrangers. Cependant la flotte remit à la voile ; elle donna dans l'embouchure d'un grand fleuve qui étoit bordé de quelques maiſons. Ceux qui les habitoient ſe mirent dans leurs barques, auſſitoſt qu'ils eurent apperceu les vaiſſeaux Portugais ; ils s'en approcherent, & ils demanderent à y monter. Gama y ayant conſenti les régala, & leur donna des robbes de ſoye ; mais comme il n'entendoit pas leur langue, non plus que celle des autres Nations chez qui il avoit débarqué, il ne put répondre que par des ſignes de teſte & de mains, aux actions de graces qu'ils luy rendirent par mille proſternations différentes.

Entre ces Barbares, il s'en trouva un qui avoit quelque teinture de la langue Arabique. Cet Inſulaire fit comprendre au Géneral, qu'il avoit veu dans un païs qu'il luy déſigna, des vaiſſeaux pareils aux ſiens, & que s'il ſe ſervoit de l'occaſion du vent, il pourroit y arriver en peu de tems. Alors Gama conceut une grande eſpérance de découvir bientoſt l'Inde Orientale ; mais avant que de

partir du lieu où il étoit, il donna à ce païs le nom de la terre de S. Raphael; il y laiſſa deux des Bannis qu'il avoit ſur ſes navires; il nomma le fleuve qui le traverſoit, la Riviére des Bons Signes, & fit arborer ſur le rivage, une Croix aux armes de Portugal. ANS DE J. CHRIST. 1499.

Le Géneral qui avoit pris toutes ſortes de meſures pour cette navigation, quoique ce ne fuſt que ſur les ſeules inſtructions de cet Inſulaire, ſe remit à la mer. Il découvrit ſur ſa route quatre Iſles aſſez voiſines les unes des autres, d'où l'on vit partir ſept caravelles, qui faiſoient force de voiles ſur les vaiſſeaux Portugais. Gama à qui l'on en donna avis ſe diſpoſa à les recevoir, en cas que ceux qui étoient dans ces bâtimens vinſſent à bonne intention; ſinon, il ſe mit ſur ſes gardes, s'ils avoient quelque mauvais deſſein; mais ces peuples ne témoignerent que de la joye par leurs cris, à la veuë de l'étendart qui étoit arboré au grand maſt du gros vaiſſeau. Ils ſaluerent les Portugais en langue Arabique; ils entourerent leurs navires au ſon des fiffres & de quelques autres inſtrumens, dont ils ſe ſervent dans leurs feſtes, & ils tâcherent de leur faire entendre qu'ils étoient les bien-venus. Les Portugais de leur coſté les receurent ſur leurs bords, & les y régalerent de tout ce qu'ils avoient de plus exquis.

Au reſte ces Inſulaires paroiſſoient fort humains; ils étoient veſtus de chemiſes de ſoye. La plûpart d'entre-eux avoient un turban de toile, tracée de filets d'or, & portoient à leur coſté un long cimeterre, avec une rondache liée à l'un de leurs bras. Gama ſe mit à table avec eux; il ſe fit informer par ſon Trucheman du nom de l'Iſle qu'ils habitoient, de leurs coûtumes, & du chemin qu'il falloit tenir pour aller aux Indes. Ils répondirent que l'Iſle ſe nommoit Mozambique; qu'ils étoient ſujets d'Abrahem, Roy de Quiloa; que ce Prince avoit donné le gouvernement de cette Iſle, à un homme d'une grande autorité parmi eux, & qu'ils nommoient Xeques; que leur port étoit un des plus conſidérables du païs; que tous les vaiſſeaux qui alloient en Arabie, ou qui revenoient des

Gama aborde dans l'Iſle de Mozambique.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Indes, y apportoient beaucoup de marchandiſes fort rares. Ils ajoûterent encore qu'il y avoit un Royaume ſur cette coſte qu'ils appelloient Sofala, & que ce Royaume abondoit en mines d'or. Les Portugais contens d'une ſi utile inſtruction, oublierent les dangers qu'ils avoient courus pour y arriver, & s'offrirent à s'expoſer à de nouveaux périls, ſi Gama les vouloit mener encore plus loin.

Faria i Souza, Hiſt. Portu. part. 3. cap. 15.

Situation de cette Iſle.

La ſituation de l'Iſle de Mozambique, eſt à ſeize dégrez de la ligne Equinoxiale, en tirant vers le Pôle Antartique, au Midy. On croit que cette Iſle a été détachée du Continent par des coups de mer, excitez par quelque violente tempeſte. Les Inſulaires ſont noirs, & leurs maiſons ſont faites de terre, & couvertes de paille; la forme de leurs vaiſſeaux eſt preſque ſemblable à celle d'un brigantin; ils ſe ſervent de feüilles de palmier, qui ſont piquantes & veluës, pour les calfeutrer & pour faire les cordages. Tout groſſiers que ces peuples paroiſſent, ils ſont nez toutefois pour la navigation; ils ſe ſervent avec beaucoup d'art, de quelques cadrans faits à leur mode, par le moyen deſquels ils connoiſſoient la hauteur du Soleil, & la diſtance de chaque climat à la ligne Equinoxiale.

Oſorius, liv. 1.

Caractére de ces Inſulaires.

Les Portugais font un établiſſement à Mozambique.

Les Portugais qui prévirent de quelle importance leur ſeroit un jour la conſervation de Mozambique, pour favoriſer la navigation des Indes, obtinrent dans la ſuite la permiſſion d'y faire conſtruire un Château, où ils mettent encore à preſent leurs effets & leurs marchandiſes: ils y entretiennent meſme une bonne garniſon, pour les mettre à l'abry de l'inſulte de leurs ennemis.

Importance du gouvernement de cette place.

Quoique l'entrée du port ſoit difficile, c'eſt un de ceux qui ſont à preſent le plus fréquentez dans les Indes. La plûpart des vaiſſeaux y viennent moüiller en ſortant de Goa, pour attendre l'occaſion du vent, & pour doubler le Cap de Bonne-Eſpérance. Le Roy ne donne le gouvernement du havre de Mozambique, qu'à des gens diſtinguez par leurs ſervices, ou par leur naiſſance. C'eſt un degré pour parvenir à la Vice-royauté.

Gama ayant tiré de grandes inſtructions de ces Inſulaires, leur fit quelques preſens, & les chargea de ceux qu'il envoyoit au Gouverneur de l'Iſle. Le Xeques, qui de ſa part témoignoit un grand empreſſement pour connoiſtre les Portugais, qu'il croyoit Mahométans, & qui d'ailleurs étoit pénetré des bons traitemens que ſes ſujets en avoient, receus vint ſur le bord de Gama, à deſſein de l'en remercier. L'air pompeux & magnfique avec lequel le Xeques parut, impoſa beaucoup aux Portugais. Il étoit veſtu d'une robbe à fleur d'or, & il portoit à ſon coſté un poignard & un ſabre tout brillans de pierreries : ſa bonne mine ſoutenoit avantageuſement cet éclat ; ſa ſuite étoit nombreuſe, & compoſée de gens propres & bienfaits. En cet équipage, il aborda les navires de Gama, au ſon des fluttes & des tambours. Le Géneral, qui de ſon coſté fit mettre ſes gens ſous les armes, autant pour ſa ſeureté que pour faire honneur au Xeques, parut à leur teſte, & le receut ſur le tillac.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Entreveuë du Géneral, & du Gouverneur de ce païs.

Aprés les premiéres honneſtetez, le Géneral & le Xeques ſe mirent à table. Ce Gouverneur & les Officiers de ſa ſuite, oublierent la défenſe de leur Prophéte ſur l'uſage du vin. Le Xeques qui croyoit toûjours que Gama étoit de ſa meſme loy, ne fit point ſcrupule de l'imiter, en buvant auſſi ſouvent qu'il luy propoſoit de le faire ; leur converſation roula ſur l'uſage des armes, & ſur la maniére de faire la guerre. Comme le Xeques paroiſſoit avoir une plus vive curioſité que Gama, ſur tout ce qui s'étoit dit pendant le repas, il le preſſa de luy montrer les livres de la loy de Mahomet, qu'il diſoit n'avoir jamais veus ; il s'informa du deſſein qui le conduiſoit en des climats auſſi éloignez du ſien, & juſqu'où il prétendoit pouſſer ſon voyage.

Gama qui avoit intereſt de ne point déſabuſer le Xeques, & en meſme-tems de l'inſtruire ſur ce qu'il deſiroit ſçavoir, luy dit qu'il venoit d'un des derniers Royaumes d'Occident ; que les ſoldats étoient équipez & armez, comme ceux qu'il voyoit ſur les ponts de ſes vaiſſeaux ;

ANS DE J. CHRIST. 1499.

que l'artillerie qui paroiſſoit par les ſabors de ſes navires, ne ſervoit pas ſeulement à leur défenſe ; mais encore à attaquer & à ruiner les plus fortes Citadelles ; qu'au reſte, il luy feroit voir les livres de leur Prophéte, quand ils ſe ſeroient un peu repoſez ; que s'il vouloit luy donner quelques Pilotes fidelles pour aller juſqu'à Calecut, il entreprendroit ce voyage, & qu'à ſon retour, il viendroit luy faire part de ce qu'il y auroit découvert. Le Gouverneur ravi d'avoir trouvé l'occaſion de luy rendre ce ſervice, luy envoya dés le lendemain deux des plus experimentez Pilotes du païs.

Le Géneral amuſe ce Gouverneur.

Mais l'avis que l'on donna au Xeques, que Gama étoit Chrétien, fit ſuccéder à ce grand commerce d'amitié, tout le reſſentiment & toute la rage, dont ces Barbares ſe trouverent capables. Outrez d'en avoir été les duppes ; ils luy tendirent cent piéges différens ; ils chercherent les moyens de mettre le feu à ſes vaiſſeaux, & refuſerent de luy donner des vivres meſme pour de l'argent.

Cependant, quelques Portugais qui étoient deſcendus pour faire aiguade, furent attaquez par les Inſulaires ; mais les Portugais ſe tirerent d'intrigue par le ſecours qu'on leur donna des vaiſſeaux. Gama qui jugea par là du péril qu'il courroit dans ce port, s'il y demeuroit plus long-tems, leva l'ancre, & fit la route de Quiloa. Le défaut du vent l'obligea d'aller moüiller dans une Iſle, où il n'aborda qu'avec peine ; la tempeſte qui bientoſt aprés ſuccéda au calme, le reporta dans la meſme Iſle, d'où il étoit parti ; il y trouva deux Arabes, qui attendoient l'occaſion de quelque bâtiment pour en ſortir, & pour retourner à la Mecque. Le Géneral, à qui ils demanderent la permiſſion de monter ſur l'un de ſes navires, les y receut, & les fit ſervir avec un Inſulaire, que Paul ſon frere avoit pris dans le combat contre ceux de Mozambique. Ces trois avanturiers qui étoient fort experts dans la navigation, furent diſtribuez ſur les trois vaiſſeaux, que les Portugais avoient de reſte ; Gama ayant fait bruſler le quatriéme, où l'on avoit chargé les vivres.

Départ de Gama.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Auſſitoſt que le vent parut favorable, Gama fit la route de Quiloa; mais il n'y put aborder, parce que le vent changea. Le Pilote Inſulaire, qui s'étoit ſervi de ce prétexte pour changer la route du Géneral, luy avoit fait prendre celle de Monbaça. Cette perfidie, loin d'avoir de fâcheuſes ſuites, fut avantageuſe à Gama. Il découvrit par ce moyen la ſituation de Monbaça Cette place eſt bâtie ſur un rocher, contre qui la mer vient ſe rompre dans le reflux, & en fait une preſque Iſle. La Citadelle qui défendoit le port, eſtoit munie d'une bonne garniſon & de beaucoup d'Artillerie; l'air eſt doux & temperé; la terre y porte des légumes, des fruits, & du grain en abondance; les paſturages y ſont bons, ce qui rend le bétail & le gibier d'un gouſt admirable; les habitans en font leur nourriture ordinaire; & vivent avec beucoaup de délicateſſe. Un ſi agréable ſéjour, & tant de commoditez pour la vie, contribuerent à la guériſon des malades qui étoient ſur la flotte.

Découverte de Mombaça, par Gama.

Maffée, Hiſt. des Indes. liv. 1. cap. 23. Oſorius, liv. 2. Baudran, Lex. Geogr. Daviti, de l'Afrique.

Peu de jours aprés que les Portugais eurent moüillé devant Monbaça, une grande barque parut, & approcha de leurs navires. Elle étoit chargée de cent hommes, ou environ, veſtus à la Turque, & armez de ſabres. L'Officier qui commandoit cette barque, demanda à monter ſur le bord du Géneral avec toute ſa troupe. Gama luy fit dire qu'il le recevroit avec plaiſir, pourveu qu'il ne fuſt accompagné que de quatre de ſes gens; à quoy cet Officier conſentit. Cependant on leur prépara une collation. Comme ils s'accommoderent les uns des autres, & que Gama les trouva d'un bon commerce, l'Officier à ſon retour, rendit compte au Roy de Monbaça, de la réception qu'on luy avoit faite. Sur ce ſimple expoſé, ce Prince envoya dés le lendemain des rafraiſchiſſemens au Géneral, & luy fit dire, qu'il l'obligeroit, d'entrer dans le port de ſa ville. Gama accepta cette offre, & fit deſcendre deux Bannis, qu'il laiſſoit dans les lieux où il eſperoit de revenir. On les mena d'abord chez le Gouverneur, & enſuite chez le Roy; de là on les conduiſit dans

ANS DE J. CHRIST. 1499.

le Magazin des épiceries qui venoient des Indes, & par ordre du Roy, on leur en donna une bonne proviſion. On les chargea en meſme-tems de dire à leur Géneral, que s'il vouloit s'intereſſer dans le trafic, il partageroit le profit que l'on en tire, & que par ce moyen, il ſe verroit exempt de pouſſer plus loin tant de navigations périlleuſes, dont les avantages étoient ſi incertains.

Gama eſt ſur le point d'entrer dans le port de Monbaça.

Quoique Gama veſcuſt dans une perpetuelle réſerve, touchant les offres de ces Barbares, néanmoins il fut touché de la propoſition du Roy de Monbaça, & il fit lever l'ancre pour entrer dans le port. Comme ces vaiſſeaux ne ſe tournoient qu'avec peine pour reprendre le vent, & qu'il craignoit que le reflus ou la tempeſte ne le pouſſaſſent ſur quelque ſable, il fit caller les voiles & rejetter l'ancre. Les Pilotes Moſambiques, qui avoient part à la trahiſon qu'on avoit braſſée contre les Portugais, voyant cette manœuvre, crurent que tout étoit découvert, & pour ſe dérober à leur reſſentiment; ils ſe jetterent à la mer, & prirent l'almadie, ou eſquif, qui étoit attaché au vaiſſeau. L'évaſion de ces deux traîtres, jointe aux avis que receut Gama, du complot qu'on avoit fait pour le perdre, luy firent comprendre, que le Roy de Monbaça les avoit gagnez. Depuis ce tems là on découvrit encore, que ce Prince chagrin d'avoir manqué ſon coup, avoit envoyé des gens, qui à la faveur de la nuit devoient ſe couler entre deux eaux, pour couper les cables des ancres, & pour ſe rendre maîtres des vaiſſeaux Portugais. Le vent n'étant pas devenu plus favorable pour ſortir de ce danger, le Géneral s'y vit expoſé pendant deux jours. Enfin il mit à la voile, & il dreſſa ſa route vers Melinde; mais ayant trouvé la mer croiſée par les Sarrazins, il fut obligé de combattre un de leurs plus grands vaiſſeaux qui s'oppoſoit à ſon paſſage. Cette affaire fut heureuſe pour Gama; puiſqu'outre l'avantage qu'il remporta contre les Sarrazins, il prit un de leurs vaiſſeaux, fit pluſieurs priſonniers, & renvoya ceux de qui il n'y avoit ni rançon à eſperer, ni ſecours à attendre.

Perfidie découverte.

Gama gagne un vaiſſeau.

Parmi

Parmi les Sarrazins que l'on garda, il y en eut un qui donna de ſincéres avis à Gama, ſur la route qu'il devoit faire ſur cette mer, qui luy étoit inconnuë. Le Géneral les ſuivit, & il s'en trouva ſi bien, qu'il arriva heureuſement dans le havre de Mélinde. Cette ville eſt ſituée en pleine campagne, la plûpart des maiſons ſont bien bâties, & auſſi propres par dedans, qu'elles paroiſſent belles par dehors. Le port eſt éloigné de la ville, à cauſe des rochers qui l'environnent; ce qui y cauſe de grands orages, & de fréquentes tempeſtes. Les Mélindois ſont fort noirs; ils rendent leur culte à quelques Idoles, qui leur ſont particuliéres; ils portent des turbans; ils marchent à demi nuds, & ſe ſervent de piques, d'épées & de dards; ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Le Géneral aborde à Mélinde.

Oſorius, liv. 1. Maffée, Hiſt. des Indes, liv. 1. cap. 23.

Le Sarrazin, qui avoit ſceu le danger que Gama avoit couru devant Monbaça, luy propoſa de le laiſſer aller à Mélinde, pour découvrir les intentions du Prince qui y régnoit, & afin d'obtenir plus facilement ſon congé du Géneral, il luy dit qu'il y avoit dans le port de cette ville, quatre caravelles Indiennes, avec un grand nombre de Chrétiens qui y demeuroient, parce qu'il n'y avoit rien à craindre. Gama qui ne riſquoit rien que la perte de ce Sarazin, luy accorda le congé qu'il luy demandoit; il le fit mettre dans un eſquif, & il alla deſcendre dans une petite Iſle, qui eſt proche de Mélinde. Ce Sarazin ayant trouvé le moyen de parler au Roy de Mélinde, luy dit des choſes ſi obligeantes, & de la valeur de Gama, & du courage des Portugais, qu'il le perſuada de faire alliance avec eux, l'aſſurant qu'il en tireroit des avantages conſidérables.

A peine le Mélindois eut-il receu cet avis, qu'il conceuſt de l'eſtime pour les Portugais; dés-lors il envoya des moutons & des fruits à leur Géneral, & il le pria de faire approcher ſa flotte. Les Chrétiens Indiens, ravis de trouver des gens de leur Religion, les inſtruiſirent ſur beaucoup de choſes, concernant la ſeureté de leur vie, & celle de la navigation. Quoique ce Monarque euſt beau-

ANS DE J. CHRIST. 1499.

coup d'empreſſement pour voir les vaiſſeaux Portugais, il ne put y venir en perſonne, à cauſe de ſes infirmitez, & de ſon grand âge; mais il y envoya le Prince ſon fils. Gama qui trouva plus d'humanité parmi les Mélindois, que chez les autres Nations qu'il avoit connuës juſque-là, ſe prépara à bien recevoir ce jeune Prince; il ſe mit dans un eſquif, & alla au devant de luy. Ce Prince étoit magnifiquement veſtu, & ſuivi de tout ce qu'il y avoit de diſtingué à la Cour de Mélinde. Il admira la manœuvre des vaiſſeaux Portugais, la bonne contenance de ceux qui les montoient, l'ordre & la diſcipline qui régnoient parmi eux; il preſſa le Géneral de venir voir le Roy ſon pere, & s'offrit à demeurer en oſtage, juſqu'à ce qu'il fuſt de retour. Gama s'en défendit toûjours avec beaucoup de reſpect, & ſe contenta d'y envoyer deux de ſes principaux Officiers.

Le Prince de Mélinde vient voir la flotte des Portugais.

Le Géneral envoye deux Officiers à Mélinde.

Le Géneral qui vouloit profiter du tems pour continuer ſa route, fit appareiller; mais avant que de partir, il rendit au Prince Mélindois, les Sarrazins qu'il avoit faits priſonniers. Le Prince accepta la reſtitution qu'il luy en fit, & ſe chargea de demander des Pilotes au Roy ſon pere, ce qu'il luy accorda; mais à condition que Gama repaſſeroit par Mélinde, à ſon retour de Calécut, afin de prendre des meſures pour lier une étroite alliance entre le Roy de Portugal, & luy.

Gama partit de Mélinde le 22. du mois d'Avril. Quoiqu'il euſt dreſſé ſa route vers l'Eſt, il tourna néanmoins vers le Nord; il paſſa heureuſement les païs qui ſont ſous l'Equateur, & vogua avec bon vent vers les coſtes d'Etiopie, d'Arabie, & de Caramanie.

Navigation de Gama.

Oſorius. Maffée. Barboſa. Linſchot. &c.

Le 20. de May, il ſe trouva auprés d'une terre fort élevée, inconnuë aux Pilotes, & que l'épaiſſeur d'un broüillard empêchoit de reconnoiſtre; mais le Soleil l'ayant diſſipé, on vit que c'étoit les montagnes qui environnent la ville de Calécut, bâtie ſur un coſteau. Dés que la flotte des Portugais fut entrée dans le port, diſtant de prés d'une lieuë de cette ville, les Indiens monterent dans leurs alma-

La flotte entre dans le havre de Calécut.

dies; ils s'approcherent des vaiſſeaux, & paturent ſurpris de leur grandeur, auſſi-bien que des habits & des armes des Européens. ANS DE J. CHRIST. 1499.

Gama qui n'avoit trouvé aucune difficulté à ſon entrée dans ce port, envoya ſon Trucheman & deux Bannis, pour voir s'il y avoit lieu d'entrer dans la ville, & pour s'informer de l'endroit où demeuroit le Roy du païs. A peine ces deux Portugais eurent-ils mis pied à terre, que deux Marchands de Tunis, qui les reconnurent pour Européens, les aborderent, & les menerent chez eux. L'un de ces Marchands ſe nommoit Monzaida; il les régala le mieux qu'il put, & dans la converſation qu'il eut avec ces Portugais, il les inſtruiſit de la conduite qu'ils devoient tenir avec les Calécutains. Il leur parla du gouvernement & du trafic que l'on faiſoit à Panan qui eſt une des meilleures ville des Indes; il les aſſeura que le Roy qu'on appelle Zamorin, ſeroit bien-aiſe de les voir; il les pria de le préſenter à leur Capitaine, & leur offrit tout ce qui pouvoit dépendre de luy.

Zamorin, nom du Roy de Calécut.

Il eſt vray que Zamorin aimoit les étrangers, & qu'il cherchoit à contracter des alliances de commerce & d'amitié, avec les Rois de l'Europe. La gloire & l'intereſt avoient part à ſes mouvemens; il ſouhaitoit de faire connoiſtre ſa puiſſance & ſon nom; il avoit en veuë d'accroiſtre par le trafic, les revenus de ſa Couronne, dont le produit ne conſiſtoit que dans de médiocres droits de ports, & de péages.

Caractére de ce Prince.

Pendant que tout cela ſe paſſoit, le Trucheman & les deux Portugais revinrent. Sur le compte qu'ils rendirent au Géneral, de ce qu'ils avoient appris à Calécut, il y envoya deux de ſes Officiers & un Trucheman. Zamorin à qui on alla dire leur arrivée, voulut les voir. Ils firent dire à ce Prince, que le Roy de Portugal ayant entendu parler de ſa réputation & de ſa puiſſance, luy envoyoit un de ſes plus grands Capitaines pour Ambaſſadeur, & que s'il luy marquoit le jour & le lieu où il luy donneroit audience, il luy expliqueroit les intentions du Roy

Le Géneral envoye deux Officiers à Calécut.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

ſon Maître. Zamorin, qui de ſa part deſiroit voir l'Ambaſſadeur Portugais, répondit, que ſi en attendant le jour de ſon audience, il vouloit venir moüiller dans le port du Cap de Gate, qui eſt proche de la ville de Panan, il luy envoyeroit le plus habile de ſes Pilotes pour luy ſervir de guide. Il ajoûta meſme, qu'il le prioit d'en uſer ainſi, parce que la route étoit difficile & périlleuſe, depuis le lieu où il avoit jetté l'ancre, juſqu'à celuy qu'il luy propoſoit.

Retour des deux Officiers Portugais.

Les deux Officiers à leur retour dans les vaiſſeaux, dirent à Gama tout ce qui s'étoit paſſé dans leur négociation. Comme l'offre de Zamorin pouvoit eſtre auſſi dangereuſe, que celle qu'on avoit déja faite au Géneral, dans les autres lieux où il avoit abordé, il tint conſeil pour ſçavoir s'il la devoit accepter. La plûpart de ceux qui y furent appellez, n'eſtimoient pas que Gama duſt ſe commettre avec une Nation inconnuë; ils luy repreſenterent qu'il falloit députer quelqu'un d'entre-eux, en attendant que l'on connuſt plus à fonds le caractére des nouveaux amis que l'on vouloit ſe donner.

Gama reſiſta à ces avis, & ne voulut ſe repoſer de cette affaire que ſur luy ſeul. Cette entrepriſe luy paroiſſant un peu délicate il prit de bonnes meſures pour ne pas expoſer le reſte de ſa flotte à de nouveaux périls. Les différentes avantures qu'il avoit déja euës, jointes à ſon experience, & à ſa ſageſſe, l'engagerent à charger Paul Gama ſon frere, du commandement des vaiſſeaux, avec ordre de faire voile en Portugal, avec le reſte de ſes navires, en cas qu'il appriſt qu'on euſt attenté à ſa liberté ou à ſa vie. Il partit avec douze ſoldats qu'il choiſit pour l'accompagner; il ſe mit ſur un petit bâtiment orné d'étendards de différentes couleurs, & muni de quelque artillerie, & alla droit à Panan. Le Catual, qui en qualité de Conſul, eſt chargé de recevoir les étrangers, quand Zamorin luy a donné ſes ordres, ſe trouva à la deſcente du Géneral; il fit border le rivage d'Indiens, qui étoient ſous les armes, tandis que l'air retentiſſoit du ſon des inſtrumens, & des applaudiſſemens du peuple.

Le Géneral charge ſon frere de la conduite de la flotte.

Gama eſt receu à Panan.

Le Catual & Gama ſe mirent ſur un brancard, porté par quatre hommes, le reſte de l'eſcorte ſuivit à pied; pluſieurs Nayres, qui ſont les Gentilshommes du païs, l'accompagnerent & groſſirent le cortége. A leur entrée dans la ville de Panan, le Catual conduiſit Gama dans un Temple ſuperbe par ſa ſtructure, & bâti ſur le modele de nos Egliſes. Le Géneral à qui l'on avoit rapporté qu'il y avoit pluſieurs Chrétiens dans ce Royaume, ſe perſuada qu'il entroit dans le lieu où ils venoient rendre leur culte. Quatre hommes qui étoient à la porte du Temple, aborderent le Catual & Gama, en faiſant de profondes inclinations de corps. Chacun de ces hommes portoit trois rézaux noüez ſur leurs épaules droites; ces filets paſſoient en écharpe ſur le corps, & étoient pliez ſous le bras gauche, ce qui les faiſoit paroiſtre comme demi nuds & demi habillez. Ils répandirent enſuite une eau de ſenteur ſur tous les aſſiſtans, & préſenterent en céremonie une poudre odoriférante, dont le Catual & Gama ſe marquerent ſur le front. Les murailles de ce Temple étoient peintes à freſque; l'autel qui étoit élevé au milieu paroiſſoit obſcur, & l'entrée n'en étoit permiſe qu'aux Officiers des Brachmanes, ou Preſtres de la Loy. Ces quatre hommes qui gardoient la porte, montrerent du doigt la figure à laquelle on ſacrifioit. Ils ſe proſternerent devant elle; ils éleverent les mains vers le ciel, & d'un ton reſpectueux & zélé, ils prononcerent quelques paroles dans leur langue naturelle. En ſortant de ce Temple, ils entrerent dans un autre moins conſidérable par ſa grandeur, & de là ils paſſerent chez le Roy, au bruit des trompettes & des hautbois. Le concours du peuple étoit ſi grand, que ſi les Nayres n'euſſent pas mis le ſabre à la main pour ouvrir la foule, ils auroient eu peine d'arriver juſqu'au Palais.

Les grands Seigneurs de la Cour, qu'ils appellent Caïmales, & qui en font les honneurs dans les tems de céremonie, vinrent au devant de Gama; ils le conduiſirent juſque dans le Salon de l'Audience. Un vénerable

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Oſorius. Maffée, Hiſt. des Indes.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

vieillard, qui n'impoſoit pas moins par ſon air que par ſon âge, reveſtu d'une longue robbe, embraſſa Gama, & en qualité de grand Brachmane, ou de premier Pontife, il le prit par la main droite. Ils commencerent leur marche précedez de pluſieurs Officiers, qui ſe placerent ſur des ſiéges de menuiſerie artiſtement travaillez & diſpoſez en forme d'amphiteatre. Le Salon étoit tapiſſé d'une étoffe de ſoye, meſlée de différentes couleurs, & relevée par des filets d'or; le parquet étoit couvert d'un tapis de pied, de meſme ouvrage.

Zamorin qui étoit à demi couché ſur un ſopha, avoit ſur la teſte un bonnet d'or, rehauſſé de pierreries, & fait en forme de thiare; il étoit veſtu d'une robe ouvragée d'or & de ſoye, & renoüée d'agraffes de diamans. Un des plus anciens Officiers de ſa garde ordinaire étoit à ſes pieds, tenant un baſſin d'or rempli de feüilles qu'on nomme Bethel de Malabar, ou Tambul Arabic, dont les Princes Indiens mangent à tout moment pour étancher la ſoif, & pour ſe donner une bonne haleine.

Ce Prince, quoique fort brun, avoit un air d'agrément dans la phiſionomie & dans le reſte de ſa perſonne, qui ſoutenoit merveilleuſement bien la majeſté de ſon rang. Gama le ſalua par de profondes inclinations. Le Roy de Calécut le prit par la main, & le fit mettre ſur un ſiége qui luy avoit été deſtiné. On apporta des eaux pour faire la purification de la bouche & des mains; aprés cette céremonie, le Géneral fit dire à Zamorin qu'il ne ne pouvoit, ni ne devoit luy déclarer les intentions du Roy ſon Maître en préſence de toute ſa Cour. Zamorin ſe leva auſſitoſt, ſuivi de ſes Conſeillers d'Etat & de ſes Interpretes, & il le mena dans ſon cabinet.

Gama ſaluë Zamorin.

Alors Gama luy préſenta la lettre d'Emanuel, & il luy expoſa l'extrême conſidération que le Roy ſon Maître avoit conceuë pour luy, ſur le ſeul bruit de ſes rares qualitez, & de ſa haute valeur. Il éxagera à Zamorin l'empreſſement avec lequel Emanuel deſiroit de s'allier avec luy, & d'unir leurs ſujets par le commerce, & il luy dit qu'il avoit

Le Roy de Calécut donne audiance au Géneral.

ordre de venir dans ſon Royaume pour l'en aſſeurer. Le Roy de Calecut luy répondit par ſes Interprétes, qu'il avoit auſſi entendu parler des grandes actions du Roy de Portugal ; qu'il le regardoit déja comme ſon frere, & comme ſon meilleur ami, & qu'à l'égard du trafic, il luy feroit donner par un de ſes Miniſtres, un état géneral des marchandiſes que produiſoit le climat, afin qu'il fiſt choix de celles qui entreroient dans leur commerce. ANS DE J. CHRIST. 1499.

Le reſte de l'audiance ſe paſſa dans quelques demandes que Zamorin fit à Gama, ſur la puiſſance & ſur les mœurs du Roy de Portugal, & ſur les avantures d'une auſſi longue navigation qu'avoit été la ſienne. Le Géneral ſatisfit à la curioſité du Calécutain, tantoſt par de fidelles deſcriptions, tantoſt par de fines éxagerations de ce qu'il vouloit ſçavoir. Il remarqua que ſon empreſſement s'augmentoit à meſure qu'il luy parloit des richeſſes du Portugal, & de la valeur du Monarque qui y régnoit. Zamorin ayant preſté une grande attention à tout ce que Gama venoit de luy dire d'un air fort naturel, en conceut encore une plus vive eſtime, & aprés luy en avoir donné d'obligeantes marques, il repaſſa dans ſon appartement.

Le Géneral étant demeuré avec le Catual, cet Officier le conduiſit dans une maiſon qui luy avoit été préparée. Le reſte des Portugais fut diſtribué dans des logemens qui en étoient proches. Comme cette alliance a ſouvent été traverſée par des intrigues & par des guerres, il eſt néceſſaire de donner ici une idée du Royaume de Calécut, & du caractére de ſes peuples.

Tout ce vaſte païs que les habitans appellent Indoſtan, & que les Géografes nomment Inde à cauſe du fleuve Indus qui y paſſe, eſt borné au Couchant par la Perſe, & au Levant par le Gange. Les Monts Damaſiens, & le Méandre, le ſéparent de la Chine ; l'Inde a vers le Midy le Golfe de Bengala, & la Mer des Indes en deſcendant juſqu'en Calécut, & vers le Septentrion ; le Mont Caucaſe la ſépare de la Tartarie. L'Indus & le Gange, qui entourent & qui arroſent les Indes, ſe groſſiſſent par le meſlange de pluſieurs

Strabon. Pomponius Mela. Pline. Ptolomée. Baudran, in Lex. Geogr. Robbe, Meth. Geogr. Oſorius, liv. 2. Maffée, Hiſt. des Indes.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

riviéres, qui à une certaine diſtance de la mer, & à proportion de la profondeur de leur canal, portent des vaiſſeaux. Leurs Golfes ſont fort grands à leur entrée dans l'Ocean où ils ſe perdent, & la terre qui s'étend en longueur vers le Midy, ſe termine au Cap de Comori, de ſorte que depuis la bouche de l'Indus juſqu'à ce Cap, les Indes ont en longueur 450. lieuës de France, & 350. de largeur.

Les Malabares, qui ſont des peuples Aſiatiques, furent les premiers que connut Gama quand il paſſa aux Indes. Chaque Province eſt gouvernée par des Rois particuliers; ils ſont preſque tous tributaires de Zamorin.

Les Calécutains & les Malabares vivent dans l'Idolatrie; ils font conſiſter le plus eſſentiel de leur Religion dans la vénération qu'ils ont pour les Preſtres de leur loy, qu'ils appellent Brachmanes ou Bramins. Ils s'attachent à les imiter dans leurs actions, & dans leurs diſcours, & ſe confient ſi aveuglément à leurs prédictions ſur les choſes à venir, qu'ils les croyent informez d'en-haut de tous les évenemens qui doivent arriver ici bas, & qu'il eſt en leur pouvoir de rémedier aux plus grands malheurs, à moins que ceux qui en ſont accablez ne ſe ſoient attiré leur indignation. Ce ſont ces meſmes Brachmanes qui ont le ſoin de l'éducation des Rois, & on ne les proclameroit pas s'ils ne les avoient élevez dés leur plus tendre jeuneſſe. Les Calécutains ont pluſieurs Temples; quoique ces peuples ſoient ſuperſtitieux, ils ne laiſſent pas d'eſtre de grands hypocrites; la duplicité dont on les accuſe eſt ſi généralement reconnuë, que plus on les fréquente, & moins on ſe confie en eux. Au reſte, on peut dire que depuis qu'ils ſont en commerce avec les Chrétiens, ils commencent à croire que Dieu à converſé parmi les hommes, & qu'il eſt mort pour le prix de leur ſalut. Nous apprenons de pluſieurs Hiſtoriens, que S. Thomas a preſché l'Evangile dans quelques provinces des Indes, où les Chrétiens qui les habitoient ſe diſoient les Chrétiens de S. Thomas. Les dernieres erreurs qui infecterent l'eſprit de ces peuples avoient

Euſebe, liv. 3. Hiſt. Nicephore, liv. 2. chap. 45. Maffée, Hiſt. des Indes.

Chrétiens de S. Thomas; & pourquoy ainſi appellez.

avoient été portées dans le païs par des Eveſques Neſtoriens ; mais depuis que les Portugais y poſſédent la ville de Goa, les Chrétiens qu'on nomme de S. Thomas, ont fait profeſſion de la Religion Romaine, ſans aucune reſerve du culte ancien, & ont ſoumis tous leurs livres à la correction de l'Archeveſque de cette ville, pour en retrancher tout ce qui pouvoit ſentir le Neſtorianiſme. ANS DE J. CHRIST. 1499. *Concile tenu en 1589. ou 1590.*

Les autres Malabares vivent encore dans leurs ſuperſtitions. Les uns adorent des Elemens, & les autres des Monſtres. Ils eſtiment, que ceux qui meurent dans leurs jouſtes d'arcs, ſont admis au nombre des Dieux ; leur année commence au mois de Septembre, ou plûtoſt ils conſultent leurs Augures, pour apprendre d'eux, quand la conjonction des Aſtres eſt aſſez favorable pour la commencer.

Les Nayres, ou Gentilshommes, ne ſe marient que rarement, pour ne ſe point détourner de leur application aux armes. Lorſque des raiſons ſecrettes les obligent au mariage, il leur eſt défendu de ſe méſallier ſur peine de la vie, tant à l'égard des hommes, qu'à l'égard des femmes. Les ſucceſſions ne tombent jamais aux héritiers directs, la filiation n'étant pas connuë, parce que les véritables peres ſont toûjours fort incertains ; de ſorte que ceux qui ont acquis quelques biens, adoptent ordinairement leurs neveux, qui ſont les enfans de leurs ſœurs. Ces Nayres ſont ſi jaloux de leur prétenduë Nobleſſe, que ſi un homme de néant les a offenſez, ils doivent vanger par ſa mort l'injure qu'ils en ont receuë ; mais pour éviter les occaſions de commettre un homicide, en rencontrant dans leur chemin quelqu'un qui leur ſeroit inférieur, & qui n'auroit pas tous les égards qui ſont deus à la Nobleſſe des Nayres, ils annoncent leur venuë par quelques cris qu'ils font, & alors les Roturiers ſe retirent juſqu'à ce que les Nayres ſoient paſſez. Les ſoins que ces Gentilshommes ſe donnent pour entretenir les peuples dans ces déferences, les diſtinguent ſi fort du reſte des autres hommes, que quand meſme ils commettroient les plus grands crimes, leur nobleſſe les affranchit de tout genre

Mœurs des Malabares.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

de punition ; de maniére qu'en ce païs-là, les peines ſemblent eſtre reſervées pour les gens de néant, & pour les malheureux, & non pas pour les Gentilshommes, ni pour les coupables.

Mais ſi un homme du commun ne peut eſpérer d'annoblir ſa race, quelque grandes actions qu'il puiſſe faire, on peut dire auſſi que la néceſſité où les Roturiers ſe voyent de s'allier les uns avec les autres, les intereſſe ſi fort dans ce qui regarde leurs alliez, que ſi l'un d'eux a receu quelque injure, ils entrent tous également dans l'obligation d'en tirer vengeance. Ainſi l'aggreſſeur doit s'attendre, toſt ou tard, à payer de ſa propre vie, la mort de celuy qu'il aura tué, à moins qu'il ne tuë tous les parens de celuy dont on a la mort à venger.

Quoique les Malabares fuſſent d'un caractére ſi dangereux, ce n'étoit pas d'eux néanmoins, que Gama ſe devoit défier davantage. Les Sarrazins luy paroiſſoient plus à craindre. Ce fut auſſi par les ſoupçons qu'ils inſpirerent à Zamorin ſur la conduite du Géneral, qu'ils tâcherent de le perdre auprés de luy. Ils accuſerent meſme le Catual d'avoir favoriſé ſon entrée à la Cour, & ils en jugerent par la grande intelligence qu'ils voyoient entre le Géneral & ce Conſul. D'ailleurs, ils n'ignoroient pas que les preſens que Gama avoit faits à Zamorin & au Catual, n'euſſent beaucoup contribué à luy attirer les bonnes graces de ce Prince ; ſi bien que pour ruiner l'eſtime que Zamorin & les Calécutains en faiſoient, ils parlerent d'abord de Gama, comme d'un Corſaire qui écumoit toutes les mers. Ils ajoûterent, que par tout où il avoit été receu & ſouffert, il avoit laiſſé de cruelles marques de ſa perfidie ; ils l'appellerent l'eſpion des Rois de l'Europe, & dirent que ces Princes l'avoient envoyé pour ſçavoir les ſecrets des Cours étrangeres, pour s'y introduire ſous prétexte du commerce, pour s'en rendre le Maître lorſqu'il ſeroit entré dans le trafic ou dans les négociations, & à la faveur du crédit qu'il tâchoit de ſe donner pour profiter de tout, pour gouverner tout, & pour ne laiſſer

Les Sarraſins tâchent de nuire à Gama.

à ſes alliez, que le ſeul chagrin de l'avoir connu, & de s'eſtre uni avec luy. Ils éxagererent le danger qu'il y avoit de ne pas remédier à un mal auſſi grand que celuy-là étoit dés ſa naiſſance. Enfin il ne fut point, ni de pernicieux deſſeins, ni de mauvaiſes intentions, que les Sarrazins n'attribuaſſent aux Portugais, qu'ils haïſſoient parce qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils craignoient parce que leur Roy étoit puiſſant. Dans cette veuë ils n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la perte de Gama, & ils le regarderent comme le fatal inſtrument de tant de négociations qui deviendroient funeſtes à l'Etat, & préjudiciables à leur fortune.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Zamorin qui n'ignoroit pas tous ces raiſonnemens, en tiroit ſouvent des conſéquences qui luy paroiſſoient trop ſalutaires pour les négliger; mais auſſi, quand il réfléchiſſoit ſur l'eſpérance qu'il avoit conceuë, de tirer un grand profit de ſon commerce avec les Portugais, d'étendre en meſme-tems ſa puiſſance, & de faire connoître ſon nom juſque dans les païs les plus éloignez de ſes Etats, il reprenoit pour eux toute l'eſtime que peu de tems auparavant il avoit perduë ſur la ſeule remontrance des Sarrazins.

Les plus conſidérables d'entre ces peuples s'apperceurent bientoſt de l'incertitude où étoit Zamorin. Comme ils craignoient qu'il ne ſe déterminaſt pas aſſez promptement à faire tuer Gama, ou à le chaſſer de Calécut, ils luy envoyerent des Députez pour l'exciter à prendre cette réſolution. Celuy qui fut chargé d'en porter la parole au Roy, luy répreſenta, que l'eſpérance d'un médiocre profit, ou d'un foible honneur qu'il ſe flattoit de tirer, en faiſant alliance avec le Roy de Portugal, ne pouvoit jamais eſtre aſſez conſidérable pour augmenter ſes revenus, & pour accroiſtre ſa puiſſance. Il ajoûta, qu'il ne devoit point préferer ces nouveaux venus aux Sarrazins, qui avoient toûjours été ſi ponctuels dans l'éxecution de ſes ordres, & ſi fidelles dans le commerce & dans leurs emplois; il luy fit voir, que les Fermes de ſes péages & de ſes droits, n'é-

Harangue du Député des Sarraſins, au Roy de Calecut.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

toient jamais montées ſi haut, que depuis qu'ils les avoient priſes, & qu'ils étoient entrez dans le maniement de ſes affaires; il éxagera le riſque que l'on couroit en s'uniſſant avec une Nation inconnuë, & telle que la Portugaiſe, dont la Religion, le langage, & les mœurs différoient ſi fort de leur culte, & de leurs maniéres de vivre; il donna les Européens pour des trompeurs & pour des fourbes; il avança qu'ils ruinoient les lieux où ils alloient pour s'y établir, & qu'ils ne cherchoient qu'à détruire ceux qui y étoient venus avant eux; il ſupplia Zamorin de ſe ſouvenir, que ceux pour qui il parloit, avoient quitté leur propre patrie, à l'éxemple de leurs prédeceſſeurs, pour vivre ſous ſa loy, & pour devenir ſes ſujets & ſes eſclaves; il dit que ce Capitaine Portugais étoit un banni de ſon païs, & que s'étant fait une petite fortune par ſes brigandages, il ne ſongeoit qu'à l'augmenter en ſurprenant les Princes des lieux où il ſe trouvoit; il débita pour fauſſes, toutes les lettres qu'il préſentoit de la part du Roy ſon Maître; il fit encore obſerver à Zamorin, que ſous prétexte d'une ſincere alliance, le Roy de Portugal s'étoit rendu maître de pluſieurs places en Afrique; qu'il avoit uſurpé beaucoup de villes en Etiopie; que Gama avoit voulu inſulter Mozambique; qu'il avoit fait des hoſtilitez & des dégaſts dans le port de Monbaça; qu'il avoit pillé les vaiſſeaux & mis les ſoldats à la chaine; qu'il falloit ſe défier du caractére des Portugais; que c'étoit des gens qui ne ſe rebutoient pas dans les adverſitez, & que de ſimples menaces n'ébranloient pas; qu'on devoit craindre ſi on leur permettoit de s'établir, que leur alliance ne ſe tournaſt en tirannie, & leur amitié en trahiſon, pour mieux parvenir à faire d'injuſtes & de violentes uſurpations. Il ſupplia auſſi le Roy de faire réflexion ſur les propoſitions que les Portugais faiſoient, d'établir un commerce; il l'aſſeura qu'ils n'y mettroient que des bagatelles pour tromper les peuples, & que leur païs ne produiſoit que des fruits & des légumes; au lieu que le ſien abondoit en pierreries & en marchandiſes de grand prix, & pour autoriſer ce qu'il

diſoit par de ſolides preuves, il repréſenta à Zamorin la médiocrité des preſens que Gama luy avoit faits, & il luy fit remarquer que c'étoit là un échantillon de ces grandes richeſſes que les Portugais vouloient jetter dans le commerce, & confondre avec toutes les raretez de ſon Royaume; mais comme leur établiſſement dans Calécut, étoit encore d'une plus grande conſéquence que tout ce qu'il avoit expoſé juſque-là au Roy, ce meſme Député l'exhorta à n'y pas conſentir; il oſa meſme inſinuer à ce Prince, s'il négligeoit de s'y oppoſer, que les Portugais, qui n'étoient pas accoûtumez à recevoir la loy de perſonne, trouveroient bientoſt les moyens de la donner, & peut-eſtre meſme ceux de s'emparer du trône. Enfin il conclut par la néceſſité de les égorger comme Pirates, ou de les faire mourir comme Eſpions, & que par ce moyen on oſteroit l'envie à leurs ſemblables, de venir troubler le repos des Nations unies entre-elles, & ſi peu diſpoſées à ſe diviſer, à l'éxemple des peuples de l'Europe. ANS DE J. CHRIST. 1499.

Ces derniéres remontrances eurent tout le ſuccés que les Sarrazins en pouvoient attendre. Elles firent une ſi vive impreſſion ſur l'eſprit de Zamorin & ſur le Catual, qu'ils conceurent de la défiance, & meſme de la haine pour les Portugais. Gama qui connoiſſoit le genie de cette Nation ſoupçonneuſe, s'en apperceut & dés lors il prit alors ſes meſures pour mettre en ſeureté ſes vaiſſeaux. Il leva l'ancre ſur l'avis qu'on luy donna qu'on vouloit y mettre le feu, & qu'on avoit conſpiré contre ſa perſonne; il ſortit du port durant la nuit, & alla à Panan de crainte que le Catual ne s'y oppoſaſt comme il l'auroit pu faire.

Gama ſort du hayre de Calécut, & va à Panan.

Les Sarrazins voyant avorter leurs deſſeins par la retraite de Gama, perſuaderent à Zamorin de luy envoyer le Catual, pour s'informer du ſujet qu'il avoit eu de précipiter ainſi ſon départ, & pour l'obliger à reprendre la route de Calécut. Le Catual qui le joignit, l'aſſeura des bonnes intentions de Zamorin; il luy conſeilla de revenir à la rade, pour faire connoiſtre à ce Prince, qu'il n'étoit ni infidelle à ſa parole, ni un Corſaire, comme les

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Sarrazins l'avoient publié. Gama receut l'avis ſans avoir envie d'en profiter, & bien loin de le ſuivre, il écrivit à Paul ſon frere, en cas que ces peuples luy dreſſaſſent quelque embuſcade, qu'il ſauvaſt le reſte de ſa flotte, & qu'il fiſt voile en Portugal, pour dire au Roy que le chemin aux Indes étoit ouvert.

Comme ce Géneral ne s'étoit retiré que ſur le ſoupçon qu'il avoit pris de la conduite du Catual, qui effectivement avoit conſpiré contre-luy, il écrivit à Zamorin, & luy démeſla toute cette intrigue. Le Roy de Calécut, qui n'avoit aucune part à l'infidelité qu'on faiſoit à Gama, luy fit ſçavoir qu'il y avoit ſeureté pour luy; que ſi le Catual étoit coupable, il luy en feroit bonne juſtice, & qu'enfin, ſur ſa parole de Roy, il pouvoit faire débarquer à Calécut les marchandiſes qu'il avoit ſur ſes vaiſſeaux, & qu'elles y ſeroient mieux venduës qu'à Panan. Le Géneral ſe repoſa ſur la parole de Zamorin, en qui il avoit quelque confiance, & il accepta l'offre qu'il luy fit. Les Portugais porterent leurs marchandiſes à Calécut; ils les y vendirent ſans que perſonne les traverſaſt en aucune maniére, & les peuples commencerent, du moins en apparence, à agir avec autant de bonne foy, que ſi leur amitié avoit été fort ancienne.

Peu de jours aprés, Gama fit propoſer à Zamorin, s'il agréeroit l'établiſſement d'un Facteur à Calécut, pour maintenir le commerce entre les deux Couronnes. A cette propoſition de Facteur, le Calécutain retomba dans ſes premiers ſoupçons; il ſe perſuada que Gama ne prémeditoit de ſe retirer de ſes Etats, en y laiſſant un des ſiens, qu'à deſſein de le fruſtrer des droits qu'on devoit lever ſur les marchandiſes qu'il avoit venduës, & ſur celles qu'il emportoit en ſon païs. Ce Prince qui paſſoit aiſément des ſoupçons à la colére, & de la colére aux menaces, parut fort mécontent de la propoſition de Gama.

Nouveau chagrin de Zamorin.

Le Géneral, qui de ſon coſté vit le mauvais tour qu'on donnoit à ce qu'il venoit de propoſer, prit le parti de ne plus parler de cette affaire, pour ne point s'attirer

un plus grand déſagrément que celuy des paroles. Le ſilence de Gama devint ſuſpect à Zamorin, & ce Prince ne héſita pas plus long-tems à faire arreſter les deux Portugais, qui étoient allez vendre le reſte de leurs marchandiſes ſur le port de Calécut, & meſme il en ordonna la confiſcation. ANS DE J. CHRIST. 1499.

Gama ſurpris de ce procedé, mit pied à terre pour reclamer ſes gens & ſes denrées. Comme il ne put rien obtenir du Calécutain, il inſulta un vaiſſeau qui entroit dans le port, & s'en rendit le maître. Il choiſit parmi les priſonniers qu'il fit, les principaux Officiers & les ſoldats les mieux faits; il les mit à fonds de cale dans l'un de ſes navires, & il ſortit du havre. Le Géneral preud un vaiſſeau.

Zamorin qui ne s'atttendoit pas à une ſi prompte vangeance de la part de Gama, dit qu'il ſe plaindroit à Emanuel de l'hoſtilité que le Géneral venoit exercer juſqu'à la porte de ſa ville capitale; mais pour luy oſter en meſme-tems tout ſujet de plainte, il luy renvoya les deux Portugais, avec les marchandiſes qui avoient été priſes, & il offrit de conſentir à l'établiſſement du Facteur qu'il luy avoit propoſé.

Un ſi grand changement dans les réſolutions du Roy de Calécut, jetta le Géneral dans de nouveaux ſoupçons. Les grands ſujets qu'il avoit de ſe défier de ce Prince, dont la parole & la conduitte ne ſe régloient que par ſon caprice, ou par les conſeils des Sarrazins, le firent héſiter s'il accepteroit cette derniére propoſition. Gama ſe trouvoit partagé entre la crainte d'irriter le Calécutain, & le riſque qu'il couroit de le croire trop aveuglément; mais l'avis qu'il receut de Monzaïda le tira d'incertitude. Cet avis portoit, que les Sarrazins avoient fait un nouveau complot contre-luy, & qu'ils le mettroient à éxecution dés qu'il ſeroit rentré dans le port de Calécut. Gama qui connoiſſoit la fidelité de Monzaïda, & ſon attachement à ſes intereſts, défera à ce qu'il luy avoit fait ſçavoir; il manda à Zamorin, qu'il avoit changé de ſentiment à l'égard du Facteur, & dés-lors, il ſe diſpoſa à reprendre la route de Portugal. On l'avertit d'une conſpiration.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Comme Zamorin faiſoit obſerver la contenance des Portugais, & que d'ailleurs, il s'attendoit que le Géneral remettroit bientoſt à la voile pour ſortir de ſes Etats, il envoya ſept almadies, chargées de troupes & de munitions de guerre, & fit demander à Gama par l'Officier qui les commandoit, les Gentilshommes qu'il détenoit priſonniers ſur ſes vaiſſeaux; mais le Géneral, loin de les rendre à la priére de Zamorin, luy manda par un des ſoldats Calécutains qu'il avoit pris, qu'il les menoit en Portugal, où il alloit rendre compte au Roy ſon Maître, des conſpirations qu'on avoit faites à Calécut, contre la vie de ſon Ambaſſadeur, & repouſſa à coups de canon les bâtimens qui vouloient faire ſa meſme route.

Zamorin réclame ſes priſonniers, & fait pourſuivre Gama.

Le Roy de Calécut, ne pouvant digerer la réponſe du Géneral, ordonna quon miſt à la mer une partie de ſes meilleurs vaiſſeaux de guerre, & que l'on combattiſt les navires Portugais, avant qu'ils puſſent eſtre ſecourus, ou par des amis, ou par des alliez. Les bâtimens Calécutains, qui juſque-là avoient fait force de voile pour atteindre Gama, furent battus d'une tempeſte qui rompit toutes leurs meſures, & qui les ſépara les uns des autres. Le Géneral, qui de ſon coſté avoit été obligé de relâcher dans le premier port qu'il trouva, y demeura juſqu'à ce que la mer fuſt plus praticable: de-là il paſſa dans quelques petites Iſles voiſines de Goa. Pendant ſon ſéjour dans ces différentes rades, il fut attaqué par huit fuſtes de Corſaires, commandées par un fameux & redoutable Pirate, nommé Timoja, qui depuis long-tems croiſoit cette mer. Gama ſe défendit avec tant de courage & de bonheur, que des huit fuſtes qu'il avoit en teſte; il en mit ſept en fuite, & prit la derniére qui étoit chargée de munitions & de vivres; aprés quoy il tourna vers l'Iſle Anchedive, diſtante de Calécut d'environ 50. lieuës. A ſon arrivée dans le havre de cette Iſle, les Inſulaires ſe mirent dans de petits bâtimens, & s'approcherent des vaiſſeaux Portugais. Un eſclave d'un Seigneur de Goa, qui ſe nommoit Zabajo, aborda le Géneral; il luy parla Italien, &

Ce Prince fait mettre ſa flotte à la mer.

Timoja, fameux Pirate, inſulte Gama.

Arrivée du Géneral devant Anchedive.

il

il luy offrit de la part de ſon Maître, tous les rafraîchiſſemens dont il pourroit avoir beſoin, & meſme de l'argent, s'il n'en avoit pas ſuffiſamment pour continuer ſa navigation. Gama devenu plus circonſpect ſur les offres que des inconnus venoient luy faire, regarda cet eſclave comme un Eſpion, & commanda que l'on s'aſſeuraſt de ſa perſonne. On luy fit cent queſtions différentes, pour ſçavoir de luy le ſecret de ſa miſſion; on luy promit des recompenſes; mais il n'en fut point touché. On le menaça de le livrer aux tourmens les plus rudes, s'il ne réveloit le ſujet de ſon voyage; il ſoutint cette menace avec une intrépidité qu'on pouvoit regarder comme une grande réſolution, ou comme une véritable innocence. Enfin on fut obligé de luy donner la torture. Les préparatifs qu'on en fit en ſa préſence, non pas meſme les premiéres atteintes de la douleur, quoique tres-vive, n'arracherent de ſa bouche, que des imprécations & des cris; mais ne pouvant réſiſter plus long-tems aux maux qu'on luy fit ſouffrir, il avoüa qu'il étoit Tartare de nation, & Juif de Religion; que Zabajo l'avoit envoyé pour obſerver le nombre des vaiſſeaux, & celuy des hommes qui en compoſoient l'équipage, & qu'on attendoit ſon retour pour concerter les moyens les plus prompts & les plus faciles qu'on auroit à prendre pour faire périr tous les Portugais.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Lorſque la tempeſte fut entiérement diſſipée, Gama remit à la voile; il traverſa une vaſte étenduë de mer, avant que de pouvoir ranger la coſte d'Etiopie, & arriva prés de la ville de Magadoxo, ſituée en Afrique, & qui appartenoit aux Sarrazins. Comme c'étoit une belle occaſion pour ſe vanger d'eux, il fit canonner cette ville, & coula à fonds les navires qui étoient dans le port. Cette vengeance penſa luy couſter bien cher, puiſqu'il fut attaqué par huit bâtimens Sarrazins qui furent ſur le point de l'enveloper; mais le feu de ſes vaiſſeaux s'étant trouvé ſupérieur au leur, & ſon canon mieux ſervi, il les réduiſit à ſe ſauver, & à prendre le large.

Gama canonne Magadoxo.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Aprés cet exploit, le Géneral tourna du coſté de Mélinde. Comme il n'y vouloit ſéjourner que juſqu'à ce que le tems fuſt favorable pour doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, il ne demeura que cinq jours dans le port de cette ville. Avant que d'en partir, il fit échoüer le vaiſſeau de Paul Gama ſon frere, parce que ce bâtiment faiſoit eau de toutes parts. L'Ambaſſadeur, que le Roy de Mélinde ſe détermina d'envoyer à Emanuel, monta ſur le bord de Gama, qui dés le lendemain ſe mit à la mer. Le vent & la mer luy ayant été favorables à Gama, il arriva heureuſement devant l'Iſle de Zanzibar, grande région d'Afrique, ſituée entre la coſte d'Ajan & les Caffres, dans l'Etiopie inférieure. Ce païs eſt agréable par le nombre de ſes fontaines & par celuy de ſes bois; on y voit des arbres d'une prodigieuſe hauteur, qu'on nomme Citronniers; le terroir eſt gras, fécond, & abondant en gibier & en bétail; le Prince qui y régne eſt idolâtre, & les peuples qui l'habitent ſont fort humains. A la ſortie du havre de Zanzibar, Gama rangea les coſtes de Mozambique; il s'arreſta à l'aiguade de S. Blaiſe, & ſe pourveut de bois & d'eau; il auroit repris les deux bannis qu'il y avoit laiſſez en paſſant, ſi le vent ne l'euſt obligé à doubler le Cap. La tempeſte dont il fut battu en faiſant le trajet de l'Iſle de S. Jacques, écarta le vaiſſeau de Coëllo, & porta celuy du Géneral dans l'Iſle de la Tercere, où Paul Gama ſon frere tomba malade, & où il mourut. Gama qui ſe vit dans la route de Portugal, crut devoir y venir pour rendre compte au Roy, de ce qu'il avoit fait dans l'eſpace de deux années, pendant leſquelles il découvrit toute la coſte Orientale de l'Etiopie, les Iſles de Quiloa, de Mozambique, de Monbaça & de Mélinde : terres, qui depuis la création du monde avoient été inconnuës aux peuples de l'Europe, & dont la découverte avoit paru impoſſible à toute l'antiquité.

Il arrive devant Zanzibar.

Linſchot. cap. 97. Ortelius in theat. Geogr.

Mort de Paul Gama.

Découverte de pluſieurs Iſles en Affrique.

Le Roy qui n'attribuoit pas ſeulement au bonheur de ſes armes, celuy que Gama avoit eu dans ſon voyage; mais encore au courage & à la prudence de ce Capitaine, propor-

tionna ſes libéralitez à ſes ſervices. Il luy donna la charge d'Amiral des Indes, qu'il rendit héréditaire dans ſa Maiſon; il luy aſſigna mille ducats de revenu, & érigea ſa terre de Vidégueira en Comté. Cette qualité de Comte a toûjours paſſé pour une des plus conſidérable de la Cour de Portugal, & l'on peut dire à la confuſion de la plûpart des Cours de l'Europe, qu'on n'a jamais accordé en Portugal le titre de Comte, qu'à ceux dont les grandes actions méritoient cette diſtinction.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Grande diſtinction du titre de Comte, en Portugal.

Quoique le Roy fuſt occupé du progrés de ſes affaires dans les Indes, il n'oublioit pas de rendre les derniers honneurs à la mémoire de Jean ſon prédeceſſeur & ſon bienfaicteur. Pour cet effet, il ordonna qu'on transferaſt ſon corps, de la ville de Sylves en Algarve, où il avoit été mis en dépoſt, dans celle de Bataille, ainſi nommée à cauſe du mémorable combat donné entre Jean I. & Jean fils de Henry, Roy de Caſtille. Il y fit élever en meſme-tems une ſuperbe Egliſe à l'honneur de la ſainte Vierge, & fonda un convent de Hieronimites.

Aprés avoir rempli ce devoir de pieté, on parla à fonds du commerce des Indes; on inſinua au Roy, qu'il nen tireroit pas moins de gloire que de profit; mais pour le faire d'une maniére qui puſt impoſer aux Indiens, & qui fiſt croire à ces peuples, que les Portugais pouvoient réſiſter aux Arabes & aux Maures, on équipa une flotte compoſée de treize gros vaiſſeaux armez en guerre. Le Roy en donna le commandement à un Gentilhomme Portugais, nommé Pierre Alvarez Cabral, dont il connoiſſoit la prudence & la valeur. On embarqua huit Religieux de l'Ordre de S. François pour y aller preſcher l'Evangile. Henry, homme docte & fervent, & qui étoit comme leur Chef, s'en acquitta avec tant de zéle, que depuis il fut nommé à l'Eveſché de Ceuta; on y joignit encore huit Prêtres ſéculiers pour adminiſtrer les Sacremens dans les lieux où l'on commenceroit à s'établir. Quand on eut pourveu la flotte du ſecours ſpirituel & temporel, le Roy ordonna à Cabral de confirmer ſon alliance avec Zamorin, & de

Cabral commande les vaiſſeaux que le Roy envoye aux Indes.

1500.

ANS DE J. CHRIST. 1500.

le diſpoſer à la conſtruction d'un petit Fort prés de la ville de Calécut, pour mettre les Portugais à l'abri de l'inſulte de leurs ennemis, & pour favoriſer le commerce qu'il deſiroit voir établi entre-eux ; & en cas que ce Prince s'y oppoſaſt, il chargea Cabral de luy déclarer la guerre.

Le Roy donne ſes ordres à Cabral.

Le Géneral avoit pareillement ordre de paſſer à Mélinde, pour aſſeurer le Roy de ce païs, que l'Ambaſſadeur qu'il avoit envoyé en Portugal, avoit expliqué ſes intentions à Emanuel, & qu'en toutes les occaſions où il s'agiroit des intereſts de ce Prince, le Roy les embraſſeroit avec la meſme chaleur que les ſiens propres. Enfin, Emanuel le chargea de ménager ce Roy barbare, & luy recommanda préferablement à toutes choſes, de travailler utilement à la propagation de la Foy.

Quand le Roy eut donné ſes derniers ordres, il alla à Bélem pour implorer le ſecours du ciel ſur cette grande entrepriſe, & pour faire benir l'Enſeigne royale, qu'il mit entre les mains de Cabral. La céremonie ſe fit dans l'Egliſe de Bélem, bâtie par les ſoins du Prince Henry, auteur de la premiére navigation qu'on avoit faite aux Indes. La Meſſe étant dite, on conduiſit en proceſſion le Géneral ſur les vaiſſeaux, qu'on bénit de deſſus le rivage ; le concours des peuples, & celuy des priéres publiques & particuliéres, rendirent cette action encore plus ſolemnelle, aprés quoy la flotte démara le 8. de Mars de l'année 1500.

Départ de la flotte.

Incontinent aprés le départ des vaiſſeaux, le Roy maria D. George avec Béatrix, fille de D. Alvarez, frere du Duc de Corunne; il créa en meſme-tems Alfonſe de Portugal, Connétable du Royaume. Cet Alfonſe étoit fils naturel de Jacques Duc de Viſéo, que le Roy Jean II. avoit tué de ſa propre main. Au reſte, la naiſſance d'Alfonſe fut ſi myſterieuſe du coſté de ſa mere, que l'Hiſtoire nous en dérobe le nom; elle nous apprend ſeulement, que c'étoit une grande Dame de Caſtille, qui touchée du mérite de ce Duc, l'aima juſqu'à oublier ce qu'elle ſe devoit à elle-meſme.

Mariage de D. George.

Sainte-Marthe en ſon Hiſt. Genealogique. Tome 2.

Cependant Ferdinand & Iſabelle, en qui la douleur

d'avoir perdu la Reine de Portugal leur fille, & le Prince Michel leur petit fils, ne diminuoit rien de l'eſtime particuliére qu'ils faiſoient d'Emanuel, chargerent leur Ambaſſadeur en Portugal, de propoſer au Roy un ſecond mariage, avec la Princeſſe Marie leur fille puiſnée. Le Roy conſentit à une nouvelle alliance avec la Caſtille, & ſur la diſpenſe que le Pape Alexandre VI. accorda pour la concluſion de cette affaire, la céremonie en fut faite; mais avec moins d'éclat & de pompe, qu'au premier mariage du Roy, avec la Princeſſe Iſabelle, ſœur de la nouvelle Reine.

ANS DE J. CHRIST. 1500.

Le Roy épouſe Marie, Infante de Caſtille.

Oſorius, liv. 2. Faria i Souza, Epit. Hiſt. Port. part. 3.

On tiroit dans le Royaume un double avantage de cette alliance. Outre qu'on avoit une Reine, on eſperoit de plus que le Roy, charmé d'avoir une femme telle qu'étoit la Princeſſe Marie, ſe déſiſteroit de la réſolution qu'il avoit formée de paſſer luy-meſme en Afrique.

Cette eſpérance dont on s'étoit flatté, ne ſubſiſta pas long-tems. Comme le Roy ſe perſuada que laiſſant la Reine pour Regente, on ne pouvoit luy rien reprocher ſur le gouvernement de ſon Etat, au lieu qu'on l'auroit blâmé, ſi avant ſon mariage, il en euſt confié le ſoin à des Régens, il ſe détermina à executer ce qu'il n'avoit encore que projetté. La réſiſtance qu'il trouva dans ſon Conſeil, & dans l'eſprit de la Reine, ſuſpendit ſon deſſein. Les Miniſtres combattirent ſon ſentiment par des raiſons d'Etat, tandis que la Reine employoit le langage du plus vif amour, pour obliger le Roy à changer de réſolution. Ce Prince qui donnoit trop à la gloire, pour donner tant à l'amour, eut beaucoup de peine à déferér à ce qu'on éxigeoit de luy; & il ne l'auroit pas fait, ſi Ferdinand & Iſabelle, qui conſultoient moins les ſentimens de la Reine leur fille, que l'intereſt de tout un Royaume, ne luy euſſent fait repréſenter par leur Ambaſſadeur, que c'étoit trop compromettre ſa perſonne & ſa réputation, que de marcher luy-meſme contre les Maures, & qu'il devoit réfléchir ſur le malheur où il jetteroit ſes peuples, s'il ſuccomboit contre ſes ennemis, dont les armées étoient de beaucoup ſupérieures aux ſiennes.

Le Roy ſe propoſe d'aller en Afrique.

Rupture de ce voyage.

ANS DE J. CHRIST. 1500.

Le Roy que cette remontrance commença à ébranler, ne put ſoutenir l'idée du riſque qu'il couroit de périr dans cette guerre, ſans laiſſer d'héritier à ſon trône & à ſon nom. Il écouta la voix de la politique préferablement à ſa propre gloire, & parut moins ardent à faire cette campagne. Il réfléchit ſur les remontrances qu'on luy avoit faites, & ſe rendit à cette maxime ; qu'un Prince ne devoit point s'engager dans une guerre hors de ſes Etats, où ſa préſence eſt toûjours néceſſaire ; mais qu'il étoit de ſa prudence autant que de la grandeur de ſon courage, de choiſir de bons Capitaines pour faire ces ſortes d'expéditions.

Quoy qu'Emanuel euſt écouté favorablement ces derniers conſeils, il ne révoqua point les ordres qu'il avoit donnez pour faire de nouvelles levées dans le Royaume. L'armée qu'il avoit deſtinée pour l'Afrique, ſe trouva compoſée de vingt-ſix mille hommes de pied, de ſix mille chevaux, & de huit cens hommes d'armes.

Sur ces entrefaites, on ſceut que Bajazet, Empereur des Turcs, faiſoit de grands préparatifs pour marcher contre les Chrétiens, & qu'il projettoit d'attaquer en meſme-tems les principales places que les Venitiens poſſedoient dans la Gréce. Ce deſſein allarma tous les Potentats de l'Europe ; les Venitiens qui ne ſe trouvoient point en état de réſiſter à un ſi formidable ennemi, dont la flotte étoit preſte à faire voile, demanderent du ſecours aux Princes Chrétiens.

Le Pape envoya des Brefs aux Venitiens. Ces Républicains les adreſſerent aux Ambaſſadeurs qu'ils avoient dans les Cours étrangeres, pour engager les Rois à ſe liguer contre l'ennemi commun du Chriſtianiſme. Comme le Roy de Portugal étoit un de ceux qui avoit le plus de forces ſur pied, il fut auſſi un de ceux que le Pape preſſa le plus vivement. Il luy fit remontrer que l'honneur qu'il acquerroit en ſecourant cette République, & en la garantiſſant des malheurs dont elle étoit menacée, ſeroit plus avantageux à ſa réputation & à ſa gloire, que s'il devenoit maître d'un nouveau Royaume. Emanuel ſe rendit aux priéres du Pape, & aux beſoins des Venitiens, &

Oſorius, liv. 2.

leur envoya trente de ſes vaiſſeaux armez en guerre.

ANS DE J. CHRIST. 1500.

Cependant Jean de Menezés retourna en Afrique, avec cent cinquante chevaux; il ſe joignit à Rodrigue de Caſtro, Gouverneur de Tanger, pour aller forcer les Maures dans les villages où ils s'étoient retranchez. A l'approche des Portugais, la plûpart des Barbares abandonnerent leurs poſtes, & prirent la fuite. Ceux qui y reſterent ſe défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté; mais enfin ils ſuccomberent; on en fit cent quatre-vingts priſonniers, & l'on s'empara de leurs chevaux, de leurs bagages & de leurs vivres.

Le Roy envoye une flotte aux Venitiens.

Retour de Ménezés, en Afrique.

Dans le tems que Menezés & Caſtro revenoient à Tanger, à la teſte de leurs troupes, le Gouverneur d'Alcacer, l'une des plus fortes villes de la Mauritanie, raſſembla un aſſez grand nombre de gens pour former un corps d'armée. Il ſe poſta dans quelques défilez, & chargea l'arriére garde des Portugais. Menezés & Caſtro, qui ſe ſentirent preſſez par de nouveaux ennemis, firent faire volteface à leurs troupes, & ſoutinrent ce premier choc avec beaucoup de peine. Outre que le grand nombre de gens a qui ils avoient affaire, les embarraſſoit beaucoup, leur maniére d'attaquer ſembloit ſi nouvelle aux Portugais, que d'abord ils en furent étonnez. Les Maures qui s'étoient partagez en divers eſcadrons, tomboient tour à tour ſur les Portugais, & aprés avoir fait leur décharge ils ſe retiroient avec tant de viteſſe, qu'il étoit impoſſible de les joindre. Si cela euſt continué avec la meſme violence, les Portugais n'auroient pu, ni réſiſter, ni ſe défendre. Leurs boucliers étoient ſi chargez de dards & de fléches, qu'à peine en pouvoient-ils ſoutenir le poids.

Les Maures attaquent les Portugais.

Dans cette extremité Menezés prit ſon parti; il ſe mit à la teſte de ſa meilleure cavalerie, & marcha aux ennemis avec tant de réſolution, que d'abord il les rompit. Il tua les plus déterminez, & réduiſit les autres à s'aller rejoindre au corps de bataille. Ce premier ſuccés releva le courage aux Portugais, & rallentit beaucoup la vigueur des Maures. Comme ces Barbares ne pouvoient

Menezés repouſſe les Maures.

ANS DE J. CHRIST. 1500.

preſque plus éviter d'en venir aux mains, ils s'y diſpoſerent, & ſe poſterent ſi avantageuſement, que les Portugais ne trouvant pas à propos d'engager le combat, ſe retirerent ſans que les ennemis oſaſſent ni les charger, ni les pourſuivre, parce qu'ils ſe perſuaderent que les Portugais n'avoient fait ce mouvement, que pour les attirer dans quelque embuſcade.

Comme il ne ſe paſſoit preſque point de jour, qu'il n'arrivaſt quelque nouvelle affaire aux Portugais, Menezés ſceut que le Roy de Fez marchoit avec un corps d'armée de douze mille hommes; qu'il ravageoit tout le païs; qu'apparemment il en vouloit à Tanger, & que meſme il avoit déja fait occuper les paſſages pour empêcher la jonction des troupes Portugaiſes. Menezés, à qui les occaſions manquoient d'en avertir Caſtro, qui étoit Gouverneur de cette place, n'en trouvant point d'aſſez ſeures pour luy envoyer un Exprés, luy écrivit une lettre qu'il couvrit de cire, & qu'il attacha au col d'un chien qu'un marchand de Tanger avoit laiſſé dans Arzile. Cet animal qu'on ne croyoit pas chargé d'une dépeſche de cette conſéquence, entra dans Tanger. Un ſoldat s'apperceut du paquet qu'il avoit au col; il le prit, & le porta au Gouverneur. Auſſitoſt que Caſtro eut leu ce que luy mandoit Menezés, il diſpoſa toutes choſes pour faire une ſortie ſur les ennemis, dans le tems qu'ils ſe ſeroient diſperſez dans les villages voiſins pour y faire le dégaſt, comme il le luy marquoit par ſa lettre. Cette affaire eut de plus terribles ſuites qu'on ne ſe l'étoit imaginé. Quoique les Barbares euſſent été ſurpris & mis en fuitte, ils étoient en ſi grand nombre, qu'ils ſe raſſemblerent en partie, & compoſerent un corps ſuffiſant pour en venir à un combat. Caſtro fut bleſſé au viſage, & ſon fils y périt avec pluſieurs Officiers Portugais. Ce déſavantage obligea le Gouverneur à ſe retirer dans la ville de Tanger, juſqu'où les Maures l'auroient repouſſé, ſans le feu qu'on fit de deſſus les murailles.

Combat des Portugais contre les Maures.

Quoique cette ſortie euſt couſté fort cher à Caſtro, il en tira néanmoins un grand avantage. Les Maures qui ne pou-

pouvoient démesler comment les Portugais avoient découvert leur dessein, se crurent trahis, & décamperent pour marcher vers Arzile; mais outre que Menezés, qui y commandoit étoit toûjours sur ses gardes, & qu'il avoit des Coureurs en campagne pour observer la contenance des ennemis. Il fit encore un détachement, & se mit à la teste de vingt chevaux pour donner sur les avancoureurs des Maures, qui n'en étoient pas beaucoup éloignez. Les ennemis se défendirent si long-tems, & avec tant d'opiniâtreté, que si les troupes que Menezés avoit postées à la vieille ville n'eussent entendu le bruit des armes, & si elles ne l'eussent secouru, il auroit été battu dans cette rencontre. Les Maures, qui de leur costé s'apperceurent de ce renfort, lâcherent le pied, & rejoignirent promptement le gros de leur armée; ce qui fut cause qu'ils perdirent moins de gens que les Portugais dans ce combat, où Menezés fut blessé d'un coup de fléche.

ANS DE J. CHRIST. 1500.

Menezés sort d'Arzile, & charge les Maures.

Cependant la flotte que le Roy envoyoit aux Vénitiens démara du port de Lisbonne, le 17. de May de cette année. Jean de Menezés, fils d'Edoüard, en étoit Géneral. Il ne put approcher du Château de Mazalquibir, situé sur le bord de la mer en Barbarie, pour le canonner comme il en avoit formé le dessein, à cause que le vent étoit contraire. Ce contretems obligea Menezés à faire débarquer les troupes que le Roy luy avoit commandé de laisser dans ce Château, en cas qu'il le réduisist sous son obéissance. Les Portugais s'en approcherent, & ayant trouvé les dehors sans défense, ils s'en rendirent les maîtres; ils attacherent un petard à la porte pour la rompre, & entrerent dans cette place; mais avec trop de précipitation. Les Maures qui s'étoient retranchez & postez à leur avantage, enveloperent les Portugais, & les passerent tous au fil de l'épée. Le Géneral rebuté de cette entrepriſe reprit sa route, & arriva heureusement dans l'Isle de Sardaigne, d'où le Gouverneur luy envoya des rafraîchissemens. Quelques jours aprés il remit à la voile, & découvrit dans les environs de Tunis, un vaisseau

1501.

Départ de la flotte.

Menezés insulte Mazalquibir.

ANS DE J. CHRIST. 1501.

marchand eſcorté par deux vaiſſeaux de guerre. Cette eſcorte n'empêcha point que Menezés ne les attaquaſt; il les gagna tous trois, & les fit mener dans l'Iſle de Sardaigne. Ces bâtimens étoient chargez de différentes marchandiſes qui appartenoient aux Genois. On y trouva pluſieurs Chretiens, beaucoup de Turcs, de Juifs & de Maures; les marchandiſes furent renduës; on donna la liberté aux Chrétiens & aux Juifs, parce qu'ils ne s'étoient pas voulu défendre durant le combat; mais les Turcs & les Maures furent faits priſonniers, & l'on garda les vaiſſeaux pendant tout le tems que dura la guerre.

Il prend trois vaiſſeaux.

Aprés cette expédition la flotte fit voile vers l'Italie. Elle rangea les coſtes de la Calabre, & de la Pouille, & arriva en Albanie; elle paſſa enſuite dans l'Iſle de Corfou, où la flotte des Venitiens étoit à la rade. Les matelots & les ſoldats, en qui la plus exacte diſcipline ne retient pas toûjours l'inſolence, voulurent faire les galans, & ſe choiſir des maîtreſſes dans cette Iſle; mais les Grecs qui ſont naturellement prompts & violens, ne s'accommoderent pas des airs entreprenans de ces nouveaux venus; ils ſe firent des armes de tout ce qui ſe preſenta à eux, & chargerent les Portugais. Quoique les Officiers de l'une & de l'autre nation euſſent empêché une partie du deſordre, toutefois les Portugais perdirent ſoixante & dix hommes. Comme il falloit faire un exemple des auteurs de ce tumulte, pour entretenir le bon ordre & la diſcipline parmi les troupes, ceux qui en avoient été cauſe furent ſéverement châtiez, en préſence & à la veuë des deux armées navales.

La flotte arrive devant Corfou.

Bajazet ayant ſceu la jonction des deux flottes, changea les grands projets qu'il avoit formez ſur les villes que les Venitiens ont dans la Grece, & fit revenir ſes vaiſſeaux ſans avoir fait aucune entrepriſe. Auſſitoſt que Menezés l'eut appris, il en rendit compte au Roy, par un Exprés qu'il envoya à Liſbonne; & peu de tems aprés, ce Général eut ordre d'y ramener ſa flotte. La Seigneurie de Veniſe y envoya de ſon coſté un Ambaſſadeur pour re-

mercier Emanuel, du ſervice important que dans cette occaſion il venoit de rendre à République. ANS DE J. CHRIST. 1501.

Tout ſembloit juſque là favoriſer les grands deſſeins du Roy, ſoit en ſécourant ſes alliez, ou en ajoûtant conqueſtes ſur conqueſtes, lorſqu'on apprit à Liſbonne que Cabral, qui avoit le commandement de la derniére flotte que le Roy envoyoit aux Indes, avoit été battu d'une affreuſe tempeſte en allant à Calécut; que la plûpart de ſes vaiſſeaux avoient été pouſſez en différens endroits; qu'un de ſes principaux bâtimens avoit été obligé de relâcher dans le premier port où il avoit pu aborder, & qu'aprés y avoir été radoubé, on l'avoit remené à Liſbonne; que le Géneral l'avoit attendu long-tems, ſans en avoir aucune nouvelle, & que le croyant perdu il avoit continué ſa route vers l'Occident.

Fâcheuſe nouvelle de la flotte de Cabral.

Aprés une ſi périlleuſe navigation dans un climat inconnu aux Européens, le Géneral occupé des différentes avantures qu'il avoit euës depuis ſon embarquement, n'étoit pas moins inquiet ſur le ſuccez de ſon voyage, quand le Pilote de ſon vaiſſeau vint luy annoncer qu'il découvroit terre. A cette nouvelle, Cabral détacha un Officier & vingt de ſes ſoldats; il les fit mettre dans un eſquif, pour aller reconnoiſtre le païs, & pour voir s'il étoit habité. Cet Officier étant revenu aſſeura Cabral, que cette terre paroiſſoit fertile, & qu'elle étoit arroſée de pluſieurs petites riviéres; ce qui l'obligea à faire un plus grand détachement que n'étoit le premier. Ceux qu'il y envoya pénetrerent dans les bois dont ce païs eſt couvert; ils trouverent quelques habitations occupées par des gens fort bazanez, qui étoient nuds, & armez de fléches & de carquois. Cependant les vaiſſeaux qui étoient encore à la mer, en attendant le retour de ceux qui étoient allez à cette découverte, entrerent dans une rade pour ſe mettre à l'abri d'un gros vent qui les menaçoit. Ce havre fut depuis ſurnommé le Port Seûr.

Le Port Seûr; & pourquoy nommé tel.

L'Officier qui commandoit le ſecond détachement, revint avec deux Sauvages qu'il avoit pris. Comme leur lan-

Baudran, Lex. Geogr. Ferrarius,

ANS DE J. CHRIST. 1501.

gage étoit entiérement inconnu aux Truchemans Portugais, & que d'ailleurs, la ſtupidité de ces deux hommes étoit ſi grande qu'ils n'avoient rien d'humain que la figure, Cabral leur fit donner des camiſoles, de petites cloches, des bracelets de laiton, avec des miroirs, & les renvoya dans leur habitations. Leurs compatriotes les voyant revenir avec tant de nippes, qu'ils eſtimoient beaucoup, parce qu'elles leur étoient nouvelles, s'aſſemblerent au tour d'eux. Ils paroiſſoient ſurpris de trouver leur reſſemblance dans un petit morceau de glace, & ne pouvoient comprendre comment un homme ſe pouvoit former à leurs yeux, & en ſi peu de tems. Cette nouveauté les charma, & chacun d'eux ambitionnant d'avoir un miroir, ils vinrent en foule trouver les Portugais, & leur apporterent de la farine & des fruits.

Le Géneral voulant profiter de la ſimplicité de ces peuples, les régala ſelon leurs ſouhaits. Comme il fut aiſément perſuadé par leur ignorance, qu'ils vivoient ſans religion, il fit élever un autel au pied d'un arbre pour y célebrer la Meſſe. Ce fut alors, que ces Sauvages redoublerent leurs attentions; qu'ils admirerent toutes les cérémonies, & que paroiſſant touchez du chant, ils applaudirent en battant des mains, & levant les yeux vers le ciel, comme pour luy rendre graces de l'arrivée des Portugais. Enfin la joye de ces peuples fut ſi génerale, que ceux qui ne purent eſtre témoins de ce que les autres leur apprirent, ſe mirent auſſitoſt à chanter en leur maniére. Les uns accompagnerent du ſon de quelques inſtrumens pluſieurs mouvemens de corps qu'ils firent, & les autres décocherent des fléches vers le ciel.

Les Portugais qui s'étoient allez promener ſur le bord de la mer, trouverent un poiſſon monſtrueux qu'elle avoit pouſſé ſur le rivage. Sa groſſeur égaloit celle d'un tonneau, & ſa longueur étoit proportionnée à ſa circonférence; mais ſa figure étoit bien plus extraordinaire. Il avoit la teſte d'un cochon, les oreilles d'un élephant, la gueule grande ſans qu'il y paruſt de dents, la peau couverte de ſoye comme

celle d'un ſanglier, & la queuë longue de cinq pieds. Si ce païs produiſoit des monſtres, le Géneral trouva les peuples moins barbares qu'il ne ſe l'étoit perſuadé. Comme il formoit déja la réſolution d'y ſéjourner, il fit élever ſur le rivage une colomne aux armes du Roy, ſuivant en cela l'exemple que Gama luy avoit laiſſé dans les différens lieux où il avoit abordé. Il envoya Gaſpard de Lémos, l'un de ſes Capitaines, en Portugal, pour porter au Roy la nouvelle de la découverte qu'il avoit faite dans l'Amérique Méridionale, & donna le nom de Sainte Croix à cette contrée, qu'on a connuë depuis ſous celuy de Bréſil, dont l'étenduë ſe prend depuis la riviére des Amazones juſqu'aux provinces de Paragai. La coſte de ce païs eſt moüillée en différens endroits par la mer du Nord, & elle a douze cens lieuës de circuit. L'air eſt temperé, quoi-que ce climat ſoit ſous la zone torride; la terre eſt féconde en fruits ſauvages, & en racines inconnuës aux Européens. Telle eſt la mandioche que les Braſiliens broyent pour en tirer le ſuc, dont le degré de froideur eſt ſi grand qu'il paſſe pour un venin. Quand le marc de cette herbe eſt aſſez ſec, ils en font du pain. Le Bréſil ne produit ni bleds, ni vignes; la liqueur qu'on tire du Cumin, qui eſt un des meilleurs fruits, y ſert de boiſſon. Les cignes & les autres animaux que ces peuples tuent à la chaſſe, & qu'ils font boucanner, leur ſervent de viande ordinaire; quand elle leur manque, ils mangent des reptiles, qui en ce païs là ne ſont point venimeux comme en Europe.

ANS DE J. CHRIST. 1501.

Emanuel de Morais, de reb. Braſil. Oſorius, liv. 2. Maffée, Hiſt. des Indes. Linſchot. Edoüard d'Albuquerque Guerra del Breſil.

Découverte du Bréſil.

Les palmiers y croiſſent en abondance, & portent dequoy nourrir & habiller un homme. Les Braſiliens ont encore de certains arbres fort gros, qu'ils nomment *Arabouten*. C'eſt de cet arbre que l'on tire le bois de Bréſil, ſi connu par ſa bonne odeur. On dit qu'on trouve auſſi dans ce climat des mines d'or & d'argent, & des carriéres de jaſpe. On apporte de ce païs, le ſaffran, le cotton, la teinture rouge, la laque, le baume, le tabac, & l'ambre gris. C'eſt de là que vient le meilleur ſucre, & particuliérement le ſucre candy, qui ne tire pas ſon nom de ſa blancheur, &

ANS DE J. CHRIST. 1501.

moins encore de l'Iſle de Candie ; mais de la ville de Canton, où l'on le prépare avec beaucoup de ſoin. Les peuples du Bréſil ſont d'un teint bazané & rougeâtre ; ils ont la teſte groſſe, les épaules larges, & ſont d'une médiocre taille. Leurs bonnets & leurs manteaux, leurs bracelets & leurs ceintures, ſont faits de plumes d'oiſeaux, dont ils nuancent les couleurs ſelon leur gouſt. Les hommes vont tout nuds ; ils ſe taillladent la chair en forme de chiffres, & y inſinuent une certaine teinture, qui ſe meſlant avec le ſang dans les cicatrices, ne s'en va jamais. Les femmes ne ſont couvertes que de leurs propres cheveux, qui flottent nonchalamment ſur leurs épaules ; elles ſe percent les joües & la lévre inférieure, pour y paſſer de petites pierres brillantes. Le nombre des Idiomes, eſt auſſi grand que celuy des peuples, dont on ne connoiſt encore que les Margajats, les Topinambous, les Cariges, les Tobajares, les Paraïbas, les Ouëtacas, & les Petignares. Ils ne ſe ſervent point dans leur alphabet, des trois lettres F.L.R. ſurquoy l'on peut dire qu'une telle ignorance ſemble eſtre un témoin ſecret du malheur qu'ils ont de vivre ſans Foy, ſans Loy, & d'avoir veſcu autrefois ſans Roy.

Mœurs des Braſiliens.

Jean de Laët, en ſon nouveau monde.

Néanmoins quand ils ſe font la guerre, chaque parti prend pour Chef celuy qui s'eſt le plus diſtingué à la chaſſe, & qui a trouvé le ſecret de ſe rendre redoutable parmi eux. Ils conſervent auſſi de grands égards pour la vieilleſſe, & déferent entiérement aux conſeils des plus anciens, lorſqu'il faut entreprendre quelque affaire importante. Les fléches ſont leurs armes les plus ordinaires ; ils les décochent avec tant de dexterité, que chaque coup porte la mort. La chaſſe eſt leur employ journalier ; ils en tirent leur ſubſiſtance auſſibien que leurs plaiſirs, & quand ils ne trouvent pas de gibier, ils ſe recompenſent par la peſche.

Leurs habitations ou villages, qu'ils appellent Aldées, ne ſont compoſées que d'un fort petit nombre de maiſons, dont la moindre peut contenir cinq ou ſix cens perſonnes, qui vivent en commun & avec grande cordialité.

Ceux qui habitent vers le milieu du Continent ſont devenus plus humains qu'ils n'étoient auparavant, ſur tout depuis que les Jeſuites y ont preſché l'Evangile, & qu'ils ont adouci leurs mœurs. ANS DE J. CHRIST. 1501.

Tout groſſiers que ſont ces peuples en géneral, ils contractent toutefois une eſpéce d'alliance entre-eux, pourveu que ce ne ſoit pas entre perſonnes qui ſoient parens au premier degré. Le pere ne peut ſe marier avec ſa fille, ni la mere avec ſon fils, ni les freres épouſer leurs ſœurs. Ils donnent dans la pluralité des femmes, & les répudient quand il leur plaît, pourveu que l'offenſe qu'ils en ont receuë ſoit averée. Si l'on ſurprend une femme en adultére, ſon infidelité eſt punie par la mort, ou du moins par l'infamie; elle eſt venduë comme une eſclave.

Les peres & les meres ont moins de pouvoir ſur leurs propres filles, que les freres n'en ont ſur leurs ſœurs, dont ils ſe peuvent défaire quand ils veulent, en les échangeant contre des choſes plus utiles, diſent-ils, que ne ſont des filles dans une maiſon. Au reſte, ils déferent beaucoup aux ſortiléges, & nomment Pages ceux qui s'en meſlent. La crainte qu'ils ont de ces ſortes de gens leur donne tant de véneration pour eux, qu'ils attribuent leurs diſgraces, quand il leur en arrive quelqu'une, aux malédictions que prononcent ces Empoiſonneurs. Au fonds, tout cet art impoſteur ne conſiſte qu'à ſe donner du crédit parmi les peuples, & à leur annoncer de tems en tems tout ce qu'on peut imaginer de plus funeſte; à quoy ils ajoûtent une foy aveugle, étant preſque impoſſible parmi tant d'évenemens, dont ces prétendus devins chargent leurs prédictions, qu'il n'en arrive quelqu'un par hazard, qu'ils attribuent hardiment à leur pénetration, & à leur connoiſſance. Les Braſiliens ſont oiſifs & ennemis du travail; ils ne reſpirent que la débauche, la chaſſe, ou la guerre. La principale régle de leur art militaire conſiſte à ſurprendre leurs ennemis, & s'ils ſont vainqueurs, ils mangent les plus vieux d'entre les priſonniers de guerre qu'ils font, & jettent les plus jeunes dans l'eſclavage. Ils enterrent

ANS DE J. CHRIST. 1501.

avec honneur ceux qui ont été tuez dans le combat, & les regrettent avec de grandes marques de douleur, ajoûtant ſouvent l'éloge des actions du mort à la céremonie de ſa pompe funébre.

Les Portugais ont été les premiers qui ont rangé cette coſte, & qui ſe ſont emparez des lieux les plus agréables par leur ſéjour, & les plus utiles par leur fécondité. Ils les ont érigez & partagez en quatorze gouvernemens, qu'ils appellent Capitainies. L'Iſle de Tamaraca eſt la plus ancienne, elle eſt dans l'Amérique Méridionale. La Baye de tous les Saints eſt la plus célebre. Pernambuc, appellée par quelques-uns Fernambouc, eſt une province où l'on compte onze villes, Olinde en eſt la capitale. Au reſte, Pernambuc n'appartient pas ſeulement aux Portugais par le droit de la découverte qu'ils en ont faite; mais encore par celuy des armes, puiſqu'ils en ont chaſſé les Hollandois qui s'en étoient rendus maîtres en 1629. Paras n'eſt pas d'une ſi grande conſéquence que Maragnan, qui eſt une Iſle Septentrionale du Bréſil, ſituée à l'embouchure de la riviére de Miari. Les François ont autrefois poſſédé cette province; mais l'ayant abandonnée, les Portugais s'en emparerent. Siara eſt une province qui communique ſon nom à la ville capitale, dont le port & la citadelle ſont ſur la mer du Nord. Rio Grande n'eſt pas conſidérable. Paraiba eſt bâtie ſur un fleuve de ce nom: elle a un aſſez bon port, & eſt voiſine des Forts de Sainte Caterine & de S. Antoine, que les Portugais ont fait bâtir. Ils luy donnent quelquefois le nom de Noſtre-Dame des Neiges. *Serregippe*, *Los Iſléos*, *Porto-Seguro*, *Spiritu Santo*, *Rio Janeiro*, & *S. Vicente* ſont les ſix derniéres Capitainies, ou préfectures du Bréſil.

Partage du Bréſil en différens gouvernemens.

C'eſt ainſi que les Auteurs Portugais s'en expliquent en faveur de Cabral, à qui ils donnent la gloire d'avoir découvert l'Amérique. Quelques autres Auteurs ne conviennent point de ce fait, & diſent que Criſtofle Colomb à été le premier qui a fait ſa deſcente dans cette partie du monde en 1492.

Opinions des Auteurs ſur la découverte de l'Amérique.

A

ANS DE J. CHRIST. 1501.

A l'égard du Bréſil, on ne peut en diſputer la découverte à Alvarez Cabral, qui y deſcendit en 1501. Il eſt vray qu'Américe Veſpuce découvrit enſuite plus particuliérement ce païs. Cet homme étoit Florentin, & ſortoit d'une famille bourgeoiſe. La forte inclination qu'il ſe ſentit dés ſa jeuneſſe pour les voyages de long cours, & la profeſſion de négociant qu'il vouloit faire, l'ayant entretenu dans ce deſir, il alla en Eſpagne. Comme il s'y trouva lorſque Ferdinand V. Roy de Caſtille, faiſoit équiper une nouvelle flotte pour envoyer aux Indes, ſous la conduite d'Alfonſe de Ojeda, il brigua une place ſur les vaiſſeaux, & y fut receu en qualité de Marchand.

Américe Veſpuce, & ſon origine.

Herrera Dec. 1. liv. 1. & 6. Voſſius, liv. 3. Hiſt. Lat. & de Mathemat. cap. 42. §. 10.

La flotte étant revenuë l'année ſuivante en Eſpagne, le Géneral qui avoit obſervé la contenance de Veſpuce dans les périls, & ſa vigilance dans la manœuvre, en rendit compte à Ferdinand, & luy en parla comme d'un homme, en qui il voyoit toutes les diſpoſitions néceſſaires à ſe rendre recommandable dans la navigation. Sur l'approbation de ce Géneral, Ferdinand fit équiper ſix caravelles, dont il donna le commandement à Veſpuce. Le ſuccés de ce voyage ſurpaſſa l'attente qu'on en avoit conceuë. Il aborda aux Iſles Antilles; il rangea les coſtes de la Guayane & de Venezuela, & revint à Cadis en 1500. A juger par de ſi heureux commencemens, il ſembloit que Veſpuce duſt pouſſer ſa fortune auſſi loin qu'il le méritoit; mais les Eſpagnols ne l'ayant payé que d'ingratitude, il ſe rebuta de vivre parmi eux.

Emanuel qui avoit entendu parler du mécontentement qu'on avoit donné en Eſpagne à Veſpuce, l'attira en Portugal; il luy fit un ſi bon parti, que peu de tems aprés il luy donna le commandement de trois de ſes meilleurs vaiſſeaux, pour retourner aux Indes. Veſpuce qui n'avoit rien perdu en changeant de païs & de maître, mit à la voile le 13. de May 1501. & arriva heureuſement en affrique. Il rangea les coſtes de cette partie du monde juſqu'à Sierra Léona, découvrit celles du Bréſil, juſqu'aux Patagons, & meſme par de-là la riviére de la Plata, & revint au bout d'un an à Liſbonne.

Américe Veſpuce ſe retire en Portugal.

Le Roy l'envoye aux Indes.

Retour de Veſpuce.

ANS DE J. CHRIST. 1501.

Le Roy content de ce que Veſpuce avoit fait dans ce voyage, luy propoſa d'en entreprendre un ſecond, & pour l'y mieux déterminer, il luy donna une fois autant de navires à commander, qu'il en avoit eu dans le précedent. On travailla pendant tout l'hiver à l'équipement de cette nouvelle flotte, & le 10. de May 1503. elle mit à la voile. Veſpuce fit la meſme route qu'il avoit tenuë. Quand il ſe vit ſur les coſtes de Bréſil, il chercha une nouvelle route qui le conduiſit par l'Occident dans les Iſles Moluques, que l'on a découvertes depuis. Il pouſſa juſqu'à la Baye de tous les Saints, & entra dans la riviére de Curababo; mais les vents étant contraires, & les vivres commençant à luy manquer par le long ſéjour qu'il fut obligé de faire ſur cette coſte, il reprit le chemin de Portugal. Il y arriva le 18. de Juin 1504. & apporta ſur ſes vaiſſeaux une grande quantité de bois de Bréſil, & beaucoup de marchandiſes; ce qui augmenta la joye que l'on eut de ſon retour. Au reſte, le bonheur qu'eut Veſpuce dans ces différentes navigations, luy a merité la gloire d'eſtre regardé comme le premier qui a découvert la Terre Ferme, au de-là de la Ligne, & qui a laiſſé ſon nom à tous ces vaſtes païs des Indes Occidentales de l'Amérique, non-ſeulement à la Septentrionale ou Méxicane; mais encore à la Méridionale, ou Peruane.

Second voyage de Veſpuce.

Son retour en Portugal.

Cabral qui avoit découvert une partie du Bréſil, & qui avoit connu quel étoit le caractére de ſes habitans, ſe diſpoſa à faire voile vers l'Orient. Les préparatifs que les Portugais firent pour ce voyage, commencerent à allarmer ces peuples par la crainte qu'ils eurent de ne les plus voir; mais quand le jour du départ de la flotte fut venu, & qu'on eut mis à la voile, ils témoignerent par leurs cris le chagrin qu'ils avoient de les perdre; il y eut meſme quelques Indiens qui ſe jetterent à l'eau, pour ſuivre à la nage les vaiſſeaux Portugais, & qui les accompagnerent le plus loin qu'ils purent. Quelques autres Européens qui ont fait des découvertes, n'ont pas donné lieu aux peuples chez qui ils étoient paſſez, de regretter leur

départ ou leur abſence. Ces nations ont plûtoſt conſervé le triſte ſouvenir des cruautez qu'ils y ont exercées, que celuy du bonheur d'avoir été ſoumis à leur obéïſſance. ANS DE J. CHRIST. 1501.

A peine la flotte eut-elle perdu de veuë les coſtes qu'elle abandonnoit, que le tems ſe groſſit; le ciel parut du coſté du Nord embarraſſé de nuages noirs & épais: le vent tomba, & la mer devint calme.

Le feu d'une cométe perça ces nuages ſans les diſſiper; il fut ſuivi de la plus affreuſe tempeſte que la flotte euſt eſſuyée depuis qu'elle étoit à la mer. Les vents furent ſi violents que les vaiſſeaux, tantoſt ſéparez & tantoſt s'entrechoquans, ſe briſoient les uns contre les autres, & ſembloient contribuer à leur propre perte. Les plus habiles Pilotes étoient ſans art, les Matelots ſans manœuvre, & tous ſans eſpérance. Le ciel étoit toûjours le meſme, tandis que la mer, de noire qu'elle paroiſſoit pendant le jour, ſembloit eſtre toute en feu pendant la nuit. *La flotte de Cabral battuë par une tempeſte.*

Quoique le Phénoméne ſe fuſt diſſipé dix jours aprés qu'on l'eut remarqué, les Portugais néanmoins déſeſpéroient de voir une fin à leurs malheurs, & à la tempeſte, qui continua encore pluſieurs jours, pendant leſquels ils perdirent quatre de leurs bâtimens; mais enfin, Cabral doubla le Cap de Bonne-Eſpérance avec deux de ſes vaiſſeaux, & vint moüiller dans les Iſles appellées *Las Primas*. Les trois autres vaiſſeaux rangerent la coſte de Sofala, où ils joignirent ceux du Géneral; le ſeptiéme bâtiment ſur qui il ne reſtoit plus que ſix hommes de ſon équipage, fut pouſſé dans le Golfe d'Arabie, & reporté en Portugal.

Cabral, qui n'avoit plus que ſix vaiſſeaux, de treize dont ſa flotte étoit compoſée, aborda dans un païs qui paroiſſoit cultivé; il étoit arroſé de pluſieurs riviéres, & abondoit en bétail. Ce Géneral voulut tenter d'en connoiſtre les habitans, & d'y aller ravitailler ſes vaiſſeaux, qui en avoient un extréme beſoin; mais il n'en put venir à bout, & ſe vit contraint de remettre à la voile, & de relâcher dans deux Iſles, qui ſont aſſez proche de la Terre Ferme. Il y

ANS DE J. CHRIST. 1501.

trouva deux vaiſſeaux à l'ancre, que les Pilotes qui les montoient, abandonnerent auſſitoſt qu'ils eurent découvert la flotte de Portugal. Cabral s'en empara; mais ayant ſceu qu'ils appartenoient au Prince Foreima, ami du Roy de Mélinde, il les rendit à ſa conſidération, quoi-qu'ils fuſſent chargez d'or & de marchandiſes de grand prix.

Arrivée de la flotte à Moſambique.

Le 20. de Juillet le Géneral aborda à Moſambique. Il y fit aiguade; ſe pourveut de vivres, & prit un Pilote pour le conduire à Quiloa. Il découvrit ſur ſa route pluſieurs Iſles dépendantes de ce Royaume, ſituées ſur la coſte d'Etiopie. Les peuples qui habitent l'Iſle de Quiloa ſont Mahométans; ils parlent différentes langues, à cauſe des différentes Nations que le trafic y attire. Cette Iſle eſt diſtante de Moſambique d'environ cent cinquante lieuës, & ſéparée de la Terre Ferme par un bras de mer. La ville eſt ſpacieuſe, les maiſons y ſont bien bâties, & encore mieux meublées.

Baudran, Lexic. Geogr. Afrique, Davity.

Situation de Quiloa.

Quand le Géneral eut jetté l'ancre dans ce port, il fit ſçavoir par un de ſes Officiers à Abrahem, Roy de Quiloa, qu'il étoit venu en qualité d'Ambaſſadeur du Roy de Portugal, pour contracter alliance avec luy, & pour établir le commerce entre leurs ſujets, & que dans l'audience qu'Abrahem luy donneroit, il luy expliqueroit les intentions du Roy ſon Maître, en luy préſentant ſes lettres de créance. Cette premiére négociation ſe fit d'abord par des Envoyez, ſuivant l'ordre qu'Emanuel avoit donné au Géneral, de ne mettre point pied à terre dans des païs inconnus & barbares.

Abrahem apprit avec joye l'arrivée de Cabral; il luy fit dire par le meſme Officier qui luy en porta la nouvelle, qu'il n'avoit pas moins d'empreſſement qu'Emanuel pour les propoſitions d'alliance qu'il devoit luy faire de ſa part, & que le lendemain il luy donneroit audience ſur mer. Cabral s'y diſpoſa, les Quiloans annoncerent dés le point du jour l'arrivée de leur Prince, par un bruit confus de cornets & de flûtes, dont le rivage retentit de toutes parts. Les Portugais y répondirent par un concert de

Abrahem donne audience à Cabral.

trompettes, & par le bruit de leur canon. ANS DE J. CHRIST. 1501.

Abrahem parut ſur une barque dorée, & ouverte de tous coſtez. Il étoit aſſis ſur un trône brillant de pierreries, auſſibien que la robe dont il étoit reveſtu. Les principaux Officiers de ſa Cour l'environnoient, & chacun d'eux ſembloit ſe diſtinguer à l'envi par le reſpect qu'ils avoient pour leur Prince. Enfin, tout marquoit en eux, & la joye & la magnificence. Le Géneral monta ſon plus bel eſquif; ſes Officiers formoient autour de luy une eſpéce de petite Cour, & l'on voyoit en eux un air cavalier, que les Européens ont par-deſſus les peuples d'Afrique.

A l'approche des barques, Cabral fit une profonde révérence au Roy de Quiloa, & luy préſenta les lettres du Roy ſon Maître. Elles étoient écrites en langue Arabique. On remarqua que dans la conférence qu'il eut avec ce Prince, ſur ce qu'il avoit à luy communiquer, ils parurent tous deux contens de leur entreveuë, Abrahem d'avoir fait un tel ami que le Roy de Portugal, qu'il traita dés-lors de frere, & le Géneral, d'avoir trouvé tant de retour dans un Prince plus barbare de nom, que d'inclination & d'humeur.

L'alliance ayant été concluë auſſitoſt qu'elle fut propoſée, les Marchands Arabes entrerent dans de grands ſoupçons ſur la deſcente des Portugais dans le port. Ils publierent qu'ils n'y étoient venus que pour ſurprendre leur Roy, ſous l'eſpérance du commerce, & que ſi l'on n'en prévoyoit les ſuites, ils ſe rendroient bientoſt maîtres, & des peuples, & du païs, ſous prétexte d'une prétenduë alliance, à la faveur de laquelle ils s'introduiſoient dans toutes les Cours. *Alliance des Rois de Portugal & de Quiloa.*

Ce bruit fut trop géneral pour ne pas venir juſqu'au Roy; ce Prince rompit ſur le champ le traité fait avec les Portugais, & redoubla la garniſon de Quiloa, & la garde de ſa perſonne. Homéris, frere du Roy de Mélinde, qui étoit alors à Quiloa, avertit Cabral de tout ce qui s'y paſſoit, & luy conſeilla d'en prévenir les effets par *Rupture de cette alliance.*

ANS DE J. CHRIST. 1501.

une prompte retraite. Le Géneral le crut, & s'en alla à Mélinde; il y remena l'Ambaſſadeur que le Roy de ce païs avoit envoyé en Portugal.

Cabral ſe retire à Mélinde.

Auſſitoſt que le Mélindois eut appris l'arrivée de la flotte des Portugais, & le retour de ſon Ambaſſadeur, il vint juſque ſur le bord de la mer, où le Géneral le complimenta de la part d'Emanuel. Cabral partit enſuite pour l'Etiopie, au deſſus de l'Egipte, le Roy luy ayant ordonné à ſon départ, d'y aller pour connoiſtre un Prince Chrétien qui y régnoit, & d'en éxaminer les Etats & les mœurs, dont il luy rendroit compte à ſon retour en Portugal.

Voyage du Géneral en Etiopie.

Cabral eut le vent ſi favorable pendant ſa route, qu'il arriva bientoſt aprés dans l'Iſle d'Anchedive, d'où il fit voile en Calécut. Zamorin ſçachant que le Géneral étoit dans le port de ſa ville, ordonna à deux Nayres de l'aller complimenter. Cabral de ſon coſté envoya Jean de Sala, Chevalier Portugais, pour informer ce Prince de ſon arrivée, & pour luy communiquer les intentions du Roy ſon Maître.

Son arrivée à Calécut.

Quelques jours aprés, Zamorin donna audience au Géneral, dans une maiſon de plaiſance, ſituée ſur le bord de la mer. L'alliance fut ratifiée entre les deux Couronnes, & le commerce établi entre leurs ſujets. Auſſitoſt que ce traité fut ſigné, Zamorin voulut qu'on le gravaſt ſur une lame d'or, pour en conſerver une éternelle mémoire, & qu'on achetaſt une maiſon ſur le port pour y mettre les marchandiſes des Portugais, & pour loger les Facteurs d'Emanuel, de qui l'on mit les armes ſur la porte.

Alliance faite avec Zamorin.

Dans ce tems-là on donna avis à Zamorin, qu'un gros vaiſſeau marchand armé en guerre, étoit parti de Cochin pour faire la route de Cambaja, & que s'il faiſoit mettre promptement quelques bâtimens en mer, on pourroit couper ſa route, & en faire la priſe. Ce Prince le propoſa à Cabral. Comme il ne manquoit plus rien au Géneral que l'occaſion de ſe ſignaler, & celle de faire connoiſtre la valeur des Portugais, il monta le vaiſſeau de Pierre Ataide, & nomma Edoüard Pachéco, Vaſco, Sylvéric, & Jean de

Sala, pour l'accompagner dans cette expédition. Le Roy de Calécut y envoya pareillement quelques-unes de ſes barques, ſur leſquelles il fit mettre ſes meilleurs Officiers; moins pour ſeconder l'entrepriſe de Cabral, ce qu'ils firent toutefois avec beaucoup de courage, que pour ſe conformer à la maniére de combattre des Portugais. ANS DE J. CHRIST. 1501.

Le vaiſſeau partit à la veuë de Calécut, & en préſence de Zamorin, qui d'abord fut ſurpris qu'un ſi petit bâtiment oſaſt inſulter avec ſuccés un auſſi gros vaiſſeau qu'étoit celuy qu'il vouloit combattre; mais la confiance que le Calécutain avoit au courage du Géneral, luy en faiſoit attendre une bonne iſſuë. A peine le vaiſſeau Portugais eut-il pris le large, qu'on découvrit celuy de Cochin. Cabral vogua vers luy à pleines voiles, & lorſqu'il ſe vit à la portée du canon, il lâcha une bordée du ſien chargé à cartouche. Ce premier feu cauſa beaucoup de deſordre & d'effroy parmi les ennemis: le canon de la ſeconde bordée, qui étoit chargé à boulet, fit autant de mal, que la premiére avoit cauſé de deſordre. Le bâtiment ennemi s'ouvrit par le flanc, & fit eau de toutes parts.

Cabral combat un vaiſſeau Cochinois.

Les Barbares, qui juſque-là avoient mépriſé les Portugais, parce qu'ils leur étoient de beaucoup inférieurs, ſongerent ſérieuſement à ſe défendre; mais Cabral les attaqua ſi vigoureuſement, qu'ils ſe virent réduits à prendre la fuite. Ce Géneral leur donna la chaſſe juſque dans le port de Cananor, éloigné d'environ vingt lieuës de Calécut vers le Septentrion.

Il repouſſe les ennemis juſqu'en Cananor.

Quoique par cette fuite Cabral ſe trouvaſt vainqueur, la priſe du vaiſſeau manquoit à ſa victoire. Plein du deſir de le gagner, il obſerva la contenance des ennemis, de crainte qu'à la faveur de la nuit ils ne repriſſent le large. Toutes ces précautions n'empêcherent pas néanmoins que le navire Cochinois ne ſortiſt du havre de Cananor, avec quelques bâtimens Arabes qui y étoient à l'ancre. Cabral, loin de ſe rebuter ſur l'évaſion de ce vaiſſeau, fit force de voiles ſur la route qu'il avoit priſe; il le joignit à la portée du canon, & luy lâcha quelques bordées. Les ennemis ef-

ANS DE J. CHRIST. 1501.

ſuyerent tout ce feu, & le ſoutinrent d'abord avec aſſez d'intrépidité; mais voyant qu'il continuoit de la meſme force, ils relâcherent dans le port de Calécut. Ce port n'en fut pas un de ſalut pour ce vaiſſeau fugitif. Zamorin eut le plaiſir de voir l'heureuſe iſſuë de cette expédition, & Cabral eut la ſatisfaction d'en remporter toute la gloire.

Averſion des Arabes pour les Portugais.

Cependant les Arabes ne voyoient qu'avec une extréme jalouſie, la faveur & le crédit des Portugais. Ils répandoient contre-eux mille bruits déſavantageux pour les détruire dans l'eſprit de Zamorin & de ſes peuples. Comme ils virent que le mal qu'ils en publioient, n'empêchoit pas que ce Prince ne leur fiſt toûjours du bien, ils tâchérent de les ruiner du coſté du commerce. Ils firent acheter par des gens qui étoient à leur dévotion, toutes les épiceries & toutes les marchandiſes, dont les Portugais devoient charger leurs vaiſſeaux, & les firent enlever en leur préſence. Cabral, qui n'étoit pas d'un caractere à ſouffrir tranquillement cette injure, en fit informer Zamorin par un des ſiens, pour le faire reſſouvenir qu'il avoit conſenti par le traité d'alliance, fait entre le Roy de Portugal & luy, que les vaiſſeaux Portugais auroient leur charge préférablement à ceux des autres Nations. Comme les Portugais ne trouvoient plus de marchandiſes, & que par là les conditions du traité étoient violées, l'Envoyé de Cabral luy repréſenta, que s'il n'interpoſoit ſon autorité royale pour remédier à ce deſordre, le tems de la navigation ſe paſſeroit, & que le Roy de Portugal auroit ſujet de croire qu'il voudroit déroger aux clauſes de leur traité. Zamorin touché de la remontrance du Géneral, luy permit d'envoyer reprendre dans les vaiſſeaux Arabes, les marchandiſes qui avoient été deſtinées aux Portugais, à condition qu'il en rendroit le prix à ceux qui les avoient achetées. Cabral, qui ne ſe perſuadoit pas aiſément que ce Prince en fuſt auſſi véritablement fâché qu'il le paroiſſoit, ne voulut point ſe ſervir de la permiſſion qu'il luy avoit donnée. La crainte qu'il avoit de s'attirer une affaire

Oſorius. Maffée, Hiſt. des Indes,

avec

avec les Arabes, & de leur donner lieu de ſe ſoulever s'il les alloit inſulter juſque dans leurs propres vaiſſeaux, le fit temporiſer ſur ce nouvel incident. ANS DE J. CHRIST. 1501.

Le ſeul Corréa, chef de la Factorie de Portugal, ne put ſoutenir l'incertitude du Géneral. Il luy remontra qu'il falloit mettre à la voile ſans délibérer davantage ſur la réponſe de Zamorin; ſinon, qu'il auroit le déplaiſir, ou de laiſſer couler le tems du départ des vaiſſeaux, ou de cauſer une perte notable au Roy, par le peu de profit qu'il tireroit cette année du commerce, & meſme que ce profit ne ſuffiroit pas pour le dédommager des frais de la navigation. Corréa voyant que le Géneral n'étoit pas touché de ſa remontrance, ajoûta, que s'il ne vouloit rien haſarder contre les Arabes, il luy permiſt du moins de faire ſes proteſtations, pour ſe diſculper dans l'eſprit du Roy, & pour luy faire connoiſtre qu'il avoit toûjours été d'un avis contraire.

La fermeté & les raiſons de Corréa déterminerent enfin le Géneral, à paſſer par-deſſus les obſtacles que ſa prudence luy faiſoit prévoir. Comme on luy avoit dit qu'on trouveroit à quelques lieuës du port un vaiſſeau chargé d'épiceries, preſt à mettre à la voile, il envoya un de ſes Officiers au Pilote, pour l'avertir de la part du Roy de Calécut de ne point lever l'ancre ſans nouvel ordre. Le Capitaine du vaiſſeau fit peu de cas de cette ſommation; il bruſqua cet Officier, & le renvoya avec mépris. Cabral piqué de cette réponſe, fit mettre quelques eſquifs à la mer pour aller inſulter le vaiſſeau Arabe. Ceux que le Géneral détacha pour cet effet, éxecuterent ſes ordres avec tant de vigueur, qu'ils gagnerent ce bâtiment, & l'amenerent au Géneral. Le Sarrazin à qui appartenoit ce bâtiment étoit un des plus riches du païs. Il aſſembla auſſitoſt ſes parens & ſes amis, & ils allerent demander juſtice au Roy ſur la violence des Portugais. Ils luy repréſenterent, que contre les droits de l'hoſpitalité, ces étrangers avoient contrevenu à leur traité; qu'ils avoient joint la force à l'injuſtice, & enlevé toutes les marchandiſes

Priſe d'un vaiſſeau Arabe, par les Portugais.

ANS DE J. CHRIST. 1501.

d'entre les mains de ceux qui les avoient achetées. Zamorin écouta les plaintes du Sarrazin, ſans luy défendre les voyes de fait, ni approuver auſſi le procédé des Portugais, quoi-qu'ils n'euſſent agi que ſur ſes ordres, & par là il ſembla leur laiſſer la liberté de récouvrer par la force, ce qu'on leur avoit enlevé avec violence. L'Arabe accompagné de ſes amis, publia le tort qu'on luy avoit fait; il ſouleva la populace, & tous enſemble marcherent vers la Factorie pour la forcer. Corréa étoit dedans avec ſoixante-dix hommes; il arbora la banderolle ſur le haut de la maiſon, pour faire connoiſtre à la flotte le danger où il étoit, & en attendant qu'on le ſecouruſt, il ſe défendit le mieux qu'il luy fut poſſible; mais les Arabes, qui avoient inveſti la Factorie, en ayant enfoncé les portes, la pillerent & tuerent Corréa & la plûpart de ſes gens; le reſte ne ſe ſauva qu'avec peine, & à la faveur du ſecours que Cabral y envoya, mais un peu trop tard.

Les Sarrazins inveſtiſſent la Factorie.

Mort de Corréa.

Le Géneral étoit malade, quand il apprit la mort de Corréa. Il crut que Zamorin luy en feroit une pleine ſatisfaction, & négligea de luy en porter ſes plaintes. Comme pluſieurs jours s'écoulerent ſans entendre parler du Calécutain, Cabral, tout malade qu'il étoit, tint conſeil de guerre, pour délibérer ſur la vangeance qu'il en devoit tirer; puiſqu'il n'y avoit pas d'apparence que Zamorin puſt ignorer ce qui s'étoit paſſé. On réſolut dans le Conſeil, pour ne pas laiſſer cet affront impuni, que l'on iroit inſulter dix vaiſſeaux Arabes qui étoient à l'ancre dans le port de Calécut; mais le Géneral appréhendant avec raiſon de ne pas réüſſir dans ce deſſein, à cauſe de la grande inégalité de ſes troupes, à celle des nouveaux ennemis qu'il s'alloit attirer, chercha les moyens de les ſurprendre. Il le fit ſi à propos, qu'aprés une médiocre réſiſtance de leur part, il s'empara de leurs meilleurs vaiſſeaux, paſſa au fil de l'épée tout ce qui s'oppoſa à luy, fit priſonniers ceux qui n'oſerent ſe défendre, s'accommoda de l'équipage & des marchandiſes de ces dix navires, en chargea ſes vaiſſeaux, fit échoüer le baſ-

Cabral ſe rend maître de quelques vaiſſeaux Arabes.

timent du Sarrazin, qui avoit cauſé ce deſordre, & le brûla ſur le port en préſence de Zamorin & de toute la ville. ANS DE J. CHRIST. 1501.

Cabral, non content d'avoir pillé & brûlé ces vaiſſeaux Arabes, fit encore canonner Calécut; mais avec tant de vigueur, que les murailles en furent toutes ruinées, pluſieurs maiſons abbattuës, & grand nombre de gens tuez; ce qui obligea Zamorin à ſortir de la ville, pour ſe dérober au reſſentiment des Portugais. Il canonne Calécut.

Aprés cette expédition la flotte leva l'ancre. Elle reprit la route du Royaume de Cochin, & alla moüiller dans le port de la ville capitale de cet Etat, éloigné ſeulement de celuy de Calécut d'environ quarante lieuës. Cette proximité jointe au tribut que Trimumpara, Roy de Cochin, eſt obligé de payer à Zamorin, le rend un des plus pauvres Princes qui ſoient dans la Chine, ſon Royaume par la variété du païſage, étant plus agréable qu'utile à ceux qui l'habitent, puis qu'on n'y recueille que des épiceries. Arrivée de la flotte devant Cochin.

Le Géneral qui déferoit d'abord à la qualité des Rois, & qui enſuite ménageoit leur amitié & les ſecours qu'il en pouvoit eſpérer dans la ſuite, garda les meſmes meſures avec Trimumpara, qu'avec les autres Princes, dans les Etats de qui il étoit entré. Il luy envoya un Indien, nouvellement baptiſé, & nommé Michel, pour l'aſſeurer qu'il n'avoit point eu d'autre intention, en venant moüiller dans le port de Cochin, que de luy demander permiſſion d'achéter des épiceries. Envoyé de Cabral, au Roy de Cochin.

Cet Indien connoiſſoit le païs, & n'étoit pas moins connu des peuples. Ils avoient meſme conſervé de la vénération pour luy, parce qu'il avoit été Jogue, qui eſt une eſpéce de Moine, vivant dans une grande auſterité parmi eux. Cela luy facilita les moyens d'approcher Trimumpara, & il eut occaſion de luy communiquer les intentions du Géneral, touchant l'alliance qu'Emanuel deſiroit de contracter avec luy, & ſur le commerce qu'il ſouhaitoit de voir établi entre leurs ſujets. Trimumpara à qui ces propoſi- Propoſition d'alliance avec ce Prince.

ANS DE J. CHRIST. 1501.

tions ne pouvoient eſtre qu'avantageuſes, envoya des Nayres à Cabral pour la ſeureté de ſa perſonne, & pour celle de ſa flotte.

Les Rois de Cananor & de Coulan, jaloux de l'alliance que Cabral étoit ſur le point de conclure avec celuy de Cochin, firent propoſer à ce Géneral l'ouverture du trafic entre les Portugais & leurs ſujets, & luy offrirent tout ce qui pouvoit dépendre d'eux, en attendant que leur alliance fuſt faite. Cabral répondit avec ſon honneſteté ordinaire à une offre ſi obligeante.

Nouvel armement de Zamorin.

D'un autre coſté, Zamorin toûjours occupé de l'inſulte que les Portugais avoient faite à la ville Calécut, fit équiper vingt vaiſſeaux de guerre, & pluſieurs autres bâtimens legers, pour en venir tirer raiſon. Le Géneral que Trimumpara avertit de cet armement, attendit les ennemis, & ſe diſpoſa à faire force de voiles ſur eux, auſſitoſt qu'ils commenceroient à paroiſtre. Les Calécutains qui redoutoient l'artillerie des Portugais, éviterent leur rencontre, & ne ſe ſervirent de l'avantage du vent que pour fuïr. Alors le Géneral ſe voyant la mer libre, reprit la route de Portugal, & laiſſa Gonſalve Barboſa, & Laurent Moréne à Cochin, pour conduire les affaires du trafic.

Fuite de la flotte ennemie.

La flotte va à Cananor.

Cependant la flotte de Portugal fit la route du Royaume de Cananor, ſitué dans la preſqu'Iſle de l'Inde deça le Gange dans le Malabar, & vint moüiller dans le port de la ville capitale de cet Etat. Le Roy du païs, qui avoit toûjours le meſme empreſſement pour s'allier avec les Portugais, autant pour ſon intereſt que pour ſa gloire, & qui d'ailleurs avoit ſceu, que Cabral avoit achété quelques épiceries, mais en petite quantité, luy fit offrir de l'argent, en cas qu'il en euſt manqué, comme il arrive aſſez ſouvent dans un voyage d'auſſi long cours que le ſien. Le Géneral pénetré de la géneroſité de ce Prince, alla luy en témoigner ſa reconnoiſſance, & l'aſſeura qu'il en rendroit compte au Roy de Portugal.

Quelque tems aprés la flotte remit à la voile : elle prit en approchant de Mélinde, un vaiſſeau marchand qui ap-

partenoit à un Sarrazin du Royaume de Cambaja ; mais Cabral le relâcha, ne ſe déclarant ennemi que des Calécutains, & des Sarrazins, parce qu'ils luy avoient manqué de parole. Cependant la flotte qui étoit toûjours à la mer, fut battuë d'une violente tempeſte ; le vaiſſeau de Sanche Thoarez échoüa ; on ne put ſauver qu'une partie de l'équipage, & l'on brûla ce bâtiment de crainte que les ennemis n'en profitaſſent. Le Roy de Monbaça, qui ſceut que le canon de ce navire Portugais avoit coulé à fond, le fit retirer & conduire dans une de ſes places fortes. ANS DE J. CHRIST. 1501.

Cabral, qui avoit relâché à Mozambique, à cauſe de la tempeſte, remit à la voile quand le vent fut plus favorable, & arriva dans le port de Liſbonne vers la fin de Juillet. *Un ſi heureux retour cauſa beaucoup de joye au Roy,* qu'on avoit déja informé de tous les dangers que Cabral avoit courus dans ſon voyage. Retour de Cabral en Portugal.

L'année ſuivante, Emanuel choiſit Vaſco Gama pour retourner aux Indes. Il luy donna dix vaiſſeaux dont il le fit Géneral. Quelque tems aprés le Roy en envoya encore cinq ſous la conduite d'Eſtienne Gama, frere de Vaſco. Ces derniers bâtimens firent la meſme route que ceux qui les précedoient. Dés que Vaſco & Eſtienne Gama furent arrivez, ils ſe joignirent à Vincent Sodrez, qui commandoit cinq bâtimens, & par l'union qu'ils étoient en état de faire les uns avec les autres, ils ſe virent à la teſte d'une flotte compoſée de vingt vaiſſeaux armez en guerre. Chacun de ces Géneraux avoit ordre de donner la chaſſe aux vaiſſeaux Sarrazins, qui trafiqueroient dans les Indes. 1502. *Oſorius. Maffée. Faria i Souza.* Retour de Vaſco Gama aux Indes.

Tandis que le Roy faiſoit connoiſtre & redouter ſon pouvoir en Afrique, la Reine donna un héritier au Royaume, qui en ſouhaitoit un avec ardeur. La naiſſance de ce Prince fut marquée par une ſi effroyable tempeſte, que perſonne ne ſe ſouvenoit d'en avoir veu une pareille. Le tonnerre, le vent & la pluye, firent de grands ravages à la ville & à la campagne ; de ſorte qu'on fut obligé de différer les réjoüiſſances publiques ; & pour ſurcroiſt d'é- Naiſſance du Prince Jean.

ANS DE J. CHRIST. 1502.

venemens extraordinaires, le feu prit au Palais pendant la céremonie du Bapteſme. Ces deux circonſtances éxercerent les plumes de ce tems-là.

Pierre Paſcal, Ambaſſadeur de Veniſe, eut l'honneur d'eſtre Parrain du petit Prince, qui fut nommé Jean. Le Roy donna l'Ordre de Chevalerie à ce Miniſtre, qui étoit venu pour le remercier du ſecours qu'il avoit envoyé aux Vénitiens dans leur derniére guerre contre les Turcs, & depuis ce tems, la République marqua tant d'empreſſement pour s'allier avec le Portugal, qu'on en fit un traité ſolemnel.

A l'égard de la flotte que le Roy avoit fait équiper cette meſme année, pour envoyer vers le Détroit de Gibraltar, & pour s'oppoſer aux entrepriſes que pourroient faire les Maures, elle ne fit rien d'aſſez mémorable, ni d'aſſez digne de l'Hiſtoire, pour en faire mention.

Il n'en fut pas de meſme des vaiſſeaux que le Roy avoit envoyez au ſecours de Cabral, ſous la conduite de Calloeca. Ce Capitaine paſſa heureuſement la Ligne, découvrit une Iſle, connuë ſous le nom de l'Iſle de la Conception, & prit enſuite la route de Mozambique. Un des matelots de la flotte ayant apperceu un ſoulier attaché à un arbre, en avertit Callæca. Comme on ne doit rien négliger en de pareilles occaſions, on débarqua un ſoldat pour aller prendre ce ſoulier. Le Capitaine y trouva pluſieurs lettres écrites de la main de Pierre Ataide, par leſquelles il avertiſſoit les Portugais de toutes les perfidies que Zamorin avoit faites à Cabral; ce que le Roy de Mélinde confirma à Callæca, lorſqu'il fut arrivé dans ſes Etats.

Découverte de l'Iſle de la Conception.

Quoique l'animoſité des Portugais contre les Calécutains fuſt extréme, l'avis que le Mélindois leur donna, les irrita encore davantage, & leur fit chercher quelque nouvelle occaſion de ſe vanger. Elle ſe préſenta peu de jours aprés dans la rencontre qu'ils firent d'un vaiſſeau de Calécut; ils le prirent, & aprés l'avoir pillé ils le brûlerent ſur le rivage.

Callæca continua ſa route, & vint moüiller dans le port

de Cochoin ; ſon arrivée répandit une véritable joye parmi les Cochinois. Ils eſperoient que les Portugais les mettroient à couvert de la mauvaiſe foy des Arabes, qui ruinoient leur commerce. Ce fut dans cette veuë que Trimumpara permit à Callæca, de charger ſes vaiſſeaux des marchandiſes qui luy ſeroient les plus commodes, avant que de faire voile en Cananor. Ce Capitaine accepta l'offre de Trimumpara, & ſes vaiſſeaux étant chargez ; il mit à la voile, & fit la route du Cananor. Peu de tems aprés qu'il y fut arrivé, il apprit que Zamorin avoit armé quatre-vingts almadies, & qu'il projettoit de combattre la flotte des Portugais. A cette nouvelle, Callæca ſe remit à la mer ; il rangea la coſte de Cananor, ſur l'aſſeurance que le Roy de ce païs luy avoit donnée, qu'il envoyeroit des ordres dans les villes de ſa dépendance, afin que ſes ſujets luy fourniſſent des vivres s'il en avoit beſoin, & qu'ils le receuſſent dans un de ſes ports, en cas qu'il fuſt battu. Quoique Callæca comptaſt beaucoup ſur la parole du Roy de Cananor, il mit ſa plus grande eſpérance ſous la protection du Ciel, & dans le courage de ſes ſoldats, & ſe détermina d'aller forcer les ennemis qui occupoient toute l'entrée du havre de Calécut. La diſpoſition que ce Capitaine fit de ſes vaiſſeaux fut telle, qu'ils pouvoient tous, & en meſme-tems, canonner ceux des Calécutains. Comme il n'ignoroit pas que les ennemis redoutoient l'artillerie des Portugais, il recommanda particuliérement à ſes Officiers de n'en point diſcontinuer le feu, de crainte qu'on ne les accrochaſt, & qu'on n'en vinſt aux mains. Cet ordre fut ſi réguliérement éxecuté, que les ennemis perdirent un grand nombre de leurs gens, & que pluſieurs de leurs vaiſſeaux coulerent à fonds, avant meſme qu'ils ſe fuſſent mis en état de ſe défendre.

ANS DE J. CHRIST. 1502.

Callæca arrive devant Cochin.

Il paſſe en Cananor.

Il canonne la flotte de Calécut.

Ces pertes répandirent de la conſternation parmi les Barbares, & tous les efforts que firent leurs Officiers pour les raſſeurer, & pour leur faire faire leur devoir, furent inutiles ; de maniére qu'ils ſe virent obligez d'arborer le pavillon blanc, & d'envoyer un Arabe pour demander tréve pendant le reſte de la nuit, ſous prétexte que dés

ANS DE J. CHRIST. 1502.

la pointe du jour, on en viendroit à un accommodement. Callæca y conſentit, à condition qu'ils laiſſeroient la mer libre, & que ſans différer plus long-temps, ſa flotte pourroit paſſer le Détroit, & ſe mettre à l'ancre à l'oppoſite de celle de Calécut, ce qui fut éxecuté; mais les ennemis toûjours infidelles à leur parole, crurent que les Portugais commençoient à joüir d'un repos qu'il eſt ſi naturel de goûter, aprés un auſſi grand mouvement que celuy qu'ils s'étoient donnez pendant tout le jour; ils envoyerent des Nageurs, qui à la faveur de la nuit ſe coulerent entre deux eaux pour couper les cables des vaiſſeaux Portugais. Cette ſupercherie n'ayant pas réüſſi, par la vigilance des matelots & des ſentinelles, les Calécutains ne voulurent pas ajoûter à la confuſion d'avoir été battus celle d'une honteuſe paix; ils leverent l'ancre, & firent voile vers Calécut.

Callæca qui n'avoit point aſſez de vaiſſeaux, ni meſme aſſez de troupes pour pourſuivre les ennemis, quoique fugitifs, crut devoir s'en tenir là, pour ne ſe point expoſer au ralliement qu'ils pouvoient faire, ni aux ſecours qu'on ne manqueroit pas de leur donner, ſi on les voyoit trop preſſez. Dans cette penſée il continua ſa route, doubla le Cap de S. Vincent, fit une deſcente dans l'Iſle de ſainte Hélene, & vint moüiller dans le port de Liſbonne le 11. de Septembre; ſon retour n'y cauſa pas moins de joye que de curioſité parmi les Portugais. Chacun vouloit apprendre les avantures de ſa navigation, & s'inſtruire par ſoy-meſme de tout ce qu'il avoit découvert, ou remarqué dans ce voyage.

Retour de Callæca en Portugal.

Vers la fin de cette année, la Cour fit un pélerinage à S. Jacques de Compoſtelle en Galice. Le Roy s'étoit engagé d'y aller pour rendre graces à Dieu de l'heureux ſuccés de ſes deſſeins & de ſes armes, chez les Peuples infidelles, & pour accomplir une clauſe du teſtament du Roy Jean II. ſon prédeceſſeur, par lequel il l'avoit chargé de faire élever un tombeau au martyr S. Pantaleon, à qui ce Prince avoit une ſinguliére devotion. Comme Emanuel avoit

Voyage de la Cour à Compoſtelle.

avoit formé le deſſein de rétablir le mauſolée du Roy Alfonſe, qui avoit chaſſé les Maures de Portugal; il ne voulut pas différer plus long-tems à s'acquiter de ſes obligations. ANS DE J. CHRIST. 1502.

Les libéralitez du Roy envers les Egliſes & les peuples, furent une ſuite de ſes pieuſes intentions. Il n'épargna rien pour les tombeaux qu'il s'étoit propoſé d'ériger; il donna une lampe d'argent que l'on mit devant celuy de S. Jacques, & répandit de grandes ſommes par tous les lieux de ſon paſſage. A ſon retour à Liſbonne, le Roy délibéra tout de nouveau ſur ſon premier deſſein d'aller en Afrique. Dans cette veuë, il fit faire de grandes levées de gens de guerre, & des proviſions conſidérables de bleds pour les navires; mais ce deſſein, que ni la politique, ni les raiſons humaines n'auroient pu faire changer, Dieu le rompit en peu de jours par les pluyes continuelles, qui inonderent les campagnes aux plus beaux jours du Printems, & qui pourrirent tous les biens que l'on eſperoit de recueillir. Ce malheur fut ſuivi d'une ſi grande diſette, qu'elle déſola les meilleures villes du Royaume. Les peuples de la campagne languiſſoient ſans pouvoir mourir, & ne vivoient que de racines d'herbes & d'arbres, qui leur cauſoient des maladies dangereuſes & incurables; l'air étoit corrompu par les infections qu'exhaloit la terre, & portoit la corruption dans les maiſons des plus riches particuliers, & juſque dans les Palais des Princes; les villes dévenoient deſertes, & le Royaume ſe dépeuploit à veuë d'œil. Une ſi grande néceſſité obligea le Roy de faire venir des bleds de France & d'Angleterre, & de rompre ſon voyage d'Afrique, où il ſe contenta d'envoyer Alfonſe, & François Albuquerque, avec ſix vaiſſeaux de guerre. Gonſalve Coëllo partit en meſme-tems pour le Bréſil; mais Coëllo ayant perdu deux de ſes vaiſſeaux, ſe vit contraint de revenir à Liſbonne plus promptement qu'il ne l'avoit projetté. Il n'y apporta pour fruit de ſon voyage que du bois de Bréſil, des perroquets & des ſinges. Le déſir d'entreprendre des voyages de long cours devint

Le Roy projette d'aller en Afrique.

Diſette en Portugal.

1503.

Rupture du voyage du Roy.

ANS DE J. CHRIST. 1503.

ſi commun parmi les Portugais, qu'il ſe trouva deux Gentilshommes de la Maiſon de Cortéreal, qui s'offrirent à paſſer dans les païs qui ſont ſous le Nord, voyant qu'on avoit déja découvert toutes les terres vers le Midy. Cette réſolution étoit digne des ſeuls Portugais qui cherchoient la gloire au milieu des plus affreux périls, & qui vouloient en acquerir une immortelle par une voye où la mort eſt preſque inévitable.

Gaſpard Cortéreal fut le premier qui alla affronter des dangers ſi évidens; & ſur la permiſſion qu'il obtint du Roy d'équiper un vaiſſeau à ſes dépens, il mit à la voile au commencement de l'année 1500. & fit la route du Septentrion. Sa navigation & ſa deſcente furent également heureuſes; il aborda dans un païs dont le ſeul aſpect luy parut ſi agréable, qu'il le nomma Terre Verte. Les peuples qui l'habitent ſont blancs, & couverts de la peau des beſtes qu'ils tuent à la chaſſe. Ils ſont d'un caractére ſi farouche à l'égard de ceux qu'ils ne connoiſſent pas, qu'on l'attribuë moins à une eſpéce de férocité qu'à la jalouſie qu'ils ont de leurs femmes, dont la conduite, quelque droite qu'elle ſoit, leur paroiſt toûjours douteuſe.

Ces Barbares n'ont point d'autres demeures que celles des cavernes, où ils ſe retirent pour ſe mettre à l'abri de la froideur du climat. Ils font conſiſter toute leur Religion dans l'uſage des pronoſtics & des ſortiléges. Gaſpard ayant fait cette découverte, revint à Liſbonne pour en rendre compte au Roy; mais comme ce païs ne pouvoit eſtre d'aucune utilité, à cauſe qu'il étoit ſtérile, perſonne ne ſe ſentit la curioſité d'y aller. Le ſeul Gaſpard voulut s'en réſerver la gloire; il obtint une ſeconde permiſſion du Roy pour y retourner, & pour connoiſtre les mœurs de ces nouveaux peuples, & repartit l'année ſuivante ſur le meſme vaiſſeau qu'il avoit équipé.

Toute l'année ſe paſſa ſans que l'on receuſt de ſes nouvelles. Michel Cortéreal équipa deux vaiſſeaux, & fit voile dans le meſme climat, moins pour le connoiſtre, que pour y chercher Gaſpard ſon frere; mais comme il trouva

apparemment les meſmes périls que Gaſpard, on n'entendit parler ni de l'un, ni de l'autre. ANS DE J. CHRIST. 1503.

Vaſco Jean Cortéreal, grand Maître d'Hôtel du Roy, euſt couru à la mort par la meſme voye, ſi Emanuel ne s'y fuſt oppoſé. De ſorte que ce dernier frere recueillit en ſa perſonne, la gloire que Gaſpard & Michel acquirent à leur Maiſon, ce païs ayant été depuis appellé la Terre de Cortéreal. Terre de Cortéreal, & pourquoi ainſi nommée.

Cette année fut encore remarquable par la Convocation que le Roy fit des Etats du Royaume. Le Prince Jean y receut le ſerment des peuples, ainſi qu'on le pratique en Eſpagne. Emanuel y rendit pluſieurs Ordonnances; elles furent ſi avantageuſes à ſes ſujets, que par reconnoiſſance ils ſe cottiſerent pour fournir aux frais de la guerre en Afrique. Convocation des Etats.

D'un autre coſté, Gama qui venoit de doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, donna onze vaiſſeaux de ſa flotte à Vincent Sodrez, pour aller à Mozambique, où il le devoit attendre, & partit avec les quatre autres qui luy reſtoient pour aller à Sofala, ville capitale d'un Royaume en Afrique, connu auſſi ſous ce meſme nom. Ce Capitaine perdit un de ſes bâtimens en entrant dans le port de cette ville, & l'on n'en put ſauver que l'équipage. Il aborda enſuite à Mozambique, où il communiqua au Prince le ſujet de ſon retour. Comme le Gouverneur avoit été changé depuis que Gama en étoit parti, celuy à qui l'on donna ce Gouvernement, traita auſſi bien Gama, que ſon prédeceſſeur l'avoit mal receu à ſon premier voyage. Arrivée de Gama devant Mozambique.

Pendant tous ces mouvemens, qui tenoient ces peuples en eſchec, Sodrez fit faire une caravelle dans le port de Mozambique. Ce bâtiment eſt une eſpéce de vaiſſeau rond, conſtruit en forme de galére; la poupe en eſt carrée; il n'a point de hune; le bois qui traverſe le maſt eſt ſeulement attaché auprés de ſon ſommet; ſes voiles ſont taillées en triangle à oreille de liévre, ce qu'en termes de marine on nomme voiles latines; leur extrémité inférieure n'eſt guere plus élevée que les autres fournitures du bâti- Caravelle & ſa forme.

ANS DE J. CHRIST. 1503.

ment; il porte juſqu'à quatre voiles latines, ſans compter les bourſets, & les bonnettes en étuy; c'eſt ce qui fait paſſer les caravelles pour les meilleurs voiliers qu'on ait ſur mer. Elles portent plus de cent tonneaux, quoi-qu'elles ſoient fort légeres; elles vont fort viſte, tournent aiſément, & reçoivent tout le vent qu'on leur veut donner. On travailla avec tant de ſoin & de diligence à la manœuvre de ce petit vaiſſeau, que Gama le trouvant en état d'eſtre mis à la mer, le joignit à ſa flotte.

Abrahem, allarmé des diſpoſitions où il voyoit les Portugais, au lieu d'attendre qu'ils le miſſent à la raiſon par la voye des armes, vint en perſonne faire ſatisfaction à Gama, des outrages qu'il avoit receus à Quiloa. Le Géneral qui n'étoit pas content de cette ſoumiſſion, le retint priſonnier juſqu'à ce qu'il ſe fuſt reconnu tributaire du Roy de Portugal, & éxigea de ce Prince, qu'il luy laiſſaſt des oſtages pour ſeureté du payement de ce tribut, que l'on fixa à deux mille miticales d'or. C'eſt la monnoye du païs, valant à peu prés deux écus de France.

Abrahem s'engage à payer tribut.

Comme le Roy de Quiloa ne pouvoit ſe défendre de donner des oſtages à Gama, il luy envoya Mahomet Anconi, l'un des plus riches hommes de ſon Etat, & ſon premier Miniſtre, juſqu'à ce qu'il euſt ſatisfait à ſes engagemens; mais Abrahem, auſſi faux dans ſa parole, que perfide dans ſes deſſeins, content de s'eſtre dégagé d'avec les Portugais, ſe détermina dés ce moment à ne rien éxecuter de ce qu'il avoit promis.

Mahomet ſe défie du Roy de Quiloa.

Quoique Mahomet connuſt le dangereux caractére d'Abrahem, & qu'il n'ignoraſt pas la vengeance que ce Prince méditoit de tirer de luy, parce qu'il l'avoit fait connoiſtre à ſes ſujets pour le meurtrier du dernier Roy de Quiloa, & pour l'uſurpateur du trône; il ne héſita point de ſe ſacrifier pour le repos public, dans l'eſpérance d'achéter ſa vie & ſa liberté de ſon propre bien, ſi Abrahem pouſſoit la mauvaiſe foy juſqu'à luy manquer de parole.

Gama touché de la mauvaiſe fortune de Mahomet, en qui il trouva autant de zéle pour ſa patrie, que de

grandeur d'ame dans ſon procédé, ſe contenta du payement de la premiére année du tribut d'Abrahem, que Mahomet luy délivra. Ce Géneral luy rendit la liberté, ſans préjudicier néanmoins aux droits qu'il avoit de faire rentrer le Roy de Quiloa dans ſes obligations dés la premiére occaſion qui s'en préſenteroit. ANS DE J. CHRIST. 1503.

Gama met en liberté Mahomet ; & pourquoy.

Aprés l'établiſſement de ce tribut Gama fit voile vers Mélinde. Loüis Moura, l'un des bannis que Cabral y avoit laiſſez, le vint complimenter de la part du Roy, & de-là il partit pour les Indes. A peine eut-il pris le large, qu'il rencontra un navire au pavillon du Sultan d'Egipte. Ce bâtiment revenoit de Calécut, d'où il apportoit des épiceries, & amenoit pluſieurs pélerins qui alloient à la Mecque, pour y viſiter le corps de leur Prophéte Mahomet. Le Géneral inſulta ce vaiſſeau, & le prit aprés avoir eſſuyé un rude combat contre ces Arabes, qui s'étant défendus avec beaucoup d'opiniâtreté, ne ſe rendirent qu'à l'extremité & à la force. Cette réſiſtance qui coûta du ſang aux Portugais, les irrita encore davantage contre leurs ennemis. Ils les paſſerent tous au fil de l'épée ; ils profiterent de l'équipage & des marchandiſes qu'ils trouverent ſur ce bâtiment, & le brûlerent ſur le rivage. Cependant la flotte continua ſa route en Cananor. Gama y laiſſa l'Ambaſſadeur que le Roy de ce païs avoit envoyé en Portugal, & fit voile vers Calécut. Il prit encore quelques almadies, & alla moüiller dans le port de cette ville.

Il attaque un vaiſſeau Arabe, & s'en empare.

Auſſitoſt que Zamorin eut appris l'arrivée de la flotte des Portugais, il fit déguiſer un Arabe en Cordélier, car on avoit gardé à Calécut les habits des Religieux de S. François, que l'on avoit tuez lors qu'on avoit pillé la Factorie. Ce Prince l'envoya au Géneral, pour luy témoigner le chagrin qu'il avoit de s'eſtre broüillé avec le Roy de Portugal, avec qui il déſiroit de renouveller une ſolide alliance. Quoique cet Envoyé tâchaſt d'imiter le zéle & le langage qui convenoit à ſon déguiſement, pour mieux ſuprendre Gama, il ne fut pas difficile de démeſler cette ſupercherie ;

Déguiſement d'un Arabe.

ANS DE J. CHRIST. 1503.

mais comme il s'agiſſoit de diſſimuler auſſibien que Zamorin ſçavoit feindre, le Géneral écouta les propoſitions que ce prétendu Moine vint luy faire, & le chargea de dire au Roy de Calécut, qu'avant que d'entrer dans aucun traité, il falloit luy faire rendre ce qui avoit été pris dans la Factorie, ſinon, qu'il luy déclareroit la guerre, & que pour premiéres marques d'hoſtilité, il feroit pendre les Calécutains qu'il avoit faits priſonniers, en paſſant de Cananor à Calécut, s'il ne luy faiſoit une prompte ſatisfaction.

Cette menace, au lieu d'ébranler Zamorin, luy fit négliger de faire réponſe à Gama, ce qui obligea le Géneral d'éxecuter ce qu'il avoit mandé à ce Prince, & afin qu'il n'en doutaſt point, il luy envoya dans un eſquif les cadavres de ceux que l'on avoit fait mourir. Il fit enſuite canonner la ville de Calécut, & aprés en avoir détruit les murailles, & laiſſé Vincent Sodrez dans le port avec ſix de ſes meilleurs vaiſſeaux, il partit pour aller à Cochin. Auſſitoſt que Gama y fut arrivé, il fit ſes preſens à Trimumpara, & ce Prince en reconnoiſſance luy en envoya de magnifiques. Cependant les Chrétiens qui s'étoient habituez en Cranganor, ayant appris la deſcente des Portugais, députerent vers le Géneral pour ſe mettre ſous la protection d'Emanuel. Gama la leur promit, pourveu qu'ils fuſſent fidelles à leurs promeſſes, aprés quoy il fit charger ſes vaiſſeaux.

Canonement de Calécut.

Arrivée du Géneral devant Cochin.

Zamorin, qui de ſa part mettoit toute ſon induſtrie en œuvre, pour faire tomber les Portugais dans de nouveaux piéges, eut la confuſion de voir avorter tous ſes deſſeins. Comme il n'avoit plus d'autre reſſource que celle de prévenir Trimumpara, Roy de Cochin, au déſavantage des Portugais, il luy voulut inſinuer de ne les pas ſouffrir dans ſes Etats, & luy demanda du ſecours pour les chaſſer de Calécut; mais Zamorin voyant que Trimumpara ne déferoit en aucune maniére, ni à ſes conſeils, ni à ſes demandes, ajouta la menace à ſes avis, & ſe perſuada que par là il l'obligeroit à les ſuivre. Cet expédient ne luy

ayant pas mieux réüſſi que celuy de la politique & de l'amitié, dont juſque là il s'étoit ſervi, il prit le parti d'envoyer à Gama, un Brachmane accompagné de deux jeunes hommes, & le fit prier de les mener avec luy en Portugal, pour eſtre élevez dans la Religion Chrétienne & dans les belles lettres. ANS DE J. CHRIST. 1503.

Quoique le Géneral duſt ſe défier de tout ce qui venoit de la part de Zamorin, toutefois il accorda au Brachmane la grace qu'il luy étoit venu demander avec tant d'inſtance, au nom du Roy de Calécut; mais dans la ſuite du tems, Gama ſceut adroitement de ce Brachmane, que ce Prince n'oſant demander ouvertement la paix, & le renouvellement de leur alliance, l'avoit chargé, en cas que Gama ſe trouvaſt diſpoſé à faire l'une, & à conſentir à l'autre, de luy offrir la reſtitution ou la valeur des effets qu'on avoit pillez dans la Factorie, de l'aſſeurer de ſon amitié, & de luy faire délivrer à tel prix qu'il déſireroit, toutes les marchandiſes dont il voudroit charger ſes vaiſſeaux, dés qu'il les auroit fait venir dans le port de Calécut.

Le Brachmane révele le ſecret de ſa miſſion.

Gama qui vouloit tout ménager dans un païs inconnu, & qu'il déſiroit de connoiſtre, accepta cette derniére offre, & prit toute ſorte de meſures pour ſe garantir de la perfidie de Zamorin. Dans cette veuë, il donna à ſon frere Eſtienne, le commandement de ſes principaux navires; il retint le Brachmane pour oſtage, & mena les autres bâtimens de charge dans le havre de Calécut. De là il fit ſçavoir à Zamorin, par les deux jeunes Calécutains, que le Brachmane avoit amenez, qu'il étoit venu ſur les derniéres offres qu'on luy avoit faites de ſa part. Zamorin qui ne s'attendoit pas à une ſi prompte ſommation de ſa parole, renvoya ces deux jeunes hommes au Géneral, pour l'aſſeurer qu'il feroit éxecuter ce qu'il luy avoit promis. Pendant toutes ces allées & venuës, le Roy de Calécut concerta avec les Arabes, les moyens de ſe défaire des Portugais.

Retour de Gama devant Calécut.

Zamorin projette de perdre les Portugais.

Cette entrepriſe luy paroiſſoit facile, & meſme immanquable. Ils étoient dans ſon port en fort petit nombre,

ANS DE J. CHRIST. 1503.

& par conſéquent, il étoit aiſé de les enfermer. Pour y réüſſir, il arma trente-quatre brigantins, avec tant de diligence & de ſecret, que Gama ſe vit envelopé de tous coſtez. Dans un péril ſi preſſant, ce Géneral connut alors qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de fuir, s'il le pouvoit faire, ou de mourir en ſe défendant, & de faire achéter bien cher à ſes ennemis, le prix de leur trahiſon & de leur victoire.

Départ de Gama.

Comme les choſes étoient fort preſſantes, & que la ſeule fuite pouvoit ſauver Gama, il fit appareiller bruſquement, & leva l'ancre. Cette diligence fut ſecondée par un vent d'Orient, qui pouſſa le vaiſſeau de Gama en haute mer. Les autres petits bâtimens qui n'avoient pas aſſez de voiles pour faire la meſme manœuvre, ou qui ne voguoient qu'à force de rames, auroient été pris infailliblement par les ennemis, ſi le Géneral n'euſt eu la prévoyance, en quittant ſa flotte, d'ordonner à Vincent Sodrez de croiſer la mer, en cas qu'il euſt beſoin de quelque ſecours. Sodrez s'étant joint à Gama, ils allerent dégager le reſte des bâtimens Portugais, que les brigantins ennemis pourſuivoient de fort prés. Les Calécutains, qui ne pouvoient plus tenir contre les vaiſſeaux de Gama, ſe ſauverent; ceux qui ne purent faire la meſme diligence furent pris, de ſorte que le Géneral ſe voyant débarraſſé par la retraite des Barbares, retourna à Cochin, où il fit pendre le Brachmane, & les ſoldats qu'on avoit faits priſonnniers.

Fuite des vaiſſeaux Calécutains.

Zamorin tâche encore de ſurprendre Trimumpara.

Comme c'étoit là le dernier effort que Zamorin pouvoit faire, ſoit par la tromperie ou par les armes, il fit encore ſonder le Roy de Cochin, pour le déterminer à ſe joindre à luy, & pour obliger les Portugais de retourner dans leur païs; mais Trimumpara, auſſi fidelle dans ſes engagemens, que Zamorin l'étoit peu dans les ſiens, parut infléxible aux derniers efforts du Calécutain, & loin d'accepter les offres de ſon amitié, ou de redouter ſes menaces, il luy fit remontrer, que n'y ayant rien de plus indigne du caractére d'un Prince, que de violer ſa parole,

Sage réponſe de Trimumpara.

quand

quand il l'avoit donnée, il eſtimoit n'avoir rien de plus recommandable que l'éxecution de ſes promeſſes, & qu'il s'étoit trop étroitement engagé avec les Portugais, pour ſe diſpenſer de les éxecuter. ANS DE J. CHRIST. 1503.

Cette négociation ſe faiſoit avec tant de ſecret de la part de Trimumpara, que Gama n'en ſceut rien, que quand Zamorin eut ceſſé d'en faire ſolliciter le Roy de Cochin. Le Géneral alors, plus convaincu que jamais de la fidelité de Trimumpara, l'aſſeura qu'il le mettroit à couvert de la vengeance que Zamorin pourroit tirer de luy. Pour cet effet, il luy laiſſa une flotte aſſez conſidérable pour faire teſte au Roy de Calécut, de qui la cruauté n'étoit pas moins à craindre que la puiſſance. Trimumpara ſe voyant par ce ſecours en état de réſiſter à Zamorin, & le Géneral ayant ainſi ſatisfait aux devoirs de l'honneur & de l'amitié, il alla en Cananor. Comme les navires qu'il y menoit avoient une charge conſidérable de marchandiſes, il les fit diſtribuer ſur les trois bâtimens qui étoient à l'ancre dans le port de cette ville; il les joignit à ſes vaiſſeaux, & remit à la voile. Gama n'étoit pas fort éloigné de la coſte de Pandaran, quand on le vint avertir que la flotte de Zamorin, compoſée de vingt-neuf vaiſſeaux de guerre, croiſoit la mer, & luy coupoit ſa route à deſſein de le combattre. Dans cette extrémité il falloit, ou fuir, ou aller aux ennemis. Le Géneral qui n'étoit pas d'un caractére à fuir, ni à reculer, ſe détermina à ſe défendre. Il détacha Vincent Sodrez, Pierre Raphaël, & Jacques Petrejo, de qui les vaiſſeaux pouvoient plus aiſément revirer dans le combat, à cauſe de leur légereté. Ces trois Capitaines qui ne connoiſſoient le péril que pour l'affronter avec plus d'intrépidité, s'attacherent à deux bâtimens Arabes, que les Calécutains avoient auſſi détachez de leur part pour engager le combat. A peine eut-on commencé l'action, que la crainte s'empara des ennemis, dont la plus grande partie ſe jetta à la mer.

Combat entre les flotes de Portugal, & de Calécut.

Le Géneral envoya des eſquifs pour les pourſuivre, & ces lâches rencontrerent au milieu des eaux, la mort qu'ils

ANS DE J. CHRIST. 1503.

n'avoient oſé attendre ſur leurs bâtimens. On en tua plus de trois cens, tandis que Gama fit piller les deux vaiſſeaux que l'on venoit de gagner. Parmi les richeſſes dont ils étoient chargez, on trouva une Idole qui étoit d'or maſſif; elle peſoit ſoixante livres. Deux émeraudes auſſi groſſes que parfaites en formoient les yeux, & un rubis de fort grand prix ſervoit d'agraffe au manteau de cette figure, qui étoit parſemé & enrichi de pierreries. Ces deux bâtimens furent pillez & brûlez à la veuë des vaiſſeaux ennemis, ſans qu'ils fiſſent aucun mouvement pour les ſecourir pendant leur combat, contre les trois vaiſſeaux Portugais. Le reſte de la flotte de Zamorin, ſe diſſipa inſenſiblement, & ſe retira, de crainte d'en venir aux mains.

Priſe & pillage de deux bâtimens ennemis.

Gama remporta cette victoire, ſans qu'il luy coûtaſt un ſeul homme, & il n'eut que la peine de tuer des Arabes, & de piller leurs vaiſſeaux. De-là il paſſa en Cananor, ou il conclut un traité d'alliance avec le Roy du païs. Il l'engagea par ce traité à faire la paix avec Trimumpara, & à ne point envoyer de ſecours à Zamorin, quand ce Prince voudroit armer contre les Cochinois, & leur déclarer la guerre.

Alliance entre les Rois de Portugal, & de Cananor.

Les choſes ainſi diſpoſées, ſoit pour la ſeureté des effets des Portugais, ou pour la défenſe des Rois qu'ils protegeoient, le Géneral ſe prépara à retourner à Liſbonne; mais avant que de partir, il donna à Sodrez le commandement des ſix vaiſſeaux, qu'il laiſſoit pour défendre les Alliez, contre les inſultes de leurs ennemis.

Retour de Gama à Liſbonne.

Deux mois aprés le départ de Gama, Sodrez voyant que les ennemis ne faiſoient aucun mouvement, mit à la voile. Il alla croiſer la mer d'Arabie, ainſique le Géneral luy avoit ordonné. Gama de ſon coſté fit la route de Mozambique, où il vouloit s'aller rafraîchir. A ſon approche du Cap de Bonne-Eſpérance, il eſſuya une ſi rude tempeſte, qu'il ne put arriver à Liſbonne qu'au commencement de cette année. Il y fut receu au bruit du canon, & avec tant de marques de joye, que le Roy envoya au

devant de luy un grand nombre de Seigneurs, pour l'accompagner juſqu'au Palais. Eſtienne Gama, que la meſme tempeſte avoit ſéparé de la flotte, & éloigné de la route de Portugal, y vint quelque tems aprés ſon frere. Pluſieurs autres vaiſſeaux arrivérent encore dans le port. On aporta ſur l'un de ces bâtimens, le premier tribut qu'Abrahem, Roy de Quiloa, avoit payé à Emanuel. Ce tribut conſiſtoit en une certaine quantité d'or, dont le Roy voulut qu'on fiſt un riche Ciboire, qu'il envoya à l'Egliſe de Bélem, comme un monument éternel de ſa reconnoiſſance nvers Dieu. ANS DE J. CHRIST. 1503.

Les nouvelles que le Roy receut d'Afrique, ne furent pas ſi heureuſes, que celles qui luy venoient des Indes. On luy manda que le Roy de Fez faiſoit des courſes juſqu'aux portes d'Arzile; que ce Prince avoit fait fortifier Caſerquibir, & qu'il y avoit mis une groſſe garniſon, qui harceloit en toutes occaſions celle d'Arzile. Emanuel voulant y donner ordre, écrivit à Jean de Menezés, qui en étoit Gouverneur, & luy commanda d'avertir le Comte de Tarava, qui étoit dans Tanger, de ſe mettre à la teſte de ſes meilleures troupes, & de ſe rendre à Arzile, pour aller inveſtir Caſerquibir. Auſſitoſt que ce Comte eut receu l'ordre de la Cour, il partit avec deux cens chevaux, & marcha vers Arzile. Menezés, qui de ſa part en avoit levé trois cens, ſe joignit au Comte, & ces deux Gouverneurs tournerent vers Caſerquibir. A l'aproche des Portugais, le Commandant de cette place fit un grand détachement de ſa garniſon, & ſe mit à la teſte; mais il ſe poſta ſi mal, que les Portugais le forcerent dans ce poſte, luy tuerent cent quatre-vingts hommes, & réduiſirent le reſte de ſes gens à ſe ſauver vers Caſerquibir. Comme les portes de cette ville furent trop toſt fermées pour le ſalut de ceux qui s'y vouloient retirer, ces fugitifs ſe voyant preſſez par le péril, qu'ils regardoient comme inévitable, firent un dernier & génereux effort, pour faire acheter le plus cherement qu'ils pourroient leurs vies, & la victoire à leurs ennemis. Dans cette extrémité ils ſe réünirent,

Mauvaiſe iſſuë des affaires en Affrique.

Oſorius, liv. 2.

ANS DE J. CHRIST. 1503.

& tuerent pluſieurs Portugais. Edoüard Menezés, fils du Comte de Tarava, fut bleſſé au viſage, & Pierre Leitan le fut au corps. Le Gouverneur de Caſerquibir, qui pendant le combat avoit raſſemblé neuf cens chevaux, tomba ſur les Portugais, déja fatiguez par la durée de cette action; mais ayant fait volte face, ils tinrent une ſi bonne contenance, que les Maures n'oſerent engager le combat; de ſorte que les deux partis ſe retirérent aprés quelques eſcarmouches.

Menezés averti, que le Gouverneur de Caſerquibir marchoit avec un gros de cavalerie pour donner ſur ſon arriére-garde, fit faire diligence à ſes troupes pour gagner une petite plaine. Il les y rangea en bataille, & attendit de pied ferme, que les ennemis fuſſent aſſez prés de luy pour en venir aux mains. Ce mouvement, ou plûtoſt cette réſolution les arreſta; ils n'oſerent traverſer un pont qui ſéparoit les deux armées, parce qu'il n'y avoit pas aſſez de terrein pour ſe mettre en bataille, & d'ailleurs, ils appréhendoient que les Portugais ne leur en donnaſſent pas le tems. Pendant que l'on faiſoit ces altes, les troupes des Maures, groſſies par la jonction de la milice, ſembloient ne reſpirer plus que le combat. Alors le Gouverneur ſe mit en devoir de décider cette affaire par quelque action; mais cette réſolution n'eut aucune ſuite; les ennemis ſe retirerent dans leur ville, & ceux qui étoient venus pour les ſecourir, retournerent dans leurs habitations.

D'un autre coſté, Menezés qui ne vouloit pas revenir à Arzile, ſans avoir profité de la conſternation, ou plûtoſt de la lâcheté des Maures, les alla forcer juſque dans le ſein de leurs montagnes, quoi-qu'ils s'y fuſſent retranchez. Il y arriva pendant la nuit, & répandit tant d'épouvante parmi eux, qu'au lieu de courir aux armes, ils n'eurent de forces que pour ſe ſauver. Les Portugais pillerent leurs nouvelles habitations, & firent quelques priſonniers. Ils trouverent un grand nombre de femmes, que les Maures avoient tirées des grandes villes, de crainte

Menezés va piller les habitations des Maures.

qu'elles ne tombaſſent entre les mains des Portugais. Menezés ne jugeant pas à propos de charger ſes vaiſſeaux d'une telle marchandiſe, laiſſa ces femmes à la merci des Barbares, & les abandonna à leur diſcrétion. ANS DE J. CHRIST. 1503.

Cependant, l'alliance de Trimumpara avec les Portugais, luy attira de grandes affaires, & particuliérement avec Zamorin. Ce Prince avoit trouvé le moyen de corrompre quelques Miniſtres du Roy de Cochin, & les avoit engagez à luy propoſer dans le Conſeil, de livrer aux Calécutains les Portugais, que Gama avoit laiſſez à Cochin. Comme il falloit autoriſer cette action par quelque apparence de juſtice, Zamorin prit pour prétexte, la difficulté qu'il y avoit d'unir des peuples de différent caractére, & de Religion différente, & combien il leur étoit important de prévenir l'ambition des Portugais, & de remédier à leur violence dans le commerce; mais Trimumpara, toûjours fidelle à ſa parole, & toûjours le meſme dans ſes réſolutions, rejetta ces conſeils, & fit connoître à ceux qui avoient oſé les luy donner, qu'il aimeroit mieux perdre ſa Couronne, que de manquer à ſes promeſſes. Zamorin, tâche de s'unir avec Trimumpara.

Trimumpara s'étant expliqué ſi ouvertement en faveur des Portugais, Zamorin fut bientoſt aprés informé de ſes intentions, & luy déclara la guerre. On ne parla plus alors que des grands préparatifs, que le Roy de Calécut faiſoit pour cet effet. Ses partiſans répandoient dans le monde, qu'il devoit commander luy-meſme ſon armée, que l'on diſoit eſtre de cinquante mille hommes; que la reveuë ſe devoit faire à Panan, où étoit leur rendez-vous géneral. Cette nouvelle mit l'allarme dans Cochin, & l'on n'y regarda plus les Portugais que comme les uniques ſujets du malheur qui menaçoit tout le Royaume. La réfléxion que les Cochinois firent ſur le riſque qu'ils couroient de perdre les biens, la liberté, ou la vie, ſuffiſoit pour les porter aux derniéres extrémitez. Ils reprocherent à Trimumpara ſon enteſtement pour ces Etrangers, & le blâmerent de préferer leurs intereſts à ceux Allarme dans Cochin.

Ans de J. Christ. 1503.

de ſes propres ſujets. Ces peuples outrez de voir Trimumpara inſenſible à leurs remontrances, formerent le deſſein de ſacrifier les Portugais, *plûtoſt que de s'expoſer aux* ſuites d'une ſi cruelle guerre. La plûpart des premiers Officiers du Royaume, & une bonne partie des Gouverneurs des villes, entrerent dans les meſmes ſentimens, & ſi Trimumpara n'euſt prévenu leurs mauvaiſes intentions, en mettant les Portugais ſous une nombreuſe garde de Naïres, ils euſſent couru riſque de périr ſous la multitude de leurs ennemis, dont ils ne connoiſſoient que la moindre partie.

La fermeté de Trimumpara fit encore naître d'autres inconveniens, auſquels il n'étoit pas en ſon pouvoir de remédier. Tout ce qu'il avoit fait juſque-là, par un coup de ſon autorité, pour ne violer, ni ſa parole, ni le droit des gens, ſe trouva inutile pour retenir dans ſes intereſts ceux à qui la crainte les avoit fait abandonner. Pluſieurs de ſes gens tournerent caſaque. Le nombre des déſerteurs fut ſi grand parmi ſes troupes, que ſon parti en fut conſidérablement affoibli, & celuy de Zamorin beaucoup renforcé, particuliérement depuis la retraite de deux Italiens, fort habiles dans la fonte du canon, que ni la Religion Chrétienne qu'ils avoient profeſſée, ni la fidelité qu'ils avoient jurée à Trimumpara, ne purent retenir dans leur devoir. *Il eſt* vray qu'ils ne cauſerent pas autant de mal qu'on le craignoit, & qu'ils ſe l'étoient promis en changeant de Maître. Le repentir qu'ils en eurent, ou plûtoſt le peu d'avantage qu'ils trouverent parmi les Calécutains, les ayans determinez à déſerter l'armée de Zamorin, pour retourner dans celle de Trimumpara, ils furent arreſtez par des coureurs Malabares, & conduits dans le camp de Zamorin, & là ils payerent par la perte de leur vie, la honte de leur double infidelité.

Infidelité de pluſieurs Cochinois.

Les choſes étoient dans ces termes, quand Sodrez qui avoit déſolé toute la coſte de Calécut, vint moüiller dans le port de Cochin. Trimumpara, que ni les ſuites d'une grande guerre, ni les différentes menaces de Zamorin, n'a-

voient pu étonner, parut encore plus inébranlable depuis l'arrivée de Sodrez. Ce Prince luy propoſa d'unir ſes forces aux ſiennes, pour luy aider à ſoutenir la guerre que le Roy de Calécut ne luy avoit déclarée, qu'à cauſe de ſon union avec le Roy de Portugal; mais Sodrez refuſa ſi durement à Trimumpara, le ſecours qu'il avoit lieu d'en attendre, prenant pour prétexte les ordres que le Géneral luy avoit laiſſez de ne point quitter la mer, & de s'y remettre aprés s'eſtre un peu rafrichi; que Ferdinand Corréa, Facteur du Portugal, ſe crut obligé de s'oppoſer à ſon départ. Tout ce que Corréa put luy repréſenter de plus preſſant, fut inutile. Sodrez ne ſe rendit, ni à l'honneur qu'il recevroit en ſon particulier, en ſecourant un Prince, allié d'Emanuel, & malheureux à cauſe de cette alliance, ni aux avantages qui en reviendroient à toute la Nation, s'il pouvoit mettre à la raiſon le plus redoutable de ſes ennemis; de ſorte que Sodrez, peut-eſtre, moins occupé des ordres qu'il avoit receus, de croiſer la mer d'Arabie aux Indes, que de l'eſpérance d'un riche butin qu'il prétendoit faire par de nouvelles priſes, remit à la voile, & tourna vers l'Occident, pour ſe rendre au Détroit de la mer rouge.

ANS DE J. CHRIST. 1503.

Sodrez refuſe de ſecourir Trimumpara.

Ce que Sodrez avoit refuſé de faire par ingratitude, à l'égard de Trimumpara, Naubeadarim, neveu du Roy de Calécut, l'entreprit par généroſité. Quoique ce jeune Prince euſt été élevé dans les déſerts de l'Afrique, & parmi des peuples barbares & peu polis, la nature luy avoit fait un cœur ſuſceptible des plus nobles ſentimens, & luy avoit donné un eſprit capable des plus hautes ſciences. Les Brachmanes qui avoient pris ſoin de ſon éducation, étoient charmez des rares qualitez de Naubeadarim, quoique naiſſantes, & Zamorin, de qui il étoit le préſomptif héritier, l'aimoit fort tendrement. Ce fut ce qui excita Naubeadarim, à repréſenter à ce Prince, le tort qu'on luy donneroit dans toutes les Cours des Rois ſes alliez & ſes voiſins, s'il entreprenoit la guerre contre Trimumpara, qui avoit toûjours été ſi régulier à luy payer ſon tribut, & à qui l'on ne pouvoit reprocher d'autre crime, que de

Caractere, & belle remontrance de Naubeadarin.

ANS DE J. CHRIST. 1503.

n'avoir pas voulu luy livrer des Etrangers, qu'il avoit receus dans ſes Etats, & qu'il avoit pris ſous ſa protection. Il éxagera enſuite, combien les Rois devoient eſtre éxacts à tenir leur parole, & de quelle importance il étoit pour leur gloire, de ne point violer le droit des gens, quoy qu'avec des Nations, juſque-là inconnuës. Il le ſupplia auſſi de ſe ſouvenir, que les Arabes avoient obligé les Portugais, à ſe vanger de l'inſulte qu'ils en avoient receuë, ce qu'ils n'avoient pas fait néanmoins, ſans luy en avoir porté leurs plaintes. Il ajoûta, qu'il étoit plus juſte d'abandonner les intereſts des Arabes, dont il avoit tant de ſujets de mécontentement, que de négliger ceux des Portugais, qui juſqu'au tems de leur reſſentiment, avoient toûjours paru vouloir dévenir ſes véritables amis. Enfin, il luy fit connoiſtre, combien il devoit craindre leur puiſſance, & que comme il y avoit grand ſujet de croire, que cette Nation ne périroit pas dans ceux qu'il vouloit faire périr, il y avoit auſſi juſte ſujet de craindre, que revenant un jour dans ſon Royaume, en plus grand nombre qu'ils n'étoient alors, ils ne vengeaſſent la mort de leurs compatriotes, & qu'ils ne chargeaſſent peut-eſtre les Cochinois des dépoüilles des Calécutains. Naubeadarim voyant que Zamorin n'étoit pas touché des remontrances qu'il luy avoit faites avec tant de vivacité, crut qu'il étoit de ſa politique & de ſon devoir, de luy faire connoiſtre, que les ſentimens qu'il avoit conceus pour les Portugais, ne luy oſtoient pas ceux qu'il avoit pour ſon Souverain, & en meſme-tems il aſſeura ce Prince, que s'il vouloit toûjours perſiſter dans la réſolution d'eſtre leur ennemi, il ſeroit le premier à combattre ceux dont il venoit de défendre les droits, puiſqu'il y alloit de ſon intereſt & de ſon ſervice.

Zamorin mandie du ſecours de tous coſtez.

Comme Zamorin avoit demandé du ſecours aux autres Rois ſes alliez, il en receut un conſidérable; mais ſi Trimumpara n'entra pas dans les meſmes intentions, ſes ſujets, à l'éxemple de ſes ſoldats, & des grands Seigneurs de ſon Royaume, luy manquerent de fidelité, & ſe rangerent

du

du coſté du Calécutain, dans l'eſpérance ſans doute, de prévenir les riſques d'une guerre ſi incertaine, ou d'avancer leur fortune & leurs affaires. ANS DE J. CHRIST. 1503.

L'armée du Calécutain s'étant donc aſſemblée dans les environs de Repelin, place dépendante de ſes Etats, & qui n'eſt éloignée de Cochin que de huit lieuës, les Portugais craignirent que les ſuites de cette guerre, ne fuſſent préjudiciables à Trimumpara; & pour ne ſe point expoſer aux reproches qu'on leur feroit, d'avoir cauſé la ruine de ſon Royaume, ils luy dirent, que ſi leur départ luy rendoit la paix, ils iroient en Cananor pour y attendre leur flotte. Ce Prince, offenſé des égards que les Portugais avoient pour ſon repos, ne put leur cacher la ſurpriſe où le jettoit cette propoſition, & leur témoigna, que s'ils vouloient ſuivre ſon éxemple, ils jugeroient par ſon ardeur à combattre pour les intereſts d'Emanuel, qu'il ne les diſtinguoit pas des ſiens propres; & dés-lors Trimumpara créa des Officiers Géneraux. Naramuhim qui étoit ſon neveu, & qui devoit eſtre ſon ſucceſſeur, fut fait Géneral de ſon armée. Dés le lendemain de cette promotion, Naramuhim alla ſe poſter avec cinq mille hommes vers le Détroit, par où Zamorin projettoit d'entrer dans le Royaume de Cochin, ſeparé de celuy de Calécut, par un grand bras de mer. Le jeune Prince défendit ce Gué avec tant de valeur, lors que les ennemis le firent ſonder pour le paſſer, qu'il leur tua beaucoup de monde, & les obligea d'abandonner cette entrepriſe.

Prudente propoſition des Portugais à Trimumpara.

Le Gouverneur de Repelin, voyant la déroute des Calécutains, & craignant qu'elle ne devinſt plus conſidérable, fit mettre des pataches à la mer pour paſſer ſes troupes, & pour aller forcer Naramuhim dans ſes retranchemens, tandis que le reſte de l'armée des Calécutains feroit ſa deſcente, & qu'on rallieroit ceux qui avoient été mis en fuite; mais ce deſſein ne tourna pas plus heureuſement que le premier. Laurent Moréna, Capitaine Portugais, & d'une valeur reconnuë, ſecondé des Nayres, repouſſa les ennemis, & les mit hors d'état de faire une

Pataches, eſpéce de bâtimens.

ANS DE J. CHRIST. 1503.

nouvelle tentative. Les déſavantages que Zamorin receut dans cette guerre, luy donnerent tant de dégouſt & de chagrin, qu'il ſe détermina à retirer ſon armée, & il auroit ſuivi en cela les mouvemens de ſon inconſtance naturelle, ſi les Brachmanes & les Arabes ne s'y fuſſent oppoſez. Zamorin ſenſible à leurs remontrances, ſe rendit à leurs avis. Comme ils luy conſeillerent de faire agir la ruſe au défaut du courage, & de ne rien épargner pour en venir à bout, le Calécutain corrompit à force de préſens, le Treſorier de l'armée des Cochinois. Ce traître charmé par les ſommes qu'on luy délivra, feignit une maladie, & ſous ce prétexte, il ſe fit tranſporter à Cochin, pour obliger les ſoldats d'y aller recevoir leur paye. Ce contretems réduiſit Naramuhim à le leur permettre, pour éviter le murmure des mécontens. Les différentes remiſes que le Trêſorier fit aux Officiers & aux ſoldats, les retinrent à Cochin, & faciliterent à Zamorin les moyens de faire paſſer ſon armée. Quoique celle de Naramuhim fuſt conſidérablement affoiblie par la trahiſon du Tréſorier, cependant ce Prince s'oppoſa autant qu'il put, au paſſage des Calécutains. Les Nayres y donnerent de nouvelles preuves de leur courage; mais enfin, ils ſe virent contraints de ceder à la multitude de leurs ennemis, & de ſe retirer dans un bois de palmiers, où ils ſe retrancherent. Les Portugais ſoutinrent avec une vigueur incroyable les efforts de Zamorin. Comme ces nouveaux retranchemens n'étoient pas aſſez conſidérables, ni les Cochinois en aſſez grand nombre pour réſiſter plus long-tems à celuy de leurs ennemis., les Calécutains les forcerent, Naramuhin y receut deux bleſſures dont il mourut; deux autres Princes du ſang Royal y perdirent auſſi la vie. Enfin la défaite de l'armée fut ſi génerale, qu'à peine ceux qui ſe ſauverent purent-ils entrer dans Cochin.

Zamorin gagne le Treſorier de l'armée de Trimumpara.

Mort du Prince Naramuhim.

A cette triſte nouvelle, Trimumpara abandonna ſa ville capitale, & ſe retira dans l'Iſle de Vaipan, ſuivi de tous les Portugais, & de ſes ſujets les plus fidelles. Zamorin le voyant en cet état, le fit encore ſommer de

Trimumpara ſort de Cochin.

luy livrer les Portugais, & ſe perſuada qu'il s'y réſoudroit ſans peine, attendu l'extrémité de ſes affaires; mais Trimumpara luy fit dire, que ſi par la force il le chaſſoit de ſon Royaume, il n'étoit pas en ſon pouvoir de le réduire à fauſſer ſa foy, ni à manquer à ſa parole. Zamorin outré de cette réſiſtance, ordonna qu'on brûlaſt la ville de Cochin, & du meſme pas il alla aſſiéger Vaipan. La ſituation avantageuſe de cette place, & l'hiver qui approchoit, obligerent les ennemis à lever le ſiége, qu'ils recommencerent auſſitoſt qu'on put ſe mettre en campagne.

ANS DE J. CHRIST. 1503.

Cependant, Sodrez qui avoit rangé la coſte de Cambaja, & pris ſix vaiſſeaux Arabes, relâcha dans l'Iſle de Curémur, voiſine du Cap de Guardafu. Cette Iſle eſt habitée par quelques Sarazins, qui ne s'occupent qu'à l'Agriculture. Les Inſulaires voyant que les Portugais avoient moüillé dans leur port, comme dans un lieu de ſeureté, les avertirent d'en ſortir vers le commencement du mois de May, à cauſe des tempeſtes qui s'y élevent, & qui font périr les vaiſſeaux qui s'y trouvent à l'ancre. Sodrez négligea cet avis, dans l'eſpérance de prendre & de piller les navires Mahométans, qu'il attendoit au paſſage, & préferant ſon intereſt à la ſeureté de ſa perſonne & à celle de ſon vaiſſeau, il ne put ſe dérober à ſon malheur, & périt ainſi qu'on luy avoit prédit.

Ferrarius. Baudrand, Lex. Geogr.

Mort de Vincent Sodrez.

Les autres bâtimens Portugais que Pierre Ataïde commandoit, changerent de rade. Ils n'en démarerent néanmoins que quand le tems de la navigation fut devenu plus favorable pour retourner à Cochin, & pour ſecourir leurs compatriotes & leurs alliez; à quoy Sodrez s'étoit ſi durement oppoſé. Ils eſſuyerent à leur tour de ſi grands orages à la ſortie de la mer des Indes, qu'au lieu d'aller à Cochin, ils furent pouſſez dans l'Iſle Anchedive, où ils ſe virent obligez d'hiverner.

Les affaires étoient dans cette ſituation aux Indes, quand la naiſſance de l'Infante Iſabelle, répandit en Portugal une joye génerale, & qu'on peut dire, que les Prin-

Faria i Souza, part. 3. Oſorius, liv. 3.

ANS DE J. CHRIST. 1503.

ceſſes en naiſſant, ne cauſent pas toûjours aux peuples, qui ne ſouhaitent d'avoir que des Princes pour Maîtres. Il ſembloit qu'on préviſt déja les rares qualitez que le ciel feroit paroiſtre un jour dans Iſabelle. La beauté de cette Infante égala dans la ſuite le caractére de ſon eſprit, & la grandeur de ſon courage ; ce qui la rendit digne du trône & du cœur de l'Empereur Charles V. avec qui elle fut mariée. Quelque tems aprés la naiſſance de cette Princeſſe, la Cour alla à Tomar, où les Chevaliers de S. Jean de Jéruſalem s'aſſemblerent pour faire pluſieurs Reglemens, touchant la diſcipline de leur Ordre, & ainſi cette année finit auſſi heureuſement,

1504.

que la ſuivante commença. Et de fait le Roy ne pouvoit pas faire une action plus loüable au commencement de cette année, que de travailler à la propagation de la foy en Afrique. Dans cette penſée, il envoya des Eccléſiaſtiques dans le Royaume de Congo, où l'on avoit preſché les veritez de l'Evangile par les ſoins du Roy Jean II. ſon prédeceſſeur, & en fit partir un grand nombre ſur un vaiſſeau qu'on équipa tout exprés. Comme ces peuples parurent d'abord touchez des céremonies de noſtre culte, & des maximes de noſtre Religion, on continua à leur en donner de plus grandes inſtructions, & dans la ſuite ils en furent ſi vivement convaincus par le zéle de ces Miſſionnaires, qu'ils demanderent à eſtre baptiſez.

Le Roy envoye des Miſſionnaires à Congo.

Le Roy & la Reine de Congo, qui avoient receu le baptême ſous le régne de Jean II. avoient appris la langue Portugaiſe, converſoient avec les Miſſionaires, & ſe fortifioient tous les jours dans la nouvelle Religion qu'ils avoient embraſſée. Emanuel, à qui l'on mandoit le progrés de cette Miſſion, en écrivit au Roy de Congo, & luy demanda ſes enfans pour les faire élever dans le Chriſtianiſme, & dans l'étude des belles lettres. Ce Prince Africain les luy ayant envoyez, le Roy ordonna qu'on priſt autant de ſoin de leur éducation, que de celle de ſes propres enfans.

Le Roy de Congo envoye ſes enfans en Portugal.

Aprés qu'Emanuel eut donné des ordres ſi ſolides pour les affaires de la Religion en Afrique, ce Prince qu'on avoit informé du mauvais ſuccés de la guerre de Zamorin contre Trimumpara, fit équiper une nouvelle flotte compoſée de douze grands vaiſſeaux, qu'il envoya aux Indes, ſous la conduite de Lopez Soarez de Menezés. Comme cette flotte ne ſuffiſoit pas pour venger Trimumpara, & pour le rétablir ſur ſon trône, le Roy ſe fit un honneur d'entrer dans la querelle de ce Prince dépoüillé, qui n'étoit malheureux, que parce qu'il avoit été de ſes amis. Dans cette veuë, il choiſit Ferdinand Almeïda, & Alfonſe Albuquerque, pour paſſer aux Indes, où ils arriverent fort heureuſement, & meſme peu de tems aprés qu'ils eurent mis à la voile. Pierre Ataïde & Edoüard Pachéco, qui étoient venus moüiller à la rade de Vaipan en meſme-tems qu'eux, les accompagnerent. Ils allerent ſaluer Trimumpara, à qui Emanuel envoyoit une ſomme de dix mille ducats, pour diſtribuer à ceux dont il étoit le plus content, & qui luy avoient été les plus fidelles.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

Voyage d'Almeïda & d'Albuquerque aux Indes.

Les Calécutains, qui ne devoient qu'à leur multitude la victoire qu'ils avoient remportée, prirent l'allarme en voyant arriver les vaiſſeaux Portugais, & ſe débanderent. Les Portugais les ayant pourſuivis durant quelque tems, en tuerent pluſieurs, & revinrent dans leurs vaiſſeaux. Ce fut là qu'ils ſe diſpoſerent à deſcendre dans une petite Iſle proche de Cochin. Ils y entrerent plus aiſément qu'ils ne ſe l'étoient perſuadé, la brûlerent, & quelques autres bourgades qui en dépendoient. Ils marcherent enſuite vers Cochin, & aprés une aſſez vigoureuſe défenſe de la part des ennemis, ils remirent Trimumpara en poſſeſſion de la capitale de ſon Royaume, & de la meilleure partie de ſes Etats. Il y eut néanmoins quelques villes d'où les Gouverneurs, que Zamorin y avoit mis, lors qu'il les rangea à ſon obéïſſance, raſſemblerent des troupes, & s'oppoſerent aux Portugais; mais comme ils ne ſe virent pas aſſez forts pour leur réſiſter, ils

ANS DE J. CHRIST. 1504.

abandonnerent les places qu'ils s'étoient flattez de défendre.

Aprés le rétabliſſement de Trimumpara, les Portugais luy propoſerent de faire conſtruire une citadelle vers l'embouchure du port, pour mettre Cochin en ſeureté contre les inſultes des ennemis, pour s'y mettre eux-meſmes, & pour y porter tous leurs effets. Trimumpara y conſentit, & fournit autant qu'il put à cette dépenſe. Quand cette forteresſe fut entiérement achevée, on y fit une Chapelle, & l'on rendit des graces ſolemnelles à Dieu, du rétabliſſement de Trimumpara dans ſes Etats, & de la réduction de la ville de Cochin ſous ſon obéïſſance; de ſorte qu'il ſembloit que l'on ſolemniſaſt un double triomphe, où l'Egliſe Romaine & la nation Portugaiſe, entroient en meſme-tems en poſſeſſion du ſpirituel & du temporel de cette ville.

Rétabliſſement de Trimumpara.

Les deux Albuquerques eſtant paſſez de-là dans l'Iſle de Repelin, la ravagerent entiérement; ils prirent les vaiſſeaux qui étoient à la rade, & répandirent de l'effroy dans les lieux où ils ne purent aller faire le dégaſt, parce qu'ils étoient inacceſſibles. Le Gouverneur de cette Iſle, qui s'étoit retranché dans ces défilez, en ſortit à la teſte de ſix mille Nayres; il donna ſur les Portugais, les pourſuivit juſque dans leurs vaiſſeaux, & leur tua beaucoup de gens. Edoüard Pachéco, qui commandoit l'arriére-garde des Portugais, penſa eſtre de ce nombre, ayant été envelopé par les ennemis; mais les deux Albuquerques le ſécoururent & le dégagerent, & il en fut quitte pour abandonner une partie du butin qu'il avoit fait dans le pillage des habitations & des vaiſſeaux.

Les Calécutains enflez de cet avantage, ſe promettoient déja de chaſſer les Portugais de leur païs. Ils s'entretinrent dans cette eſpérance pendant quelques jours; mais quand ils ſceurent que leurs ennemis avoient receu de nouvelles troupes, & qu'ils ſe diſpoſoient à faire une deſcente, ils éviterent leur rencontre, & reprirent le chemin des lieux d'où ils étoient venus. Quoi-qu'ils fiſſent

de grandes marches, & avec une extrême précaution, cependant les Portugais & les Cochinois joignirent l'arriére-garde ennemie, la taillerent en piéces, & récouvrerent une partie du butin qu'ils avoient été contraints d'abandonner. ANS DE J. CHRIST. 1504.

Les Portugais entrerent enſuite dans l'Iſle de Cambala. La garniſon qui y étoit la défendit ſi foiblement, qu'ils n'eurent pas de peine à s'en rendre les maîtres. Comme ils ne vouloient pas ſe charger de tous les priſonniers qu'on y avoit faits, on choiſit les plus apparens d'entre-eux, & l'on paſſa le reſte au fil de l'épée.

Zamorin ne ſe voyant plus en état de ſoutenir la guerre, où les Arabes l'avoient embarqué, & craignant qu'elle ne luy coutaſt le reſte de ſes Etats, dont la meilleure partie étoit abſolument ruinée, ſongea ſérieuſement à ſauver ce qui luy en reſtoit, ou du pillage, ou de l'incendie. Dans cette veuë, il ſe détermina à traiter d'une longue & durable paix avec les Portugais, à laquelle les remontrances continuelles que luy faiſoit Naubeadarim, contribuerent preſque autant que l'extrémité de ſes affaires. Renouvellement de Paix entre Zamorin & les Portugais.

Les Portugais en accepterent les propoſitions que l'Ambaſſadeur de Zamorin vint leur faire. Il fut arreſté par ce traité, qu'auſſitoſt aprés la publication de cette paix, on déſarmeroit de part & d'autre, ſur terre & ſur mer; que la liberté du commerce ſeroit ouverte entre les deux nations; que les effets qui avoient été pillez dans la Factorie des Portugais, leur ſeroient reſtituez; que pour faire une compenſation de ceux qu'on ne pourroit recouvrer, Zamorin s'engageroit à leur donner des épiceries, pour les dédommager de ce qui avoit été perdu; que le trafic des Calécutains ſeroit abſolument interdit avec les Arabes; que cette paix ſeroit commune entre les Calécutains, les Cochinois, & les Portugais, & qu'enfin, Trimumpara regneroit paiſiblement dans ſes Etats, ſans que Zamorin puſt l'inquiéter par aucune guerre. Conditions de cette paix.

La paix ayant été ainſi concluë, Albuquerque envoya

ANS DE J. CHRIST. 1504.

voya Pachéco en Cranganor, où Zamorin avoit depêché Naubeadarim, pour faire délivrer aux Portugais les marchandiſes dont on étoit convenu ; mais dans le tems que les Calécutains ſatisfaiſoient aux conditions du traité, les Portugais ſemblerent y contrevenir par la priſe que Corréa fit d'un vaiſſeau marchand qui faiſoit voile de Calécut à Cranganor, & qu'il fit mener à Cochin.

Les Portugais prennent un vâiſſeau Calécutain.

Naubeadarim ſe plaignit à François Albuquerque, de cette irruption, qui ſeule étoit capable de rallumer la guerre, avec plus de fureur que jamais entre les deux Nations, ſi Zamorin en euſt été informé, avant qu'on euſt ordonné la reſtitution de ce vaiſſeau. Comme Albuquerque ne répondit qu'avec indifférence à de ſi juſtes plaintes, Zamorin fut outré de ce procedé, & arma tout de nouveau contre les Portugais, & contre leurs alliez. Trimumpara, ſur qui alloit tomber tout le reſſentiment du Roy de Calécut, envoya demander du ſecours à François Albuquerque, qui ne luy donna qu'un grand & un petit vaiſſeau, avec deux caravelles commandées par Edoüard Pachéco. Le Roy de Cochin les joignit à cinquante autres bâtimens qu'il avoit, mais dont les équipages étoient ſi délâbrez, que Trimumpara ne ſe trouvoit pas en état de réſiſter à ſes ennemis, s'il n'étoit mieux ſecouru des Princes ſes voiſins, que de ſes nouveaux alliez.

Naubeadarim s'en plaint

Cependant les deux Albuquerques remirent à la voile. Ils allerent en Cananor, où ils trouverent des lettres que leur avoient écrites Raphael Reinel, & Cojebique fameux Capitaines Indiens, qui avoient toûjours favoriſé le parti des Portugais. Ces deux Officiers avertiſſoient les Albuquerques, que toutes choſes étoient diſpoſées à Calécut, pour recommencer la guerre plus vivement que jamais, à moins qu'ils ne fiſſent raiſon à Zamorin du pillage que l'on avoit fait d'un de ſes vaiſſeaux, depuis la concluſion du traité ; mais au lieu d'entrer dans la juſtice de cette remontrance, les Albuquerques partirent de Cananor pour retourner en Portugal.

Les

ANS DE J. CHRIST. 1504.

Les vaiſſeaux des Albuquerques s'étant ſéparez, Alfonſe arriva heureuſement dans le port de Liſbonne, vers la fin de cette année. Les grandes tempeſtes qu'il avoit eſſuyées avoient ruiné ſon équipage; mais ſi ſon bâtiment étoit en ſi mauvais état, il étoit chargé d'une grande quantité de marchandiſes fort précieuſes. François Albuquerque ſon frere, & Nicolas Coëllo périrent; on n'a jamais ſceu par quelle avanture ils firent naufrage, & l'on a toûjours attribué ce genre de mort à la punition que François Albuquerque ſembloit s'eſtre attirée du ciel, en abandonnant Trimumpara, au plus cruel de ſes ennemis. A l'égard du vaiſſeau de Pierre Ataïde, il échoüa. Ce Capitaine ſe ſauva avec quelques matelots, ſur les débris de ſon navire. Ils aborderent à Mozambique, où Ataïde eſtoit mort, ce qui obligea les matelots à paſſer du coſté de Mélinde.

Naufrage de François Albuquerque.

On apprit en meſme-tems qu'Antoine Saldagne, qui étoit parti de Liſbonne pour aller croiſer la mer, entre Guardafu & le Golfe de la mer d'Arabie, avoit auſſi été battu de la tempeſte; que ſes vaiſſeaux avoient été ſéparez; que celuy de Fernand Pereira avoit été porté à Mélinde; que ce Capitaine y avoit peu demeuré, & qu'il avoit fait voile vers Socotora, qui eſt une des Iſles de la mer rouge, juſqu'alors inconnuë aux Européens.

D'autre part, Saldagne aborda dans l'Iſle de *S. Thomas*, & cela par l'ignorance de ſon Pilote, qui avoit perdu ſa route. Cette Iſle eſt ſituée ſous l'Equateur, & aprés de ſoixante lieuës de circuit. Comme les Portugais ont été les premiers qui l'ayent découverte, ils y envoyerent des colonies pour la défricher, & la rendirent à force de travail & de ſoins, auſſi floriſſante qu'elle avoit toûjours été inculte & deſerte. La ville eſt préſentement bâtie ſur une petite riviére qui la partage en deux parties. L'une ſe nomme *la Citada*, à cauſe de l'Egliſe catédrale; de la maiſon du Corrégidor, & de celles des plus notables d'entre ces Inſulaires. L'autre partie de cette ville eſt appellée *Rabald*, où les artiſans & les matelots demeurent. Il y a dans cette Iſle une citadelle flanquée de quatre baſtions, & entourée

Situation de l'Iſle de ſaint Thomas. *Lexicon. Geogr. Ferrar. & Baudr.*

Ans de J. Christ. 1504.

d'une autre petite riviére qui en moüille les murailles. Vers le milieu de l'Iſle on voit une montagne, dont la cime eſt couverte de grands arbres qui ſont toûjours environnez de nuages. Il en tombe une roſée que l'on conduit par différens canaux dans les ſucreries. Le peu de tems que Saldagne voulut y ſéjourner l'expoſa à de nouveaux périls; la tempeſte le pouſſa dans un Golfe, en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance; le meſme coup de vent ſépara le vaiſſeau de Rodrigue Ravaſque, de celuy de Saldagne, luy fit paſſer le Détroit, le porta vers Mozambique, & l'obligea d'aller moüiller devant Quiloa. Il y attendit Saldagne pendant trois ſemaines; mais comme il n'en apprit aucunes nouvelles, il ſortit de ce port à la faveur d'un meilleur vent que celuy qui l'y avoit fait aller, & prit la route de l'Iſle de Zanzibar, diſtante de Monbaça de quarante lieuës ou environ.

Ravaſque Capitaine Portuguais croiſe la mer.

Zanzibar, n'eſt ſéparé de la Terre Ferme que par un bras de mer; mais ſi étroit, que les vaiſſeaux ne peuvent y paſſer ſans eſtre découverts par les ſentinelles de l'Iſle; auſſi Ravaſque ne voulut point hazarder de le faire; il aima mieux demeurer dans les environs de Zanzibar à rançonner les vaiſſeaux qui venoient y prendre port, que de s'expoſer au feu des Inſulaires. Ce brigandage étoit trop grand, & faiſoit trop d'éclat pour eſtre ſouffert plus long-tems, & de fait, ces peuples aſſemblerent tout ce qu'ils purent de gens, ſoit de Zanzibar, ou des Iſles voiſines; ils déclarerent la guerre aux Portugais, & les pourſuivirent le plus vivement qu'ils purent pour les engager à ſe retirer. Le ſeul Prince de Zanzibar, qui ne s'étoit point encore déclaré leur ennemi, fit avertir Ravaſque, de ne pas continuer ſes courſes ſur les vaiſſeaux qui faiſoient voile vers les Iſles, & luy manda, qu'à l'égard de ceux qu'il avoit rançonnez, il conſentoit que les marchandiſes luy demeuraſſent, pourveu qu'il rendiſt l'équipage & le canon qu'il avoit pris; mais ce Capitaine, loin de déferer à une ſi juſte demande, répondit qu'il ne rendroit rien de ce qu'il avoit gagné ſur les ennemis de

Le Prince de Zanzibar s'en plaint.

ſa Nation. Un ſi dur refus obligea ce Prince à mettre à la mer quelques bâtimens pour en tirer raiſon, & pour contribuer à la ſeureté de ſon petit Etat. Ravaſque en ayant eu avis les fit inſulter avant qu'ils fuſſent ſortis de leur port. Les Inſulaires, quoique ſurpris, ſe défendirent; mais comme ils n'entendoient pas la manœuvre du combat, les Portugais que Ravaſque avoit détachez, étant plus habiles qu'eux, les forcerent, & leur prirent quatre vaiſſeaux, ſur leſquels le fils du Prince perdit la vie; les autres bâtimens ſe ſauverent où ils purent. Ce déſavantage obligea le Prince à capituler; ce qui fut fait moyennant une certaine ſomme d'or dont on convint, & qu'il devoit payer tous les ans à Emanuel, par forme de tribut.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

Ce Prince devient tributaire d'Emanuel.

Ravaſque fit voile enſuite vers Mélinde. Sur le bruit qui couroit, que les Rois de Mélinde & de Monbaça ſe faiſoient la guerre, il entra dans le port de Monbaça, attaqua deux vaiſſeaux de charge, & les prit avec trois autres petits bâtimens qui y étoient à l'ancre. Parmi les priſonniers que l'on y fit, on trouva douze Arabes, qui attendoient un navire chargé de pluſieurs effets de grand prix. Comme les Portugais ſceurent qu'ils étoient des principaux bourgeois de la ville de Brava, éloignée de Monbaça d'environ vingt lieuës, ils ne ſe contenterent pas d'en tirer une groſſe rançon; mais ils les engagerent encore à porter le reſte des habitans à leur livrer la ville, & à reconnoiſtre le Roy de Portugal pour leur Souverain. Cependant le vaiſſeau des Arabes arriva dans le port de Monbaça, ſans qu'on les inquiétaſt en aucune maniére.

Priſe de pluſieurs bâtimens ennemis.

Saldagne y vint auſſi moüiller en meſme-tems, avec trois bâtimens qu'il avoit gagnez dans ſa navigation. Le Roy de Monbaça ne ſçachant pas à quel deſſein tant de vaiſſeaux s'aſſembloient dans le port de ſa ville, craignit que les Portugais, qui étoient amis du Roy de Mélinde, avec qui il s'étoit broüillé, ne luy déclaraſſent la guerre. Dans cette veuë, il fit ſa paix avec le Mélindois, pour ne ſe point attirer d'affaire avec les Portugais.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

Tandis que les choſes étoient dans cette ſituation aux Indes, on fit une perte en Portugal, en la perſonne d'Alfonſe, neveu d'Emanuel, & Connétable du Royaume. Cet Alfonſe mourut dans le plus bel âge de ſa vie, & laiſſa une fille, qui fut mariée avec Pierre, Prince de Villa-Réal.

Mort du Connétable Alfonſe.

Mort de la Reine de Caſtille.

La mort d'Iſabelle, Reine de Caſtille, fille de Jean II. Roy de Caſtille, & d'Eliſabeth de Portugal, fut un nouveau ſujet de triſteſſe, pour l'un & pour l'autre Royaume. Le Portugal auroit eu lieu de modérer un peu la ſienne, dans la joye que répandit la naiſſance de l'Infante Béatrix, ſi pour comble des malheurs qui y étoient arrivez cette année, on n'euſt pas ſenti les ſecouſſes de pluſieurs tremblemens de terre. Ils furent ſi violens, que la plûpart des gens ſe virent obligez d'abandonner les villes, & de faire dreſſer des pavillons & des tentes dans la campagne, pour n'eſtre point enſévelis ſous les ruines de pluſieurs maiſons qui croulerent.

Tremblemens de terre en Portugal.

Les affaires d'Afrique ne contribuoient pas moins à la gloire du Roy, que celles des Indes à l'utilité de ſon Royaume. Jean de Menezés, à qui Emanuel avoit donné le commandement de la flotte qu'il y avoit envoyée, trouva le moyen d'arreſter les courſes des Maures, qui infeſtoient l'Ocean. Ces Corſaires donnoient la chaſſe indifféremment, aux vaiſſeaux Portugais & à ceux de leurs Alliez, & les conduiſoient dans le port de Larache, l'une des plus conſidérables villes de Barbarie.

Menezés Général de la flotte, croiſe la mer.

Comme l'entrée du port de Larache étoit défenduë par une tour bien munie d'artillerie, & que les Maures y entretenoient une bonne garniſon, il étoit difficile d'en approcher à moins que l'on n'uſaſt de ſurpriſe. Pour y réüſſir, Menezés envoya quatre caravelles, qui à la faveur de la nuit approcherent de la tour, & qui ſe trouverent le lendemain à l'embouchure du port. Menezés qui de ſon coſté, attendoit l'occaſion de la marée pour faire voile avec toute ſa flotte vers Larache, appareilla pour ſe mettre à la mer. A peine le jour eut-il commencé à paroiſtre,

Oſorius, liv. 3.

que les Maures apperceurent les caravelles, & firent un feu conſidérable, mais Menezés y avoit préveu. Il avoit fait remplir de ſacs à terre l'une des caravelles, qui, préſentant le flanc aux ennemis, recevoit tous les coups de canon qu'ils tiroient ſur les autres caravelles, & les mettoit à couvert du feu des Barbares. Ainſi les Portugais approcherent de la tour, vers laquelle la marée, qui étoit fort haute, les pouſſoit inſenſiblement. ANS DE J. CHRIST. 1504.

Cependant Menezés répondoit au feu des Maures, par celuy de ſes vaiſſeaux, qu'il avoit fait entrer dans le port. Comme le Canal eſt profond, les caravelles aborderent aiſément : alors les troupes qui étoient deſſus firent leur deſcente ; les Maures s'y oppoſerent autant qu'ils purent ; mais le détachement que Menezés avoit fait pour ſoutenir ceux qui mettroient pied à terre, décida bientoſt cette affaire. Les Portugais tuerent un grand nombre de ces Barbares, réduiſirent les autres à ſe ſauver, mirent le feu à une galére qui étoit dans le port, s'emparerent de quelques vaiſſeaux ennemis, & ſe retirant avec la marée qui commençoit à baiſſer, ils retournerent à Arzile, chargez de butin & comblez de gloire.

Deſcente des Portugais à Larache.

Ils retournent à Arzile.

Cette action fut ſuivie d'une autre plus hardie dans ſon entrepriſe, plus périlleuſe dans ſon éxecution, & auſſi heureuſe dans le ſuccés. Les Maures qui avoient accoûtumé de prendre leurs quartiers d'hiver dans les montagnes, où il étoit difficile de les aller forcer, s'étoient encore rétranchez au pied de celle de Farobe, qui fait partie du petit Atlas. Cette montagne les couvroit d'un coſté, & la riviére groſſie par les torrens, les mettoit en ſeureté de l'autre. Là ces peuples donnoient tous leurs ſoins à la culture de la terre, à la chaſſe, & à la nourriture de leurs troupeaux. Menezés qui avoit formé le deſſein de les y aller ſurprendre, fit faire de petites nacelles qu'un cheval pouvoit porter ; il choiſit deux cens cavaliers, en qui il avoit le plus de confiance, monta à cheval, & ne leur déclara ſon deſſein que quand il fut arrivé ſur le bord de la riviére. Alors il ordonna qu'on jettaſt

Belle action de Menezés.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

les nacelles à l'eau pour paſſer ſes troupes, & que chaque cavalier tinſt ſon cheval par les reſnes, pour luy faire traverſer la riviére à la nage. Menezés qui connoiſſoit le païs, poſta ſes gens en de certains endroits élevez & avantageux, d'où ils pouvoient obſerver quand les Maures iroient chaſſer, ou travailler dans la campagne, ainſi qu'il arriva bientoſt aprés que les Portugais ſe furent mis en embuſcade. Les Portugais ſortirent alors de leurs poſtes; ils ſe partagerent en différens petits corps, entrerent dans les habitations, firent main baſſe ſur ceux qui y étoient demeurez, & porterent l'épouvante dans les autres villages, où ils continuerent de faire le dégaſt, tandis que Menezés faiſoit conduire au bord de la riviére, le bétail qu'on avoit pris pour la luy faire paſſer à la nage. Tout cela s'éxecuta ſans qu'il euſt perdu un ſeul homme, ni que les Maures ſe fuſſent mis en devoir de s'y oppoſer. Ils l'euſſent pu faire néanmoins, & fort aiſément, s'ils ſe fuſſent emparez du gué par où les Portugais étoient deſcendus dans leur païs.

D'un autre coſté, le prodigieux armement que Zamorin avoit ſur pied, cauſoit de mortelles allarmes à Trimumpara. Ce Prince ne ſe voyoit pas en état de ſoutenir les approches d'un ſi redoutable ennemi. Le peu de gens fidelles qu'il avoit, le petit nombre de ſoldats & de vaiſſeaux qu'Albuquerque luy avoit laiſſez, ſous le commandement de Pachéco, ne luy donnoient pas la moindre eſpérance, ni de ſe ſauver, ni de ſe défendre, & pour comble de malheur, on l'avertit que ce Capitaine Portugais méditoit ſa retraite. Trimumpara que ce deſſein achevoit de déconcerter, ſe réſolut de luy en parler, & meſme dans des termes auſſi honteux pour Pachéco, s'il l'abandonnoit, que peu avantageux pour les Portugais, dont il devenoit la victime pour avoir été leur ami.

Inquiétude de Trimumpara.

Pachéco ne pouvant ſouffrir que Trimumpara luy fiſt une telle injure, s'engagea à mourir les armes à la main pour ſa défenſe, ou à vaincre Zamorin, qu'il ſe promettoit de mener vif ou mort en Portugal. Quoi-qu'il n'y

euſt pas grande apparence que les choſes tournaſſent comme Pachéco le diſoit, cependant cela raſſeura Trimumpara, & diſſipa ſa crainte & ſes injuſtes ſoupçons. ANS DE J. CHRIST. 1504.

Aprés ces aſſeurances Pachéco ne s'occupa que des moyens, dont il ſe ſerviroit pour la défenſe du Roy de Cochin. Dans cette veuë, il aſſembla les plus riches Arabes & les principaux bourgeois de la ville. Il leur remontra de quelle importance il étoit pour eux & pour leur patrie, de faire les derniers efforts pour s'affranchir du pouvoir des Calécutains; il éxagera quelle ſeroit leur tirannie, ſi le droit des armes confirmoit en eux cette haine invéterée & mortelle, que de tout tems ils avoient eu pour les Cochinois; il les exhorta à ne ſe point étonner du nombre de leurs ennemis; mais ſur tout, il leur fit voir quelle ſeroit la honte de ceux qui par lâcheté ou par intereſt, trahiroient leur patrie pour paſſer dans le parti contraire, & il ajoûta à cette honte la menace des plus rudes ſuplices que mériteroit une perfidie de cette nature. Ce Capitaine prononça ces derniéres paroles d'un ton ſi ferme & ſi fier, que les moins réſolus dans le parti de Trimumpara, prirent une nouvelle aſſeurance en Pachéco, & ſe trouverent ébranlez par la ſeule crainte des peines dont il intimida les traîtres. Aprés avoir ainſi diſpoſé les peuples, il repréſenta à Trimumpara la néceſſité de créer des Officiers pour entretenir quelque diſcipline parmi ſes troupes; il ſe fit des armes de tout ce qu'il trouva, donna des fléches & des pierres à ceux qui ne connoiſſoient, ni l'uſage de la poudre, ni celuy de manier le fer, établit des corps de garde, poſta des ſentinelles, & ſe retrancha le mieux qu'il luy fut poſſible dans Cochin.

Pachéco ſe diſpoſe à défendre Trimumpara.

Quoy qu'on euſt pris de tres-grands ſoins pour retenir chacun dans ſon devoir, toutefois on ſurprit quatre peſcheurs qui ſe ſauvoient de la ville pour s'aller jetter du coſté des ennemis, à qui ces perfides n'auroient pas manqué de réveler toutes les méſures que Pachéco avoit priſes pour la défenſe de Trimumpara. Comme il étoit tres-important de faire un éxemple de ces transfuges,

Evaſion de quatre Cochinois, & leur punition.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

on les mit aux fers, & bientoſt aprés on les condamna à la mort ; mais dans le tems qu'on eſtoit preſt de les exécuter, Trimumpara touché aſſez à contretems d'une trop molle pitié voulut leur pardonner. Pachéco s'y oppoſa, & la peine de leur mort fut commuée en celle de la priſon.

Au reſte, Pachéco s'ennuyoit de ne voir faire aucun mouvement aux ennemis, eux dont les forces étoient ſi ſupérieures aux ſiennes. Pour les tirer de cette létargie, il alla faire des contributions juſque dans les villages les plus proches de l'Iſle de Repelin. Zamorin piqué de cette hardieſſe, ſe mit en campagne pour réprimer ces hoſtilitez. Ce Prince marcha vers Cochin, où il ne hazarda pas d'entrer par mer du coſté du Nord. Outre qu'il y a beaucoup d'Iſles qui forment des détroits, que le ſable qui s'y arreſte, rend impraticables aux bâtimens les plus legers, on y avoit encore conſtruit pluſieurs tours qui en défendoient l'entrée : ainſi Zamorin réſolut d'attaquer Cochin, du coſté de l'Iſle de Cambala, dont le Seigneur étoit un de ſes alliez. Quoique ce paſſage fuſt aſſez bien fortifié, Pachéco y envoya encore un de ſes meilleurs vaiſſeaux ; il renforça la garniſon de la Forteresſe, augmenta l'équipage des deux autres vaiſſeaux & des caravelles, & diſtribua le reſte de ſes troupes ſur d'autres petits bâtimens.

Diſtribution des troupes de Pachéco.

Trimumpara, dont l'armée n'étoit compoſée que de cinq mille hommes, en détacha cinq cens ſous les ordres de deux Officiers Malabares, nommez Candagore & Frangore, & les envoya à Pachéco, qui les avoit demandez. Pachéco ſçachant que Zamorin n'étoit pas encore arrivé à Cambala, où étoit le rendez-vous géneral de ſon armée, profita de ce retardement, & alla faire le dégaſt dans le païs d'alentour. Comme il ne ſe contentoit pas d'avoir ravagé les lieux par où il avoit paſſé, il ſe détermina d'aller inſulter huit cens Arquebuſiers, poſtez à l'entrée de cette Iſle. Aprés les en avoir chaſſez, il entra dans quelques bourgades, en enleva les bœufs qu'il y trouva, les fit tuer, & en ravitailla ſes vaiſſeaux.

Les

Les Nayres de Cochin regardoient cette action comme un crime, ou du moins comme un mépris qu'on faiſoit de leur loy, qui leur défend d'uſer de la chair de ces animaux pour leur nourriture. Ils ſe plaignirent du violement que les Portugais faiſoient de leur coûtume, à laquelle ils euſſent voulu les aſſujettir; mais Pachéco, qui ne s'embarraſſoit pas du murmure des Nayres, continua à faire diſtribuer cette viande à ſes ſoldats. ANS DE J. CHRIST. 1504.

Cependant les Cochinois qui s'étoient allarmez au ſimple recit des forces de Zamorin, ſe raſſeurerent ſur les ſeuls diſcours de Pachéco, & veſcurent dans cette eſpérance, juſqu'à ce que l'armée du Roy de Calécut commençaſt à paroiſtre. Quand ils la virent ſi nombreuſe, les plus fermes furent ébranlez, ſur tout depuis qu'ils ſceurent qu'elle étoit groſſie, par les grands & formidables ſecours que Zamorin avoit receus des Princes ſes voiſins & ſes tributaires. Le Roy de Tanor étoit venu à la teſte de quatre mille hommes; celuy de Bipur en avoit fourni douze mille; le Roy de Cotagam en commandoit dix-huit mille, & celuy de Curige en avoit amené trois mille. Tous ces corps d'armée avoient des Commandans de leur meſme nation, des drapeaux particuliers, & des armes différentes. Naubeadarim conduiſoit vingt mille hommes, parmi leſquels il y avoit pluſieurs Arabes. Toutes ces troupes formoient enſemble une armée de plus de cinquante ſept mille hommes. Zamorin avoit encore quatre-vingt-quatre vaiſſeaux de guerre & ſoixante-ſeize brigantins, remplis de ſacs à laine pour oppoſer aux coups de canon, & pour mettre ſa flotte à l'abri du feu des Portugais. On comptoit ſur cette flotte prés de douze mille hommes d'équipage. Comme ſi cela n'euſt pas ſuffi pour ruïner une plus grande armée que celle de Trimumpara, Zamorin avoit fait élever pendant la nuit un cavalier, & conſtruire une tour vis-à-vis du corps de garde des Portugais; ce qui les incommodoit ſi fort, que meſme les ſentinelles n'oſoient paroiſtre que derriére des ſacs à terre. Enfin, les Calécutains faiſoient préceder leur flotte

Troupes envoyées à Zamorin.

Flotte de Zamorin.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

par vingt de leurs brigantins, qui étoient enchaînez les uns avec les autres, à deſſein d'entourer les premiers vaiſſeaux Portugais qu'ils rencontreroient, & de les embarraſſer d'une maniére à ne pouvoir, ni ſe défendre, ni ſe ſauver.

Pachéco qui tantoſt mettoit pied à terre pour poſter des ſoldats, & qui tantoſt remontoit ſur ſes bâtimens pour y donner de nouveaux ordres, fit à l'exemple de Zamorin, enchaîner quelques petites barques pour occuper toute la largeur du canal, pour arreſter la manœuvre des ennemis, & pour ruiner leurs deſſeins. Cependant les Barbares s'approcherent de l'Iſle de Cochin avec intention de faire leur deſcente au bruit des trompettes. Les Cochinois allarmez par le nombre effroyable de leurs ennemis, plierent, & ne reconnurent plus, ni leur devoir, ni la voix de leurs Officiers. Les Portugais & les Arabes furent les ſeuls qui ſoutinrent le choc le plus long-tems, & avec le plus de courage, quoique le feu des Barbares fuſt ſupérieur au leur. Pachéco, qui attendoit l'occaſion de donner, vint à leur ſecours, & lâcha une bordée de ſon gros vaiſſeau ſi à propos, que l'épouvante ſe miſt dans l'armée ennemie. Cette conſternation étoit trop favorable pour n'en pas profiter. Ce Capitaine lâcha incontinent aprés ſon autre bordée. Le deſordre s'augmentant alors avec la terreur, les premiers vaiſſeaux ſe trouverent hors de combat. Comme le reſte de la flotte n'étoit plus en état de ſe défendre, l'armée de terre ſe débanda, croyant celle de mer en déroute. Enfin la nuit qui ſurvint, favoriſa la fuite des Barbares, & ſervit à cacher leur lâcheté. Ils ſe tinrent pour vaincus, parce qu'ils avoient eu à faire à des gens plus accoutumez qu'eux à diſputer une victoire.

Les Barbares veulent faire une deſcente.

Déroute des Cochinois ſur mer & ſur terre.

Les Calécutains prennent la fuite.

Les Calécutains, ayant raſſemblé pendant la nuit ce qu'ils avoient pû du débris de leurs troupes, revinrent à la charge dés le point du jour, & renouvellerent leurs efforts par terre & par mer, pour forcer les guez de Palignare & de Palurce, éloignez de l'Iſle de Cochin d'environ trois lieuës. Ces deux endroits étant les ſeuls par où ils eſ-

Oſorius, liv. 3.

péroient de deſcendre plus aiſément dans cette Iſle; mais Pachéco y avoit préveu, ayant fait enfoncer dans le ſable des pieux ferrez à l'entrée de ces guez, pour empêcher l'abord des vaiſſeaux, & la deſcente des ennemis. D'ailleurs, ce Capitaine prudent & courageux s'étoit précautionné, afin que les ennemis ne forçaſſent pas les deux guez en meſme-tems. Celuy de Palignare n'étoit praticable à l'infanterie, que quand la mer s'étoit retirée; car lors que le flux augmentoit, & qu'il le rempliſſoit, il y avoit trop d'eau pour le faire paſſer aux gens de pied, & trop peu pour y faire entrer de grands vaiſſeaux, qui ne pouvoient y naviger, parce que le canal, quoique rempli, n'avoit pas aſſez de profondeur.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

Pachéco ſe diſpoſe à ſe défendre.

A l'égard du gué de Palurce, il eſt vray que les grands bâtimens pouvoient le traverſer aiſément, lorſque le flot de la mer augmentoit; mais comme il falloit qu'ils s'en retournaſſent & qu'ils repriſſent le large, à meſure qu'il diminuoit, ce tems ne ſuffiſoit pas pour entreprendre quelque action. Ainſi quand l'infanterie pouvoit paſſer le gué de Palignare, il étoit impoſſible à la flotte de traverſer celuy de Palurce; & l'impétuoſité du reflus au gué de Palignare, empêchoit au contraire, le paſſage de l'armée, quand elle pouvoit entrer à pied ſec dans Cochin, par le gué de Palurce. Pachéco ajoûta à cette heureuſe néceſſité, tous les autres expédiens que ſon expérience luy ſuggéra; il augmenta quand la mer hauſſoit, la garniſon qu'il avoit miſe à Palurce, & renforça celle de Palignare, lors que la marée baiſſoit, & en cas que les ennemis vinſſent à preſſer l'un ou l'autre gué, & que ces obſtacles qui étoient preſque inſurmontables, ne les arrétaſſent pas, il avoit fait faire des batteries de canon, de diſtance en diſtance, pour eſtre averti d'un gué à l'autre de ce que les ennemis entreprendroient, afin que l'on puſt envoyer du ſecours à ceux qui ſeroient le plus vivement attaquez.

Ces ordres étant donnez, Pachéco ſe rendit à la pointe du jour au gué de Palignare, où un parent de Trimum-

ANS DE J. CHRIST. 1504.

para, qu'on nommoit le Prince de Cochin, étoit déja arrivé avec un ſecours de ſix cens hommes. On croyoit que le Roy de Calécut feroit ſes premiéres entrepriſes par cet endroit, où il avoit fait dreſſer quelques batteries. Pachéco qui jugea à propos de les ruïner avant que la flotte des ennemis fuſt arrivée, fit un détachement pour aller charger les Calécutains, & aprés un combat fort opiniâtré, ces derniers ſe virent obligez de ſe retirer & d'abandonner leur canon, que les Portugais encloüerent, n'ayant pas eu le tems de l'emmener.

Les Portugais encloüent le canon des ennemis.

A peine les gens de Pachéco eurent-ils éxecuté les ordres qu'il leur avoit donnez, que la flotte de Zamorin parut. Dés qu'elle fut à la portée des troupes de Trimumpara, elle commença à canonner ſes retranchemens. Pachéco, au lieu de faire faire quelque mouvement à ſes gens, les fit mettre ventre à terre, juſqu'à ce que ce grand feu fuſt un peu diminué. Les Calécutains, qui de leur coſté attribuoient l'inaction des Portugais & des Cochinois, au péril où ils ſe voyoient, ſe perſuaderent à ce coup qu'ils en étoient les vainqueurs; mais quand Pachéco eut donné le ſignal à ſes ſoldats de paroiſtre & de ſe défendre, alors les Calécutains éprouverent avec quelle intrépidité les Chrétiens alloient au combat. Les Barbares ne pouvoient uſer de la meſme précaution, dont les Portugais s'étoient ſervis, en ſe couchant ſur le ventre, parce que les uns étoient ſur leurs vaiſſeaux, & les autres dans leurs retranchemens. La plûpart des bâtimens Calécutains furent démaſtez ou bien ouverts à fleur d'eau. D'ailleurs, les équipages étoient ſi diminuez & ſi abbatus, que malgré les brigantins que le Gouverneur d'un Fort appellé Repelin amenoit aux ennemis, ils perdirent l'eſpérance de pouvoir forcer le gué de Palurce, comme ils ſe l'étoient propoſé.

Ils eſſuient le feu de la flotte ennemie, & pourquoy.

Les Calécutains n'ayant pas réüſſi du coſté du gué de Palurce, tournerent tous leurs efforts vers celuy de Palignare, où Zamorin envoya Naubeadarim avec des troupes fraîches. Un Capitaine Portugais, à qui Pachéco a-

voit laiſſé le commandement de celles qui devoient défendre ce gué, luy en donna avis, afin qu'il raſſemblaſt ce qu'il pourroit de gens, qui ſeroient le plus en état de le ſuivre, & qu'il les amenaſt luy-meſme. Auſſitoſt que Pachéco eut receu cet avis, il partit à la teſte du ſecours que ce Capitaine luy avoit demandé, & trouva Zamorin, qui par ſa préſence animoit les troupes que Naubeadarim commandoit; de ſorte que quand il en fallut venir aux mains, les deux partis combattirent avec beaucoup d'obſtination & de valeur; mais enfin l'armée des ennemis plia, quoy qu'elle fuſt la plus forte & la moins fatiguée. Zamorin tourna tout ſon chagrin contre Naubeadarim, & contre le Seigneur de Repelin, & les accuſa tous deux de lâcheté. Naubeadarim piqué de ce reproche, voulut faire une ſeconde tentative; mais n'ayant pas été plus heureux que la premiére fois, Zamorin ajoûta aux outrages qu'il luy avoit déja faits, celuy de le regarder comme un Prince indigne du ſang dont il étoit ſorti; il eut meſme la dureté de luy dire, qu'il étoit plus capable de luy faire de la honte, ou de luy cauſer du dommage, que de contribuer à la gloire de ſa Nation, ni aux avantages de ſa patrie.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

Second déſavantage des ennemis.

Le Ciel en cette occaſion, ſembla ſeconder le courage des Portugais, & le bonheur des armes de Trimumpara; puiſque la contagion ſe mit dans l'armée de Zamorin. Ce fleau qui la diminua plus conſidérablement, que n'avoit pas encore fait celuy de la guerre, ſuſpendit les attaques des ennemis, & laiſſa plus de tems qu'il n'en falloit aux Portugais, pour radouber & pour ravitailler leurs vaiſſeaux, & meſme pour faire de nouvelles levées. On travailla auſſi à arracher les paliſſades qu'on avoit miſes à l'entrée du gué, parce qu'ayant été ébranlées par le flux & le reflux, & que la terre s'étant amolie, elles n'étoient plus aſſez fermes pour en tirer tout l'uſage qu'on en devoit attendre. On les recula dans un autre endroit où elles furent poſées avec plus d'art & de loiſir qu'auparavant.

La maladie ſe met parmi eux.

Zamorin, à qui les reſſources commençoient à manquer,

ANS DE J. CHRIST. 1504.

consulta les Brachmanes, & eut recours à eux pour ſe rendre le ciel favorable. Les Brachmanes plus empêchez que ce Prince, à luy procurer le ſecours qu'il éxigeoit d'eux, luy firent comprendre qu'il s'étoit attiré la colére de ſes Dieux par les outrages qu'il avoit faits à leurs Miniſtres, en les traitant d'impoſteurs, & en inſultant à leurs vœux & à leurs ſacrifices, & qu'enfin ils ne connoiſſoient point d'autre moyen pour fléchir les Dieux irritez, que de faire bâtir un Turcol, où les Miniſtres qu'il y entretiendroit, tâcheroient par leurs priéres & par leurs auſtéritez, à luy rendre la protection que ſon injuſtice & ſon emportement avoient détournée de deſſus ſes armes. Ils l'aſſeurerent de plus, que ſi ſa ſoumiſſion & ſon repentir ſecondoient leurs intentions, ils pourroient luy dire dans peu, quel jour ſeroit le plus heureux pour préſenter la bataille à ſes ennemis, ſur qui ils luy faiſoient eſpérer de remporter la victoire.

Zamorin conſulte les Prêtres de ſa loy.

Turcol eſt une eſpéce d'hermitage.

Le Roy de Calécut défera aveuglément aux conſeils des Brachmanes, & ajoûta tant de foy à leurs prédictions, qu'il ſuivit éxactement leurs conſeils. Il donna de nouveaux ordres pour ſe remettre en campagne, & augmenta ſon artillerie de trente piéces de canon & de trois mille hommes pour le ſervir. Comme ce Prince n'étoit pas fort éloigné du gué de Palignare, où ſe devoit paſſer cette nouvelle action, il y fit marcher ſon armée. Naubeadarim étoit à la teſte de l'avangarde compoſée de douze mille hommes. Le Seigneur de Repelin commandoit le corps de bataille, auſſi compoſé de pareil nombre de gens, & enfin, le Roy demeura à l'arriéregarde avec quinze mille hommes.

L'armée de Zamorin étant arrivée vis-à-vis le gué de Palignare, ce Prince fit dreſſer une batterie pour chaſſer les Portugais de leur poſte; mais Pachéco, au lieu de l'abandonner le défendit ſi vigoureuſement, quoy qu'il n'euſt que deux vaiſſeaux, qu'il réduiſit les ennemis à ſe retirer dans un bois pour ſe mettre hors de la portée de ſon canon. Ce feu dura juſqu'à ce que Naubeadarim parut avec

Défenſe ſurprenante de Pachéco.

ſa troupe pour forcer le gué. Alors Pachéco fit charger ſon canon à cartouche, & tua tant de gens à Naubeadarim, que ce Prince n'oſa hazarder de paſſer outre. ANS DE J. CHRIST. 1504.

Sur ces entrefaites, le Seigneur de Repelin arriva pour le ſeconder. Zamorin entra avec eux dans le gué pour les ſoutenir, & pour tâcher tous enſemble de parvenir juſqu'au paſſage, & de joindre les troupes de Trimumpara; mais ni les ordres de Zamorin, ni les menaces de ſes Officiers géneraux, ne purent déterminer que la moitié de leurs gens à s'expoſer au canon des Portugais, & à affronter des périls auſſi évidens qu'étoient ceux qui les menaçoient, ſur tout depuis qu'ils avoient veu que le canon avoit emporté quelques ſoldats de la garde de Zamorin; de ſorte qu'il n'y eut que ſes meilleures troupes qui paſſerent. A peine eurent-elles mis pied à terre, qu'elles trouverent des dangers nouveaux, & auſquels elles ne s'attendoient pas. Outre les paliſſades que Pachéco avoit fait enfoncer dans le ſable pour embarraſſer l'entrée des deux guez, il avoit fait mettre encore ſur le rivage des pieux ferrez & pointus par le haut, & qui ne paroiſſant preſque pas, à cauſe de la bouë dont ils étoient couverts, ſurprirent & incommoderent ſi fort ceux qui étoient deſcendus, que la plûpart en furent eſtropiez. Cependant l'artillerie des Portugais cauſa tout le deſordre que l'on en pouvoit attendre.

Zamorin, voyant qu'il ne réüſſiroit pas de ce coſté là, & qu'on le défendoit mieux qu'il n'étoit attaqué, fit paſſer d'autres troupes un peu plus bas, que le lieu où ſes gens étoient encore aux mains. Les Calécutains firent cette derniére manœuvre avec tant de diligence, qu'ils pouſſerent juſqu'aux premiéres paliſſades; ils les ruinerent à coups de hache, & ſe frayerent un chemin pour gagner un petit Fort, d'où ils chaſſerent les gens de Trimumpara. Pachéco qui s'en apperceut, ſe jetta auſſitoſt dans la barque de Juſarte, Capitaine Portugais, pour s'oppoſer à ceux qui ſe mettoient en devoir de l'environner; & par le feu de ſon canon, il éclaircit à veuë d'œil ce nombre d'enne-

Vigoureux efforts des Caſétains.

Ans de J. Christ. 1504.

mis qui étoient ſur le point de l'accabler. La marée qui commençoit à couvrir le ſable, acheva de déconcerter les Barbares, & les mit entre les riſques du feu & de l'eau. Pluſieurs y périrent, & les autres ſe ſauverent dans les bois.

Les barques Cochinoiſes voguant plus facilement qu'elles n'avoient fait, à cauſe du flux qui avoit rempli le canal, pourſuivirent toûjours à coups de canon les Calécutains fugitifs, parmi leſquels Zamorin ſe trouva. Comme ce Prince avoit couru beaucoup de danger en cette occaſion, le ſang de quelques Officiers qui furent tuez à ſes coſtez ayant rejailli juſque ſur ſes habits, il mit pied à terre pour prendre le chemin du bois.

Zamorin court riſque de la vie, & ſe ſauve.

Le Seigneur de Repelin, qui de ſon coſté n'avoit pas mieux réüſſi dans ſes entrepriſes que Zamorin, ſe propoſa un moyen plus ſeur que celuy des armes; puiſqu'il tâcha de corrompre par argent quelques habitans de Cochin, pour empoiſonner les fontaines, & le pain de munition qu'on diſtribuoit aux troupes. Cet expédient, auquel on ne put remédier qu'aprés avoir fait une perte conſidérable, fit ſoupçonner à Pachéco, que la ruſe chez les ennemis avoit ſupléé au courage & à la force. Comme il vit que la mortalité parmi ſes gens, étoit auſſi grande que parmi les bourgeois de la ville, il fit éprouver l'eau des fontaines. Les animaux à qui l'on en donna, étant morts auſſitoſt aprés en avoir bu, on travailla à combler les citernes, & à en faire de nouvelles; ce qui ne ſe pouvoit éxecuter dans l'Iſle de Cochin, ſans faire une extréme dépenſe.

Les ennemis font empoiſonner les fontaines.

A l'égard du pain qui ſe vendoit au peuple, ou que l'on diſtribuoit aux ſoldats, Pachéco exhorta Trimumpara de rendre une Ordonnance, par laquelle les Pourvoyeurs & les Vivandiers ſeroient obligez d'en manger en préſence de ceux à qui ils en devoient vendre. Les ennemis ſe voyant par là ſans aucune reſſource pour perdre les Portugais, & ſe trouvant confus de n'avoir fait que d'inutiles efforts pour en venir à bout, tâcherent pendant la nuit d'introduire dans Cochin quelques-uns de leurs gens, qui ſous

Ordonnance de Trimumpara, touchant la vente du pain.

pré-

prétexte de préferer le ſervice de Trimumpara à celuy de Zamorin, devoient mettre le feu dans cette ville, & faire enſorte que les Calécutains y puſſent entrer ; mais ils trouverent tant de difficultez à tromper ou à ſurprendre Pachéco, qu'au lieu de ſe repoſer de cette entrepriſe ſur quelques Cochinois à qui il étoit dangereux de ſe confier, Zamorin ordonna qu'on employaſt la plus grande partie de ſes ſoldats pour applanir les chemins les moins praticables, tandis que l'on conſtruiroit de petits Forts de diſtance en diſtance, & qu'à meſure que l'on approcheroit de la ville, on éleveroit des cavaliers ; ſur leſquels on dreſſeroit des batteries. Cependant le Roy de Calécut ſe diſpoſa à ſe mettre à la teſte de trois mille hommes, qu'il avoit choiſis luy-meſme parmi ſes troupes, & nomma Naubeadarim, & le Seigneur de Repelin, pour ſes Lieutenans Géneraux.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

Nouveaux ouvrages des Calécutains.

Les ordres que Zamorin donna pour l'armée navale, ne furent pas d'une moindre conſéquence ; ſa flotte étoit compoſée de cent dix brigantins, dont la plûpart étoient enchaiſnez les uns avec les autres. Quant à ceux qui ne l'étoient pas, on les aſſembla deux à deux par des piéces de charpente poſées & attachées avec des liens de fer ſur leurs prouës & ſur leurs pouppes & l'on y éleva une eſpece de petite tour qui pouvoit contenir dix Soldats. Comme ces bâtimens devoient avoir plus d'élevation que les vaiſſeaux Portugais, on eſpéroit auſſi que les ſoldats qu'on y poſteroit, tireroient avec beaucoup de facilité, & d'avantage ſur leurs ennemis. On joignit à ces nouvelles machines pluſieurs galéres & barques de paſſage ; on mit ſur quelques-unes de ces barques des balots d'étoupe préparée dans un artifice ſi vif & ſi ſubtil, qu'ils devoient meſme brûler dans l'eau lors qu'ils tomberoient dans la mer, aprés avoir fait leur effet dans les vaiſſeaux Portugais, ſur leſquels on devoit les jetter.

Pachéco ſe diſpoſa de ſa part à recevoir les ennemis, & à ſe précautionner contre tous ces grands préparatifs, dont la moitié eût ſuffi pour abiſmer une armée plus conſidérable que la ſienne ; mais comme il ne ſe trouvoit pas

ANS DE J. CHRIST. 1504.

en état d'aller inſulter les Calécutains, avec la meſme intrépidité qu'il avoit fait dans quelques autres occaſions, il les attendit; il fit tourner la poupe de quelques-uns de ſes navires du coſté du rivage, ordonna que l'on attachaſt avec de gros liens de fer, pluſieurs maſts ſur la proüe, & les diſpoſa d'une telle maniére, que ces maſts ſe préſentoient en avant, & empêchoient que les vaiſſeaux des Barbares ne puſſent approcher des ſiens.

Le jour du combat étant venu, les Calécutains voulurent ſe meſler de jetter en forme de grenades, pluſieurs de ces balots artificiels, qu'ils avoient imaginez pour mettre le feu dans les vaiſſeaux Portugais, ſur leſquels ils tâchoient de les faire tomber; mais comme ils ne ſçavoient pas s'en acquitter avec toute l'adreſſe néceſſaire, & que d'ailleurs, ils croyoient approcher de plus prés les bâtimens Portugais, cet artifice tomba dans la mer, & incommoda plus les Calécutains que les Cochinois, parce que ces derniers en étoient plus éloignez que leurs ennemis.

Ce ne fut pas le ſeul inconvenient qui déconcerta les projets des ennemis. Ils n'avoient pas prévu, en mettant ſur pied ces redoutables machines, la difficulté qu'ils auroient à luy donner du mouvement, en cas qu'il en fuſt beſoin, à cauſe qu'il y avoit un double timon, & ainſi la manœuvre ſe trouva fort embarraſſante, quand il fallut en venir là. D'ailleurs, la mer fut tellement agitée le jour de cette action, que les Pilotes ne purent eſtre maîtres de leurs vaiſſeaux, & ſe virent obligez de s'abandonner à l'impétuoſité des vagues. Si d'un coſté les matelots obéiſſoient à la voix du Pilote, d'un autre coſté le timon réſiſtoit à ſon art & à ſa main; l'équipage des vaiſſeaux partagea ce déſordre; les Officiers demandoient aux ſoldats des choſes ſi differentes les unes des autres, parce qu'elles eſtoient toutes également preſſantes & néceſſaires, qu'ils ne ſçavoient à quoy il falloit s'attacher le plus. Il ſembloit meſme que l'agitation de la mer s'augmentaſt, par celle où ſe trouvoient les Barbares; elle pouſſoit leurs vaiſſeaux ſi prés de ceux des Portugais, qu'ils n'en tiroient pas un

Nouvel embarras des ennemis.

coup de canon inutilement. Deux des principales machines que les ennemis avoient fait fabriquer coulerent à fonds, & les autres ſe trouverent hors d'eſtat de ſervir. Comme ce ſuccés augmentoit la terreur des Calécutains, il redoubloit auſſi le courage des gens de Trimumpara. Ainſi les ennemis ne ſongerent plus qu'à ſe défendre contre les vagues & contre les vents, & à ſe ménager le moment de fuir; puiſque c'eſtoit le ſeul moyen qui leur reſtoit pour ne pas tomber entre les mains des Portugais. ANS DE J. CHRIST. 1504.

Inutilité des machines des Barbares.

Pendant ce combat naval, Zamorin qui rodoit aux environs de Cochin avec ſon armée de terre, tâcha d'entrer dans cette ville; mais le Prince de Cochin, neveu de Trimumpara, ſecondé de Criſtofle Juſarte, de Simon Andrade, & de Laurent Morene, Capitaines Portugais, s'oppoſa ſi à propos aux deſſeins du Calécutain, que nonobſtant les differens efforts que fit Zamorin, il ne put forcer le paſſage par où il avoit projetté de faire ſa deſcente. Ce Prince de qui les troupes ſe rebutoient ſur une entrepriſe ſi perilleuſe, ſe retira aprés avoir fait une perte aſſez conſidérable dans ce combat, qui dura vingt-quatre heures, & ſans aucune diſcontinuation.

Pachéco revint le meſme jour dans le port de Cochin, où Trimumpara qui l'attendoit, le receut en vainqueur glorieux, & à qui il devoit ſon repos, & celuy de ſon Etat. Comme les troupes en general devoient avoir part, ſinon aux honneurs, dont le Cochinois combla Pachéco, du moins aux bons traittemens qu'il luy fit, ce Prince leur fit donner des vivres & des fruits en abondance, en attendant qu'il ſe viſt en état de leur faire de plus grandes largeſſes.

Zamorin étoit agité de mouvemens bien differens. Le mauvais ſuccés de ſes deſſeins; la honte de ſa retraitte, & la diminution de ſes troupes, luy cauſoient un veritable chagrin, & pour comble de deſagrément, il ſe voyoit perſecuté par ſes Officiers, & par ceux qui paroiſſent le plus attachez à ſa gloire, de faire une nouvelle tentative. Les troupes dont on avoit renforcé ſon armée; l'eſperance qu'on luy donnoit d'avoir une meilleure iſſuë, & un petit reſte de

ANS DE J. CHRIST. 1504.

gloire que l'on ſceut réveiller en luy, le déterminerent enfin à une nouvelle action.

Sur le bruit de la marche du Calécutain, Pachéco ſe remit en campagne. Si l'on euſt deû juger du ſuccés du nouveau combat, par l'empreſſement que les Calécutains paroiſſoient avoir pour en venir aux mains, les Portugais & leurs Alliez devoient avoir toute ſorte de deſavantages; mais ces barbares n'étoient braves, que quand ils ſe voyoient ſeuls, & cette fermeté dont ils ſe prévalurent durant leur route, ſe diſſipa à la veuë de leurs ennemis. Le ſouvenir de leur derniere défaite étoit encore trop recent, pour ne leur pas faire craindre d'avoir un pareil ſort dans ce qu'ils étoient ſur le point d'entreprendre. L'intrépidité de ceux à qui ils avoient affaire, les intimida ſi fort avant qu'on euſt tiré l'épée, qu'ils refuſerent de le faire. Les troupes qui étoient ſur la flotte ennemie, furent ſaiſies de la meſme crainte, & ſeconderent ſi mal la grande eſperance qu'on avoit donnée à Zamorin, que ce Prince, outré d'une lâcheté ſi generale, s'en prit aux Brachmanes, comme s'il les euſt voulu rendre reſponſables du mauvais ſuccés de ſes armes. Enfin il les traitta fort indignement, & ſans aucun égard au caractere de Miniſtres de ſa Loy, dont ils étoient reveſtus.



HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

LIVRE SIXIÉME.

EMANUEL I.

ROY XIV.

APRE'S tant de différens & d'inutiles efforts que Zamorin avoit faits contre les Portugais, & contre leurs Alliez, ce Prince prit le parti de ſe retirer dans ſes Etats, & de finir une guerre qui épuiſoit ſes finances. L'entretien des troupes qu'il avoit ſur pied, & le payement de celles qu'on luy avoit 1504.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

envoyées, étoient des motifs aſſez puiſſans pour l'y obliger; mais l'interruption du commerce avec les Nations étrangeres, la diminution de ſes ſujets qui avoient déſerté, ou qui étoient péris par le fer & par les maladies, y contribuerent beaucoup. D'ailleurs, il voyoit que ſes meilleures villes devenoient déſertes, & ſes campagnes ſtériles, pour n'eſtre point cultivées. Toutes ces raiſons, jointes au courage des Portugais & au bonheur de leurs armes, réduiſirent Zamorin à abdiquer la Couronne, & à porter dans une ſolitude les reſtes de ſa Royauté & de ſa puiſſance. Il ſe dépoüilla en faveur de Naubeadarim, du gouvernement de ſes Etats, & ſe retira dans un Turcol pour y paſſer le reſte de ſa vie, en tranquillité & dans le culte de ſes Dieux.

Abdication de Zamorin.

Maffée, Hiſt. des Indes, liv. 2. cap. 10. Oſorius, liv. 2.

La Reine, mere de Zamorin, plus occupée de l'autorité qu'elle perdoit par l'abdication du Roy ſon fils, que du déſir de luy rendre le courage qu'il avoit perdu, le perſuada ſi vivement de reprendre le gouvernement & les armes, que ce Prince eut la lâcheté de la croire. Il ſortit de ſon Turcol, & donna de nouveaux ordres pour recommencer la guerre; mais comme elle ne dura que cinq mois, la plûpart de ceux qui avoient préferé ſon parti à celuy de Trimumpara, l'abandonnerent à leur tour, & repaſſerent du coſté du Roy de Cochin. Zamorin touché d'un changement ſi impréveu, retourna dans ſon Turcol, pour y embraſſer avec plus de ferveur ce genre de vie oiſive & indifférente.

Il ſort de ſon Turcol & reprend le gouvernement.

Seconde abdication de ce Prince.

Tandis que les Calécutains ſe déſoloient ſur leurs malheurs paſſez, & ſur la ruine de leur païs, Trimumpara félicitoit Pachéco ſur ſes grandes victoires. Ce Prince voulut pour marque éternelle de ſa reconnoiſſance, qu'on décernaſt les derniers honneurs à ce Capitaine, & que la poſterité apriſt les obligations qu'il luy avoit; puiſque par ſon courage & par ſa prudence, il avoit éloigné de ſes Etats cette effroyable multitude d'ennemis, qui en avoient conjuré la ruine.

La nouvelle de cette guerre étant venue à Coulan, les

Arabes qui vouloient porter les habitans à ſe ſoulever, firent courir le bruit, que Zamorin avoit battu les Portugais, & qu'il avoit mis leur flotte en déroute. Comme il étoit trés-important de déſabuſer les Coulanois, & de raſſeurer les Portugais qui étoient dans cette ville, parce que l'on commençoit à les perſecuter, Pachéco s'y rendit. Il diſſipa par ſa préſence toutes ces fauſſes allarmes, & fit délivrer aux Portugais les épiceries qu'on leur avoit refuſées pendant ces mouvemens; on en chargea les vaiſſeaux du Roy, & auſſitoſt aprés ils firent voile en Portugal. Pachéco ſe remit à la mer avec ſa flotte, & rangea toute la coſte des Indes. Sa réputation y étoit ſi bien établie depuis qu'on avoit ſceu ſes derniers exploits, que les Rois les plus redoutez craignoient ſa valeur, & ordonnoient à ceux qui commandoient leurs armées navales, d'éviter ſa rencontre. Les Pirates en uſoient avec la meſme précaution.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

Voyage de Pachéco à Coulon.

Dans le tems que Pachéco coſtoyoit les Indes, Lopo Soarez y arriva avec une flotte de treize navires. Ce Capitaine ayant apris par les mémoires que Pierre Ataïde avoit laiſſez à Mozambique où il étoit mort, que Zamorin avoit déclaré une cruelle guerre aux Portugais & aux Cochinois, ce Capitaine ſe crut obligé de les aller ſecourir. Dans cette veuë il partit pour Mélinde, où le Roy de ce païs luy confirma la meſme choſe; ce qui l'engagea à faire encore plus de diligence pour ſe rendre en Cananor, où il vint heureuſement moüiller avec ſa flotte. Gonçalez Barboſa, qui y étoit alors, luy dit tout ce que Pachéco avoit fait d'héroïque dans la guerre contre les Calécutains, & comment elle s'étoit terminée par la honteuſe abdication de Zamorin.

Il range la coſte des Indes.

Cependant Naubeadarim, qui étoit monté ſur le trône de Calécut, en qualité de plus proche héritier de Zamorin, & qui avoit ſuccedé à la haine que ſon prédeceſſeur portoit à Trimumpara, envoya demander du ſecours au Roy de Cranganor. Comme ce Prince étoit allié du Roy de Calécut, il fit auſſitoſt équiper une flotte conſidérable. Il en donna le commandement à Maimane, l'un

Il met dans ſes intereſts le Roy de Cranganor.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

de ſes plus renommez Capitaines, & luy ordonna d'entrer dans l'Iſle de Cochin, auſſitoſt que la flotte des Portugais auroit mis à la voile.

Soarez découvrit ce projet. Il aſſembla le Conſeil de guerre, & l'on y réſolut, que pour prévenir les ennemis, on mettroit à la mer quinze eſquifs, vingt-cinq brigantins, & une caravelle, avec deux mille hommes d'équipage; qu'on tourneroit vers Cranganor, & que le Prince de Cochin, à qui l'on donneroit huit cens hommes de pied, s'empareroit du gué de Paliport, prés de Cochin, par où les Barbares devoient faire leur deſcente. Ces meſures étant priſes, Soarez détacha cinq de ſes vaiſſeaux, pour canonner ceux de Maimane. Comme Soarez trouva bientoſt aprés l'occaſion d'en venir aux mains, il ne la manqua pas. L'action dura long-tems, & fut trés-opiniatrée de part & d'autre. Maimane & ſes deux enfans, furent tuez dans ce combat; mais enfin, les Portugais ayant perdu moins d'hommes & de vaiſſeaux que les ennemis, ils les obligerent de relâcher dans quelques-uns de leurs ports.

Le Prince de Cochin, qui d'autre part étoit aux priſes avec Naubeadarim, Roy de Calécut, mit en déroute la meilleure partie de ſon armée, & la réduiſit à ſe retirer dans Cranganor. Les Cochinois ſe voyant renforcez par les Portugais, qui avoient mis pied à terre, pourſuivirent ces fuyards juſque dans cette ville, & y entrerent confuſément avec eux. Les habitans s'enfuirent, & les ennemis qui venoient d'y entrer par une porte, ne firent que traverſer la ville, & ſortirent par l'autre; de ſorte que les Portugais, qui par la crainte des uns & par la fuite des autres, ſe virent les vainqueurs & les maîtres dans Cranganor, pillerent & brûlerent toutes les maiſons des Arabes, & n'excepterent que celles que les Chrétiens y avoient acquiſes.

Entrée des Portugais & des Cochinois, dans Cranganor.

Vers la fin de cette année, Ferdinand Roy de Caſtille, envoya une puiſſante flotte en Afrique, ſous les ordres de Fernandez de Cordouë. Les conqueſtes que ce Général fit ſur les Maures, la priſe de Mazalquivir, & celle d'Oran,

d'Oran, que les peuples abandonnerent; les fortifications que le Caſtillan y fit faire, & qui la rendirent l'une des plus fortes places d'Afrique. Tous ces grands ſuccés déterminerent Emanuel à faire bâtir ſur la coſte le Fort de Caſtel-Réal, pour mettre en ſeureté les autres places qu'il y avoit, & pour les défendre contre les entrepriſes de ſes ennemis, & de ſes voiſins.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

Conſtruction du Fort de Caſtel-Réal.

L'année ſuivante, le Roy fit équiper une flotte de ſeize navires & de ſix caravelles pour les Indes. François Almeïda en fut déclaré Géneral, en meſme-tems qu'Emanuel le nomma à la Vice-royauté de ce païs. Cette flotte devoit aſſeurer le commerce, qui ſouvent étoit interrompu par la malice ou par la jalouſie des Barbares, & mettre à couvert les Princes amis, ou alliez des Portugais, des inſultes que les ennemis leur pouvoient faire.

1505.

Le Roy envoye une nouvelle flotte aux Indes.

Comme toutes ces guerres épuiſoient l'épargne, Emanuel envoya à Rome l'Eveſque de Porto, & Jacques Pachéco, fameux Juriſconſulte, avec caractére d'Ambaſſadeurs. Ils avoient ordre de complimenter Jules II. ſur ſon éxaltation, & de le ſuplier d'accorder une Indulgence en faveur de ceux qui contribueroient aux frais de la guerre d'Afrique.

Ambaſſade à Rome.

Pendant que le Roy cherchoit des ſecours ſpirituels, Naubeadarin, Roy de Calécut qui ne pouvoit plus rien entreprendre par luy-meſme, tâcha d'intereſſer dans ſa querelle Campſon, Sultan d'Egipte. Dans cette veuë il luy envoya un Ambaſſadeur, pour luy repréſenter l'état où étoit la religion de ſes peres, s'il n'en entreprenoit la défenſe, & s'il ne ſauvoit le ſepulchre de leur Prophete des mains des Portugais. Ce Miniſtre Calécutain avoit auſſi ordre de luy expoſer, que ces Européens étoient ſur le point de porter leurs brigandages, juſque dans les lieux pour qui les Egiptiens ont le plus de véneration. Comme ſi le récit de ces prétendus outrages n'euſt pas ſuffi pour exciter l'indignation du Sultan, l'Ambaſſadeur ajoûta, que les Portugais s'étoient propoſé de donner des loix à l'Orient, & de ſe rendre maîtres des richeſſes de

Union du Sultan d'Egipte & du Roy de Calécut.

ANS DE J. CHRIST. 1505.

l'Asie. Qu'au reste, il n'y avoit point de tems à perdre pour rémedier aux malheurs qui les menaçoient. Naubeadarim ne le pouvant faire sans le secours qu'il luy envoyoit demander, il s'offroit de joindre toutes les forces qu'il pourroit mettre sur pied, & defournir les sommes nécessaires pour les frais de cet armement, quelque grand qu'il pust estre.

Ambassade du Roy d'Aden, en Egipte.

Le Roy d'Aden, que l'honneur d'estre de la race de leur Prophéte Mahomet, distingue parmi les Rois d'Afrique, dépêcha aussi un Ambassadeur au Sultan, avec ordre de luy faire de pareilles soumissions & de semblables remontrances. Campson, qui de son costé ambitionnoit la qualité de Protecteur de la secte Mahometane, & du Temple de la Mecque, situé dans les terres de son obéïssance, accorda aux Ambassadeurs de Calécut & d'Aden, tout ce qu'ils luy demanderent, & dés-lors, on se disposa à la plus cruelle guerre qui fut jamais.

Ambassade des Vénitiens dans le mesme païs.

D'un autre costé, les Vénitiens, jaloux du commerce que les Portugais faisoient en Orient, envoyerent aussi un Ambassadeur au Sultan, pour l'exhorter à leur faire la guerre, & pour leur oster par ce moyen l'empire de la mer des Indes. Comme cette République vouloit y contribuer en quelque chose, son Ambassadeur mena avec luy des ouvriers pour fondre de l'artillerie, & pour travailler à la construction de quelques vaisseaux, sur le modele de ceux dont on se sert en Europe.

Remontrance de l'Envoyé du Sultan au Pape.

Quoique le Sultan se vist en état de se rendre redoutable à de plus puissans ennemis que n'étoient les Portugais, il prit le parti, avant que de rien entreprendre, d'envoyer à Rome un Religieux nommé Maurus, & il le chargea d'une lettre qu'il écrivoit au Pape Jules II. Il se plaignoit à ce Pontife, des desordres que les Castillans & les Portugais faisoient dans les terres de son obéïssance; il ajoûtoit que Ferdinand, Roy de Castille, autorisoit dans les Royaumes de Grenade & d'Andalousie, une tirannie qui étoit sans éxemple; que les Castillans faisoient mourir la plûpart des Maures, qui tomboient entre leurs mains;

que s'ils faiſoient quartier à quelques-uns, ce n'étoit qu'à condition d'embraſſer le Chriſtianiſme; que s'ils n'y conſentoient pas aſſez promptement, ils les condannoient au banniſſement, & ſous ce prétexte, ils s'attribuoient la confiſcation de tous leurs effets. ANS DE J. CHRIST. 1505.

Les plaintes de Campſon contre Emanuel, ne furent pas moins vives, que celles qu'il faiſoit contre Ferdinand. Il expoſoit dans la meſme lettre au Pape, que les Capitaines du Roy de Portugal, ne ſe contentoient pas de croiſer la mer, & d'attaquer tous les vaiſſeaux qui paſſoient d'Egipte en Arabie; qu'ils inſultoient encore ceux qui alloient en pélerinage à la Mecque, & qu'ils n'épargnoient pas les bâtimens qui arboroient ſes Pavillons. Enfin, il accuſoit les Portugais de piller les Bureaux où l'on faiſoit la recette de ſes péages & de ſes tributs. La maniére avec laquelle Campſon avoit éxageré toutes ces prétenduës violences, qui étoient, ajoûtoit-il, ſi oppoſées au droit des gens, fit d'abord craindre au Pape, que cette affaire n'euſt de fâcheuſes ſuites. Cet Empereur proteſtoit, que ſi le Pape n'y mettoit ordre, il uſeroit de repréſailles envers les Chrétiens qu'on trouveroit dans ſes Etats, & contre ceux qui iroient au S. Sepulchre. Il menaçoit d'abbattre leurs Temples, de faire des deſcentes dans les ports où ils étoient établis, & de ravager une partie des coſtes de l'Europe; mais comme il ne vouloit pas entrer dans une guerre ſi cruelle contre les Caſtillans & contre les Portugais, & meſme contre leurs Alliez, ſans en avoir addreſſé ſes juſtes plaintes au Chef de leur Religion & de leur croyance, il eſpéroit auſſi que le Pape, par ſon autorité & par ſa médiation, arreſteroit le cours de toutes ces violences.

Maffée, Hiſt. des Indes, liv. 3. chap. 2.

Menaces du Sultan.

Le Pape pénetré de ce que Campſon luy remontroit par ſa lettre, témoigna à Maurus qu'il falloit l'aller communiquer aux Rois d'Eſpagne, & de Portugal. Il s'offrit d'y ajoûter des Brefs, & d'exhorter ces Monarques à finir ces hoſtilitez; ce qu'ils pouvoient faire fort aiſément, puiſque leurs ſujets n'étoient point encore diviſez par la

ANS DE J. CHRIST. 1505.

guerre. Maurus ayant eu ſon audience de congé partit de Rome. Il alla d'abord en Portugal, & préſenta au Roy les Brefs du Pape, & la lettre du Sultan. Emanuel n'eut pas de peine à déſabuſer le S. Pere, des fauſſes impreſſions que Campſon avoit tâché de luy donner. Il le fit aſſeurer par ſon Ambaſſadeur, que le Roy de Caſtille ni luy, n'avoient jamais eu intention de profiter des dépoüilles des Barbares, quand ils avoient envoyé des vaiſſeaux aux Indes; mais ſeulement qu'ils vouloient y établir les véritez de l'Evangile ſur les ruines de l'Alcoran. Il ſuplioit le Pape de joindre ſes forces aux leurs pour continuer une guerre ſi juſtement entrepriſe contre les Maures, que l'on avoit déja chaſſez d'Eſpagne. Il ajoûtoit, que le Ciel avoit ſans doute reſervé ſous ſon Pontificat, la glorieuſe éxecution de cette Croiſade, propoſée autrefois ſous celuy du Pape Alexandre VI. ſon prédeceſſeur; qu'au reſte, il falloit mépriſer les menaces du Sultan; que l'on ne devoit pas appréhender que cet ennemi commun de tous les Chrétiens, ſe vangeaſt ſur les pélerins qui alloient viſiter les Saints lieux; que le Sultan n'avoit garde de le faire pour ne point compromettre les tributs qu'on levoit ſur eux, & qu'il perdroit s'il s'oppoſoit à la devotion des Fidelles, & qu'enfin, la ſeule crainte de s'attirer le reſſentiment de tous les Princes de l'Europe, s'il inſultoit indifféremment les pélerins, arreſteroit le cours de ſes menaces, au lieu que dans la conjoncture préſente, il n'avoit qu'à ſe défendre contre les Portugais & contre les Caſtillans.

Maurus va en Portugal, & de à en Caſtille.

Vive remontrance du Roy au Pape.

Maurus paſſa de Portugal en Eſpagne; Ferdinand luy ayant paru dans les meſmes diſpoſitions qu'étoit Emanuel, ce Religieux retourna à Rome, où le Pape luy communiqua en partie les réponſes que les Rois de Portugal & de Caſtille avoient faites à ſes Brefs. Il en fit expédier des copies en bonne forme, qu'il luy donna; aprés quoy Maurus repartit de Rome pour retourner en Afrique, & pour informer le Sultan de ſa négociation.

Retour de Maurus à Rome, & de-là en Afrique.

Pendant tous ces mouvemens auſquels l'union de Cam-

pſon & de Naubeadarin avoit donné lieu, Pachéco & Soarez revinrent à Liſbonne. Leur retour cauſa beaucoup de joye au peuple, qui voyoit en ces deux hommes deux des plus grands Capitaines de leur tems. Le Roy qui attribuoit plus juſtement à la protection du Ciel, qu'à leur ſage conduite, la gloire de tant d'exploits, en voulut rendre graces à Dieu, par une proceſſion ſolemnelle. Il y aſſiſta en perſonne, & par une diſtinction juſqu'alors ſans éxemple, il fit marcher Pachéco immédiatement aprés luy.

ANS DE J. CHRIST. 1505.

Pachéco revient en Portugal.

Enfin, le Roy voulant mettre le comble à l'honneur qu'il venoit de faire à Pachéco, luy donna le gouvernement de la ville de S. George en Etiopie, d'où l'on apporte en Portugal les lingots & la poudre d'or qui viennent des Indes. Ce poſte que beaucoup de gens envioient, luy attira des ennemis. Quoique Pachéco gardaſt toûjours une conduite hors de reproche, il ſe forma contre-luy des brigues ſecrettes, & l'on tâcha par tant de moyens, de le détruire dans l'eſprit du Roy, qu'enfin on en vint à bout. Les mémoires que l'on envoya à la Cour, touchant le mauvais uſage que Pachéco faiſoit de ſon autorité dans ſon Gouvernement, depuis qu'il en avoit pris poſſeſſion, furent les premiéres teintures qu'on donna de ſon prétendu crime. Comme on s'apperceut que ces avis faiſoient quelque impreſſion ſur l'eſprit du Roy, & des Miniſtres; on ajoûta, que la ſeule crainte de l'autorité de ce Gouverneur retenoit les peuples dans un ſilence violent, & que n'oſant ſe plaindre de ſes éxactions, parce qu'ils redoutoient ſon crédit, ils ſe voyoient obligez à s'armer de patience, ne trouvant que ce remède à leur malheur. On éxagéra enſuite, l'abus que Pachéco faiſoit de la confiance que le Roy avoit en luy, dans le maniement des richeſſes qui abordoient à S. George, pour eſtre tranſportées à Liſbonne; on concluoit enfin, que ſi l'on n'arreſtoit au plûtoſt le cours de ces malverſations, elles s'augmenteroient tous les jours, par le grand éloignement qu'il y avoit d'Etiopie en Portugal; ce qui empêchoit qu'on

Pachéco eſt fait Gouverneur de Saint George de la Mine.

On tâche de le détruire dans l'eſprit du Roy.

ANS DE J. CHRIST. 1505.

ne ſceuſt la conduite de ce Gouverneur.

De tels avis n'étant jamais négligez chez les Princes, Emanuel fit éxaminer celuy-ci en plein Conſeil. Les ennemis de Pachéco, qui connoiſſoient le caractére du Roy, & qui n'avoient pas moins travaillé à ſurprendre ſa religion, que celle de ſes Miniſtres, eurent la ſatisfaction de voir réüſſir leur malice, & d'apprendre qu'on avoit envoyé un ordre à Pachéco de venir à la Cour, où il ſe rendit en diligence. La froide réception que luy fit Emanuel, l'altération qu'il trouva ſur tous les viſages, luy donnerent un véritable chagrin. Il regarda ce changement, comme une des plus ſeures marques du malheur dont il étoit menacé; peu s'en fallut qu'il ne ſe crût coupable. On s'aſſeura de ſa perſonne, & dés le meſme jour on luy donna des Commiſſaires. Il fut interrogé ſur les articles contenus dans les Mémoires, qui avoient été mis entre les mains de ſes Juges; mais il ſe juſtifia avec tant de netteté & de droiture, que le Roy connut alors qu'il avoit trop déferé à de ſi dangereux conſeils. Pachéco étant ſorti de cette affaire, plus triomphant de ſes envieux, qu'il ne l'avoit jamais été de ſes ennemis, fut rétabli dans ſes charges avec de nouveaux applaudiſſemens; mais tous ces honneurs ne luy firent point oublier l'injuſtice qu'on luy avoit faite, en le ſoupçonnant d'avoir manqué de fidelité dans ſes devoirs, & il en conceut un chagrin ſi profond, qu'il ne mena plus qu'une vie triſte & languiſſante.

Arrivée de Pachéco à la Cour.

Il ſe juſtifie dans l'eſprit du Roy.

Tandis que l'on travailloit à la ruine de Pachéco, on publia pluſieurs Ordonnances à Liſbonne, pour l'augmentation des impoſts ſur les denrées. Parmi ces différens Edits, il y en eut un qui fit plus de bruit que tous les autres. Il paroiſſoit par cet Edit, que le Roy vouloit arreſter les trop grandes & les trop fréquentes acquiſitions, que les Hoſpitaux faiſoient des meilleurs héritages du Royaume, pour peu qu'ils fuſſent à leur bienſéance. Comme les maiſons des particuliers ne ſubſiſtent pas ſi longtems que les Communautez, ces meſmes Communautez, qui profitent toſt ou tard du malheur d'autruy, ren-

Le Roy fait pluſieurs Reglemens.

ANS DE J. CHRIST. 1505.

controient à la fin quelque propriétaire indigent, ou facile, qui dans l'eſpérance de raccommoder ſes affaires, en touchant de l'argent comptant, ruinoit ſa maiſon en aliénant toûjours avec perte pour luy, ce que ſes prédeceſſeurs avoient acquis ou conſervé avec beaucoup de peine. Pendant que les hoſpitaux, animez de cet eſprit d'intereſt, s'enrichiſſoient des dépoüilles des particuliers, un Gentilhomme Portugais, nommé Jean Figueira, penſa ſe ruiner pour faire bâtir un Fort à Guadanabar, proche du Cap de Guer en Etiopie. Une action ſi génereuſe, & ſi utile pour le bien public, méritoit les recompenſes qu'il s'attira du Roy; mais dans la ſuite du tems, ce Gentilhomme ne pouvant plus entretenir une garniſon aſſez forte pour défendre ſa Citadelle contre les Barbares, le Roy y ſuppléa; il le dédommagea des dépenſes qu'il avoit faites, & le fit Gouverneur de la place.

Le Fort de Guadanabar, par qui bâtien Etiopie.

Vers la fin de la meſme année, il y eut une grande contagion à Liſbonne. La campagne s'en trouvant infectée du coſté de Santaren, la Cour partit d'Almerim pour aller à Abrantes, où la Reine accoucha heureuſement de l'Infant Loüis.

Naiſſance de l'Infant Loüis.

Les fureurs d'une ſédition à Liſbonne, ſuccéderent au fleau dont cette ville fut frappée, & ce que la maladie avoit épargné, devint la victime de la populace émeuë & mutinée, par un ſcrupule de Religion. Ce tumulte arriva au ſujet d'un Juif qui s'étoit fait Chrétien depuis peu de tems. Ce Juif ayant été ſurpris en parlant d'une maniére ſcandaleuſe & impie, du corps de Jeſus-Chriſt qui repoſe dans nos tabernacles, fut accablé de pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui le jetterent dans le feu. Deux Moines qui ſurvinrent, chacun une Croix à la main, coururent de tous coſtez, harangueret le peuple, & l'exciterent à tirer vengeance d'une impiété qui attiroit ſur le Royaume la colére du Ciel, & qui portoit une ſi grande atteinte à la Religion. Les Portugais animez par leur zéle & par leurs diſcours, s'aſſemblerent, & coururent aux armes. Quelques Allemans, de qui les vaiſſeaux

Sédition à Liſbonne.

Oſorius, liv. 4.

ANS DE J. CHRIST. 1505.

étoient à l'ancre dans le port, ſe joignirent aux Portugais ; ils inveſtirent les maiſons des plus riches particuliers, les forcerent & les pillerent.

On fit un furieux carnage de tous ceux qu'on ſoupçonnoit de Judaïſme. Les plus honneſtes gens qui avoient, ou des envieux, ou des ennemis, ne trouvoient plus d'azile dés qu'on les avoit dénoncez à ces bourreaux publics, qui ne reſpiroient que le ſang & le pillage. La plûpart de ces aſſaſſins avoient perdu le reſpect deu aux Egliſes ; ils y entroient les armes à la main ; ils égorgoient juſque dans le Sanctuaire, ceux qui s'y étoient réfugiez, comme dans le ſeul azile qui leur reſtoit ; & là, ſans diſtinction ni de ſexe, ni d'âge, les plus innocens tomboient morts au pied des autels. Les Magiſtrats étoient ſans crédit ; on ne connoiſſoit plus leurs voix ; on ne craignoit plus leurs menaces ; tout ſe trouvoit également expoſé à cette émotion populaire, qui dura tout le jour. Le déſordre fut encore plus conſidérable le lendemain. Les païſans accoururent à Liſbonne, & renouvellerent la déſolation, pour avoir part au pillage. Quelques Juifs qui étoient échapez au tumulte de la veille, & qui s'étoient renfermez dans leurs maiſons, furent obligez de les abandonner à ceux qui y entrerent, & ne ſe ſauverent du riſque de perdre la vie, qu'à la faveur des meubles prétieux, & de l'argent comptant qu'ils donnerent ; ce qui fut cauſe que l'on maſſacra moins de Juifs que de Chrétiens, d'autant plus qu'on ne donnoit pas le tems à ces derniers de juſtifier leur créance. Cette cruelle ſcéne dura encore tout le jour, & elle auroit peut-eſtre recommencé le lendemain avec autant de violence, ſi de Sylva & Alvarez de Caſtro, Chefs de la Juſtice, n'euſſent employé le reſte de leur pouvoir, pour aſſembler quelques hommes hardis & fidelles, & s'ils ne les euſſent introduits à main armée dans Liſbonne. Alors la crainte des peines commença à étonner ceux qui les avoient meritées, & les réduiſit à la fuite. Les vaiſſeaux étrangers qui étoient à la rade, mirent auſſi à la voile. Auſſitoſt que les troupes que le Roy envoya à Liſ-

bonne

Liſbonne, y furent entrées, Lopez & Almeida, qui les conduiſoient, s'emparerent des principales places de la ville, y établirent des corps de garde, pourſuivirent les Chefs & les complices de ce tumulte, & diſſiperent la ſédition. Les deux Moines, qui par un zéle trop indiſcret, avoient excité les peuples à la vengeance, furent dégradez & condamnez à la mort; les Juges ſubalternes, que la crainte du péril avoit aſſez étonnez, ou pour ſe ſauver, ou pour ne point paroiſtre avec le caractére & le pouvoir attaché à leurs charges, en furent dépoüillez, & pour marque d'ignominie, on les condamna à des amendes pécuniaires. Enfin le Roy oſta à la ville de Liſbonne, tous les priviléges & tous les honneurs dont luy, & ſes prédeceſſeurs l'avoient gratifiée.

ANS DE J. CHRIST 1506.

Punition des ſéditieux.

Liſbonne eſt privée de tous ſes droits.

Quand on eut rendu le calme à la ville capitale du Royaume, Emanuel y revint avec la Reine. Peu de jours aprés, il receut la nouvelle, que la flotte qu'il avoit envoyée aux Indes Orientales, ſous la conduite de François Almeida, avoit moüillé dans le port de Quiloa, avec ſeize grands vaiſſeaux & ſix caravelles. Ce Géneral avoit écrit de ce port, au Roy, que ſes Pilotes ayant pouſſé leur route trop avant vers le Midy, pour doubler le Cap de Bonne-Eſpérance avec plus de facilité, luy avoient fait courir mille dangers différens; que le vent avoit porté ſes vaiſſeaux dans un climat ſi éloigné du Soleil, qu'à peine on avoit pû, à cauſe du grand froid, faire les manœuvres néceſſaires pour ſe tirer de ce péril, & pour faire voile vers l'Orient, afin de paſſer de-là à Quiloa.

Almeida rend compte au Roy de ſon voyage.

Almeida ajoûtoit dans ſa meſme lettre à Emanuel, qu'Abrahem, Roy de Quiloa, voulant éviter de payer le tribut qu'il luy devoit, s'étoit retiré dans les montagnes; ce qui l'avoit obligé de faire une deſcente, à laquelle les Quiloans s'étoient d'abord oppoſez; mais que nonobſtant leur reſiſtance, il étoit entré dans leur ville; qu'il en avoit aſſemblé les principaux habitans; qu'il leur avoit déclaré que le Roy de Portugal les prendroit ſous ſa protection, pourveu qu'ils luy fuſſent fidelles, & qu'ils reconnuſſent

ANS DE J. CHRIST. 1506.

pour leur Roy, un de leur principaux Officiers, nommé Mahomet Anconii ; que les Quiloans, contens de cette nouvelle domination qui les affranchiſſoit de la ſervitude, avoient promis une fidelité éternelle à Emanuel, & qu'ils avoient proclamé Mahomet. Le Géneral mandoit auſſi au Roy, qu'il avoit fait bâtir une citadelle à Quiloa ; qu'il y avoit mis une garniſon Portugaiſe, pour défendre le nouveau Roy, & pour retenir les peuples dans l'obéïſſance qu'ils venoient de luy promettre, & meſme de luy jurer ; qu'auſſitoſt que Mahomet avoit été en poſſeſſion de ſa Couronne, il s'étoit reconnu pour tributaire de celle de Portugal ; qu'en meſme-tems, ce Prince luy avoit demandé permiſſion de faire venir à Quiloa, le fils d'Alfudaïl, qui avoit été Roy de Quiloa, & qu'Abrahem avoit fait tuer pour s'emparer de ſon Etat ; que Mahomet luy ayant apris les extrémes obligations qu'il avoit à Alfudaïl, il luy avoit témoigné qu'il croiroit manquer de reconnoiſſance, s'il ne faiſoit remonter la ſienne juſqu'au fils de ſon bienfaicteur ; que dans cette veuë, il ſeroit bien aiſe d'en faire ſon ſucceſſeur au trône où Emanuel l'avoit fait monter. Almeida ajoûtoit, que cette propoſition l'avoit tellement ſurpris, qu'il avoit demandé à Mahomet, pourquoy il préferoit l'établiſſement d'un étranger à celuy de ſes propres enfans, & s'il ne les eſtimoit pas d'aſſez bons ſujets pour luy ſuccéder ; mais qu'enfin, ce Roy luy avoit témoigné, qu'il aimoit mieux laiſſer cet éxemple de reconnoiſſance, que non pas un ſceptre à ſa poſterité.

Mahomet Anconii, proclamé Roy de Quiloa.

Oſorius, liv. 4. Maffée, Hiſt. des Indes, liv. 3 chap. 2.

Caractére d'Alfudaïl.

Almeida, charmé de la génerosité de ce Prince Barbare, avoüoit en meſme-tems au Roy, qu'il avoit laiſſé Mahomet en pleine liberté de diſpoſer de ſon Royaume, en faveur de qui il voudroit ; que dans cette veuë, il avoit avancé le retour du fils d'Alfudaïl ; que ce Prince l'avoit déclaré pour ſon ſucceſſeur à la Couronne qu'il portoit ; & que les Quiloans l'avoient reconnu en cette qualité.

Quand Mahomet fut établi à Quiloa, Almeida fit voile vers Monbaça. Auſſitoſt que ce Vice-Roy fut arrivé dans les environs de cette ville, il envoya Payva, qui étoit ſon

Arrivée du Vice-Roy devant Monbaça.

plus experimenté Pilote, pour ſonder la profondeur du port, dont l'entrée eſt défenduë par une Tour, où le Souverain de Monbaça avoit fait pointer les canons que l'on avoit peſchez, lors que les Portugais y firent naufrage. Les ſentinelles de cette Tour ayant apperceu le vaiſſeau de Payva, en donnerent avis au Commandant, qui fit tirer ſur ce Portugais. Cela n'empêcha pas néanmoins, que Payva n'approchaſt de cette Tour, & qu'il ne la canonnaſt. Le feu qu'il mit dans le magazin des poudres, épouvanta tellement la garniſon, qu'elle abandonna ſon poſte, & qu'elle ſe retira dans la ville. Ans de J. Christ 1506.

Almeida, à qui Payva avoit mandé cet évenement, fit entrer ſa flotte dans le port. Il envoya deux de ſes Officiers pour aſſeurer le Roy de Monbaça, qu'il n'étoit point venu à deſſein de luy déclarer la guerre, pourveu qu'il reconnuſt le Roy de Portugal pour ſon Souverain, à l'éxemple de pluſieurs Potentats des Indes & d'Afrique, leſquels s'étoient rangez volontairement ſous la protection d'Emanuel. Qu'au reſte, c'étoit à luy de ſe déterminer dans peu ſur le parti qu'il avoit à prendre, pour ne le point obliger à luy faire reconnoiſtre une domination, à laquelle il auroit refuſé de ſe ſoumettre.

Le Roy de Monbaça, qui ne pouvoit ſe reſoudre à obéir à un Monarque étranger, ni les peuples à reconnoiſtre d'autre Souverain que le leur, dit aux Officiers d'Almeida, que s'ils ne ſe retiroient promptement, il feroit faire main baſſe ſur eux; qu'il envoyeroit brûler leurs vaiſſeaux; & qu'il leur feroit éprouver ce que les hommes de Monbaça ſçavent faire les armes à la main, pour ſe débarraſſer d'une Nation qui n'avoit veu que les femmes de Quiloa, fugitives & tremblantes. Sur une réponſe ſi fiére, le Géneral ſe diſpoſa à l'attaque de la ville de Monbaça, & fit un détachement pour aller brûler le Fauxbourg le plus proche de la mer: les habitans effrayez de cet embraſement accoururent pour y remédier. Les Portugais qui s'étoient cantonnez pour les ſurprendre, les enveloperent, & les paſſerent au fil de l'épée. Le Géneral inſulte Monbaça.

ANS DE J. CHRIST. 1506.

L'incendie fut ſi grand & dura ſi long-tems, que les Portugais ne purent s'approcher de Monbaça, ni continuer leurs attaques. La garniſon & les habitans, occupez à garantir de l'embraſement le reſte de leur ville, ſe perſuaderent que les Portugais ne ſongeroient pas à leur cauſer un plus grand dommage que celuy de les avoir brûlez; mais le Vice-Roy ne s'en tint pas à la peur qu'il leur avoit donnée, ni au mal qu'il avoit commencé à leur faire. Il ſceut par quelques eſpions qu'il envoya pendant la nuit, que les ennemis n'avoient point de ſentinelles ſur le bord de la mer; il débarqua une partie de ſes troupes, ſe mit à la teſte de ce détachement, & à la faveur de l'obſcurité, il s'approcha de la ville; mais il ne voulut pas haſarder d'y entrer, de crainte de donner dans quelque embuſcade; de ſorte qu'il ſe contenta d'envoyer Almeida ſon fils, pour commencer l'attaque par un autre endroit, à deſſein de partager les ennemis, quand ils ſe verroient attaquez en meſme-tems par deux différens coſtez.

Le jeune Almeida forme une nouvelle attaque.

Les Monbaçans preſſez par la néceſſité de ſe rendre, ou de ſe retrancher dans leurs maiſons, prirent ce dernier parti, & ſe défendirent à coups de fléches, avec beaucoup d'opiniatreté & de courage. Comme les ruës de Monbaça ſont fort étroites, & que les Portugais ne pouvoient pas s'ajuſter aſſez bien pour tirer ſur leurs ennemis, ils ſe virent expoſez pendant un aſſez long-tems, à une greſle de dards & de pierres, qui leur couſta beaucoup de gens. Quand les Monbaçans n'eurent plus dans leurs maiſons dequoy ſe défendre, ils ébranlerent de grands pans de murailles, & les pouſſerent ſur les Portugais; ce qui les détermina d'enfoncer les portes des maiſons, quoique bien barricadées, pour y aller aſſommer ceux qui s'y étoient retranchez. Les Monbaçans ne pouvant plus ſe dérober au reſſentiment des Portugais, que par la fuite, paſſerent de maiſons en maiſons, qui ſont bâties ſur le meſme niveau, & retarderent leur mort de quelques momens; mais auſſi, quand les Portugais les eurent atteints, ils les précipiterent du haut en bas des

Vigoureuſe réſiſtance des Monbaçans.

maiſons ; de ſorte que ceux qui avoient échapé au tranchant de l'épée, trouverent par leur chute la mort qu'ils avoient évitée en fuyant. ANS DE J. CHRIST. 1506.

D'un autre coſté, le jeune Almeida ſe rendit maître du Palais du Roy, où il eſpéroit de trouver ce Prince, & d'en faire ſon priſonnier de guerre ;mais il s'étoit fauvé dans le bois. Cependant le Vice-Roy fit mettre la ville au pillage, & l'abandonna aux ſoldats, croyant qu'il ſeroit aſſez conſidérable pour les dédommager de tous les dangers auſquels il les avoit expoſez ; mais les Monbaçans qui l'avoient préveu, avoient détourné leurs meilleurs effets. Au reſte, la perte que les ennemis firent dans cette journée, monta à plus de quinze cens hommes, & l'on fit plus de huit mille priſonniers ; on retint les principaux d'entre-eux, & les femmes les plus apparentes pour en tirer rançon, & l'on mit le reſte en liberté. Les Portugais perdirent un aſſez grand nombre de leurs gens, & eurent pluſieurs bleſſez. Monbaça ayant été pillé, le Vice-Roy y fit mettre le feu pour empêcher que les Barbares ne s'y fortifiaſſent mieux qu'auparavant, en cas qu'ils y revinſſent aprés le départ des Portugais. *Pillage de Monbaça.* *Incendie de cette ville.*

Pendant qu'Almeida étoit occupé à la réduction de Monbaça, le vaiſſeau de Vaſco Gomez, que la tempeſte avoit ſéparé de la flotte, arriva dans le port de cette ville. Tout ce qu'il y avoit de bâtimens en état de mettre à la voile, firent la route de Mélinde. Lopez Chanoque & Jean Lhomme, Capitaines Portugais, dont les vaiſſeaux y étoient déja à l'ancre, ſe joignirent au reſte de la flotte auſſitoſt qu'elle fut arrivée ; mais le mauvais tems empêcha Almeida d'aller ſaluer le Roy de Mélinde, & de luy faire des préſens au nom d'Emanuel. Il en donna la commiſſion à quelques-uns de ſes Officiers qui y allerent. Ce Prince en fit remercier le Vice-Roy par ſon propre frere, & luy envoya des vivres & des raretez de ſon païs, aprés quoy le Vice-Roy remit à la voile, & alla moüiller dans le port de l'Iſle d'Anchedive. *Préſens du General au Roy de Mélinde.*

En arrivant dans cette Iſle, Almeida receut des lettres

Ans de J. Christ. 1506.

de Gonçalez Barboſa. Ce Capitaine l'avertiſſoit que trois vaiſſeaux Arabes armez en guerre, & chargez de marchandiſes, faiſoient voile de ce coſté là. Le Vice-Roy qui ne vouloit pas manquer un ſi beau coup, détacha Chanoque & Payva pour croiſer la mer. Il envoya le Capitaine Lhomme à Cochin, à Cananor, & à Coulan, pour y donner avis de l'arrivée de ſa flotte, & pour diſpoſer les Facteurs du Roy, à préparer les marchandiſes qu'on devoit charger ſur les vaiſſeaux qui devoient retourner à Liſbonne. Cependant le Vice-Roy fit travailler avec une diligence extréme, à la conſtruction d'un Fort ſur le bord de la mer. Sur ces entrefaites Emanuel Pazagne, à qui Almeida avoit donné le commandement de quelques navires, avant qu'il euſt doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, arriva dans le port d'Anchedive, accompagné ſeulement d'Antoine Vaſco. Les autres bâtimens qui étoient avec luy, avoient été pouſſez en différens endroits ; la plûpart avoient fait naufrage, & il ne s'en étoit ſauvé que cinq hommes, que Pierre Baretto avoit receus ſur ſon bord. Ce fut par eux que Pazagne aprit la conſpiration qu'Abrahem avoit tramée contre le nouveau Roy de Quiloa, & qu'il ſceut que ce Prince avoit été bleſſé au bras ; que le meurtrier avoit été arreſté ; qu'il avoit avoüé que c'étoit à la ſollicitation d'Abrahem, qu'il avoit commis cet attentat, & qu'enfin on avoit livré ce meurtrier aux plus cruels ſuplices, comme criminel de leze-Majeſté.

Conſpiration contre le Roy de Quiloa.

Cependant Chanoque & Payva, qui tenoient toûjours la mer, prirent une caravelle Indienne & quelques petits bâtimens Arabes. Ils y trouverent un Portugais que Barboſa avoit dépêché pour avertir le Vice-Roy, que l'un des trois vaiſſeaux qu'il leur avoit commandé d'attendre au paſſage, étoit entré dans le havre de Calécut ; que le Sultan mettoit un grand nombre de voiles à la mer, & qu'il avoit envoyé au Roy de Calécut, quatre Vénitiens que ce Prince luy avoit demandez pour fondre du canon.

Almeida, ne doutant pas que tous ces grands prépa-

ratifs ne ſe fiſſent pour renouveller la guerre contre les Portugais, fit radouber les vaiſſeaux qui en avoient un plus grand beſoin. Il ordonna que l'on travaillaſt à équiper deux caravelles & une galére, ſur laquelle on mit les priſonniers Arabes pour y faire la manœuvre, & pour aller aux ennemis avant qu'ils euſſent joint leurs Alliez. ANS DE J. CHRIST. 1506.

Le renouvellement de cette guerre porta auſſi le Vice-Roy, à pratiquer de nouvelles alliances avec les Rois du païs. Merlaé qui régnoit à Onor, ſitué dans le Biſnagar en Aſie, & qui deſiroit pareillement de contracter une alliance avec les Portugais, envoya un Ambaſſadeur à Almeida, pour en conclure le traité. Timoja, fameux Pirate, étant alors dans Onor, fut compris dans ce traité. Merlaé, qui par cette nouvelle alliance s'étoit procuré l'amitié des Portugais, & leur ſecours contre le Roy de Decan ſon voiſin, avec qui de tems en tems il étoit obligé d'avoir la guerre, s'en ſervit fort à propos dans cette rencontre. Il pria le Vice-Roy d'envoyer reconnoiſtre la citadelle de Zincatura, que le Decanois avoit fait conſtruire auprés d'Anchedive. Le Vice-Roy ravi de trouver une occaſion de rendre ce bon office à Merlaé, chargea ſon fils Almeida, d'aller reconnoiſtre les environs & les fortifications de cette place. L'Officier qui y commandoit & qui étoit une des créatures d'Idalcan Roy de Goa, averti de l'aproche des vaiſſeaux Portugais, ſortit de Zincatura à la teſte de mille hommes, & s'empara du rivage & de la deſcente. La bonne contenance des Barbares détermina le jeune Almeida à arborer le pavillon blanc. A ce ſignal de paix, ce Commandant & luy s'aboucherent, & firent entre-eux une alliance, que le Vice-Roy confirma dans la ſuite. Merlaé, qui par cet accord où il étoit compris, ſe voyoit à couvert des inſultes qu'il avoit à craindre du coſté des Decanois, n'en conſerva pas toute la reconnoiſſance qu'il devoit, puiſqu'il ſe broüilla bientoſt aprés avec les Portugais.

Alliance faite avec différens Princes. Strabon. liv. 2. & 2. Pomponius Mela liv. 1. Sanſon. Baudrand.

Ce différent arriva au ſujet d'un grand vaiſſeau chargé de chevaux de Perſe, que les gens du Vice-Roy allerent

ANS DE J. CHRIST. 1506.

inſulter; mais les Arabes & les Perſans, qui montoient ce navire, au lieu d'attendre l'approche des Portugais, ſe jetterent dans leurs eſquifs avec quelques effets de tranſport, & firent échoüer leur principal bâtiment. Les Portugais qui n'en vouloient qu'à ce vaiſſeau, s'attacherent à le relever. Quand ils l'eurent conduit à bord, quelques uns de leurs ſoldats prirent dix-neuf chevaux qui eſtoient ſur ce navire, & les menerent dans quelques habitations conſtruites ſur le bord de la mer. Le Vice-Roy informé de ce qui s'étoit paſſé, envoya des gens pour retirer ces chevaux; mais les Arabes chez qui les Portugais les avoient mis, dirent que Merlaé les avoit fait enlever pendant leur abſence.

Broüillerie du Géneral & du Roy d'Onor.

Le Vice-Roy ſurpris de ce procedé, crut avant que de s'en plaindre, devoir demander au Roy d'Onor, les chevaux qui luy appartenoient, comme étant une priſe faite par les Portugais. Ce Prince, loin de répondre à cette demande, refuſa d'y ſatisfaire. Le Vice-Roy piqué du refus, ſe diſpoſa dés ce moment à tirer raiſon de cette infidelité. Pour cet effet, il laiſſa Emanuel Pazagne dans le Fort d'Anchedive, dont il luy donna le commandement pendant ſon abſence, & mit à la voile pour aller à Onor, réſolu d'entrer dans le Fleuve qui arroſe les murailles de la ville, & de faire un détachement pour aller fourager le païs, tandis qu'il inſulteroit les vaiſſeaux qu'il trouveroit dans le port, & qu'il les brûleroit ſur le rivage; mais les Arabes qui eſtoient ſur ces bâtimens, ayant prévenu ſon reſſentiment, luy promirent ſi poſitivement, que Merlaé luy feroit ſatisfaction, qu'ils obtinrent du Vice-Roy, le terme d'un jour pour aler négocier cette affaire, & meſme s'engagerent à luy en apporter la réponſe.

Retraite de ce Prince.

Le jour ſe paſſa ſans que le Vice-Roy fiſt aucune hoſtilité, pour ne pas déroger à ſa parole; mais le Roy d'Onor, loin de tenir la ſienne, employa cette petite tréve à faire emporter les meilleurs effets de ſes peuples, & ſe retira dans les montagnes, où les principaux de ſa Cour & de la ville, le ſuivirent. Ces nouvelles preuves de la mauvaiſe foy

de

de Merlaé, déterminerent enfin le Vice-Roy, d'en venir aux derniéres extrémitez avec ce Prince. Pour commencer à luy donner des marques de ſon reſſentiment, le Vice-Roy envoya Almeida ſon fils, à qui il ordonna de brûler tous les vaiſſeaux qu'il trouveroit dans le port ; ce qui fut éxecuté avec la derniére rigueur. Le Roy d'Onor, qui du lieu où il s'étoit poſté, pouvoit obſerver ce qui ſe paſſeroit, voyant ſa ville & ſes vaiſſeaux en feu, détacha quatre mille hommes pour les aller ſecourir, & pour remédier à l'incendie. Almeida s'y oppoſa autant qu'il luy fut poſſible ; mais les ennemis avoient pris de trop bonnes précautions pour ne pas réüſſir. Ils avoient poſté à la teſte de leur armée, un certain nombre de gens qui portoient de grands boucliers dont ils ſe couvroient, & ceux qui les ſuivoient immédiatement, tandis qu'on en décochoit une ſi grande quantité de fléches, que les Portugais ſe virent contraints de reculer. Comme ce mouvement ne leur étoit point ordinaire, ils en eurent de la confuſion, & changeant bruſquement leur maniére de combattre, ils allerent teſte baiſſée aux ennemis ; mais d'un pas ſi déterminé, que malgré leur multitude & leurs efforts, ils les rompirent & les pourſuivirent avec la meſme ardeur qu'ils en avoient été attaquez.

ANS DE J. CHRIST. 1506.

Le Géneral fait brûler les vaiſſeaux de Merlaé.

La vivacité avec laquelle cette action ſe paſſa de la part des Portugais, obligea Almeida de faire ſonner la retraite, de crainte que les ennemis, par leur fuite, n'attiraſſent ſes gens dans quelque embuſcade. Une ſi ſage précaution fit un effet tout contraire dans l'eſprit des Barbares. Ils ſe perſuaderent, puiſque les Portugais ne les avoient pas pourſuivis, qu'ils manquoient de courage & de fermeté ; dans cette penſée, ils ſe rallierent, & revinrent à la charge.

Les Portugais qui avoient repris leurs rangs, les receurent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent entiérement en déroute, & en tuerent un grand nombre. Le feu ne cauſa pas moins de deſordre que le fer, les ennemis perdirent quantité de leurs plus beaux vaiſſeaux, & la ville

ANS DE J. CHRIST. 1506.

d'Onor fut preſque reduite en cendres. Les Portugais eurent pluſieurs de leurs gens bleſſez, parmi leſquels ſe trouva Almeida, qui dans le combat receut un coup à la main droite.

Merlaé, connoiſſant mieux que jamais & meſme à ſes dépens, combien il luy étoit avantageux de ménager l'amitié des Portugais, tâcha de rétablir la bonne intelligence entre-eux & luy, & fit dire au Vice-Roy, que s'il étoit diſpoſé à oublier tout ce qui s'étoit paſſé, ils renouvelleroient leur union, & qu'ils la ſcelleroient par une bonne paix. Le Vice-Roy affectant de ne pas répondre poſitivement à cette derniére propoſition, manda à Merlaé qu'il n'avoit pas aſſez de tems pour travailler à la paix, & qu'il envoyeroit ſon fils pour la conclurre, mais ſous des conditions plus étroites & plus aſſeurées que celles du précedent traité. Merlaé s'entretint dans cette eſpérance, tandis que le Vice-Roy retourna à Cananor.

Merlaé cherche à faire la paix.

D'un autre coſté, les Arabes qui étoient à Coulan, empêchoient ouvertement que les Portugais ne chargeaſſent leurs vaiſſeaux, & qu'on ne leur fourniſt les marchandiſes qu'on avoit accoûtumé de leur délivrer préferablement aux autres Nations. Une injuſtice ſi manifeſte ne pouvant ſe ſouffrir ſans une eſpéce de lâcheté de la part des Portugais, le Capitaine Lhomme alla inſulter quelques vaiſſeaux Arabes; il en prit les équipages & les envoya à Antoine de Sala, Facteur de Portugal, à condition de ne rendre rien de ce qu'il luy mettoit entre les mains, juſqu'à ce que l'on euſt chargé les navires. La fierté avec laquelle cela ſe paſſa, impoſa beaucoup aux Arabes. Cependant le Capitaine Lhomme, qui étoit allé croiſer la mer, revint avec de nouvelles priſes. Il fit mettre à fond de cale de l'un de ſes vaiſſeaux, les priſonniers qu'il avoit faits dans cette courſe, juſqu'à ce qu'il viſt à quoy ils ſeroient propres. On éxecuta ſes ordres, mais avec moins de précaution qu'il n'étoit néceſſaire. Ces priſonniers forcerent le lieu où ils étoient détenus, monterent ſur les ponts, du bâtiment, tuerent les Matelots & le Patron, ſe ren-

Le Capitaine Lhomme inſulte quelques vaiſſeaux Arabes.

Il fait de nouvelles priſes.

Fuite des priſonniers qu'il a faits.

dirent maîtres du vaiſſeau, & ſe ſauverent.

ANN DE J. CHRIST. 1506.

Le Vice-Roy outré de cet affront, & ſenſible à la perte de l'un de ſes premiers navires, tint conſeil de guerre pour délibérer ſur la conduite du Capitaine Lhomme, & ſur le genre de châtiment qu'il méritoit. On y propoſa meſme d'en faire un éxemple, & de le caſſer à la teſte de la flotte; mais à la pluralité des voix, il fut conſervé comme un ancien & bon Officier, dont le ſervice juſqu'alors n'avoit point ſouffert de reproche.

On s'en prend au Capitaine.

Comme le Vice-Roy étoit ſur le point de partir de Cananor, Gonzalés Barboſa, qui par ſon ſéjour en cette ville, connoiſſoit mieux qu'aucun autre le riſque qu'on couroit en demeurant parmi ces peuples, luy propoſa de demander permiſſion au Roy de ce païs, de faire conſtruire un Fort, ainſi qu'il l'avoit pratiqué dans les autres lieux où il avoit abordé. Cet avis étoit trop bon pour ne le pas ſuivre. Ce Prince en ayant accordé la permiſſion au Vice-Roy, on travailla ſi diligemment à ce petit Fort, qu'il fut achevé avant que le Vice-Roy euſt remis à la voile.

La réputation que les Portugais s'acqueroient tous les jours, s'étant répanduë juſque dans le Royaume de Narſingue, Criſnara qui en étoit Roy, envoya un Ambaſſadeur au Vice-Roy, pour ménager une alliance avec Emanuel. Mais avant que d'entrer dans tout ce qui ſe paſſa ſur le fait de cette alliance, je croy devoir donner ici une idée de la Religion de ces peuples, de leurs mœurs & du Souverain de ce païs.

Le Roy de Narſingue envoye un Ambaſſadeur à Almeida.

Les Narſingois, tout idolâtres qu'ils ſont, confeſſent l'unité de Dieu. Quoique celuy qu'ils reconnoiſſent ne ſoit pas le vray Dieu, ils luy attribuent la ſouveraine puiſſance ſur toutes choſes. Cependant leur culte ſuperſtitieux eſt bien different de leur créance; ils adorent des monſtres, à l'éxemple des autres Indiens, & en élevent les figures dans leurs Temples. Les Brachmanes ſont chargez des fonctions du ſacerdoce; il y a meſme des femmes qui comme eux, ſe ſont ſacrifiées au ſervice de leurs autels. On trouve encore une autre eſpéce de ſolitaires, que l'on

Religion des Narſingois.

ANS DE J. CHRIST. 1506.

nomme Banéanes. Ces Solitaires, différens des Brachmanes par leur extérieur & par leur créance, portent ſur la poitrine une pierre de la groſſeur d'un œuf, d'où ſortent trois filets; ils nomment cette pierre *Tambarane*, & la regardent comme la figure de leur divinité. La bigamie n'eſt point en uſage parmi les Banéanes, & ſi leurs femmes ſurvivent, on les enterre auprés du tombeau de leurs maris; ou bien on les jette dans un bucher lors qu'on met leurs époux dans le cercueil.

Maffée, Hiſt. des Indes, liv. 4. cap. 7. Oſorius, liv. 4.

Divinité des Narſingois.

Quoique les Narſingois ſoient perſuadez de l'immortalité de l'ame, & qu'ils croyent qu'on trouve en l'autre vie la récompenſe des bonnes actions, & la peine deuë aux crimes, cette eſpéce de morale n'empêche pas qu'ils ne ſoient fort enclins à l'amour & à la vengeance. Ils décident l'épée à la main toutes leurs querelles; ce combat ſe fait ordinairement en préſence du Roy, qui donne une chaîne d'or au victorieux, comme une recompenſe deuë à ſon courage.

Leur caractére.

La ville de Narſingue porte le meſme nom que le Royaume, & en eſt la capitale. Elle eſt ſituée ſur une riviére qui favoriſe le commerce, & particuliérement celuy des chevaux de Perſe & d'Arabie. C'eſt la ſeule marchandiſe qui ſoit franche de tout tribut; mais le Roy s'en dédommage bien, par le choix qu'il a droit de faire des plus beaux d'entre ces chevaux, qu'il achete pour les revendre, ou pour les donner à ceux qui l'approchent & qui le ſervent. Au reſte, la police eſt ſi bien obſervée dans ce Royaume, que ſi quelqu'un y avoit contrevenu, & fait le moindre tort à celuy qui luy eſt inférieur, le Roy luy feroit reparer le dommage, & ordonneroit qu'il fuſt éxemplairement puni.

Situation du Royaume de Narſingue.

Police de cet Etat.

Cette rigueur, loin de diminuer dans les peuples les ſentimens de reſpect & d'amitié qu'ils ont pour leur Roy, ſemble l'augmenter en eux, puiſqu'on peut dire qu'ils l'adorent. Cependant, on diroit que ce Prince ne ſe confie pas trop à ſes propres ſujets, par le grand nombre de gardes qui veillent continuellement à la ſeureté de ſa perſonne.

Ce Monarque ſoutient avec une magnificence ſans pareille le caractére Royal, & l'on ne voit rien dans les Indes qui égale la ſomptuoſité de ſon Palais. La délicateſſe de ſes tables, & le grand nombre de gens de guerre, qui ſont à ſa ſolde, enfin l'extréme dépenſe qu'il fait pour l'entretien de ſon ſerrail, jointe à celle dont je viens de parler, le firent ſurnommer autrefois le Roy des Rois, & le Mary de mille Femmes. Il en choiſit les plus belles, & les donne pour recompenſe aux Officiers qui l'ont ſervi le mieux dans ſes armées.

ANS DE J. CHRIST. 1506.

Magnificence du Roy de Narſingue.

Encore que ces profuſions ſoient conſidérables, elles n'épuiſent pas néanmoins l'épargne. Ce Roy obſerve inviolablement de ne jamais toucher aux ſommes qu'il a trouvées dans les coffres de ſon prédeceſſeur; au contraire, il ſe pique de les augmenter, & de les accumuler par pluſieurs lingots d'or & par des pierreries de grand prix.

Ses richeſſes.

Mais la Cour de ce Roy change bien de face quand il vient à mourir. On dreſſe un bucher fait de bois odoriférant ; on met ſur le haut le corps de ce Prince, reveſtu de ſes habits royaux, & entouré de toutes les autres marques de Souverain ; les Favoris, les Maîtreſſes, & les premiérs Officiers du deffunt Roy, environnent le bucher, & quand ſon corps eſt preſque conſumé, ils s'y précipitent eux-meſmes pour ne pas ſurvivre à celuy qui avoit droit de vie & de mort ſur eux.

Céremonies des funerailles de ce Prince.

Criſnara, qui régnoit alors à Narſingue, dans le tems qu'Almeida rempliſſoit une bonne partie des Indes du bruit de ſes conqueſtes, envoya un ſecond Ambaſſadeur à ce Vice-Roy, qui étoit dans le port de Cananor, pour conclurre le traité d'alliance qui avoit été propoſé. On y arreſta, que les Couronnes de Portugal & de Narſingue, ſeroient unies par le commerce entre les deux Nations, & l'on ſe donna de réciproques aſſeurances de ſe ſecourir en toutes occaſions ; mais comme le Narſingois vouloit affermir cette alliance, il fit propoſer par ſon Ambaſſadeur, le mariage de la Princeſſe de Narſingue ſa fille, avec le fils d'Emanuel, s'il en avoit un, à laquelle ce Mi-

Criſnara, nom du Roy de Narſingue.

Il envoye un ſecond Ambaſſadeur au Vice-Roy.

Conditions du traité d'alliance.

ANS DE J. CHRIST. 1506.

niſtre aſſeuroit que le Roy ſon Maître donneroit une dot trés-conſidérable.

Préſens de cet Ambaſſadeur.

Pour commencer à donner une grande idée des richeſſes de ce païs, ce Miniſtre fit préſent à Almeida, de deux colliers de perles de fort grand prix, de pluſieurs pierres prétieuſes, & d'un grand nombre de piéces d'étofes, que l'or joint au travail rendoit preſque ineſtimables.

Le Vice-Roy ne pouvant répondre à cette magnificence par des préſens auſſi conſiderables, ſupléa à la médiocrité des ſiens par de grands honneurs qu'il rendit, & qu'il fit rendre à cet Ambaſſadeur. Il l'aſſeura que dans le compte qu'il en rendroit au Roy ſon maître, il parleroit de l'alliance faite avec le Roy de Narſingue, comme d'une des premiéres & des plus importantes qu'Emanuel euſt jamais faites avec aucun Prince des Indes.

Départ de ce Miniſtre.

L'Ambaſſadeur ayant ainſi terminé ſa négociation remit à la voile, & s'en retourna à Narſingue. Incontinent aprés le départ de ce Miniſtre, le Vice-Roy qui étoit toûjours dans le havre de Cananor, deſcendit ſur le rivage, & fit dreſſer ſes pavillons ſous des palmiers qui le bordoient.

Débarquemẽt du Vice-Roy.

Ce fut là que le Roy de ce païs luy rendit viſite, & que dans leur conférence, ils convinrent que le Vice-Roy feroit achever le Fort que Gonçalez Barboſa avoit fait commencer à Cananor, & où les Portugais pourroient mettre leurs effets en ſeureté. Ce Prince y ayant conſenti, on employa un ſi grand nombre d'ouvriers, qu'il fut bientoſt achevé. On luy donna le nom du Fort S. Ange; Lopez Britto en eut le gouvernement, & y mena une garniſon de cent cinquante hommes.

Nom du Fort de Cananor.

Pendant que les Portugais cherchoient à s'établir à Cananor, les Arabes tâchoient de les détruire à Coulan. Comme ils n'avoient receu aucune ſatisfaction de la violence que le Capitaine Lhomme leur avoit faite dans le port de cette ville, en prenant les équipages de leurs vaiſſeaux, ils en ſoulevérent les habitans, & allerent forcer la Factorie, où ce Capitaine Portugais avoit mis en dépoſt les voiles & les cordages de ces bâtimens.

Les Arabes forcent la Factorie.

Sala, qui étoit Facteur, & qui ne ſe croyoit pas aſſez fort pour réſiſter à une populace émeuë & animée par ces Barbares, ſe retrancha dans une Chapelle qui étoit proche de la Factorie, en attendant que Pierre Raphaël, qui étoit à l'ancre dans le port de Coulan, luy envoyaſt du ſecours; mais Raphael ne le put faire; les ennemis s'étoient emparez de toutes les avenues de la Factorie & de la Chapelle; ils les avoient entourées de faſcines, où ils avoient mis le feu pour faire périr les Portugais, qui s'y étoient rétranchez. ANS DE J. CHRIST, 1506.

Ce nouvel échec redoubla dans le Vice-Roy, le déſir de ſe venger & des Coulanois, & des Arabes. Plein de ce reſſentiment, il envoya ſa flotte à ſon fils Almeida qui étoit à Coulan, & luy ordonna de faire main baſſe ſur tout ce qui s'oppoſeroit à luy, & de brûler les vaiſſeaux qu'il trouveroit dans le port. Cet ordre fut éxecuté avec tant de vigueur & d'éxactitude, que ces Barbares ſe virent hors d'état de réſiſter ni de ſe défendre. Almeida en tire vengeance.

Les Coulanois ainſi réduits, le Vice-Roy receut des lettres de Cochin. Il apprit que Trimumpara avoit abdiqué; que ce Prince accablé d'années, & ennuyé des longues & fréquentes guerres qu'il avoit à ſoutenir, s'étoit retiré dans un Turcol; qu'il avoit nommé Naubeador, fils puiſné de ſa ſœur, pour luy ſuccéder ſur le trône; qu'il en avoit exclus ſon frere, parce que dans les dernières guerres de Calécut, ce Prince s'étoit rangé du coſté de Zamorin, & qu'il avoit débauché pluſieurs Officiers de l'armée de Trimumpara. Abdication du Roy de Cochin.

La proclamation de Naubeador réveilla le chagrin du Prince ſon frere. Comme il ſe vit privé de la Couronne qui luy appartenoit préferablement à tout autre, il fit ce qu'il put pour inquiéter Naubeador, & voulut ſoulever le peuple contre le nouveau gouvernement. Il flatta les uns par de grandes eſpérances, & intimida les autres par des menaces, s'ils n'entroient dans les intereſts de l'héritier préſomptif de la Couronne de Cochin. Naubeador luy ſuccéde.

Dans le tems que ces mouvemens civils partageoient

ANS DE J. CHRIST. 1506.

les cœurs & les eſprits des Cochinois, le Vice-Roy arriva à Cochin. Sa preſence diſſipa cette ligue naiſſante. Ce changement favoriſa la céremonie du couronnement de Naubeador. Comme le Vice-Roy vit une ſi grande tranquillité, il ne perdit point de tems pour donner les ordres néceſſaires, & diſpoſa les choſes avec tant de diligence & d'appareil, que les Cochinois furent charmez de la ſeule idée qu'ils conceurent de cette céremonie.

Couronnement de Naubeador.

Naubeador précedé de quelques-uns de ſes Officiers, accompagné de quelques autres, ſuivant les fonctions de leurs charges, & reveſtu de ſes ornemens royaux, monta ſur le trône au bruit des fanfares & du canon. Le Vice-Roy fut un des premiers qui ſalua le nouveau Roy, en cette qualité; il luy fit au nom d'Emanuel, un préſent d'une Couronne d'or qu'il luy mit ſur la teſte, & l'aſſeura, en cas que quelqu'un s'efforçaſt de l'ébranler, que le Roy ſon maître étoit trop de ſes amis pour ne luy point aider à la ſoutenir. Une déclaration ſi publique & ſi préciſe, impoſa beaucoup aux mécontens, & raſſeura entiérement ceux en qui la crainte ou l'intereſt l'emportoient ſur la fidelité. Les Officiers vinrent tour à tour au pied du trône de Naubeador, & luy rendirent leurs hommages; le peuple les ſeconda par des acclamations, & par des réjouïſſances publiques.

Hommage rendu au nouveau Roy.

Maffée, liv. 5. chap. 5. Oſorius, liv. 4.

Aprés cette céremonie, les huit vaiſſeaux deſtinez pour retourner en Portugal mirent à la voile, & partirent avec leur charge ordinaire. Ces bâtimens furent pouſſez dans l'Iſle de Madagaſcar, que les Portugais appellent l'Iſle de S. Laurent, & que les François connoiſſent ſous le nom d'Iſle Daufine. Les anciens Géographes la déſignerent par le nom de *Menuthias*, & la ſurnommerent Etiopique, pour ne la point confondre avec une autre Iſle de la mer Atlantique.

Madagaſcar & ſa ſituation.

Eſtienne Flacour, Hiſt. de Madagaſcar.

La ſituation de Madagaſcar eſt à l'Orient de l'Afrique, & ſur l'Ocean Etiopique. Elle a deux cens cinquante mille de long, & quatre-vingts de large. Cette Iſle eſt féconde

de en fruits, en miel, en cire, & en bétail. Il n'y a point de ville, & les maiſons qu'on y trouve, & qu'on a réduites en maniére de bourgs ou de villages, ont été bâties par les Colonies Françoiſes, dans la partie méridionale de cette Iſle, en tirant vers le Levant. ANS DE J. CHRIST. 1506.

A l'arrivée des vaiſſeaux Portugais, les Inſulaires ſe mirent dans de petites barques, & demanderent à monter ſur le bord de Ferdinand Suarez. Ce Capitaine les y regala, eſpérant par là de ſe concilier leur amitié; mais ces peuples ingrats & farouches oublierent aiſément les biens qu'on venoit de leur faire. Ils rentrerent bruſquement dans leurs canots, & pour premiére marque de reconnoiſſance, ils tirerent des fléches contre le vaiſſeau de Suarez, & tâcherent d'environner celuy de Rodrigue Freirio; mais les Portugais leur ayant lâché quelques volées de canon, tuerent pluſieurs des ces Inſulaires; les autres prirent la fuite. Alors les vaiſſeaux Portugais continuerent leur route, & entrerent dans une riviére pour y faire aiguade.

Almeida ne fut pas le ſeul Capitaine qui fit connoiſtre aux Indes la puiſſance de ſon Roy, & la valeur de ſa Nation. Pierre Gnaja, qu'Emanuel avoit choiſi pour y aller avec ſix vaiſſeaux, & pour y faire de nouvelles découvertes ſi l'occaſion s'en préſentoit, partit la meſme année qu'Almeida. Il doubla le Cap de Bonne-Eſpérance, & vint moüiller ſur la coſte de Sofala, qui eſt un Royaume de la Caffrerie, en Affrique. La ville de Sofala porte le meſme nom que le Royaume, & eſt ſituée dans une Iſle ſur la riviere de Cuama. Les Portugais y ont fait conſtruire un Fort, qui leur eſt neceſſaire pour la traitte des Indes, & pour aſſeurer leur négoce avec les Caffres, dont ils ont en échange de quelques marchandiſes de laine, ou de ſoye qu'ils leur donnent, de l'yvoire, de l'ambre gris, de l'or, & des eſclaves. Le Facteur Portugais qu'on y a établi, a ſoin de faire travailler aux mines de Manica, & de Euro qui ſont vers le Midy, & l'on en tire une grande quantité d'or. Iſuf qui régnoit dans Sofala, quand Gnaja y arriva, étoit aveugle & fort vieux. Quoique ce Souverain reſſentiſt

Son arrivée à Sofala.

Ptolomée. Strabon. Jean de Barros. Linſchot. Samſon.

ANS DE J. CHRIST. 1506.

les plus fâcheuſes infirmitez du grand âge, on remarquoit encore en luy d'heureux reſtes de fermeté & de politique dans le gouvernement de ſon Etat, qu'il avoit uſurpé aprés la mort du dernier Roy de Sofala. Gnaja prévint Iſuf par des honneſtetez qu'il alla luy faire au nom d'Emanuel. Ce Prince y répondit d'une maniére fort reconnoiſſante, & ſur la ſimple propoſition d'une alliance, il permit à Gnaja de bâtir une maiſon où les Portugais puſſent ſe retirer & mettre leurs effets. Quand ce bâtiment fut aſſez avancé pour juger par ſa figure, du deſſein que pouvoit avoir le Capitaine Portugais, Iſuf rappella le ſouvenir de tout ce qui s'étoit paſſé à Quiloa & à Monbaça. Comme il n'avoit conſenti à ſe lier avec le Roy de Portugal, que pour ſe faire un ami, & non pas pour ſe donner un maître, il ſe répentit de la permiſſion qu'il avoit trop facilement accordée, & des ordres qu'il avoit envoyez aux Gouverneurs de ſes frontiéres, de recevoir dans leurs ports les vaiſſeaux Portugais qui viendroient y moüiller; mais il n'y avoit pas d'apparence de révoquer cette permiſſion, à moins que de faire naiſtre quelque occaſion qui puſt luy ſervir de prétexte. Iſuf en confera avec Muſar, qui avoit épouſé ſa fille. Muſar qui vouloit empêcher l'abus que ces derniers Alliez faiſoient de la facilité du Sofalan, luy propoſa d'uſer de voyes de fait contre eux, avant qu'ils fuſſent en état de luy réſiſter; mais ce Roy plus circonſpect que n'étoit ſon gendre, luy repréſenta, que les deſordres de Quiloa & de Monbaça n'étoient arrivez, que parce qu'on avoit voulu uſer de violence, & qu'il aimoit mieux attendre du tems & du climat, d'ailleurs, fatal à tous les étrangers, l'occaſion de ſe débaraſſer des Portugais, que de les ſacrifier à la ſeureté du repos public, par des voyes indignes du nom de Souverain, & de la place qu'il rempliſſoit.

Le Roy de Sofala eſt ſur le point de ſe broüiller avec les Portugais.

Cependant le Fort s'avançoit à veuë d'œil, & déja l'on avoit débarqué quelques piéces de campagne pour les mettre ſur les baſtions qui regardoient la ville. Cette diligence redoubloit la crainte des Sofalans, & les inſtan-

ces de Muſar, qui ne reſpiroit que la guerre & le carnage. Iſuf partagé entre tous ces mouvemens, & ſa prudence à ne rien précipiter, étoit agité de mille différentes penſées, quand la maladie ſe mit parmi les Portugais; elle fut ſi violente qu'à peine reſta-t-il des ouvriers pour achever le Fort, & des ſoldats pour le défendre. Quoique cette eſpéce de contagion euſt emporté beaucoup de monde, Iſuf & Muſar trouvoient, que les Portugais qu'elle avoit épargnez, étoient encore en trop grand nombre, & qu'il falloit avancer leur ruine. Pour y reüſſir, Iſuf mit dans ſes intereſts un certain Caffre, nommé Mocondez, Gouverneur des villes dépendantes du Roy de Monomotapa. Il luy fit ſçavoir, que les Portugais avoient choiſi Sofala pour leur ſéjour dans ſes Etats; qu'il leur avoit permis de bâtir une maiſon, où ils avoient porté de précieux effets; que la contagion s'étoit miſe parmi eux dans le tems qu'ils ſe retranchoient, & peut-eſtre à mauvais deſſein; que leur Factorie étoit aiſée à forcer, & que l'on y pourroit faire un riche butin.

ANS DE J. CHRIST. 1506.

Ligue contre les Portugais.

Mocondez, plus piqué du déſir de gagner, que de l'ardeur de combattre, raſſembla ce qu'il put de gens, & marcha au ſecours d'Iſuf. Les Portugais avertis de ce complot, par un nommé Acote, Maure Abexin, qui étoit de leurs amis, donnerent ordre que leur artillerie fuſt bien ſervie, & ſe diſpoſerent à recevoir leurs ennemis. Il ſembloit que ceux que les longues maladies avoient jettez dans la langueur, vouloient employer ce qu'ils avoient encore de force & de courage, pour défendre ce qui leur reſtoit de vie, puiſqu'ils demanderent à Gnaja, de monter la garde avec leurs compagnons.

D'un autre coſté, Mocondez peu verſé dans l'uſage d'un ſiége, ſe repoſoit ſur le nombre de ſes gens, qui ſe montoit à ſix mille hommes, mais ſans diſcipline & ſans ordre. Il en employa la meilleure partie à porter des faſcines pour combler les foſſez du Fort. Quand les Caffres ſe préſenterent pour monter à l'aſſaut, l'artillerie des Portugais, qui étoit chargée à cartouche, fit un ſi grand ra-

ANS DE J. CHRIST. 1506.

vage, & cauſa tant de deſordre parmi ces Sauvages, que ces peuples intimidez par le bruit du canon & par le carnage, ne ſongerent qu'à fuir dans les bois. Le feu que l'on continuoit de faire ſur ces fugitifs, quoi-qu'ils fuſſent preſque hors de la portée du canon, & le fracas des branches qui tomboient à leurs pieds, redoublerent en eux la peur & l'envie de ſe ſauver, & les fit repentir de s'eſtre expoſez à des périls ſi grands & ſi inconnus pour eux.

Déroute des Caffres.

Quand les Caffres ſe virent aſſez éloignez des Portugais, pour ne plus rien craindre, ils tournerent tout leur reſſentiment contre les Arabes qui les avoient embarquez dans cette guerre. Voulant s'en venger & ſatisfaire en meſme-tems leur avidité pour le pillage, ils entrerent dans Sofala, emporterent tout ce qu'ils purent, & s'en retournerent dans leur païs, chargez des effets de leurs voiſins.

La fuite des Caffres, & la perte qu'Iſuf avoit faite dans le combat & dans le pillage de ſa ville, renverſerent toutes les meſures qu'il avoit priſes pour ſoutenir cette guerre, & pour comble de diſgraces, il négligea de relever les gardes qui veilloient à la ſeureté de ſa perſonne : ſans doute, qu'il ſe perſuada, que les Portugais s'abandonneroient à la meſme negligence. Gnaja qui ne vouloit pas en demeurer là, partit avec Acote ; il mena ceux qui ſe trouverent en état de le ſuivre, marcha vers le Palais d'Iſuf, en força les portes, y entra l'épée à la main, & tua tout ce qu'il y avoit de gardes, que l'on trouva enſevelis dans le ſommeil.

Gnaja entre dans le Palais d'Iſuf.

Quand Iſuf ſe ſentit environné d'ennemis, dont il ne devoit attendre aucun quartier, il voulut mourir les armes à la main, & tout aveugle qu'il étoit, il courut à ſes fléches, & ſe défendit avec tant de valeur, que chaque coup qu'il tira porta la mort, ou fit une bleſſure. Gnaja en receut une à la gorge, qui l'abbatit & qui luy coûta beaucoup de ſang. Ferdinand Emanuel Facteur de Portugal, le croyant mort, s'attacha au malheureux Iſuf, & luy coupa la teſte. La mort de ce Souverain augmenta la fureur des Maures, qui par un dernier & vigoureux effort de courage & de déſeſpoir, ſe défendirent & moururent en braves gens. Les

Bleſſure de Gnaja, & mort d'Iſuf.

Portugais ſe voyant les vainqueurs & les maîtres dans Sofala, firent quartier au reſte des habitans, & n'exercerent aucune hoſtilité. ANS DE J. CHRIST. 1506.

Cette humanité chez des ennemis, que les Maures croyoient encore plus barbares qu'eux, leur laiſſa l'eſpérance de vivre plus heureux ſous le gouvernement des Portugais, que ſous celuy de leurs propres Rois; ce qui détermina les Sofalans à recevoir agréablement la loy qu'ils leur impoſerent. Gnaja qui devoit aux avis & au courage d'Acote, le ſuccés de la réduction de Sofala, propoſa aux habitans de cette ville, de reconnoiſtre Acote pour leur Roy. Ces peuples y conſentirent, & leur joye en fut d'autant plus grande, qu'ils alloient eſtre gouvernez par une homme de leur Nation, au lieu que s'il leur euſt fallu obéïr à quelque Prince étranger, peut-eſtre qu'ils auroient été contraints de changer leurs anciennes coûtumes, en obéïſſant à un nouveau Maître. La céremonie du couronnement d'Acote, ſe fit d'une maniére fort ſolemnelle, & avec beaucoup de gloire pour Emanuel. Ce nouveau Roy ſe reconnut ſon tributaire, & luy fit ſerment de fidelité, au lieu de celle que ſes prédeceſſeurs avoient toûjours gardée au Roy de Quiteve.

Acote eſt choiſi pour régner en Sofala.

Il ſe reconnoiſt tributaire d'Emanuel.

Cependant, la maladie qui n'avoit pas diſcontinué dans tout le païs de Sofala, emporta encore pluſieurs Portugais; Gnaja fut de ce nombre: les ſoldats & les Sofalans le regretterent. Quand le Roy aprit cette nouvelle, il fit l'éloge de ce Capitaine; il confirma le choix que les Officiers & les troupes avoient fait de Ferdinand Emanuel, pour eſtre leur Géneral, & envoya de nouveaux ordres au Vice-Roy, de paſſer à Quiloa, où quelques rebelles, pouſſez par Tirendiconde, parent d'Abrahem, avoient conſpiré contre Mahomet. Lorſque le Vice-Roy eut fait punir les Chefs de la ſédition, & diſſipé les reſtes de la ligue, il détacha quelques-uns de ſes vaiſſeaux ſous les ordres de Nugno Vaſquez, & le fit Gouverneur du Fort de Sofala, où depuis ce tems là, on a toûjours entretenu une bonne garniſon.

Mort de Gnaja.

Ferdinand Emanuel eſt fait Géneral.

ANS DE J. CHRIST. 1506.

Le jeune Almeida, que le Vice-Roy avoit envoyé dans les Indes, avec une flotte de neuf vaiſſeaux, prit la route des Iſles Maldives ; mais l'impétuoſité du reflux l'obligea de relâcher dans celle de Ceilan, que les anciens appelloient Taprobane. Cette Iſle a plus de ſix-vingt lieuës de long, ſur ſoixante & quinze de large. Elle eſt arroſée de pluſieurs petites riviéres, qui contribuent à la beauté du climat & à la fécondité du terroir. Les citrons & les autres fruits que cette Iſle produit, la rendent ſi agréable & ſi délicieuſe, qu'on s'étoit imaginé autrefois que c'étoit le ſéjour de nos premiers Peres. On y trouve des animaux de toutes eſpéces, & particuliérement de ceux qui ſont les plus néceſſaires à la vie. La canelle que l'on en tire en prodigieuſe quantité, paſſe pour la meilleure que l'on puiſſe avoir ; mais les pierres précieuſes qui ſe forment dans les rochers, & que l'on peſche entre l'Iſle & la terre ferme, en font la plus grande richeſſe.

L'Iſle de Ceilan, & ſa ſituation.

Bochart Geogr. ſacr. p. 2. c. 4. l. 2. Maffée. Oſorius. Strabon. Pline. Ptolomée.

L'Iſle eſt partagée en pluſieurs petits Royaumes, & environnée de montagnes. Celle qui eſt au milieu de Ceilan paſſe pour la plus haute, & l'on n'y peut monter que par des pointes de fer, que l'on a enfoncées dans le roc, & par le moyen des chaiſnes que l'on y a attachées. On voit ſur la cime de cette montagne une grande pierre ſur laquelle les veſtiges d'un corps humain paroiſſent encore ; ce que l'on attribuë au long ſéjour qu'y fit un Saint homme, venu d'un des Royaumes des Indes, & qui paſſa dans cette Iſle pour y porter la connoiſſance de l'Evangile ; mais ſi les injures des ſaiſons, & les tems meſmes, ont entiérement effacé le nom de ce Solitaire, ſa mémoire ſemble revivre par le concours des Pélerins, que la piété attire dans ce lieu, malgré les dangers qui l'environnent.

Auſſitoſt qu'Almeida fut deſcendu dans l'Iſle de Ceilan, il moüilla l'ancre dans le port de la ville de Callez, prés de Ceilan, & envoya Pélage de Souza pour ménager une entreveuë avec celuy qui en étoit le Souverain. A peine Souſa eut-il fait la propoſition d'une alliance, qu'elle fut acceptée. Almeida ne pouvant pas demeurer plus

long-tems dans ce port, éxigea avant que de mettre à la voile, qu'on élevaſt une colomne aux armes du Roy de Portugal, pour marquer qu'Emanuel protegeoit le Souverain de Callez, depuis qu'il étoit devenu ſon tributaire & ſon allié. ANS DE J. CHRIST. 1506.

Aprés la concluſion de ce traité, que le Vice-Roy ratifia dans la ſuite, Almeida retourna à Ceilan. Comme il s'en étoit emparé au nom d'Emanuel, il s'y établit d'une maniére à ne pas craindre qu'on duſt le troubler dans cette conqueſte. Cependant les Hollandois qui étoient dans ce meſme païs, en conceurent tant de jalouſie, qu'ils projetterent d'en chaſſer les Portugais; mais n'oſant s'abandonner à ce deſſein, parce qu'ils n'étoient pas aſſez forts, ils intereſſerent le Roy de Candy, l'un des plus grands Princes de Ceilan, s'engagerent de le mettre en poſſeſſion de cette Iſle, auſſitoſt que les Portugais en ſeroient ſortis, & ne demanderent pour leur part dans cette conqueſte, qu'une certaine quantité de canelle qu'on leur délivreroit tous les ans. Cette ligue étant faite entre toutes ces Puiſſances, on fit en ſorte d'empêcher que les Portugais ne puſſent recevoir ni vivres, ni ſecours de Negombe, qui eſt un bourg prés de Ceilan, où ils avoient fait conſtruire une petite Forteresſe. Ce moyen étant l'unique & le plus aſſeuré de réduire bientoſt les Portugais à la neceſſité de ſe rendre, ils ſe virent obligez de capituler; mais les Hollandois, bien loin de tenir la parole qu'ils avoient donnée au Souverain de Candy, ſe retrancherent dans Ceilan, & ſe mirent en état de ſe défendre contre-luy, en cas qu'il vouluſt ſe vanger de leur contravention au traité qu'ils avoient fait. Aprés cette capitulation, qui fut honorable aux Portugais, Almeida alla à Anchedive, pour ravitailler le Fort, & Manuel Piſani Genois, & l'un des Capitaines de la flotte Portugaiſe fit voile en Cananor, où Britto faiſoit bâtir une Citadelle.

Jalouſie des Hollandois contre les Portugais.

Pendant tous ces mouvemens, Naubeadarim Roy de Calécut fit travailler à un nouvel armement; mais de crainte qu'Almeida n'en découvriſt le deſſein, & qu'il n'en

ANS DE J. CHRIST. 1506.

prévinſt l'éxecution, il envoya des ordres aux Gouverneurs des Frontiéres de ſon Royaume, pour empêcher que perſonne n'en ſortiſt ſans paſſeport. Bien que ces ordres euſſent été éxecutez avec beaucoup d'éxactitude, Ludovici, Patricien Romain, que la ſeule curioſité avoit conduit en ce païs, fut aſſez heureux d'en ſortir ſans qu'on s'en apperceuſt. Almeida qui le joignit & qui le connut dans la route qu'il tenoit, apprit de ce Romain, que Naubeadarim avoit mis à la mer une flotte de ſoixante voiles, & de cent trente barques ou brigantins bien équipez.

Nouvel armement de Naubeadarim.

Auſſitoſt que le Vice-Roy eut eü la nouvelle de cet armement, il donna ordre que l'on raſſemblaſt tout ce que l'on pourroit de vaiſſeaux, en attendant la jonction des autres navires qui croiſoient la mer, ou qui étoient allez moüiller dans les ports de Malabar, & chargea Almeida de marcher contre les Barbares, s'il ſe croyoit aſſez fort pour les combattre.

Les flottes ſe rencontrerent vers le Cananor. Les Calécutains qui étoient ſupérieurs, mépriſerent d'abord leurs ennemis, dont ils ſe regardoient déja comme les vainqueurs. Les Portugais au contraire, qui ne ſe repoſoient que ſur leur courage, & ſur leur habileté dans la manœuvre de la mer, ne parurent point étonnez à la veuë de cette effroyable multitude d'Infidelles, qu'ils ſe promettoient de vaincre, & dans cette eſpérance ils engagerent le combat. Cette action commença avec tant de vigueur & d'opiniâtreté de part & d'autre, que ſi les Barbares euſſent toûjours combattu de la meſme force, il n'y avoit pas d'apparence, que les Portugais euſſent pu ſoutenir, ni leur feu ni leurs efforts; mais le canon des Calécutains, étant de fer & mal ſervi, creva. Ce fut alors qu'ils commencerent à perdre l'eſpérance qu'ils avoient euë de remporter la victoire. Cependant les Portugais, dont le canon étoit de fonte, continuerent leur feu, & cauſerent un ſi grand deſordre parmi les ennemis, que leurs principaux bâtimens faiſoient eau de toutes parts, ou couloient à fond. Almeida, qui en ſceut profiter, prit ſur eux l'avantage

Combat entre les deux flottes.

vantage du vent, & ordonna aux ſiens l'abordage des vaiſſeaux ennemis. Leur Amiral fut le premier attaqué, & le moins défendu juſqu'à ce qu'il fuſt accroché. Mais quand les Calécutains qui étoient ſur ce vaiſſeau, virent qu'Almeida, ſuivi de pluſieurs Officiers & d'un grand nombre de ſoldats, étoient ſautez dans leur bord, ce fut alors, que preſſez par la néceſſité de ſe défendre, ils le firent avec beaucoup de courage; toutefois leur réſiſtance ne fut pas de longue durée. Ceux qui périrent les armes à la main, moururent en braves gens, Les autres, pour éviter une mort qui leur paroiſſoit certaine, ſe jetterent à la mer, dans l'eſpérance de ſe ſauver. Tandis qu'Almeida étoit aux priſes avec l'Amiral, Nugno Vaſquez qui ne montoit qu'un brigantin, eut la témerité d'attaquer un grand vaiſſeau ennemi. L'inégalité de ces deux bâtimens & celle de leurs équipages, auroit été fatale à Vaſquez ſans le ſecours d'Almeida, qui s'empara encore de ce navire. Les autres vaiſſeaux Calécutains, dont la plûpart étoient des vaiſſeaux marchands, mais armez en guerre, voyant que les Portugais avoient pris deux de leurs meilleurs bâtimens, ſe donnerent le vent, & ſe ſauverent à force de voiles dans le havre de Calécut.

An. de J. Christ. 1506.

Priſe de l'Amiral ennemi.

Quoique les Calécutains fuſſent affoiblis par les fugitifs, & par le nombre de ceux qui périrent par le fer, ou dans les eaux, ils firent néanmoins un dernier effort pour ſe tirer d'un danger ſi preſſant, ou pour ne pas ſurvivre à leur défaite, & combattirent avec beaucoup de vigueur; mais les Portugais conſervant toûjours leur avantage, réduiſirent à la fuite les vaiſſeaux qui ſe trouverent en état de ſe ſauver, & en prirent neuf des plus conſidérables, qui n'étoient plus en état de combattre, ni de ſe défendre.

Aprés une ſi belle victoire, Almeida revint en Cananor. Le Roy de ce païs le receut comme le vainqueur de ſes plus redoutables ennemis; mais dans le tems que ce jeune Commandant recueilloit à Cananor, les congratulations de ce Prince, Sabaja Souverain de Goa ſe ſervit

ANS DE J. CHRIST. 1506.

de l'occaſion de la guerre que Naubeadarim avoit déclarée aux Portugais, pour aller inſulter la Fortereſſe d'Anchedive, ſe perſuadant qu'ils en avoient tiré une partie de la garniſon pour la mettre ſur leurs vaiſſeaux.

Le Prince de Goa inſulte la Fortereſſe d'Anchedive.

Antoine Ferdinand Portugais, & l'un des Bannis que Cabral avoit laiſſez à Quiloa, pour en obſerver les lieux & les coûtumes, étoit l'auteur de cette entrepriſe. Ce Perfide avoit pris le nom d'Abdala, & avoit changé de Religion en changeant de maître; mais il ne fit pas autant de mal qu'il en vouloit faire, quoy-qu'il fuſt bon Pilote, & que dés ſa jeuneſſe il euſt été employé à la manœuvre des vaiſſeaux.

Sabaja, qui connoiſſoit le ſçavoir faire d'Abdala, luy donna le commandement des navires deſtinez pour cette éxecution; mais Piſani, qui étoit Gouverneur de la Citadelle d'Anchedive, la défendit avec tant de valeur & de ſuccés, qu'Abdala ne voulant pas haſarder la continuation de ce ſiége, de crainte de perdre ſon nouveau crédit, le leva, ſous prétexte que cette place étoit de petite importance, & s'en retourna à Goa.

Deſtruction de cette Fortereſſe.

Le riſque que les Portugais avoient couru de perdre la Citadelle d'Anchedive, la diverſion qu'ils étoient obligez de faire pour la conſerver, eux qui d'ailleurs, n'étoient pas en aſſez grand nombre pour faire teſte à tant dennemis, & enfin, la diſtance qu'il y avoit de cette place à Cochin, furent des raiſons qui déterminerent Almeida à la faire raſer.

Ambaſſade à Rome.

Les conqueſtes que le Roy faiſoit dans les Indes, n'empêchoient pas qu'il ne ſongeaſt aux affaires de l'Europe. Cette partie du monde étoit déſolée par la guerre que ſe faiſoient les Princes Chrétiens, & menacée de celle que leur feroit l'ennemi déclaré du Chriſtianiſme, ſi l'on n'en prévenoit les deſſeins. Comme le Roy ne pouvoit ſe rendre le médiateur de ces différens, à moins qu'il ne fuſt, ou choiſi par les parties intereſſées, ou nommé par le Pape Jules II, ce Prince envoya Edoüard Galvam en Ambaſſade à Rome, pour luy repréſenter le triſte état

où cette guerre réduiroit tous les Royaumes Chrétiens, si l'on ne contribuoit pas à leur procurer le repos par une bonne paix, & si en s'oppoſant aux progrés du Turc, & du Sultan, on ne ſe remettoit pas en poſſeſſion des Lieux Saints, que les Infidelles poſſédoient à la honte des teſtes couronnées de l'Europe. Enfin, l'Ambaſſadeur pouſſa ſi loin ſa remontrance, & avec tant de zéle, qu'il offrit au nom du Roy ſon Maître, une partie des revenus de ſon Etat, pour le ſoutien d'une ſi juſte & ſi ſainte guerre. Il avoit meſme ordre d'ajoûter, que s'il étoit néceſſaire, Emanuel y marcheroit en perſonne à la teſte de ſa Nobleſſe & des plus braves gens de ſon Royaume; mais les autres Rois n'ayant pas correſpondu aux ſoins d'Emanuel, ce Prince les tourna du coſté de l'Afrique, & envoya ſes ordres à Jacques Azambuja, l'un de ſes Capitaines, de faire conſtruire une Citadelle hors le Détroit de Gibraltar, dans laquelle les Portugais ſe pourroient retirer, en revenant de croiſer la mer, & de faire des courſes ſur les Maures.

ANS DE J. CHRIST. 1506.

Ce deſſein étoit trop grand pour ne pas ſouffrir auſſi des difficultez. Les Maures s'y oppoſerent, & prirent les armes, prévoyant bien, que ſi les Portugais faiſoient achever cette Forteresſe, ils ſe rendroient maîtres de tout le païs; mais malgré les différens & continuels efforts que firent ces Barbares, pour ruiner les travaux des Portugais, & pour empêcher la conſtruction de cette Citadelle, les Portugais l'acheverent, & y mirent une bonne garniſon.

Pendant que les affaires étoient dans cette ſituation en Afrique, & que l'on préparoit à Liſbonne une nouvelle flotte compoſée de quatorze vaiſſeaux, pour les Indes, le Roy apprit que Philippe Roy des Romains, fils de l'Empereur Maximilien I. & gendre de Ferdinand V. Roy d'Aragon & d'Iſabelle de Caſtille, paſſoit de Flandre en Eſpagne, avec la Reine Jeanne ſa femme, pour aller recueillir la ſucceſſion d'Iſabelle, mere de cette Princeſſe. A cette nouvelle, Emanuel nomma Jacques Lopés d'Alvito pour les aller recevoir ſur les frontiéres de ſon Royau-

1507.

Honneurs rendus au Roy des Romains & à la Reine ſa femme.

Ans de J. Christ. 1507.

me, & pour leur faire rendre dans les villes qui dépendoient de luy, & qu'ils trouveroient ſur leur paſſage, tous les honneurs deûs à des Souverains & à ſes Alliez.

Comme les derniers vaiſſeaux que le Roy avoit envoyez aux Indes, n'étoient partis du port de Liſbonne, que les uns aprés les autres, & dans des tems différens, ils ne purent y arriver pendant le cours de cette année. Vaſco Gomez d'Abrei, Gouverneur de la Fortereſſe de Sofala, à qui l'on donna avis du départ de cette flotte, craignant que la mer ne fuſt croiſée par les Barbares, détacha la caravelle de Jean Chanoque pour apprendre des nouvelles de ſa route; mais ce petit bâtiment s'étant entr'ouvert, on n'en put ſauver qu'une partie des ſoldats; les autres furent pris par les Barbares, & demeurerent entre leurs mains, juſqu'à ce que les Portugais les euſſent reclamez. La tempeſte qui ſuivit de prés ce naufrage, fut encore un nouvel obſtacle à l'arrivée de la flotte, dont les trois principaux bâtimens périrent; les autres relâcherent dans les premiers havres où ils rencontrerent du calme & de l'abri.

La flotte des Portugais eſſuye une tempeſte.

Cependant, les Indiens qui voyoient que le tems ſe paſſoit ſans que les vaiſſeaux Portugais arrivaſſent, ſe perſuaderent qu'ils étoient perdus, ou que les affaires du Royaume n'avoient pas permis qu'on en envoyaſt cette année aux Indes. Le Roy de Calécut qui en conceut une grande eſpérance, fondée ſur les pronoſtics des Brachmanes, fit par mer & par terre un puiſſant armement, ſurquoy toutefois il ſe repoſoit moins que ſur les augures de ſes Preſtres.

Armement du Roy de Calécut.

Almeida, qui étoit Vice-Roy des Indes, informé des meſures que l'on prenoit à Calécut, partagea parmi ſes Capitaines, le commandement du peu de vaiſſeaux qu'il avoit. Piſani eut la conduite de deux navires, de deux galéres & d'un brigantin, qui devoient eſcorter les bâtimens qui feroient voile vers le Cap de Comori. Almeida rangea la coſte avec onze vaiſſeaux pour la couvrir des inſultes des ennemis.

Le Vice-Roy partage ſes vaiſſeaux.

Gonſalve de Goës, l'un des Capitaines de la flotte Portugaiſe, à qui les vivres commençoient à manquer, ſe détacha pour s'aller ravitailler en Cananor. Il prit un vaiſſeau Arabe qu'il trouva dans ſa route, & l'emmena, quoique le Capitaine de ce navire luy euſt montré un paſſeport que Laurent Britto, Gouverneur de la Forteresſe de Cananor, luy avoit donné. Comme les Arabes étoient pourveus de ce paſſeport, ils ne voulurent pas ſe défendre, & crurent que Gonſalve y déféreroit ſuivant les clauſes du dernier traité, par lequel on étoit convenu, qu'aucun des Confederez ne pourroit faire voile ſur la mer d'Arabie, de Perſe, & des Indes, ſans avoir un certificat de quelque Officier, pour marque de confederation. Cependant Gonſalve, loin d'avoir égard à celuy que ce Capitaine luy fit voir, & conſultant moins ſon averſion contre les Arabes, que ſon avidité pour leurs marchandiſes, fit coudre dans les voiles du vaiſſeau, les Officiers & le Capitaine qui le commandoient, & ordonna qu'on les jettaſt à la mer.

ANS. DE J. CHRIST. 1507.

Priſe d'un vaiſſeau ennemi.

Barbarie du Capitaine Portugais.

Almeida trouva cette action ſi contraire au droit des gens, & aux ſentimens d'humanité, que ne voulant pas en eſtre le ſeul Juge, il tint conſeil de guerre pour déberer ſur l'éxemple qu'il en falloit faire, & ſur la conduite que l'on devoit tenir à l'égard de ces peuples, pour ne point s'expoſer à leur juſte reſſentiment. Il fut reſolu que loin d'écoûter les raiſons de Gonſalve, on le caſſeroit à la teſte de toute la flotte. Cette ſatisfaction ſuſpendit pour un tems le murmure des Indiens; mais la mort du Roy de Cananor étant ſurvenuë, & ſon ſucceſſeur ſe trouvant ami du Roy de Calécut, on réveilla ſous ce nouveau régne, l'indigne traitement qu'on avoit fait aux Sarrazins, en pillant un de leurs vaiſſeaux, & faiſant mourir ſi cruellement les Officiers & le reſte de l'équipage. Ce ſouvenir étoit trop récent pour n'en pas appréhender les ſuites.

Sa punition.

Mort du Roy de Cananor.

Un Arabe appellé Mamelés, qui étoit acrédité dans ſon païs, & qui prenoit un plus ſenſible intereſt à la mort du Capitaine Arabe, dont il étoit parent, qu'à la perte

ANS DE J. CHRIST. 1507.

de ſon vaiſſeau & de ſes ſoldats, fit ramaſſer leurs cadavres que la mer avoit pouſſez ſur le rivage, & ordonna qu'on les expoſaſt dans les places publiques. Les Indiens irritez à la veuë de ces objets, ſe ſouleverent; ils allerent trouver Britto, qui étoit à Cananor; ils l'accablerent de reproches & d'injures, & l'accuſerent d'avoir donné un faux paſſeport au Capitaine Sarrazin, au lieu d'un certificat d'alliance & de confederation. Britto s'en diſculpa comme il put; mais voyant que tout ce qu'il alléguoit pour ſa juſtification, irritoit encore plus les Sarrazins, vit bien qu'il ne les avoit pas ſatisfaits, il ſe prépara donc à voir bientoſt éclorre une ſédition. Ces Sarrazins, las d'outrager en vain les Portugais, les abandonnerent aux injures des femmes de Cananor, qui s'en acquitterent bien. Cependant ils allérent faire leur remontrance au Roy de Calécut, & luy demanderent juſtice ſur le cruel traitement que les Portugais avoient fait au Capitaine Arabe & au reſte des Officiers, dont ils avoient pillé le vaiſſeau. Ce Prince qui n'ignoroit pas les difficultez qu'il y a d'appaiſer un peuple en mouvement; ſoit qu'on faſſe agir l'autorité, ou qu'on employe les menaces, abandonna les Portugais à la diſcrétion des Arabes, & leur permit d'en tirer vengeance, pourveu qu'elle ne tombaſt que ſur eux. Mamelés, comme Chef de ce parti, écrivit auſſitoſt aux autres Arabes qui étoient à Calécut: il les excita à ſe joindre à luy, & à entrer dans ſa querelle.

Soulevement des Indiens.

Vengeance des Arabes.

Le Calécutain toûjours preſt à donner de l'inquiétude aux Portugais, envoya des troupes au Roy de Cananor, pour leur déclarer la guerre, & pour les obliger à ſortir des Indes. Le projet de cette ligue fut ſi ſecret, que l'on ne s'en apperceut que quand les Arabes eurent commencé à travailler à un large foſſé qu'ils firent, depuis une des extrémitez du port de Cananor juſqu'à l'autre, à deſſein de ſéparer cette ville d'avec la Citadelle. Britto de ſon coſté en redoubla les ſentinelles, & fit demander du ſecours au Vice-Roy; mais craignant que les ennemis ne comblaſſent un puits qui fourniſſoit d'eau à la Forteresſe,

Les Rois de Calécut & de Cananor, ſe liguẽt contre les Portugais.

ou qu'ils ne l'empoiſonnaſſent, il fit faire un petit chemin à la ſappe, pour conduire de groſſes piéces de bois, dont on traverſa l'ouverture du puits à fleur d'eau, & enſuite on le couvrit de gazon & de terre. ANS DE J. CHRIST. 1507.

Pendant que le Gouverneur diſpoſoit ainſi les dehors de la Citadelle, Almeida arriva à la teſte d'un ſecours conſidérable, & avec un grand convoy de vivres qu'il jetta dans la place. Le Roy de Cananor receut en meſme-tems les troupes que le Calécutain luy envoyoit avec vingt-quatre piéces de canon. Les ennemis, qui par cette union ſe virent un corps d'armée de vingt milles hommes, formérent le ſiége de la Citadelle, ſituée ſur une langue de terre, que la mer environne d'un coſté, & que ſes dehors défendent de l'autre. *Siége de la Citadelle de Cananor.*

Les Portugais qui ne pouvoient empêcher la continuation des travaux des Aſſiégeans, ni ruiner ceux qu'ils avoient déja faits, que par leur artillerie, firent conduire leur meilleur canon ſur ces dehors; mais les ennemis y avoient pourveu. Ils s'étoient fait un épaulement de ſacs, remplis de laine & de coton; ce qui penſa réduire les Aſſiégez à capituler ou à ſe rendre, & de fait ils en ſeroient venus là, ſi le feu ne ſe fuſt mis à ce nouveau rempart. Quand les Aſſiégeans ſe virent par là entiérement expoſez au canon des Portugais, la crainte s'empara de leurs eſprits, le péril acheva de les ébranler, & ils ſe retirerent. Les Aſſiégez qui s'en apperceurent de deſſus leurs murailles, firent une ſortie, & nettoyerent la tranchée. *Levée de ce ſiége.*

Guadalajura, Gentilhomme Caſtillan, qui ne s'étoit encore diſtingué que dans des actions que la garniſon avoit partagées avec luy, demanda au Gouverneur, qu'il luy confiaſt un certain nombre de gens pour aller reconnoître la ſituation des ennemis. Britto qui connoiſſoit le mérite de cet Officier, luy donna cent cinquante hommes. Guadalajura ſortit de la Citadelle à la faveur de la nuit; il arriva dans le camp des ennemis avant que le jour parut; il égorgea les ſentinelles, tua trois cens de leurs ſoldats, encloüa leur canon, prit des proviſions de bouche, *Action généreuſe d'un Gentilhomme Caſtillan.*

ANS DE J. CHRIST. 1507.

dont on avoit grand beſoin dans la Citadelle de Cananor, & les y fit conduire, ſans que les ennemis oſaſſent faire le moindre mouvement. Cette action les intimida d'une telle maniére qu'ils ne voulurent point haſarder d'en venir à un combat avec les Portugais; ils tâcherent ſeulement de leur tendre des piéges, ou de les attirer dans des embuſcades; mais les Portugais plus habiles qu'eux, en fait de ruſes de guerre, rompirent toûjours leurs meſures, & les obligerent enfin à ſe retirer.

Il ſembloit aprés cela, que les Portugais devoient vivre tranquilles dans cette Citadelle, lors qu'un de leurs gens mit inconſidérément le feu au magazin où l'on avoit porté ces nouvelles munitions de bouche. Ce malheur déconcerta toute la garniſon, & quoique Britto tâchaſt de raſſeurer ſes gens par une bonne contenance, ils étoient toûjours occupez de l'extréme diſette où ils ſe voyoient preſts à tomber; mais quand ils ſe virent dans la néceſſité de manger des animaux immondes & des inſectes, ce fut alors que la crainte de mourir de faim, ébranla leur fermeté, eux qui dans les occaſions les plus vives, affrontoient avec tant d'intrépidité, les périls, & la mort meſme.

Etat de la garniſon de la Citadelle de Cananor.

Le Roy de Cananor, ayant apris cette nouvelle par quelques déſerteurs, ſe remit auſſitoſt en campagne, à deſſein de bloquer la Citadelle, & d'empêcher que l'on n'y jettaſt des vivres. Telle étoit la ſituation des choſes dans cette place, lorſqu'une tempeſte s'éleva, & pouſſa une ſi grande quantité de ſauterelles de mer ſur le rivage, qu'elles ſuffirent pour la ſubſiſtance de la garniſon pendant tout le reſte de l'hiver. Les malades & les bleſſez en mangerent, & cette nourriture ne leur fut pas ſi contraire qu'on l'avoit appréhendé.

Continuation du blocus.

Cependant le blocus continuoit toûjours, ſans qu'Almeida, de qui Britto attendoit du ſecours & des vivres au commencement du printems, euſt pu trouver l'occaſion d'en jetter dans la Citadelle. Cette nouvelle extrémité n'auroit pas été moins fatale aux Portugais que la précedente, ſi l'un des plus proches parens du Roy de Cananor,

nanor, n'euſt conceu une ſecrette eſtime pour eux, & s'il ne leur euſt envoyé des vivres. Ce génereux Barbare ne s'en tint pas aux proviſions de bouche qu'il faiſoit fournir aux Portugais; il fit encore avertir Britto, des meſures que le Roy de Calécut prenoit pour attaquer la Citadelle par terre & par mer, & ajoûta que ce Prince, avec qui le Roy de Cananor venoit de ſe broüiller, avoit diſpoſé ſon armée d'une telle maniére, que les deux attaques ſe feroient en meſme-tems. Toutefois les ennemis changerent de deſſein, quand ils en vinrent à l'éxécution; ils commencerent l'attaque du coſté de la terre, avec une vigueur extraordinaire, eſpérant que par là, ils obligeroient le Gouverneur d'affoiblir le coſté de la mer, pour renforcer celuy qu'ils inſultoient avec tant d'opiniâtreté, & que trouvant moins de réſiſtance à forcer le boulevard de la mer, ils en chaſſeroient les Portugais plus aiſément, & ſe rendroient bientoſt maîtres de la place; mais Britto, qui agiſſoit ſur les mémoires qu'on luy avoit envoyez, loin d'abandonner un coſté pour ſecourir l'autre, avoit ſi heureuſement diſtribué ſes troupes & ſon canon, que la défenſe fut égale par tout.

ANS DE J. CHRIST. 1507.

Britto eſt averti du deſſein des ennemis.

Quand les Aſſiégeans virent que cette derniére reſſource leur avoit manqué, ils tenterent de faire une deſcente; mais le canon des Aſſiégez, dont les vaiſſeaux ennemis furent fort endommagez, les obligea enfin de s'éloigner. Quoique les Barbares euſſent perdu beaucoup de monde dans cette attaque, ils conſerverent toûjours l'eſpérance d'approcher du corps de la place, & de venir à l'aſſaut. Cependant le Gouverneur qui n'avoit plus d'ennemis à combattre du coſté de la mer, détacha une partie des troupes poſtées ſur le boulevard, & les envoya du coſté de la terre. Ce renfort acheva de ruiner les deſſeins des Aſſiégeans; ils leverent le blocus & le ſiége, & s'en retournerent à Cananor. Britto qui ne pouvoit les y pourſuivre, ſe rendit maître d'une petite hauteur qui en étoit proche; il y fit dreſſer une batterie; de là il foudroya les murailles, & les principaux bâtimens de cette ville, & particuliérement

Levée du blocus & du ſiége.

Ans de J. Christ. 1507.

une Moſquée où les Barbares étoient allez implorer le ſecours de leur Prophéte. La déſolation où ſe trouverent ces peuples fut ſi générale, qu'ils ſolliciterent leur Roy de faire la paix, & meſme ils le menacerent, s'il balançoit plus long-tems à la leur procurer, qu'ils paſſeroient dans l'armée des Portugais, plûtoſt que de s'expoſer à leur fureur. Ce Prince preſſé de tous coſtez, conclut enfin cette paix, que dans le fonds, il ne deſiroit pas moins que ſes ſujets, aprés quoy Triſtan d'Acugna, qui étoit venu au ſecours des Portugais, partit de Cananor, & prit la route de Cochin.

Guerre d'Afrique.

Ce renouvellement de paix, qui aſſeuroit les Portugais dans les places qu'ils avoient, ou bâties, ou conquiſes dans les Indes, détermina le Roy à ſonger à la guerre d'Afrique. Il y avoit déja long-tems qu'il avoit projetté de faire la conqueſte de Safi, ville de Barbarie, ſituée proche le Détroit de Gibraltar vers le Midy, & dépendante autrefois du Royaume de Maroc; mais Emanuel ayant apris dans le tems qu'il voulut éxecuter ce deſſein, qu'on étoit ſur le point de ſe partager dans cette ville, jugea à propos d'en différer l'éxecution, & d'attendre l'occaſion de profiter du tumulte, s'il en arrivoit un aſſez conſidérable pour cela.

Ferrarius. Baudrand, Lexic. Geogr.

Mouvemens inteſtins dans Safi, pour le gouvernement.

L'ambition de certains Nobles de ce païs, & que l'on ſurnommoit les *Farhoms*, étoit montée juſqu'à ce point, que non contens d'eſtre indépendans, ils vouloient s'ériger en Souverains, & gouverner dans Safi. Ces *Farhoms* étoient riches & fort aimez du peuple; ils prenoient la qualité de Seigneurs de Safi. Hamedie, qui étoit Chef de cette Maiſon, avoit le gouvernement de la ville. Abdéar Rhaman, neveu d'Hamedie, qui s'ennuyoit de ne point commander à ſon tour, ſe fit des créatures & des partiſans par ſes libéralitez, & diſpoſa de longue-main le peuple à le reconnoiſtre pour unique Seigneur, auſſitoſt que la mort d'Hamedie ſeroit arrivée.

Quand Rhaman eut fortifié ſa brigue de l'appui des principaux Safinois, il conſpira contre la vie d'Hamedie ſon oncle, & le tua. Rhaman, qui par cette action ne

croyoit plus trouver d'obſtacle à ſa fortune, ſe vit néanmoins un concurrent en la perſonne d'un Safinois nommé Haliadux. Rhaman l'ayant fait obſerver, découvrit qu'il avoit une intrigue galante avec la fille d'Hamedie, & que la mere de cette fille approuvoit ce commerce. Rhaman qui avoit conceu de l'amour pour la jeune Hamedie, ſe trouvant plus ſenſible à l'affront que luy faiſoit Haliadux, que n'étoient ces Dames Afriquaines, détermina de vanger ſa famille de cet outrage, & de ſe défaire d'un rival, qui n'en vouloit pas moins à ſa fortune qu'à ſon amour. Comme ce deſſein ne ſe pouvoit éxecuter qu'en ſe défaiſant d'Haliadux, Rhaman prit des meſures pour le faire aſſaſſiner. Haliadux averti de cette conſpiration, ſe propoſa de prévenir ſon ennemi, par la meſme voye qu'il avoit réſolu de ſe défaire de luy; il en confia le ſecret à un de ſes amis nommé Jabentafuf, & déslors ils concerterent le tems & la maniére de venir ſeurement à leurs fins. Pour cet effet, ils choiſirent un jour ſolemnel parmi les Maures, & que ces peuples célebrent avec de grandes magnificences dans leur Moſquée, & réſolurent de porter le coup de la mort à Rhaman, auſſitoſt aprés que la céremonie ſeroit finie.

Ans de J. Christ. 1507.

Projets de conſpiration réciproque, entre Rhaman & Haliadux.

Rhaman avoit auſſi pris le meſme tems pour ſe défaire d'Haliadux, & étoit dans la Moſquée, environné de ſes partiſans. Le peuple qui n'avoit aucune part, ni à l'un, ni à l'autre complot, ſe trouvant entre ces deux factions différentes, & ne ſçachant à quoy attribuer la ſcéne qui ſe préparoit, demeura neutre pendant un tems, & ſe rangea à la fin du coſté du plus fort. Comme le parti d'Haliadux fut le plus puiſſant, Rhaman tomba mort ſous les coups qu'on luy porta; ſon parti ſe diſſipa, & dés ce moment Haliadux ſortit de la Moſquée, accompagné de Jabentafuf. Il harangua les Safinois, ſur la mort de Rhaman, le donna pour l'aſſaſſin d'Hamedie, & pour l'uſurpateur du Gouvernement, & ſe fit élire en ſa place; mais pour témoigner aux Safinois, qu'il n'agiſſoit point par un eſprit d'ambition, il ſe ſoumit à partager l'autorité & le gouvernement avec Jabentafuf.

Mort violente de Rhaman.

Ce changement ne ſe paſſa pas dans Safi, ſans y cauſer

ANS DE J. CHRIST. 1507.

du tumulte ; mais pour empêcher que les peuples des environs n'y vinſſent, & qu'ils ne l'augmentaſſent, ſous prétexte de le vouloir appaiſer, ou que ceux de la ville n'en ſortiſſent, on redoubla la garde des portes. Cependant quelques Eſpagnols qui y étoient en priſon, ayant trouvé l'occaſion de ſe ſauver, ſe mirent dans un eſquif, & ſe retirerent dans la Citadelle de Caſtel-Réal, qui étoit aſſez proche de Safi, & qui appartenoit aux Portugais. Azambuja qui étoit Gouverneur de cette place, apprit de ces transfuges ce qui s'étoit paſſé dans Safi, & que les parens & les amis de Rhaman, travailloient ſecretement à ruiner Haliadux & Jabentafuf.

Quoique ces deux Gouverneurs euſſent été éleus par les Safinois, ils ne ſe repoſoient point aſſez ſur la fidelité que ces peuples leur avoient promiſe, pour ne les pas obſerver. Cette précaution ne leur fut pas inutile, puis qu'ils découvrirent ce qui ſe tramoit contre-eux. Comme aprés cela ils faiſoient ſcrupule de ſe confier au dangereux caractére des Safinois, non pas meſme à ceux qui s'étoient déclarez pour leurs partiſans, ils ſe propoſerent de mettre les Portugais dans leurs intereſts. Dans cette veuë, Haliadux alla trouver Azambuja, luy demanda main-forte, & s'engagea de mettre la ville de Safi ſous la domination d'Emanuel.

Safi ſe met ſous la protection d'Emanuel.

Azambuja écouta cette propoſition, & entra dans Safi avec quelques gens qu'il avoit choiſis pour l'accompagner ; mais n'ayant pas mené aſſez de monde pour ſe rendre maître d'une populace émeuë & partagée entre tant de partis, & ayant ſceu d'ailleurs, qu'il n'y étoit pas en ſeureté, il ſe retira dans la Fortereſſe juſqu'à ce que l'occaſion fuſt plus favorable pour profiter de l'alliance qu'il avoit faite avec les deux Gouverneurs, & des moyens qu'ils promettoient de luy procurer pour s'établir dans Safi.

Sur ces entrefaites, les Commandans des places receurent des ordres ſecrets de la Cour, de ne rien entreprendre ſans en donner avis. Cet ordre obligea Azambuja d'aller en Portugal, pour rendre compte au Roy de tout ce qui s'étoit paſſé à Safi, & de ce qu'il avoit fait dans ſa négociation

Voyage d'Azambuja en Portugal.

avec Haliadux & Jabentafuf. Emanuel pleinement inſtruit de toutes ces choſes, commanda à Azambuja de retourner promptement en Afrique, & envoya un ordre à Garcie Mello Général de la flotte qui gardoit le Détroit de Gibraltar, d'empêcher la navigation des Maures, & de ſe rendre dans la Citadelle de Caſtel-Réal, dont Azambuja étoit Gouverneur. ANS DE J. CHRIST. 1507.

Retour d'Azambuja en Afrique.

Quoique Mello fuſt indiſpoſé quand il receut l'ordre du Roy, il mit auſſitoſt à la voile ; mais les choſes avoient changé de face dans Safi. Les peuples, qui juſque là s'étoient partagez entre les deux partis, ſe réünirent pour ſe déclarer contre les Chrétiens, & dirent hautement qu'ils ne vouloient point reconnoiſtre leur domination. Les Gouverneurs entraînez par la multitude, & peu éxacts dans l'éxecution de leur parole, ſe joignirent aux peuples, & tous ſe montrerent ennemis des Portugais.

Ligue des Safinois, contre les Portugais.

Ce changement déconcerta Azambuja & Mello, de qui les projets rouloient entiérement ſur l'intelligence qui avoit été établie entre Azambuja & les Gouverneurs. Aprés cela, il n'y avoit plus d'apparence de remettre ces projets ſur le tapis, à moins que ces deux Capitaines Portugais n'euſſent recours au ſtratagéme, en attendant l'occaſion de faire connoiſtre aux Safinois, qu'ils n'étoient pas gens à ſouffrir tranquillement qu'on abuſaſt de leur bonne foy. De tous les expédiens qu'Azambuja & Mello imaginerent, ils n'en trouverent point de meilleur à ſuivre que celuy de la maladie de Mello. D'ailleurs, le commerce d'honneſteté & de bienſéance, qu'ils avoient toûjours entretenu avec les Safinois, ſervoit également dans cette conjoncture à cacher leurs deſſeins, & à découvrir ceux des Maures.

Pendant que cette intelligence ſubſiſtoit, les Portugais prirent ſoin de publier la maladie de Mello, qu'ils diſoient eſtre à l'extrémité. Comme ils n'avoient point de Médecins ſur leurs vaiſſeaux, ils s'informerent du nom de celuy qui paſſoit pour le plus habile à Safi. Les Safinois, naturellement officieux & compatiſſans, indiquerent aux Portugais un Médecin Juif, dont l'expérience & les remédes luy

Ruſe des Portugais.

Ans de J. Christ. 1507.

avoient acquis un applaudiſſement général. Ce Médecin étant venu chez Mello, on ne parla dans les premieres viſites qu'il luy rendit, que de la nature de ſa maladie. Les égards que l'on eut pour ſes ordonnances, en les payant beaucoup mieux qu'on ne les vouloit ſuivre, charmerent le Médecin, qui ſouvent ne trouvoit pas tant de libéralité dans ſes malades. L'attachement qu'il témoignoit avoir pour Mello, à qui il rendoit de fréquentes viſites, ſe trouvant confondu avec ſon intereſt particulier, luy donna, du moins en apparence, de l'affection pour les Portugais, avec qui il n'avoit encore trouvé que beaucoup de reconnoiſſance & d'honneſteté.

Mello écrit aux deux Gouverneurs.

Azambuja & Mello, qui attendoient beaucoup de l'affection de ce Docteur, jugerent à propos de luy demander s'il vouloit ſe charger de deux lettres importantes, que Mello avoit écrites aux deux Gouverneurs de Safi, & s'il pouvoit les leur donner en main propre, & à chacun en particulier; mais pour le mieux diſpoſer à rendre ce ſervice aux Portugais, on luy fit une gratification ſi conſidérable, qu'il ne put tenir contre cet apaſt. Cet homme promit alors de faire tout ce que l'on éxigeoit de luy, d'autant mieux qu'il ſe perſuadoit, diſoit-il, que c'étoit pour le ſervice de la République.

Le Médecin ſe charge de ſes lettres.

Cette intrigue fut conduite avec tant de dexterité, que Mello inſpira par ſes lettres à Haliadux & à Jabentafuf, une défiance ſecrete & réciproque, & leur promit, mais ſéparément l'un de l'autre, que le premier des deux qui ſe rangeroit ſous l'obéïſſance du Roy de Portugal, en ſeroit protegé, & qu'il ſeroit maintenu dans le gouvernement contre ceux qui voudroient l'inquiéter. Ces deux Gouverneurs ainſi abuſez, firent entrer des armes & des ſoldats dans la ville, à l'inſçeu l'un de l'autre, & ordonnerent qu'on les miſt en différens lieux, juſqu'à ce qu'ils vouluſſent s'en ſervir pour l'avantage des Portugais; mais les Gouverneurs ennuyez de la longueur de cette négociation, ſe perſuaderent chacun de leur coſté, que Mello les abuſoit par de frivoles eſpérances. Pleins de cette opinion, ils commencerent à

ſe repentir d'avoir répondu aux ouvertures que les Portugais leur avoient faites, & ſe déterminerent à ne rien éxecuter de ce qu'ils avoient promis. ANS DE J. CHRIST. 1507.

Les choſes étoient dans ces termes, quand Gonſalve Mendez arriva dans le port de Safi, avec quatre vaiſſeaux; car Azambuja avoit demandé du ſecours au Roy. Comme les Safinois craignoient qu'on ne les contraigniſt à choiſir l'un des deux Gouverneurs, pour commander dans la ville au nom d'Emanuel, ils s'y porterent d'eux-meſmes, & préférerent Jabentafuf à Haliadux. Quand ce nouveau Commandant ſe vit ſans Compétiteur, au lieu d'eſtre favorable aux Portugais, il devint leur plus grand ennemi.

Les deux Gouverneurs ſe déſabuſent.

Jabentafuf gouverne, & devient contraire aux Portugais.

Azambuja indigné de l'ingratitude de Jabentafuf, réveilla l'indolence de Haliadux, ſur ce qu'il luy avoit cedé le gouvernement ſans aucun obſtacle; il luy inſinua de raſſembler le plus qu'il pourroit d'amis pour ſe remettre en poſſeſſion de ce qu'il avoit quitté, & luy promit de le ſervir & de le protéger contre les partiſans de ſon Concurrent. Jabentafuf, à qui l'on dit l'intereſt qu'Azambuja prenoit au rébliſſement d'Haliadux, employa tout ce qu'il avoit d'amis & de crédit pour renforcer ſon parti; mais voyant que la brigue de ſon Compétiteur ſe groſſiſſoit de jour en jour, & que s'il avoit l'avantage ſur luy, il n'en voudroit pas moins à ſa vie qu'à ſa dignité, il ſe retira dans la Citadelle que les Portugais faiſoient bâtir à Safi. La retraite de Jabentafuf ſervit de prétexte à Haliadux pour ſe faire rétablir encore une fois dans le gouvernement de Safi, & cela du conſentement des peuples qui ſe voyoient ſans Gouverneur & ſans Chef.

Azambuja ſe vange de Jabentafuf.

Cependant Jacques Miranda, qui étoit petit fils d'Azambuja, & qui durant ſon abſence commandoit dans la Citadelle, ne ſçachant pas que ſon ayeul euſt de juſtes ſujets de ſe plaindre de Jabentafuf, le receut dans cette place; mais auſſitoſt que Miranda fut informé de la perfidie de ce Gouverneur, il le livra aux Portugais. La ſituation où ſe trouvoit Jabentafuf, étant également preſſante & périlleuſe, il demanda qu'on luy permiſt de s'aller

Jabentafuf tombe entre les mains des Portugais.

ANS DE J. CHRIST. 1507.

juſtifier aux pieds d'Emanuel, à qui il vouloit, diſoit-il, réveler beaucoup de choſes trés importantes à ſa gloire & à ſon ſervice. Azambuja qui étoit revenu dans la Citadelle, y conſentit auſſibien que Mendez, & ils le firent conduire à Liſbonne. Auſſitoſt que le Roy eut entendu Jabentafuf, il luy pardonna ſon ingratitude à l'égard d'Azambuja, & le mit à la teſte d'un Regiment de cavalerie, pour contenir dans l'obéïſſance les Maures qui étoient aux environs de Safi. Ce nouveau Colonel s'en acquita depuis ce tems-là, avec beaucoup de fidelité & d'honneur.

Son voyage en Portugal.

Quand Haliadux ſe vit maître du Gouvernement, il ne ſe ſouvint plus à ſon tour du bon office que les Portugais luy avoient rendu, & leur fut auſſi contraire qu'il l'avoit toûjours été. Il ſembloit, que commander dans Safi, ſuffiſoit à celuy qui y commandoit pour tomber dans l'ingratitude. Cette conduite ne convenant point à des gens tels que les Portugais, Azambuja ſe détermina à ſe ſervir des voyes de fait pour ranger Haliadux à ſon devoir; ils en vinrent pluſieurs fois aux mains. Enfin l'ingrat Haliadux fut ſi ſouvent battu, qu'il reconnut le Roy de Portugal pour ſon Souverain, & ſe ſoumit à luy payer tribut.

Broüillerie d'Azambuja & de Mello.

Les factions des deux Gouverneurs étant entiérement diſſipées dans Safi, Azambuja & Mello ſe broüillerent ſur les moyens de garder cette ville; & comme ils eurent tous deux des opinions différentes, ils eurent auſſi chacun des partiſans. Cette conteſtation alla ſi loin, que Mello aima mieux retourner en Portugal, que d'adherer aux ſentimens d'Azambuja. Peu s'en fallut que la déſunion de ces deux Capitaines ne devinſt fort déſavantageuſe aux Portugais, parce que les Maures en avoient été informez, & qu'ils s'étoient ralliez pour profiter d'une occaſion auſſi favorable qu'étoit celle-là; mais les Portugais ſe réünirent pour défendre la cauſe commune, & n'eurent point d'autre but que de battre leurs ennemis.

Comme Mello étoit parti de Safi pour ſe rendre à Liſbonne, il y arriva dans le tems que le Roy ſe diſpoſoit d'en ſortir pour aller à Abrantes à cauſe de la contagion,

qui

qui de la campagne étoit paſſée dans la capitale du Royaume. Peu de jours aprés que la Cour fut arrivée, la Reine accoucha d'un Prince qui fut nommé Ferdinand. C'eſt ce meſme Ferdinand que les Portugais regarderent dans la ſuite, comme l'un des plus accomplis Heros de ſon ſiécle; mais que la mort enleva dans le tems que l'on commençoit à connoiſtre les avantages qu'il auroit infailliblement procurez à l'Etat.

ANS DE J. CHRIST. 1507.

Naiſſance de l'Infant Ferdinand.

Aprés la réduction de Safi, le Roy envoya Jean de Menezés en Afrique, pour y faire la conqueſte de la ville d'Azamor, ſituée dans le Royaume de Maroc. Ce Capitaine s'embarqua avec deux mille hommes & quatre cens chevaux, & vint moüiller devant Arzile. Il étoit accompagné d'un Maure que les Méquinois avoient autrefois reconnu pour leur Roy, & qu'ils avoient dépoſé dans la ſuite. Menezés qui agiſſoit ſur les mémoires que ce Prince détrôné luy avoit donnez, forma le ſiége de la ville d'Azamor, & la fit battre du coſté qu'elle étoit moins bien fortifiée; mais cette entrepriſe ſuccéda ſi mal, que Menezés fut contraint de lever le ſiége, & de ſe retirer.

Le Roy envoye Menezés en Afrique.

Le progrés que le Roy avoit fait juſque là dans les Indes, le détermina d'y envoyer ſeize grands vaiſſeaux qu'il partagea en pluſieurs eſcadres. Jacques Sequeria fit voile à Malaca avec quatre de ces bâtimens. Cette ville que l'on nommoit autrefois la Preſqu'Iſle d'or, paſſe encore aujourd'huy pour l'une des plus riches villes des Indes, à cauſe de la grande quantité de raretez qui y abordent d'Orient. George Aquilaire partit avec cinq vaiſſeaux; il découvrit le Cap de Guardafu, par le coſté qui tourne du Midy au Septentrion, vers le Golfe de la mer d'Arabie; il écuma cette mer & la croiſa, pour empêcher la navigation des vaiſſeaux Arabes dans les Indes.

1508.

Ce Prince envoye de nouveaux bâtimẽs aux Indes.

Il les diſtribuë entre pluſieurs Capitaines.

Les ſept autres navires furent encore donnez à différens Capitaines. François Pereira, Gouverneur de la Forteresſe de Quiloa, en eut un. Il démara du port de Liſbonne, auſſitoſt que ſa commiſſion fut expediée; mais la tempeſte dont il fut battu, l'ayant obligé d'y relâcher pour ſe radouber,

ANS DE J. CHRIST. 1508.

il ne put ſe remettre à la mer que deux mois aprés, & encore ſe vit-il contraint d'hiverner dans quelques Iſles auprés de Mozambique, en attendant que la mer fuſt plus praticable. George Aquilaire fit naufrage & périt. Les autres vaiſſeaux arriverent avec beaucoup de peine dans le port de Cochin. Pereira remit à la voile, & alla à Quiloa, pour prendre poſſeſſion du gouvernement de cette Ville & de la Citadelle, au lieu de Fereira de Forgoſe, qui y commandoit. Le Capitaine Lemos eut la conduite des vaiſſeaux que le Roy avoit donnez à Aquilaire; il fit la route de Socotora, leva les tributs qui étoient deus au Roy, & vint inveſtir Magadoxo ville d'Afrique, dans le Zanguebar; mais cette ville étoit trop forte, & ſon port trop dangereux pour en former le ſiége.

Pereira eſt fait Gouverneur de Quiloa.

Alfonſe Albuquerque, qu'Emanuel deſtinoit à la Vice-Royauté des Indes, lors que le tems d'Almeida ſeroit expiré, vint moüiller devant Mozambique, avec cinq bons vaiſſeaux que l'on avoit nouvellement équipez. Triſtan d'Acugna y arriva preſque en meſme-tems avec quelques-uns de ſes bâtimens; le vent avoit ſéparé les autres, & les avoit portez en différens lieux. Alfonſe Lopez de Coſta, qui étoit un des Capitaines de ces navires, aborda à Sofala. Lionel Coutigno entra dans le havre de Quiloa, Alvarez Tello dans celuy de Guardafu, d'où étant ſorti pour donner la chaſſe à quelques vaiſſeaux Arabes qu'il atteignit, il alla joindre Triſtan qui étoit à Mozambique. Enfin, Rodrigue Coutigno fut pouſſé dans le Golfe de Madagaſcar, qui paſſe pour une des plus grandes Iſles qu'il y ait au monde.

Arrivée d'Alfonſe Albuquerque devant Mozambique.

Auſſitoſt que ce Capitaine y fut arrivé, les Inſulaires ſe mirent dans de petits canots, & vinrent autour de ſes bâtimens. Coutigno les fit régaler, leur donna des veſtes, & mena à Mozambique deux de ces Inſulaires, qui étoient montez dans ſon bord. Ce fut ſur l'inſtruction que les Portugais en tirerent, quoique fort confuſe, que le Géneral aſſembla les Officiers de la flotte, pour délibérer entre-eux s'ils devoient hazarder d'y faire une deſcente. Il s'y determina en attendant que le tems deviuſt plus favorable pour faire voile à Socotora.

Arrivée de Coutigno à Madagaſcar.

Alfonſe Albuquerque, Emanuel Tellez, Antoine de Camps, François de Toüar, Jean Gomez d'Abrey, Rodrigue Pereira, Triſtan, & Alvarez, accompagnerent le Géneral dans ce voyage. Les autres Capitaines reſterent dans le port de Mozambique. Les habitans chargerent d'abord les Portugais; mais quand ils entendirent le bruit du canon, dont on tira pluſieurs volées, & qu'ils virent que beaucoup de leurs gens en avoient été emportez, ils en furent tellement effrayez, qu'ils prirent la fuite. Alors les Portugais firent leur deſcente. Ils pénetrerent dans toute cette partie de l'Iſle qui regarde l'Etiopie; ils obſerverent à loiſir que cette Iſle eſt diviſée en pluſieurs provinces, & qu'il y en avoit encore quelques-unes à découvrir; les François n'ayant point paſſé plus avant qu'à Carcanoſſi, à Carambboul, & au païs des Ampares, & des Machicores.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Lexic. Geogr. Ferrarius. Baudrand.

Ces Inſulaires vivent dans l'Idolâtrie. Ils ont une certaine férocité naturelle incapable de diſcipline, & entiérement oppoſée aux maniéres des Européens, avec qui ils ſont néanmoins en commerce; mais ſi les ſoins charitables des Miſſionnaires, & la fréquentation des Négocians, n'ont pu civiliſer ces peuples, quant aux mœurs; ils ſe ſont trouvez capables de l'art de la navigation, & de l'uſage des armes à feu.

Caractére des peuples de Madagaſcar.

Dans le tems que le Géneral voulut faire le tour de l'Iſle, & doubler la pointe vers l'Occident, pour reconnoiſtre la coſte vers le Midy, une tempeſte s'éleva qui fit échoüer le vaiſſeau de Rodrigue Gomez d'Abrey, il paſſa le Promontoire, rangea la coſte Auſtrale, & découvrit l'embouchure d'un fleuve que les habitans nomment *Matatane*. D'Abrey y fit aiguade. Les peuples luy parurent plus humains que ceux de Madagaſcar; ils s'approcherent de ſon bâtiment, & demanderent à y monter. Les uns luy donnerent du poiſſon, & les autres luy préſenterent des racines dont on fit du biſcuit. Le Pilote d'Abrey, qui parloit pluſieurs langues, deſcendit dans le canot de ces Sauvages pour conférer avec eux. A peine y fut-il entré qu'ils ramerent du coſté des habitations, & y emmenerent le Pi-

Matatane, nom d'un fleuve & d'une region de Madagaſcar.

Les Matatanes emmenent le Pilote de d'Abrey.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

lote. D'Abrey croyant qu'ils en faiſoient un priſonnier, ſe jetta dans un eſquif avec vingt-quatre de ſes ſoldats pour le tirer de ce danger; mais il ne put joindre le canot. Les Inſulaires ayant mis pied à terre, menerent le Pilote chez le Souverain des Matatanes, qui le traita humainement, & qui aprés luy avoir fait quelques queſtions, dont le Pilote ne put entendre qu'une partie, ordonna à ſes gens d'en bien uſer avec luy, & de le rendre à ſon Capitaine. Alors d'Abrey tourna ſon reſſentiment en reconnoiſſance, & ſur la parole de ces Sauvages, autant que ſur le témoignage de ſon Pilote, il deſcendit dans leurs habitations; il alla voir celuy qui les commandoit, mangea avec luy ſelon l'uſage de ce païs, où l'on célebre par un grand repas l'arrivée des Etrangers, & découvrit que ce Commandant avoit beaucoup d'empreſſément pour faire une alliance avec les Portugais.

Ils renvoyent ce Pilote.

Le long ſéjour que d'Abrey ſe vit obligé de faire à Matatane, à cauſe du changement de tems qui rendoit la mer impraticable, mit le Général dans une véritable peine, & luy fit croire que ce Capitaine avoit été attaqué par les Inſulaires, & qu'il étoit péri, ou ſur mer, ou dans quelque combat qu'il avoit donné pour délivrer ſon Pilote. Il eſt vrai que d'Abrey mourut dans ce voyage, mais ce fut d'une maladie qui emporta auſſi beaucoup de ſes ſoldats; de maniére que ceux qui avoient échapé au mauvais air que l'on reſpire dans ce païs, & à la méchante nourriture que l'on y prend, aimerent mieux s'expoſer aux perils de la mer qui étoit toûjours fort agitée, & s'en retourner à la flotte, que de traîner plus long-tems une vie malheureuſe & languiſſante.

Mort de Gomez d'Abrey.

Tandis que toutes ces choſes ſe paſſoient aux Indes, une cruelle ſédition s'émut à Liſbonne au ſujet d'un miracle qu'on diſoit eſtre arrivé à l'occaſion d'un crucifix, d'où beaucoup de gens ſoutenoient d'avoir veu ſortir une grande lumiére. Quelques nouveaux Chrétiens qui s'y rencontrerent, n'y ayant pas déferé aſſez aveuglément, on regarda cette action comme un outrage qu'ils faiſoient à l'image de Jeſus crucifié, & on les inſulta. Les femmes ſemblerent les plus

Sédition à Liſbonne.

zélées à le venger ; elles s'exciterent à l'envi contre les auteurs de ce ſcandale ; elles accablerent des plus abominables malédictions, & ſe firent des armes de tout ce qui tomba ſous leurs mains. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Le peuple qui n'avoit point encore fait de mouvement, fut animé par deux Religieux, qui parurent la croix à la main dans les ruës de Liſbonne. Ces Moines, non contens d'avoir réveillé le zéle des bourgeois, les excitoient à ſe ſoulever, & crioient à pleine voix, *tuez ces heretiques, de crainte que leur impiété n'attire ſur vous la colére du Ciel.* Un diſcours ſi patétique intereſſa bientoſt tout ce qui ſe trouva de gens à Liſbonne. Les hommes coururent aux armes ; les femmes & les enfans augmenterent le tumulte par leurs cris & par leurs imprécations, & ils fondirent tous ſur les nouveaux Chrétiens, ſans diſtinction de l'innocent d'avec le coupable. Le ſang humain couloit dans les ruës ; on pilla leurs maiſons ; on jetta par les feneſtres les meubles qu'on ne put tranſporter, & on les brûla dans les places publiques ; mais enfin les ſéditieux s'étant arreſtez aprés tant de meurtres & tant d'homicides, qui monterent à plus de quatre mlle, le tumulte ceſſa aux dépens des malheureux. Les Officiers de la Juſtice recouvrerent alors l'autorité qu'ils avoient perduë, & commencerent à s'en ſervir contre les auteurs de ces déſordres.

Le Roy étoit à Evora, quand on l'informa de l'origine de cette émeute. Il commanda que l'on puniſt avec ſévérité ceux qu'on pouvoit ſoupçonner d'en avoir été les chefs & les complices. On commença par l'éxecution de ces deux Moines, qui furent brûlez, & l'on inſtruiſit le procés des plus mutins, qui expierent la peine deuë à leurs crimes par le gibet, qui eſt le genre de mort le plus infame. Cette punition fut un coup de politique autant que de juſtice, puiſque par ce moyen on vengeoit ceux qui s'étoient mis ſous la protection du Roy, & qu'on les raſſeuroit dans la Religion Chrétienne qu'ils avoient embraſſée depuis leur renoncement au Judaïſme & à l'Alcoran. Punition des ſéditieux.

Ce fut dans ce tems-là que le Roy apprit que Triſtan

ANS DE J. CHRIST. 1508.

d'Acugna étoit paſſé de Mozambique à Mélinde ; qu'il y avoit mené Ferdinand Gomez de Sarda Portugais, Jean Sanche Maure de nation, mais Chrétien de profeſſion, & un autre Maure appellé Mahomet ; que le Roy de Mélinde les avoit pris ſous ſa protection, & qu'il leur avoit fait expédier des paſſeports pour aller en Etiopie, où ils devoient paſſer par ordre d'Emanuel.

Arrivée de Triſtan d'Acugna devant Mozambique.

Aprés leur départ Triſtan mit à la voile, à deſſein d'aller aſſiéger la ville d'Hoy, diſtante d'environ quarante lieuës de Mélinde. La guerre qui étoit allumée entre les Mélindois & les habitans de cette ville, les ayant épuiſez d'hommes & de vivres, ils ne ſe trouverent pas en état de réſiſter à des ennemis tels que les Portugais ; & de fait, les aſſiégez ſe défendirent ſi mal, que Triſtan n'eut pas grande peine d'entrer dans Hoy. Il exerça quelques hoſtilitez pour donner de la terreur aux peuples ; il alla moüiller enſuite devant Brava, ville d'Afrique, dans le Zanguébar, & dont le port eſt un des meilleurs du païs, & envoya Lionel Coutigno aux Magiſtrats de cette ville, pour leur offrir au nom d'Emanuel, de faire alliance avec eux ; mais ſoit que les principaux de Brava négligéaſſent d'avoir les Portugais pour amis, ou qu'ils vouluſſent attendre l'occaſion d'un vent impétueux qui s'éleve ordinairement ſur cette coſte dans le tems que les vaiſſeaux Portugais y étoient arrivez ; ils remirent d'un jour à autre la concluſion du traité, dans l'eſpérance où ils étoient que ce vent les obligeroit à ſortir de leur port, ou qu'il les pouſſeroit contre le rivage.

Siége & priſe de la ville d'Hoy.

Triſtan fait propoſer une alliance aux peuples de Brava.

Triſtan à qui le caractére de ces peuples n'étoit pas inconnu, prit langue ſur tout ce qui regardoit la ſeureté de ſes vaiſſeaux & celle de ſes troupes. Par cette prévoyance, il découvrit bientoſt les dangereuſes intentions des principaux de Brava, & pour ne pas attendre le tems orageux dont il étoit ménacé, il ſe diſpoſa à l'attaque de la ville. Dans cette veuë, il détacha quatre cens hommes qu'Alfonſe Albuquerque commanda, & ſe mit à lateſte de ſix cens de ſes ſoldats, qu'il choiſit pour le ſeconder & pour le

Sur leur refus, Triſtan inſulte leur ville.

ſuivre. Le Gouverneur de Brava qui avoit une garniſon de quatre mille hommes, en détacha la moitié pour faire une ſortie. Les Portugais, quoyqu'inférieurs, les attendirent de pied ferme, & les chargerent ſi rudement qu'ils les repouſſerent juſque dans la ville. Sur ces entrefaites, Triſtan arriva avec un nouveau renfort. Les ennemis qui n'oſerent plus paroiſtre à découvert, ſe défendirent derriére leurs murailles à coups de dards & d'armes à feu, pour empêcher que les Portugais n'approchaſſent d'une bréche que les habitans avoient négligé de faire réparer, parce qu'ils ne croyoient pas que l'on duſt venir les inſulter.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Les aſſiégez ne pouvant remédier au danger qui les preſſoit que par leur grand nombre, envoyoient continuellement des troupes vers cette bréche, pour ſoutenir les efforts des Aſſiégeans; mais comme on les attaquoit mieux qu'ils ne ſçavoient ſe défendre, les Portugais approcherent du corps de la place, monterent à l'aſſaut, entrerent dans la ville l'épée à la main, tuerent ceux qui réſiſterent, & firent priſonniers les autres qui demanderent quartier. Des ſoldats inſolens en uſerent cruellement envers les femmes de Brava, auſquelles ils couperent les mains pour avoir leurs bracelets & leurs bagues qu'elles leur avoient refuſées, & mirent le feu dans cette ville infortunée, qui fut réduite en cendres.

Les Portugais montent à l'aſſaut, & prennent Brava.

Cruauté inoüie des ſoldats.

Aprés l'incendie, & la ruine de Brava, la flotte alla moüiller devant Magadoxo. Ce fut là que Coutigno fit ſa deſcente, & que Triſtan envoya un des priſonniers qu'il avoit faits à Brava, aux principaux de la ville de Magadoxo, pour leur propoſer une alliance; mais au lieu d'y vouloir entendre, les Magadoxoniens écartelerent celuy qui leur en porta la parole, & ménacerent Coutigno de luy faire un traitement ſemblable, s'il n'avertiſſoit le Géneral de la flotte de lever l'ancre, & de ſortir du port. Triſtan outré de cette reception, délibera avec ſes Officiers ſur les moyens de s'en venger; mais les corps de garde que les Barbares avoient mis ſur le bord de la mer, pour empêcher qu'on ne fiſt quelque deſcente, & les fortifications de la ville, leſquelles ſans la garniſon, étoient ſeules ca-

Triſtan arrive devant Magadoxo.

Cruelle reception des Magadoxoniens.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

pables de la défendre, obligerent les Portugais de ſe retirer, pour ne point s'expoſer au changement du vent, & pour ne point perdre le tems de la navigation.

Triſtan ſe retire & va à Socotora.

La flotte ſortit du port de Magadoxo, & fit la route de Socotora. Cette Iſle que les anciens nommoient Dioſcoride, regarde le Promontoire de Mozambique. Elle eſt montagneuſe & féconde en fruits & en légumes. Ses habitans contrefont les Chrétiens ; ils ont comme eux des Egliſes ; ils y arborent la Croix, ſolemniſent les meſmes feſtes, & aux meſmes jours qu'on les célebre dans nos Egliſes, obſervent avec une extréme auſtérité leurs jours de jeuſne, ne donnent point dans la pluralité des femmes, & enfin ils payent à leur Prêtres la diſme des fruits & des grains qu'ils recueillent. On diroit à ne conſidérer ces Inſulaires que par l'extérieur de leurs mœurs, qu'ils ſeroient fort pénetrez des véritez de la Religion Chrétienne ; mais loin de devoir des qualitez ſi loüables en apparence, à une bonne diſcipline, ils ne paroiſſent ſages qu'à cauſe qu'ils ſont ſtupides, & ne ſuivent que par coûtume ce que des gens bien inſtruits & fort éclairez obſervent comme une loy. Leur groſſiére ignorance des choſes les plus communes, les a rendus incapables de connoiſtre, ni l'uſage des navires, ni celuy des armes. Les Maures ſont leurs Maîtres, & les gouvernent avec tant de tirannie, qu'ils n'oſent s'en plaindre, ni ſonger à ſecoüer un ſi rude joug.

Pline, liv. 6. Daviti, de l'Afrique. Linſchot, voyage, cap. 4.

Socotora Iſle de la mer rouge, & les mœurs des habitants.

Caractére des Socotorans.

Les Socotorans obéïſſoient à Hadramut Roy des Fartaques, lors que Triſtan aborda dans le port de leur ville. Ce Prince dont l'Etat eſt ſitué dans l'Arabie heureuſe, avoit fait bâtir un petit Fort ſur le bord de la mer, pour les contenir dans cette molle obéïſſance, & pour ſe rendre plus redoutable s'ils entreprenoient d'en ſortir. Abrahem, fils de ce Roy, étoit Gouverneur de cette Citadelle, qui eſt la place la plus importante de tout l'Etat ; & de fait, on ne pouvoit ni deſcendre, ni entrer dans le païs, à moins qu'on ne ſe miſt en poſſeſſion de cette Forteresſe. Triſtan, qui en connoiſſoit la conſéquence, fit ſommer Abrahem de la luy rendre, & prit pour prétexte, que le lieu où elle étoit bâtie, ne dépendoit point des Etats

de

de ſon pere. Abrahem répondit à cette ſommation, qu'il ne reconnoiſſoit point d'autre puiſſance que celle du Roy des Fartaques; qu'il étoit preſt d'en ſoutenir la gloire & les intereſts, contre ceux qui voudroient les attaquer. Triſtan voulut rabbattre la fierté d'Abrahem, & fit ſonder l'endroit par où il eſpéroit faire ſa deſcente pour aller inſulter la Citadelle; mais les corps de garde que ce Prince avoit établis pendant la nuit, pour s'oppoſer au débarquement des Portugais, en cas qu'ils en fiſſent, rompirent leurs meſures. Triſtan partagea ſes troupes en deux corps, ſe mit à la teſte de l'un, donna à Albuquerque le commandement de l'autre, s'approcha de la place par un autre endroit que celuy qu'il avoit fait ſonder, fit mettre pied à terre à ſes gens, & marcha droit à un corps d'ennemis, qui étoient poſtez ſous des palmiers.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Sommation de Triſtan à Abrahem.

Abrahem obſervoit ces mouvemens de deſſus les murailles de la Citadelle, & ſortit à la teſte d'un grand détachement, pour ſoutenir ceux des ſiens que les Portugais alloient forcer dans leurs retranchemens; mais ce Prince s'appercevant que la troupe que commandoit Albuquerque, l'alloit enveloper, il fit volte face pour aller à ceux des ennemis qui étoient plus prés de luy. Cette précaution ne garantit pas Abrahem du riſque où il étoit s'expoſé. Alfonſe Norogna le prit en flanc, & le chargea ſi à propos qu'il l'obligea de ſe retirer, & ſi ce Prince ne fuſt promptement revenu pour favoriſer la retraite de ſes gens dans la Citadelle, les Portugais les y auroient pourſuivis l'épée à la main. Norogna ſe voyant donc arreſté par Abrahem, le joignit pour le combattre. Abrahem l'attendit de pied ferme, & d'un combat géneral, ils en firent un particulier, qui couſta la vie à ce jeune Prince. Ses ſoldats, à ſon éxemple, vendirent la leur le plus cherement qu'ils purent, & moururent en braves gens.

Abrahem faît une ſortie.

Pendant que cela ſe paſſoit entre Norogna & Abrahem, Triſtan qui étoit aux mains avec les autres Maures qu'il avoit attaquez, les enfonça, & les pourſuivit juſque dans la Citadelle. Comme ceux qui y étoient reſtez ſe défendoient

Ans de J. Christ. 1508.

à coups de pierres & de fléches, Albuquerque fut dangereuſement bleſſé, & pluſieurs de ſes gens y périrent. Triſtan obligé de retirer ſes troupes à cauſe du danger où elles étoient inutilement expoſées, fit venir du canon pour battre le corps de la place. Quand la bréche fut aſſez grande, les Portugais monterent à l'aſſaut. Alors les ennemis abandonnant leurs murailles, ſe retirerent dans une Tour, où ils ſe retrancherent, & ſe défendirent avec la meſme opiniâtreté, ne voulant point entendre parler de capitulation, & regardant la plus honorable propoſition comme un outrage que l'on faiſoit à leur nation; de maniére qu'on ne put en venir à bout qu'en les forçant dans ce poſte. Enfin les Portugais y entrerent, & paſſerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent de gens.

Brave réſolution des Socotorans.

Les Portugais entrent dans la Tour.

Réduction des Socotorans.

Les Socotorans ſe voyant ſoumis à un nouveau Maître, en redouterent d'abord le reſſentiment & la puiſſance, mais Triſtan les raſſeura. Il leur promit la protection du Roy, leur fit eſpérer qu'il les tireroit de l'eſclavage tirannique où ils avoient veſcu juſqu'alors, & qu'il les feroit inſtruire dans la connoiſſance du vray Dieu, au lieu des Idoles qu'ils adoroient. L'eſpérance d'une vie plus douce, & d'une meilleure Religion, charma ces peuples; ils allerent du meſme pas dans les Temples, où ils commencerent à donner des marques de leur zéle naiſſant par leur empreſſément à détruire les Idoles, & à élever de nouveaux Autels, ſur leſquels peu de tems aprés la Meſſe fut célebrée. Cependant, inſtruiſit ces peuples des principales maximes du Chriſtianiſme; & dés qu'on leur en eut donné les premiéres teintûres, ils demanderent tous à l'envi d'eſtre baptiſez. Aprés que Triſtan ſe fut aſſeuré de la bienveillance des Socotorans, & qu'il eut fait réparer les fortifications de la ville, & particuliérement celles de la Citadelle, dont Alfonſe Norogna eut le gouvernement, il partit pour le Cananor. Triſtan n'y fut pas plûtoſt arrivé, qu'il conclut la paix avec le Roy de ce païs. Comme rien ne l'y devoit arreſter, il remit à la voile, & alla à Cochin, où le Vice-Roy le receut, & le félicita ſur ſes conqueſtes.

Triſtan va en Cananor.

Cependant l'armée de Naubeadarim, commandée par Curial fameux Capitaine, étoit à l'ancre dans le port de Panan, ville de ſon obéiſſance. Comme les Barbares ne doutoient pas que les Portugais ne vinſſent les inſulter dans ce poſte, ils firent conſtruire deux Forts à l'embouchure de la riviére, éleverent des cavaliers où ils mirent du canon, travaillerent avec diligence à réparer les murailles de la ville, & y jetterent un renfort de quatre mille hommes, partie Arabes, & partie Calécutains. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Retranchemẽt des Calécutains dans Panan.

Le Vice-Roy & Triſtan, ayant ſceu par quelques Indiens les grands préparatifs que l'on faiſoit à Calécut, pour défendre Panan, réſolurent d'en aller faire le ſiége; ils prirent pour cet effet douze des meilleurs vaiſſeaux de la flotte & quelques eſquifs, ſur leſquels il n'y avoit toutefois que ſept cens hommes d'équipage. Comme la riviére n'a pas aſſez de fond pour y faire entrer de grands vaiſſeaux, & ſur-tout quand la mer s'eſt retirée, le Vice-Roy diſtribua ſes troupes ſur quelques bâtimens legers, commandez par Pierre Barretto & par Jacques Petrejo, eſpérant par là d'attirer les ennemis à quelque action. Deux jeunes Seigneurs Portugais, nommez Laurent Almeida & Nugno d'Acugna, l'un fils du Vice-Roy, & l'autre de Triſtan, ſe mirent ſur deux eſquifs, & ſuivirent ces deux Capitaines. Le Vice-Roy & Triſtan voulant les ſoutenir, monterent deux galéres, & firent alte à l'entrée du canal pour attendre le flot de la mer. Les Barbares qui les apperçeurent dans ce poſte, les canonnerent; mais leur artillerie n'étant pointée que pour tirer ſur des vaiſſeaux de haut bord, les coups paſſerent par-deſſus les eſquifs, & par-deſſus les autres bâtimens legers, & ne firent que du bruit & de la fumée; de ſorte que les Portugais ne perdirent que fort peu de monde, bien qu'ils euſſent eſſuyé tout le feu des ennemis.

Le Vice-Roy veut aſſiéger Panan.

Le Vice-Roy & Triſtan, prévoyant que cette affaire auroit des ſuites, tinrent conſeil pour déliberer ſur la maniére d'attaquer les Calécutains. Ils réſolurent qu'ils ne quitteroient point le corps de l'armée; que Laurent & Nugno commanderoient l'avantgarde, & que les vaiſſeaux les plus

ANS DE J. CHRIST. 1508.

chargez formeroient l'arriéregarde.

Laurent & Nugno, chargent les Maures.

Laurent & Nugno, furent donc les prémiers qui firent leur deſcente; ils eurent affaire à une troupe de Maures diſtinguez parmi eux, comme des gens qui s'engagent par des vœux particuliers qu'ils font dans leurs Moſquées, avant que d'aller au combat, à ne point abandonner le poſte qu'ils occupent; mais à périr ou à vaincre, plûtoſt que d'obéir à la néceſſité de fuir ou de reculer. Cette confiance qu'ils ont à leurs vœux, leur inſpire une brutale valeur, qui rend toûjours le combat furieux & ſanglant, quand on n'a pour ennemis que des gens de cette trempe; & de fait, celuy-ci fut cruel. Les Portugais ne ſe ſervirent d'abord que de leurs haches & de leurs épées pour enfoncer ce gros d'ennemis qu'ils avoient en teſte, & qui s'oppoſerent à leur entrée dans le port. La vigueur avec laquelle cette action ſe paſſa du coſté des Portugais, ſembla redoubler l'opiniâtreté des Maures. Quoi-qu'ils s'apperceuſſent de la perte conſidérable qu'ils avoient déja faite, ce qui leur reſtoit de gens demeura néanmoins inébranlable, juſqu'à ce que les Portugais ſe fuſſent ſervis de leur mouſqueterie. Enfin, ce qui étoit échapé au fer ayant été emporté par le feu, il ne demeura plus ſur le champ de bataille que des mourans & des bleſſez, dont les hurlemens & les cris, ne cauſoient pas moins de pitié que d'horreur.

Découragement des ennemis.

Quand les Maures virent que cette troupe de gens qui combattoient à leur teſte étoit entiérement défaite, ils perdirent courage. Les Portugais profiterent de ce découragement, & pouſſerent les ennemis juſque dans Panan. Comme ils ſe trouverent inſenſiblement au pied des murailles de cette ville, un de leurs Officiers monta à l'aſſaut à la faveur de la fumée. Pluſieurs ſoldats qui y monterent à ſon exemple, ayant arboré leurs drapeaux ſur les murailles, ſe rendirent maîtres de la ville, & y mirent le feu. Les troupes qui avoient compté ſur le pillage de Panan, murmurerent de ce qu'on la brûloit; mais le Vice-Roy ne fit aucune attention au murmure de ſes gens, & bien loin de les laiſſer dans l'inaction, ou de leur permettre de piller

Priſe & incendie de Panan.

les magazins, où les marchands étrangers faiſoient porter leurs effets tous les ans, pour en trafiquer avec les Arabes, il les employa à la démolition des deux Forts bâtis à l'entrée de la riviére, de crainte que les ennemis ne s'y retiraſſent, en cas qu'ils vinſſent à ſe rallier, & qu'ils ne chaſſaſſent les Portugais, du poſte qu'ils venoient de gagner. La défaite de l'armée navale ſuivit bientoſt celle de l'armée de terre; les Portugais mirent le feu aux vaiſſeaux ennemis, comme ils avoient fait dans leur ville, & leur perte fut égale par-tout.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Défaite de l'armée navale.

Si les Maures n'euſſent pas lâché le pied, on leur auroit tué beaucoup plus de monde; puiſqu'on ne trouva ſur le champ de bataille, que cinq cens de leurs gens, dont la plûpart étoient du nombre de ceux qui formoient l'avantgarde de leur armee. Les Portugais n'y perdirent que dix-neuf hommes; mais ils eurent un grand nombre de bleſſez, & entre-autres le Vice-Roy qui le fut au bras. Laurent, ſon fils, s'y diſtingua d'une maniére bien glorieuſe pour luy, ayant combattu ſéparément, & tué un Officier ennemi, quoique ce Barbare ſe fuſt couvert entiérement d'un grand bouclier qu'il portoit ſur le bras gauche. Toute l'armée loüa cette action, & les ennemis contraints d'y applaudir, n'admirerent pas moins la valleur que l'adreſſe de ce jeune combattant.

Bleſſure du Vice-Roy.

Combat particulier de Laurent.

Aprés la conqueſte de Panan, Triſtan d'Acugna retourna en Portugal, avec cinq vaiſſeaux chargez de differentes marchandiſes, le Vice-Roy fit voile en Cananor, & Laurent ſon fils, eut la conduite de huit bâtimens pour eſcorter ceux qui venoient de Cochin, & alla mouiller devant Chaül. Ce fut là qu'il apprit que Campſon, Sultan d'Egipte, envoyoit une formidable armée à Naubeadarim, Roy de Calécut, & à Mamud Roy de Cambaja, Princes des plus puiſſans qui ſoient aux Indes, pour en chaſſer les Portugais, & que pour y réüſſir, il y avoit joint les Mamelucs, que l'on regarde comme la meilleure milice des Sultans.

Retour de Triſtan en Portugal.

Ces Mamelucs ſont originaires de Circaſſie; ils compoſent une nation, dont l'on tiroit autrefois les Souverains d'Egipte.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Les Indiens en font une ſinguliére eſtime, & les nommoient *Rumés*, ou *Romains*, parce que dés leur plus tendre jeuneſſe, ils avoient été arrachez des bras de leurs parens qui étoient Chrétiens, pour eſtre élevez dans le Mahometiſme.

Paul Jove l. 17. & 18. Hiſt. de Calcondile liv. 3. Baudier Hiſt. des Turcs.

Si la réputation des Mameluçs du coſté des armes, étoit ſi avantageuſement établie parmi les Indiens, ſon peut dire, que les Portugais ſceurent bientoſt en acquérir une pareille par les preuves ſurprenantes qu'ils y donnerent de leur valeur. On les prit dés-lors pour des François, parce qu'ils faiſoient la guerre avec le meſme courage, & avec le meſme ſuccés, que firent autrefois les Croiſez, quand Godefroy de Boüillon conquit la Terre Sainte, & qu'il répandit dans tout l'Orient le bruit de cette fameuſe expédition.

Mais les Indiens, que les Calécutains prévinrent contre les Portugais, conceurent une ſi grande haine pour eux, qu'ils ne reſpirerent plus que leur mort ou leur ruine. Cependant, le Sultan qui manquoit de materiaux pour mettre une grande flotte à la mer, envoya vingt-cinq vaiſſeaux dans la Cilicie. Ces bâtimens étoient eſcortez par un conſidérable détachement de Mamelucs, avec ordre d'en apporter toutes les choſes néceſſaires pour la conſtruction des vaiſſeaux auſquels il avoit deſſein de faire travailler.

André Amaral Portugais, & Chevalier de Rhodes, qui croiſoit la mer avec dix vaiſſeaux armez en guerre, rencontra la flotte du Sultan. Amaral l'attaqua, & aprés un rude & long combat, où il tua trois cens Mamelucs, il coula à fond ſix vaiſſeaux ennemis, en gagna cinq qui ne pouvoient plus ni ſe ſauver, ni ſe défendre, & mit le reſte en fuite. Quelques autres bâtimens qui étoient échapez à la valeur d'Amaral, périrent par une tempeſte dont ils furent ſurpris dans leur route; de ſorte qu'il n'y eut que dix navires qui arriverent à Damiete ville d'Afrique en Egypte, avec les materiaux dont ils étoient chargez. Le Sultan en fit conſtruire ſix barques à avirons, & cinq vaiſſeaux de guerre, & diſtribua ſur tous ces bâtimens quinze cens Mamelucs, qui faiſoient la plus conſidérable partie de leur équipage. Cette flotte étoit commandée par un Perſan appelé

Amaral combat la flotte du Sultan.

Hocen Capitaine Perſan.

Hocen, & qu'on avoit surnommé en langage du païs *Myr*, qui veut dire Capitaine. Elle traversa les mers d'Arabie & de Perse, & vint mouiller devant la ville de Diu, dépendante de Mamud, Roy de Cambaja. Jaz Polonois de nation, qui de l'esclavage étoit parvenu au gouvernement de Diu, renforça la flotte du Sultan de trente-quatre navires bien équipez, qui étoient à l'ancre dans le port de cette ville, envoya des barques & des galéres sur les costes, & fit croiser la mer par cinq de ses meilleurs vaisseaux.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Rétablissement de la flotte ennemie.

Le Vice-Roy, qui n'ignoroit pas que le nombre de ses ennemis s'augmentoit tous les jours, ne voyoit point d'autre parti à prendre que celuy de les combattre, s'il en trouvoit l'occasion favorable; mais en attendant qu'elle se présentast, il assembla son Conseil de guerre, & communiqua à ses Officiers les avis qu'on luy donnoit des troupes que les ennemis avoient sur pied, tant par terre que par mer. La prudente réflexion que l'on fit dans le Conseil sur cette multitude d'ennemis, & particuliérement sur celle des vaisseaux, dont leur flotte paroissoit estre composée, rasseura beaucoup les Portugais, qui jusque là avoient appréhendé que ce ne fussent de nouveaux bâtimens qu'on eust construit sur les lieux, ou que les alliez des Barbares leur eussent envoyez. Comme il eust été difficile qu'un si grand nombre de navires eussent pu passer sans que les Portugais s'en fussent apperceus, & que d'ailleurs, il n'y avoit pas lieu de croire qu'on eust pu les construire dans un païs tel que l'Arabie, où il n'y avoit alors, ni bois de coupe, ni ouvriers, ni Pilotes, on conclut aussitost que les ennemis avoient fretté les vaisseaux qui vont tous les ans à la Mecque, & que leurs équipages éeant descendus à Diu, ils en avoient grossi leur flotte pour allarmer les Portugais, & pour leur oster par là l'envie & les moyens de pousser plus loin leurs desseins & leurs conquestes. Sur ce fondement, on résolut dans le Conseil de mettre à la voile, & d'aller du costé de Diu, pour prévenir les ennemis; mais Hocen ayant formé le mesme dessein que les Portugais, avoit mis à la mer avant qu'ils eussent levé l'ancre. Le

Sage réflexion sur la flotte ennemie.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Vice-Roy qui découvrit de deſſus la hune de ſon bord la flotte des Barbares, crut que c'étoit Alfonſe Albuquerque qui revenoit du Golfe de Perſe pour ſe joindre à luy. Dans cette penſée il ne fit aucun mouvement. Hocen qui ne ſçavoit à quoy attribuer cette ſubite inaction dans les Portugais, & qui ſe voyoit le vent & la marée favorables, ne héſita pas plus long-tems à les aller inſulter: il les approcha, & leur lâcha une bordée de ſon canon, dont Roderic Pereira fut tué, & dont il y eut pluſieurs Portugais bleſſez. Ce fut à la faveur de ce feu que les ennemis vinrent moüiller devant Chaül ville des Indes, & qu'ils ſe poſterent à l'entrée de ſon port.

Hocen canonne les Portugais & leur tuë du monde.

Il entre dans le port de Chaül.

Quoique le Vice-Roy euſt répondu par une bordée de ſon canon, à celuy des Barbares, & qu'il leur euſt tué auſſi quelques ſoldats, il ne pouvoit digérer le chagrin qui luy reſtoit d'avoir été attaqué, & d'avoir perdu un de ſes meilleurs Officiers. Plein de ſon reſſentiment, il ordonne qu'on leve l'ancre, & que l'on tourne vers les ennemis. Comme il falloit dans cette occaſion imprimer de la terreur par quelque action extraordinaire, le Vice-Roy choiſit parmi tous les vaiſſeaux des Barbares, celuy que montoit Hocen. Il l'attaque, & tâche de l'attirer à un combat; mais ce Géneral ennemi, quoique ſupérieur, en évite l'occaſion, parce que Jaz, qui étoit à l'embouchure du port, ne l'avoit pas encore joint. D'ailleurs, Hocen vouloit empêcher la jonction des brigantins & des vaiſſeaux Portugais. Dans cette veuë, il fit mettre ſes galéres entre-eux, & par ce moyen il contraignit le Vice-Roy de demeurer dans le lieu où il s'étoit poſté, & où Hocen le tenoit comme enfermé.

Le Vice-Roy ſe voyant contraint d'obéïr à la force & à la néceſſité, laiſſa paſſer toute la journée ſans faire aucun mouvement, & remit au lendemain l'éxecution du deſſein qu'il avoit formé d'aller inſulter le vaiſſeau de Hocen. Cette entrepriſe étoit trop hardie & trop délicate pour ſe promettre d'y réüſſir. Tout ſembloit concourir à la faire échoüer; l'inégalité des forces, & le flux de la mer qui empêchoit le Vice-Roy d'approcher de l'Amiral ennemi, eut deu le re-

buter ſur la réſolution qu'il avoit priſe d'en venir aux mains avec luy; mais tous ces obſtacles ne le purent arreſter, il ne conſulta que ſon reſſentiment & ſon courage; il combattit les galéres ennemies qui l'empêchoient de paſſer; il les écarta, & donna avec tant d'impétuoſité ſur le vaiſſeau de Hocen, que s'il n'euſt été le meilleur de toute ſa flotte, il auroit infailliblement ſuccombé ſous le canon des Portugais. Hocen qui s'étoit auſſi bien défendu qu'il avoit été attaqué, leur tua beaucoup de monde, & bleſſa la plûpart des Officiers & des ſoldats.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Génereuſe action des Portugais.

Comme Almeida fut du nombre des bleſſez, & qu'il receut deux coups de fléches, on luy propoſa de ſe retirer du combat. Ce Capitaine offenſé de cette propoſition, proteſta qu'il vouloit, ou ſe venger, ou périr, & loin de l'écouter, il exhorta ſes gens à le ſuivre; mais ſes derniers efforts furent auſſi inutiles que les précedens. Le combat ſe paſſa à ſe canonner de fort loin, & toûjours avec de grands déſavantages pour les Portugais, puiſque les Barbares ne perdirent que quelques-uns de leurs ſoldats. Il eſt vray que Maimane, Pontife Mahometan, & Ambaſſadeur de Calécut, fut tué d'un coup de canon, dans le tems qu'il faiſoit des ſacrifices pour le ſuccés de ce combat. Tandis qu'Almeida & Hocen étoient aux mains, Jaz profita de cette occaſion, & ſe joignit à la flotte des ennemis. Si Almeida euſt eu moins d'obſtination, & s'il euſt voulu déférer aux avis de ſes Officiers, il auroit retiré ſes troupes; mais en vain s'oppoſerent-ils à ſon reſſentiment: il falloit ou le voir périr, ou périr avec luy. Ces deux extrémitez leur paroiſſant également fâcheuſes, ils ſe déterminerent à le ſuivre. Cependant les caravelles & les galéres des Portugais firent une ſi prompte manœuvre, qu'elles atteignirent les vaiſſeaux ennemis. Pelayo de Souza s'en approcha à la faveur du feu que l'on faiſoit de deſſus les galéres, il accrocha un de leurs navires & ſauta dedans. Ambroiſe Paçagne, Ferdinand Petrejo, & Andrada le ſeconderent, & pluſieurs ſoldats le ſuivirent. Il s'empara de ce bâtiment, tua ce qu'il y avoit de gens, & les jetta à la mer. Trois autres Capi-

Almeida reçoit deux bleſſures.

Combat déſavantageux aux Portugais.

Obſtination d'Almeida.

Belles actions des Portugais.

Ans de J. Christ. 1508.

taines Portugais, dont Jacques Petrejo étoit du nombre, gagnerent chacun un vaiſſeau, & donnerent la chaſſe aux autres, qui ſe ſauverent à force de voiles. Les Portugais pillerent à loiſir les navires dont ils s'étoient rendus maîtres; ils en prirent le canon, & coulerent ces bâtimens à fond.

La nuit étant ſurvenuë, Almeida qui vouloit encore faire une tentative contre l'Amiral ennemi, remit au lendemain à le combattre; mais on y vit ſi peu d'apparence, ſurtout depuis que Jaz avoit joint la flotte de Hocen, qu'aprés avoir tenu conſeil dans la galére du Vice-Roy, on y réſolut, que les Portugais ſe trouvant de beaucoup inférieurs aux Barbares depuis leur jonction; qu'ayant perdu beaucoup de monde dans le dernier combat; qu'Almeida étant bleſſé, les troupes fatiguées & les vaiſſeaux endommagez, on mettroit à la voile, pour éviter par une honorable retraite la mauvaiſe fortune dont on étoit menacé, ce que l'on fit à la faveur de la nuit, du vent & de la marée. Les ennemis qui s'en douterent, ou qui s'en apperceurent, firent la meſme route que la flotte des Portugais, & la canonnerent; le vaiſſeau d'Almeida qui étoit à l'arriéregarde, eſſuya tout leur feu. Comme ce bâtiment faiſoit eau de tous coſtez, il s'alla embarraſſer dans quelques retranchemens de peſcheurs, & fut inveſti par les ennemis, nonobſtant les efforts que fit Pelayo de Souſa, pour l'en retirer, ou pour luy porter du ſecours. Les autres Capitaines Portugais, qui ne pouvoient pas auſſi en approcher à cauſe de l'impétuoſité du reflux, eurent le déplaiſir de voir le riſque que couroit Almeida, ſans pouvoir le partager avec luy.

Retraite des Portugais.

Le vaiſſeau d'Almeida eſt fort endommagé.

Dans cette preſſante extrémité, ſes ſoldats & ſes matelots le ſolliciterent de ſe ſauver dans l'eſquif, & de leur abandonner la défenſe de ſon vaiſſeau, pour ne point expoſer à un péril ſi manifeſte, une vie auſſi prétieuſe que la ſienne; mais cet expédient n'étoit pas du gouſt d'Almeida, & bien loin de le ſuivre & de leur en ſçavoir bon gré, il parut piqué de cette propoſition. Cependant il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de ſe rendre ſans combattre, ou de mourir en ſe défendant, & ce fut celuy-là

qu'Almeida choiſit ; mais pour le faire avec ſon courage ordinaire, il diſpoſa ſon équipage en trois petits corps différens. Emanuel Pezagne devoit commander la troupe poſtée ſur le tillac du vaiſſeau, Franciſque Nabaiſe avoit ordre de défendre la prouë, & pour luy il ſe mit ſur la pouppe, avec le reſte de ſes gens, & en cet état il attendit les ennemis. Une ſi grande réſolution les ſurprit & les arreſta ; ils n'oſerent venir à l'abordage, avec des gens qui paroiſſoient déterminez à ſe battre en déſeperez ; & pour ne rien riſquer en voulant avancer la perte du vaiſſeau d'Almeida, laquelle étoit inévitable, ils le cannonerent. Ce Capitaine, qui étoit un des plus expoſez au feu, eut une cuiſſe emportée d'une vollée de canon. Comme il ne pouvoit plus agir qu'en commandant, il ſe fit porter tout bleſſé qu'il étoit, auprés du grand maſt, & là il receut un coup de fléche dans le corps, dont il mourut ſur le champ. Ce malheur fut ſuivi bientoſt aprés de la néceſſité de ſe rendre. Quoique la réſiſtance des Portugais euſt tellement irrité les ennemis, qu'ils ne vouloient faire quartier à perſonne, Jaz qui eſtimoit la vertu juſque dans ſes propres ennemis, voulut qu'on donnaſt la vie à ceux qui étoient échapez à la fureur des premiers coups, & ſe contenta de couler à fond le vaiſſeau d'Almeida. Les autres bâtimens firent la route du Cananor, d'où Pierre Gnaya partit pour aller à Cochin, & pour porter au Vice-Roy la fâcheuſe nouvelle de la mort de ſon fils. Le Roy de Cochin en fut ſenſiblement touché, & le regretta comme un Héros dont le courage alloit de pair avec la vertu.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Mort d'Almeida. *Oſorius, liv. 5.*

Le Vice-Roy apprend cette nouvelle.

Le déſavantage que le Roy eut dans les Indes, ne fut pas d'abord récompenſé par de plus heureux ſuccés en Afrique. Il y avoit déja long-tems que ce Prince avoit envie de conquérir la ville d'Azamor, ſituée ſur la coſte de la mer Oceane ; mais le peu d'apparence qu'il y avoit d'entreprendre cette guerre, à moins qu'il ne s'en préſentaſt quelque favorable occaſion, avoit obligé le Roy à temporiſer ſur cette entrepriſe.

L'arrivée d'un Prince Africain qui aborda à Liſbonne, fut

ANS DE J. CHRIST. 1508.

une heureuſe conjoncture pour éxecuter le deſſein que le Roy avoit formé. Ce Prince qui ſe nommoit Zéjam, ayant été dépoüillé de ſon petit apanage par Nazare, frere de Mahomet Roy de Fez, s'étoit retiré dans la ville d'Azamor, dont les habitans luy avoient autrefois donné de ſolides marques de leur bienveillance ; mais ſi ces peuples l'avoient aimé dans la proſpérité, ils n'eurent plus que de l'indifférence pour luy, quand ils le virent ſans crédit & ſans autorité. Ils le regarderent comme un Prince malheureux & par conſéquent inutile ; ils n'écouterent que la politique, & ſe reglerent entiérement ſur la conduite de Mahomet, à l'égard de Zéjam.

Oſorius, liv. 5. Zéjam Prince Africain, vient en Portugal.

Dans une telle extrémité, Zéjam n'eut point d'autre parti à prendre, que de ſe retirer dans une Cour étrangére. Le juſte ſujet qu'il avoit de ne ſe confier plus, ni à ſes amis, ni à ſes alliez, le détermina à paſſer en Portugal. Emanuel ſenſible aux malheurs de ce Prince Maure, le receut dans ſes Etats, & le fit traiter en Souverain. Zéjam pénetré en apparence des bontez du Roy, luy inſpira, pour premiére marque de ſa reconnoiſſance, le deſſein de conquerir Azamor.

Il donne des ouvertures au Roy, pour la conqueſte d'Azamor.

Le Roy ayant propoſé à ſon Conſeil, les avis & les mémoires que Zéjam donna pour cette expédition ; on conclut qu'il falloit y envoyer une flotte, qui fut miſe ſous la conduite de Ménezés. Pendant que l'on travailloit à cet armement dans le port de Liſbonne, ce Prince Africain partit, & retourna à Azamor, pour diſpoſer les peuples à reconnoiſtre Emanuel pour leur Souverain, dés que les vaiſſeaux Portugais, auſquels il ſe devoit joindre, ſeroient arrivez dans le havre d'Azamor.

Zéjam s'en retourne à Azamor.

Départ de la flotte, & ſon arrivée devant cette ville.

Auſſitoſt que la flotte fut en état de partir, elle mit à la voile, & arriva heureuſement devant Azamor. Ménezés s'en approcha le plus prés qu'il luy fut poſſible, pour la canonner avec plus de facilité & d'avantage. Il n'en attendoit que l'occaſion, ſuivant la parole que Zéjam avoit donnée au Roy de repréſenter vivement aux Azamoriens, l'intereſt qu'ils avoient d'obéïr à Emanuel, & de prévenir la né-

ceſſité où ils ſe verroient bientoſt réduits de le faire, s'ils ne ſe ſoumettoient volontairement à ſa puiſſance, & à des conditions qui leur ſeroient honorables & avantageuſes; mais Zéjam, au lieu d'executer ce qu'il avoit promis au Roy, s'appliqua uniquement à regagner l'amitié de ceux d'Azamor, & il y réüſſit. Il ne luy fut pas difficile aprés cela, de faire échoüer les entrepriſes des Portugais, puiſqu'il en ſçavoit le ſecret; il eut meſme le front de s'en attribuer le ſuccés prés des peuples, quoi-qu'il ne le duſt qu'à ſa perfidie, & à l'ouverture que le Roy luy avoit faite de ſes deſſeins.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Perfidie de Zéjam.

Cette trahiſon étoit trop manifeſte pour en douter plus long-tems. Ménezés qui en prévit les dangereuſes ſuites, ſe détermina auſſitoſt de s'en venger par quelque action hardie & éclat, & qui en ſauvant l'honneur de ſa patrie, le tiraſt du mauvais pas où la bonté du Roy l'avoit embarqué. Pour cet effet, il raſſembla tout cequ'il avoit de troupes, qui ne conſiſtoient néanmoins qu'en cinq ou ſix cens chevaux & en deux mille hommes de pied,& fit ſa deſcente nonobſtant les lances à feu, & les torches ardentes qu'on jettoit ſur ſes vaiſſeaux. Ce Géneral partagea ſes troupes en trois corps. Le Gouverneur de Tentugal, prés de Coinbre, qui par ordre du Roy, l'avoit accompagné dans ce voyage, commanda le premier corps compoſé de cent chevaux. Jean Maſcaregnas ſe mit à la teſte de cent cinquante, dont le ſecond corps étoit formé, Ménezés ſe reſerva la conduite du troiſiéme, où il y avoit prés de trois cens chevaux, & poſta ſon infanterie au milieu de ces trois eſcadrons.

Brave réſolution de Ménezés.

Quoique les ennemis viſſent que les Portugais étoient bien poſtez, ils ſe déterminerent néanmoins à les venir inſulter; mais la diſpoſition que Ménezés avoit faite du peu qu'il avoit de gens, fut ſi heureuſe, & ſa défenſe ſi vive, que les Azamoriens furent contraints de ſe retirer ſans avoir rien entrepris. La lenteur avec laquelle ils ſe retirerent, empêcha que Ménezés ne les pourſuiviſt, de crainte de donner dans quelque embuſcade. Comme il ne put retenir que ceux qui l'environnoient, les autres chargerent l'arriéregarde des Azamoriens, & la repouſſerent aſſez prés de leur ville.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Alors les troupes que les Maures avoient miſes en embuſcade, dans un bois qui étoit entre la mer & la ville, ſortirent de ce poſte, & chargerent les Portugais. Le Gouverneur de Tentugal & Maſcaregnas, qui ſe trouverent à l'arriéregarde de l'armée, firent volte face, & ſoutinrent le choc des ennemis. Ménezés voyant ſes gens aux mains, courut à leur ſecours, & leur facilita les moyens de regagner leur camp, & de ſe retirer dans leurs vaiſſeaux. Bien que les ennemis fuſſent de beaucoup ſupérieurs aux Portugais, toutefois Ménezés ne perdit que fort peu de gens en comparaiſon des Maures qui y laiſſerent plus de treize cens hommes. Jean Rodrigue de Ménezés, dont le cheval fut tué ſous luy, auroit couru riſque de périr dans ce combat, ſi les Capitaines Jean Lhomme, & Ferdinand de Far, ne l'euſſent ſecouru, & s'ils n'euſſent tué un Officier Maure, dont ils luy donnerent le cheval pour le tirer de danger.

Les Portugais battent les Azamoriens.

Il n'y avoit pas d'apparence aprés cela, que les vaiſſeaux demeuraſſent plus long-tems devant Azamor. La place étoit trop bien fortifiée, & trop bien munie, pour eſpérer de la réduire. Comme Ménezés n'avoit prétendu le faire qu'en agiſſant de concert avec Zéjam, & que ce perfide luy avoit manqué de parole & de foy, ce Géneral leva l'ancre, prit la route du Détroit de Gibraltar, alla à Alcacer, où il y avoit déja des Portugais en garniſon & donna le Gouvernement de cette ville à Jean Rodrigue de Ménezés ſon parent.

Ménezés leve l'ancre devant Azamor.

Pendant le ſéjour que Ménezés fit en Afrique, il apprit que le Roy de Fez avoit mis ſur pied une armée de ſix vingts mille hommes, & de vingt mille chevaux, ſans que l'on euſt pu ſçavoir à quelle expédition ce Prince la deſtinoit; mais les coureurs de Vaſco, Coutigno, Gouverneur d'Arzile, ayant pris quelques Maures, on ſceut par eux le projet & les deſſeins que le Roy de Fez avoit formez d'aſſiéger cette ville. Coutigno en donna auſſitoſt avis à Edoüard de Ménezés, Gouverneur de Tanger, & à Jean de Ménezés, de qui la flotte rangeoit les coſtes de Barbarie, & les preſſa tous deux de le venir ſecourir avant que les ennemis euſſent inveſti cette

Le Roy de Fez projette d'aſſiéger Arzile.

place, où il n'avoit qu'une garniſon de quatre cens hommes. Mais l'armée ennemie étant arrivée devant Arzile, avant que le ſecours que le Gouverneur avoit demandé, y fuſt entré, les Maures l'inveſtirent, ils ouvrirent la tranchée, & dreſſerent une batterie vers le plus foible coſté de la place, eſpérant que dans peu la bréche ſeroit aſſez conſidérable pour venir à l'aſſaut. Comme ils appréhendoient qu'on ne la ſecouruſt par mer, & qu'ils n'avoient point d'armée navale pour oppoſer à celle des Portugais, ils borderent la mer de gabions & de tonneaux remplis de terre, pour ſervir de parapet aux batteries qu'ils avoient dreſſées, & aux corps de garde qu'ils avoient établis, & pour empêcher que les vaiſſeaux Portugais n'entraſſent dans le port. Cependant le feu continuel que l'on faiſoit ſur les aſſiégez, ne leur permettant preſque pas de paroiſtre ſur les remparts, ni de ſe défendre, les tours & les murailles croulerent ſous le canon des Barbares.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Siége d'Arzile.

Quand la bréche fut aſſez grande pour monter à l'aſſaut, les ennemis s'y préſenterent. Coutigno qui n'avoit pas eu aſſez de monde pour faire des ſorties pendant le ſiége, s'oppoſa autant qu'il put aux premiers efforts de ceux qui vouloient entrer dans Arzile ; mais comme les ennemis s'augmentoient à meſure que la garniſon diminuoit, & que d'ailleurs le Gouverneur avoit été bleſſé au bras, il prit le parti de ſe retirer dans le Château, & ſe défendit à coups de main. Cependant les Maures ſe rendirent maîtres de la ville, où ils exercerent les derniéres hoſtilitez. Les plus vieilles femmes ſe virent expoſées à leur inſolence, & les plus jeunes eſſuyerent leur brutalité ; ils égorgerent le reſte des habitans, pillerent, & ſaccagerent entiérement la ville.

Les ennemis entrent dans cette ville.

Ils y exercent toutes les hoſtilitez militaires.

Auſſitoſt que les Maures eurent réduit Arzile ſous leur obéïſſance, ils abandonnerent les retranchemens qu'ils avoient faits à l'entrée du port & ſur le bord de la mer, & s'attacherent à battre le Château où Coutigno ſe défendoit avec beaucoup de courage. Ménezés étoit toûjours aux environs d'Arzile, & cherchoit l'occaſion de ſecourir la Citadelle ; mais dans l'incertitude où il étoit, ſi les Maures

Coutigno défend le Château.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

avoient pris cette place, ou ſi les Portugais en étoient encore les maîtres, il n'oſoit rien entreprendre contre une armée, ſinon victorieuſe, du moins ſupérieure à la ſienne. D'ailleurs la mer ne luy étoit pas favorable. Les fréquentes tempeſtes qui s'étoient élevées depuis ſon arrivée, & les bancs de ſable qu'on trouve dans cet endroit de la mer, luy faiſant appréhender que les vents n'y pouſſaſſent ſes vaiſſeaux, il aima mieux ſuſpendre ſes deſſeins, que de s'expoſer mal à propos. Partagé entre l'eſpérance & la crainte, il ſe détermina bruſquement à ſacrifier quelques ſoldats, pourveu qu'il en trouvaſt d'aſſez intrépides; car il ſe faiſoit un ſcrupule de forcer perſonne, pour aller affronter le feu des ennemis, pour approcher du Château, & pour luy apporter des nouvelles certaines de l'état de la place. Il ne fut pas difficile à Ménezés de trouver parmi ſes troupes, des gens tels qu'il luy falloit pour cette périlleuſe entrepriſe: au contraire, il ſe vit embarraſſé ſur le choix qu'il avoit à faire parmi ceux qui s'empreſſoient d'y aller. Quoique le point d'honneur fuſt un motif aſſez puiſſant, pour les faire expoſer à des dangers preſque inévitables, Ménezés y attacha encore des récompenſes. Ceux qu'il nomma pour cette expédition partirent dans un eſquif; ils eſſuyerent une greſle de coups de mouſquet, ſans que pas un d'eux euſt été bleſſé, & avancerent aſſez prés du Château pour eſtre reconnus par les ſentinelles. Les Officiers Portugais qui avoient monté la garde, parurent ſur les murailles; ils leur criérent, *Vive Portugal*, en montrant leurs Etendars, & leur jetterent quelques lettres qu'ils avoient couvertes de cire, de peur que l'eau de la mer ne les endommageaſt.

Prudence de Ménezés.

Intrépide réſolution des ſoldats Portugais.

L'eſquif revint avec le meſme bonheur qu'il étoit allé; mais non pas ſans avoir couru de nouveaux dangers. Ménezés apprenant par ſes gens, que Coutigno & toute la garniſon étoient dans la réſolution de continuer à ſe bien défendre, pourveu qu'on puſt jetter quelques vivres dans cette place, il ſe ſervit des moyens que Coutigno luy avoit donnez dans ſa lettre; mais pour en venir à bout, il falloit tenter une deſcente.

deſcente. Comme cette entrepriſe ne ſe pouvoit faire qu'en donnant de l'émulation aux ſoldats, ou en les intereſſant par de ſolides gratifications, il promit la liberté aux Forçats ; & s'engagea de bien recompenſer ceux qui les premiers mettroient pied à terre. Dans cette veuë il ſe ſervit de l'occaſion du flux, & fit avancer ſa flotte à force de rames. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Coutigno, qui du Château obſervoit ce mouvement, en fit ſortir trente chevaux, & un détachement conſidérable de ſa garniſon, pour ſoutenir ceux qui feroient deſcente. Ce deſſein eut tout le ſuccés que l'on s'en étoit promis : la flotte approcha ; les Portugais deſcendirent, & du meſme pas allerent inſulter leurs ennemis. Cette action commença par un ſi grand feu, & ſi continuel, que les Maures ſortirent de leurs retranchemens, & ſe retirerent dans la ville, juſqu'à ce que cette premiére fureur fuſt un peu diſſipée. Coutigno fait une ſortie.

Les Portugais profiterent de ce mouvement, & tandis que le canon que l'on tiroit du Château, obligeoit les Maures à s'en éloigner encore davantage, les troupes de Ménezes s'en approcherent. Les Capitaines Triſtan, & Henry de Ménezés, Rodrigue Maſcaregnas, & Jean Lhomme furent les premiers qui mirent pied à terre. Les Maures qui conurent alors la faute qu'ils avoient faite en quittant leur poſte, firent de prodigieux efforts pour le regagner ; mais les Portugais animez par cet avantage, & ſoutenus par les troupes que l'on avoit débarquées, s'oppoſerent avec tant de vigueur au deſſein des ennemis, qu'on eut le tems de jetter dans la place le convoy de vivres & de munitions de guerre, que Ménezés avoit ſur ſes vaiſſeaux. Ménezés jette des vivres dans le Château.

Les Maures rebutez d'en venir à une action, particuliérement depuis le renfort qui étoit arrivé aux Portugais, abandonnerent entiérement leur entrepriſe. On leur prit quelques piéces de canon que l'on conduiſit dans le Château, où l'on fit entrer deux cens hommes, que Maſcaregnas avoit commandez dans cette expédition. Il eſt vray qu'il en coûta la vie à pluſieurs braves Portugais, & entreautres à Emanuel Coutigno, à Jean de Pimentel, & à quel-

ques Officiers ſubalternes. Le Gouverneur de Tentugal fut dangereuſement bleſſé d'un coup de canon, & le nombre des autres bleſſez fut conſidérable ; mais on n'a jamais pu ſçavoir combien de gens les Barbares y perdirent, parce qu'ils eurent ſoin d'enlever leurs morts & leurs bleſſez, à meſure que l'on gagnoit du terrein ſur eux.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Le deſordre dans lequel les Maures ſe retirerent, & la certitude qu'ils devoient avoir, que le Château avoit été ſecouru, firent d'abord eſpérer aux Portugais, que les ennemis n'y reviendroient pas ; mais le Roy de Fez, à qui cette place étoit trés-importante, parce que c'eſt une clef de la coſte de Barbarie, revint à la charge, & la battit plus vigoureuſement que jamais. Ménezés, qui à tout haſard avoit dépêché un Exprés au Roy, pour luy donner avis de la retraite des ennemis, & de l'état de la garniſon, le ſupplia de luy envoyer du ſecours, de peur que les Barbares venant à ſe rallier, ne fiſſent une ſeconde tentative. La facilité qu'ils avoient à faire de nouvelles levées, donnoit tout à craindre de la part des Maures, qui trouvoient toûjours plus de gens qu'il ne leur en falloit, ſur tout, quand ils devoient les mener à une guerre où l'infériorité de leurs ennemis les flattoit de remporter la victoire.

Ménezés mande du ſecours.

Comme Ménezés ne pouvoit pas recevoir auſſi promptement qu'il euſt été néceſſaire, le ſecours qu'il attendoit de Portugal, il envoya un autre Courrier en Andalouſie. Pierre Navarre, fameux Capitaine, & qui avoit amené la flotte d'Eſpagne vers le Détroit de Gibraltar, ayant appris par cet Exprés, la ſituation où Ménezés étoit dans Arzile, partit auſſitoſt pour venir à ſon ſecours. Quoique Navarre euſt fait toute ſorte de diligence pour s'y rendre, toutefois, un autre Capitaine Eſpagnol, inconnu, & que l'on prit d'abord pour le Corregidor de Xérez, y arriva avant Navarre. Cet Inconnu qui commandoit un grand vaiſſeau de guerre, bien armé & bien équipé, prit ſi bien ſon tems & ſon avantage, pour canonner les ennemis dans leurs nouveaux retranchemens, d'où ils pouvoient battre le Château en ruine, ſans que le canon du Château puſt les incom-

Un Capitaine inconnu vient au ſecours de Ménezés.

moder, qu'il démonta une partie de leur artillerie, & leur tua beaucoup de gens. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Les Maures ſurpris de ſe voir attaquez du coſté de la mer, par où ils avoient négligé de ſe fortifier, ne croyant pas qu'on les y duſt inſulter, furent obligez de quitter ce poſte. Comme ils n'avoient pas aſſez de tems, ni pour pointer ce qui leur reſtoit de canon, ni pour ſe faire un épaulement qui puſt mettre leur batterie & leurs gens à couvert du feu de ce vaiſſeau, qui ne diſcontinua pas juſqu'à ce que les Maures fuſſent décampez, & que leurs travaux fuſſent entiérement ruinez, ils prirent enfin le parti d'abandonner leurs retranchemens ; d'autant plus que Pierre Navarre, ſurvint avec ſa flotte, & qu'il amena un ſecours de ſix mille cinq cens hommes. Retraite des Maures.

Le Roy de Fez, dont l'armée étoit affoiblie, tant par le nombre de gens qu'il avoit perdus, que par la fatigue de ceux qui luy reſtoient, & par la déſertion de pluſieurs de ſes ſoldats, ne douta point que les Portugais ne l'engageaſſent dans quelque combat. La crainte qu'il eut de ne pas bien ſortir de cette affaire, le détermina à mettre le feu dans Arzile, & à lever le ſiége du Château. L'embraſement fut ſi violent, qu'à peine put-on ſauver quelques maiſons de l'incendie, malgré le prompt ſecours que l'on tâcha d'y porter. Coutigno ſe voyant alors ſans ennemis, & ſçachant par ſes Coureurs, que leur armée marchoit vers Alcacer, prit une partie de ſa garniſon, & deſcendit dans Arzile. Ménezés y vint dés le lendemain ; le reſte des habitans qui étoient échapez à l'embraſement, le receurent avec toutes les marques de reconnoiſſance que l'on doit à un libérateur. Le Roy de Fez fait mettre le feu dans Arzile.

Pendant que les choſes ſe paſſoient ainſi en Afrique, le Roy qui étoit à Evora, receut les lettres de Ménezés, par leſquelles il luy donnoit avis de la priſe d'Arzile par les Maures, de l'extrémité où Coutigno étoit réduit dans le Château, & du beſoin qu'il avoit d'eſtre ſecouru. Emanuel qui ſçavoit combien cette place luy avoit coûté à conquérir, & combien il luy étoit important de la con-

ANS DE J. CHRIST. 1508.

ſerver, donna ordre que l'on convoquaſt une eſpéce d'arriéreban, & que l'on fiſt ſçavoir à tous les Seigneurs de Parroiſſe, de raſſembler dans leurs terres, tout ce qu'il y avoit d'hommes en âge de porter les armes ; d'en faire des compagnies ; de ſe mettre à leur teſte, & de ſe rendre inceſſamment auprés de ſa perſonne. Les villes, & les Communautez du Royaume receurent de pareils ordres pour lever des milices, commandées par les Sénéſchaux des Provinces. Tandis que l'on travailloit de tous coſtez à faire de nouvelles levées, le Roy receut une ſeconde lettre de Ménezés. Comme elle étoit encore plus preſſante que la précedente, il changea de deſſein, & partit en poſte pour aller en Afrique, où les troupes que l'on devoit mener à Evora pour en faire la reveuë, eurent ordre de ſe rendre, & avec toute ſorte de diligence.

Convocation de l'arriére-ban.

Le Roy part pour l'Afrique.

Ce Prince arrive à Tavira.

L'arrivée du Roy dans Tavira, ville de la province d'Algarve, fut bientoſt ſçuë dans le païs. Toute la Nobleſſe s'y rendit auſſitoſt, & luy forma une nouvelle Cour ; car il n'avoit nommé que fort peu de gens pour le ſuivre. Les villes luy envoyerent des Députez pour le complimenter ſur ſon voyage en Algarve. Comme il n'y avoit que ceux qui accompagnoient le Roy, qui juſque là euſſent ſceu ſon deſſein, il déclara pour lors qu'il marchoit en Afrique pour y ſoutenir la gloire de ſa Couronne, & l'intereſt de ſon Etat. Cette ſeule parole donna tant d'émulation à toute la Province, qu'en cinq jours de tems, le Roy ſe vit une armée de vingt mille hommes également propres, & diſpoſez à le ſervir ſur terre & ſur mer.

Il y déclare le ſujet de ſon voyage.

On commençoit déja à diſtribuer des ordres à ces troupes pour les mettre ſur les vaiſſeaux qui étoient partis de Liſbonne, quand Ménezés écrivit au Roy, que l'on avoit jetté des munitions de guerre & de bouche dans le Château ; que le Roy de Fez, de qui l'armée étoit diminuée par les pertes qu'il avoit faites, ou par les déſertions, avoit mieux aimé ſe retirer avec ce qui luy reſtoit de gens, que de haſarder un combat contre les Portugais ; que ce Prince n'ignoroit pas d'ailleurs, le ſecours qui leur étoit venu, &

le ravitaillement du Château, & que déſeſpérant de le réduire, ainſi qu'il avoit fait Arzile, il avoit mis en ſe retirant, le feu dans cette ville, qui étoit preſque reduite en cendres. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Cette derniére lettre ſuſpendit les deſſeins & la marche du Roy vers l'Afrique. Quoi-qu'il paruſt toûjours fort empreſſé d'y aller, toutefois il ne voulut pas le faire ſans le propoſer aux plus habiles gens qui étoient auprés de ſa perſonne. La plûpart de ceux que le Roy conſulta ſur ce ſujet, l'en détournerent. Ils luy remontrerent, qu'il n'avoit pas aſſez de monde pour entreprendre une conqueſte auſſi conſidérable qu'étoit celle de toute la Mauritanie, conqueſte d'autant plus difficile à faire, qu'il falloit, diſoient-ils, épuiſer le Portugal d'hommes & d'argent, pour ſoutenir une guerre contre une Nation auſſi éloignée, & auſſi nombreuſe qu'étoit celle des Maures. Le Roy défera trop facilement à ces raiſons, qui paroiſſoient plauſibles à ceux qui ignoroient la ſituation où étoient les Maures, depuis qu'ils avoient veu le Roy de Fez, l'un des plus puiſſans Princes d'Afrique, fugitif & tremblant devant les troupes d'Emanuel. Les autres Conſeillers qui ſçavoient de quels mouvemens ces peuples étoient agitez, furent d'une opinion entiérement oppoſée. Ils repréſenterent au Roy, qu'il falloit profiter de la conſternation où ſe trouvoient les Maures, depuis la honteuſe retraite du Roy de Fez, & qu'immanquablement on en tireroit beaucoup de gloire & de profit, pourveu qu'on ſe ſerviſt de cette occaſion, qui peut-eſtre ne ſe recouvreroit jamais. Cette affaire ayant été terminée dans le Conſeil, à la pluralité des voix, les premiers avis prévalurent; de ſorte que le zéle de tant de gens, qui s'étoient offerts de marcher à leurs dépens, & l'ardeur que chacun avoit témoignée pour aller à cette guerre, ſe terminerent à envoyer en Afrique, plus d'ouvriers que de ſoldats, pour réparer les deſordres que le feu avoit cauſez dans Arzile, & pour rétablir les Fortifications du Château, que l'on augmenta par de nouveaux ouvrages; puiſque cette place paſſoit alors pour une des meilleures que les

Opinions différentes, touchãt la continuation de ce voyage.

Rupture de ce voyage.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Portugais possédassent sur la coste de Barbarie.

Licentiement des troupes.

Quand le Roy fut retourné en Portugal, il licentia toutes les troupes que l'on avoit levées depuis qu'il avoit déclaré son voyage en Afrique. Il remercia le Gouverneur de Xerés, & Pierre Navarre, du service important qu'ils luy avoient

Le Roy veut recompenser ces deux Capitaines Espagnols.

rendu, & leur voulut faire quelques présens; mais ces Capitaines les refuserent, & contens d'avoir executé les ordres que Ferdinand Roy de Castille, leur avoit donnez, & d'estre venus offrir leurs épées, pour le soutien des interests d'un Monarque aussi grand & aussi redoutable qu'étoit Emanuel, ils reprirent le chemin d'Andalousie.

Tandis que l'on travailloit à remettre en état la ville & le Château d'Arzile, Ménezés revint en Portugal, où l'on ne parloit alors que du renouvellement d'un ancien différent, entre Jean II. Roy de Portugal, & Ferdinand, Roy de Castille, touchant les limites des païs de leur obéissance. Quoi-que ces deux Princes fussent convenus autrefois de ce qui pouvoit legitimement leur appartenir, & jusqu'où ils pouvoient porter la guerre contre les Maures, sans que l'un entrepriſt sur les conquestes de l'autre, toutefois la Princesse Jeanne, fille de Ferdinand, & femme de Philippe Archiduc d'Autriche,

Nouveau différent au sujet de la Barbarie.

voulut réveiller cette contestation; mais les suites n'en furent pas aussi fâcheuses qu'on l'avoit apprehendé. Le Roy céda à cette Princesse, une grande partie de la Barbarie, quoi-qu'elle fust dans son ancien partage, & la Princesse luy abandonna ce qu'elle prétendoit en Etiopie.

Les affaires de la Couronne n'occupoient pas si fort Emanuel, qu'il ne songeast souvent à celles qui regardoient la gloire de Dieu, & la Religion Chrétienne. Le succés des premiéres Missions, qu'il avoit fait faire chez les peuples les plus Idolâtres, & particuliérement dans le Royaume de

Le Roy envoye encore des Missionnaires à Congo.

Congo, l'excita à y envoyer de nouveaux Missionnaires. Il les choisit dans le Clergé, & parmi les Moines, pour aller seconder les intentions de ceux, qui depuis plusieurs années travailloient à la conversion des Infidelles.

Mais pour reprendre le fil de tout ce qui se passa aux Indes, ayant déja parlé du voyage que Tristan d'Acugna y

avoit fait; des combats qu'il avoit rendus ſur mer; des villes qu'il avoit aſſiégées & priſes; de ſa deſcente dans le port de Socotora; de la réduction de la Citadelle, dont Triſtan avoit donné le gouvernement à Norogna, & enfin du retour de Triſtan à Liſbonnne, il faut parler à preſent des exploits d'Alfonſe Albuquerque, pendant qu'il ſéjourna en Aſie, & qu'il croiſa la mer qui regarde l'Arabie Heureuſe. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Albuquerque, qui avoit plutoſt mené la vie d'un Pirate, & d'un Eſcumeur de mer, que celle d'un Capitaine, crut que pour l'honneur de ſa Nation, & pour ſa propre gloire, il devoit entreprendre quelque choſe qui convinſt mieux à ſa valeur & à ſon nom. Il regarda la conqueſte de l'Iſle d'Ormus, comme une entrepriſe digne de luy; il ſe propoſa de la faire, & d'en chercher les moyens. Albuquerque ſe propoſe la conqueſte d'Ormus.

Cette Iſle eſt ſituée à l'embouchure du ſein Perſique, elle porte titre de Royaume. On croit qu'elle a tiré ſon nom d'Armuze, ancienne ville de Caramanie, ou du moins, qu'une colonie d'Armuſiens, étant paſſez dans Ormus, l'Iſle en prit ſon nom, & qu'elle commença à eſtre habitée. Quoi-qu'il en ſoit, l'Iſle d'Ormus, en l'état où elle eſt aujourd'huy, a prés de huit lieuës de circuit. La terre y eſt ſi ſtérile & ſi ſeiche, qu'elle ne produit, ni grain, ni fruit, quelque ſoin que l'on ait pris de la cultiver; on n'y trouve meſme aucune ſource d'eau vive; de ſorte que les puits que l'on a creuſez aux environs de la ville, ne ſuffiſant pas pour y fournir de l'eau, ceux que le commerce y fait aller ſont obligez d'en apporter auſſibien que des vivres, ſinon ils courroient riſque d'y mourir de ſoif & de faim. Néanmoins les Etrangers y abordent de toutes parts. On y fait un fort grand trafic de ſoufre & de ſel, que l'on tire d'une montagne, qui eſt dans l'enceinte de cette Iſle. *Holert, en ſes voyages, p. 39. & ſuiv. Tavernier, p. 1. liv. 5. ch. 23. Oſorius. Maffée.*

Le négoce des perles y avoit autrefois attiré beaucoup de marchands Arabes & Indiens. Comme ils trouverent l'abord d'Ormus plus facile & moins dangereux qu'ils ne ſe l'étoient imaginé, y ayant découvert deux havres ſéparez par une langue de terre, qui s'avance beaucoup en mer, ils vinrent s'y habituer par familles, & jetterent les fonde-

ANS DE J. CHRIST. 1508.

mens d'une ville, qui depuis eſt devenuë une des plus belles d'Aſie, à cauſe du commerce des Perles que l'on a continué d'y faire. Les Arabes & les Perſans furent les premiers Etrangers qui s'y établirent ; la politeſſe s'y introduiſit, & le luxe des habits commença à les occuper. Ils donnerent dans les plaiſirs de la muſique, & dans ceux de la bonne chere, & raffinerent autant qu'ils purent ſur les moyens de ſe défendre de l'ardeur du Soleil, qui y eſt extréme ; ils ſe familiariſerent avec les armes de l'Europe, qu'ils apprirent à manier ; ils établirent parmi eux une eſpéce de police, qui rouloit entiérement ſur la bonne foy, & que le deſir d'un lâche intereſt n'avoit point encore alterée ; ils accommoderent à leurs inclinations naturelles & à leurs premiéres mœurs, les loix qu'ils ſe propoſerent de ſuivre. Enfin, ils choiſirent un Souverain à qui ils ſe ſoumirent. Le nombre de ſes ſujets s'augmenta par celuy de pluſieurs autres Etrangers qui vinrent s'établir dans cette Iſle, & par ce concours on commença à parler du trafic. Le profit immenſe que les Négocians y firent, facilita les moyens à ceux qui gouvernoient l'Etat, de faire leur compte, à l'éxemple des particuliers qui s'étoient déja enrichis ; on éxigea alors des ports & des péages. Ces levées parurent d'abord extraordinaires, & meſme violentes aux peuples ; mais enfin on les y accoûtuma, & ils ſe ſoumirent aux volontez du Souverain. Les prodigieuſes ſommes qui tomberent dans les coffres du Roy, furent employées à augmenter ſes Etats, par les acquiſitions que l'on fit de pluſieurs Iſles & villes de Caramanie, & d'Arabie. Comme il étoit difficile de n'avoir pas quelque eſpéce de guerre contre ceux qui en étoient voiſins, on fut obligé de lever des troupes ; on en donna le commandement à des Officiers, qui contre l'ordinaire, s'enrichirent dans la profeſſion des armes, & qui ſe rendirent maîtres de l'Etat, parce qu'ils en étoient les défenſeurs, tandis que le Souverain, plongé dans les delices & dans la volupté abandonnoit les affaires de ſon Etat, & qu'il ſe repoſoit du maniement de ſes Finances ſur de certains Favoris, qui ſçeurent profiter de ſa foibleſſe & de ſa crédulité.

Les Arabes, premiers habitans d'Ormus.

Albu-

Albuquerque inſtruit, & de la nature du païs, & du caractére des peuples, partit de Socotora avec ſix vaiſſeaux, ſur leſquels il avoit prés de cinq cens hommes d'équipage, en réſolution d'entrer dans l'Iſle d'Ormus. Il vint moüiller devant Calajate, qui en eſt une des principales villes, & ſituée à l'embouchure du Golfe. Il fit d'abord des propoſitions d'alliance, que les habitans receurent; enſuite il les engagea par ce traité à luy fournir des vivres, & fit tranſporter dans ſes navires, ceux que les Calajats luy envoyérent & qu'ils avoient mis dans des tonneaux.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Albuquerque arrive devant Calajate.

Albuquerque pouſſa plus loin ſa navigation, & s'avança vers Curiate, où ce Capitaine voulut diſtribuer à ſes ſoldats, les nouvelles munitions de bouche que ceux de Calajate luy avoient fournies; mais on ne trouva à l'ouverture de ces tonneaux, que des immondices, dont la corruption penſa empoiſonner ceux qui s'y rencontrerent. Quoique ce procedé marquaſt aſſez fortement le mépris que les Calajats avoient fait, & qu'ils continueroient de faire des Portugais, ſi cette action demeuroit impunie, Albuquerque diſſimula néanmoins le reſſentiment qu'il en devoit avoir, pour ne rien haſarder dans un païs étranger & inconnu. Voulant attendre une occaſion favorable pour en tirer vengeance, il continua ſa route vers Curiate.

Il va à Curiate, & reconnoiſt le mauvais caractére des Calajats.

La ville de Curiate étoit gouvernée par un Indien, qui bien loin de vouloir conſentir à aucune alliance avec les Portugais, avoit pris ſes meſures pour ſe défendre, en cas quils le vinſſent inſulter. Il avoit redoublé les ſentinelles ſur le port, qui étoit reveſtu d'un bon rempart, & avoit fait occuper une petite Iſle qui le couvroit, par un grand nombre de ſoldats, de crainte que les Portugais ne s'en emparaſſent. Albuquerque qui aimoit mieux trouver une réſiſtance ouverte, que d'eſtre trompé par de fauſſes apparences d'amitié, comme on avoit fait à Calajate, ſe diſpoſa d'aller attaquer les Curiats dans leurs retranchemens. Il fit un détachement, dont il donna la conduite à Alfonſe Lopez Acoſta, & à Antoine de Camps, & leur enjoignit de commencer l'attaque par l'Iſle. Cet ordre fut éxecuté ſi

ANS DE J. CHRIST. 1508.

ponctuellement, qu'aprés une aſſez vigoureuſe défenſe de la part des ennemis, les Portugais les en chaſſerent, & s'en rendirent les maîtres.

Les Portugais prennent une petite Iſle.

Les Curiats qui virent cette action de deſſus les remparts du port, ſortirent de la ville, pour ſoutenir les fuyars que les Portugais pourſuivoient toûjours avec la meſme ardeur. Ce fut un ſecond combat qu'ils eurent à eſſuyer contre de nouveaux ennemis, & qui coûta beaucoup de ſang aux deux partis; mais les Barbares ſaiſis d'une ſoudaine frayeur, ne réſiſterent pas plus long-tems que ceux qu'on avoit chaſſez de l'Iſle, & ſe retirerent avec tant de précipitation dans Curiare, qu'à peine purent-ils faire d'autre mouvement que de ſe ſauver dans les deſerts. La ville & les vaiſſeaux étant demeurez à la merci des vainqueurs, ils en tirerent les effets & les équipages, & mirent le feu dans Curiate, & aux navires.

Les Curiats viennent au ſecours de ces Inſulaires.

Priſe & incendie de Curiate.

Albuquerque va à Maſcaté.

En ſortant du port de Curiate, Albuquerque fit voile vers Maſcaté, qui eſt une ville d'Arabie, ſituée dans le ſein de deux montagnes, qui s'avancent juſqu'au havre, & qui rendent l'entrée du port étroite & difficile. Les fortifications que l'on y a faites, & le foſſé, dont ces montagnes ſont environnées, parce qu'elles commandent dans la ville, augmentent encore la difficulté qu'il y a de s'en emparer. Tous ces obſtacles, quelque grands qu'ils paruſſent, ne détournent point Albuquerque, de la réſolution qu'il avoit formée d'y faire une deſcente. Il exhorta ſes troupes à ſoutenir avec leur valeur ordinaire, & le nombre de leurs ennemis, & leurs premiers efforts; mais comme il faiſoit difficulté d'en venir aux voyes de fait contre les Maſcatens, ſans en avoir quelque prétexte, il députa un de ſes Officiers vers le Gouverneur de la ville, pour luy propoſer la meſme alliance, qui étoit déja établie entre pluſieurs Souverains des Indes, & le Roy de Portugal. Le Gouverneur de Maſcaté y répondit avec tant de cordialité & d'empreſſement, qu'il luy fit offre de tout ce qui pouvoit luy eſtre néceſſaire pour la ſubſiſtance de la flotte; il le pria de venir moüiller dans ſon port, & l'aſſeura ſur ſa parole d'honneur, qu'il y trouveroit une

Caractére du Gouverneur de cette ville.

entiére ſeureté pour tout ce qui pouvoit luy appartenir. Les choſes étoient dans cette heureuſe diſpoſition, quand un Lieutenant de Zeifadin, Roy d'Ormus, arriva avec un corps de deux mille Arabes, qu'il avoit ordre de jetter dans la place, pour prévenir le Gouverneur, ſur le deſſein que les Portugais avoient formé de venir à Maſcaté. Comme ce renfort arriva trop tard, l'Officier qui le commandoit taxa le Gouverneur de lâcheté, d'avoir eſté ſi facile à recevoir des Etrangers, il ſouleva le peuple; il luy mit les armes à la main, & le conduiſit ſur le rivage de la mer, pour obliger les Portugais de ſe retirer, ou pour les attirer à un combat. Le Gouverneur s'y oppoſa autant qu'il luy fut poſſible; il luy remontra l'injuſtice de ce procedé, contre des gens qui n'avoient encore parlé que de commerce & d'alliance, il ajouta, qu'il falloit du moins attendre qu'ils donnaſſent quelque ſujet de mécontentement; mais le Lieutenant Ormuſſien, qui croyoit avoir raiſon, parce qu'il étoit le plus fort, négligea les remontrances du Gouverneur, & continua ſa route.

Ans de J. Christ 1508.

Un Officier du Roy d'Ormus, trouble cette intelligence.

Le Gouverneur obligé de céder à la force, n'oublia rien pour ſe diſculper dans l'eſprit d'Albuquerque. Il le fit avertir de ce qui ſe tramoit contre luy dans la ville; il luy témoigna en meſme-tems, le chagrin qu'il avoit de ne pouvoir faire executer ce qu'il luy avoit promis, ni retenir les Maſcatens dans leur devoir, ni empêcher les Ormuſſiens de luy déclarer la guerre; il le pria de luy rendre ſa parole, & pour marque qu'il n'avoit point de part dans ce changement, il s'engagea de nouveau à ne prendre aucun parti.

Le Gouverneur s'en juſtifie auprés d'Albuquerque.

Cette conduite étoit trop génereuſe, & paroiſſoit trop ſincére pour ne la pas approuver, & pour ne pas ſuivre les fidelles avis de ce Gouverneur. Albuquerque luy rendit cette juſtice, & ordonna à ſes gens, qui avoient mis pied à terre, de remonter dans les vaiſſeaux. A peine y furent-ils rentrez que les Arabes arriverent, ces Barbares les chargerent avec tant d'avantage, qu'Albuquerque aima mieux leur abandonner quelques piéces de canon qu'il avoit fait dé-

ANS DE J. CHRIST. 1508.

barquer, que d'expoſer ſes gens mal à propos à des périls, dont il ne pouvoit tirer ni profit ni gloire. Quand il eut raſſemblé tout ſon monde dans ſes vaiſſeaux, loin de lever l'ancre, & de ſe mettre à la mer, il fit canonner la ville de Maſcaté, & à faire jetter des grenades dans les travaux des Arabes.

Canonnement de Maſcaté.

Albuquerque fait faire une deſcente.

L'éxecution de ce deſſein eut tout le ſuccés qu'Albuquerque en pouvoit attendre. L'épouvante s'étant miſe parmi les ennemis, ce Capitaine fit faire une nouvelle deſcente à ſes troupes, & les envoya pour forcer les portes de Maſcaté, tandis qu'on la battoit en bréche. Dans ces mouvemens de crainte & de trouble, les Arabes abandonnerent leurs retranchemens, & les Maſcatens leur ville; les Portugais y entrerent & y mirent le feu, à l'exception néanmoins de la maiſon du Gouverneur, quoy qu'il euſt été tué d'un coup de canon.

Priſe & incendie de Maſcaté.

Comme la durée & la fatigue du ſiége de Maſcaté n'avoient pas été aſſez grandes, pour empêcher que la flotte n'allaſt moüiller devant la ville de Sohar, qui eſt proche du Gange, Albuquerque en prit la route. L'Officier qui commandoit dans cette ville, prévoyant les riſques où il s'expoſeroit infailliblement par une réſiſtance inutile, loin de ſe vouloir défendre, ſe rendit. La ville d'Orfacan, qui eſt la derniére du Royaume d'Ormus, vers le Septentrion, en uſa de meſme, dés que les vaiſſeaux Portugais eurent commencé à paroiſtre: de ſorte qu'Albuquerque ne voyant plus de villes à prendre ſur cette coſte, s'en retourna à Ormus; mais les Arabes avoient conduit un ſi grand nombre de vaiſſeaux de guerre dans le port de cette Iſle, pour en défendre l'entrée, & pour la mettre à couvert des inſultes des Portugais, qu'Albuquerque ne trouva pas à propos de rien haſarder dans une affaire de cette conſéquence ſans le propoſer à ſon Conſeil. Il l'aſſembla, & l'on y réſolut, qu'on envoyeroit faire des propoſitions d'alliance, avant que d'en venir aux voyes de fait, & que ſuivant le ſuccés qu'auroient ces propoſitions, on agiroit comme alliez, ou comme ennemis, en attaquant les vaiſſeaux Arabes qu'il

Arrivée d'Albuquerque devant Sohar, & Orfacan.

Il veut rentrer dans Ormus; mais il ne le peut.

falloit d'abord combattre, avant que d'aller plus avant.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

L'Officier Portugais, à qui l'on donna cette commiſſion, partit, & alla témoigner à Zeifadin, Roy d'Ormus, ou plûtoſt à un Eunuque nommé Atar, qui comme tuteur de Zeifadin, gouvernoit l'Etat pendant la minorité du Prince, que s'il vouloit ſe mettre ſous la protection d'Emanuel, à l'exemple des autres Princes Indiens, il le recevroit au nombre de ſes vaſſaux & de ſes tributaires.

Propoſition d'alliance, au Roy d'Ormus.

Atar, qui n'ignoroit pas les ſuites qu'avoient euës les refus que d'autres Rois, voiſins de Zeifadin, avoient fait de l'alliance des Portugais, ſe chargea de la propoſer au Conſeil du Roy d'Ormus, & s'engagea d'en rendre la réponſe dans la journée; ce qu'il fit ainſi qu'il l'avoit promis. Sur cette réponſe l'alliance fut concluë, l'Eunuque en écrivit à Albuquerque, par ordre du Roy ſon Maître, & accompagna ſa lettre de quelques preſens. Albuquerque receut l'une, & renvoya les autres, juſqu'à ce qu'il ſe fuſt abouché avec Zeifadin, pour ratifier leur traité; mais Atar étoit trop circonſpect pour déferer ſi promptement à ce qu'éxigeoit Albuquerque, & pour ne pas temporiſer le plus qu'il pourroit ſur la conſommation du traité dont il étoit queſtion.

Ce Prince y conſent.

Atar temporiſe pour tromper Albuquerque.

Ce Miniſtre voulant entretenir les Portugais dans cette eſpérance, écrivit encore à Albuquerque, qu'il pouvoit envoyer prendre dans Ormus, tout ce qui luy ſeroit, ou utile, ou agréable, pour luy & pour toute ſa flotte; & en meſme-tems, il luy demanda que les Indiens euſſent la liberté d'aller ſur ſes vaiſſeaux, & de converſer avec les Portugais, puis qu'ils étoient leurs nouveaux alliez. Ce commerce de bonne intelligence dura quelque tems, & juſqu'à l'arrivée d'un renfort que Zeifadin attendoit avec impatience.

Quoi-qu'Albuquerque conſervaſt toûjours quelque défiance de la conduite des Ormuſſiens, il ne ſe perſuadoit pas aiſément, qu'ils oſaſſent luy manquer de parole, aprés tout ce qui s'étoit paſſé dans les Indes, & dans de pareilles occaſions; mais quand il ſceut qu'il leur étoit arrivé de nouveaux bâtimens; que les Portugais qui étoient à Ormus,

Ans de J. Christ. 1508.

y avoient été arreſtez; que les plus grands de ces navires demeuroient dans le port, & que les plus legers s'élargiſſoient en mer, à deſſein d'enveloper ſa flotte, il connut alors leur perfidie, & jugea de leurs mauvaiſes intentions.

Bien que ce fuſt haſarder beaucoup que d'en venir aux mains avec les Ormuſſiens, Albuquerque ne voulut pas en laiſſer échaper l'occaſion. Il diposa donc ſes troupes à une action, en cas que Zeifadin ne retiraſt pas ſes vaiſſeaux, ſur la plainte qu'Albuquerque luy en avoit fait faire; mais Atar, qui étoit le grand mobile, ſur qui rouloit tout le deſtin de l'Etat, répondit d'un air audacieux, que les prédeceſſeurs de Zeifadin avoient toûjours été indépendans; que ce Prince vouloit ſuivre leur éxemple, & qu'ainſi, il ne prétendoit point éxecuter le traité fait avec le Roy de Portugal; que ſi Albuquerque vouloit s'en tenir aux conditions communes à tous les Négocians, Zeifadin les entretiendroit comme un nouvel allié, mais non pas comme tributaire d'Emanuel; que s'il ne s'en contentoit pas, & qu'il voulûſt uſer de quelque violence, il connoiſtroit à ſes dépens la différence qu'il y avoit entre les Arabes, ou les Perſans armez, & les Caffres à demi nuds, ou les Etiopiens mal aguerris.

Albuquerque ſe plaint à Zeifadin, de la conduite d'Atar.

Inſolente réponſe de ce Miniſtre.

Sur cette réponſe pleine de fierté, Albuquerque prit bruſquement ſon parti. Il commença par implorer le ſecours du Ciel; il harangua ſes troupes, & pour les raſſeurer, touchant l'inégalité des deux armées, il ſe contenta de les faire ſouvenir, que les Portugais, bien qu'inférieurs en nombre, avoient toûjours battu leurs ennemis, & que ſouvent ils avoient brûlé leurs vaiſſeaux, & pillé leurs villes.

A ce diſcours, les Portugais témoignerent par leur bonne contenance, l'ardeur qu'ils avoient d'aller aux ennemis, & ils attendoient avec beaucoup d'impatience l'ordre de leur Capitaine, pour engager le combat. Comme Albuquerque avoit peu de monde & de vaiſſeaux, en comparaiſon des Barbares, il partagea ce qu'il en avoit en deux eſcadres; il ſe reſerva le commandement de la plus conſidérable, pour aller inſulter les navires qui étoient dans le port d'Ormus, & mit l'autre à l'arriéregarde pour faire teſte

Albuquerque diſpoſe ſes troupes à une action.

aux ennemis qui tenoient la mer, & pour empêcher qu'ils ne l'envelopaſſent, lors que l'action ſeroit commencée. Il avertit en meſme-tems ſes Officiers, de ne point approcher des vaiſſeaux Ormuſſiens, que quand ſon artillerie auroit fait ſon effet. Ces ordres étant donnez, on ſe canonna de part & d'autre. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Les choſes ſe paſſerent ainſi qu'Albuquerque l'avoit préveu. Les ennemis donnerent ſur l'arriéregarde, & le feu que l'on fit des deux coſtez fut ſi grand & ſi terrible, que le ciel & la mer ſembloient eſtre enſevelis dans la fumée. Les cris & les imprécations des combattans, des bleſſez, & des mourans, augmentoient infiniment l'horreur de ce ſpectacle. Combat naval & ſanglant, entre les Portugais & les Maures.

Mais ſi la ſupériorité de la flotte ennemie, n'avoit point étonné les Portugais avant le combat, ils ſe trouverent fort embarraſſez dans le fort de l'action, à ſe défendre de certains petits bâtimens legers, qui ſe coulant entre les plus grands vaiſſeaux, venoient faire un grand feu de mouſqueterie, ou décocher des fléches, & puis ſe retiroient avec la meſme facilité qu'ils étoient venus, ſans qu'on puſt ni les voir, à cauſe de la fumée, ni les endommager, à cauſe de leur légereté & de leur fuite. Les Barbares à qui ce ſtratagéme avoit bien réüſſi, eurent la hardieſſe d'en venir à l'abordage, dans la penſée que le deſordre qu'ils avoient cauſé parmi les Portugais, étoit aſſez grand pour les mettre en déroute; mais quand les Portugais commencerent un peu à démeſler leurs ennemis, ils les repouſſerent à coups de crocs & de ſabres, & lâcherent à fleur d'eau une bordée de leur canon, qui ouvrit le flanc de leurs navires, dont la plus grande partie coula à fond.

Le bâtiment du Prince de Cambaja, qui étoit l'un des meilleurs de la flotte ennemie, ayant été de ce nombre, Albuquerque s'attacha à un autre vaiſſeau Perſan, que les Barbares nommoient *le Mérin* & qui étoit comme leur Amiral, il l'attaqua avec la meſme vigueur qu'il avoit fait celuy du Prince. Le nombreux équipage du Mérin, rendit le combat opiniâtré & ſanglant. Comme on ne s'y défen-

ANS DE J. CHRIST. 1508.

doit plus avec le meſme courage, les Portugais accrochérent ce vaiſſeau, paſſerent dedans, & par le carnage qu'ils y firent, effrayerent tellement ce qui y reſtoit de gens, que ceux qui étoient échapez au fer & au feu, ſe jetterent à la mer dans l'eſpérance de ſe ſauver à la nage; mais ils n'échaperent point aux Portugais qui les aſſommerent à coups d'avirons & de ſabres. Enfin, ils en tuerent une ſi grande quantité, que l'eau de la mer parut teinte de ſang, & fut couverte de corps morts ou mourans, de débris de vaiſſeaux embraſez, ou ſans conduite, qui flottoient au gré des vagues & des vents.

L'ardeur avec laquelle les Portugais ſe comporterent dans cette occaſion, ne leur laiſſant pas la liberté de réflechir ſur les ruſes ordinaires des Barbares, ils crurent, en voyant un des meilleurs bâtimens ennemis, qui comme les autres, voguoit ſans eſtre gouverné, que ſon équipage étoit abîmé; dans cette penſée ils l'accrocherent, & ſauterent dedans pour s'en emparer. A peine y furent-ils entrez, que les ſoldats & les matelots, qui s'étoient retirez à fond de cale, en ſortirent. Il ſe ſeroient vengez à loiſir ſur le peu de Portugais qu'ils avoient en teſte, ſi le Capitaine George Baretto, dont le vaiſſeau ſe trouva proche de ce navire ennemi, lors que les Portugais s'en emparerent, n'euſt entendu le bruit qu'on y faiſoit, & s'il ne les euſt ſecourus fort à propos. Il les tira donc de ce mauvais pas, & tua tout ce qu'il y avoit de gens dans ce bâtiment ennemi.

Ruſe des ennemis.

Cependant les Portugais ſe rendirent maîtres des autres bâtimens, que le canon, ni le feu n'avoient point endommagez, ils pourſuivirent les ennemis qui fuyoient vers Ormus, & canonnerent cette ville de deſſus les meſmes vaiſſeaux qu'ils avoient gagnez ſur les Indiens. Quoique la bréche fuſt aſſez grande pour entrer dans Ormus, Albuquerque aima mieux tourner ſes armes du coſté de Caramanie, qui eſt une des régions d'Aſie, où les Barbares avoient encore plus de cent bâtimens en état d'eſtre mis à la mer, que de s'emparer d'Ormus, d'autant plus qu'il étoit aſſeuré qu'elle ne pouvoit pas ſoutenir un aſſaut, ni

Les Portugais s'emparent des autres vaiſſeaux.

ſe

ſe défendre. Il alla donc inſulter ce nombre de vaiſſeaux, qui ſe rendirent preſque auſſitoſt qu'ils furent attaquez; il en prit le canon & les équipages, & s'en retourna devant Ormus. Les Portugais y entrerent ſans que les ennemis paruſſent, parce qu'ils avoient abandonné la défenſe de leurs murailles, pour ſe retirer dans le Palais du Roy, où ils s'étoient retranchez La nuit étant ſurvenuë, & les Portugais étant d'ailleurs fatiguez de la longueur du combat qui avoit duré prés de dix heures, Albuquerque fit ſonner la retraite, & donna ordre qu'on enlevaſt les morts & les bleſſez qui étoient demeurez ſur le rivage. On trouva pluſieurs Officiers au nombre de ces derniers, & entre-autres Gaſpard Diaz, qui eut la main droite coupée d'un coup de ſabre. Les Indiens perdirent prés de deux mille hommes, & la plus grande partie de leurs meilleurs vaiſſeaux coula à fond. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Auſſitoſt que le jour commença à paroiſtre, Zeifadin, qui à la ſollicitation d'Atar, avoit aſſemblé ſon Conſeil, touchant l'extrémité où il voyoit les affaires de ſon Royaume, députa vers Albuquerque deux de ſes principaux Miniſtres, l'un nommé Cojébeiram, & l'autre Abdala, pour traiter de la paix entre les Couronnes de Portugal & d'Ormus. Comme il falloit trouver un prétexte à tout ce qui s'étoit paſſé juſque là, ces Miniſtres alléguerent la minorité de leur Roy, & dirent que ce Prince, faute d'expérience dans l'art de gouverner, avoit ſuivi de pernicieux conſeils, puis qu'il s'étoit broüillé avec Emanuel, dont il recherchoit l'alliance avec autant d'empreſſément, qu'on avoit autrefois employé de ſoins pour l'en détourner. Ils porterent les choſes juſqu'à ce point, qu'ils avancerent, que s'il falloit acheter cette alliance par des tributs plus conſidérables que ceux qu'on éxigeoit de Zeifadin, ce Prince y ſatisferoit, non pas en allié, mais en vaſſal au regard de ſon Souverain; ils prierent Albuquerque, de la part du Roy leur Maître, de conſentir à une ſuſpenſion d'armes, en attendant la concluſion de ce traité, ſur le pied qu'ils avoient ordre de le propoſer, & de faire éteindre le feu pour ſauver de l'incendie, & la ville, & un Temple magnifique qui

Le Roy d'Ormus cherche à faire la paix.

Rampantes propoſitions des Miniſtres de Zeifadin.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

en étoit proche, auſſibien que les vaiſſeaux qui étoient dans le port. Ils ajouterent à cette remontrance ſi pleine de ſoumiſſion, qu'il étoit de l'intereſt du Roy de Portugal, d'entrer dans ces conſidérations, puis que Zeifadin ſe reconnoiſſoit pour ſon Tributaire, & qu'il falloit conſerver les vaiſſeaux pour entretenir le commerce avec les étrangers, ſans quoy la ville d'Ormus deviendroit deſerte. Comme ces propoſitions étoient fort avantageuſes au Roy, Albuquerque les accepta, & renvoya Cojébeiram, l'un des Députez de Zeifadin, par qui il fit aſſeurer ce Prince, qu'il agréoit ſon alliance, & qu'il éxecuteroit ce qu'il luy demandoit en conſidération de la paix; mais il éxigea qu'Abdala demeuraſt en ôtage, tandis que Cojébeiram iroit rendre compte de ſa négociation.

Albuquerque en retient un, en forme d'ôtage.

Zeifadin ne s'attendoit pas qu'Albuquerque correſpondroit à ſes propoſitions. Il croyoit qu'un vainqueur en devoit point donner la paix, quand il ſe voyoit en état de faire la guerre avec avantage. Sur ce fondement le Roy d'Ormus renvoya dés le lendemain un de ſes Lieutenans géneraux nommé Noradin, avec de nouveaux pouvoirs de paſſer le traité, aux conditions qu'Albuquerque luy preſcriroit. Ces conditions ne conſiſtoient qu'en trois articles. Il étoit dit par le premier, que Zeifadin II. Roy d'Ormus, ſe reconnoiſtroit volontairement tributaire d'Emanuel Roy de Portugal; qu'il luy payeroit tous les ans, par forme de tribut, quinze mille ſérafins, valant chacun à peu pres un demi loüis d'or de France, & que de plus, il en feroit délivrer cinq mille à Albuquerque, pour le dédommager des frais de la guerre.

Articles du traité de paix.

Par le ſecond article de ce traité, il étoit arreſté, qu'Albuquerque choiſiroit telle place qu'il voudroit dans Ormus, pour faire conſtruire une Citadelle; qu'il y mettroit une garniſon Portugaiſe, payée & entretenuë aux dépens d'Emanuel, & qu'en attendant qu'elle fuſt achevée, on aſſigneroit des maiſons aux Portugais, où ils pourroient mettre leurs effets. Enfin, le dernier article de ce traité, portoit qu'Emanuel prendroit Zeifadin ſous ſa protection;

qu'il le défendroit contre les invaſions de ſes ennemis, & pour marque de la fidelité avec laquelle Zeifadin prétendoit accomplir les conditions de ce traité, ce Prince voulut qu'on le dreſſaſt en langue Arabique & Perſane, & qu'on le gravaſt ſur deux lames d'or, dont l'une ſeroit envoyée à Emanuel, & l'autre demeureroit dans les Archives de ſon Palais à Ormus. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Aprés la ſolemnelle publication de la paix, qui fut publiée dans le Royaume, & ſuivie de mille réjoüiſſances publiques, Zeifadin envoya demander à Albuquerque, un étendart aux armes de Portugal, pour l'arborer ſur le lieu le plus éminent de ſon Palais. Ce Capitaine luy en fit porter un au bruit du canon, & au ſon des trompettes. Le Roy d'Ormus le receut avec une ſatisfaction inexplicable; ſes peuples le regarderent comme un monument perpetuel de leur bonheur & de leur repos, & on l'éleva ſur la tour du Palais d'Ormus, au bruit de l'artillerie de la ville, & des inſtrumens de guerre.

Zeifadin, impatient de ratifier un traité qui luy étoit ſi important, envoya demander à Albuquerque, quel jour il vouloit choiſir pour en faire la céremonie. Ce Vice-Roy luy fit réponſe, qu'il attendoit ſon ordre pour deſcendre dans Ormus; ce qu'il fit dés le lendemain avec beaucoup d'appareil. Les principaux habitans d'Ormus avoient pris les armes; ils bordoient le rivage de la mer, & formoient une double haye juſqu'aux portes de la ville. Les gardes de Zeifadin receurent Albuquerque, & le conduiſirent dans le Palais du Roy, dont les appartemens étoient tapiſſez de toile de coton, travaillée en or, à la mode des Indiens. Le Vice-Roy étant arrivé au pied du trône de Zeifadin, où ce Prince étoit aſſis, & environné d'une ſuperbe & nombreuſe Cour, il ſe leva, & le receut avec de grands témoignages de diſtinction & d'eſtime, & dans ce moment ils ratifierent par un ſerment ſolemnel & réciproque, le traité de paix accepté entre les deux couronnes de Portugal & d'Ormus.

Entrée d'Albuquerque dans Ormus.

Zeifadin luy donne audience.

Aprés cette céremonie, on reconduiſit Albuquerque juſque dans ſes vaiſſeaux avec le meſme appareil qu'il avoit

ANS DE J. CHRIST. 1508.

été receu à ſa deſcente, & dés le meſme jour Zeifadin luy envoya pour preſens quatre diamans de grand prix, un baudrier brodé d'or, & enrichi de pierreries, un poignard dont le fourreau étoit ouvragé de la meſme maniére, & un parfaitement beau cheval enharnaché à l'Indienne, avec beaucoup de propreté. Chaque Capitaine Portugais eut un préſent particulier. Albuquerque, qui de ſon coſté n'étoit pas en état de répondre à cette magnificence, ſe contenta d'envoyer quelques bijoux d'Europe, que ce Prince eſtima plus pour leur rareté, que pour leur prix.

Magnificence des préſens de ce Prince.

Le lendemain qu'Albuquerque eut pris poſſeſſion des maiſons, qui luy avoient été aſſignées dans Ormus, il fit jetter les fondemens d'une Citadelle, qu'il avoit projetté de conſtruire dans un lieu, qui d'un coſté commandoit ſur la mer, pour eſtre en état de recevoir plus facilement du ſecours, en cas qu'on en euſt beſoin, & qui de l'autre coſté commandoit ſur la ville, & ſur le Palais, pour entretenir Zeifadin & ſon peuple dans la ſoumiſſion qu'il avoit promiſe. Cette précaution n'étoit pas inutile avec des gens auſſi peu eſclaves de leur parole que ſont les Indiens; l'intereſt que l'on avoit de travailler diligemment à cette Fortereſſe, joint à la néceſſité où l'on étoit qu'elle fuſt bientoſt en état de ſervir d'azile aux Portugais, donna de l'émulation à tous ceux qui s'y trouverent. Chacun s'empreſſa de contribuer à l'achevement de cet ouvrage, ſans diſtinction ni de rang, ni de naiſſance. Albuquerque en montroit l'exemple aux Officiers, & les Officiers en ſervoient aux ſoldats & aux matelots. Si la bonne intelligence euſt ſecondé cette ardeur, la Citadelle auroit été bientoſt achevée; mais une mauvaiſe gloire ſe répandit parmi les Portugais. Ils ſe rebuterent ſur une fonction auſſi ſervile que celle de maçon; ils dirent qu'ils n'étoient venus à la guerre, que pour y faire le métier de ſoldat ou de Capitaine, & comme ils s'apperceurent que dans la ſuite, cette délicateſſe ne tourneroit pas à leur gloire, ils prirent pour prétexte, que les ennemis profitoient de leur indolence, & qu'ils s'enrichiſſoient dans les courſes qu'ils faiſoient ſur

Situation de la Citadelle des Portugais à Ormus.

Mauvais raiſonnement des Portugais à ce ſujet.

mer, ne trouvant perſonne qui la croiſaſt comme eux, & qui s'oppoſaſt à leurs brigandages. De plus, ils ajoûterent que ce n'étoit pas l'intention d'Emanuel d'abandonner la gloire de ſes armes, pour s'appliquer à la conſtruction d'une Citadelle, dont les Ormuſſiens commençoient à prendre de l'inquiétude; ils oſerent meſme avancer, que quand cet ouvrage ſeroit achevé, & que l'on y auroit mis des Portugais en garniſon, les Arabes les en chaſſeroient toſt ou tard, ſur tout quand les Portugais n'auroient plus de vaiſſeaux dans le port pour les ſoutenir, & qu'enfin, il étoit fort à craindre, que cette meſme Citadelle, dont les Portugais prétendoient ſe ſervir pour tenir en bride & Zeifadin, & ſon peuple, ne ſerviſt un jour à leurs ennemis pour les empêcher de rentrer en poſſeſſion de ce que les Barbares auroient gagné ſur eux. Ces remontrances, & ces plaintes paroiſſoient vraiſemblables, quoi-qu'il ſoit conſtant, que le déſir de profiter des dépoüilles de ceux qu'ils vouloient combattre, y avoit autant de part que la gloire de ſe ſignaler. ANS DE J. CHRIST. 1508.

L'arrivée de l'Ambaſſadeur d'Iſmael, Sophi de Perſe, ſuſpendit pour un tems le prétendu mécontentement des Portugais. Ce Prince, auſſi puiſſant par la vaſte étenduë de ſes Etats, que redoutable par le prodigieux nombre de ſes ſujets & de ſes troupes, avoit déclaré la guerre aux Rois ſes voiſins, & les avoit rendus ſes tributaires. Le Roy d'Ormus avoit ſubi la commune deſtinée des autres Souverains, & luy payoit tribut depuis pluſieurs années. Cette levée qui ſe faiſoit de tems en tems, fut le prétexte dont le Sophi ſe ſervit pour ébranler l'alliance des Rois de Portugal & d'Ormus, en envoyant un Ambaſſadeur à Zeifadin, à qui l'on devoit inſinuer de ne ſe pas broüiller avec le Sophi, & de ne point préferer la protection & l'amitié d'un autre Prince à la ſienne. Cette conjoncture paroiſſoit trop preſſante, pour ne pas obliger Zeifadin à déliberer ſerieuſement à qui des deux Rois il devoit demeurer ſoumis. *Le Sophi envoye un Ambaſſadeur à Ormus.*

Le voiſinage du Sophi, dont il redoutoit la puiſſance, le portoit d'un coſté à rompre avec le Roy de Portugal; mais de l'autre coſté le violement de la parole qu'il avoit

ANS DE J. CHRIST. 1508.

donnée à Emanuel, luy paroiſſoit ſi honteux, que de ſon chef, il ne pouvoit ſe réſoudre à préferer l'alliance d'un de ces Princes, à celle de l'autre. Dans cette incertitude, il aſſembla ſon Conſeil, & y expoſa ſes difficultez; la différence des opinions qu'il trouva dans ſes Miniſtres, le jetta dans un nouvel embarras. Atar, & la plûpart des autres ſe déclarerent pour Iſmaël; les raiſons qu'ils en allégueront étoient trop vives & trop preſſantes pour ne s'y pas rendre. Ils diſoient que l'exemple des autres Rois, qui comme Zeifadin, payoient tribut au Sophi, paroiſſoit le meilleur à ſuivre; & comme la proximité d'Iſmaël étoit plus à craindre, que l'alliance d'Emanuel ne pouvoit eſtre avantageuſe, ils ajoûtoient, que les Ormuſſiens ayant déja éprouvé la puiſſance redoutable du Perſan dans les guerres qu'il leur avoit ſuſcitées, ne devoient pas balancer plus long-tems ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Enfin ils concluoient, qu'à peine ſçavoit-on à Ormus, qu'il y euſt un Roy de Portugal, & que ſes Etats étoient ſi éloignez, que cela ſuffiſoit pour rendre ſa bonne volonté inutile, & ſon alliance fort indifférente. La moindre de ces raiſons auroit pu ſuffire pour obliger Zeifadin à obéir au Sophi; mais il ſuivit ſa ſeule inclination, qui le portoit à préferer Emanuel, & dans cette penſée il s'en ouvrit à Albuquerque, à qui il révela tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon Conſeil.

Incertitude de Zeifadin, & de ſon Conſeil.

Ce Capitaine, dont la ſageſſe dans le cabinet, égaloit le courage dans le combat, ne manqua pas cette occaſion pour faire valoir la protection d'Emanuel, & éxagera à Zeifadin juſqu'où les Portugais pouvoient porter leurs efforts pour ſoûtenir les intereſts d'un fidelle Allié. Les éxemples qu'il luy allégua de tout ce qu'ils avoient fait pour défendre les autres Rois avec leſquels ils s'étoient unis, perſuaderent Zeifadin, & dés-lors ce Prince ne ſe régla plus que par les avis d'Albuquerque; mais il s'agiſſoit de l'affranchir de la dépendance du Sophi. Comme cela ne ſe pouvoit éxecuret que par une entrepriſe digne de la fierté des Portugais, Albuquerque concerta avec Zeifadin, les moyens d'en venir à bout. Pour cet effet, il envoya un de ſes Capitaines

Caractére d'Albuquerque.

Zeifadin préfere le Roy de Portugal au Sophi.

aux Ambaſſadeurs du Sophi, auſquels il expoſa, que le Roy d'Ormus étant devenu tributaire de celuy de Portugal, il s'étoit affranchi par cette nouvelle alliance, des anciens engagemens que ſes prédeceſſeurs avoient contractez avec Iſmaël, & qu'ainſi, il ne devoit plus éxiger le meſme tribut qu'il avoit toûjours levé, puis qu'il étoit uniquement & légitimement deu au Roy de Portugal, qui en feroit ſon affaire, & qui le défendroit comme un droit de ſa Couronne. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Albuquerque envoye un de ſes Capitaines aux Ambaſſadeurs.

Les Ambaſſadeurs qui ne s'attendoient pas à ce compliment, répondirent que ſi le Roy de Portugal avoit fait quelque traité avec celuy d'Ormus, cela ne devoit pas intereſſer les prétentions du Sophi leur Maître ; qu'ils n'avoient pas d'ordre d'entrer dans aucune diſcuſſion de ce qui regardoit les Portugais ; qu'ils s'attachoient uniquement à faire la levée du tribut, dont le Roy de Perſe les avoit chargez, & que ſi Zeifadin refuſoit d'y ſatisfaire, leur commiſſion portoit de luy déclarer la guerre.

Menace des Ambaſſadeurs d'Iſmaël, à l'endroit de Zeifadin.

L'Envoyé d'Albuquerque leur répartit alors, en faiſant ouvrir une caiſſe pleine de balles de mouſquet, de fers à lance, & de fléches, que par précaution il avoit fait porter avec luy, que ce ſeroit la monnoye dont on payeroit le Sophi, s'il inquiétoit Zeifadin ; que le Roy de Portugal l'avoit pris ſous ſa protection, & qu'il le ſçauroit bien défendre contre un plus puiſſant & plus redoutable ennemi que le Sophi leur Maître. Les Ambaſſadeurs outrez d'une réponſe, qui ſelon eux, étoit contraire au droit des gens, ſortirent auſſitoſt d'Ormus, & allerent porter au Roy de Perſe, leur reſſentiment & leur plainte.

Vive réponſe de l'Envoyé d'Albuquerque.

Tandis qu'Albuquerque ſoutenoit ſi vivement les intereſts de Zeifadin, ce Prince qu'Atar obſédoit avoit changé de ſentimens. Quand ce Miniſtre eut fait réſoudre le Roy d'Ormus, à donner atteinte au traité fait avec Emanuel, & qu'il l'eut dégoûté des Portugais, il luy éxagera la diviſion qui étoit parmi eux, touchant la conſtruction de la Citadelle. Il eſt vray que les Portugais avoient déja fait pluſieurs remontrances à leur Capitaine pour ne pas conti-

Zeifadin change de ſentimens.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

nuer ce bâtiment, & que les voyant ſans effet, ils en avoient dreſſé une par écrit, ſignée de la plûpart des Officiers, par laquelle ils expoſoient que les Nautonniers demandoient à ſe remettre en mer pour donner la chaſſe aux vaiſſeaux des Barbares; que les ſoldats ne reſpiroient que les occaſions de combattre; qu'ils étoient preſts à ſe ſoulever, ſi on ne leur rendoit leurs armes au lieu de la truelle & du marteau, qu'on les avoit obligez de prendre. Comme ſi l'ardeur qu'ils témoignoient pour les grandes actions, n'euſt pas ſuffi pour obtenir d'Albuquerque ce qu'ils luy demandoient avec tant d'inſtance, ils ajoûtoient que leur Citadelle dans Ormus, ne ſeroit jamais aſſez forte pour réſiſter aux grandes armées du Sophi; que ce Prince étoit ſur le point de déclarer la guerre à Zeifadin, car on ne ſçavoit pas encore dans l'armée des Portugais que Zeifadin euſt changé de réſolution; qu'il revendiqueroit le Roy d'Ormus, comme étant ſon ancien tributaire, & qu'enfin, ſi les Portugais vouloient épouſer ſa querelle, ils devoient ſe préparer à une guerre la plus redoutable qu'ils euſſent jamais euë à ſoutenir. Sur ce fondement, ces mécontens concluoient leurs remontrances par la réflexion qu'ils prioient Albuquerque de faire ſur le peu de troupes qu'il avoit, en comparaiſon de l'armée formidable du Sophi, & que ſi d'un coſté, on faiſoit des détachemens pour la défenſe & pour la conſervation de la Citadelle dans Ormus, de l'autre coſté, on ne ſeroit plus en état de rien entreprendre, ni ſur terre, ni ſur mer, & qu'ainſi on ſe verroit obligé d'abandonner le voyage aux Indes, la garde de la mer, & la défenſe de la coſte d'Arabie.

Remontrance chimérique de quelques Portugais à Albuquerque.

Albuquerque, à qui l'on donna ce Mémoire, le lût en partie; mais il en fit ſi peu de cas, que négligeant de lire le reſte, il ordonna qu'on le cimentaſt dans les murs de la Citadelle qu'on achevoit de bâtir. Les Officiers indignez de cet outrage, ſe déchaiſnerent en mauvais diſcours contre ſa conduite, ils publierent qu'il n'avoit point receu d'ordre du Roy en partant de Liſbonne, pour faire aucun traité avec Zeifadin, ni pour luy déclarer la guerre, en cas qu'il refuſaſt les offres de cette alliance; ils ajoûterent que

Ils ſe déchaînent contre Albuquerque.

ce

ce Capitaine étoit né entreprenant & ambitieux ; que ſous prétexte de travailler pour l'avantage des Portugais, & pour la gloire de ſon Roy, il ſe ſervoit du nom & de l'autorité d'Emanuel, pour inquiéter des Rois auſquels ce Prince ne ſongeoit point par la grande diſtance de leurs Etats ; que le ſeul Albuquerque étoit leur ennemi, & qu'enfin, il pouſſoit ſi loin ſon autorité, qu'il les forçoit à ſeconder ſes deſſeins, & à ſervir ſon ambition dans la guerre que l'on faiſoit par terre & par mer aux Indiens. Quoique ces murmures fuſſent continuels & preſſans, Atar auroit pu les ſoupçonner de n'eſtre pas auſſi véritables qu'ils le paroiſſoient, s'ils n'euſſent été confirmez par une nonchalance viſible dans le ſervice, que les Officiers ſubalternes autoriſoient manifeſtement parmi les matelots & parmi les ſoldats. La déſobéiſſance étoit preſque génerale ; on ne connoiſſoit plus ni la dépendance, ni l'ordre, ni la diſcipline militaire ; les troupes ne reſpiroient qu'un eſprit de revolte, & elles ſembloient ouvrir aux ennemis, les occaſions d'en profiter avec avantage.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Leur négligence dans le ſervice.

Atar étoit trop vigilant pour ignorer tout ce qui ſe diſoit contre Albuquerque. On croyoit meſme que la plûpart des mécontens, étoient gens à la dévotion de ce Miniſtre, & qu'il les avoit gagnez à force de preſens ; mais pour mieux couvrir ſon jeu, il repréſenta à Albuquerque dans une conférence qu'ils eurent enſemble, que l'interruption du commerce ruinoit les affaires du Royaume. Comme il en attribuoit la cauſe à la deſcente des Portugais, il voulut luy inſinuer de ſortir du port d'Ormus, pour rendre aux négocians la liberté d'y apporter leurs marchandiſes, ce qu'ils n'oſoient entreprendre, pourſuivit-il, depuis que les Portugais avoient répandu une ſi grande terreur par toute l'Afrique. Albuquerque ne paroiſſant pas touché de cette propoſition, Atar uſa de ſtratagéme, en luy faiſant une eſpéce de confidence de ce qui ſe paſſoit de plus ſecret dans les affaires de Zeifadin. Il luy perſuada, que ſi le commerce n'étoit point rétabli, le Roy d'Ormus ſe verroit bientoſt hors d'état de payer à Emanuel le tribut auquel il s'étoit

Atar profite de cette méſintelligence.

Adreſſe d'Atar.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

engagé, puis que les revenus de Zeifadin ne conſiſtoient qu'en ports & en péages, qu'on levoit ſur les marchandiſes qui venoient des païs étrangers; mais pour mieux réſoudre ce Capitaine à s'éloigner d'Ormus, ce Miniſtre luy donna de nouvelles aſſeurances, qu'il feroit continuer le bâtiment de la Citadelle, juſqu'à ce qu'elle fuſt entiérement achevée, & que l'on fourniroit à la garniſon qu'il y laiſſeroit, tout ce qui luy ſeroit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance. Quoique ces offres paruſſent auſſi vraiſemblables qu'obligeantes, Albuquerque les négligea, & ne daigna pas s'en prévaloir.

Déſertion de quelques matelots.

Cet expédient n'ayant pas bien tourné, Atar eut recours à la perfidie. Il débaucha cinq matelots Portugais que l'on eſtimoit à cauſe de leur habileté dans la fonte des canons. Albuquerque qui prévoyoit de quelle importance ſeroit la déſertion de ſes Ouvriers, les envoya demander à Zeifadin; mais ce Prince qui feignoit de ne pas ſçavoir ce qui s'étoit paſſé, ſe contenta de promettre à l'Envoyé Portugais, qu'il en feroit faire une éxacte perquiſition, & qu'on les remeneroit ſur la flotte. Quelques jours s'étant écoulez ſans que l'on en entendiſt aucunes nouvelles, Albuquerque commençoit à ſe formaliſer d'un ſi long retardement, quand le Roy d'Ormus luy fit ſçavoir, que les déſerteurs Portugais ayant appris qu'on les cherchoit, étoient paſſez dans la Terre Ferme, pour ſe dérober aux ordres qu'il avoit donnez de les arreſter.

On introduit des troupes dans Ormus.

Cependant, Atar faiſoit travailler ſecrettement au ravitaillement d'Ormus. Il y introduiſoit pendant la nuit de nouvelles troupes, de crainte que l'on ne s'en apperceuſt dans la ville, & que les Portugais n'en fuſſent avertis. Toutes ces précautions n'empêcherent pas qu'Albuquerque ne le ſceuſt par le moyen d'un Maure, nommé Abrahem, qu'Atar avoit mécontenté en pluſieurs occaſions.

Albuquerque vivement perſuadé de la mauvaiſe foy du Roy d'Ormus, & de celle de ſon Miniſtre, rappella les ſoldats & les matelots qui travailloient à la conſtruction de la Citadelle, & les fit revenir dans ſes vaiſſeaux. Le Roy d'Ormus qui jugea par cette conduite que ſon deſſein étoit décou-

vert, ſe diſpoſa ouvertement à une ſeconde guerre, avant que les Portugais ſe fuſſent raccommodez avec leur Général, comptant beaucoup plus ſur leur diviſion, dont il vouloit profiter, que ſur le nombre, & ſur la valeur de ſes troupes. ANS DE J. CHRIST. 1508.

A la veuë du péril qui menaçoit les Portugais, les plus mécontens d'entre-eux furent les premiers à ſe ranger aux ordres d'Albuquerque. Ce Capitaine leur fit enſuite un diſcours ſur les cabales que l'on faiſoit contre luy & contre les Portugais en général. Il les pria de faire ceder leur intereſt particulier à la défenſe de la cauſe commune; de ſe ſouvenir du ſerment qu'ils avoient fait à leur départ de Liſbonne, de n'avoir pour objet que le ſervice du Roy & l'honneur de leur Patrie; d'oublier leur chagrin ſur ce qu'il avoit éxigé d'eux pour la conſtruction de la Citadelle, & il les aſſeura qu'en cela, il n'avoit eu en veuë que la gloire du Roy, & l'avantage de la Nation.

Ce petit diſcours rendit aux Portugais la meſme confiance qu'ils avoient toûjours euë en la perſonne d'Albuquerque. Cependant les Arabes commencerent à canonner la flotte: ils prétendoient par ce moyen obliger ce Capitaine à prendre le large pour ne point eſſuyer le feu de la ville, ni celuy des navires qui étoient dans le port; mais ce deſſein ne ſuccéda pas comme on ſe l'étoit perſuadé dans Ormus. Albuquerque s'approcha encore davantage de la ville, pour jetter plus aiſément des feux artificiels dans les vaiſſeaux ennemis, où ils cauſerent beaucoup de dégaſt & de deſordre. Il détacha en meſme-tems quatre de ſes Capitaines, nommez Emanuel Tello, George Baretto, Antoine de Camps, & Alfonſe Lopez de Coſta, pour aller occuper les paſſages de la mer, par où l'on continuoit à jetter des vivres & du ſecours dans Ormus, & il leur ordonna, en cas qu'ils gagnaſſent quelques bâtimens ſur les ennemis, de faire couper les mains, les oreilles, & le nez, aux matelots & aux ſoldats, & de les renvoyer dans Ormus, en les aſſeurant que l'on traiteroit ainſi tous les priſonniers qu'on feroit ſur les Barbares.

Albuquerque s'approche d'Ormus.

Il tâche de bloquer cette ville.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Les Ormuſſiens voyant leur ville bloquée du coſté de la mer, & le traitement qu'on avoit fait à quelques-uns de leurs gens, jugerent du parti qu'on leur feroit ſi les Portugais devenoient leurs Maîtres. Dans cette appréhenſion ils ſe plagnirent, & proteſterent, que ſi l'on ne faiſoit la paix, ou que ſi on ne les mettoit en état de ſoutenir la guerre, ils chercheroient les expediens de ſe tirer du péril dont ils étoient menacez. Zeifadin qui entendoit ces plaintes de dedans ſon Palais, & qui ne vouloit pas ſortir de ſon caractére Royal, en ſe laiſſant voir, & en parlant à ſes peuples, leur envoya Atar pour les aſſeurer, que les ciſternes de la ville, ni les puits de Turumbat n'étoient point taris, ni ſes magazins épuiſez; qu'on leur fourniroit plus de ſubſiſtance qu'ils n'en pourroient conſumer juſqu'à l'arrivée de ſa flotte; que les Portugais étoient plus preſſez qu'eux, tant par la diſette des vivres, que par l'inégalité de leurs forces, & qu'enfin, ils ſeroient bientoſt contraints à lever le blocus, & à ſe retirer dans leur païs. Cette eſpérance, toute vague qu'elle étoit, calma cette populace, plus allarmée par la crainte du péril, dont on leur déroboit la connoiſſance, que par le péril meſme.

Murmure des Ormuſſiens.

Zeifadin veut les raſſeurer.

La ſécurité où Albuquerque s'apperceut que les Ormuſſiens vivoient depuis quelques jours, luy cauſoit un nouvel embarras, & il n'en auroit pu démeſler la cauſe, ſi quelques Rendus ne luy euſſent apris ce qui s'étoit paſſé dans la ville, & s'ils ne l'euſſent aſſeuré que les choſes n'étoient pas ſur ce pied dans Ormus. Ils luy dirent donc, que les magazins étoient preſque vuides, & les ciſternes fort baſſes; & que Zeifadin avoit envoyé de l'infanterie & de la cavalerie à Turumbat, pour garder les puits, comme étant l'unique reſſource qui luy reſtoit pour empêcher que l'on ne mouruſt de ſoif dans Ormus.

Sur cet avis, Albuquerque ordonna à George Baretto & à Alfonſe de Coſta, qui croiſoient la mer, d'aller aux environs de Turumbat, & de chercher l'occaſion de ſurprendre les troupes de Zeifadin, puis qu'il n'y avoit pas d'apparence de les inſulter ouvertement dans leur poſte. George

& Alfonſe ſe mirent auſſitoſt ſur deux eſquifs, & prirent ſi bien leur tems, qu'ayant trouvé les ſentinelles endormies, il les égorgerent, tuerent tout ce qu'il y avoit d'hommes & de chevaux, les jetterent dans les puits à deſſein d'en corrompre l'eau, & les comblerent de gazon & de terre. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Les Portugais ſe rendent maîtres de Turumbat.

Quand Albuquerque apprit que les Portugais s'étoient emparez de Turumbat, d'où dépendoit la deſtinée de la ville d'Ormus, il y envoya un renfort conſidérable de troupes, ſous la conduite de Laurent de Sylvés Caſtillan, afin qu'il s'oppoſaſt aux efforts que les Ormuſſiens ne manqueroient pas de faire pour regagner un poſte de cette importance; mais Zeifadin y vint à la teſte d'une armée ſi conſidérable, que les Portugais furent obligez d'abandonner ce poſte, quoy qu'Albuquerque y fuſt accouru pour ſoutenir de Sylvés, qui s'étoit toûjours défendu avec une vigueur incroyable. Les Portugais y perdirent beaucoup de leurs gens, & Albuquerque y courut de ſi grands riſques, qu'il n'eut le tems que de regagner les vaiſſeaux qui bloquoient Ormus.

Zeifadin les chaſſe de ce poſte.

Les ſoins que l'on avoit pris de répandre cette nouvelle dans la ville, ne diſſiperent pas la crainte dont le peuple étoit prévenu. La miſere que la diſette d'eau & de pain commençoit à cauſer, auroit infailliblement porté les Ormuſſiens à quelque ſédition, quand trois Capitaines Portugais qui ſe dégoûterent de ſervir ſous les ordres d'Albuquerque, mirent à la voile à ſon inſceu, & meſme pendant la nuit, ils s'en allerent aux Indes, & affoiblirent tellement la flotte & l'armée d'Albuquerque par leur déſertion, & par celle de la plûpart de leurs ſoldats, qu'il ne ſe vit plus en état de rien entreprendre.

Déſertion de trois Capitaines Portugais.

Comme ces trois Officiers ne doutoient pas qu'Almeida qu'ils allerent trouver, ne les blâmaſt d'avoir fait une telle action, & particuliérement dans la conjoncture d'un blocus, ils concerterent enſemble les moyens de ſe juſtifier auprés de luy, en imputant à Albuquerque des choſes indignes de ſa vertu & de ſon nom. Bien que ces deux grands hommes dont le mérite étoit égal, ne fuſſent pas trop unis;

Oſorius, liv. 6. Maffée, liv. 3. chap. 10.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

toutefois Almeida ne défera point à ce qu'on luy diſoit d'Albuquerque, & il regarda cette calomnie, comme un diſcours de gens mécontens.

Levée du blocus devant Ormus.

Albuquerque, qui par cette lâcheté ſe vit hors d'état de continuer le blocus de la ville d'Ormus, s'en alla forcer l'Iſle de Quexume dépendante de ce Royaume. Les Inſulaires qui ne s'attendoient pas à cette irruption, n'oppoſerent à la deſcente des Portugais, que cinq cens hommes, commandez par deux parens de Lara, qui étoit Roy de cette Iſle. Une ſi foible troupe ne reſiſta pas long-tems aux Portugais; ils paſſerent au fil de l'épée tout ce qu'ils y trouverent de gens, & expoſerent leurs cadavres dans les lieux les plus apparens de l'Iſle, qu'Albuquerque fit piller par ſes ſoldats.

Aprés cette expédition, Albuquerque ayant appris que la Citadelle de Socotora étoit preſte à ſe rendre, y alla pour la ſecourir. Les Barbares qui le croyoient encore devant Ormus, ſurpris & alarmez de ſon arrivée, leverent le ſiége qu'ils avoient formé devant cette place, & demanderent à faire la paix. Ce Capitaine qui n'étoit pas en état de la refuſer, y conſentit ſitoſt qu'ils en eurent fait la propoſition. Aprés qu'il fut rentré dans la Citadelle, il envoya François Tavora à Mélinde, ville capitale d'un Royaume de ce nom, en Afrique, pour acheter des bleds, dont il la ravitailla, & quelques jours aprés il fit voile vers le Cap de Guardafu.

A peine Tavora fut-il arrivé dans le port de Mélinde, que Jacques Mello & Martin Coëllo, qui revenoient de Mozambique, où ils avoient hiverné, vinrent auſſi moüiller devant cette meſme place. Comme ils avoient ordre d'aller joindre Albuquerque, ils en partirent enſemble, & dans leur route, ils prirent un vaiſſeau ennemi qu'ils pillerent & qu'ils brûlerent ſur le rivage. Albuquerque eut une pareille avanture, & en uſa de la meſme maniére à l'égard d'un navire qu'il gagna. Parmi les ſoldats qui étoient ſur ce bâtiment, il y trouva un Arabe, qui par le long ſéjour qu'il avoit fait en Etiopie & à la Cour du Preſte Jean, connoiſſoit le païs, & le genie des peuples qui l'habitent.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Albuquerque, qui ſçavoit l'empreſſement que le Roy avoit d'entretenir & de voir quelqu'un qui fuſt allé en Etiopie, envoya cet Arabe en Portugal. On en tira des inſtructions, qui dans la ſuite devinrent fort utiles aux projets que le Roy avoit faits. Cependant les autres Capitaines Portugais continuerent leur route en Etiopie. Le Prince qui y régnoit lors qu'il y arriverent, ſe nommoit David; mais comme il étoit fort jeune, & que la Reine ſa mere, qui s'appelloit Heléne, vivoit encore, elle gouvernoit l'Empire avec beaucoup de prudence & d'autorité. Ce fut cette Princeſſe, qui au nom de David ſon fils, receut les lettres du Roy, que les Capitaines Portugais luy préſenterent, & auſquelles ce Prince Etiopien répondit par un Ambaſſadeur qu'il envoya en Portugal.

Navigation de quelques Capitaines Portugais en Etiopie.

Tandis que Tavora, Mello & Coëllo, prenoient la route d'Etiopie, Albuquerque qui avoit paſſé l'hiver à Socotora, remit à la voile auſſitoſt que le tems fut favorable, & alla moüiller dans les environs de Calajate, à deſſein de ſe vanger du mauvais tour que les habitans luy avoient fait à ſon départ pour Maſcaté. Ces peuples qui croyoient que ce fuſt une nouvelle flotte qui venoit de Portugal, envoyérent deux des principaux d'entre-eux pour informer le Commandant de ce qui s'étoit paſſé à Ormus, & pour ſçavoir ce qu'Emanuel avoit réſolu touchant les affaires des Indes.

Retour d'Albuquerque à Calajate.

Mais les Députez de Calajate furent bien étonnez, quand ils reconnurent Albuquerque. Comme ils ne doutoient pas qu'il ne fuſt revenu dans leur port pour ſe vanger ſur toute la ville, de l'outrage que le ſeul Gouverneur luy avoit fait, quand ce Capitaine mit à la voile pour aller à Maſcaté, ils tâcherent de ſe juſtifier auprés de luy, & implorerent ſa miſericorde. Albuquerque leur en donna l'eſperance, à condition qu'ils luy réveleroient la plus véritable ſituation des affaires d'Ormus, & qu'en meſme-tems ils luy diroient, ſi celuy qui avoit été auteur de l'injure qu'il avoit receuë, commandoit toûjours dans Calajate. Les Députez l'ayant inſtruit de tout ce qu'il deſiroit apprendre, & s'étant retirez, Albuquerque entra dans le port comme dans

Les Calajats tâchent de ſe juſtifier.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

un lieu dont il croyoit que le ſeul bruit de ſon arrivée, & la terreur qu'il y avoit répanduë, luy avoient frayé le chemin ; mais la reception qu'on luy fit, ſe trouva bien différente de celle qu'il s'étoit promiſe. Le Gouverneur ſortit de la ville à la teſte de toute ſa garniſon, & s'oppoſa à la deſcente des Portugais. Il fallut donc en venir aux mains avec ces Inſulaires, qui ſe battirent d'abord en braves gens ; mais comme les Portugais les repouſſerent juſque dans un Temple bâti ſur le bord de la mer, les Barbares en ſortirent avec plus de précipitation & de deſordre qu'ils n'y étoient entrez, pour ſe ſauver dans leur ville.

Le Gouverneur de cette ville fait une ſortie.

Fuite des Calajats.

Les Portugais qui ne perdoient pas de veuë leurs ennemis, dans les differens mouvemens que la peur leur faiſoit faire, les pourſuivirent avec la meſme chaleur quand ils ſortirent du Temple pour ſe renfermer dans Calajate. Ils y ſeroient meſme entrez peſle-meſle avec eux, ſi la nuit ne fuſt ſurvenuë, & ſi Albuquerque n'euſt fait ſonner la retraite, de crainte que les troupes ne s'engageaſſent dans la ville, & que les habitans retranchez dans leurs maiſons, ne leur fiſſent un mauvais parti. Les Portugais s'emparerent du Temple, & poſerent des corps de garde dans les environs, juſqu'à ce que le jour euſt paru, pour commencer à battre Calajate.

Mais les Calajats avoient prévenu par une ſeconde fuite, les malheurs qui auroient accompagnez le ſac de leur ville, puis qu'ils en ſortirent pendant la nuit ; de ſorte que les Portugais s'en rendirent maîtres ſans courir aucun riſque, & qu'ils la pillerent à loiſir. Cela ſe paſſa avec tant de précaution de la part d'Albuquerque, en cas que les ennemis qui s'étoient retirez dans les montagnes, revinſſent à la charge, comme effectivement ils le firent, que quand les Barbares voulurent faire de nouveaux efforts pour chaſſer les Portugais, ils furent toûjours repouſſez avec beaucoup de dommage, puis qu'on mit le feu dans la ville, & dans tous les vaiſſeaux qui ſe trouverent dans le port.

Priſe & pillage de Calajate.

Albuquerque ayant tiré une pleine vengeance des Calajats, s'embarqua pour Ormus. Il arriva dans le port

de

de cette ville, avec les meſmes intentions qu'il étoit allé à Calajate ; puiſqu'il n'avoit pas moins de ſujet de ſe plaindre des Ormuſſiens : auſſi ne garda-t-il aucunes meſures avec eux. Il fit canonner leur ville dés qu'il ſe vit en état de l'entreprendre avec quelque ſorte de ſuccés, & l'allarme qu'il porta parmi les peuples, paſſa juſque dans le Palais du Roy, ce lieu n'étant plus, comme autrefois, un abri certain contre les entrepriſes des ennemis. Zeifadin qui jugea par de tels commencemens, que la guerre s'alloit rallumer plus vivement entre les Portugais & luy, s'il n'en prévenoit les ſuites, aſſembla ſon Conſeil pour délibérer ſur le parti qu'il avoit à prendre. On n'y trouva point de meilleur expédient que de communiquer à Albuquerque, les memoires qu'Almeida avoit envoyez à Atar, par leſquels il l'aſſeuroit, que quand le Roy de Portugal ſçauroit la guerre qu'Albuquerque avoit déclarée à celuy d'Ormus, il la déſavoüeroit entiérement, pour marque que cette entrepriſe avoit été faite ſans le conſentement d'Emanuel. Almeida ajoûtoit encore par ſes meſmes mémoires que cet Officier, c'eſt ainſi qu'il parloit d'Albuquerque, n'avoit aucun ordre d'en uſer de cette maniere avec les Princes qui le recevoient dans leurs Etats, & qu'enfin il étoit ſeul, le Vice-Roy des Indes Orientales, qui en cette qualité eut droit, ou de faire la guerre à Zeifadin, ou de conclure la paix avec luy. Sur ce principe, il s'offroit à traiter une nouvelle alliance avec le Roy d'Ormus, & s'engageoit à la faire ratifier par le Roy ſon Maître, & à mettre par là tous les Etats de Zeifadin à couvert des inſultes qu'Albuquerque recommençoit à ſon égard.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Canonnement d'Ormus.

Zeifadin ſe juſtifie auprés d'Albuquerque.

Almeida écrit au déſavantage d'Albuquerque.

Albuquerque outré de l'affront qu'on luy faiſoit par ces mémoires qui attaquoient ſa réputation, & qui traverſoient ſes deſſeins, loin de changer la réſolution qu'il avoit formée d'inquiéter le Roy d'Ormus, devint encore moins traitable que peut-eſtre il n'euſt été. Il redoubla ſes attaques ; il deſcendit dans un bourg appellé Nabanda, ſitué en Terre Ferme, & dépendant du Royaume d'Ormus ; il y entra & le mit en feu. Non content d'y avoir exercé de telles hoſti-

ANS DE J. CHRIST. 1508.

litez, il combla les puits, ſçachant qu'ils fourniſſoient de l'eau à la plus grande partie de l'Iſle d'Ormus.

Les choſes étoient dans ces termes, quand on donna avis à Albuquerque, que deux Capitaines du Sophi eſcortoient un convoy de vivres, qu'on avoit deſſein de jetter dans Ormus. A cette nouvelle, le Géneral mit à la voile; il atteignit les vaiſſeaux où étoient ces vivres; il les combattit, & les réduiſit à ſe ſauver. Du meſme pas, il envoya Jacques Mello dans l'Iſle de Lara, qui eſt ſur les limites de la Caramanie, avec ordre d'y faire le dégaſt, & d'en détruire pareillement tous les puits. Mello partit dans la meilleure diſpoſition du monde, pour éxecuter les ordres qu'il avoit receus; mais le déſir qu'il eut de ſe ſignaler par quelque action d'éclat, en faiſant plus qu'il ne devoit, l'emporta plus loin qu'il ne falloit dans ſa route, & il fut envelopé par les Maures. Les combats qu'il fut obligé de ſoutenir à différentes repriſes luy coûterent la vie, & à la plûpart de ſes gens. Le reſte de l'équipage ne ſe tira de ce danger, que par un coup de vent qui le déroba à la fureur des ennemis.

Albuquerque ſe vange par des hoſtilitez.

Mello reçoit ordre d'aller à Lara.

Mort de Mello.

Lors qu'Albuquerque eut canonné Ormus, il reprit la route de Cananor. Ce fut alors qu'il fut fait Vice-Roy des Indes à la place d'Almeida, que le Roy rappelloit en Portugal. Ces deux Capitaines s'étant rencontrez en Cananor, ſe donnerent d'abord quelques marques d'amitié, que l'on attribua uniquement à leur politique, on en vit peu de tems aprés les effets. Almeida qui avoit receu des ordres de la Cour pour retourner en Portugal, en parla à Albuquerque, & luy témoigna qu'il ne pouvoit y obéïr dans le tems qu'on luy preſcrivoit, n'étant pas juſte, diſoit-il, qu'on le privaſt de l'honneur qu'il devoit avoir, de terminer dans le cours de cette année, la guerre qu'il avoit commencée contre le Roy de Calécut. Il alléguoit auſſi les grandes dépenſes qu'il avoit faites pour l'équipage de la flotte, dont il avoit été créé Géneral; & comme il n'avoit point d'autre dédommagement à eſpérer que la gloire d'avoir réüſſi dans cette entrepriſe, il ſe flattoit que du moins, on luy laiſſeroit recueillir le

Albuquerque eſt crée Vice-Roy aux Indes.

fruit de ſes travaux. Enfin il ajoûtoit, que la perte qu'il avoit faite de ſon fils, luy étoit toûjours preſente, & nouvelle, & qu'il ne pouvoit partir ſans la vanger par quelque action d'éclat. ANS DE J. CHRIST. 1508.

La chaleur avec laquelle Almeida expoſa ces différens motifs, n'empêcha pas Albuquerque de luy témoigner, que ces raiſons ne luy paroiſſoient pas aſſez ſolides pour réſiſter aux ordres de la Cour, & pour le diſculper dans l'eſprit du Roy. Il eſſaya de luy faire comprendre, que la ſeule gloire d'avoir commencé à réduire les ennemis d'Emanuel, devoit l'emporter ſur toutes ſortes de conſidérations d'intereſt & d'honneur, qui luy ſeroient particuliéres, & qu'ainſi, il ne devoit pas balancer davantage à obéïr, en luy abandonnant le ſoin de continuer la guerre qu'il avoit commencée, ce qu'il ſe promettoit de faire heureuſement, puiſqu'il marcheroit ſur ſes traces, & qu'il agiroit ſur ſes mémoires, pourveu qu'il le miſt en état de les ſuivre & de les éxecuter.

Cette différence de ſentimens entre les deux principaux Chefs de l'armée navale, partagea les Officiers & les ſoldats. Ceux qui avoient ſuivi Almeida dans les premiéres guerres qu'il avoit faites, demeurerent attachez à ſes intereſts. Les autres qui avoient ſervi ſous Albuquerque dans les derniéres campagnes, groſſirent le nombre de ſes partiſans. Une ſi grande diviſion auroit pû faire éclater l'inimitié, parmi des gens qui devoient n'avoir qu'un meſme eſprit & qu'un meſme cœur, ſi les deux Géneraux euſſent été capables de paſſer à de plus grandes extrémitez que celle de la froideur. Cela dura juſqu'à ce qu'Almeida, qui avoit toûjours commandé la flotte, ſe diſpoſaſt à ſe remettre en mer. Albuquerque, au lieu de s'y oppoſer, comme il le pouvoit faire, ſe contenta d'employer des amis communs pour propoſer à Almeida de ſe joindre l'un à l'autre, puis que tous deux, ils ne devoient avoir que les meſmes intentions; mais Almeida, qui ne vouloit point avoir ni de concurrent, ni d'égal, l'en fit remercier par ceux qui luy en parlerent; de ſorte qu'Albuquerque aima mieux ſe retirer

Les Portugais ſe partagent entre Almeida & Albuquerque.

Almeida ſe remet en mer.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

à Cochin, pour reſver à loiſir ſur le tort qu'on luy faiſoit, que d'entrer dans une plus grande diſcuſſion avec Almeida, eſpérant que la Cour rendroit juſtice à celuy à qui elle étoit deuë.

Retraite d'Albuquerque à Cochin.

Almeida partit donc avec une flotte compoſée de dix-neuf vaiſſeaux bien équipez, ſur leſquels il avoit treize cens Portugais, & quatre cens Cochinois de troupes reglées. Il alla d'abord inſulter quelques bâtimens Calécutains qui étoient à l'ancre dans le port de Comori. Le combat qu'il fut obligé de rendre, coûta fort cher à l'un & à l'autre parti; mais Almeida ayant accroché les navires ennemis, les pilla & les brûla ſur le rivage. Il deſcendit enſuite dans l'Iſle d'Anchedive, où il fit aiguade; de là il tira vers la ville de Dabul, dans le Royaume de Decan, dépendante du Prince Sabaja, l'un des alliez de Hocen, & du Roy de Calécut.

Nouveaux exploits d'Almeida.

Dans le tems que la flotte d'Almeida étoit ſur le point d'entrer dans le port de Calécut, Pélage de Souſa, Capitaine Portugais, ſous prétexte d'aller faire aiguade, mit pied à terre ſans en avoir ordre d'Almeida. Les Dabulois qui ne s'attendoient pas à cette irruption, le repouſſerent. Comme ces peuples étoient déja mécontens des Portugais, à cauſe de quelques deſordres qu'ils avoient faits dans le païs, & que Souſa, loin de leur en faire quelque ſatisfaction les bruſquoit, ſans conſiderer qu'ils étoient en trop grand nombre pour en venir aux voyes de fait avec eux, ils en furent tellement irritez, qu'ils firent main baſſe ſur les Portugais, & qu'ils tuerent Souſa.

Pendant que la flotte étoit à l'ancre, Almeida qui vouloit finir ſa Vice-Royauté par quelque action d'éclat, ſe propoſa de tirer vangeance de la perfidie que Sabaja avoit eu intention de faire aux Portugais, lors qu'il chercha les moyens de s'emparer de la Forteresſe d'Anchedive. L'occaſion ne s'étant point encore préſentée de faire connoiſtre à ces Barbares, qu'il étoit dangereux de devenir les ennemis des Portugais, & que toſt ou tard, ils ſçavoient punir ceux qui étoient de ce nombre, Almeida réſolut d'attaquer la ville de Dabul, qui dépendoit de Sabaja, & qui eſt ſituée ſur la coſte de

Decan, & ſur un grand fleuve; ce port eſt célebre par le grand abord des Négocians que la proximité de la mer y attire. Almeida ayant propoſé ſon deſſein à ſes Officiers, fit ſonder le gué du havre pendant la nuit, & ſur le rapport de ceux qui en eurent la commiſſion, il profita dés le lendemain, du vent & de la marée qui luy étoient favorables, & entra dans ce port en ordre de bataille. ANS DE J. CHRIST. 1508.

Almeida ſe diſpoſe à attaquer la ville de Dabul.

Les galéres formoient l'avantgarde de ſa flotte, & les caravelles qui les ſuivoient, étoient ſoutenuës des plus grands vaiſſeaux & de leurs eſquifs, qui compoſoient l'arriéregarde. Cette action, toute témeraire qu'elle fut, penſa déconcerter les Barbares, qui ne pouvoient ſe perſuader, qu'un homme qui ſçavoit la guerre, oſaſt affronter avec ſi peu de monde, & un ſi petit nombre de navires, un port rempli de vaiſſeaux de guerre, & défendu par un Château, dont la garniſon montoit à prés de ſix mille hommes. Ce fut néanmoins ce qu'Almeida entreprit avec tant d'audace, & ce que le Gouverneur de Dabul ne regarda qu'avec mépris; puis qu'au lieu de faire tranſporter dans le Château, comme dans un lieu de ſeureté, les plus prétieux effets de la ville, il invita les Dames à eſtre ſpectatrices de cette action, dont il prétendoit leur faire un régale aux dépens des Portugais, qu'il tenoit pour vaincus avant qu'il euſt commencé à les combattre. Cependant, Almeida qui avoit fait deſcente, faiſoit battre la ville avec ſa vigueur ordinaire, & l'on eſcarmouchoit de part & d'autre en attendant l'occaſion du combat. Cette occaſion ſe préſenta bientoſt aprés: les ennemis firent une ſortie, où le Gouverneur ſe trouva, & où il paya bien de ſa perſonne. Ses troupes, à ſon exemple, combattirent avec une valeur extraordinaire, & par leur vigoureuſe réſiſtance le combat fut fort long, & la victoire long-tems incertaine. Les Portugais ne les attaquoient pas avec un moindre courage, que celuy qu'ils trouvoient dans leurs ennemis; mais le Gouverneur & la plûpart de ſes principaux Officiers ayant été tuez dans cette action, les Barbares ſe découragerent. Quand ils ſe virent ſans Commandant, &

Mépris du Gouverneur de Dabul.

Mort de ce Gouverneur, & défaite de ſes gens.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

preſque ſans Officiers, ils ſongerent plûtoſt à ſe ſauver, qu'à ſe défendre.

Les Portugais les voyant en déroute, les pourſuivirent juſque dans la ville de Dabul. Ils y entrerent confuſément avec eux, paſſerent au fil de l'épée tous ceux qui ſe trouverent expoſez à leur premiére fureur, ſans avoir aucun égard, ni au ſexe ni à l'âge, & pillerent les maiſons, aprés avoir tué ceux qui leur en diſputoient l'entrée. Parmi tant d'horreur & de carnage, Almeida fit ſonner la retraite pour prévenir les ſurpriſes que l'on fait ordinairement en ces ſortes d'occaſions; mais la plûpart des ſoldats emportez par l'avidité du pillage, négligeant d'obéïr au coup du tambour & au ſon de la trompette, Almeida ſe vit contraint de faire mettre le feu aux maiſons les plus conſidérables de la ville, pour faire revenir ſes gens au drapeau. Les Portugais y perdirent beaucoup moins de monde que les Barbares; mais ils eurent plus de deux cens bleſſez que l'on fit tranſporter ſur les vaiſſeaux, à meſure que l'on y conduiſoit les munitions de guerre & de bouche, que l'on trouva dans Dabul.

Pillage de Dabul.

1509.

Quand Almeida ſe fut rafraîchi dans ce port, il mit à la voile au commencement de cette année. Il rangea la coſte, leva les tributs que l'on devoit à Emanuel, entra enſuite dans une riviére appellée *le Maim;* qui aprés avoir traverſé le Royaume de Cambaja, va ſe perdre dans la mer, & prit la ville de Diu. Hocen qui y étoit alors, averti de l'approche d'Almeida, fit mettre à la voile pour le prévenir, & pour luy livrer combat. La flotte ennemie étoit compoſée des vaiſſeaux d'Egipte & de Diu, & accruë par pluſieurs brigantins venus de Calécut, ce qui faiſoit en tout plus de cent bâtimens, ſur leſquels on avoit mis les troupes tirées des garniſons des places pour en renforcer les équipages. Quoique cette flotte fuſt beaucoup ſupérieure à l'armée navale des Portugais, Jaz Gouverneur de Diu, s'oppoſa aux deſſeins de Hocen; il fut d'avis d'attendre que les Portugais approchaſſent du port, où ils ne pouvoient faire de deſcente, s'ils n'eſſuyoient le feu des vaiſſeaux qui étoient

Almeida tourne vers Diu.

à l'ancre, celuy des batteries dreſſées ſur le rivage, & enfin le canon de la place. ANS DE J. CHRIST. 1509.

Bien que ce conſeil fuſt plein de ſageſſe, les Barbares en murmurerent par le déſir qu'ils avoient de combattre, à cauſe de leur ſupériorité. Cette inégalité de forces n'empêchoit pas qu'Almeida ne le ſouhaitaſt auſſi de ſa part, & comme il n'attendoit que l'occaſion pour aller aux ennemis, il ſe ſervit de celle du vent en attendant la marée; mais le vent ayant changé avant qu'il ſe fuſt mis à la mer, il changea auſſi de deſſein, & fit caler la voile, pour ne pas donner contre un banc, qui ſéparoit la flotte ennemie d'avec la ſienne. Leur éloignement n'étoit pas néanmoins aſſez grand pour les empêcher de ſe canonner l'une l'autre; ce qui dura juſques à la fin du jour: cependant Almeida, qui s'occupoit à poſter ſes gens, & à les animer par de petits diſcours, leur éxageroit la crainte où les Barbares paroiſſoient eſtre, puis qu'au lieu de marcher à ſa rencontre, comme il y avoit grande apparence qu'ils le duſſent faire, ils s'étoient retranchez dans leur port, & ſous le canon de Diu. Il délibera enſuite avec ſes Officiers, ſur la maniére de commencer le combat, & leur propoſa de le faire par l'attaque de l'Amiral ennemi, à laquelle il vouloit commander en perſonne; il reſerva ſes autres vaiſſeaux pour occuper le reſte de la flotte des Barbares, tandis qu'il ſeroit aux priſes avec Hocen; mais les Officiers, loin d'approuver ce deſſein, repréſenterent à Almeida, que ce ſeroit trop haſarder que d'aller d'abord à l'Amiral, & que ſi par malheur il ſuccomboit dans une affaire auſſi incertaine que paroiſſoit celle-là, ce déſavantage ſeroit capable de faire tomber ſes gens dans le découragement, & de leur faire croire, que quand ils verroient leur Géneral repouſſé, ils ſeroient défaits avant qu'ils euſſent combattu. Cette opinion prévalut à celle d'Almeida, & l'on choiſit Vaſco Pereira, pour en venir à une action d'où dépendoit tout le ſort de la bataille.

On ſe diſpoſe de part & d'autre à une action.

Hocen, qui de ſon coſté donna ſes ordres, fit avancer pluſieurs grands vaiſſeaux, qui étoient enchaiſnez les uns aux autres, pour mettre à la teſte de ſa flotte, & pour couvrir

ANS DE J. CHRIST. 1509.

l'Amiral où il devoit combattre; il diſpoſa les galéres & les brigantins, pour eſtre ſur les aîles de la flotte, d'où ils devoient ſortir de tems en tems, pour donner ſur les vaiſſeaux Portugais, quand le combat ſeroit engagé. Les autres bâtimens de Cambaja rangeoient la coſte, & voguoient terre à terre, pour s'oppoſer aux attaques que l'on pourroit faire de ce coſté là.

Almeida jugeant par la contenance des ennemis, que les armées en viendroient bientoſt aux mains, donna le ſignal du combat. Le bruit des tambours & des trompettes, confondu avec celuy du canon, & les cris qui s'élevoient dans l'une & dans l'autre armée, augmentoient l'ardeur & le courage des ſoldats. Pereira fut donc celuy qui commença la premiére attaque; Mello le ſeconda, & pluſieurs autres Capitaines le ſuivirent. Le feu qui ſe fit de part & d'autre fut violent, & quoique le canon des Portugais fuſt bien ſervi, toutefois celuy des Barbares les incommoda beaucoup; parce qu'outre l'artillerie des vaiſſeaux ennemis, il leur fallut encore eſſuyer celle de la Tour & des remparts de Diu. Ce fut dans cette derniére occaſion que Pereira perdit par un ſeul coup de canon, dix de ſes meilleurs matelots, qui ſervoient la grande voile de ſon bord; mais ce malheur ni la réſiſtance des ennemis, ne luy firent point changer la réſolution qu'il avoit formée d'accrocher le vaiſſeau d'Hocen. Tout ſembloit le mener à ſon deſſein; ſes gens combattoient toûjours avec la meſme ardeur, & les ennemis qui ſe voyoient ſur le point d'en venir aux coups de main, ne ſe défendoient plus avec le meſme courage. Hocen qui en prévoyoit les conſéquences, voulut les prévenir en détachant un de ſes navires, pour charger en poupe le vaiſſeau de Pereira, tandis qu'il continueroit à le battre en flanc & de front; mais ce Capitaine Portugais, qui dans la plus grande chaleur de l'action, ne laiſſoit pas d'obſerver la manœuvre des ennemis, fit canonner le bâtiment qui le battoit en poupe, & il le coula à fond. Henry Machado fut tué dans ce combat, & Pereira qui receut un coup de fléche à la gorge, en voulant lever ſon caſque; en mourut trois

Mort de Machado & de Pereira.

trois jours aprés. Les ſoldats, au lieu de perdre courage, en perdant leur Capitaine, parurent encore plus animez à vanger ſa mort dans le ſang de leurs ennemis. François Tavora prit auſſitoſt le commandement du vaiſſeau de Pereira; il accrocha celuy d'Hocen, & ſauta dedans. L'intrépidité avec laquelle les Portugais ſe comporterent dans cette action; le carnage qu'ils avoient déja fait, & la terreur qu'ils avoient répanduë parmi les Barbares, réduiſirent Hocen à ſe jetter dans un eſquif, & à ſe retirer auprés du Roy de Cambaja, pour ne point s'expoſer au chagrin de Jaz, qui par un manque de bonne foy aſſez fréquent chez ces peuples, l'auroit indubitablement livré aux Portugais. Pierre Baretto s'attacha à un des grands navires de la flotte ennemie, & le gagna. Antoine de Camps en prit un autre, pendant que George Mello, qui avoit le vent ſur les vaiſſeaux de Cambaja, tomba ſur ceux qui ſe trouverent ſous ſon canon, & les coula à fond. D'un autre coſté, Pierre Canus en avoit accroché un, dans lequel il étoit ſauté avec trente-huit ſoldats; mais ayant eu affaire à des gens plus déterminez, & en plus grand nombre que ceux des autres bâtimens, qui ſe défendirent beaucoup mieux, il receut un coup de ſabre ſur la teſte dont il mourut, & ſi l'on n'avoit pas ſecouru les Portugais qui l'avoient ſuivi, ils y ſeroient tous péris, au lieu qu'avec le ſecours qu'on leur donna, ils ſe rendirent maîtres de ce bâtiment & de tout ſon équipage.

ANS DE J. CHRIST. 1509.

Mort de Canus.

Le reſte de la flotte fut entiérement diſſipé par le grand feu que fit Almeida. Les vaiſſeaux qui purent prendre le large ſe ſauverent; les autres qui ſe trouverent les plus proches du bord, débarquerent leurs équipages pour ſe retirer dans les montagnes. Jaz ne pouvant joindre les vaiſſeaux qui faiſoient force de voiles pour ſe ſauver, & voyant que ſa défaite étoit inévitable s'il ne rallioit les fuyars, & s'il ne ſe faiſoit conduire à terre, raſſembla une bonne partie de ceux que la terreur avoit diſperſez. Comme il falloit joindre la force à l'autorité, pour les faire retourner au combat, il fit faire main baſſe ſur ceux qui refuſoient d'obéir à ſes

Défaite de la flotte ennemie.

Jaz fait un ralliement des fuyars.

ANS DE J. CHRIST. 1509.

ordres ; de ſorte que ſes ſoldats, qui tomboient dans un plus grand danger que celuy qu'ils venoient d'éviter, reprirent les armes, & ſe défendirent comme des gens que le déſeſpoir faiſoit agir ; mais cela ne fut pas de longue durée.

Les Calécutains ayant été témoins de cette défaite, s'eſtimerent fort heureux de ne s'y voir pas envelopez, & rélâcherent vers Calécut ; tandis que les plus grands navires de Jaz, & les galéres de Hocen, gagnerent l'embouchure du fleuve. Rodrigue Soarez, qui pourſuivoit ces galéres en atteignit deux, il les combattit, les gagna, les fit attacher à la poupe de ſon bâtiment, & les mena comme en triomphe à Almeida.

Retraite des Calécutains.

Les Barbares qui ſe voyoient battus de toutes parts, & qui n'attendoient aucun quartier des Portugais, ſe précipiterent dans la mer, pour prévenir la honte d'eſtre vaincus, ou plûtoſt pour ſe dérober au malheur de tomber ſous la dure ſervitude de leurs vainqueurs. Il ne leur reſtoit donc plus de cette formidable flotte que quelques barques, mais ſans défenſe & entiérement hors de combat, & un de leurs premiers vaiſſeaux, qui juſque là avoit ſoutenu le plus vigoureux choc des Portugais. Il eſt vray que l'on n'avoit rien épargné pour mettre ce bâtiment à l'épreuve de l'eau & du feu ; il étoit un des plus longs que l'on euſt encore veus ; ſa force égaloit ſa grandeur. Le corps de ce navire étoit relié de cercles de fer, attachez avec de gros cloux, & couvert de pluſieurs cuirs de bœuf préparez ; ce qui le rendoit preſque impénetrable aux coups de feu. L'équipage répondoit à la conſtruction de ce bâtiment, & les Barbares le regardoient, comme devant eſtre l'écueil des plus grands efforts de leurs ennemis.

Les Portugais, qui de leur coſté eſtimoient leur victoire imparfaite, s'ils ne gagnoient ce vaiſſeau, dans la force duquel les ennemis avoient mis toute leur eſpérance, l'attaquerent avec une vigueur incroyable ; mais les Barbares s'y défendoient d'une maniére à faire craindre aux Portugais d'échoüer dans cette entrepriſe ; de ſorte qu'ils furent ſur

ANS DE J. CHRIST. 1509.

le point de diſcontinuer leurs attaques, quoique leur canon fuſt mieux ſervi qu'il ne l'avoit encore été ; mais ni la perte qu'ils avoient faite d'un aſſez grand nombre de leurs gens, ni la fermeté de leurs ennemis, ni la force du bâtiment ennemi, ne furent point capables de les rebuter du deſſein qu'ils avoient formé, ou de prendre ce vaiſſeau, ou de le couler à fond. Ce fut par une ſi vive perſéverance qu'ils en vinrent à bout ; ce bâtiment ayant été percé en pluſieurs endroits, coula à fond malgré la prompte & pénible manœuvre que l'on fit pour pomper l'eau qu'il faiſoit de toutes parts. Dans cette extrémité, la plus grande partie des matelots & des ſoldats ſe jetterent à la mer, de peur de mourir par les mains des Portugais ; ce qu'ils n'éviterent pas néanmoins, car ils furent aſſommez à coups d'avirons & de ſabres.

Priſe du meilleur vaiſſeau des ennemis.

Quoique ce combat euſt duré depuis midy juſqu'au ſoir, les Portugais n'y firent qu'une médiocre perte de leurs gens, en comparaiſon des ennemis ; on leur tua prés de quatre mille hommes, parmi leſquels il y avoit plus de huit cens Mamelucs, qui étoient ſur les vaiſſeaux.

Almeida par un excés de géneroſité, voulut abandonner à ſes gens le butin que l'on y fit ; bien qu'il conſiſtaſt en une aſſez grande quantité d'or, & de riches étoffes de ſoye ; il ne ſe reſerva que trois étendars du Sultan, où par dériſion, l'on avoit repréſenté la priſe de Jéruſalem, & le Myſtére auguſte de nos autels. Emanuel, à qui Almeida envoya ces étendars, les fit porter avec grande céremonie dans l'Egliſe de Tomar, pour y réparer l'injure faite à la Religion, & pour conſacrer le ſouvenir de cette victoire ſi avantageuſe aux Portugais, par le progrés qu'ils firent dans les Indes, & ſi célebre par tout ce que les Hiſtoriens en ont rapporté dans leurs ouvrages. Le ſeul Paul Jove, qui étoit contemporain, & qui avoit commencé à écrire les motifs de cette guerre, quitta la plume dans le tems que l'épée des Portugais luy fourniſſoit fréquemment de grandes & de belles matiéres ; ce qui donna une honteuſe atteinte à la réputation de cet Auteur, dont on ſçait que l'eſprit & le zéle ne ſe

Caractere de Paul Jove.

ANS DE J. CHRIST. 1509.

régloient que ſur les libéralitez des Princes, mais qu'il abandonnoit au ſilence & à l'oubli, dés qu'ils diſcontinuoient leurs bienfaits.

Bien que les ennemis ne fuſſent pas en état de rien entreprendre durant la nuit, Almeida eut la précaution de ne pas laiſſer ſa flotte dans le port de Diu. D'un autre coſté, Jaz qui ſçavoit le riſque qu'il couroit de tomber au pouvoir des Portugais, envoya faire des propoſitions de paix à Almeida, par un Maure nommé Cidialle. Par ces propoſitions, Jaz s'offroit à reconnoiſtre le Roy de Portugal pour ſon Souverain, & ſuppliоit Almeida, de porter ce Prince à luy pardonner s'il avoit oſé luy faire la guerre.

Jaz envoye faire des propoſitions à Almeida.

Almeida, qui ne s'en tenoit pas à une ſoumiſſion de vive voix, & à quelques foibles ſermens de fidelité, leſquels ne rouloient que ſur de fragiles promeſſes, luy fit ſçavoir qu'il ne pouvoit entendre à la paix, s'il ne luy envoyoit les vaiſſeaux Egiptiens qui s'étoient ſauvez durant le combat; s'il ne luy rendoit tous les Portugais qui étoient priſonniers à Chaül; s'il ne luy livroit Hocen avec les principaux Officiers des troupes du Sultan, & enfin, s'il ne s'engageoit à fournir à ſa flotte toutes les munitions dont elle auroit beſoin.

Almeida les accepte; mais à de dures conditions.

Jaz trouva ces conditions trop dures pour y ſouſcrire auſſi aveuglément qu'Almeida l'éxigeoit de luy. Il conſentit à luy rendre les Portugais que l'on avoit faits priſonniers; à luy envoyer les vaiſſeaux qu'il demandoit, & à faire donner à ſes gens toutes les proviſions qui leur ſeroient néceſſaires; mais il ne put ſe réſoudre à luy livrer Hocen, & les autres Officiers Sultans qui avoient porté les armes ſous ſes ordres, & qui s'étoient mis ſous ſa protection. Il luy manda que ſi la paix ne ſe pouvoit faire qu'à ces conditions, il aimoit mieux tomber dans la plus honteuſe ſervitude, & s'expoſer à la plus ignominieuſe mort, que de faire une lâcheté ſi indigne d'un homme de guerre.

Belle réponſe de Jaz.

Almeida qui avoit demandé le plus pour avoir le moins, & qui ne s'attendoit pas d'obtenir tout ce qu'il avoit demandé, approuva les ſentimens de géneroſité où Jaz luy parut, & s'en tint aux conditions offertes par ce Gouver-

neur, qui de ſa part s'en aquitta avec beaucoup d'honneur & d'éxactitude,& ſur ce fondement là on fit la paix. Aprés cette concluſion, Almeida envoya Antoine Norogna à Socotora, avec deux navires chargez de toute ſorte de munitions pour ravitailler la Citadelle ; il ordonna à Triſtan Agao, l'un de ſes Capitaines, de faire équiper deux des meilleurs vaiſſeaux que l'on avoit gagnez ſur les Barbares, & de prendre enſuite la route de Cochin. Quant à luy, il rangea la coſte entre Diu & Cochin ; il ne voulut pas aſſiéger Diu pour ne point troubler la bonne intelligence établie entre le Roy de Portugal & celuy de Cambaja, & leva en paſſant tous les tributs deûs à Emanuel, ce que nul Prince n'oſa luy refuſer, parce que le bruit de ſa réputation, & celuy de ſa derniére victoire, l'avoient rendu formidable dans les Indes.

ANS DE J. CHRIST. 1509.

Almeida paſſa de là en Cananor, où il fit éxecuter à mort tous les ſoldats Perſans qu'on avoit faits priſonniers. Cette conduite étoit trop inhumaine, & trop contraire à la Nobleſſe du procedé qui y régnoit parmi les gens de guerre, pour n'eſtre point blâmée d'une commune voix. Ce Général reconnut ſa faute, & n'y trouva point d'autre remède, que de quitter le Cananor, & de s'en aller à Cochin, où Albuquerque s'étoit retiré. Trimumpara qui en étoit Roy, receut Almeida avec de grands applaudiſſemens ſur ſes derniers exploits. Albuquerque ne ſoutint qu'avec une peine ſecrette les honneurs que l'on fit à Almeida ; la jalouſie de ces deux Capitaines les ayant rendus ennemis, ſans que leur inimitié euſt éclaté, ni par des paroles ni par des actions. Leurs ſeuls partiſans faiſoient plus ou moins valoir les qualitez de celuydont ils appuyoient la cauſe, & la chaleur avec laquelle ils en parloient en toutes rencontres, perſuadoit qu'ils agiſſoient plus pour leur intereſt particulier que pour celuy de ces deux Généraux. Les uns donnoient Albuquerque pour un homme violent, emporté, & incapable de ménager les conqueſtes des Portugais dans les Indes, ſi on luy en confioit la Vice-Royauté ; ils ajoûtoient que ſous prétexte du bien public, il étoit d'un caractére à

Exceſſive rigueur d'Almeida.

Jalouſie d'Albuquerque ſur les honneurs qu'on fait à Almeida.

Sentimens des partiſans de ces deux Généraux.

ANS DE J. CHRIST. 1509.

tout ſacrifier pour ſa gloire, pourveu que par là il ſe fiſt une grande réputation. Les autres diſoient qu'Almeida étoit trop entreprenant; qu'il donnoit tout au haſard; qu'il prodiguoit le ſang des ſoldats, & que ſans la valeur des Portugais, & ſans les efforts preſque incroyables qu'ils avoient faits devant Diu, pour ſauver leur flotte expoſée au plus grand péril qu'elle euſt jamais couru; elle y ſeroit infailliblement périe. Qu'au reſte, il ne méritoit pas les applaudiſſemens qu'il en avoit receus de tous coſtez; que le ſuccés de ſes armes en cette occaſion devoit eſtre regardé comme un effet de ſon bonheur, & non comme un fruit de ſa prudente conduite, & qu'enfin, il avoit haſardé trop inconſidérement l'honneur de la Nation, la fortune & la vie de ceux qui ſervoient ſous ſes ordres, pour en recueillir de ſi grands avantages, & pour s'en glorifier avec tant de préſomption.

Tels étoient les ſentimens de ceux qui ſe meſloient de caractériſer ces deux grands hommes. Comme ils ne pouvoient ignorer ce qu'on diſoit d'eux, & qu'il étoit dangereux pour le ſervice du Roy, que toute la flotte reconnuſt en meſme-tems deux Généraux, Albuquerque qui avoit receu de la Cour les proviſions de la Vice-Royauté des Indes, les notifia à Almeida, & le fit ſommer de luy remettre la Citadelle de Cananor, & le gouvernement des Indes. Almeida y conſentit en apparence, pour ne point réſiſter ouvertement aux ordres du Roy; mais il employa ſecrettement le reſte de ſon autorité pour s'aſſeurer de la perſonne d'Albuquerque, & le fit mener dans la Citadelle de Cananor, ſous prétexte que les Portugais, déja partagez entre-eux, étoient ſur le point d'en venir aux mains. Sur ces entrefaites, Ferdinand Coutigno, Maréchal du Royaume, & l'un des plus grands Capitaines de ſon tems, vint moüiller devant Cananor, & fut le médiateur du différent entre Albuquerque & Almeida. Auſſitoſt aprés leur reconciliation, Albuquerque prit une pleine & tranquille poſſeſſion de la Vice-Royauté des Indes, & Almeida mit à la voile pour retourner en Portugal.

Albuquerque reçoit ſes proviſions, & les notifie.

Almeida le fait arreſter.

Albuquerque eſt reconnu Vice-Roy, & Almeida s'en retourne en Portugal.

La flotte étant renforcée par quinze vaiſſeaux de guerre, & par trois cens hommes d'équipage que Coutigno avoit amenez, Albuquerque & luy allerent à Cochin. Sitoſt qu'ils y furent arrivez, ils communiquerent à Trimumpara, le deſſein qu'ils avoient formé d'aller faire une deſcente à Calécut. Dans cette veuë, ils en firent venir un Maure nommé Cojebique qui y demeuroit, & qui étoit partiſan ſecret des Portugais, pour s'inſtruire plus particuliérement de l'état de la garniſon, de celuy de la place, & du lieu où étoit Naubeadarim Roy de Calécut. Cojébique n'eut pas plutoſt receu l'ordre, qu'il ſe rendit à Cochin. Il leur dit que ce Prince étoit parti de Calécut, pour marcher contre un Roy de ſes voiſins, à qui il avoit déclaré la guerre, & qu'avant que de ſe mettre en campagne, il avoit renforcé la garniſon de cette ville, qui étoit pourveuë de toutes ſortes de munitions.

ANS DE J. CHRIST. 1509.

C'étoit là le courant des affaires dans les Indes, quand la Reine accoucha à Evora, d'un Infant nommé Alfonſe, & qui depuis fut Cardinal. La joye que cauſa la naiſſance de cet Infant, fut un peu troublée par la nouvelle que l'on receut à la Cour, qu'un Corſaire François, appellé Mondragon, avoit pris un vaiſſeau Portugais richement chargé, qui revenoit des Indes. Emanuel en écrivit auſſitoſt à ſon Ambaſſadeur en France, & luy ordonna de ſolliciter Loüis XII. qui y régnoit, de faire reſtituer le vaiſſeau & les effets qui s'y étoient trouvez, ou d'en faire rendre la valeur, ſuivant les procés verbaux qui en avoient été dreſſez au départ de ce bâtiment pour le Portugal; mais Emanuel n'ayant pas receu une auſſi prompte ſatisfaction ſur cette priſe, qu'il avoit ſujet de l'attendre de Loüis, fit équiper quatre de ſes meilleurs vaiſſeaux de guerre, dont il donna le commandement à Edoüard Pachéco, avec ordre de combattre Mondragon, en quelque lieu qu'il le puſt trouver.

Naiſſance de l'Infant Alfonſe.

Priſe d'un vaiſſeau Portugais, par un Corſaire François.

La diligence de Pachéco fut ſi grande & ſi heureuſe, qu'il découvrit que le Corſaire rangeoit la coſte de Galice, vers le Cap de Finiſtere. Il vogua à ſa rencontre, le joignit & l'attaqua, & aprés un combat fort opiniâtré, il coula à fond

ANS DE J. CHRIST. 1509.

un de ſes vaiſſeaux ; ſe rendit maître des autres ; fit Mondragon priſonnier, & le conduiſit en Portugal. Le Roy ſe voyant amplement dédommagé de la priſe de ſon vaiſſeau par celle des navires de Mondragon, luy rendit la liberté, à condition qu'il ne donneroit plus la chaſſe aux bâtimens qui arboreroient le pavillon de Portugal.

Priſe de ce Corſaire.

Comme les avis que l'on avoit tirez de Cojébique, touchant l'état des affaires de Calécut, ſe trouverent bons, Albuquerque & Coutigno mirent à la voile, & vinrent moüiller dans le port de cette ville. Ils en examinerent les dehors, qu'ils trouverent conformes au plan qu'on leur en avoit donné, & réſolurent de l'attaquer par l'endroit qui leur ſembloit le moins fortifié ; mais les Calécutains avoient réparé ce défaut en poſant pluſieurs corps de garde, & en faiſant des retranchemens au tour du Château où ils avoient envoyé une troupe de gens de reſerve pour s'en ſervir dans l'occaſion. Cette précaution fit d'abord changer les meſures que le Vice-Roy & le Maréchal avoient priſes, parce qu'il falloit aller forcer les ennemis dans le Château, ſitué entre la mer & la ville, avant que de pouvoir approcher de Calécut. N'y ayant donc point d'autre parti à prendre que celuy-là pour faire deſcente, Albuquerque & Coutigno aimerent mieux haſarder cette entrepriſe, que de s'en retourner comme ils étoient venus, ſur tout aprés avoir pénetré juſque dans le port de Calécut. Ils s'approcherent du Château le plus prés qu'ils leur fut poſſible, & l'inſultrerent avec beaucoup de vigueur. Quoique le danger auquel ils s'expoſoient fuſt preſque inévitable, & qu'ils ne viſſent qu'une foible apparence de faire deſcente, toutefois les ennemis furent ébranlez à leur approche. L'intrépidité avec laquelle le Vice-Roy affrontoit ſi indifféremment les périls les plus évidens, leur fit craindre, qu'aprés avoir débarqué ſes troupes, & forcé les premiers corps de garde, il ne les pourſuiviſt avec la meſme chaleur, & pour ne ſe point expoſer à ſa colere, ils abandonnerent leur poſte avant que d'y avoir été attaquez, & ſe retirerent dans le Château, où ils ſe retrancherent. Ce fut alors que le Vice-Roy fit

Albuquerque, & Coutigno attaquent les Calécutains.

deſcente,

descente, qu'il s'empara des corps de garde, que les Calécutains avoient faits, & qu'il alla investir le Château. Comme Albuquerque avoit fait plus de diligence que Coutigno, & qu'il avoit formé une espéce de siége devant cette place, parce qu'elle étoit assez régulierement fortifiée, il se rendit maître des dehors, s'approcha du corps de la place, & fit attacher un petard à la porte.

ANS DE J. CHRIST. 1509.

Descente du Vice-Roy.

Les Calécutains, à qui cette invention étoit inconnuë & nouvelle, se voyant pressez par les Portugais, demanderent quartier; mais on ne le fit à personne: on passa au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva de gens. Le Vice-Roy fit mettre le feu au Château, & cantonna ses gens dans les environs, en cas que les ennemis revinssent pour éteindre cet embrasement.

Il se rend Maître du Château.

Le Maréchal jaloux de ce que cette action s'étoit passée sans qu'il y eust eu aucune part, s'emporta contre Abuquerque; il luy dit des choses fort désobligeantes, & qui interessoient beaucoup le caractére de Vice-Roy. Bien qu'Albuquerque ne fust pas trop endurant, il soutint néanmoins avec beaucoup de patience & de sagesse, l'outrage que Coutigno luy faisoit, & il aima mieux n'en point témoigner de ressentiment, que d'interrompre le cours des armes du Roy. Cependant le Maréchal qui ne trouvoit point d'autre remède à son chagrin, que d'entreprendre quelque chose qui luy acquist une grande réputation, se mit à la teste de huit cens Portugais, & de quelques Indiens. Il prit deux piéces de canon, mena son Trucheman avec luy, fit descente, insulta Calécut, entra dans la ville les armes à la main, investit le Palais du Roy, & le battit avec une vigueur inconcevable.

Le Maréchal entre dans cette ville.

Les Calécutains n'oublierent rien pour se bien défendre, tant pour l'honneur de leur Roy, qu'ils avoient en grande vénération, que pour la conservation de leurs meilleurs effets, qu'ils avoient portez dans ce Palais, comme dans le seul lieu de seureté qui leur restoit. Albuquerque qui connoissoit l'impétuosité de Coutigno, quand il entreprenoit quelque action, prit six cens hommes pour le se-

ANS DE J. CHRIST. 1509.

conder dans cette attaque, dont il n'avoit pas d'ailleurs trop bonne opinion. Il ſe mit à la teſte de ce détachement, & aprés avoir ordonné que l'on conduiſiſt tout l'équipage des vaiſſeaux ennemis dans les ſiens, dont il laiſſa le commandement à Antoine Norogna, & que l'on miſt le feu dans tous les bâtimens qui étoient devant Calécut, il partit en intention d'aller ſoutenir le Maréchal.

Le Vice-Roy va le ſeconder.

Les Naïres qui étoient dans le Palais, intimidez à la veuë des Portugais, qui continuoient leurs attaques, n'oſerent ni leur réſiſter plus long-tems, ni les attendre, & ſe ſauverent dans les montagnes par une route ſouterraine, qui du Palais conduiſoit dans les deſerts. Coutigno, qui n'avoit plus de périls à courir, ni d'ennemis à combattre, entra dans le Palais, dont il ſe rendit le maître ſans que perſonne s'y oppoſaſt, parce que l'épouvante en avoit fait ſortir les Barbares qui l'avoient abandonné. Alors ſes troupes ſe dédommagerent de la fatigue que cette attaque leur avoit donnée, par le pillage qu'elles firent de pluſieurs effets fort précieux, qu'on avoit portez dans ce Palais. Ils étoient en ſi grande quantité, que pour les tranſporter dans les vaiſſeaux avec plus de diligence, les ſoldats avoient quitté leurs armes, ſans que le Maréchal préviſt, ni le retour, ni le ralliement des ennemis.

Le Maréchal s'empare du Palais.

Emanuel Paſſanez, ſage & vieux Capitaine, ne pouvant ſouffrir cette indolence, repréſenta à Coutigno, que la ſortie des Maures étoit moins une fuite, qu'une occaſion de ſe rallier & de raſſembler leurs forces; que s'il ne ſe précautionnoit de longue main, il les verroit revenir lors qu'il s'y attendroit le moins, & qu'ainſi il ne devoit pas différer plus long-tems à poſer des corps de garde aux portes du Palais, & à s'y rétrancher, pour ſe mettre en état de repouſſer les Calécutains, en cas qu'ils vouluſſent y rentrer; mais le Maréchal négligea cet avis. Il ſe perſuada que la terreur qu'il avoit répanduë parmi les Maures étoit ſi grande, qu'ils n'entreprendroient pas de revenir à la charge contre des gens dont ils avoient redouté l'approche juſque derriére leurs murailles. Ainſi il ſe contenta de faire dire au

Sage conſeil de Paſſanez; mais mépriſé.

Vice-Roy, qui étoit reſté dans la ville, d'avancer vers le Palais, quand il le verroit embraſé, pour favoriſer le tranſport des richeſſes qu'on y avoit trouvées. Pendant que le Maréchal ſe préparoit à profiter des avantages de ſa prétenduë victoire, les Calécutains & les Naïres inveſtirent le Palais, & en meſme tems chargerent Albuquerque, ne doutant pas qu'il ne vinſt au ſecours de Coutigno. Quoique le Vice-Roy n'euſt que peu de gens, il ſoutint le grand nombre d'ennemis qu'il avoit en teſte, & s'il n'euſt point été bleſſé de deux coups de fléches & d'un coup de pierre, il ne ſe ſeroit point retiré dans ſes vaiſſeaux. Le Maréchal qui ignoroit qu'Albuquerque fuſt aux mains dans la ville, fit mettre le feu au Palais. Comme il ſe trouva entre cet incendie & le feu des Maures, il n'eut point d'autre parti à prendre que celuy de combattre juſqu'au dernier ſoupir, ce qu'il fit avec une valeur extraordinaire.

ANS DE J. CHRIST. 1509.

Ralliement des Calécutains.

On auroit plus regretté Coutigno, qui perdit la vie dans cette action, ſi l'on n'euſt pas eu ſujet d'attribuer à ſon imprudence la mort de Vaſco Sylveira, celle d'Emanuel Paſſanez, & de pluſieurs autres Officiers & ſoldats, qui ſe ſignalerent dans cette occaſion, & qui payerent de leur vie la faute de ce Commandant. Il eſt vray qu'il en coûta prés de trois mille hommes aux ennemis; mais comme ce n'étoit que de ſimples ſoldats, & que cette perte pouvoit eſtre facilement reparée à cauſe de leur grand nombre, ils s'en appercevoient moins que les Portugais, dont les troupes étoient limitées, & que l'on ne pouvoit augmenter à moins qu'on ne receuſt du renfort du coſté du Portugal, ou de celuy des Alliez.

Mort du Maréchal.

La mort de Coutigno fut ſuivie de la nouvelle qui arriva, qu'Almeida avoit été tué dans le tems qu'il ſe diſpoſoit à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance. Ce Capitaine ayant voulu faire aiguade avant que de le doubler, avoit nommé ceux qui devoient mettre pied à terre dans cette intention, & pour aller acheter des munitions, dont il avoit deſſein de ravitailler ſes vaiſſeaux, juſque là toutes choſes ſe paſſerent fort bien entre les Portugais & les Sauvages;

Mort d'Almeida.

ANS DE J. CHRIST. 1509.

mais la rencontre que les Portugais firent d'un païſan qui conduiſoit des beſtiaux pour en faire l'échange avec eux, fut l'occaſion d'un combat plus ſanglant que ſi l'on euſt été en pleine guerre. Les Portugais joignirent ce païſan, & le menacerent de luy faire violence, ſi de ſon propre mouvement il ne venoit dans leurs navires, & pour l'y engager ils prirent ſes beſtiaux. Cet homme alarmé par la crainte de les perdre, cria au ſecours, & par ſes cris attira les habitans des cabanes qui ſe trouverent ſur cette route. Les Sauvages accoururent auſſitoſt en foule, & n'aborderent les Portugais que pour les charger, ce qui les obligea de ſe défendre. Almeida averti par quelques-uns des ſiens qui étoient retournez dans ſes vaiſſeaux, que le reſte de ſes gens étoit aux mains avec les Sauvages, y alla bien accompagné, en intention d'appaiſer le tumulte, ou de les ſecourir s'il ne pouvoit terminer ce différent par ſa préſence; mais les Sauvages qui ſe virent les plus forts, loin d'écouter Almeida, & de recevoir la ſatisfaction qu'il leur offroit, n'y répondirent que par des outrages. Ils continuerent de charger les Portugais, & tuerent Almeida à coups de fléches. Telle fut la deſtinée de ce grand homme, qui aprés avoir réſiſté à la puiſſance du Sultan d'Egipte, aprés s'eſtre rendu rédoutable pas ſes exploits glorieux, & aprés avoir étonné par le bruit de ſa réputation, la plûpart des Souverains de l'Afrique & des Indes, juſque ſur leur trône, mourut par la main de quelques Sauvages, & ſans avoir receu les honneurs que le Roy ſe promettoit de luy faire rendre à ſon retour en Portugal, où l'on ne ſceut le funeſte dénoüement de ce voyage, que quand la flotte arriva dans le port de Liſbonne.

Oſorius, liv. 6. Maffée, liv. 4. chap. 4. Hiſt. de Thoul. Vaſconcellos. in Emanuel.

1510.

A peine ces guerres furent-elles finies, que Jacques Lopez de Sequeria, qui étoit parti de Liſbonne au commencement de l'année 1508. pour aller aux Indes, vint moüiller dans le port de Cochin, aprés avoir éxecuté néanmoins les ordres que le Roy luy avoit donnez de pouſſer ſa navigation juſque par de là le Gange; de reconnoiſtre l'aſſiéte de Malaca, & d'entrer dans l'Iſle de S. Laurent. Sequeria

Arrivée de Sequeria à Cochin.

ſéjourna le moins qu'il put à Cochin, & remit à la voile pour doubler le Cap de Cori. Il fut le premier Portugais qui aborda dans l'Iſle de Sumatra, ſituée ſous l'Equateur à l'oppoſite de la Cherſonéſe d'or, vers le Sud. Un petit bras de mer, mais fort dangereux, ſépare cette Iſle du Continent où eſt Malaca; les rochers qu'on trouve à l'entrée de Sumatra, l'ont fait prendre pour un Iſthme adhérent au Continent; ſa longueur eſt de deux cens lieuës, & ſa largeur de ſoixante & dix. Elle eſt habitée par différens peuples, dont les loix & la Religion ſont toutes différentes les unes des autres, ces peuples ont chacun leurs Princes & leurs Souverains. On y voit une fontaine d'où coule une eſpéce d'huile qu'on appelle Nephte. Il y a auſſi une montagne qui peut paſſer pour un ſecond Etna, par les flâmes qu'elle vomit ſans ceſſe. Au reſte, ce païs eſt fort ſtérile, & ne porte aucune ſorte de bleds de ceux que l'on a en Europe. Si les peuples n'avoient un peu de millet & de ris dont ils ſe nourriſſent, il faudroit quils allaſſent chercher dequoy ſubſiſter dans un climat plus heureux. Cette ſtérilité eſt récompenſée, par pluſieurs mines d'or, de fer, d'étain, & de ſouffre que l'on y trouve, & par les épiceries que le païs produit. Pluſieurs Marchands étrangers y abordent malgré l'air marécageux que l'on y reſpire; mais comme ils n'y demeurent que le tems qu'il faut pour acheter des marchandiſes, & pour en laiſſer, cet air ne leur eſt pas auſſi fatal qu'il le ſeroit en effet, s'ils y faiſoient un plus long ſéjour.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Ptolomée. Ferrarius. Baudrand.

Peu de tems aprés que Sequeria fut arrivé au port de Pédir, il contracta alliance au nom d'Emanuel, avec le Roy de ce païs, qui eſt dépendant de celuy d'Achem, dans les Indes. De là il paſſa à Achem, & fit un pareil traité avec le Prince qui y régnoit. Il alla enſuite à Malaca, ſituée dans une preſqu'Iſle au-de-là du Gange, & connuë autrefois ſous le nom de l'Iſle d'or. Elle étoit gouvernée par un Roy nommé Mamud. Quand ce Prince ſe fut enrichi par les grandes levées de ports & de péages, que les Marchands ſont obligez de luy payer, il fit la guerre contre le Roy de Siam,

Alliances faites avec les Rois de Pédir & d'Achem.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

& s'affranchit de l'obéïſſance que ſes prédeceſſeurs luy avoient renduë, & des ſommes qu'ils luy avoient toûjours payées, comme ſes tributaires & ſes vaſſaux.

Auſſitoſt que Sequeria fut entré dans le havre, il envoya quelques Officiers Portugais dans les Bureaux qui y étoient établis, pour informer ceux que l'on y trouveroit, de ſes intentions & du ſujet de ſon voyage. Mamud à qui l'on en porta la nouvelle, glorieux de voir que des Rois Occidentaux recherchoient avec tant de peine & de ſoin, les moyens de s'allier avec luy, députa quelques-uns de ſes Miniſtres, pour aller aſſeurer Sequeria qu'il ſeroit bien receu dans Malaca ; qu'il luy donneroit audience pour apprendre par ſa bouche, les intentions du Roy de Portugal ſon Maître, & que s'il étoit en état de venir luy-meſme dans ſa ville, ceux qu'il luy envoyoit l'accompagneroient juſque dans ſon Palais. Cette occaſion étoit trop favorable pour ne s'en pas prévaloir. Sequeria prit quelques-uns de ſes Officiers pour l'accompagner, & ſe préſenta aux portes de Malaca. Dés qu'il y fut entré, on le conduiſit dans le Palais du Roy. Ce fut dans cette premiére audience, qu'il luy expoſa l'empreſſément qu'Emanuel avoit d'eſtre au nombre de ſes Amis & de ſes Alliez, & qu'il luy éxagera l'avantage qui en reviendroit à leurs Etats, ſi par le moyen de cette union, le commerce étoit établi entre leurs ſujets. Comme ces propoſitions flattoient agréablement Mamud, il les écouta, & dés ce moment le traité d'alliance fut conclu. Par ce traité on accorda au Géneral, la permiſſion d'avoir un Facteur à Malaca, qui y pourroit agir avec aſſeurance au nom des Portugais. Rodrigue Arauge fut chargé de cette commiſſion, & s'en aquita avec beaucoup d'honneur & de bonne foy.

Sequeria deſcend à Malaca.

Alliance faite avec le Roy de Malaca.

Quelques Capitaines Chinois qui étoient à Malaca, lors que toutes ces choſes ſe paſſérent, touchez de la droiture des Portugais, ſe firent un point d'honneur de réveler à Sequeria le caractére des Malacans, & de l'avertir de tous les malheurs qui le ménaçoient, s'il continuoit à donner ſi aveuglément dans leurs propoſitions. Le Géneral receut cet avis

On avertit Sequeria de la dupplicité des Malacans.

avec beaucoup de reconnoiſſance ; mais n'en ayant pas fait d'abord auſſi bon uſage qu'il devoit, peu s'en fallut qu'il ne s'en repentiſt dans la ſuite. ANS DE J. CHRIST. 1510.

Les Portugais, qui ſe voyoient obligez d'avoir affaire avec les Arabes, à cauſe de leur commerce avec les Malacans, retrouverent dans ces premiers la meſme contrarieté, & la meſme haine à laquelle ils s'étoient veûs expoſez à Calécut. Comme les gens de cette nation avoient tenté mille différens moyens pour les ruiner dans l'eſprit de Zamorin, ils les renouvellerent à Malaca pour les détruire auprés de Mamud ; mais pour le faire avec plus de ſuccés qu'ils ne l'avoient fait à Calécut, ils s'aſſeurerent de la protection de Bendara, Gouverneur de Malaca, à qui ils firent de grands préſens pour le mettre dans leurs intereſts. Ils répandirent enſuite dans la ville, des bruits fort déſavantageux des Portugais ; ils les donnerent pour des Pirates & pour des ſéducteurs, dans les Cours des Princes, où ils pouvoient s'introduire, ſous prétexte du commerce, & de faire alliance avec leur Roy : ils alléguerent pour éxemple, tout ce qui s'étoit paſſé en Cananor, à Ormus, & à Sofala ; ils les accuſerent d'y avoir exercé mille cruautez, d'avoir porté le trouble dans ces différens Etats, & d'avoir voulu s'en rendre les Maîtres. Enfin ils prévinrent Bendara oncle de Mamud, & Régent du Royaume, pendant la minorité de ce Prince, & le porterent, nonobſtant le traité fait avec Emanuel, à conſentir à tout ce que l'on feroit pour les chaſſer de ſes Etats, & pour les perdre. Il n'étoit donc plus queſtion que d'en trouver & le tems, & les moyens.

Mauvais diſcours des Arabes, contre les Portugais.

Lanſaman qui étoit Amiral du Royaume, fut le ſeul qui s'oppoſa à ce qu'on avoit arreſté dans le Conſeil de Mamud. Par un coup de probité aſſez rare chez des peuples peu verſez dans les régles du point d'honneur, cet Amiral répreſenta à ce Prince, le mauvais tour que l'on donneroit dans le monde au violement de ſa parole, ſur tout aprés l'avoir engagée auſſi ſolemnellement qu'il avoit fait par ſon traité avec les Portugais. Il le ſupplia de faire réflexion ſur les conſéquences que cette action pourroit avoir, s'il n'étoit

Sage conſeil de Lanſaman.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

pas plus fidelle à ſes liaiſons avec les Princes, & ſur tout avec un des plus puiſſans Rois de l'Occident; il luy remontra, que s'il déferoit ſi aveuglément aux conſeils qu'on luy donnoit en cette conjoncture, il devoit craindre que le Roy de Portugal n'en uſaſt avec luy de la meſme maniére qu'il en avoit uſé avec les Rois de Cananor, d'Ormus, de Calécut & de Sofala; il ajoûta, que ces Princes s'étoient attiré de grandes guerres, pour avoir trop écouté les conſeils de leurs Miniſtres, & pour avoir violé les traitez auſquels ils avoient conſenti; & comme celuy qu'il avoit fait avec les Portugais, étoit de cette nature, il croyoit, continua-t-il, luy devoir répreſenter l'obligation où il étoit de l'éxecuter, ſinon qu'il ſe devoit préparer à de pareils malheurs, où ces meſmes Etats ſe voyoient encore. Enfin cet Amiral conclut, que ſi Mamud ſe répentoit de cette alliance, il devoit attendre que les Portugais luy donnaſſent occaſion de la rompre, en abuſant de la liberté qu'on leur avoit accordée d'agir, & de négocier avec les Malacans, qu'en ce cas, il auroit un légitime prétexte de les accuſer d'eſtre ſortis des termes du traité, & de les faire paſſer pour des perfides, & pour des trompeurs, ce quiſeroit trés-facile à faire, contre des gens qui n'étoient pas en état de luy réſiſter, & qui ſe trouveroient convaincus d'avoir voulu abuſer de la bonne foy de toute une Nation.

Mais Mamud étoit trop fortement prévenu, pour goûter des conſeils auſſi prudens que ceux de Lanſaman. Ce Prince qui ſe faiſoit un plaiſir de perdre les Portugais, eux qui juſque là n'avoient merité que ſon eſtime, fut le premier à conſentir qu'on les ſacrifiaſt dans une feſte qu'il feignit de leur donner dans une de ſes maiſons de plaiſance, ſituée ſur le bord de la mer, pour leur oſter le ſoupçon qu'ils auroient pu avoir, ſi on les euſt éloignez & de leurs gens & de leurs vaiſſeaux.

Le Roy de Malaca veut perdre les Portugais.

Encore que cette conſpiration euſt été concertée avec beaucoup de ſecret, toutefois Sequeria en fut averti par un Portugais, qui avoit apris la langue Perſane depuis ſon établiſſement à Malaca, & qui à cauſe de ſon employ dans

cette

cette ville, s'étoit intrigué dans les affaires de l'Etat. Le Géneral connut par cet avis, l'importance & la ſincerité de celuy que les Capitaines Chinois luy avoient donné dés le commencement de ſon arrivée; mais comme il falloit ſauver les apparences, & diſſimuler le juſte ſoupçon qu'il avoit de la duplicité de Mamud & des Malacans, il ſe poſſéda ſi bien, qu'ils ne purent le découvrir. Il feignit une indiſpoſition, & ſous ce prétexte, il ſe diſpenſa d'aller au lieu où le régale avoit été préparé. ANS DE J. CHRIST 1510.

Mamud, qui avoit manqué ſon coup, s'aviſa d'un autre ſtratagéme qu'il eſpéroit de faire mieux réüſſir que le prémier, puis que par ce moyen il ſembloit avoir égard aux plaintes des Portugais, touchant le refus qu'on faiſoit de leur délivrer des marchandiſes, ainſi qu'il avoit été arreſté par le traité. Ce Prince tente différens moyens pour cet effet.

Le Malacan avoit autrefois rendu une Ordonnance, qui portoit expreſſément, que les vaiſſeaux qui arriveroient les premiers dans le havre de Malaca, auroient leurs charges ſuivant leur enregiſtrement, & cela, pour remédier aux deſordres qui ſurvenoient ordinairement parmi les Négocians, quand il s'agiſſoit du débit des marchandiſes. Sur ce principe, il fit entendre à Sequeria, qu'il pouvoit luy faire délivrer préferablement à toute autre Nation, plus de marchandiſes qu'il n'en faudroit pour charger ſes vaiſſeaux; mais que pour le faire à l'inſceu des autres Négocians, & ſans qu'ils le traverſaſſent dans le choix, & dans le prix des denrées, il falloit que Sequeria diſtribuaſt ſes navires en quatre ports differens qu'on luy aſſigneroit, & que là il ſeroit ſervi ſelon ſes déſirs, & conformément aux clauſes du traité.

Quoique Sequeria connuſt d'ailleurs la perfidie de Mamud, il étoit de ſa politique d'écouter la derniére propoſition que ce Prince venoit de luy faire, & meſme d'en paroître fort reconnoiſſant. Le Malacan qui croyoit l'avoir perſuadé, commanda auſſitoſt que l'on préparaſt un certain nombre de barques pour ſoutenir ceux qui avoient ordre de donner ſur les Portugais, tandis qu'ils ſeroient occupez à choiſir les

ANS DE J. CHRIST. 1510.

marchandiſes qu'on leur délivreroit. Cet ordre devoit eſtre éxecuté en meſme-tems dans les ports où les vaiſſeaux Portugais ſeroient allez moüiller. Comme il y avoit grande apparence, que le lieu où demeureroit Sequeria, ſeroit celuy où l'on feroit plus de réſiſtance, Mamud y devoit auſſi laiſſer plus de monde, pour éxecuter ce qu'il avoit projetté.

Maffée, liv. 4. chap. 5. Oſorius, liv. 7.

Patiac, fils d'Utimut, Roy de l'Iſle de Java en Aſie, qui juſque là avoit paſſé pour ami des Portugais, voulut eſtre de la partie, & ſe chargea de porter le coup mortel à Sequeria; car dans cette journée on ſe promettoit de les exterminer entiérement. Mamud prit auſſi ſes meſures ſur terre, pour faire paſſer au fil de l'épée, les Portugais que l'on trouveroit dans la ville, ou qui ſeroient dans la Factorie, & enfin les Marchands qui avoient ordre de porter les menuës denrées dans les vaiſſeaux Portugais, ou de leur livrer ſur le port celles qui ne pouvoient ſe tranſporter, que quand on ſeroit convenu de leur prix, devoient eſtre des ſoldats déguiſez, qui n'attendroient que le ſignal d'une fumée, qu'on devoit faire paroiſtre ſur une hauteur proche du port, pour commencer l'action.

Nouvelle conſpiration contre les Portugais.

Le Géneral Portugais trouva tant de vraiſemblance dans cette derniére offre, qu'il envoya de bonne foy de petits bâtimens dans les ports qui luy avoient été aſſignez. Il eſt vray que ſe défiant toûjours du mauvais caractére de Mamud, il s'étoit précautionné contre les piéges qu'on luy pouvoit dreſſer; mais pour n'en rien faire paroiſtre, il agiſſoit avec une cordialité apparente avec les Malacans qui le venoient voir ſur ſon bord, & joüoit aux échets avec eux, comme avec ſes meilleurs amis.

Les choſes étoient en ces termes, quand on vint avertir le Géneral que ſes gens étoient aux priſes avec les Malacans, ſur les barques & dans la ville; que Ferdinand Magellan, & Garſie de Souſa avoient écarté les traîtres, & que s'il ne ſe précautionnoit au plûtoſt contre huit Malacans dont il étoit environné, il étoit ſur le point de leur ſervir de victime. A cet avis Sequeria ſe leva, & mit l'épée

à la main avant que les Conjurez ſe fuſſent mis en devoir d'éxecuter leur deſſein. Il fut ſi vigoureuſement ſecondé par pluſieurs de ſes gens qui ne le quittoient jamais, qu'aprés avoir diſſipé ces traîtres, il ſortit du havre pour ſe mieux ſervir de ſon canon. Il alla aux vaiſſeaux ennemis, qui ſur le ſignal de la fumée, laquelle avoit déja paru, venoient à luy pour l'enveloper; il mit en fuite leurs meilleurs bâtimens; il s'attacha à ceux qui ne purent ſe ſauver, & il les coula à fond. Quand Sequeria ſe vit débarraſſé des ennemis qu'il avoit eus autour de luy, il envoya une bonne partie de ſes gens, pour ſecourir ceux qui étoient reſtez dans Malaca, où l'on en avoit déja maſſacré pluſieurs. Les autres s'étoient retirez dans la Factorie, où ils ſe défendoient, dans l'eſpérance d'eſtre ſecourus. François Serrand, & quelques Portugais qui eſtoient dans cette ville, ſe ſauverent dans un eſquif, & traverſerent la flotte ennemie, ſans avoir été reconnus.

ANS DE J. CHRIST, 1510.

Leur Géneral ne ſe tire de ce danger que par une extréme vigueur.

Le Géneral outré de la perfidie de Mamud, & voulant en tirer vangeance, ſe propoſa d'aller brûler les vaiſſeaux qui étoient dans le port de Malaca, de canonner la ville, où il ſe perſuadoit qu'il y avoit beaucoup de tumulte & de conſternation, & de délivrer en meſme-tems Rodrigue Arauge, qui étoit reſté dans la Factorie; mais cette réſolution ne paſſa point dans le Conſeil de guerre, où il la propoſa, parce que les Portugais n'étoient plus en aſſez grand nombre pour faire cette expedition, ce qui fit que l'on prit d'autres meſures. Cependant Bendara, oncle de Mamud, qui connoiſſoit le caractére entreprenant des Portugais, ne ſe crut pas en ſeureté dans Malaca, & pour ne les point irriter, en cas qu'ils fiſſent quelque deſcente, il alla trouver Arauge dans la Factorie, il l'aſſeura qu'on ne luy feroit aucune inſulte, & luy en donna ſa parole, promettant qu'on luy fourniroit auſſi bien qu'à tous ceux qui y étoient retenus avec luy, ce qu'ils demanderoient pour leur commodité, & pour leur ſubſiſtance.

Tandis que Bendara raſſeuroit par ſes diſcours les Portugais, qui n'avoient pu ſortir de Malaca, Mamud envoya

ANS DE J. CHRIST. 1510.

un Exprés à Sequeria, pour luy témoigner le déplaiſir qu'il avoit de ce qui s'étoit paſſé entre les Portugais & ſes ſujets; & pour luy perſuader qu'il n'avoit point de part à ce deſordre, il luy donnoit avis, que l'on s'étoit aſſeuré de la perſonne des ſéditieux, qui étoient gens ſans aveu & ſans nom; que s'il vouloit venir à Malaca, comme il l'en prioit, il ſeroit témoin de la juſtice qu'il en feroit faire; & qu'en meſme-tems on luy rendroit Arauge, & les autres Portugais qui étoient avec luy.

Mamud continuë ſes mauvaiſes pratiques contre les Portugais.

Le Géneral fit réponſe à l'Envoyé de Mamud, qu'il ne pouvoit aller à Malaca; que ſa préſence étoit inutile pour l'éxecution de ceux à qui l'on attribuoit l'attentat fait contre ſa vie, & contre celle de ſes gens; qu'il eſperoit que le Roy feroit donner des paſſeports aux Portugais qu'il retenoit injuſtement dans ſa ville, & qu'il les luy renvoyeroit avec bonne eſcorte, ce qui le convaincroit plus vivement de la droiture de ſon procedé, que s'il faiſoit condamner au dernier ſupplice les auteurs de la ſédition, & leurs complices. Mamud, qui par cette réponſe ſe vit hors d'état de rien entreprendre contre les Portugais en perſonne, mit quelques-uns de ſes bâtimens à la mer pour traverſer leurs deſſeins, & pour leur couper la route, en cas qu'ils vouluſſent profiter du tems qui étoit propre à la navigation. Cet expédient ne réüſſit pas mieux que les autres, Sequeria battit les ennemis, prit deux de leurs vaiſſeaux qu'il envoya à Cochin, pour informer Albuquerque des avantures de ſes voyages, fit voile vers l'Occident, laiſſa ſur ſa droite l'Inde, & l'Arabie, & doubla le Cap de Bonne-Eſpérance. Ce fut là qu'il apprit qu'Almeida, pour qui il s'étoit intereſſé dans ſon démeſlé avec Albuquerque, avoit repris la route de Portugal, & qu'Albuquerque étoit nommé à la Vice-Royauté des Indes, ce qui l'obligea en partie de s'en aller en Portugal, pour ne ſe point expoſer au chagrin de ce nouveau Vice-Roy.

Retour de Sequeria en Portugal.

Cependant, Albuquerque qui étoit entiérement guéri de ſes bleſſures ſe remit à la mer, pour juſtifier par de nouveaux exploits, la bonne conduite qu'il avoit tenuë juſqu'a-

lors, & que ſes ennemis avoient ſecretement décriée par de faux mémoires qu'ils avoient donnez au Roy, auprés de qui ils cherchoient à le détruire. Dans cette veuë, il fit voile vers Ormus, avec une flotte compoſée de vingt-trois bâtimens, & de deux mille hommes d'équipage, ſans compter les troupes qu'il avoit levées dans les Indes, dont il prétendoit renforcer ſon armée. Il alla mouiller dans une Iſle dépendante du Royaume d'Onor, dans laquelle commandoit un grand Capitaine de mer nommé Timoja, dont le Vice-Roy connoiſſoit de longue main l'affection pour les Portugais, & ſon habileté dans les armes. Albuquerque luy ayant donc communiqué le deſſein qu'il avoit formé, d'aller porter la guerre dans le Royaume d'Ormus, ce Capitaine l'en détourna, & luy fit connoiſtre que la conqueſte de Goa ſeroit plus avantageuſe au Roy, & plus glorieuſe pour luy, s'il tournoit du coſté de cette Iſle, ſituée dans le Royaume de Décan, en la preſqu'Iſle de l'Inde en deça le Gange. Il l'aſſeura que l'occaſion qui ſe préſentoit pour faire cette conqueſte étoit auſſi favorable qu'il le pouvoit déſirer; qu'Idalcan Prince de Goa, ſe voyoit obligé de partir à la teſte de ſes armées, pour mettre ordre par ſa préſence aux guerres civiles qui s'étoient allumées dans la plus grande partie de ſes Etats, & de marcher enſuite contre quelques Rois ſes voiſins, qui luy avoient déclaré la guerre depuis la mort de Sabaja ſon pere. Timoja luy apprit encore, que ſi cette mort ne fuſt pas arrivée, & que ſi ces guerres ne fuſſent pas ſurvenuës, Idalcan avoit mis ſur pied un puiſſant armément, à deſſein de vanger dans le ſang des Portugais, la ruine de la ville de Dabul. Cette conjoncture d'affaires également preſſantes, jointes à la jeuneſſe d'Idalcan, à ſon peu d'expérience dans la guerre, aux avis de Timoja, & à l'offre qu'il luy faiſoit de ſa perſonne, & de tout ce qui pouvoit dépendre de luy pour le ſervice d'Emanuel, déterminerent le Vice-Roy à ſuivre ſes conſeils, & à marcher vers Goa.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Albuquerque veut aller à Ormus.

Timoja l'en diſſuade, & luy conſeille de tourner vers Goa.

L'ardeur avec laquelle Timoja s'offroit de ſeconder Albuquerque dans ſes entrepriſes, n'étoit pas ſeulement un

ANS DE J. CHRIST. 1510.

effet de ſon zéle pour les Portugais, c'étoit encore un deſir de la vangeance qu'il projettoit de tirer d'Idalcan ; parce que ce Prince avoit excité les Marchands Egiptiens & Arabes, à porter leur commerce à Goa, au lieu de le continuer à Onor, & à Batticala, dont l'Iſle qui appartenoit à Timoja ſe reſſentoit, à cauſe de la proximité de ces villes.

Albuquerque ayant communiqué à ſes Officiers, les ouvertures que Timoja luy avoit données pour l'expédition de Goa, il n'y en eut aucun qui ne paruſt empreſſé pour aller à cette guerre. Les richeſſes, & la beauté de cette Iſle, réveillerent les Portugais ſur le ſeul projet de cette conqueſte ; l'ambition dans les uns, la gloire dans les autres, & l'intereſt preſque dans tous, répandit une joye generale parmi eux.

Dés que la réſolution en fut priſe, chacun travailla à ſe mettre en état de marcher. Timoja retourna dans ſon gouvernement, & ſous prétexte de la guerre d'Ormus, que l'on avoit déja publiée, il fit de nouvelles levées dans les lieux de ſa dépendance ; il en renforça l'équipage de quatorze de ſes meilleurs vaiſſeaux, & les amena au rendez-vous géneral. Albuquerque de ſon coſté ravitailla ſes navires, & fit un détachement de quelques bâtimens, qu'il mit ſous la conduite de Norogna ſon neveu, pour aller réduire Pangin, l'un des bourgs de l'Iſle, & envoya Timoja pour s'emparer de Bardes, qui eſt une petite place dans le Continent.

Le Vice-Roy ſe diſpoſe à faire cette conqueſte.

Ces deux endroits furent attaquez en meſme-tems, & avec une égale vigueur. Les ſoldats qui y étoient en garniſon, au lieu de les défendre, les abandonnerent auſſitoſt qu'ils ſe virent inveſtis. La plûpart des Arabes, qui de Cambaja étoient venus à Goa, à cauſe de leur commerce, craignant d'eſtre traitez comme ennemis des Portugais, députerent les principaux d'entre-eux, pour repréſenter au Vice-Roy, qu'ils étoient compris dans l'alliance faite avec Jaz, & que s'il agiſſoit avec eux comme avec des alliez, ils l'informeroient trés-fidellement de l'état où toutes choſes étoient dans Goa.

Albuquerque toûjours clement quand on ne le forçoit point à ne l'eſtre pas, leur promit tout ce qu'ils luy demanderent, & leur laiſſa eſpérer encore plus qu'ils ne pouvoient attendre, pourvu qu'ils fuſſent fidelles à tenir leur parole; mais comment ne l'auroient-ils point été, puiſqu'il s'agiſſoit en cette occaſion, & de leur fortune, & de leur vie. Ils l'aſſeurerent donc, que la garniſon & les habitans de Goa, bien loin de ſe pouvoir défendre, étoient diviſez entre-eux, les uns voulant réſiſter, & les autres voulant ſe rendre; que le parti de ceux-ci l'emportoit ſur l'autre: & qu'enfin, la plûpart des Goans ne contrefaiſoient les braves, que pour paroiſtre un peu fidelles; mais que dans le fond, ils ne perſiſteroient pas long-tems dans ces ſentimens, ſi quelqu'un leur faiſoit connoiſtre les périls évidens, où leur obſtination les alloit engager.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Les Arabes l'inſtruiſent de l'état où l'on étoit dans Goa.

Le Vice-Roy renvoya auſſitoſt à Goa les Députez des Arabes, pour diſpoſer les peuples à mettre les armes bas, plûtoſt que d'eſſuyer les hoſtilitez d'un ſiége, & pour leur dire que s'ils le faiſoient ſans y eſtre contraints, ils les aſſeuroient de la part d'Albuquerque, qu'il leur remettroit le tiers du tribut qu'ils payoient à Idalcan; qu'il leur laiſſeroit la liberté, ou de continuer à vivre ſelon leurs loix, ou de ſe conformer à celles des peuples de l'Europe, & qu'enfin, ils ne ſe répentiroient pas d'eſtre paſſez ſous une domination nouvelle, & d'obéir à Emanuel, dont ils s'attireroient toûjours des graces, s'ils s'en rendoient dignes par leur fidelité.

Le Vice-Roy renvoye à Goa les Députez des Arabes.

La plûpart de ceux de Goa, charmez par de ſi belles promeſſes, & d'ailleurs ébranlez par tous les malheurs qui les menaçoient, s'ils ne les prévenoient en ſe ſoumettant aux Portugais, leur ouvrirent les portes. Albuquerque à ſon entrée dans Goa, receut au bruit du canon les ſermens de fidelité que les principaux bourgeois vinrent luy faire; on le conduiſit enſuite à la Citadelle, & de là au Palais du Roy, dont on luy préſenta les clefs. Il prit poſſeſſion de l'Arſenal, qu'il trouva muni de toutes ſortes d'armes & d'une nombreuſe artillerie; il viſita les magazins; donna le Gou-

Il entre dans cette ville.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

vernement de la ville à Norogna, & celuy de la Citadelle à Gaſpard Payva, & nomma François Corvinel pour faire la recette génerale des deniers de la ville, où il établit une bonne garniſon, aprés en avoir éxaminé les fortifications & les remparts.

Il diſpoſe des emplois.

Quand les Portugais eurent connu par eux-meſmes la fertilité du païs, & l'abondance des richeſſes qui étoient dans Goa, ils trouverent cette ville aſſez puiſſante pour en faire leur capitale dans les Indes, & formerent la réſolution d'en conſerver la conqueſte à quelque prix que ce fuſt. Pour y réüſſir, le Vice-Roy s'appliqua entiérement à gagner la bienveillance des Goans, en établiſſant une nouvelle police plus utile pour le public, que celle qui juſque là avoit été obſervée Comme les Arabes donnoient le mouvement à toutes les affaires du négoce, il jugea à propos de les mettre dans ſes intereſts par le ſoin qu'il prit des leurs; il les maintint dans la fonction des charges dont ils étoient pourveûs, & dans leurs commiſſions ſur les ports; il choiſit Timoja, en qui il avoit une extréme confiance, pour faire la recette génerale des Péages qui ſe levoient ſur les marchandiſes étrangeres; il apporta un ſi bon ordre dans Goa, que ſes gens n'oſerent plus inſulter, comme ils faiſoient auparavant, les femmes qui s'étoient trouvées dans le ſerrail du Prince Sabaja. Ce nouveau genre de protection luy mérita l'applaudiſſement de ceux qui, juſque là, avoient été ſes plus grands ennemis; enfin il eut tous les égards imaginables pour l'Ambaſſadeur qu'Iſmaël, Roy de Perſe, avoit envoyé à Goa, pour traiter de quelques affaires avec Sabaja, quand Albuquerque fit la conqueſte de cette ville.

Politique du Vice-Roy dans les établiſſemens qu'il fait à Goa.

Il ne manquoit plus rien aux ſoins que le Vice-Roy s'étoit donnez pour ſe concilier l'amitié des Goans, que de faire des traitez d'alliance avec quelques Rois qui en étoient voiſins, pour en eſtre ſecouru dans les occaſions, & pour avoir du crédit dans le païs. Dans cette veuë, il nomma Gaſpard Chanoque, à qui il donna le caractére d'Envoyé auprés des Rois de Vengapor, & de Narſingue, & donna une pareille commiſſion à Rodrigue Gomez, pour aller

Il veut ménager l'amitié des Princes voiſins.

aller en Perſe, négocier une alliance avec Iſmaël ; mais Atar, qui craignoit que Gomez ne réüſſiſt dans cette négociation, le fit empoiſonner pendant ſon ſéjour à Ormus, où il mourut. ANS DE J. CHRIST. 1510.

Encore qu'Albuquerque s'occupaſt uniquement à captiver l'affection des Goans, il ſe trouva des mécontens, qui d'abord ne murmurerent qu'en ſecret, pour ſonder les intentions de la Nobleſſe & du peuple ; mais qui dans la ſuite leverent le maſque, quand leur parti ſe fut groſſi par pluſieurs Portugais qu'ils débaucherent. Quelques-uns d'entre les Goans, ſous prétexte de la Religion, regrettoient Idalcan, parce qu'il étoit de leur ſecte, cette raiſon ſembloit adoucir à leur égard la dureté de ſon régne. Quelques-autres entraiſnez par le torrent, ne cherchoient qu'à profiter du tumulte, & qu'à réveiller les plus indifférens ſur la lâcheté qu'ils avoient euë de ſe ſoumettre ſi facilement au pouvoir des Portugais, ſans avoir tiré l'épée, ni pour la défenſe de leur ville, ni pour celle de leur liberté. Le reſte des mécontens qui étoient Portugais, & jaloux du bonheur d'Albuquerque, ne reſpiroient que les moyens de luy nuire, & de ſe vanger de luy, quoique ce fuſt aux dépens de leur patrie & de leur Roy.

Il paroiſt des mécontens à Goa.

Albuquerque averti du progrés de cette ligue, qui n'alloit pas moins à ſa perte, qu'au renverſement de ſes deſſeins, donna des ordres ſi précis & ſi ſecrets, pour ſurprendre les Rebelles dans une maiſon où ils faiſoient leurs aſſemblées nocturnes, qu'on s'aſſeura des Chefs de la conſpiration ; mais comme aprés leur détention, ils firent de grandes proteſtations qu'ils ſeroient plus fidelles, Albuquerque les fit mettre en liberté, & voulut ſeulement qu'on inſtruiſiſt le procés d'un des principaux Officiers de la ville, auquel il avoit donné le commandement de quatre cens hommes d'armes deſtinez pour établir l'autorité du Vice-Roy, en cas qu'il trouvaſt quelque réſiſtance parmi le peuple. Cet Officier ayant été convaincu de trahiſon fut condamné à perdre la teſte ſur un échaffaut, & à l'égard des Portugais, qui avoient été aſſez lâches pour manquer de fidelité, on

Le Vice-Roy pardonne aux Rebelles, & ne fait mourir qu'un Officier qui luy avoit manqué de foy.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

les jugea en toute rigueur; mais il en fit différer la punition, pour ne point aigrir les eſprits de ſes propres ſoldats, ni ceux des Goans.

Idalcan aprend la priſe de Goa, & ſe promet d'y rentrer.

Pendant que tout cela ſe paſſoit à Goa, Idalcan qui reçeut la nouvelle de la réduction de cette ville, négligea la pourſuite de la guerre qu'il avoit commencée ſur les frontiéres de ſes Etats, & ne s'occupa que du deſſein de rentrer dans Goa, où il ſe flattoit d'avoir encore des partiſans, & des ſujets fidelles. Pour cela, il raſſembla tout ce qu'il avoit de troupes; il mandia des ſecours de tous les Princes ſes alliez ou ſes voiſins; il tâcha de les intereſſer dans cette guerre, en leur faiſant craindre de devenir comme luy, la victime de la fureur & de l'avidité des Portugais; il leur repréſenta combien il étoit important de chaſſer une Nation qui ſembloit n'en vouloir qu'aux païs les plus lointains, quoy que la grande diſtance deuſt les mettre à couvert d'une telle irruption; il leur témoigna que s'ils l'abandonnoient dans une occaſion où leur intereſt ſe trouvoit confondu avec le ſien, cela n'empêcheroit pas qu'il ne fiſt toute ſorte d'efforts pour repouſſer ceux des ennemis, & pour reprendre ſur Albuquerque la ville de Goa, qu'il n'avoit inſultée que pendant ſon abſence; ce qu'il n'euſt oſé faire, diſoit-il, ſans la fatale conjoncture de la guerre qu'on luy avoit ſuſcitée vers la frontiére de ſes Etats. Enfin, il leur fit ſçavoir, qu'en attendant le ſecours qu'il leur demandoit, il avoit ſur pied prés de cinquante mille hommes & ſept mille chevaux, dont il avoit fait deux corps d'armée; qu'il avoit donné le commandement de huit mille hommes & quinze cens chevaux, à Camalcan ſon Lieutenant géneral, & de l'un des premiers Capitaines de ſon Royaume, & qu'il s'étoit reſervé quarante mille hommes & cinq mille chevaux, avec la plus grande partie de ſon artillerie, réſolu de chaſſer les Portugais, ou de périr s'il ne pouvoit en venir à bout.

Il mandie du ſecours.

Encore que les Barbares fuſſent infiniment ſupérieurs aux Portugais, ils appréhendoient que le mépris qu'on leur avoit veu ſouvent faire des plus grands dangers, ne les portaſt à entreprendre quelque choſe d'extraordinaire en cette

conjoncture ; ainſi Camalcan vint ſe poſter à Benaſtarin, qui eſt le coſté de la terre ferme le plus proche de Goa.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Le Vice-Roy ne voyant pas d'autre endroit que celuy là, par où les Barbares puſſent l'attaquer, l'avoit fait fortifier le mieux & le plus diligemment qu'il avoit pu, & y avoit envoyé Garſie de Souſa, avec des troupes, pour défendre & pour garder ce paſſage.

Il envoye des troupes vers Benaſtarin.

Albuquerque fait fortifier ce paſſage.

Camalcan, qui de ſon poſte pouvoit aiſément découvrir la contenance des Portugais, parce que le bras du fleuve qui ſépare Goa d'avec la terre-ferme, eſt fort étroit, fit arborer le pavillon blanc. Souſa en fit de meſme, & cela pour la ſeureté de ceux que l'on envoyeroit de part & d'autre, en cas que l'on vouluſt entrer en accommodement. Peu de tems aprés, on apperceut un des ennemis qui deſcendoit le long d'un coſteau, & qui demanda à parler au Commandant. Cet homme à qui l'on oſta ſes armes ayant été conduit dans la tente de Souſa, prit le nom de Jean Machado, & dit qu'il étoit Portugais, & l'un des bannis que Cabral avoit autrefois laiſſez à Melinde ; que s'étant veu obligé de prendre parti parmi les Barbares, il avoit ſi bien avancé ſa fortune, qu'on luy avoit donné le commandement d'une troupe, à la teſte de laquelle il avoit tâché de ſe diſtinguer, dans toutes les occaſions où ſon devoir de Capitaine l'avoit engagé ; mais que dans celle qui ſe préſentoit, il ſe faiſoit un point d'honneur & de Religion, de ne point tirer l'épée contre les intereſts de ſon légitime Souverain ; qu'au reſte, il avoit toûjours conſervé dans ſon cœur la fidelité au Chriſtianiſme, où il avoit été élevé, & qu'enfin, il s'étoit coulé du camp pour avertir le Vice-Roy de ne ſe point repoſer ſur les paroles que les Barbares luy donneroient, & de ne ſe point engager dans une guerre contre Idalcan, dont l'armée, quoique déja trés-conſidérable, ſe groſſiſſoit tous les jours, par des troupes auxiliaires qui luy venoient de toutes parts ; & comme il n'y avoit nulle apparence qu'il puſt réſiſter à cette multitude d'ennemis, ni défendre Goa contre une ſi puiſſante armée, il ajoûta, qu'il feroit fort bien de profiter du tems qui luy

Un Rendu d'entre les ennemis demande à parler à Souſa.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

reſtoit pour ménager ſa retraite avant qu'il y fuſt contraint par la force, ou qu'il ne puſt plus le faire, à cauſe de l'hiver qui approchoit, & qui rendroit la mer impraticable.

On reçoit l'avis de ce Rendu ; mais on ne s'en ſert pas.

Souſa receut cet avis de bonne grace, renvoya celuy qui venoit de l'apporter, & partit pour aller en rendre compte au Vice-Roy ; mais l'uſage que l'on fit de ce conſeil fut bien différent de celuy que les Barbares s'étoient promis. Albuquerque redoubla ſes ordres & ſes ſoins pour l'achevement des travaux que l'on avoit commencez, & ſe mit en état de ſoutenir les efforts des ennemis, & de prévenir leurs deſſeins, nonobſtant l'avis de leur Emiſſaire.

Camalcan, qui jugea par les précautions dont le Vice-Roy ſe ſervoit, qu'il ne réüſſiroit pas dans l'avis qu'il luy avoit fait donner, ſe retrancha vers l'embouchure du fleuve, & fit faire un épaulement aſſez conſidérable pour mettre ſes gens à couvert du canon des Portugais.

Quand Albuquerque ſceut les ennemis dans ce nouveau poſte, il l'envoya reconnoiſtre, & fit un grand détachement pour les en chaſſer s'il y avoit lieu de l'entreprendre. Les Portugais n'y voyant pas d'apparence, le Vice-Roy retourna à Goa, à deſſein de faire mettre à la mer toutes les nacelles qu'il trouveroit dans le havre, pour porter des troupes juſqu'au lieu où les ennemis s'étoient retranchez ; mais quelques habitans de Goa, les uns originaires de cette ville, & les autres qui s'y étoient venus établir, conſervant toûjours de l'affection pour Idalcan, & ne cherchant que les occaſions de l'y faire rentrer, prévinrent Albuquerque ſur le deſſein qu'il avoit de s'emparer des nacelles qui étoient dans le port. La honte qu'ils avoient d'avoir rendu Goa ſans l'avoir défenduë, & le changement de Religion auquel ils prévoyoient qu'on les engageroit, les déterminerent de reparer leur lâcheté par quelque ſervice important. L'occaſion s'en étant préſentée pendant l'abſence du Vice-Roy, ils envoyerent à Camalcan la plûpart de ces petits bâtimens dont Albuquerque eſperoit de ſe ſervir. Cette trahiſon étoit trop manifeſte pour la laiſſer impunie, ſur tout dans une pareille conjoncture, ce qui détermina le Vice-

Perfidie des Goans.

Roy d'en tirer vangeance; mais pour le faire avec quelque ſorte de précaution, car il étoit dangereux dans le commencement d'une nouvelle domination, de debuter par des punitions éxemplaires, il fit venir chez luy le chef de cette trahiſon, ſous prétexte de luy communiquer quelque affaire importante, & luy fit expier par ſa mort, la perfidie qu'il luy avoit faite; il en uſa de meſme à l'égard de quelques autres de ſes complices. Enfin Albuquerque ſe voyant réduit à prendre d'autres meſures, ne s'occupa plus que des moyens de ſe défendre; ce qu'il fit avec tant de valeur, qu'il repouſſa les ennemis qui vouloient rentrer dans Goa, & cela penſa les rebuter de cette entrepriſe. ANS DE J. CHRIST, 1510.

La vigueur avec laquelle les Portugais ſoutinrent de ſi chaudes & de ſi fréquentes attaques, commençant à faire craindre à Camalcan de ne pouvoir reprendre Goa, s'il ne les obligeoit à faire diverſion, ce Géneral ennemi les fit attaquer en meſme-tems du coſté de Benaſtarin & de Zancalin, qui étoit un autre paſſage pour approcher de Goa, à deſſein de les engager à partager leur troupes. Il commanda à Zufolar, l'un des principaux Officiers de ſon armée, de s'aller poſter vers Benaſtarin, avec un corps de mille hommes de pied qu'il mena avec luy; il envoya Melich Cufforg, Officier géneral, pour occuper l'entrée de Zancalin, où il parut dans les barques que l'on avoit amenées de Goa, & ſe reſerva le commandement d'un corps de troupes choiſies pour ſoutenir celuy des deux partis qui en auroit le plus de beſoin. Ce Géneral croyant que la nuit ſeroit plus favorable pour l'éxecution de ſon deſſein, prit ce tems là pour commencer ſes attaques; mais les Portugais qui étoient jour & nuit ſous les armes, loin d'eſtre allarmez en ſe voyant attaquez par différens endroits, firent par tout une égale réſiſtance. Il eſt vray que la mort de Garſie de Souſa répandit tant de conſternation parmi les Portugais, que les ennemis s'en étant apperceus, firent leur deſcente, & forcerent les Portugais d'abandonner leurs retranchemens, & de ſe retirer dans Goa.

Les ennemis s'emparét d'un autre paſſage.

Mort de Garſie de Souſa.

Les Portugais ſont forcez.

Comme le Vice-Roy ne comptoit pas trop ſur la fide-

ANS DE J. CHRIST. 1510.

lité des troupes, pour la défenſe de cette ville, & qu'il ne ſe confioit que médiocrement aux ſoldats Goans, qu'il avoit incorporez dans quelques-unes de ſes compagnies, il en fit un détachement pour aller à Benaſtarin, & pour éprouver en meſme-tems leur fidelité & leur courage. Albuquerque ne ſe trompa point dans le jugement qu'il en avoit porté, puis qu'auſſitoſt qu'ils ſe virent en liberté, ils ſe rangerent du parti de Camalcan. Les Marchands qui étoient dans la ville, voulurent à l'éxemple des gens de guerre, faire quelque mouvement de rebellion; mais le Vice-Roy ayant fait punir les chefs de la revolte, les autres liguez qui étoient tous gens de métier ou de néant, en furent tellement intimidez, qu'ils mirent les armes bas, & attendirent l'occaſion de ſe ranger du coſté des victorieux.

Nouveaux mouvemens à Goa.

Lors que le Vice-Roy ſe vit le maître dans Goa, il envoya des troupes à l'endroit que les Barbares attaquoient avec le plus d'obſtination. Antoine Norogna qui commandoit de ce coſté là les repouſſa, & fit une ſortie où il tua beaucoup de leurs gens. Ce dernier effort ne ſervit qu'à faire paroiſtre le courage des Portugais, ſans pouvoir ſauver Goa de la puiſſance des ennemis. Leurs Officiers rallierent les fuyars, & revinrent à la charge en plus grand nombre qu'auparavant; de ſorte que la ville ſe trouvant hors d'état de reſiſter, & les Portugais n'étant plus aſſez forts pour la défendre, ſur tout depuis la déſertion des ſoldats Goans, les Marchands & les Arabes, que la ſeule crainte retenoit dans une eſpéce d'obéïſſance, ſe ſervirent de cette occaſion tumultueuſe pour en ſortir. Enfin le Vice-Roy qui ne pouvoit plus rémedier à une revolte ſi générale, ni s'oppoſer aux ennemis qui le preſſoient de toutes parts, ne ſongea plus qu'à ſauver ſes vaiſſeaux, & à ſe retirer dans la Citadelle, qui eſt bâtie ſur le bord de la mer.

Le Vice-Roy ſe retire dans la Citadelle.

Sur ces entrefaites Idalcan arriva à l'armée, & réſolut de forcer le Vice-Roy dans cette place. Pour en venir plus facilement à bout, il fit couler à fond un bâtiment rempli de ſable, à deſſein d'embarraſſer le bras de mer qui eſt fort étroit, & d'empêcher qu'Albuquerque ne ſe puſt ſauver.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Le Vice-Roy averti de cette manœuvre, envoya pendant la nuit un de ſes Pilotes pour ſonder le canal, & pour ſçavoir, ſi à la faveur du flux, il y auroit aſſez de largeur & de profondeur pour haſarder de paſſer; ce qui s'étant trouvé praticable, Albuquerque donna ſes ordres pour tranſporter dans ſes vaiſſeaux, toutes les munitions de guerre & de bouche, qui étoient dans la Citadelle; mais avant que d'en ſortir, il fit éxecuter à mort cent cinquante Arabes qui l'avoient trahi, & qu'il tenoit en priſon, & mit le feu à l'arſenal pour y conſumer ce qu'il ne pouvoit emporter. Cet incendie ayant paru avant que par ſon éloignement, le Vice-Roy fuſt à couvert de la pourſuite des ennemis, les Barbares ſe partagerent; les uns furent employez à éteindre le feu, & les autres eurent ordre de pourſuivre les Portugais, qui tâchoient de gagner le lieu où leurs vaiſſeaux étoient à l'ancre, à cauſe de la mauvaiſe ſaiſon qui ne leur permettoit pas de mettre à la voile.

Il ſort de cette place, & met le feu à l'arſenal.

Antoine Norogna, Jérôme Limice, & Emanuel Lacerda, qui commandoient l'arriéregarde des Portugais, ſoutinrent le premier choc. Le Vice-Roy eut un cheval tué ſous luy, & perdit quelques ſoldats; mais auſſi les Portugais eurent le tems de gagner leurs navires, & de s'éloigner du port. Ce ne fut pas néanmoins ſans eſſuyer le feu & les fléches des Barbares, qui n'oſerent les pourſuivre ſur mer, pour ne ſe point expoſer au canon des vaiſſeaux Portugais. Ainſi le Vice-Roy abandonna la ville de Goa, aprés l'avoir poſſedée l'eſpace de quatre mois; mais conſervant toûjours l'eſpérance d'y rentrer quelque jour, & de la garder plus long-tems.

Idalcan reprẽd Goa.

Albuquerque en ſortant de Goa, relâcha dans le port de Pangin, qui n'en eſt pas beaucoup éloigné. Il ſe vit obligé d'y paſſer l'hiver, à cauſe de la mauvaiſe ſaiſon & des ennemis qui tenoient la mer. Toutefois cette néceſſité l'embarraſſoit moins que la diſette de pain & d'eau, dont il craignoit de n'avoir pas une aſſez grande proviſion pendant ſon ſéjour dans ce havre. Il ne ſçavoit pas meſme où en envoyer prendre, parce que les ennemis occupoient tous

ANS DE J. CHRIST. 1510.

les endroits d'où il en pouvoit tirer. De plus, il luy étoit preſque impoſſible de ſortir de la rade, & d'aller à Bardes, qui eſt un bourg dans le Continent le plus proche du port, où il auroit trouvé les vivres dont il étoit ſur le point de manquer, à moins que d'eſſuyer le feu d'une grande batterie qu'Idalcan avoit fait dreſſer du coſté de Goa.

Les ſoldats qui avoient découvert l'inquiétude du Vice-Roy, refuſoient de luy obéïr, & négligeoient le ſervice, & meſme un de ſes Officiers, nommé François de Souſa, qui oubliant ce qu'il devoit au nom qu'il portoit, & à ſa qualité d'Officier, voulut paſſer du coſté des Barbares; mais un coup de vent l'ayant reporté au milieu de la flotte, le Vice-Roy le fit mettre en arreſt, & aprés luy en avoir fait un ſanglant reproche, il le dégrada des armes, le caſſa à la teſte de toute la flotte, & donna à un autre le commandement de ſon vaiſſeau. Une pareille honte, & telle que celle d'une dégradation, auroit à la fin cedé à la famine qui menaçoit tout l'équipage; car les ſoldats ne ſubſiſtoient plus que d'inſectes, & du ſuc que l'on tâchoit de tirer du cuir dont les coffres étoient couverts, ſi le Vice-Roy ne ſe fuſt déterminé à faire deſcente dans les Iſles de Charame, & de Divar, aſſez proches l'une de l'autre, & peu éloignées de Goa, pour y aller enlever du bétail, & pour y faire aiguade.

Dégradation d'un Capitaine Portugais.

Affreuſe diſette parmi les Portugais.

Antoine de Norogna ſollicita ſi preſſamment le Vice-Roy de luy donner cette commiſſion, qu'il ne put la refuſer, ni à ſa valeur, ni à ſon zéle, & meſme il luy laiſſa le choix des ſoldats en qui il ſe confioit davantage, pour le ſeconder dans cette expédition. Meniaque, Capitaine Indien, & l'un des plus fidelles partiſans des Portugais, fut de la partie. Ils aborderent heureuſement dans les deux Iſles; ils en ſurprirent les habitans, les mirent en fuite, & leur enleverent quelques beſtiaux. Ces Inſulaires s'étant ralliez, revinrent à la charge, & tuerent pluſieurs Portugais, ce qui empêcha Norogna de riſquer une ſeconde deſcente, à moins qu'il n'euſt une meilleure eſcorte.

Mais les vivres que Norogna avoit fait conduire dans les vaiſſeaux ne durerent pas long-tems. Les ſoldats preſſez par

la

la faim & par la ſoif, & réduits à ſe paſſer d'une trés modique portion, tâchoient de purifier l'eau de la mer, de ſon âcreté pour la rendre potable. Pluſieurs d'entre-eux paſſerent du coſté des ennemis, & leur apprirent l'extremité où l'on étoit ſur la flotte. Idalcan qui jugea par le recit de ces Rendus, que les Portugais en cet état, ne ſoutiendroient pas un rude choc, fit mettre ſes vaiſſeaux à la mer, & chargea quelques brulots d'un certain artifice, qu'on devoit jetter ſur les bâtimens des Portugais, tandis que l'on canonneroit le reſte de la flotte. ANS DE J. CHRIST. 1510.

Idalcan le ſçait & en veut profiter.

Le Vice-Roy ayant été averti de ce deſſein par un nommé Machado, dont il avoit éprouvé la fidelité dans une autre occaſion, écouta dans celle-ci, tout ce que ſon courage luy inſpira pour périr plus glorieuſement que par la famine, ou pour ſe tirer du violent état où il alloit tomber, s'il demeuroit plus long-tems expoſé à la merci de ſes ennemis. Pour cet effet, il aſſembla ſes Officiers, & les plus anciens de ſes ſoldats; il leur découvrit l'extremité où il étoit réduit, tant par la déſertion de pluſieurs de ſes gens, que par l'impoſſibilité de nourrir ce qui luy en reſtoit, & leur propoſa de faire un dernier effort pour s'affranchir des miſeres qu'il prévoyoit, & que l'on ne pouvoit éviter que par une victoire, ou prévenir par une mort glorieuſe.

Quoique cette alternative paruſt également effrayante, il n'y eut perſonne dans le Conſeil, qui ne ſe trouvaſt porté à entreprendre tout ce qu'il y auroit de plus difficile à éxecuter. Le Vice-Roy voyant une ſi grande fermeté parmi ſes gens, fut d'avis d'aller inſulter les deux bourgs de Bardes, & de Pangin, dont l'artillerie les avoit obligez tant de fois à changer de rade. Bien que ce deſſein fuſt plein de difficultez, toutefois il conceut quelque eſpérance d'y réüſſir. La certitude où étoient les Barbares, de la ſupériorité de leurs forces à celles des Portugais, les faiſoit vivre dans une ſécurité, qu'ils croyoient que rien ne pouvoit troubler. Ils avoient apporté tant de ſoins à ſe retrancher dans ces deux bourgs où ils avoient mis des troupes, qu'ils ne redoutoient plus, ni le courage des Portugais, ni les ſurpriſes de la guerre.

Belle réſolution des Portugais.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Il s'agiſſoit donc de profiter utilement de l'indolence des ennemis, & du mépris qu'ils faiſoient des Portugais. Dans cette veuë, le Vice-Roy partagea ſes troupes pour faire différentes attaques. Norogna & Andrada Capitaines Portugais, eurent ordre de s'aller emparer du coſteau par où Camalcan pouvoit ſecourir les deux bourgs, quand l'attaque ſeroit commencée. Simon Martin fut commandé pour occuper un certain défilé, par où les ennemis alloient au camp de Camalcan, Jacques Ferdinand de Bégie, & Alfonſe Perſonne demeurerent vers l'embouchure du fleuve ; l'un commandoit une galére, & l'autre un vaiſſeau armé en guerre. Les Capitaines Lacerda, Miranda, Vaſquez de Blanc-Caſtel, Jérôme Limice, de Sylva, & George Forgaz, furent reſervez pour battre ces deux bourgs de tous les coſtez, en cas que les Barbares, au lieu d'eſtre ſurpris, ſe miſſent en devoir de repouſſer les Portugais. Toutes ces marches ainſi concertées, chacun alla vers l'endroit qui luy étoit aſſigné. Auſſitoſt que chaque Officier eut occupé ſon poſte, ceux qui devoient approcher le plus prés de Pangin & de Bardes, firent un détachement. Les troupes qu'ils envoyerent, mirent pied à terre pendant l'obſcurité de la nuit, ſurprirent les ſentinelles des premiers corps de garde, & les égorgerent. Ils en uſerent de meſme à l'égard des autres, & parvinrent juſqu'aux portes des deux bourgs, ſans eſtre découverts par ceux à qui les ennemis en avoient confié la défenſe. Les Portugais ſe voyant maîtres des portes, & étant ſoutenus par leurs gens qui marchoient ſur leurs pas, donnerent ſignal au Vice-Roy, par le bruit des tambours & des trompettes, qu'ils étoient entrez dans les deux bourgs. Albuquerque de ſon coſté alla forcer Camalcan dans ſes lignes, entra dans ſon camp, & par les cris de ſes ſoldats, & par le bruit des armes, acheva de porter l'épouvante parmi les Barbares. Le grand nombre de gens qui tomboient ſous les coups des Portugais, obligea les troupes de Pangin & de Bardes, & celles du camp, d'éviter par la fuite une mort qui ne leur paroiſſoit que trop certaine.

Vigoureuſe action des Portugais.

Alors les Portugais s'emparerent des deux bourgs, d'où

ils aimerent mieux enlever les vivres qu'ils y trouverent, & les faire conduire dans leurs vaiſſeaux, que de pourſuivre les Barbares qui ſe retiroient dans Goa. Idalcan qui y étoit, craignant que les Portugais ne le vinſſent inſulter juſque dans cette ville, en fit redoubler la garniſon, & aprés avoir conféré avec Camalcan, qui s'y étoit retiré, ſur ce qu'il y avoit à faire dans une conjoncture auſſi preſſante que celle là, ils ſe perſuaderent que les Portugais avoient receu quelque ſecours, ſans quoy ils n'auroient oſé faire une ſi hardie entrepriſe. Dans cette penſée, Idalcan ſe reſolut à faire la paix; il choiſit pour l'aller négocier avec Albuquerque, ce meſme Machado qui avertiſſoit le Vice-Roy, des deſſeins les plus ſecrets d'Idalcan; mais au lieu d'y porter le Vice-Roy, & d'éxagerer comme Négociateur, la ſuperiorité des ennemis, il luy conſeilla de n'entendre à aucun accommodement, à moins qu'il ne luy fuſt trés-avantageux; il l'aſſeura qu'Idalcan conſentiroit bientoſt à tout ce qu'il éxigeroit de luy, tant par la néceſſité où il ſe voyoit de s'unir avec les Portugais, que par celle de s'oppoſer aux deſſeins de Criſnara, Roy de Narſingue, qui marchoit à la teſte d'une formidable armée pour reprendre la ville de Taracol, qu'Idalcan avoit conquiſe ſur luy dans ſa derniére campagne.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Idalcan ſonge à faire la paix.

Ce Prince envoye Machado pour la négocier.

Le Vice-Roy profita de cet avis, & ſe rendit plus difficile qu'il n'auroit été pour conclurre une paix, qu'il ne déſiroit pas moins qu'Idalcan. Comme les conditions dans leſquelles Albuquerque avoit témoigné ſe vouloir renfermer, paroiſſoient un peu dures à ce Prince, on interrompit la négociation. Cependant Idalcan vivoit dans une mortelle inquiétude ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il ſe perſuadoit, avec quelque ſorte de raiſon, qu'auſſitoſt qu'il ſe ſeroit mis en campagne, pour marcher contre Criſnara, le Vice-Roy ne manqueroit pas de s'emparer de ſes ports, & de ſes péages. D'ailleurs, il appréhendoit que le Narſingois ne vinſt à bout de ſon deſſein, s'il différoit plus long-tems de s'y oppoſer. Idalcan paſſa tout l'hiver dans cette incertitude, ne ſçachant s'il devoit préferer la défenſe de ſes ports, & de ſes droits à celle de Taracol, & l'amitié de ſes voiſins à l'alliance des Etrangers.

Le Vice-Roy ſe fait rechercher pour cette paix.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Pendant cette ſaiſon, qui n'étoit plus propre aux travaux de la guerre, l'Amour s'introduiſit dans le cœur de quelques jeunes Portugais. L'occaſion qui s'en étoit préſentée dans la priſe que le Vice-Roy avoit faite de quelques femmes Indiennes, dont il vouloit faire preſent à la Reine, avoit quelque choſe de trop attirant pour n'en pas appréhender les ſuites. Quoy-qu'Albuquerque euſt pris toutes ſortes de meſures pour les éviter, en mettant ces belles Captives ſur un vaiſſeau ſéparé, dont les Officiers & le Capitaine étoient au-deſſus de ces ſortes de mouvemens, qui ne ſiéent bien qu'aux jeunes gens, il rendit encore une Ordonnance, par laquelle il défendit d'approcher de ce bâtiment, & enjoignit à ceux qui le commandoient, que perſonne n'y entraſt, ſous quelque prétexte que ce puſt eſtre, ſans en avoir une permiſſion de ſa part. On obſervoit cette Ordonnance avec tant d'éxactitude & de rigueur, que les gens les plus diſtinguez parmi ceux qui étoient ſur la flotte, ne pouvoient y avoir aucun accés.

Intrigue galante parmi les Portugais.

Tandis que chacun déferoit aux ordres du Vice-Roy, on ſceut que Rodrigue Diaz fils du Sécretaire de ce vaiſſeau, avoit commerce avec une de ces Indiennes. Comme la plûpart des jeunes gens ne ſont pas toûjours diſcrets dans un commerce de cette nature, Diaz en fit confidence à un de ſes amis, & ce dépoſitaire d'un ſecret, qui ſelon eux, n'étoit pas fait pour le ſilence, le fit bientoſt paſſer à un tiers; chacun alors y chercha ſon avanture. Cette intrigue ne dura pas long-tems ſans eſtre découverte. Bien que ces amans s'introduiſiſſent dans le vaiſſeau, par la médiation de Diaz, & à la faveur de la nuit, on ne laiſſa pas de les ſurprendre, & ils furent mis en arreſt juſqu'à ce que l'on euſt reconnu l'entremetteur de toute l'intrigue. Diaz qu'on en ſoupçonnoit en ayant été convaincu, on inſtruiſit ſon procés dans le Conſeil de guerre, & il fut condamné à eſtre pendu.

Un ſi rigoureux jugement toucha de pitié ceux qu'il avoit obligez en ſervant leur paſſion, & les porta par reconnoiſſance à demander au Vice-Roy, la grace de Diaz; mais

Albuquerque inflexible sur les contraventions à la discipline, & à ses ordres, ne les écouta que pour leur refuser ce qu'ils luy demandoient, & l'arrest fut executé. Ce refus irrita ces jeunes Portugais, & le chagrin qu'ils en eurent fut si vif, que passant de la priére au murmure, & du murmure aux outrages, ils sortirent de l'obéissance & du respect qu'ils devoient aux ordres & au caractére du Vice-Roy. ANS DE J. CHRIST. 1510.

Rebellion de quelques uns d'entre eux.

Albuquerque contraint d'user de toute son autorité, fit remettre en arrest ceux qui se porterent à ces extrémitez, & les condamna à une dure prison; mais il fut bien surpris, quand aprés quelques jours de détention, ils refuserent la liberté qu'il vouloit leur rendre; ils ne consentirent mesme à la récouvrer, qu'à condition qu'on les renvoyeroit en Portugal, pour demander, disoient-ils, justice au Roy du procedé d'Albuquerque, & pour informer ce Prince de sa conduite. C'étoit là véritablement offenser le Vice-Roy, que de le menacer en mépriſant ses graces, & le pardon qu'il accordoit, sans qu'on l'en eust sollicité; mais si par politique il ne se repentit pas ouvertement de sa clémence, il fit bien sentir à ceux qui en avoient abusé, le mécontentement où il étoit d'une si étrange conduite; il cassa ceux d'entre ces rebelles qui avoient de l'employ, & n'en donna aucun à ceux qui en pouvoient espérer sur la flotte.

Le Vice-Roy les fait arrester.

Cependant Albuquerque, à qui Machado continuoit de donner des avis du puissant armement qu'Idalcan avoit mis sur pied, se détermina de le prévenir. Ce Vice-Roy suivant en cela le génie des Portugais, qui disputoient toûjours à leurs ennemis, l'avantage de donner les premiers coups, détacha dix fustes bien équipées, sous le commandement de Norogna, avec ordre d'attaquer tout ce qu'il trouveroit sur sa route, & envoya deux galéres, un vaisseau & un brigantin, pour ranger la coste, à dessein de surprendre quelqu'un, qui pust les instruire de ce qui se tramoit à Goa.

Sur les avis de Machado, le Vice Roy fait mettre quelques bâtimens à la mer.

A peine Norogna se fut-il élargi en mer, que d'un costé il apperceut que trente frégates étoient parties de devant une Isle qu'on nomme Divar, éloignée de quelques lieuës

ANS DE J. CHRIST. 1510.

de Goa. Elles étoient commandées par un Capitaine d'Idalcan, appellé Zufolar, & voguoient à ſa rencontre. Norogna découvrit d'un autre coſté, que quelques barques faiſoient force de rames pour joindre ce Capitaine. Quoique l'équipage des vaiſſeaux Portugais ne fuſt pas fort nombreux, ce Capitaine ne laiſſa pas de faire teſte aux ennemis, avec la meſme réſolution que s'il leur euſt été égal ou ſuperieur, & comme il avoit obtenu du Vice-Roy que ces jeunes Portugais qu'il tenoit en priſon euſſent à le ſuivre, ils le firent en qualité de volontaires, & ſans vouloir eſtre reveſtus d'aucun caractére que de celuy de ſimples ſoldats. Norogna content de voir tant d'ardeur parmi ſes troupes, & tant de diſpoſition parmi les ennemis, à accepter le combat, inſulta leur flotte avec une vigueur incroyable Les Barbares n'en témoignerent pas moins que les Portugais, & ſe défendirent avec une valeur extraordinaire. Cette action fut ſi chaude, & ſi opiniâtrée, que l'on ſe battit long-tems ſans pouvoir reconnoiſtre, qui des deux partis étoit vainqueur, ou vaincu.

Combat naval.

Zufolar ſe va mettre ſous le canon de Goa.

Zufolar, s'appercevant de la diminution de ſes troupes, les fit débarquer pour s'approcher de Goa, & pour eſtre ſoutenu de la garniſon, en cas que les Portugais le preſſaſſent un peu trop. Norogna jugea par ce mouvement, que les ennemis commençoient à plier; il les chargea avec plus de furie, & s'attacha à combattre le vaiſſeau de Zufolar. Ce bâtiment ne réſiſta pas long-tems ſans échoüer. Simon & Ferdinand Andrada, qui étoient freres, ſauterent dedans, & trois autres Portugais les ſuivirent. Dans le tems que Norogna ſe diſpoſoit à y entrer auſſi, il fut bleſſé à la cuiſſe d'un coup de fléche, que l'on décocha de deſſus les murailles de Goa, car cette action ſe paſſoit à la veuë d'Idalcan & de toute la ville. La bleſſure de Norogna occupa tellement les Portugais, que les ennemis voyant qu'on négligeoit le vaiſſeau de Zufolar, s'en approcherent aiſément, parce que la mer s'étoit retirée, & ſécoururent ceux qui étoient reſtez, & qui étoient aux mains avec les cinq Portugais que l'on y avoit veû entrer. Comme la bleſſure de Norogna l'empeſchoit de reprendre

Norogna eſt bleſſé.

les armes, & qu'il ne pouvoit envoyer un grand bâtiment, pour tirer ſes gens du péril où ils étoient, le canal n'ayant pas aſſez de fond, il détacha des eſquifs pour les aller ſecourir. ANS DE J. CHRIST. 1510.

Idalcan, qui avoit été témoin de tout ce qui s'étoit paſſé dans ce combat, ne put refuſer ſon aplaudiſſement à la valeur des cinq Portugais, qui s'étoient emparez du vaiſſeau de Zufolar, ni retenir ſes regrets, quand il apprit que Norogna étoit mort trois jours aprés ſa bleſſure. Albuquerque en fut véritablement affligé ; car il n'aimoit pas ſeulement Norogna comme ſon neveu, il le regardoit encore comme ſon éleve dans les armes, & comme l'un des plus braves Officiers que le Roy euſt dans le ſervice. Aprés luy avoir rendu les honneurs deûs à ſon mérite & à ſa naiſſance, on écouta les propoſitions de paix qu'Idalcan envoya faire ; mais le Vice-Roy & luy, n'eſtant pas encore convenus des conditions de ce traité, on n'en parla plus.

Mort de Norogna.

Secondes propoſitions de paix avec Idalcan ; mais inutiles.

Albuquerque partit incontinent aprés pour l'Iſle d'Anchédive, où il laiſſa ſes malades & ſes bleſſez ; de là il s'en alla en Cananor pour faire travailler au radoub de ſes vaiſſeaux, & au rafraîchiſſement de ſa flotte. Preſt à doubler la pointe de Rama, qui eſt ſur la coſte de Goa, il découvrit cinq vaiſſeaux Portugais, dont il y en avoit quatre commandez par Jacques Mendez de Vaſconcellos ; le cinquiéme étoit un de ceux qui avoient hiverné à Mozambique ; tous ces bâtimens alloient par ordre du Roy moüiller devant Malaca. Ce renfort d'équipage & de navires, fut d'un grand ſecours pour la flotte, qui étoit épuiſée, & de forces & de munitions.

Jonction de pluſieurs bâtimens Portugais.

Les affaires d'Afrique tournoient plus heureuſement pour le Roy, que celles des Indes. Nugno Ferdinand Ataïde, Commandant des vaiſſeaux que le Roy y avoit envoyez, ſe ſignaloit tous les jours par quelques nouveaux exploits. Il n'y avoit pas meſme long-tems qu'auprés d'Arzile, il avoit combattu Benguanéme, l'un des Officiers géneraux du Roy de Fez ; qu'il l'avoit défait & tué, & mis le reſte de ſon armée en déroute.

Affaires d'Afrique.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Vaſco Coutigno, Comte de Borbe & Gouverneur d'Arzile, dont les coureurs auoient découvert quelques troupes du Roy de Fez, leſquelles battoient la campagne aux environs de ſa ville, en ſortit à la teſte d'un grand détachement, les attaqua, & les tailla en piéces.

Comme ces deux actions s'étoient paſſées avec beaucoup d'éclat & de gloire pour les Portugais, Baraxa & Almandarin, qui étoient deux des plus fameux Capitaines de Mahomet Roy de Fez, ne reſpiroient que l'occaſion de dédommager ce Prince du déſavantage que ſes troupes avoient eu dans ces derniéres rencontres. Pour cet effet, ils raſſemblerent tout ce qu'ils purent de gens; ils firent de nouvelles levées, & s'avancerent juſqu'auprés d'Arzile, à deſſein de l'aſſiéger; mais la trouvant bien fortifiée, & ne doutant pas qu'elle ne fuſt bien défenduë, ils ne jugerent pas à propos d'y demeurer plus long-tems.

Le Roy de Fez en veut à Arzile.

Quand Mahomet vit que ſes meilleurs Officiers n'oſoient inſulter Arzile, il ſe perſuada que cette conqueſte luy étoit reſervée, & vint à la teſte d'une nombreuſe armée pour en former le ſiége; mais ſi l'importance de cette place augmenta dans ce Prince, l'envie qu'il avoit de s'en emparer, il ſe rebuta des grandes difficultez qu'il luy falloit ſurmonter pour y réüſſir; de maniére qu'il prit le parti de s'en retourner comme il étoit venu; ſa préſence, & les forces qu'il avoit amenées, n'ayant ſervi qu'à mieux marquer la honte de ſa retraite.

Différentes & courageuſes actions de pluſieurs Portugais.

Pendant que Mahomet & ſes Officiers géneraux, avoient fait d'inutiles efforts pour la réduction d'Arzile, quelques Capitaines Portugais allerent chercher les occaſions de ſe ſignaler contre les ennemis. George Vieïre fut un des premiers qui les rencontra; quoi-qu'il n'euſt que trente-deux chevaux, il attaqua Cide Hamet, fils du Gouverneur d'Alcacer; mais la partie n'étant pas égale, Vieïre fut tué, & ſes gens furent mis en fuite. François de Portugal Comte de Vimioſo, & Vaſco Coutigno, qui ne commandoient chacun que cinquante maîtres, allerent forcer un des plus conſidérables bourgs des Maures; ils s'en emparerent, & paſſe-

passerent au fil de l'épée la plus grande partie des habitans. Ceux qui échaperent aux Portugais, ayant porté l'allarme dans les environs, les Maures s'assemblerent, prirent les armes, & tomberent sur les Portugais; mais en si grand nombre, que sans leur fermeté accoûtumée, ils auroient succombé sous la multitude. Vimioso fut dangereusement blessé d'un coup de pierre; sa blessure ne l'empêcha pas néanmoins de faire seize prisonniers qu'il mena dans Arzile. ANS DE J. CHRIST. 1510.

Cependant Emanuel, à qui l'on avoit mandé ce qui s'étoit passé en Afrique, & dans les Indes, se détermina d'y envoyer des vaisseaux & des troupes. Ferdinand Ataïde, qui depuis peu étoit revenu d'Afrique eut ordre d'y retourner avec une flotte de trente navires, que le Roy mit sous ses ordres, pour défendre & pour conserver la ville de Safi. Le Roy envoye des vaisseaux en Afrique & dans les Indes.

Ce Prince envoya en mesme-tems des vaisseaux dans les Indes, & en donna la conduite à différens Capitaines. Jacques Mendez de Vasconcellos eut le commandement de quatre des meilleurs voiliers, & Gonsalve Sequeria, qui eut celuy de sept autres bâtimens, débarqua à Cochin, & de-là passa en Cananor, où Albuquerque faisoit alors sa résidence. Jean Serrand partit avec trois vaisseaux, & fit voile vers l'Isle de Madagascar. Il découvrit toute la coste Méridionale; ménagea des alliances avec quelques Rois des environs; chargea ses navires de tout ce qu'il trouva de meilleur & de plus grand prix dans ce païs, & emmena avec luy un de ces Portugais, que Gomez d'Abrey y avoit laissez. Au reste, ce Portugais qui étoit bon Pilote, fut cause que Serrand s'élargit en mer, nonobstant les grandes tempestes, & qu'il fit la route des Indes.

Vasconcellos étant arrivé à Goa, alla chez Albuquerque, à qui le Roy commandoit par les lettres que Vasconcellos avoit à luy présenter, de luy fournir tout ce qui luy seroit nécessaire pour entreprendre son voyage de Malaca, selon les ordres que ce Prince luy en avoit donnez à son départ de Lisbonne.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Le Vice-Roy, qui par la réünion de ces derniers navires aux ſiens, ſe voyoit une flotte conſidérable & floriſſante, propoſa à Vaſconcellos de différer ſon voyage de Malaca, puiſqu'il n'avoit pas des forces ſuffiſantes pour rien entreprendre de glorieux de ce coſté là, & comme l'affaire de Goa étoit plus importante que celle de Malaca, il le preſſa de ſe joindre à luy pour aller remettre le ſiége devant cette ville, & luy promit que quand il y ſeroit rentré, il luy donneroit telle quantité de vaiſſeaux qu'il voudroit, pour aller faire l'expédition de Malaca. Vaſconcellos ayant conſenti à cette propoſition, le Vice-Roy fit un voyage à Anchédive; il envoya à Socotora un vaiſſeau chargé de vivres & de munitions, ſous la conduite de François Pantoja, & manda à Alfonſe ſon neveu, qui étoit Gouverneur de la Citadelle de Socotora, de ſe rendre à la flotte. Quant à luy, il partit pour Onor avec Vaſconcellos, à qui le Roy avoit ordonné de porter la lettre qu'il écrivoit à Timoja, touchant les bons & loüables ſervices qu'il luy rendoit en la perſonne du Vice-Roy & de ſes Géneraux. Albuquerque à ſon départ d'Onor, prit la route de Cananor. Sitoſt qu'il y fut arrivé, il fit mettre à la mer Simon Martin Calderia, & Garſie de Souſa, pour aller ranger la coſte de Calécut; il leur donna à chacun trois vaiſſeaux, pour empêcher qu'aucun bâtiment venant d'Arabie, ne moüillaſt dans le port de cette ville, & pour s'oppoſer en meſme-tems à la ſortie des navires qui y étoient; il chargea Gaſpard Payva de ranger la coſte de Goa, & pria Vaſconcellos de courir celle des Indes. Tous ces Capitaines animez du meſme eſprit s'aquitterent ſi bien de leur commiſſion, qu'ils firent pluſieurs priſes, ſur l'une deſquelles on trouva deux Juifs, qui embraſſerent le Chriſtianiſme, & qui ſervirent de Truchemans aux Portugais.

Propoſition du Vice-Roy à Vaſconcellos pour aller devant Goa.

Départ du Vice-Roy & de Vaſconcellos.

Il donne ſes ordres à ſes Capitaines.

Ce fut dans ce tems-là qu'Albuquerque apprit que Trimumpara, Roy de Cochin, étoit mort dans le Turcol où il s'étoit retiré, pour vaquer uniquement au culte de ſes Dieux. Il regretta beaucoup ce Prince, & quoy que Naubeador, qui avoit ſuccedé à ſa Couronne, euſt ſuccedé auſſi aux bon-

Mort de Trimumpara, Roy de Cochin.

nes volontez du Roy pour les Portugais, toutefois l'union qui depuis cette abdication, avoit ſubſiſté entre le nouveau Roy de Cochin, & le Vice-Roy, étoit ſur le point de finir par la rigueur de la loy du Royaume. Cette loy veut que quand un Roy a volontairement abdiqué, & qu'il meurt dans ſon Turcol, ſon ſucceſſeur deſcende du trône, pour aller occuper la place que ſon prédeceſſeur s'étoit choiſie dans la ſolitude; de maniére qu'aprés avoir regné comme luy, il faut auſſi que comme luy, il y aille paſſer le reſte de ſes jours, bienque ſans aucune inclination pour ce genre de vie & de retraite.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Sur ce fondement, les enfans de la ſœur de Trimumpara, dont l'âiné étoit connu ſous le nom du Prince de Cochin, & le cadet ſous celuy de Naubeador, étoient les véritables héritiers de Trimumpara; mais le Prince de Cochin s'en étant rendu indigne par ſa liaiſon avec Zamorin Roy de Calecut, ennemi declaré du Roy de Cochin, quoy qu'il fut ſon oncle, Naubeabor fut appellé à la Couronne. Cette préference penſa luy couter bien cher, puis qu'auſſitoſt aprés la mort de Trimumpara, le Prince ſe mit en devoir de dépoſſeder ſon frere. Il le traita d'uſurpateur, & dit que ſi les diſpoſitions de Trimumpara luy avoient été favorables, il ſeroit un prévaricateur de la loy, s'il ne la ſuivoit à la rigueur, en ſe retirant dans le meſme Turcol, où le Roy, qui l'avoit précedé, étoit mort.

Rigueur extraordinaire de la loy du païs.

Le manifeſte que le Prince de Cochin fit publier, de ſes prétentions, frappa les peuples, & les prévint en ſa faveur. Comme leur déference pour les loix fondamentales de l'Etat luy étoit favorable, perſonne ne luy refuſa ſon conſentement. En vain Naubeador renouvella-t-il le ſouvenir de l'infidelité de ſon Concurrent; en vain exodſa-t-il que ce Prince, par ingratitude, & meſme par politique, s'étoit broüillé avec Trimumpara, pour ne point tomber dans la rigueur de la loy, à cauſe du grand âge de ce Prince, qui en luy frayant le chemin du trône, luy auroit auſſi frayé celuy du Turcol. Les Cochinois ne déférerent point à ces raiſons, & tinrent toûjours pour le Prince.

Le Prince de Cochin veut détrôner Naubeador.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

mais Albuquerque s'intereſſoit trop aux affaires de Naubeador, pour l'abandonner dans une ſi importante conjoncture. Il regardoit ſon élevation à la Royauté, comme l'ouvrage de la protection d'Emanuel, & ſon inſtallation ſur le trône, comme le ſien, par les ordres qu'il avoit déja donnez pour les céremonies de ſon couronnement. Cela joint aux bonnes intentions que Naubeador avoit toûjours euës pour les Portugais, détermina le Vice-Roy à ſoutenir & à défendre ce Roy, que l'on projettoit d'accabler par les troupes auxiliaires que le Roy de Calécut envoyoit au Prince de Cochin, leſquelles étoient déja entrées dans le Royaume.

Le Vice-Roy entreprend la défenſe de ce Prince.

La diligence que les ennemis apporterent à réünir leurs forces, obligea Albuquerque d'en faire une pareille pour ſe rendre dans le port de Cochin, & de fait, il y vint moüiller avec une nombreuſe flotte. Son arrivée raſſeura les partiſans de Naubeador, & répandit en meſme-tems une ſi terrible crainte parmi les ennemis de ce Roy, que ſans attendre que l'on en vinſt à quelque action, ils ſe retirerent. Albuquerque voyant leur peu de fermeté s'en retourna en Cananor, & laiſſa la conduite de ſon armée navale à Vaſquez de Blanc Caſtel, & à Laurent Morena. Les Cochinois & les Calecutains qui ne redoutoient qu'Albuquerque, ſe remirent à la mer dés qu'ils eurent appris ſon départ, dans l'eſpérance de battre les troupes de Naubeador, & celles de ſes Alliez; mais les deux Capitaines Portugais, ſur qui le Vice-Roy, en partant, s'étoit repoſé du ſuccés de cette guerre, ſe mirent bientoſt en état de prévenir & d'arreſter les ennemis. Les ordres qu'ils avoient receus de ne rien ménager pour la défenſe de Naubeador, étoient trop précis, & leur valeur étoit trop compromiſe en cette occaſion, pour s'étonner du nombre de gens qu'ils avoient à combattre, ni des ſuites que cette guerre auroit apparemment, puiſqu'il s'agiſſoit d'une couronne entre les deux partis; que les Cochinois liguez avec les Calécutains tâcheroient d'arracher à Naubeador; mais que les Portugais s'efforceroient de conſerver à ce Prince comme allié, & comme tributaire d'Emanuel.

Retraite des ennemis de Naubeador, & départ du Vice-Roy.

Telles étoient les réſolutions que chaque parti avoit priſes dans cette guerre, qui ſur ces principes ne pouvoit eſtre que trés cruelle. Les Portugais en étoient convaincus; mais ils n'en étoient point étonnez. Les Cochinois & les Calécutains au contraire, n'étoient pas dans une pareille ſécurité. Quoi-qu'ils comptaſſent beaucoup ſur les prétentions du Prince qu'ils défendoient, mais encore plus ſur leur grand nombre, & que cette ſuperiorité leur enflaſt le courage, ils avoient néanmoins une crainte ſecrette, quand il falloit en venir aux mains avec les Portugais. ANS DE J. CHRIST. 1510.

Blanc-Caſtel & Morena n'ignoroient pas la perplexité où devoient eſtre les ennemis; du moins ils en jugeoient ainſi, par tout ce qui s'étoit paſſé dans les guerres précedentes; cela ne contribuoit pas peu à les raſſeurer & à les rendre redoutables. Pleins de cette confiance, ils débarquerent leurs troupes, ſe poſterent le plus avantageuſement qu'ils purent, & leur préſenterent la bataille. Comme les armées étoient en préſence, & que ni l'une ni l'autre ne pouvoit plus la refuſer, ſans s'expoſer à une défaite plus honteuſe & plus certaine, que celle qui devoit ſuccéder au combat, l'action commença avec une vigueur incroyable. Les Portugais y eurent de fréquens déſavantages; jamais ils n'avoient trouvé tant d'obſtination & tant de valeur, & l'on peut dire, que ſi les ennemis euſſent toûjours combattu de la meſme force, les Portugais auroient été obligez de ceder non ſeulement au grand nombre de ceux qu'ils avoient en teſte, mais encore à leur courage. Loin d'eſtre ébranlez d'une ſi vive & ſi longue réſiſtance, ils redoublerent leurs efforts pour en faire une pareille. Les ennemis déja épuiſez, & encore plus allarmez qu'ils n'étoient affoiblis, commencerent à perdre courage, & lacherent le pied. Les Portugais s'eſtant apperceus de ce mouvement, en profiterent ſi à propos qu'ils les défirent, & qu'ils les mirent en fuite. Le Prince de Cochin fut du nombre de ceux qui ſe ſauverent, ce qu'il ne fit que par un grand bonheur, & avec beaucoup de peine.

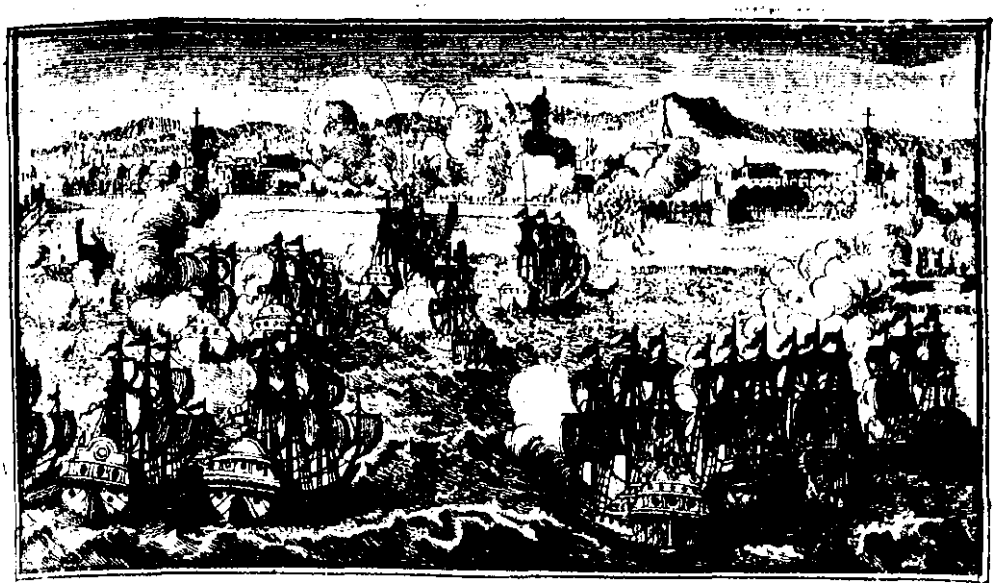
Le bruit de cette derniére victoire, à laquelle Naubea-

ANS DE J. CHRIST. 1510.

dor devoit son affermissement sur le trône, fut bientost répandu dans les autres Royaumes des Indes. On remarqua dans le mesme-tems, que Mamud, Roy de Cambaja, & dont l'Etat est situé dans la presqu'isle de l'Inde, envoya un Ambassadeur au Vice-Roy, pour conclurre une alliance entre-eux, & pour luy offrir tel port qu'il voudroit choisir pour faire ce traité, du moins on en jugea ainsi, par l'arrivée de cet Ambassadeur. Ce Ministre s'étoit aussi chargé des lettres de quelques Portugais, qui ayant fait naufrage avec Alfonse de Norogna, sur les costes de ce Royaume, s'étoient retirez en terre-ferme, & avoient été pris, & menez devant le Roy.

Le Roy de Cambaja envoye un Ambassadeur à Albuquerque.

Albuquerque rendit toute sorte d'honneurs à l'Ambassadeur de Mamud, & répondit comme il devoit aux propositions de ce Prince; mais ne pouvant consommer ce traité, à cause du siége qu'il avoit projetté d'aller remettre devant Goa, il donna sa parole à ce Ministre, que l'alliance des Rois leurs maîtres étoit aussi asseurée, que si le traité en étoit signé; ce qu'il luy promettoit de faire, incontinent aprés son retour d'une expédition, dont il ne pouvoit différer plus long-tems l'éxecution. L'Ambassadeur partit, plein de l'espérance que le Vice-Roy luy avoit donnée, & s'en retourna à Cambaja.



HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

LIVRE SEPTIÉME.

EMANUEL I.

ROY XIV.

ALBUQUERQUE occupé de ce qui s'étoit paſſé dans le dernier ſiége de Goa, lors qu'Idalcan l'avoit repris ſur les Portugais, partit pour aller former de nouveau le ſiege de cette ville. La flotte qu'il mena pour faire cette conqueſte, étoit compoſée de trente-quatre bons vaiſſeaux, ſur leſquels il y avoit prés de 1510.

Le Vice-Roy retourne devant Goa.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

deux mille hommes d'équipage, tant Indiens que Portugais, ſans compter les bâtimens que Timoja luy amena à Onor. Ce fut là que ce Capitaine apprit au Vice-Roy, qu'Idalcan avoit fait augmenter les fortifications de Goa; qu'il y avoit prés de neuf mille hommes de garniſon; que l'on avoit jetté dans la place une grande quantité de munitions de bouche & de guerre, & que l'on y avoit conduit beaucoup de canon.

Maffée, liv. 4. chap. 7. Oſorius, liv. 7. Mariana. Hiſt. Hiſp.

Timoja, qu'Albuquerque choiſit pour paſſer de la terre-ferme dans l'Iſle de Goa, laiſſa les trois navires qu'il avoit amenez pour les joindre au reſte de la flotte. Melras qui en étoit Lieutenant géneral, ſe voyant Officier en chef, entra ſi fiérement dans le port de Pangin, que les troupes qui devoient le défendre l'abandonnerent, & ſe ſauverent dans la ville. Comme on ne fit aucune réſiſtance, Melras ſe contenta de quelques priſonniers, par leſquels on apprit encore pluſieurs particularitez, touchant les forces d'Idalcan, & celles de la ville de Goa.

Ces derniers avis déterminerent le Vice-Roy à l'attaquer par différens endroits, dans l'eſpérance que les uns ne ſeroient pas ſi bien défendus que les autres, ou que l'on en trouveroit de moins bien fortifiez, ou enfin, que l'on engageroit les aſſiégez à quelque diverſion. Ces meſures étant priſes, on commença à battre & à canonner les deux Citadelles bâties ſur les deux pointes de la terre-ferme, entre leſquelles la riviére tombe dans la mer.

On canonne les deux Citadelles.

Les aſſiégez, à qui le ſouvenir étoit encore preſent de ce qui s'étoit fait durant le premier ſiége que les Portugais avoient mis devant Goa, abandonnerent ces deux poſtes auſſitoſt qu'ils furent attaquez. Les aſſiégeans s'en étant emparez, firent approcher leurs vaiſſeaux, & débarquerent des troupes. Alors le Vice-Roy forma ſon camp, & fit ouvrir la tranchée, tandis que le canon de ſa flotte battoit continuellement la ville, à deſſein de faire bréche, & de donner un aſſaut. Les aſſiégez, qui de leur coſté faiſoient un aſſez grand feu, ſe défendirent avec beaucoup de valeur; mais elle ne dura pas. La garniſon, qui d'ailleurs étoit fa-

Le Vice-Roy fait ouvrir la tranchée.

tiguée,

tiguée, & meſme diminuée par les batteries des vaiſſeaux, rallentit beaucoup ſa premiére ardeur ; les aſſiégeans s'en apperceurent, & en profiterent. Comme ils gagnoient le terrain peu à peu, le Vice-Roy qui ſe vit maître des dehors, força les premiers corps de garde vers le Septentrion, pendant que ſes autres Capitaines s'emparoient de la principale deſcente. Quoi-qu'elle fuſt gardée & défenduë par une troupe conſiderable de Barbares, Jean Limice, Lacerda, & Bégie, qui ſe préſenterent à la teſte de trois cens hommes devant le corps de garde le plus proche de la ville, le forcerent, & en chaſſerent les ennemis. Vaſconcellos & Payva chargerent auſſi de leur coſté ceux qui couvroient les environs de la place. Les deux Andrada, & Sylva attaquerent le quartier qui s'étendoit juſqu'à un certain lieu nommé le Canal de Timoja ; toutes ces attaques ſe faiſoient en meſme-tems, & avec la meſme vigueur. Les aſſiégez tâchoient de repouſſer les aſſiégeans, par différens petits combats qui ſe paſſoient entre-eux ; mais les Barbares y ayant toûjours du déſavantage, les Portugais parvinrent juſqu'à l'une des principales portes de la ville, que depuis ils ont nommée la Porte de ſainte Catherine. L'Officier qui la défendoit, y donna des preuves de ſon courage. Les nouvelles troupes qu'on luy envoyoit de la ville, à meſure que les ſiennes diminuoient, rendoient l'affaire fort incertaine ; mais comme les ennemis ne diſputoient pas avec tant d'opiniâtreté le paſſage des autres portes, que Jean & Jérôme Limice avoient attaquées, les Portugais entrerent dans Goa, & paſſerent au fil de l'épée ceux qui n'avoient point eu le tems de ſe ſauver dans les maiſons. Il eſt vray que ceux qui s'y étoient retranchez, ſe défendirent long-tems à coups de fléches & de pierres, & cela, par les ſoins que les femmes de Goa avoient pris d'y en faire porter une grande quantité.

Ans de J. Christ. 1510.

On fait en meſme-tems de différentes attaques.

Les Portugais entrent dans Goa.

Les Portugais qui ſe voyoient expoſez à ces nouveaux périls, dont ils ne pouvoient ſe garantir, qu'en allant forcer les ennemis dans leurs maiſons, eurent autant de combats à rendre que de maiſons à forcer. Comme ils étoient en trop petit nombre, pour empêcher en meſme-tems, que les Goans

ANS DE J. CHRIST. 1510.

ne ſortiſſent des maiſons qui n'étoient pas inveſties, pour ſecourir celles qui l'étoient, les ennemis chargerent les Portugais avec tant de furie, qu'ils auroient été obligez de ſortir de Goa, ſi Alfonſe de Tingi, Sylva, Ferdinand Andrada, Emanuel d'Acugna & Antoine Garcez, n'y fuſſent arrivez aſſez à propos pour ſoutenir les Portugais, & pour mettre les Goans à la raiſon. Cela fut éxecuté ſi vigoureuſement, que les Portugais les repouſſerent juſque dans le Palais d'Idalcan, & pourſuivirent ceux qui avoient pris de differentes routes pour ſe ſauver.

Les Goans ſe retranchent dans leurs maiſons.

Comme les Portugais s'étoient partagez dans cettte occaſion pour chaſſer les uns, & pourſuivre les autres, leur nombre ſe trouva affoibli par ce partage. Les ennemis qui s'en apperceurent, ſe rallierent, & firent teſte aux troupes qui les ſerroient de ſi prés. Ce combat s'étant paſſé à coups d'épée, les Portugais inférieurs en nombre y perdirent Vaſco de Fonſeca & Coëllo, qui furent tuez; Jerôme Limice fut dangereuſement bleſſé, & pluſieurs ſoldats demeurerent ſur la place. Le reſte des Portugais auroit été contraint de plier & de céder à la force, ſi Mendez Alfonſe & Sylva ne ſe fuſſent remis à leur teſte, & s'ils ne leur euſſent relevé le courage qu'ils étoient ſur le point de perdre, faute d'Officiers qui les commandaſſent.

Ils ſe rallient & ſe défendent.

Ce ſecours valut aux Portugais tout l'avantage de la victoire. Les ennemis ne ſçachant plus de quel coſté tourner, attendoient le coup de la mort qu'on leur portoit, ſans avoir la force de ſe défendre. Dans ce tumulte plein de carnage & d'horreur, Jean Limice démeſla ſon frere Jérôme, qui expiroit ſous le nombre de ſes bleſſures. Ce ſpectacle réveillant en luy la tendreſſe fraternelle, il s'arreſta pour le faire tranſporter & pour luy preſter tous les ſecours néceſſaires; mais ce génereux Portugais qui préferoit la gloire de mourir dans le lit d'honneur, au ſoin qu'on vouloit prendre de luy, le refuſa, & content de perdre la vie pour l'intereſt de ſon Prince, il pria ſon frere de retourner au combat.

Belle action de Limice.

Les Goans convaincus qu'ils ne pouvoient plus défendre leur ville, ſe retirerent dans le Palais d'Idalcan, où il y

Ils ſe retirent dans le Palais d'Idalcan.

avoit une nombreuſe garniſon. Comme ils ne doutoient pas que les Portugais ne vinſſent inſulter ce Palais, ils ſe diſpoſerent à le défendre avec une valeur toute nouvelle. Pour cet effet, ils attendirent que les aſſiégeans fuſſent entrez dans une grande place qui ſépare le Palais, de la ville de Goa, pour ſe couler par des routes ſouterraines & dérobées, & pour prendre les Portugais en queuë, tandis que le reſte de la garniſon du Palais les chargeroit de front. Ce projet auroit eu tout le ſuccés que les Maures s'en étoient promis, ſi Vaſconcellos, qui étoit entré dans la ville ne fuſt ſurvenu avec ce qu'il avoit de ſoldats de reſte, & s'il n'euſt chargé les Barbares, qui avoient déja envelopé les Portugais, ce qui les obligea à la diverſion ; de maniére que la plûpart de ceux qui avoient donné ſur l'arriéregarde des Portugais, ſe voyant contraints ou de ſe défendre contre Vaſconcellos, ou de lâcher le pied, reprirent les meſmes routes par où ils étoient venus, & retournerent dans le Palais. Les Portugais ne jugerent pas à propos de les pourſuivre, de crainte de donner dans quelque embuſcade ; mais ils s'attacherent à la reduction du Palais, d'où les Goans firent une ſortie. Pluſieurs nobles Indiens, qui s'étoient joints à eux, s'y diſtinguerent d'une maniére glorieuſe. Emanuel Lacerda, qui les combattit, fut bleſſé d'un coup de fléche. Bien que ſa bleſſure fut grande, il ne quitta point le combat ; il y donna de nouvelles preuves de valeur à la teſte de ſa troupe, & mit en déroute ces Indiens, ſur qui les ennemis avoient uniquement compté, puis qu'aprés cette défaite ils plierent, & ſe ſauverent tumultuairement dans le Palais.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

L'ardeur avec laquelle les Portugais les y pourſuivirent, contraignit les uns à ſauter des murailles en bas, aimant mieux ſe procurer la mort en ſe précipitant, que de la recevoir de la main de leurs ennemis. On paſſa les autres au fil de l'épée, ſans quartier & ſans miſericorde.

Le Vice-Roy, qui du lieu où il étoit, avoit entendu un grand bruit d'armes & de cris dans la ville, y accourut. Comme il trouva la garniſon du Palais aux mains avec ſes

ANS DE J. CHRIST. 1510.

gens, il porta par ſa préſence le dernier coup à la priſe de Goa, qui par cette action, fut entiérement ſoumiſe à l'obéïſſance d'Emanuel. Cette conqueſte qui ſembloit devoir coûter aux Portugais, la meilleure partie de leurs troupes, ne leur coûta néanmoins que fort peu de monde, puis qu'ils n'y perdirent que cinquante hommes, & quelques Officiers, au nombre deſquels ſe trouverent Jérôme Alvarez, Pierre Gomez Limice, Vaſquez de Fonſeca, Coſme Coëllo, Antoine Vagado, & Antoine Garcez; il eſt vray qu'ils eurent une grande quantité de bleſſez.

Priſe de Goa.

L'avantage de cette victoire ne conſiſtoit pas tant dans le butin que l'on fit, parce que les Goans avoient détourné leurs meilleurs effets, que dans la priſe de Goa. Comme le Vice-Roy ne doutoit point qu'elle ne devinſt un jour la plus conſidérable ville des Indes, ainſi qu'on le verra dans la ſuite, il n'oublia rien pour conſerver cette conqueſte. Dans cette veuë, il fit mettre le feu aux Fauxbourgs, qui par leur grande étenduë étoient trop difficiles à garder. D'ailleurs, il n'avoit pas aſſez de monde pour la garantir de l'irruption des ennemis, en cas qu'ils vouluſſent encore ſe mettre en devoir de la reprendre. Il poſa pluſieurs corps de garde dans les principaux quartiers de cette ville, & par ce moyen il ſe rendit Maître du peu d'habitans qui y reſtoient, & les contint dans une obéïſſance, à laquelle ils ne ſe ſoumettoient, que parce qu'il ne dépendoit plus d'eux d'en ſécoüer le joug; il rendit enſuite une Ordonnance, que l'on obſerva à la rigueur; il fixa par cette Ordonnance, un tems aux Arabes, pour ſortir de Goa, & permit aux autres peuples d'y demeurer, pourveu qu'ils payaſſent le meſme tribut à Emanuel, qu'ils payoient à Idalcan; il fit publier l'ouverture du commerce, & la liberté pour les Marchands étrangers, d'y faire tranſporter leurs effets. Voulant en aſſeurer la conduite, il ordonna à Ferdinand Andrada, à Antoine Sala, & à Pierre Fonſeca de Caſtro, de mettre à la voile, & de croiſer la mer du coſté de Goa, tandis que George Botel, & Alfonſe de Béſagu en feroient autant ſur la mer de Calécut, pour favoriſer le plus qu'ils pour-

Le Vice-Roy en fait brûler les Fauxbourgs.

Il rend une Ordonnance contre les Arabes.

roient, le paſſage des bâtimens étrangers, & pour les garantir de l'inſulte des ennemis ; il impoſa des peages ſur les marchandiſes qui ſortiroient de la ville ; il fit pluſieurs autres Ordonnances, concernant le gouvernement & la diſcipline militaire ; il permit aux Portugais d'épouſer des Indiennes, pourveu qu'elles fuſſent baptiſées ; il leur aſſigna des fonds de terre pour les faire valoir, & par là il trouva moyen de faire une colonie de ſujets fidelles, & d'une meſme communion. On travailla en meſme-tems à la deſtruction des Temples, dont les matériaux furent employez au rétabliſſement des murailles de la ville, auſquelles on ajoûta des ouvrages nouveaux ; on augmenta auſſi ceux de la Citadelle, dont le commandement fut donné à Rodrigue Rabel, au lieu de celuy de la Citadelle de Cananor qu'il avoit, où l'on envoya Michel d'Acugna. Au reſte, je ne crois pas devoir paſſer ſous ſilence, que l'on trouva un Crucifix d'airain dans la démolition de ces profanes autels ; ce qui prouve évidemment, à la confuſion des Novateurs, que les anciens Chrétiens qui habitoient parmi ces Nations, ont autrefois reveré les Images. On porta dans une Chapelle nouvellement bâtie, ce ſymbole de la Rédemption génerale ; on y fit avec le plus de ſolemnité que l'on put, les réparations deuës à la repréſentation du Dieu crucifié. Peu de tems aprés Albuquerque envoya ce Crucifix à Emanuel.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Il fait pluſieurs autres Reglemens.

On travaille aux fortifications.

On trouve un Crucifix dans la démolition d'un Temple.

Tandis que l'on travailloit à rétablir Goa, & que l'on remercioit le Dieu des armées, de la victoire que les Chrétiens venoient de remporter ſur les ennemis de ſon nom, Timoja arriva avec un renfort de trois mille hommes ; mais ayant trouvé cette ville priſe, & craignant que le Vice-Roy ne luy fiſt des reproches ſur ſon retardement, il allégua pluſieurs raiſons pour s'en juſtifier. Albuquerque les receut toutes par rapport à la confiance que le Roy avoit en Timoja, à qui d'ailleurs les Portugais avoient des obligations eſſentielles.

George Botel, & Alfonſe Béſagu, que le Vice-Roy avoit envoyez croiſer les mers, revinrent auſſi à Goa avec un bâtiment Arabe, qu'ils avoient gagné dans leur courſe. An-

ANS DE J. CHRIST. 1510.

drada qui continuoit la ſienne, pourſuivit un vaiſſeau d'Ormus qu'il auroit pris, ſi ce bâtiment n'euſt relâché dans le port de Dabul. Le Gouverneur de la ville receut ce vaiſſeau fugitif, & fit tirer ſur celuy d'Andrada, pour l'obliger d'abandonner ſon deſſein ; ce que ce Capitaine auroit été contraint de faire ſans le ſecours de quelques navires Portugais, qui ſe joignirent à luy. Andrada ſe voyant alors en état de ſe vanger du Gouverneur de Dabul, commença par canonner la tour bâtie à l'entrée du havre ; la bréche qu'il y fit étoit ſi conſiderable, que la plus grande partie de la garniſon ſe vit obligée de ſortir de cette tour. Andrada débarqua auſſitoſt ſes troupes, fit enlever ce qu'il y avoit de canon, ordonna qu'on le menaſt dans ſes vaiſſeaux, & s'empara du navire Ormuſſien, qui avoit cauſé tout ce deſordre.

Situation de Goa.

Albuquerque étant rentré dans Goa, qui eſt ſituée dans une Iſle que les riviéres de Mandoüa & de Guari, forment à leur embouchure, regarda cette ville, comme la plus utile de celles que le Roy poſſéderoit dans les Indes Orientales, à cauſe de la commodité du trafic. Ce ſeul avantage auroit engagé des peuples moins belliqueux que les Portugais, à s'en rendre les maîtres, auſſi n'épargnerent-ils rien pour la conquérir, & pour en faire une des plus fortes places, & l'une des plus ſuperbes villes de l'Univers. Les Goans ont depuis ce tems-là pouſſé leur magnificence juſqu'à un tel point, que non contens d'avoir de fort ſomptueuſes maiſons dans l'enceinte de leur ville, ils en ont fait encore bâtir de magnifiques dans les environs, & particuliérement ſur les bords de la riviére. Alors le commerce ſe renouvella dans Goa, & les peuples accumulerent bientoſt richeſſes ſur richeſſes. L'Hiſtoire nous apprend, que c'eſt dans cette ville que repoſe le corps de S. Thomas ; que cet Apoſtre avoit préché l'Evangile aux Parthes, aux Médes, & aux Indiens, dans les Royaumes de Narſingue, & de Cranganor ; qu'il avoit converti un grand nombre de ces peuples connus ſous le nom de Chrétiens de S. Thomas ; qu'il avoit commencé à bâtir une Egliſe dans la ville de Meliapur en Aſie,

Maffée, Hiſt. des Indes, ch. 6. liv. 4. Voyages de Vincent le Blanc. Logez de Gomera, Hiſt. de las Indias. Juan de Caſtro, Comment. da Ind.

ſituée en deça du Gange, & ſur la coſte de Coromandel; que Sagan, qui y régnoit, ayant été ſollicité par les Preſtres de ſa loy, d'interpoſer ſon autorité pour empêcher la continuation du bâtiment de cette Egliſe, avoit déferé à leurs conſeils; que cet Apoſtre avoit fait pluſieurs miracles dans Meliapur; que Sagan en avoit été ſi vivement penetré, qu'il avoit voulu embraſſer la Religion Chrétiennne; mais comme le nombre des Idolâtres étoit beaucoup plus conſidérable que celuy des Chrétiens, ils avoient martiriſé ce ſaint Apoſtre, en un lieu nommé *Carlumina*, prés de Meliapur, où il alloit faire ſa priére; qu'il étoit mort d'un coup de lance; que ſes Eléves dans le Chriſtianiſme, avoient rendu les derniers devoirs au corps de ce ſaint; qu'ils l'avoient enterré dans l'Egliſe de Meliapur; que ſon corps ayant été trouvé long-tems aprés, ſous les ruines de cette meſme Egliſe, avoit été transferé dans celle de Goa, où Emanuel avoit ordonné à Albuquerque, qu'on élevaſt un ſuperbe tombeau en l'honneur de ce ſaint Apoſtre.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Euſebe, liv. 3. Hiſt. S. Jean Chryſoſtome. Homel. 2. in Math. Nicephore, l. 2. ch. 46. Oſorius, liv. 3. Maffée, liv. 2. chap. 6.

Tranſlation du corps de ſaint Thomas à Goa.

Ce fut le Pape Paul, qui érigea la ville de Goa, en Archeveſché, & qui luy attribua pour ſuffragans les Eveſques de Cochin, de Maſcaté, & d'Ormus, ſans compter ceux de pluſieurs autres villes ſituées ſur les coſtes d'Afrique, & au de-là du Cap de Bonne-Eſpérance; mais les Hollandois ayant enlevé aux Portugais, les meilleures villes qu'ils avoient dans les Indes, la puiſſance ſpirituelle diminua à meſure que la temporelle s'affoibliſſoit; de maniére que l'Archeveſque de Goa n'a plus d'Eveſque ſuffragant.

Erection de l'Egliſe de Goa, en Archeveſché.

Au reſte, on a tenu pluſieurs Conciles à Goa. Alexis de Ménezés qui en étoit Archeveſque & Primat des Indes, en célebra un dans cette ville, l'an 1584. & dans un autre qui fut aſſemblé en 1589. ou 1590. on admit les Chrétiens de S. Thomas, à faire profeſſion de la Religion Romaine, ſans aucune reſerve du culte ancien, à condition qu'ils dépoſeroient tous leurs livres à l'Archeveſque de Goa; qu'ils ſe rapporteroient à ſa prudence & à ſa doctrine, de tout ce qu'il trouveroit à propos d'y ajoûter, & qu'ils conſentiroient qu'il en oſtaſt tout ce qui pourroit ſentir le Neſtorianiſme, parce

Conciles tenus à Goa.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

que cette pernicieuſe doctrine s'étoit répanduë dans les Indes, particuliérement depuis qu'un Patriarche Neſtorien y avoit envoyé des Eveſques. Comme ces Prélats avoient acquis une grande autorité ſur les peuples, ils leur avoient inſinué des ſentimens impies contre la maternité de la ſainte Vierge, & contre le myſtere de l'Incarnation du Fils de Dieu; mais dans la derniére découverte que les Portugais firent de ce païs, toutes ces erreurs furent entiérement diſſipées par les Prédicateurs de la ſaine doctrine, & enſuite par le dernier Concile dont je viens de parler.

Lorſque la puiſſance Eccléſiaſtique fut établie à Goa, le Roy voulut, que pour en ſoutenir les honneurs & les droits, ſon Vice-Roy & le Gouverneur y fiſſent leur ſéjour ordinaire. Comme il ne ſuffit pas de retenir les peuples par la voye des armes, & par l'eſprit de la Religion, & qu'il faut encore le faire par l'autorité des loix & de la juſtice, le Roy créa un Parlement à Goa; il luy attribua la connoiſſance de toutes les affaires civiles & criminelles, avec pouvoir de les juger en dernier reſſort, à l'exception néanmoins, de condamner à mort un Gentilhomme, ſans en avoir un ordre exprés de la Cour.

Création du Parlement de Goa.

La réduction de Goa étant donc arrivée durant la Vice-Royauté d'Albuquerque, cela donna lieu aux divers raiſonnemens que firent les troupes ſur la conduite d'Almeida, & ſur celle d'Albuquerque; car ces deux Vice-Rois avoient eu chacun leurs partiſans, & des maximes différentes. Almeida s'étoit toûjours propoſé de ne former aucun ſiége de villes, pour n'eſtre point obligé de partager ſes troupes en y laiſſant des garniſons, de crainte d'affoiblir ſon armée; il s'étoit contenté de tenir la mer & de s'en rendre le maître, & regardoit ce moyen comme le plus aſſeuré, pour s'emparer un jour des plus belles villes des Indes. Plein de cette maxime, il n'avoit fait aucune deſcente, ni attaqué aucunes places, pour la conſervation deſquelles il falloit, diſoit-il, que l'on envoyaſt de Portugal tous les ans de nouvelles troupes; ce que l'on ne pouvoit faire ſans épuiſer le Royaume d'hommes & d'argent.

Paralelle d'Almeida, & d'Albuquerque.

Albu-

Albuquerque, tout au contraire, ne ſongeoit qu'à établir la domination & la puiſſance d'Emanuel, ſoit en faiſant des traitez d'alliance avec les Princes Indiens, ou bien en leur déclarant la guerre, s'ils la préferoient aux alliances. Ce Vice-Roy, loin de s'en tenir aux profits qui pouvoient revenir au Roy, par la voye du commerce, diſoit, que quelques vaiſſeaux de plus qu'on auroit chargez d'épiceries, ne contribuoient qu'à produire un peu d'argent au Roy, & qu'à avancer la fortune de quelques particuliers, qui s'étoient intereſſez dans le trafic; mais que pour établir ſolidement le pouvoir des Rois de Portugal dans les Indes, il falloit attaquer & prendre des villes; inſulter des places; s'emparer de quelques ports; marier des Portugais avec des femmes Indiennes, & leur faire de petites libéralitez en faveur de leurs mariages; que par ce moyen on feroit des colonies, qui dans la ſuite des tems, fourniroient aſſez de troupes pour renforcer les armées & les flottes, ſans faire venir de nouveaux ſecours de Portugal, au lieu que ſi l'on ne s'occupoit qu'à ſe rendre redoutable ſur mer, les années s'écouleroient, & les armées ſe ruineroient inſenſiblement, ſans faire de grands progrés; qu'il ne falloit qu'un coup de vent ou une tempeſte pour renverſer de ſi vaſtes deſſeins, & qu'enfin, il étoit impoſſible de ſe paſſer d'avoir des places & des ports, où une flotte pût relâcher en ſeureté, ſe rafraiſchir, & ſe radouber à loiſir. Tant d'heureux ſuccés ont ſi bien juſtifié dans la ſuite les maximes d'Albuquerque, que les Portugais ne ſe ſont jamais repentis de s'en eſtre fait des regles.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Maximes d'Albuquerque.

Si le Vice-Roy agiſſoit avec tant de bonheur dans les Indes, Ataïde qui étoit en Afrique, & qui commandoit dans la ville de Safi, n'y avoit pas moins bien établi l'autorité du Roy. Ce Capitaine levoit de grands tributs dans les lieux qu'il avoit ſoumis à l'obéïſſance d'Emanuel, & quand il paroiſſoit des mécontens, qui de tems à autre refuſoient d'y ſatisfaire, il ſçavoit bien reduire ces factieux, & les ranger à leur devoir. Ce qui ſe paſſoit à l'égard des peuples, n'étoit preſque rien en comparaiſon de ce qu'il

Ataïde conduit bien les affaires du Roy en Afrique.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

luy reſtoit à faire pour ſe rendre maître d'un Château en Afrique, qui ne ſe défendoit pas ſeulement par ſa ſituation, mais encore par une forte garniſon, & par une nombreuſe artillerie. Ce Château étoit habité par un certain Maure, qui étoit le Pagode vivant des peuples. La profonde vénération qu'ils avoient pour ce Solitaire, dont la vie paſſoit parmi eux pour un prodige de vertu, intereſſoit tout ce qu'il y avoit de gens, & chacun ſe faiſoit un mérite de mourir pour ſa défenſe. C'eſt-là ce qui rendoit la priſe de ce Château plus difficile, que ſi l'on en euſt aſſiégé un plus conſidérable dans les formes ordinaires.

Oſorius, liv. 7.

Attaque & priſe d'un Château.

Ataïde qui connoiſſoit l'importance de réduire cette place, la fit battre par tant d'endroits, & avec tant de vigueur, qu'enfin, aprés pluſieurs attaques qui coûterent beaucoup de monde, il l'emporta par aſſaut. Il voulut que l'on paſſaſt au fil de l'épée, tout ce qu'il y avoit de gens portant les armes, & que l'on s'aſſeuraſt de la perſonne de ce Solitaire, pour la défenſe de qui, auſſibien que pour celle du Château, il y avoit eu tant de ſang répandu.

Paix avantageuſe aux Portugais.

Aprés la réduction de ce Château, les Maures cherchérent les moyens de s'unir avec les Portugais, & de faire une paix qui les aſſeuraſt dans cette oiſive tranquillité où ils étoient élevez. L'inſtance qu'ils en firent à Ataïde fut ſi preſſante, qu'ils conſentirent à faire la paix à telles conditions qu'il voulut leur impoſer; ſoit pour luy fournir des vivres & des troupes, ou pour luy payer des tributs; mais cette paix ne fut pas de longue durée, puiſque les Maures des environs traverſerent cette alliance, & qu'ils la troublerent par de grandes levées de gens qu'ils firent pour entreprendre la guerre contre les Chrétiens. Ils y engagerent les nouveaux alliez, à qui ils perſuaderent d'aller mettre le ſiége devant Safi. Dans cette penſée ils ſe mirent en marche au nombre de ſoixante mille hommes, & de cinq mille chevaux, & menerent beaucoup d'artillerie.

Les Maures veulent aſſiéger Safi.

Ataïde informé par ſes Coureurs, de la marche & du deſſein des ennemis, en écrivit au Roy, & manda à Simon Gonſalve de Camare, Gouverneur de l'Iſle de Madere, de

luy envoyer promptement du ſecours, tandis que de ſon coſté il jetteroit des troupes & des vivres dans Safi, & qu'Azambuja qui en étoit Gouverneur, ſe défendroit en attendant qu'on le ſecouruſt, ce qu'il falloit faire au plûtoſt. ANS DE J. CHRIST, 1510.

Ataïde demande du ſecours au Roy.

Camare n'étoit pas encore revenu de Portugal, où il étoit allé par ordre de la Cour, quand l'exprés d'Ataïde arriva à Madere; mais la femme de ce Gouverneur, ayant ſceu qu'il s'agiſſoit du ſervice du Roy, ouvrit les lettres d'Ataïde, & fit une ſi grande diligence pour lever des troupes, qu'aprés les avoir bien équipées, & aprés y avoir joint un grand détachement de la garniſon, elle les envoya à Safi, ſous la conduite d'Emanuel Norogna, frere de Camare. Ces troupes arriverent à Safi, en meſme-tems qu'Ataïde y retournoit pour donner ſes derniers ordres touchant la défenſe de la place; il diſtribua ce qu'il avoit de gens ſelon que la néceſſité des fortifications ſembloit le demander, & ſe reſerva un petit corps de ſoldats choiſis, à la teſte deſquels il ſe promettoit de faire des ſorties.

La femme du Gouverneur de Madere envoye des troupes à Ataïde.

Les Maures, qui de leur coſté avoient haſté leur marche, arriverent devant la ville, & l'inveſtirent. D'abord ils dreſſerent des batteries, & peu de jours aprés ils ouvrirent la tranchée. Leur premier feu fut violent, mais ſans ſuccés. Ataïde fit alors une ſortie, il repouſſa les aſſiégeans, & combla leurs travaux; mais les ennemis, qui, à cauſe de leur grand nombre s'appercevoient à peine de la perte qu'ils avoient faite, travaillerent à de nouvelles tranchées, & commencerent à battre la place du coſté qu'ils ſçavoient qu'elle étoit moins bien fortifiée. Cela s'éxecuta avec tant de vigueur de leur part, que la bréche fut bientoſt aſſez grande pour tenter l'aſſaut; ce qui ſe paſſa avec beaucoup de vivacité & de courage. Les aſſiégez ſe défendirent encore mieux qu'ils ne furent attaquez; ils repouſſerent les Maures, & leur tuerent beaucoup de monde.

Arrivée des Maures devant Safi.

Ils battent en bréche cette ville.

Il y avoit déja prés d'un mois que les ennemis étoient devant Safi, ſans qu'ils viſſent aucune apparence de s'en rendre maîtres, à moins qu'ils ne fiſſent de plus grands efforts pour en venir à bout. Comme les maladies, les défer-

ANS DE J. CHRIST. 1510.

tions, & les pertes qu'ils faiſoient tous les jours, avoient cauſé une notable diminution parmi leurs troupes, & que d'ailleurs, le fourrage & les munitions de guerre & de bouche, commençoient à leur manquer, ils ſe déterminerent à donner un aſſaut géneral, & attaquerent la place par différens coſtez. L'ardeur des Maures, ou plûtoſt leur fureur, fut ſi grande en cette occaſion, qu'ils chaſſerent les Portugais des poſtes d'où ils défendoient la bréche que l'on avoit faite du coſté de la mer. Ataïde ſe voyant preſt à ſuccomber, & craignant d'eſtre pris d'aſſaut, ſe trouvoit par tout, & animoit les Portugais par ſes diſcours & par ſes actions. Les Officiers y combattoient en ſimples ſoldats, & le moindre ſoldat s'y diſtinguoit d'une maniére ſi courageuſe, que les aſſiégeans qui s'étoient préſentez à l'eſcalade, ne pouvant ſoutenir, ni le fer, ni le feu des aſſiégez, ſe retirerent aprés avoir perdu plus de ſix cens hommes dans cette derniére action, qui dura prés de quatre heures. La perte que les Maures avoient faite, jointe au riſque que ceux qui en étoient échapez avoient couru, augmenta la déſertion, & rebuta la plûpart des ſoldats, de la réſolution que leurs Officiers avoient formée de faire encore une tentative, pour donner un dernier aſſaut; de maniére qu'ils ſe virent obligez de lever le ſiége, puiſque leurs ſoldats refuſoient de marcher, & que d'ailleurs, on manquoit dans leur camp, de munitions & de vivres.

Ils donnent un aſſaut géneral.

Vigoureuſe défenſe des Portugais.

Levée du ſiége par les Maures.

Ataïde, voyant que les aſſiégeans ne faiſoient plus aucun mouvement contre la place, ſe perſuada qu'ils avoient fait défiler leur armée pendant la nuit, à la faveur d'un grand bruit de mouſqueterie qu'ils firent, apparemment pour couvrir celuy de leur marche. Plein de ce ſoupçon, il ſortit de Safi, à la teſte de quatre cens chevaux & de cent hommes de pied; il atteignit les ennemis, & chargea ſi à propos leur arriéregarde qu'il en tua une partie, fit beaucoup de priſonniers, encloüa leur canon, & gagna preſque tout leur bagage.

Ataïde fait une ſortie de Safi, & défait l'arriéregarde des Maures.

La levée de ce ſiége détermina les Maures, qui avoient des habitations prés de Safi, à ſe rendre vaſſaux & tribu-

ANS DE J. CHRIST. 1511.

raires du Roy, avant qu'ils y fuſſent contraints par la force. Ataïde qu'ils prévinrent, les prit ſous ſa protection, & receut leurs ſermens & leurs hommages. Cependant l'armée ennemie qui défiloit par certains villages, dont les habitans s'étoient cantonnez pour ſoutenir la retraite des troupes, ſe raſſembloit inſenſiblement, & commençoit à former un corps aſſez conſiderable pour entreprendre quelque choſe. Ataïde que l'on informoit de tout ce qui ſe paſſoit dans la marche des Maures, & du ſéjour que faiſoient quelques-unes de leurs compagnies dans les environs d'Almedine, ſe mit en campagne avec quatre cens chevaux & deux compagnies d'arquebuſiers, & arriva pendant la nuit dans les lieux où il croyoit trouver les ennemis ; mais ils en étoient partis pour s'aller poſter dans un village plus avancé dans le païs. Ce Capitaine qui ne vouloit pas faire des démarches inutiles, détacha Emanuel Norogna, luy donna la moitié des troupes qu'il avoit amenées ; le chargea d'aller bruſquer les Maures, & ſe reſerva l'autre moitié pour le ſoutenir en cas de beſoin. Norogna animé par ſa valeur, & pouſſé d'un trop grand déſir de voir les ennemis, précipita ſi fort ſa marche, que l'infanterie étant demeurée derriére, les Maures firent volte face, & eſſuyerent le premier feu des Portugais. Ataïde qui jugea par le bruit des armes que Norogna étoit aux mains, marcha avec ſa cavalerie pour le joindre ; il laiſſa le commandement de ſon infanterie à Alvarés Ataïde ſon parent, & luy enjoignit de ſe rendre le plus diligemment qu'il pourroit, où Norogna & luy ſeroient allez. Il eſt vray que les Portugais, qui étoient de beaucoup inférieurs aux ennemis, n'auroient pû leur réſiſter ſi leur infanterie ne fuſt arrivée. Le combat fut ſanglant & fort opiniâtré. Rodrigue d'Azévedo y perdit la vie, & Bernard Manuel Chambellan du Roy, fut dangereuſement bleſſé au bras par un Maure, qui croyant l'avoir tué, s'étoit emparé de ſes armes. George Mendez, qui fut témoin de cette action, alla l'épée à la main contre ce Maure ; il le combattit, & aprés luy avoir oſté les armes qu'il avoit arrachées à Manuel depuis qu'il l'avoit bleſſé, Mendez le tua, & vangea ainſi ſon com-

Quelques Maures ſe rendent tributaires d'Emanuel.

Les Maures tâchent de ſe rallier.

Almedine ville de Barbarie.

Ataïde ſe met en campagne.

Norogna précipite trop ſa marche.

Vigoureuſe action de George Mendez.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

patriote & ſon ami. Cependant, les ennemis qui connoiſſoient la néceſſité qu'il y avoit pour eux, ou de fuir, ou de ſe rendre, aimerent mieux plier & abandonner aux Portugais la plus grande partie de leur bagage, que de s'expoſer à leur reſſentiment.

Déroute générale des Maures.

Comme les Maures avoient pris de différentes routes pour ſe ſauver, les Portugais en rencontroient ſur tous les chemins, & c'étoit autant d'actions qui ſe paſſoient entre-eux & ces Barbares, Ataïde en ayant découvert une troupe plus nombreuſe, ſe diſpoſa à les aller combattre. Ces Maures qui craignoient d'eſtre forcez dans le lieu où ils s'étoient retirez ſe mirent en campagne, tinrent bonne contenance, & marcherent contre les Portugais avec beaucoup de réſolution & de courage; Ataïde les attendit de pied ferme. Dés que les deux partis ſe virent à portée du mouſquet, le combat commença avec une vigueur réciproque, & fut un des plus rudes que l'on euſt encore donnez. L'opiniâtreté de l'un & de l'autre parti fut ſuivie d'un grand carnage. Ataïde y courut de grands riſques; ſon cheval fut tué ſous luy, & ſans un Officier qui le tira de ce péril, il y ſeroit demeuré confondu avec les mourans & les morts; mais comme il ne fut point bleſſé, il remonta bruſquement un autre cheval, & retourna dans le plus fort de la meſlée. Il y trouva Jean Lhomme, & pluſieurs autres Officiers Portugais, qui ſe défendoient à pied & l'épée à la main, & qui vendoient leur vie en braves gens, leurs chevaux ayant auſſi été tuez ſous eux; la préſence d'Ataïde, ſembla leur inſpirer un nouveau courage. Enfin, ce Capitaine, que pluſieurs ſoldats avoient ſuivi, dégagea ces Portugais, qui étoient plus preſts à périr qu'à eſtre vaincus.

Quelques-uns d'entre-eux reprennent courage.

Exploits glorieux d'Ataïde.

Les Maures lâchent le pied.

Les Maures qui avoient jetté leur premier feu, & qui voyoient que cette affaire ne tourneroit pas à leur gloire, ainſi qu'ils ſe l'étoient promis, crurent devoir ménager ce qui leur reſtoit de troupes, de crainte qu'elles ne ſe rebutaſſent ſur ce qu'il y auroit encore à faire. Ils lâcherent le pied, & ſe retirerent.

Ataïde, content de l'avantage qu'il retiroit par leur fuite,

au lieu de s'attacher à les pourſuivre, s'empara de tout leur bagage ; mais ce butin ne demeura pas long-tems en ſa poſſeſſion. Les Maures, honteux d'avoir été battus par des gens qui leur étoient inférieurs en nombre, ſe rallierent & revinrent à la charge, mais avec tant de réſolution, qu'Ataïde aima mieux leur abandonner ce qu'il avoit pris ſur eux, que d'entreprendre de le diſputer aux dépens de ſa gloire, & de ce qui luy reſtoit de gens ; car il avoit déja perdu pluſieurs cavaliers, dont il fit tuer les chevaux, de peur que les ennemis n'en profitaſſent. ANS DE J. CHRIST. 1511.

Ces différens actes d'hoſtilité, n'avoient pas néanmoins interrompu le cours du commerce, depuis qu'Ataïde en avoit permis l'ouverture. Tout ce qu'il y avoit de Marchands, ſoit Juifs, ſoit Africains, ſe repoſerent ſi fort ſur ſa parole, & ſur l'aſſeurance qu'il leur avoit fait donner, qu'ils firent voiturer leurs plus prétieux effets dans Safi. On n'y étoit plus occupé que du trafic, & il ſe faiſoit avec autant de tranquillité, que ſi l'on euſt veſcu dans une profonde paix ; mais ſi le repos ſembloit régner parmi les Marchands, il n'en étoit pas de meſme parmi les gens de guerre. Ataïde qui ne s'appliquoit qu'à inquiéter les Barbares, ayant ſceu qu'aprés le dernier combat ils s'étoient répandus dans le païs, & qu'ils couroient de bourgade en bourgade, ſe mit en marche. Il prit quatre cens chevaux, & ſoixante hommes, les fit ſortir par différentes portes de Safi, & meſme durant la nuit, afin que l'on ne s'en apperceuſt pas, & ordonna d'empêcher que perſonne ne ſortiſt aprés luy. Ce projet avoit été conduit avec trop de prudence pour ne pas réüſſir heureuſement. Ataïde prit les Maures au dépourveu, les battit, & leur tua prés de trois cens hommes ; il fit plus de cinq cens priſonniers, & revint avec un butin conſidérable de bétail & de chameaux ; mais craignant qu'une telle priſe, qui contenoit prés d'une lieuë de païs, ne l'embarraſſaſt dans la ſuite, en cas que les ennemis revinſſent à la charge, il en abandonna une partie en chemin, fit mettre l'autre au centre de ſes troupes, & ſe reſerva le commandement de l'arriéregarde.

Etabliſſement du commerce à Safi.

Nouvelle expédition d'Ataïde.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

La lenteur de la marche des Portugais, cauſée par la difficulté des chemins, qui en ce païs-là ſont fort rudes, donna aſſez de tems aux Barbares pour ſe rallier; mais le déſir de prendre leur revanche, & de gagner ce qu'ils avoient perdu, ne fut ſuivi d'aucun effet. Les Portugais les repouſſerent toûjours avec la meſme vigueur; de ſorte qu'Ataïde revint dans Safi, le lendemain du jour qu'il en étoit parti.

Les Maures de la plûpart des autres provinces, craignant de ſe voir expoſez aux courſes des Portugais, vinrent reconnoiſtre la puiſſance d'Emanuel, & s'offrirent à luy payer un tribut annuel, pour mériter ſa protection. Comme Jabentafuf fut un de ceux qui fut le plus fidelle à l'éxecution du traité qu'il fit avec les Portugais, il en reſſentit auſſi des effets ſolides. Cet éxemple joint à celuy de pluſieurs autres Souverains, qui régnoient tranquillement dans leurs Etats depuis leurs alliances avec le Roy, furent de trop puiſſans motifs, pour ne pas y déterminer ceux qui n'en avoient point encore pratiqué de pareilles, & par là ils ſe mirent à couvert des mauvais deſſeins de leurs ennemis.

Les Maures s'offrét à payer tribut.

Les affaires en Afrique étoient dans cette ſituation, lors qu'Edoüard de Lemos s'en alla aux Indes, & qu'il vint moüiller devant Ormus, pour offrir à Zeifadin, qui en étoit Roy, ſon ſecours & ſes armes pour la défenſe de ſes Etats, & pour le diſpoſer en meſme-tems, à oublier les procedez d'Abuquerque, s'il en avoit eu quelques-uns dont il ne fuſt pas content.

Voyage de Lemos à Ormus.

Zeifadin répondit aux honneſtetez que Lemos luy fit au nom d'Emanuel. Il chargea Atar, qui étoit ſon premier Miniſtre, d'aller trouver ce Capitaine Portugais ſur ſon bord, & de le prier de venir à Ormus, avec les principaux Officiers de ſa flotte, à qui ce Prince avoit ordonné qu'on fourniſt toute ſorte de rafraîchiſſemens. Atar éxecuta les ordres de Zeifadin; & dés ſa premiére entreveuë avec Lemos, ce Capitaine luy propoſa la continuation du bâtiment de la Citadelle, dont Albuquerque avoit autrefois jetté les fondemens; mais pour mieux faire goûter cette propoſition,

Lemos

Lemos ajoûta, que cette place ne ſerviroit pas ſeulement d'azile aux Portugais, mais encore de défenſe à la ville, en cas que les ennemis de Zeifadin entrepriſſent de la venir inſulter. Atar, qui apparemment étoit inſtruit ſur ce qu'il avoit à répondre, déclara à Lemos que Zeifadin n'étoit plus dans la diſpoſition de permettre que l'on achevaſt de conſtruire cette Citadelle, bien qu'il y euſt conſenti par le traité fait avec Albuquerque; & qu'au regard du tribut de quinze cens ſérafins d'or, il étoit preſt d'y ſatisfaire. Lemos qui ne ſe voyoit point aſſez fort pour reprocher à Atar, l'atteinte que Zeifadin donnoit au traité, prit le parti de s'accommoder à la réponſe que luy fit Atar, en attendant l'occaſion d'en témoigner ſon reſſentiment, & ne ſéjourna que pendant deux mois à Ormus. Auſſitoſt que le vent fut propre pour la navigation, il mit à la voile; il alla à Maſcaté, & enſuite à Socotora, où étant tombé malade, il ſe fit tranſporter à Mélinde où il recouvra ſa ſanté.

Ans de J. Christ. 1511.

Zeifadin change de réſolution.

Maladie de Lemos.

Albuquerque, à qui Lemos avoit mandé par Vaſco da Sylveira, ce qui venoit de ſe paſſer au ſujet de la Citadelle, luy écrivit qu'il ne pouvoit luy envoyer aucun de ſes navires, ſuivant la demande qu'il luy en faiſoit, de crainte que les Calécutains le voyant moins fort, ne s'en prévaluſſent, & qu'ils ne ſe revoltaſſent; mais il l'aſſeura en meſme-tems, que quand les choſes ſeroient dans un état plus tranquille, il iroit le joindre, & paſſeroit dans la mer d'Arabie pour y combattre la flotte du Sultan d'Egipte, laquelle, ſelon l'avis qu'on luy avoit donné, y devoit bientoſt paroitre. Comme cette nouvelle ne ſe confirma pas, François Pereira Berrede, & Alfonſe Norogna, s'embarquerent ſur le bord de Nogueira, croiſerent la mer, & prirent un bâtiment de Cambaja, ſur lequel ils trouverent une grande quantité de riches marchandiſes; mais une tourmente qui les ſurprit pendant leur route, porta le vaiſſeau de Cambaja vers les coſtes de Dabul, où il échoüa. Les ſujets d'Idalcan en profiterent, ils prirent l'équipage, & firent priſonniers tous ceux qui étoient ſur ce bord. Nogueira, pour avoir voulu relâcher dans le havre de Daman, ville du

Le Vice-Roy luy refuſe des navires.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Royaume de Cambaja, fit naufrage, & Alfonſe Norogna périt, pour s'eſtre trop toſt jetté à la mer, dans l'eſpérance de gagner le rivage; ſes gens furent pris & menez à Mamud Roy de Cambaja.

Naufrage de Nogueira, & de Norogna.

Mais ſi les Portugais perdirent le vaiſſeau de Cambaja, qu'ils avoïent gagné, le meſme coup de vent les en dédommagea par la priſe que François Pantoja fit d'un autre bâtiment commandé par Aléaçan parent de Mamud. Ce navire ayant été mené dans le port de Socotora, Lemos qui y étoit allé, s'attribua cette priſe, puis qu'on l'avoit faite dans les plages de la mer, dépendantes de ſon département. Peu de tems aprés il partit de Socotora, & paſſa aux Indes. Albuquerque l'y receut d'une maniére honneſte & cordiale. Tout autre que Lemos en auroit été touché; mais l'inimitié ſecrette qu'il portoit au Vice-Roy, ne s'accordant pas avec les aplaudiſſemens qui luy revenoient tous les jours, & de tous coſtez, ſur la conqueſte de Goa, il ne répondit aux honneſtetez d'Albuquerque que par des civilitez apparentes, pour mieux diſſimuler les dangereuſes plaiſanteries qu'il continuoit de faire ſur le ſiége de cette ville. Lemos, qui ne ſe contentoit pas d'en parler, comme d'une action qui avoit coûté la vie à un grand nombre de braves gens, & conſumé plus d'argent au Roy, qu'il n'en pouvoit tirer de profit, s'aplaudiſſoit encore de n'avoir point eu de part à cette expédition, comme on l'y avoit voulu engager. Il ajoûtoit, qu'il n'y avoit point de plus foible gloire, que celle qu'on ne devoit qu'au hazard ou au bonheur; il donnoit Albuquerque, pour un homme plus heureux que brave, & cherchoit à ternir ſa gloire par des actions qu'il luy attribuoit, & qui étoient indignes d'un homme de guerre. Pour peu que le Vice-Roy euſt fait paroitre de délicateſſe ſur ce fait, cela les auroit menez juſqu'aux derniéres extrémitez; mais Albuquerque qui étoit auſſi prudent & courageux, que Lemos étoit indiſcret & témeraire, voulut feindre d'ignorer ce qui ſe paſſoit, & loin de s'arreſter à ce qu'on luy en mandoit de toutes parts, il croyoit avoir aſſez d'acquiſt pour confondre plus

Lemos eſt ennemi ſecret du Vice-Roy, & parle mal de luy.

Grande différence du caractére du Vice-Roy, & de celuy de Lemos.

ſeurement Lemos, que s'il en tiroit raiſon par ſoy-meſme. Ce caractére de ſageſſe, que l'on traitoit d'indolence, commençoit néanmoins à intereſſer la réputation du Vice-Roy, puiſque Lemos, loin de ſe contenir, ſembloit en tirer une eſpéce d'avantage, & qu'il répandoit parmi les troupes, ce que juſque-là, il n'avoit dit qu'à ſes meilleurs amis. ANS DE J. CHRIST. 1511.

Telle étoit la ſituation où ſe trouvoit Lemos, quand il receut un ordre de la Cour, par quelques vaiſſeaux qui venoient de Portugal, de ſe rendre en diligence à Liſbonne, ſur le bâtiment qu'il montoit, & de joindre ſes autres navires à la flotte du Vice-Roy. On raiſonna de différentes maniéres ſur le départ de Lemos, qu'on attribuoit en géneral, aux plaintes qu'Albuquerque en avoit envoyées à la Cour. Ceux qui connoiſſoient ſon caractére n'en croyoient rien, & diſoient tout le contraire. Quoi-qu'il en ſoit, le Vice-Roy ne ſe voyant plus traverſé par ſes propres ennemis, propoſa à Mamud, de faire un échange des Portugais qu'il détenoit priſonniers, contre les Maures qui étoient en ſa puiſſance, & pour l'y déterminer par un éxemple de géneroſité, il n'attendit pas la réponſe de Mamud pour mettre en liberté Aléacan, qui étoit parent de ce Prince. Le Roy de Cambaja en uſa de meſme, & renvoya Jacques Corréa, François Pereira, & tous les autres Portugais qui étoient ſes priſonniers de guerre.

Rappel de Lemos en Portugal.

Echange de priſonniers fait avec Mamud.

Le Vice-Roy qui n'avoit plus d'ordres à donner à Socotora, reprit la route de Goa. Ce fut alors, qu'il commença à recevoir les véritables honneurs deûs à un Conquerant, par les différentes Ambaſſades que les Rois Indiens luy envoyerent, les uns pour payer les tributs qu'ils devoient à Emanuel, & les autres pour entrer en alliance avec ce Prince. Comme ces traitez ne ſe pouvoient pratiquer que par le canal d'Albuquerque, dont la réputation & la perſonne étoient en grande eſtime parmi ces Souverains, ils s'adreſſoient à luy, pour le ſucces de ces ſortes de négociations; de maniére que la Cour du Vice-Roy étoit auſſi groſſe que celle d'un grand Prince. La ville n'étoit pas moins peuplée

Arrivée de pluſieurs Ambaſſadeurs à Goa.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

par le concours des différentes nations, qui venoient augmenter le nombre de ſes habitans, & y prendre des établiſſemens & des femmes. Albuquerque leur faiſoit du bien autant qu'il le pouvoit, & par de petites libéralitez, il ſe concilioit les cœurs de ces nouveaux ſujets, qu'il regardoit comme autant de ſoldats, dont il pourroit dans l'occaſion renforcer ſes troupes.

Idalcan, deſolé de la proſperité de ſon vainqueur, & agité de divers mouvemens, d'envie de reprendre Goa, écouta tous les expédiens qu'on luy propoſa, & en confera avec Melich Agriaja, l'un de ſes Lieutenans géneraux, qui l'entretenoit le plus dans cette eſpérance. Cet Officier qui vouloit faire ſa Cour, s'offrit de hazarder une deſcente, avec un reſte de troupes qu'il avoit ralliées. Idalcan y conſentit, & ordonna qu'on luy fourniſt tout ce qu'il demanderoit pour l'éxecution de ſon deſſein. A peine Melich eut-il paru dans les environs de l'Iſle, à deſſein de prendre terre, qu'il ſe vit contraint par les troupes du Vice-Roy, de s'en éloigner avec plus de diligence qu'il ne s'en étoit approché.

Idalcan cherche les moyens de rentrer dans Goa.

Tous les autres efforts que ce Prince fit pour rentrer dans Goa, ſe trouverent toûjours inutiles, & ne ſervirent qu'à rendre les Portugais encore plus redoutables; qu'à accroiſtre la réputation d'Albuquerque, & qu'à le confirmer dans le pouvoir abſolu qu'il avoit dans Goa; de maniére que le Vice-Roy ordonna que l'on raſaſt la Citadelle de Socotora, comme étant une place indifférente, & meſme inutile au ſervice du Roy. Il y envoya pour cet effet, Ferdinand Bégie, qui aprés avoir éxecuté cet ordre revint à Goa, avec la garniſon, & les effets qu'il trouva dans cette place. Sur ces entrefaites, Jacques Mendez de Vaſconcellos vint moüiller dans le port de Goa, & montra à Albuquerque la commiſſion que le Roy luy avoit donnée à ſon départ de Liſbonne, d'aller à Malaca. Comme il luy demandoit des vaiſſeaux pour entreprendre ce trajet, le Vice-Roy qui ne vouloit rien faire ſans le communiquer à ſes Officiers, luy répondit qu'il leur en feroit la propoſition

Deſtruction de la Citadelle de Socotora.

Vaſconcellos demande des vaiſſeaux au Vice-Roy.

dans le premier conſeil de guerre que l'on tiendroit ſur les affaires courantes.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

La délibération de ce Conſeil ne fut pas favorable à Vaſconcellos. Le Vice-Roy luy en rendit compte, & luy dit, que tout ce qu'il y avoit eu d'Officiers, à qui il avoit fait part de ſa commiſſion pour paſſer à Malaca, luy avoient remontré d'une commune voix, que cette expédition ne ſe pouvoit faire qu'avec un grand nombre de voiles; qu'il n'y avoit pas d'apparence de l'entreprendre avec de médiocres forces, ni d'y ſonger qu'avec un armement conſidérable, & qu'enfin, ce ſeroit affoiblir entiérement la flotte, riſquer de perdre ce qu'on avoit gagné, & ſe mettre au haſard de ne pas prendre ce qu'on vouloit conquérir, s'il faiſoit le moindre détachement; de ſorte qu'Albuquerque, toûjours circonſpect à ne pas déſobliger les Officiers, & ſur tout ceux, qui, comme Vaſconcellos, n'avoient pour but que la gloire de la Nation, tâcha de le perſuader des ſolides raiſons qu'il avoit de luy refuſer des vaiſſeaux, ce qu'il n'auroit point fait ſans un prétexte légitime. Mais pour l'en convaincre encore plus fortement que par des paroles, il luy communiqua le deſſein qu'il avoit formé, d'aller au devant de l'armée navale du Sultan d'Egipte, laquelle devoit bientoſt mettre à la voile, & luy propoſa que s'il vouloit s'embarquer avec luy pour cette expédition, comme il avoit fait autrefois pour la conqueſte de Goa, il partageroit la gloire qu'il eſpéroit de remporter ſur le Sultan, & qu'alors il pourroit retourner en Portugal, pour rendre compte au Roy de cette affaire, dont le ſuccés ne ſeroit pas moins avantageux, ni moins agréable à Emanuel, que la vangeance que Vaſconcellos projettoit de tirer de l'inſolence des Malacans.

Le Vice-Roy les luy refuſe.

Vaſconcellos irrité de cette réponſe, quoique trés-équitable, s'abandonna au chagrin qu'il en conceut; il parla des longs ſervices qu'il avoit rendus dans les armées du Roy; il ſe déchaiſna contre Albuquerque; il oſa meſme dire, puis qu'il s'oppoſoit ſi formellement aux ordres du Roy, en luy refuſant des vaiſſeaux, pour aller vanger l'honneur & les in-

Chagrin outré de Vaſconcellos.

Ans de J. Christ. 1511.

tereſts de ſon Prince, qu'il partiroit malgré les obſtacles que l'on y apportoit, & qu'il aimoit mieux mourir, en éxecutant les ordres qu'il avoit receus, que d'y contrevenir en déferant aux ſentimens du Vice-Roy, & de ſon Conſeil.

Le Vice-Roy rend une ſévere Ordonnance ſur ce fait.

La maniére hautaine, & meſme peu reſpectueuſe de Vaſconcellos, à l'égard d'Albuquerque, jointe à l'extrémité où il vouloit, diſoit-il, porter ſon reſſentiment, obligea ce Vice-Roy de rendre une Ordonnance que l'on publia, par laquelle il défendit à Vaſconcellos, & aux Officiers qui l'avoient accompagné, de lever l'ancre, à peine de banniſſement, & aux Pilotes & aux Matelots, d'appareiller ſans ſes ordres, ſur peine de la vie.

Vaſconcellos obligé de céder à la rigueur de cette Ordonnance, qui luy oſtoit les moyens de trouver quelqu'un qui vouluſt le ſuivre ou luy obéïr, s'y ſoumit à la fin, & changea de conduite & de langage. Ce fut un coup de politique pour mieux diſſimuler ſon reſſentiment. Il ſoutint ce perſonnage pendant un ſi long tems, que le Vice-Roy fut le premier à ſe perſuader, que Vaſconcellos avoit oublié ſa réſolution ; mais dans le tems que l'on croyoit qu'il acquieſçoit avec le plus de docilité à l'Ordonnance d'Albuquerque, il ſuivit le conſeil du Capitaine Jérôme Cerviche, & ils ſortirent enſemble de la rade durant la nuit, dont l'obſcurité ne luy fut pas moins favorable que le vent, qui le porta en peu de temps, bien loin de ce port. Cette nouvelle ſurprit le Vice-Roy, & il en fut tellement indigné, en voyant le mépris formel que Vaſconcellos avoit fait de ſon autorité, qu'il ordonna que l'on miſt à la mer pluſieurs galéres & frégates ; qu'elles fiſſent ſa meſme route ; que les Officiers qui les commandoient le joigniſſent, en quelque lieu qu'ils le trouvaſſent ; qu'ils le canonnaſſent s'il pouſſoit ſa rebellion juſqu'à la réſiſtance, & meſme qu'ils le coulaſſent à fond.

Evaſion nocturne de Vaſconcellos.

On pourſuit Vaſconcellos, on le joint, & il ſe défend.

Encore que Vaſconcellos euſt profité du vent, & de l'avantage qu'il avoit ſur les galéres, & ſur les frégates qui le pourſuivoient, elles l'atteignirent néanmoins, & l'obligerent de combattre, ou de ſe rendre. Le riſque qu'il alloit

courir dans ce combat, le jettoit dans une fâcheuſe incertitude ; mais auſſi, la confuſion qu'il auroit de n'avoir pas ſoutenu ſa fuite par quelque action déterminée, luy fit préferer le malheur d'eſtre vaincu, à la honte de n'avoir oſé ſe défendre. Dans cette cruelle extrémité, Vaſconcellos prit bruſquement ſon parti, & fit tirer ſur les bâtimens qui faiſoient ſa meſme route, ſans avoir égard au pavillon de Portugal, qu'ils avoient arboré. Les Officiers outrez de cette rebellion, répondirent à ſon feu avec tant de violence, que le gros maſt de ſon vaiſſeau fut emporté d'un coup de canon, le bâtiment pris, & Vaſconcellos fait priſonnier, & conduit à Goa. ANS DE J. CHRIST. 1511.

On réſolut dans le Conſeil de guerre, qui fut tenu ſur ce fait, que pour l'entretien de la diſcipline militaire, il falloit dreſſer un procés verbal de la contravention de Vaſconcellos à l'Ordonnance du Vice-Roy, & de ſon évaſion furtive du port de Goa, & qu'on le renvoyeroit en Portugal ; qu'au regard de Jérôme Cerviche, l'un des Capitaines qui s'étoit le plus interreſſé pour Vaſconcellos, il ſeroit condamné à perdre la teſte, & les matelots à eſtre pendus. On en avoit déja éxecuté deux, quand les Ambaſſadeurs de Narſingue & de Cambaja, ſollicitez par quelques Gentilshommes Portugais, de demander au Vice-Roy la grace de Cerviche & des autres matelots, l'obtinrent auſſitoſt qu'ils l'eurent demandée, & dés-lors, la peine de mort prononcée à ces rebelles fut commuée en celle du banniſſement ; les autres Officiers furent dégradez, & leurs emplois ayant été donnez, on les renvoya en Portugal. Punition des Rebelles.

Un éxemple de cette nature impoſa beaucoup aux Goans. Le Vice-Roy qui jugea par la crainte qu'ils avoient de luy déplaire, que ſon pouvoir y étoit bien établi, ſe diſpoſa à paſſer en Arabie, avec une flotte de vingt-trois vaiſſeaux. Quelques jours aprés qu'il eut mis à la voile, il eſſuya une ſi grande tourmente, qu'il fut obligé de rélâcher dans le havre de Goa. Comme il vit que le vent ne changeoit pas, & que le tems de la navigation ſe paſſoit, il tint Conſeil, & propoſa d'aller à Malaca. Cet avis paſſa

ANS DE J. CHRIST. 1511.

tout d'une voix, il remit à la voile; la flotte ſéjourna à Cochin. Pierre Fonſeca de Caſtro, Menéide Alfonſe, Simon le Vieux, & Antoine de Sala y demeurerent avec un certain nombre de vaiſſeaux ſous la conduite d'Emanuel Lacerda, qui en étoit comme le Géneral. On travailla pendant ce tems à radouber les bâtimens, & à les pourvoir de tout ce qui pourroit leur eſtre néceſſaire. Auſſitoſt qu'on put mettre à la voile, ces vaiſſeaux rangerent la coſte de Calécut, à deſſein de combattre ceux qui arboreroient le pavillon de Calécut, & d'empêcher que les ennemis n'approchaſſent de Goa, pendant l'abſence du Vice-Roy.

Voyage du Vice-Roy à Malaca.

Les affaires étoient dans ces termes, quand Albuquerque donna la charge d'Amiral à Edoüard Mello de Serpa. Aprés cette diſpoſition le Vice-Roy remit à la voile, avec une flotte de dix-neuf grands bâtimens, & un équipage compoſé de huit cens Portugais, & de ſix cens Indiens. Il doubla le Cap de Comorin, qui eſt proche de Ceilan, prit un navire de Cambaja, qu'il rencontra, combattit, & gagna trois vaiſſeaux chargez de différentes marchandiſes, que l'on conduiſit à Malaca, & fut enfin pouſſé dans le Royaume de Ceilan, par une violente tempeſte, qui l'obligea d'aller moüiller dans le port de Pédir, qui en eſt dépendant, & où il ſéjourna.

Edoüard Mello eſt fait Amiral.

Auſſitoſt que le Roy du païs ſceut l'arrivée d'Albuquerque, il luy envoya un de ſes navires, avec tous les Portugais que Sequeria avoit laiſſez à Malaca. Jean Viégas, qui étoit de ce nombre, apprit à Albuquerque, que Bendara, oncle de Mamud Roy de Malaca, avoit conſpiré contre ſon neveu; qu'il avoit été décapité, & que Nahodabégue, qui étoit un des principaux complices, & l'ennemi déclaré des Portugais, s'étoit retiré dans les Etats du Roy de Pacen, qui ſont contigus, & meſme dépendans de celuy de Malaca.

La flotte vient moüiller devãt Pédir.

Le Vice-Roy, aprés avoir renouvellé l'alliance faite avec le Roy de Pédir, pendant ſon ſéjour devant cette ville, remit à la voile, & prit la route de Pacen. Il n'y fut pas longtems ſans s'aboucher avec le Souverain du païs, à qui il demanda

demanda de luy livrer Nahodabégue, ce Prince le luy promit; mais loin de tenir ſa parole, il fit avertir cet homme de ſortir promptement de ſes Etats, & meſme il favoriſa ſa retraite. Cependant le Vice-Roy, à qui l'on ne rendoit aucune réponſe ſur la répréſentation de Nahodabégue, en fit reparler au Roy de Pacen. Comme on ne luy faiſoit que des remiſes de la part de ce Prince, pour l'amuſer, & pour procurer à ce traître, tout le tems qu'il luy falloit pour s'éloigner, le Vice-Roy, à qui l'on fit ſçavoir que Nahodabégue n'étoit plus à Pacen, ſe mit à la mer, ſans toutefois laiſſer rien penetrer de ſes deſſeins.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Albuquerque réclame Nahodabégue.

On l'avertit de ſon évaſion.

Albuquerque continuoit ſa route, quand il rencontra un grand vaiſſeau de guerre, dont il ne connoiſſoit, ni le pavillon, ni les Officiers; ce qui luy perſuada que c'étoit un bâtiment ennemi. Dans cette penſée il l'inſulta; on s'y défendit avec tant d'opiniâtreté, que le Vice-Roy fut obligé d'employer tout ſon ſçavoir-faire pour gagner ce vaiſſeau. Enfin il en vint à bout, & l'accrocha. Les Portugais ſauterent dedans; mais l'ayant trouvé tout en feu, ils en ſortirent avec plus de précipitation qu'ils n'y étoient entrez, & crurent que ceux qui montoient ce vaiſſeau, avoient mieux aimé ſe bruler eux-meſmes, que d'eſtre faits priſonniers. On a ſceu depuis, que cet embraſement n'étoit cauſé que par un feu artificiel, auſſi facile à éteindre qu'à allumer, & plus propre à étonner ceux qui n'en connoiſſoient pas les effets, que nuiſible dans les endroits qu'il paroiſſoit enflamer; de maniére que par ce ſtratagéme, les ennemis ſe tirerent du péril où ils s'étoient veûs, & le vaiſſeau ſe ſauva.

Mais ce qu'Albuquerque manqua d'un coſté, il le recouvra de l'autre, parce qu'il découvrit du lieu où il étoit un grand bâtiment, qui ſelon l'uſage de ces peuples, voguoit à voiles & à rames. L'envie qu'il avoit de s'en emparer, luy fit détacher auſſitoſt deux de ſes navires avec quelques eſquifs, pour le reconnoiſtre & pour l'accrocher, en cas que l'on ne ſe défendiſt pas aſſez pour les en empêcher. Les matelots effrayez dés les premiéres volées de canon, qu'on

ANS DE J. CHRIST. 1511.

tira ſur eux, ſe jetterent à la mer; mais ſi la crainte leur fit négliger la manœuvre de leur vaiſſeau, les ſoldats le défendirent avec une vigueur inconcevable. C'étoit le bâtiment de Nahodabégue, qui dans l'eſpérance d'obtenir ſa grace du Roy de Malaca, alloit luy annoncer l'arrivée des Portugais. Cet homme qui n'avoit pas d'autre parti à prendre, que de ſe bien défendre, pour ne point tomber entre les mains des Portugais, ou de mourir les armes à la main, pour éviter une mort plus honteuſe & telle qu'il méritoit: cet homme, dis-je, receut pluſieurs bleſſures dans ce combat, & en mourut auſſitoſt aprés. Le vaiſſeau ayant été pris, les Portugais étonnez de voir qu'il ne couloit pas une goute de ſang du cadavre de Nahodabégue, qui étoit encore ſur le pont, en demanderent la raiſon aux ſoldats. Ils ſceurent alors que ce Capitaine portoit ſur luy l'os d'un poiſſon nommé *Cabi*, lequel a la proprieté d'empêcher l'effuſion du ſang des plus profondes bleſſures; ce qui ſe trouva ſi véritable, qu'auſſitoſt qu'on luy euſt oſté le bracelet où cet os étoit enchaſſé, le ſang ſortit avec abondance du corps de Nahodabégue, & toutes ſes playes s'ouvrirent.

Mort de Nahodabégue.

Oſorius, liv. 7. Maffée.

Le Vice-Roy continua ſa route, & prit deux autres bâtimens qui venoient de Malaca. Il rencontra encore le meſme vaiſſeau qui s'étoit ſauvé à la faveur de ce prétendu incendie. Le Capitaine de ce navire, ſans ſe mettre en état, ni d'attaquer, ni de ſe défendre, envoya dans un brigantin deux de ſes principaux Officiers, qui, en approchant de la flotte, demanderent à parler au Vice-Roy, ou au Géneral qui la commandoit en ſon abſence. Albuquerque averti de ce qui ſe paſſoit, voulut qu'on fiſt monter ces deux Officiers ſur ſon bord. Aprés qu'ils l'eurent ſalué avec beaucoup de reſpect & de ſoumiſſion, ils luy dirent, que les Indes étant remplies du bruit de ſes exploits, & de la puiſſance des Portugais, ils ſe ſentoient un grand empreſſement d'eſtre connus d'une ſi génereuſe Nation; qu'ils faiſoient profeſſion des armes, ſans qu'on puſt leur reprocher, ni d'avoir écumé les mers, ni d'avoir cherché dans les profits du commerce les moyens de faire leur fortune, & qu'ils eſpéroient qu'il prendroit

la défenſe de Sultan Zainal, Roy de Pacen, & leur véritable Prince, contre un uſurpateur redoutable, qui l'avoit réduit à luy abandonner ſon trône & ſes Etats. Ils ajoûterent à cette remontrance, que leur attachement à leur Souverain, les ayant excitez d'aller demander du ſecours aux habitans de l'Iſle de Java, ils avoient rencontré la flotte de Portugal, contre laquelle ils s'étoient veus obligez de ſe défendre, & que comme ils ne s'étoient tirez d'affaire, que par l'incendie qui avoit paru dans leur vaiſſeau, ils ſe flattoient qu'il n'en auroit aucun reſſentiment, & qu'il ne refuſeroit pas ſon ſecours, ni le Roy de Portugal ſa protection, à un Prince perſecuté. ANS DE J. CHRIST. 1511.

Albuquerque écouta cette propoſition avec beaucoup de plaiſir & d'humanité, & s'engagea de ſecourir Zainal puis qu'il étoit injuſtement opprimé; mais en attendant que les ordres fuſſent donnez pour éxecuter ce que le Vice-Roy promettoit, il députa Ferdinand Andrada vers le Roy de Pacen, pour l'aſſeurer qu'il ſe rendroit bientoſt auprés de luy en intention de conſommer par luy-meſme, ce qui n'avoit encore été que projetté avec ſes Officiers. *Le Vice-Roy envoye Andrada au Roy de Pacen.*

Andrada que l'on introduiſit auprés de Zainal, le trouva dans un état ſi indigne de la majeſté Royale, qu'il en fut touché. La relation qu'il en envoya au Vice-Roy, luy inſpira tant de compaſſion, qu'il partit pour ſe rendre au lieu où le Roy de Pacen s'étoit réfugié, & peu de tems aprés ſon arrivée, ils conclurent & ſignerent un traité d'alliance. Albuquerque s'engageoit à remettre Zainal en poſſeſſion de ſes Etats, pourvû qu'il reconnuſt le Roy de Portugal pour ſon Souverain, & qu'il promiſt de luy payer tous les ans par forme de tribut, une certaine quantité d'or exprimée par le traité. Zainal y ayant conſenti, monta ſur le vaiſſeau du Vice-Roy; la flotte prit la route de Malaca, & alla moüiller dans une rade qui n'en eſt éloignée que d'un quart de lieuë. *Alliance faite avec ce Prince.* *Il devient tributaire d'Emanuel.*

Les vaiſſeaux qui étoient à l'ancre dans ce port, & qui appartenoient en partie au Roy de Malaca, appareillerent auſſitoſt que les Portugais y furent entrez. Ce procedé déplut

ANS DE J. CHRIST. 1511.

à Albuquerque. Voulant en prévenir les ſuites, qui n'auroient pas été avantageuſes à ſa réputation, ni à celle des Portugais, il fit publier qu'il ne venoit point pour exciter aucun trouble, & qu'il ne reconnoiſtroit pour ennemis, que ceux qui ſe déclareroient contre-luy. Cette aſſeurance attira au Vice-Roy, la confiance de quelques Capitaines Chinois, qui l'avertirent des ordres ſecrets que Mamud, Roy de Malaca, avoit donnez pour déclarer la guerre aux Portugais, auſſitoſt qu'ils paroiſtroient dans ſes Etats, & pour preuve que leurs avis étoient fort ſincéres, ils luy offrirent leurs vaiſſeaux & leurs ſervices, en cas qu'il en euſt beſoin pour renforcer ſa flotte. Une offre ſi génereuſe méritoit bien qu'on en euſt de la reconnoiſſance. Le Vice-Roy qui vouloit leur témoigner la ſienne, les voulut regaler ſur ſon bord. Ces Capitaines ſe ſentant honorez de cette invitation, s'y rendirent au jour qu'on leur avoit marqué. Ce fut là, qu'aprés avoir parlé du caractére des Malacans, qu'ils regarderent comme des perfides, ils ſe firent reconnoiſtre pour les cinq Officiers Chinois, qui autrefois avoient donné un pareil avis à Sequeria, pendant ſon ſéjour dans ce meſme port, où ils s'étoient trouvez pour lors. Le Vice-Roy, qui aprés cela n'eut plus lieu de douter que les choſes ne fuſſent telles qu'on les luy expoſoit, regarda ces Officiers comme ſes amis, & ſe repoſa entiérement ſur leur probité & ſur leurs conſeils.

On avertit le Vice-Roy des deſſeins du Malacan.

Comme Mamud avoit ſes veuës, & qu'il ne pouvoit les faire réüſſir qu'en temporiſant, il tâchoit d'amuſer le Vice-Roy par de belles eſpérances. Ce Prince politique & ruſé, ne doutoit pas que les Portugais n'euſſent conſervé le ſouvenir des dangers qu'ils avoient courus dans le tems que Sequeria étoit à l'ancre dans le port de Malaca; auſſi leur retour dans ce païs luy cauſoit-il de véritables allarme. D'ailleurs, il n'avoit point aſſez de vaiſſeaux pour compoſer une flotte qui fuſt en état de réſiſter à celle des Portugais; ce qui luy fit prendre le parti, en attendant qu'il euſt receu du ſecours, d'envoyer un de ſes principaux Officiers au Vice-Roy, pour luy témoigner le chagrin qu'il avoit

de l'inſulte que l'on avoit faite à Sequeria, & pour luy dire, que Bendara qui en étoit auteur, l'avoit expiée par ſa mort, quoi-qu'il fuſt oncle de Mamud, & qu'enfin, ce Prince ſe perſuadoit qu'une ſatisfaction de cette nature devoit ſuffire au Vice-Roy, pour luy marquer ſon empreſſement à s'unir avec luy; ce qu'il étoit preſt à luy confirmer par une ſolide paix.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Duplicité du Malacan.

Quoique cette propoſition fuſt incertaine & vague, Albuquerque la receut; mais avec cette reſtriction, qu'on luy reſtitueroit les priſonniers, & les effets qui avoient été pris lors que l'on avoit conſpiré contre-luy, & que l'on avoit inſulté Sequeria, ſinon, qu'il ne pouvoit entendre à la paix, ni au renouvellement d'aucune alliance. L'Officier de Mamud étant retourné à Malaca, pour luy rendre compte de ſa négociation, & pour luy communiquer la réponſe du Vice-Roy, en partit auſſitoſt, avec ordre d'aſſeurer Albuquerque, que les Portugais qu'on avoit faits priſonniers, n'avoient point été traitez ſur ce pied; qu'on leur avoit permis de s'aller établir en tels lieux qu'ils avoient voulu choiſir dans ſes Etats, ſans qu'on euſt uſé d'aucune violence pour les contraindre d'embraſſer le Mahométiſme, & qu'ainſi il ne pouvoit les repréſenter, comme le Vice-Roy ſembloit l'éxiger de luy; qu'à l'égard de leurs effets, il proteſtoit, que ni luy ni ſes ſujets, n'en avoient point profité, & que la plus grande partie avoit été employée pour l'entretien, & pour la ſubſiſtance des Portugais qui avoient été pris.

Albuquerque luy preſcrit les conditions de cette alliance.

Cette négociation ſe faiſoit avec ſi peu d'apparence de bonne foy de la part de Mamud, qu'il n'y avoit pas lieu qu'elle deuſt avoir un bon ſuccés. Le Vice-Roy en étoit convaincu, non ſeulement par les avis des Officiers Chinois, mais encore par les lettres d'Arauge, qui luy confirmoit la duplicité du Malacan. On ſçavoit que ce Prince n'attendoit que l'arrivée des vaiſſeaux qu'il faiſoit conſtruire ou radouber dans l'un de ſes ports, & les troupes auxiliaires qu'on luy avoit promiſes, pour déclarer la guerre aux Portugais. Quoi-qu'il en euſt déja ſur pied d'aſſez nombreuſes, & que

ANS DE J. CHRIST. 1511.

ſon artillerie fuſt conſidérable, toutefois, il ne ſe ſentoit pas aſſez de hardieſſe pour rien entreprendre, à moins qu'il ne fuſt de beaucoup ſupérieur à ſes ennemis.

Le Vice-Roy que l'on informoit des plus ſecrettes intentions de Mamud, ſe tenoit ſeulement ſur ſes gardes, & ne faiſoit aucun mouvement, voulant par là perſuader aux nations qui trafiquoient actuellement à Malaca, qu'il n'y étoit pas venu pour interrompre le commerce, ni pour troubler la paix des Royaumes, comme on l'avoit publié dans les autres païs où il avoit abordé; mais ſeulement pour devenir l'ami commun de ces différens peuples, & pour former des alliances avec leurs Rois.

Le Roy de Pacen ſe défie d'Albuquerque & ſe joint à Mamud.

Comme Zainal, qui avoit été témoin de tous ces mouvemens, ne pénetroit point dans cette politique, il craignit d'en eſtre la duppe, s'il continuoit à ſe repoſer ſur la parole du Vice-Roy; ce qui le détermina bruſquement à ſe liguer contre luy, & à s'aller ranger du parti de Mamud. Albuquerque, qui de ſa part n'avoit plus rien à ménager, crut qu'il étoit tems de lever le maſque, & que s'il prévenoit les ennemis avant qu'ils fuſſent ſecourus, quoique déja ſupérieurs à ſes troupes, il répandroit l'épouvante parmi eux.

Le Vice-Roy fait quelques hoſtilitez.

Plein de cette réſolution, il commença à faire les dégaſts; il fit mettre le feu à quelques maiſons bâties ſur le bord de la mer, & commanda qu'on en uſaſt de meſme dans les trois vaiſſeaux de Cambaja, qui étoient à l'ancre devant Malaca.

Les Barbares qui s'attendoient depuis long-tems à cette hoſtilité, étoient continuellement ſous les armes. La diſpoſition où les deux partis ſe trouverent donna lieu à un combat; les ennemis vouloient éteindre le feu qui s'augmentoit à veuë d'œil, & les Portugais empeſchoient que perſonne n'approchaſt pour y donner du remède. Cette ſcéne ſe paſſoit en préſence de Mamud, que ſes peuples perſecutoient pour envoyer vers le Vice-Roy, avant que les Fauxbourgs fuſſent entiérement conſumez, & que l'incendie euſt gagné la ville.

Le Roy de Malaca preſſé par le murmure de ſes ſujets,

& par le péril qui le menaçoit, fit venir Arauge, & l'envoya à Albuquerque pour le faire ſouvenir qu'ils étoient en pourparler de paix, & que l'irruption qu'il faiſoit le ſurprenoit d'autant plus, qu'il paſſoit dans ſon eſprit pour un brave Capitaine & fidelle à ſa parole; qu'il le prioit d'ordonner que ſes troupes ſe retiraſſent, & que l'on ceſſaſt de porter plus loin l'incendie, ſinon qu'il s'en vangeroit ſur ſa flotte. ANS DE J. CHRIST. 1511.

Le Malacan tâche de l'adoucir.

Le Vice-Roy comprit par ce langage, que les ennemis manquoient de fermeté. Comme il n'avoit tenu cette conduite, que pour ſonder leur courage, il défendit que l'on portaſt plus avant le fer & le feu, & voulut qu'on s'en tinſt aux maiſons réduites en cendres, & aux vaiſſeaux conſumez, pour ne point paſſer pour un homme, ſur la parole de qui il ne falloit pas compter; ce qui dans la ſuite auroit été d'une terrible conſéquence. Mamud de ſon coſté s'eſtimoit fort heureux d'en eſtre quitte pour quelques maiſons, & pour quelques navires, dont il ſe promettoit de ſe dédommager amplement, quand la flotte qu'il attendoit ſeroit arrivée. Ce fut dans cette eſpérance qu'il refuſa aux vaiſſeaux marchands, qui étoient à l'ancre dans le port de Malaca, la permiſſion d'en ſortir; il vouloit s'en ſervir en cas qu'il en euſt beſoin, & quand il feroit ſon irruption ſur les Portugais. Albuquerque en uſa avec la meſme circonſpection à l'égard des Capitaines Chinois, qu'il pria de ne point mettre à la voile, juſqu'à ce qu'il y euſt une déciſion entre les Barbares & luy.

Albuquerque defere à ſa priére.

Le Vice-Roy & le Malacan uſent de prévoyance.

On en étoit dans ces termes, quand le Vice-Roy fit dire à Mamud, que s'il perſiſtoit dans le deſſein de traiter de paix, & d'alliance avec le Roy de Portugal, il luy aſſignaſt un lieu commode & avantageux pour faire conſtruire une Citadelle, où il puſt mettre ſes troupes & ſes effets à couvert de l'inſulte de ſes ennemis. Mamud manda au Vice-Roy, qu'il en laiſſoit le choix à ſa diſpoſition, & le pria de luy envoyer le plan du Fort qu'il projettoit de faire bâtir, afin qu'il y contribuaſt autant qu'il le pourroit pour en avancer la conſtruction. Il n'y avoit rien de plus avan-

Propoſition de bâtir une Citadelle à Malaca.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

tageux que cette permiſſion ; mais on y trouva de grandes difficultez, quand il fallut mettre la main à l'œuvre, Mamud en faiſoit naître tous les jours de nouvelles. Comme cette négociation n'avoit roulé que ſur des paroles, ſans avoir eu aucun effet, le Vice-Roy ſe rebuta, & prit le parti de faire deſcente vers le pont, qui d'un coſté eſt défendu par la Citadelle de la ville, & de l'autre par une Moſquée qui en eſt voiſine, où les Mahométans s'étoient retranchez.

Le Roy de Malaca change de ſentiment.

Les corps de garde qu'ils avoient poſez aux environs du pont, & les batteries qu'ils y avoient dreſſées, en rendoient l'abord trés-difficile. Cela n'empêcha pas néanmoins, que les Portugais ne profitaſſent de l'occaſion du flux de la mer, dont les eaux venant à remplir le canal de la petite riviére, ſur laquelle ce pont étoit bâti, contribuerent beaucoup à bien faire ſuccéder les deſſeins qu'ils avoient formez. Si les habitans de Malaca, dont le nombre faiſoit la principale force de cette ville, euſſent été gens de guerre, & bien diſciplinez, au lieu que ce n'étoit que gens de trafic, les Portugais auroient été plus long-tems devant Malaca, avant que de l'emporter ; mais la populace déja troublée par la crainte du péril, étoit peu ſuſceptible de diſcipline militaire ; & quoique Mamud euſt renforcé la garniſon de cette ville, & qu'il en euſt donné le gouvernement au Prince Alodin, qui étoit ſon fils, toutefois, on ne comptoit pas beaucoup ſur les proüeſſes de ce jeune Prince. Enfin, le Malacan avoit fait armer & équiper des élefans, qui devoient porter de petites Citadelles ambulantes pleines de ſoldats choiſis, & avoit réſolu d'en monter un quand le combat ſeroit commencé, pour y défendre en perſonne ſon Royaume & ſes ſujets.

Ce Prince ſe retranche, & arme pour ſa défenſe.

Il n'en étoit pas ainſi des troupes qui étoient ſous la conduite du Roy de Panen, gendre de Mamud. On connoiſſoit la valeur de ce Prince, & pour peu que ceux qui devoient combattre ſous ſes ordres vouluſſent agir, ou qu'ils fuſſent ſecondez, le Panenois avoit lieu d'en eſpérer une bonne iſſuë ; auſſi avoit-il réſervé ſes troupes pour les en-

Le Roy de Panen ſe joint à celuy de Malaca.

voyer

voyer aux endroits où le péril ſeroit plus grand, & où l'attaque ſe feroit avec plus de chaleur. ANS DE J. CHRIST. 1511.

Si les ennemis avoient pris de ſi bonnes précautions pour ſe bien défendre, Albuquerque s'étoit diſpoſé à les attaquer avec toute ſa vigueur ordinaire, & avoit partagé ſes troupes en deux petits corps d'armée. Ferdinand Andrada, & Jean Lima, devoient commander l'un de ces corps, & avoient ordre d'aller inſulter le pont du coſté de la Moſquée. Le Vice-Roy qui ſe reſervoit la conduite du ſecond corps, pour marcher vers l'autre bout du pont du coſté de la ville, fit un détachement de quelques frégates & de quelques galéres Portugaiſes, pour aller reconnoiſtre la place; mais le feu des ennemis les ayant empêchées d'en approcher autant qu'il euſt été néceſſaire, le Vice-Roy ſe détermina à commencer ſon attaque. Les ennemis ſe défendirent ſi long-tems & ſi courageuſement, qu'il n'y avoit que les Portugais capables de ne ſe point rebuter d'une pareille entrepriſe; mais comme l'intrépidité n'étoit pas égale parmi les Barbares, que le canon des Portugais avoit épouvantez, Albuquerque les chaſſa de leur poſte, & les pourſuivit juſque ſur le rivage. Cependant Andrada & les autres Officiers qui l'accompagnoient, parvinrent juſqu'au bout du pont qu'ils devoient attaquer, & les ennemis firent par tout un feu égal. Cette opiniâtreté auroit à la fin embarraſſé les Portugais, ſi elle euſt duré davantage, car il ne leur reſtoit pas aſſez de monde pour continuer leurs attaques; mais les Barbares qui s'apperceurent que leur réſiſtance ne faiſoit qu'augmenter la fureur & l'animoſité des Portugais, lâcherent le pied, & perdirent courage. Andrada ſe ſignala dans cette journée, & les ſerra de ſi prés, qu'il les repouſſa juſque dans leurs retranchemens.

Albuquerque ſe diſpoſe pour aller attaquer les ennemis.

Les ennemis lâchent le pied.

Enfin, les ennemis que l'on pourſuivoit de toutes parts, ſe retirerent dans Malaca. Mamud qui étoit à la teſte d'un petit corps de reſerve, pour ſoutenir ceux que l'on preſſeroit davavantage, & pour rallier ceux qui auroient plié, trouva ſes troupes fugitives & errantes dans les ruës de la ville. Il les raſſembla autour de l'élefant qu'il montoit; il

ANS DE J. CHRIST. 1511.

ſe mit dans la tour que cet animal portoit. Pluſieurs autres élefans qui étoient plaſtronnez ſur le poitrail & ſur les flancs ſe réünirent, & formerent une eſpéce d'eſcadron. On avoit attaché des lames de ſabres à leurs trompes, dont le mouvement joint à la force, eut bientoſt éclairci les premiers rangs des Portugais, qui s'étoient mis en bataille dans la grande place de Malaca. Comme ils ne s'attendoient pas d'avoir à faire à des animaux ſi redoutables, ils en furent d'abord étonnez; mais enfin ils prirent bruſquement leur parti, & changerent le deſſein de combattre, en celuy d'attaquer ces élefans, de la meſme maniére qu'ils auroient fait une place, ils les inveſtirent. Ferdinand Gomez de Lemos les inſulta du coſté droit, & Vaſco Ferdinand Coutigno les prit du coſté gauche; le feu qu'ils firent ſe trouvant égal par ces deux endroits, ils les bleſſerent au défaut de leurs armes. Ces élefans ſe ſentant bleſſez entrerent en furie; ils ne connurent plus la voix de leurs guides, & reculerent avec plus d'impétuoſité ſur les ennemis, qu'ils n'avoient avancé juſque là ſur les Portugais; de ſorte que Mamud ſe vit obligé de deſcendre de la tour, & de combattre à pied juſqu'à ce qu'il euſt gagné ſon Palais, dont ſes gardes tâchoient de luy frayer le chemin pour mettre ſa perſonne en ſeureté. Ce fut dans cette occaſion que ce Prince fut bleſſé à la main; mais on ne le dit point aux troupes, de peur d'augmenter leur déroute par la conſternation où elles auroient été ſi on euſt rendu cette nouvelle publique.

Vigoureuſe & ſinguliére réſiſtance de Mamud.

Bleſſure & défaite de ce Prince.

Pendant ce combat qui dura tout le jour, le Vice-Roy fit mettre le feu aux maiſons les plus proches des corps de garde qu'il avoit poſez aux extrémitez du pont, & à l'entrée de la ville. Il craignoit que les Malacans venant à ſe raſſembler ne s'en emparaſſent, & qu'ils ne s'y retranchaſſent pour inſulter avec plus d'avantage les Portugais qui occupoient les poſtes les plus avancez.

Albuquerque fait mettre le feu dans quelques maiſons.

Cet ordre ayant été réguliérement éxecuté, les Portugais marcherent à l'attaque du Palais. Elle commença dés le point du jour, & dura juſqu'à midy ſans diſcontinuer, & ſans que l'un ou l'autre parti euſt d'autre avantage que

Il fait attaquer le Palais de Mamud.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

celuy d'avoir bien attaqué, & de s'eſtre bien défendu. Comme l'ardeur du ſoleil eſt inſoutenable dans ce païs, à ceux qui n'y ſont point accoûtumez, & que d'ailleurs, le Vice-Roy voyoit que ſes troupes étoient épuiſées par la durée du combat, il fit battre la retraite, & remena ſes gens dans les poſtes qu'ils occupoient ſur le pont & auprés de la ville, pour eſtre mieux en état de revenir à la charge le lendemain, avec de nouvelles & de plus nombreuſes troupes.

Cependant la plûpart des Malacans, qui ſe voyoient à la merci des Portugais, & qui craignoient de ſe trouver au ſac de leur ville, abandonnerent leurs effets & leurs familles, & ſe ſauverent durant la nuit. Le Roy de Panen, quoique gendre de Mamud, en uſa de meſme, malgré les obſtacles que le Roy ſon beaupere, & la Princeſſe ſa femme y formérent. Enfin, la conſternation devint ſi générale, que ceux qui ne prirent pas la fuite, ſe rangerent du coſté des Portugais. Raja Utimut, fils du Souverain de Java, fut de ce nombre, & emmena avec luy toutes les troupes qu'il avoit fournies à Mamud, & dont ce Prince avoit renforcé ſon armée.

Evaſion du Roy de Panen & de quelques Malacans.

Quoique ces divers contretems portaſſent un grand préjudice aux eſpérances du Roy de Malaca, il les ſoutint d'un air fort héroïque. Il feignit de ſe pouvoir bien paſſer de ceux qui étoient aſſez lâches pour le quitter; il donna ſes ordres avec une auſſi grande tranquillité, que ſi toutes choſes luy euſſent bien réuſſi; il renforça tous ſes corps de garde, & d'hommes & d'artillerie; il fit miner les principaux chemins par où l'on devoit l'attaquer, & ordonna qu'on parſemaſt les autres de pointes de fer empoiſonné. Les Portugais ne ſeroient jamais échapez à tant de dangers, ſans l'avis que leur en donna un Indien nommé Ninachet, qui de tout tems avoit eu beaucoup d'affection pour eux.

Génereuſe fermeté de Mamud, & nouveaux préparatifs de ce Prince.

Un Indien en avertit Albuquerque.

Albuquerque differa donc l'éxecution du deſſein qu'il avoit formé, d'attaquer le Palais de Mamud du coſté de la ville, & tourna ſes principaux efforts du coſté de la mer. Pour cet effet, il ſe ſervit du vaiſſeau de Sultan Zainal, qu'il fit couvrir de matelas piquez les uns ſur les autres,

Sur cet avis le Vice-Roy prend d'autres meſures.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

& border de ſacs à terre, pour ſervir de parapet aux ſoldats, & pour les mettre à l'abri du canon des Barbares. Ce navire ne pouvant faire canal, que quand la marée ſeroit plus haute, les ennemis eurent le tems de fabriquer de certains rouleaux faits de bois qu'ils creuſerent par dedans, & qu'ils remplirent de feux d'artifice, meſlez avec des éclats de fer, & des grapins de meſme matiére, afin qu'ils s'attachaſſent aux vaiſſeaux, & qu'ils y miſſent le feu; & que venant à créver, ils tuaſſent ceux qui ſeroient aux environs. Comme les ennemis ne doutoient pas que les Portugais ne formaſſent leur grande attaque du coſté du pont, ils y porterent de groſſes piéces de bois, à deſſein de les pouſſer de haut en bas ſur les vaiſſeaux qui en approcheroient, pour les briſer, & pour les couler à fond.

Le Vice-Roy, à qui tout ce projet avoit été révelé par Ninachet, avoit pris ſes meſures pour remédier à tout ce que les Barbares avoient imaginé pour les abiſmer, & pour les perdre. Il avoit ordonné à pluſieurs de ſes gens d'artillerie, d'arracher à coups de crochets les feux d'artifice qui s'attacheroient aux vaiſſeaux, & avoit poſté de l'infanterie ſur le rivage, pour obliger les ennemis, par un feu continuel de mouſqueterie, de s'éloigner de ſes vaiſſeaux, & de leur laiſſer le paſſage libre pour avancer du coſté du pont.

D'Abrey, quoique bleſſé, éxecute l'ordre qu'on luy avoit donné.

L'action commençoit, quand Antoine d'Abrey commandant le vaiſſeau qui devoit en approcher davantage, receut un coup de mouſquet qui luy perça les deux jouës. Albuquerque voyant que cette bleſſure mettoit d'Abrey hors d'état de commander & de combattre, voulut donner la conduite de ce bâtiment au Lieutenant de ce Capitaine; mais d'Abrey s'y oppoſa, & demanda par grace au Vice-Roy, qu'un autre ne luy ôtaſt pas la gloire de cette action, & qu'à l'égard de ſa bleſſure, elle n'étoit pas aſſez conſidérable pour l'empêcher de commander & d'agir; ce qu'il fit avec beaucoup de préſence d'eſprit & de courage; de ſorte que quand la marée fut aſſez haute pour approcher du pont, les Portugais le firent malgré toutes les précautions des ennemis.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

La nuit ſépara les combattans, ſans toutefois finir le combat. Auſſitoſt que le jour eut paru, le Vice-Roy fit recommencer ſes batteries, & cauſa beaucoup de deſordre & de dommage parmi les Barbares. Enfin les Malacans, intimidez & affoiblis par le grand nombre de gens qu'ils avoient perdus, abandonnerent la Moſquée; les Portugais y entrerent, tandis qu'Albuquerque chaſſa les ennemis d'un autre Fort ſitué prés de la ville.

Le Vice-Roy ſe voyant maiſtre du pont & de quelques maiſons échapées à l'incendie, donna ordre que l'on montaſt des petites piéces de campagne ſur le comble de ces maiſons, qui ſont bâties en terraſſe. Il en fit des eſpéces de cavaliers, d'où l'on battit le reſte de la ville, tandis que pluſieurs vaiſſeaux legers, & quelques eſquifs qu'il avoit fait mettre à la mer pour s'aſſeurer de la riviére, débarquerent leurs troupes pour aller attaquer le Palais où Mamud s'étoit retiré.

Le Vice-Roy s'empare du pont.

Les Portugais comptoient déja ce Prince au nombre de leurs priſonniers, & regardoient le pillage de ſon Palais, comme un des meilleurs moyens qu'ils euſſent encore eus de faire fortune, depuis que la guerre étoit commencée; mais ils furent bien étonnez, quand ils n'y trouverent perſonne. Le Malacan en étoit ſorti, & avoit fait emporter dans les bois & dans les montagnes, les plus prétieux effets de ſa Couronne. Les ſoldats outrez d'avoir manqué leur coup, & d'eſtre privez d'un ſi riche butin, s'en vangerent en mettant le feu dans le Palais. De-là, ils marcherent vers la ville, où ils entrerent ſans peine. Le pont & la Citadelle qui la couvroient, ayant été pris, ce qui y reſta de troupes, loin de ſe défendre, n'eut pas meſme la force de ſe ſauver. Dans cette conſternation génerale, il ne fut pas difficile au Vice-Roy de poſer des corps de garde dans les principaux quartiers de Malaca, & de mettre des ſauvegardes dans les maiſons de Raja Utimut, de Ninachet, & des autres partiſans des Portugais. Il donna à ſes troupes le pillage des autres maiſons, & dédommagea par là ſes ſoldats des fatigues qu'ils avoient eſſuyées dans cette conqueſte.

Priſe du Palais de Mamud.

Le Vice-Roy donne quelques maiſons en pillage à ſes ſoldats.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Mais comme les Malacans ne laiſſerent que ce qu'ils n'eurent pas le tems d'emporter, on trouva trois mille piéces de canon parmi les choſes qu'ils avoient abandonnées; l'arſenal étoit pourveû d'une grande quantité de munitions de guerre & de bouche, & fourni d'un prodigieux nombre d'armes. Il y avoit auſſi pluſieurs machines propres pour l'artillerie & pour les coups de main, dont l'uſage, & meſme la forme, étoient entiérement inconnus aux Européens. On fit conduire ſur les vaiſſeaux Portugais, tout le canon & toutes les munitions dont on avoit beſoin, le reſte demeura dans Malaca. Enfin le butin fut ſi conſidérable, que le quint qui appartenoit à Emanuel, fut racheté par des Marchands, qui en payerent cent mille écus d'or, dont on convint avec eux pour cet effet.

On trouve une nombreuſe artillerie dans Malaca.

Une ſi grande conqueſte, & tant de richeſſes; une ſi belle ville & tant de gloire, ne coûterent cependant la vie, qu'à un fort petit nombre de Portugais, en comparaiſon de la perte que firent les Barbares. Il ne s'agiſſoit plus aprés cela, que de gagner la bienveillance de ces peuples, qui juſque-là avoient toûjours regardé les Portugais comme des tirans; ſoit par rapport au commerce, ſoit à l'égard de la Religion & des mœurs. C'eſt à quoy le Vice-Roy s'appliqua; mais avant que de toucher aux affaires temporelles, il tourna ſes premiers ſoins à faire élever une Egliſe ſous le titre de l'Annonciation de la Sainte Vierge, & enſuite il donna des ordres pour la conſtruction d'une Citadelle, à laquelle on travailla avec une diligence incroyable. Il en donna le gouvernement à Rodrigue Patalim, & accorda une amniſtie génerale aux Marchands qui étoient ſortis de Malaca, où il offrit de les recevoir pour y reprendre le cours de leur trafic. Il fixa les droits & les tributs qu'on devoit payer au Roy; il gratifia Utimut, & Ninachet, des deux principales judicatures; il attribua au premier la connoiſſance des différens qui ſurviendroient parmi les Sarraſins, & chargea le ſecond, qui étoit Malacan, du ſoin de juger les affaires des nations étrangeres, que le commerce ou la curioſité auroient attirées dans cette ville; il fit détruire les tombeaux

Maffée, Hiſt. des Indes, l. 5. ch. 1.

Le Vice-Roy fait bâtir une Egliſe, & conſtruire une Citadelle à Malaca.

Il fait pluſieurs Reglemens.

des anciens Rois de Malaca; il ordonna que les materiaux ſeroient employez au bâtiment de l'Egliſe & à la conſtruction du Fort; il fit publier dans les lieux des environs, que ceux qui voudroient s'établir dans Malaca, y ſeroient receûs de quel païs qu'ils vinſſent, & de quelque nation qu'ils fuſſent. Enfin, il y attira un ſi grand nombre d'Etrangers, que la plûpart d'entre-eux vinrent s'établir à Malaca, pour vivre ſous une domination auſſi tranquille que celle d'Emanuel.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Les Etrangers viennent s'y établir par colonies.

Bien que le Vice-Roy ſemblaſt s'attacher uniquement à donner des ordres dans la ville, il ne s'occupoit pas moins de ce que Mamud en devoit penſer, & de ce qu'il pouvoit faire pour ſe remettre en poſſeſſion de ce que les Portugais venoient de luy enlever, ou du moins pour les inquiéter dans le commencement de leur établiſſement à Malaca. Les ſoins qu'Albuquerque s'étoit donnez de s'en faire inſtruire, ne furent pas inutiles. Ceux qu'il avoit mis en campagne pour obſerver les ennemis, découvrirent que Mamud avoit fait de nouvelles levées, & qu'il s'étoit retranché dans un lieu avantageux ſitué ſur la meſme riviére qui paſſe dans cette ville. De plus, ils l'avertirent, que ſi on luy laiſſoit le tems de ſe fortifier dans ce poſte, qui n'en étoit éloigné que de quinze lieuës, on auroit peut-eſtre beaucoup de peine à les en chaſſer, à moins que l'on n'y marchaſt avec une armée, ce qui dans la ſuite deviendroit trés-préjudiciable aux Portugais, par l'affoibliſſement où l'on mettroit la garniſon de Malaca. Le Vice-Roy goûta cet avis comme fort important à ſa gloire & à ſa nation, & détacha auſſitoſt quelques compagnies d'infanterie & de cavalerie, pour aller chaſſer les Barbares du lieu qu'ils fortifioient, & pour ruiner leurs travaux. Cet ordre ne fut pas plûtoſt donné qu'on l'éxecuta. Les Portugais tomberent avec tant d'impétuoſité ſur les troupes du Malacan, qu'elles furent entiérement défaites, les travaux ruinez, & tout leur bagage pris, avec ſept éleſans que l'on conduiſit à Malaca.

On découvre que Mamud s'étoit nouvellement retranché.

Les Portugais le chaſſent de ce poſte.

Ce nouvel échec joint au chagrin que Mamud reſſentoit de n'avoir point fait la paix avec Emanuel, le jetta dans

Mort de Mamud.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

un ſi violent emportement contre le Prince Alodin ſon fils, & contre les autres Officiers de ſa cabale qui s'y étoient oppoſez dans le Conſeil, qu'il en mourut de douleur. Cette mort fut un nouveau prétexte à ces peuples pour ſe ranger du coſté des Portugais. Lanſaman qui avoit rempli la fonction d'Amiral pendant les derniers tems du régne de Mamud, ſe ſervit comme les autres, de l'occaſion, & fit demander à Albuquerque, s'il vouloit le recevoir au ſervice du Roy de Portugal. Le Vice-Roy, qui eſtimoit la valeur juſque dans ſes propres ennemis, fit dire à Lanſaman qu'un homme de ſon mérite étoit toûjours bien receu dans quelque parti qu'il vouluſt prendre ; parce que l'on devoit compter ſur ſa fidelité & ſur ſa parole. Enfin, il l'aſſeura que le Roy auroit pour luy autant d'eſtime qu'en devoit attendre un homme, qui d'ailleurs s'étoit diſtingué par ſes actions & par ſes emplois.

Notables changemens arrivez aprés cette mort.

L'Amiral de Mamud offre ſes ſervices au Vice-Roy.

Cette nouvelle étoit ſi avantageuſe à Lanſaman, que les principaux d'entre les Malacans, qui pouvoient aſpirer aux plus grands emplois dans Malaca, en prirent de l'ombrage. Ils ſe perſuaderent que Lanſaman les en éloigneroit, s'il ne le dégoûtoient d'entrer au ſervice d'Emanuel. Pour cet effet, ils luy firent tenir une lettre anonime ; ils l'avertiſſoient par cette lettre, de ne ſe point repoſer ſur les offres obligeantes d'Albuquerque, & l'aſſeuroient qu'en voulant faire ſa fortune, il expoſoit ſa vie contre laquelle on avoit déja conſpiré pour empêcher ſon élevation. Lanſaman donna dans cet avis, & ſe perſuada qu'il ne connoiſſoit pas aſſez le génie des Portugais, pour s'abandonner ſi indifféremment à leur bonne foy.

On l'en dégoûte par adreſſe.

Albuquerque voyant que l'autorité du Roy s'établiſſoit de jour en jour dans Malaca, crut qu'il étoit tems de travailler à y faire frapper de la monnoye, au coin des armes de Portugal ; mais comme il falloit pour cela ramaſſer les différentes eſpéces du païs, & en faire une fonte génerale pour en fabriquer de nouvelles qui fuſſent d'or, d'argent & d'étain, il expoſa par l'Ordonnance qu'il rendit, que le Roy n'avoit point d'autre veuë en cette occaſion, que d'applanir les difficultez

On frappe de nouvelles monnoyes à Malaca.

cultez qui ſe rencontreroient infailliblement dans le commerce, avec des Marchands de différentes nations, & que chacun d'eux apportant des monnoyes de leurs païs, ils ne payeroient le prix des denrées qu'ils acheteroient, qu'en eſpéces étrangeres, à moins qu'ils ne ſe viſſent obligez par une loy qui ſeroit commune à tous les traficans, de les convertir en celles du païs. Cette raiſon étoit trop plauſible pour y reſiſter; chacun s'y ſoumit, & par ce moyen on ſe vit délivré de la peine de recevoir, de rendre, & de compter autant de ſorte de monnoyes qu'il y auroit de nations dans la ville ou ſur le port. Ainſi les Malacans receurent auſſi favorablement cette nouveauté, que le Vice-Roy craignoit qu'ils ne la receuſſent mal; ſur tout dans les premiers tems d'une domination naiſſante. Quand celle d'Emanuel fut donc entiérement affermie dans Malaca, Albuquerque ſe donna toute ſorte de ſoins pour répandre la nouvelle de cette conqueſte dans les païs les plus éloignez. Le Roy de Siam fut un des premiers qui le ſceut par Edoüard Ferdinand, que le Vice-Roy luy envoya; & auſſi-toſt ce Monarque députa un des principaux de ſa Cour pour en venir féliciter Albuquerque, & pour le porter à ménager une alliance, entre le Roy de Portugal & luy. Cette députation fut un ſurcroiſt d'honneur & de plaiſir pour le Vice-Roy, luy qui ne déſiroit pas avec moins d'empreſſement que ce Prince, de voir les Siamois unis avec les Portugais. Plein de ce déſir, il chargea Antoine Miranda d'Azévedo, & Edoüard Coëllo, de faire ce trajet, & leur donna d'amples pouvoirs pour conclurre une alliance ſolemnelle avec le Roy de Siam. Cependant on ſe fit des preſens de part & d'autre; le Siamois envoya à Albuquerque, une coupe, & une épée d'or, avec une pierre précieuſe de grand prix. Les Envoyez Portugais, pour répondre autant qu'ils le pouvoient à cette magnificence, préſenterent à la Reine mere du Roy quelques bijoux, plus eſtimables par le travail que par la matiére.

ANS DE J. CHRIST, 1511.

Politique du Vice-Roy.

Alliance faite avec le Roy de Siam.

Le Siamois qui ſembloit n'avoir rien à ſouhaiter, tant par la vaſte étenduë de ſes Etats, diviſez en onze Provinces,

ANS DE J. CHRIST. 1511.

qui portoient autrefois le titre de Royaumes, que par le nombre de ſes ſujets, ſçavoit que les Rois de Java & de Pégu, ſans compter un grand nombre d'autres Souverains des Indes, envoyoient ſans ceſſe des Ambaſſadeurs au Vice-Roy pour s'allier avec le Roy de Portugal, & pour ſe mettre au nombre de ſes amis & de ſes vaſſaux, & que tous ces Princes faiſoient un cas ſingulier du mérite & de la valeur d'Albuquerque, à qui l'on rendoit autant d'honneur qu'à une teſte couronnée.

Alodin Prince de Malaca, monte ſur le trône.

Le ſeul Alodin, qui venoit de ſuccéder au reſte des Etats de Mamud ſon pere, ainſi qu'à ſa haine pour les Portugais, n'étant point rebuté des efforts inutiles qu'il avoit veu faire à Mamud pour rentrer dans Malaca, voulut encore en faire de nouveaux, & ſe perſuada qu'il ſeroit, ou mieux ſervi, ou plus heureux que n'avoit été le Roy ſon pere. Il raſſembla donc le plus de troupes qu'il luy fut poſſible; il en mandia de ſes confederez & de ſes voiſins; en compoſa un petit corps d'armée, & voulut haſarder un combat, réſolu de périr s'il ne pouvoit vaincre, & de s'affranchir par une glorieuſe mort de la honte d'avoir été vaincu; mais cette derniére affaire ne réüſſit pas mieux que les précedentes. Il fut encore plus mal mené que Mamud ne l'avoit jamais été, & il ſe vit obligé de ſe retirer dans l'Iſle de Bantan, ſituée dans l'Iſle de Java, d'où il chaſſa le Gouverneur pour la faire fortifier, quoique ſon aſſiette fuſt déja trés-avantageuſe par elle-meſme.

Le nouveau Roy de Malaca s'efforce de rentrer dans ſa ville.

Mais ce qu'Alodin tenta inutilement ſur Malaca, Idalcan s'efforça de le faire réüſſir dans ſon entrepriſe ſur Goa. Comme il ne doutoit pas que la conqueſte de Malaca n'euſt coûté beaucoup de monde au Vice-Roy, & que la garniſon qu'il étoit obligé d'y laiſſer pour la défendre & pour la conſerver, n'affoibliſt conſidérablement ſon armée, qui d'ailleurs n'étoit pas trop nombreuſe, ce Prince ſe ſervit d'une ſi favorable conjoncture pour rentrer dans Goa. Il fit une levée de trois mille hommes, preſque tous Mahométans, & les mit ſous la conduite de Camalcan, dont il connoiſſoit la valeur & la fidélité. Melras & Timoja, toûjours partiſans des

Idalcan veut en faire de meſme dans Goa.

Portugais, & toûjours affectionnez aux interefts d'Emanuel, ſe mirent en campagne à la teſte de quatre mille hommes d'infanterie, & de quatre cens chevaux, pour traverſer les deſſeins de Camalcan, & pour luy couper ſa route. Les Coureurs de l'un & de l'autre parti informerent bientoſt les Généraux qui commandoient ces troupes, de la contenance que chacun tenoit en s'approchant, ce qui les fit reſoudre d'en venir aux mains auſſitoſt que les armées ſeroient en préſence. Camalcan fut battu dans la premiére affaire qui ſe paſſa; mais peu de jours aprés il prit bien ſa revanche. Il revint à la charge avec de nouvelles troupes & en plus grand nombre que celles qu'il avoit; il tailla en piéces l'infanterie de Melras & de Timoja, de maniére que ces deux Capitaines n'eurent point d'autre reſſource, que d'aller demander du ſecours à Criſnara, Roy de Narſingue. Timoja auroit eu danscette occaſion de ſolides raiſons pour ne ſe point préſenter devant ce Prince, avec qui il s'étoit broüillé; mais dans celle-ci il paſſa par-deſſus cette conſidération, & ne douta point que Melras, qui étoit bien dans l'eſprit du Narſingois, ne le diſpoſaſt à pardonner à Timoja ce qui s'étoit paſſé, & de fait, il l'obtint de Criſnara; cependant on aſſaſſina Timoja quelque tems aprés. Comme ce Capitaine n'avoit point de vieille querelle à Narſingue, ni d'autre ennemi ſecret que Criſnara, on ne douta point que cela ne fuſt arrivé par ſon ordre, contre la parole qu'il en avoit donnée; mais apparemment cette délicateſſe, en fait de raiſons d'Etat & de politique, ne ſe trouva pas du gouſt de ce Souverain.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Les armées en viennent à une action.

Camalcan eſt battu, & prend ſa revanche.

Mort violente de Timoja.

Camalcan, ſe voyant maître de la campagne par l'avantage qu'il venoit de remporter ſur les Portugais, & ſur leurs Alliez, s'avança vers Goa, & tâcha d'y faire couler quelques Emiſſaires pour fomenter une ſédition. Criſne, à qui le Vice-Roy avoit donné la ferme des Péages, fut un de ceux qu'on en ſollicita le plus vivement; mais Criſne toûjours fidelle en avertit Rabel, Gouverneur de la ville, & ſur cet avis on renforça la garniſon, & l'on travailla à de nouveaux retranchemens.

Idalcan veut corrompre les partiſans des Portugais.

Toutes ces précautions auroient mieux réüſſi contre un

ANS DE J. CHRIST. 1511.

autre homme que Camalcan, qui connoiſſoit de longue main le païs, & l'état de la place que l'on n'avoit pas encore eu le tems de fortifier aſſez bien pour la mettre hors d'inſulte. Comme ce Géneral ennemi s'étoit propoſé de le faire quoi-qu'il en puſt arriver, il choiſit une nuit ſi orageuſe & ſi obſcure, qu'il n'y avoit pas meſme lieu de croire que perſonne oſaſt ſe mettre à la mer pendant une ſi terrible tempeſte. Cependant, il aima mieux s'expoſer à périr que de manquer une occaſion ſi favorable à ſon deſſein. L'exemple qu'il donna en ſe faiſant le Chef de cette dangereuſe expédition, répandit parmi ſes gens une intrépidité pareille à la ſienne, & ils ſe mirent à la mer. Les vaiſſeaux Portugais qui étoient à l'ancre dans la rade où Camalcan avoit réſolu d'entrer, n'ayant tourné leur manœuvre que pour ſe défendre contre le vent qui les battoit juſque dans ce havre, avoient negligé de ſe tenir ſur leurs gardes; ce fut dans cet intervale que Camalcan les attaqua. Les Portugais ayant été ſurpris, & ſe voyant hors de défenſe, il ne fut pas difficile à leurs ennemis de s'emparer de leurs vaiſſeaux; ils y entrerent l'épée à la main, & tuerent tout ce qu'ils y trouverent de gens. Camalcan débarqua en meſme-tems la meilleure partie de ſon monde; il força les corps de garde; fit un maſſacre pareil à celuy qu'il venoit de faire ſur les vaiſſeaux; chaſſa les Inſulaires des poſtes qu'ils occupoient, & ſe rendit maître des dehors de la ville, dans laquelle les troupes qui les gardoient ſe retirerent.

Belle action de Camalcan.

Camalcan voyant que les choſes avoient réüſſi au gré de ſes déſirs, chargea quelqu'un des ſiens de ſe meſler parmi les Portugais qui ſe retireroient dans Goa, pour obſerver leur contenance & leurs mouvemens; mais la difficulté qu'il trouva pour eſtre informé de ce qui s'y paſſeroit, le détermina de ſe ſervir d'un autre expédient afin d'en venir plus ſeurement à bout. Pour cet effet, il commanda à un de ſes ſoldats de s'aller préſenter à l'endroit où commandoit Cojébique, l'un des Capitaines de l'Iſle, comme ſi c'euſt été un Rendu qui déſertoit l'armée des ennemis pour ſe ranger

Adreſſe de Camalcan, pour ſçavoir ce qui ſe paſſe dans Goa.

du coſté des Portugais, & ſous ce prétexte, ce ſoldat avoit ordre de dire à Cojébique, que deux cens Turcs venoient de faire une irruption dans une bourgade, nommée la vieille Goa, que ſi l'on n'en ſecouroit les habitans, ils couroient riſque d'eſtre pris & bruſlez, au lieu que ſi l'on faiſoit un détachement de Goa, & ſi l'on marchoit en diligence vers cet endroit, & avant que les ennemis l'euſſent forcé, il aſſeura Cojébique qu'on les repouſſeroit, & qu'on les tailleroit en piéces. ANS DE J. CHRIST. 1511.

Camalcan, qui n'avoit imaginé cet expédient que pour attirer les Portugais en campagne, & pour affoiblir toûjours la garniſon de Goa, ſe vit prévenu par une ſortie que Rabel fit faire avant que Cojébique euſt receu l'avis en queſtion. Ferdinand de Far, Officier Portugais, commandoit ce détachement, & avoit ordre de donner ſur les Barbares, pour peu qu'il en trouvaſt l'occaſion favorable. Cependant l'eſpion de Camalcan joignit Cojébique, & l'informa de ce qui ſe braſſoit du coſté de la vieille Goa. Quoique Cojébique n'en fuſt pas trop perſuadé, il crut ne devoir pas négliger de communiquer à Rabel l'avanture du transfuge, ſur la dépoſition de qui il eſtimoit, qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de feindre qu'elle étoit bonne, & de croire en effet qu'elle n'étoit pas véritable; mais Rabel ne fut pas de ce ſentiment; il ſe mit en campagne ſans vouloir attendre le retour de Ferdinand; il marcha à la teſte de trente-cinq chevaux & de cinq cens Indiens, & engagea Cojébique à l'accompagner dans cette expédition.

Le Gouverneur ne ſe défie point aſſez des avis qu'on luy donne.

L'eſpion qui leur ſervoit de guide ne quitta les Portugais, que quand il les eut amenez au pied du coſteau où les ennemis devoient eſtre poſtez. Comme ce Rendu avoit été aſſez indiſcret pendant la route, pour s'ouvrir à quelques Indiens, & pour leur déclarer le deſſein que Camalcan avoit d'attirer le Gouverneur de Goa en pleine campagne, il ſe déroba aux yeux des Portugais. La prompte évaſion du Rendu, jointe à ce qui luy étoit échapé, allarma tellement les gens que conduiſoit Rabel, que la plûpart d'entre-eux retournerent à Goa. Cependant ce Gouverneur continua ſa marche, bien

Ans de J. Christ. 1511.

que Cojébique l'euſt averti qu'il avoit découvert un gros d'ennemis qui étoient en embuſcade. Si Rabel euſt été moins ardent, il auroit encore pu ménager une retraite honorable, ſur tout, voyant qu'il n'étoit point aſſez fort pour les attaquer ni pour les attendre. On croit meſme qu'il ſe ſeroit rendu aux preſſantes ſollicitations que luy en firent Cojébique & le reſte des Officiers, ſi l'avis d'Emanuel d'Acugna n'euſt prévalu ſur celuy des autres Capitaines. Rabel qui le trouva plus conforme au ſien & à ſon humeur, alla fiérement aux ennemis, & tomba avec tant d'impetuoſité ſur eux qu'il rompit leurs premiers rangs, & les mit en deſordre. Il en demeura trois cens ſur la place, & les autres furent preſſez avec tant d'ardeur, qu'ils ſe virent obligez de ſe jetter à la mer.

Deux cens Indiens Malabares ſe joignirent aux Portugais, & pourſuivirent Camalcan juſqu'au pied du coſteau, où ce Géneral ennemi ſe retrancha dans des maſures. Rabel qui étoit en haleine voulut l'y aller forcer. Cojébique s'y oppoſa, & luy repréſenta le riſque qu'il couroit s'il pénetroit dans des lieux inconnus, & où ſans doute Camalcan avoit deſſein de l'attirer par ſa fuite. Il le preſſa meſme de ſe repoſer ſur luy de cette action, & promit que s'il l'en chargeoit il luy en rendroit bon compte; mais Rabel négligeant l'avis de Cojébique, & ne voulant partager avec perſonne la gloire qu'il ſe flattoit de remporter, entra hardiment dans ces ruines, renverſa ceux qui défendoient les premiers retranchemens, & tua tout ce qui s'oppoſa à luy; mais s'étant engagé trop avant & avec trop peu de monde, il ſuccomba ſous la multitude des ennemis. Acugna & luy y périrent, & le reſte des troupes ſe voyant ſans commandant, lâcha le pied. Camalcan content d'avoir repouſſé les Portugais, avec une une ſi notable perte de leur part, ne les pourſuivit pas plus avant, de crainte de donner à ſon tour dans quelque embuſcade.

Mort de Rabel & d'Acugna.

Auſſitoſt que la nouvelle de la mort de Rabel eut été répanduë dans la ville, on aſſembla le Conſeil pour élire un nouveau Gouverneur en ſa place. Toutes les voix tom-

berent ſur François Pantoja ; mais le mauvais état des affaires l'empêcha de conſentir à ce choix. Les Goans irritez de ce refus, le regarderent comme un homme indigne de l'honneur qu'on luy avoit fait, & nommerent Jacques Mendez de Vaſconcellos. Dés que ce nouveau Gouverneur fut en place, il tourna tous ſes ſoins à bien ſoutenir la dignité de ſon employ ; il redoubla la garniſon ; fit travailler à de nouvelles fortifications ; munit la ville de vivres, & tâcha de la mettre en état de défenſe, quoi-qu'il n'euſt alors que deux cens Portugais & ſix cens Indiens de troupes reglées, pour ſoutenir le ſiége que l'armée ennemie qui groſſiſſoit tous les jours, ſe préparoit à mettre bientoſt devant cette ville.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Pantoja refuſe le gouvernement de Goa.

Vaſconcellos accepte ce gouvernement.

Les meſures que Camalcan prenoit pour ſe retrancher dans Benaſtarim, qui eſt un bourg ſitué à l'entrée de l'Iſle, afin d'y former ſon camp, ne laiſſerent plus douter de ſes deſſeins. Ce Géneral eſpéroit qu'étant maître de ce poſte, il empêcheroit qu'on ne jettaſt du ſecours ni des vivres dans Goa ; mais comme Vaſconcellos y avoit pourveû, & que Camalcan ſe voyoit ſans eſpérance de réüſſir de ce coſté là, il venoit eſcarmoucher aux portes de la ville, & tâchoit d'attirer les Portugais en pleine campagne. Le Gouverneur qui vouloit ménager ſon monde ne faiſoit aucune ſortie ; il ſe contentoit de repouſſer les ennemis, quand ils s'approchoient un peu trop de la place, & leur tuoit toûjours quantité de gens.

Idalcan, impatient de la longueur de ce ſiége, y envoya Rozalcan, Turc de nation, & ſon beaufrere. Il luy donna ſix cens hommes pour l'eſcorter juſqu'au camp devant Goa, & le fit Géneraliſſime de toutes ſes troupes, avec ordre à Camalcan de luy obéïr. La honte que ce Géneral ſe perſuada qu'il y auroit pour luy, de déferer à un ordre de cette nature, l'empêcha de l'éxecuter quand l'occaſion s'en préſenta. Cette eſpéce de rebellion intereſſoit en meſme-tems l'autorité d'Idalcan, & le caractére de Géneraliſſime, dont il avoit reveſtu Rozalcan. D'ailleurs, il y avoit lieu de craindre que l'armée ne ſe partageaſt au ſujet

Rozalcan eſt fait Géneraliſſime de l'armée ennemie.

Jalouſie entre Camalcan & Rozalcan.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

de la diviſion de ces deux Officiers géneraux, & que les Portugais venant à ſçavoir cette méſintelligence, ne profitaſſent de l'occaſion pour ſe précautionner contre les aſſiégeans.

Politique des Rozalcan.

Rozalcan, qui étoit ſage & politique, mit en œuvre tout ſon ſçavoirfaire pour donner un autre tour aux choſes. Il fit ſçavoir à Vaſconcellos, qu'il n'étoit pas venu pour continuer le ſiége de Goa; qu'au contraire, Idalcan l'avoit envoyé pour luy témoigner le chagrin qu'il avoit eu, en apprenant que Camalcan faiſoit de nouveaux efforts pour rentrer dans cette Iſle, ce qu'il avoit pratiqué à ſon inſçeu; & comme Idalcan ne doutoit pas, qu'une telle conduite n'éloignaſt ſon alliance avec les Portugais, il avoit ordre de le prier de ſe joindre à luy pour réprimer l'ambition de Camalcan, & de luy offrir les troupes qu'il commandoit pour mettre ce rebelle à la raiſon, & enfin pour aſſeurer le Gouverneur, qu'on luy renvoyeroit les priſonniers qu'on avoit faits au port de Dabul.

Vaſconcellos qui ſe trouva de la diſpoſition à croire ce que Rozalcan luy fit expoſer, & qui d'ailleurs, ſe voyoit hors d'état de défendre avec ſi peu de monde, une place telle que Goa, contre une armée ſupérieure de beaucoup à la ſienne, regarda la conduite d'Idalcan, comme une juſtification de ſa part, de tout ce qui avoit été fait juſque là contre les intereſts d'Emanuel. Il communiqua aux Officiers Portugais les derniéres propoſitions d'Idalcan; mais la plûpart d'entre-eux les traiterent de ſupercherie, & ne ſe perſuaderent pas que ce Prince ſe rebutaſt encore de l'envie qu'il conſervoit de reprendre Goa, particuliérement depuis qu'il avoit raſſemblé une grande armée, & qu'il ſçavoit que les Portugais n'en avoient qu'une fort médiocre. Il eſt vray, que les ſentimens des Officiers ſe trouverent partagez. Si les uns traitoient de ruſe les offres d'Idalcan, les autres eſtimoient, qu'on ne devoit pas ſe reprocher d'avoir négligé, meſme les moyens les plus éloignez pour ſe tirer du riſque qu'ils couroient, ou d'eſtre pris par aſſaut, ou d'eſtre obligez de ſe rendre, & qu'ainſi, il falloit voir

juſqu'où

juſqu'où pourroit aller la propoſition de Rozalcan. Comme cette derniére opinion convenoit avec celle de Vaſconcellos, on la ſuivit, & l'on travailla de concert avec Rozalcan, à chaſſer Camalcan des poſtes qu'il avoit gagnez ſur les Portugais. ANS DE J. CHRIST. 1511.

Mais les choſes changerent bien de face, quand Rozalcan ſe vit le maître. Il fit ſommer Vaſconcellos de luy remettre la ville de Goa; il ajoûta, qu'il ſçavoit bien les moyens de l'y contraindre; que ſi l'on abuſoit de ſa clémence, & que s'il y entroit comme vainqueur, il mettroit tout à feu & à ſang, & ne feroit quartier à perſonne. Le Gouverneur ſurpris de ce procedé, connut alors la faute qu'il avoit faite, & pour la réparer, il ſe diſpoſa à ſoutenir les efforts de ce nouvel ennemi, qui étoit plus redoutable que celuy dont il avoit pris la place. La guerre ſe ralluma plus fortement que jamais; les aſſiégeans redoublerent leurs efforts pour éxecuter les menaces qu'ils venoient de faire à Vaſconcellos, tandis que les aſſiégez, outrez de ſe voir les dupes de leurs ennemis, ſe reſolvoient à périr plûtoſt qu'à ſe rendre à des gens en qui ils ne reconnoiſſoient ni ſeureté, ni bonne foy. Il s'agiſſoit donc en cette occaſion d'uſer de prudence, de ménager les troupes, de ne faire des ſorties que fort à propos, & de prolonger le ſiége juſqu'à ce que l'hiver, qui eſt fort rude en ce païs là, euſt obligé les aſſiégeans, ou de lever le ſiége, ou de le convertir en blocus, parce que les paſſages & les chemins étoient entiérement inondez par le débordement des riviéres; mais un pan des murailles de Goa étant tombé à l'heure qu'on s'y attendoit le moins, les aſſiégeans reprirent courage, & ne déſeſpérerent plus du progrés qu'ils avoient projetté de faire dans cette campagne.

Il trompe Vaſconcellos.

Le Gouverneur veut réparer cette faute.

Il ſe fait une bréche aux murailles de Goa, & les aſſiégeans en profitent.

Les troupes de Rozalcan que l'inondation avoit arreſtées juſque-là, mépriſerent cet obſtacle à la veuë de la bréche des murailles de Goa, & ſe propoſerent de prendre cette ville d'aſſaut. Ce parti parut bruſque aux Portugais, ne croyant pas que les Barbares oſaſſent affronter avec tant de fermeté, leur feu, & le débordement des riviéres; mais ſi les aſ-

ANS DE J. CHRIST. 1511.

ſiégeans monterent à l'eſcalade avec intrépidité, les aſſiégez les ſoutinrent avec beaucoup de courage. L'opiniâtreté dans les deux partis contribua à la durée & à la chaleur de cette attaque, pluſieurs Officiers Portugais y périrent, & entre-autres Cojébique, qui fut tué ſur la bréche ; mais auſſi les aſſiégez eurent la gloire de rebuter les aſſiégeans de cette entrepriſe. Quoi-qu'aprés cette action les Barbares ſe viſſent ſans reſſource, ils continuoient néanmoins leur feu, & faiſoient ſonner la charge de tems en tems, comme s'ils euſſent voulu venir à quelque nouvelle action, & cela, pour fatiguer les Portugais, & pour les obliger à faire des ſorties. Cet expédient, loin d'eſtre utile ou glorieux aux ennemis, les mit hors d'état de rien entreprendre, & jetta leurs troupes dans de nouvelles fatigues cauſées par les injures des ſaiſons, & par les mouvemens continuels qu'on leur faiſoit faire jour & nuit.

Les aſſiégeans s'y préſentent, & ſont repouſſez.

Cependant Jean Machado, qui depuis ſon éxil de Portugal, avoit toûjours ſervi parmi les ennemis, continuoit à donner des avis à Vaſconcellos, & par cette ſecrette intelligence, renverſoit tous leurs projets qu'ils luy communiquoient avec une aveugle confiance. Les Barbares qui le croyoient Turc, l'appelloient dans tous leurs conſeils, comme un Capitaine d'une experience conſommée. Cette intelligence fut heureuſe pour les Portugais, & particuliérement depuis la derniére lettre que Machado avoit écrite à Vaſconcellos. Il luy mandoit donc, de ne ſe point étonner des différens bruits de guerre, qu'il entendroit faire dans le camp des ennemis ; mais ſeulement d'eſtre ſur ſes gardes, & de tenir ſes troupes preſtes à marcher vers un certain endroit qu'on nommoit *le Défilé des deux arbres*. Comme Machado avoit marqué à Vaſconcellos de n'en point approcher, que quand il y entendroit un bruit pareil à celuy que l'on auroit fait dans le camp, ce Gouverneur obſerva tout ce que Machado luy avoit preſcrit.

Machado continuë de donner des avis à Vaſconcellos.

Vaſconcellos marcha dés qu'il entendit les trompettes des Barbares, & les trouva dans la ſituation que Machado luy avoit mandé. Les ennemis qui ne s'attendoient pas que

les Portugais les vinſſent ſurprendre dans ce poſte, où ils ſe croyoient fort en ſeureté, n'eurent pas meſme le tems de ſonger à ſe défendre. Vaſconcellos les prit au dépourveû, les chargea vigoureuſement, en tua une partie, & chaſſa l'autre des retranchemens qu'il combla entiérement.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Vaſconcellos ſurprend les ennemis, les charge, & ruine leurs travaux.

Aprés cette expédition, le Gouverneur fit travailler diligemment aux murailles de Goa; mais les ennemis ayant converti le ſiége en blocus, les Goans & toute la garniſon, ſe voyoient dans la cruelle néceſſité de ſe rendre, ou de mourir de faim. La mer n'étoit pas praticable, à cauſe des fréquentes tempeſtes, & Rozalcan s'étoit emparé de tous les paſſages par où l'on pouvoit attendre du ſecours.

Blocus de Goa.

Dans cette extrémité, on uſa de toute ſorte de ſtratagémes pour remédier à ce malheur, & pour empêcher que les troupes ne s'en apperceuſſent, que dans le tems qu'il ne pourroit plus leur eſtre caché, ne pourroit plus le leur cacher; mais la crainte plus forte en cela que la prudence & la politique, eut bientoſt pénetré ce myſtére. Les aſſiégez plus allarmez alors des horreurs de la famine, que de tous les périls de la guerre en géneral, tomberent dans les mouvemens les plus contraires à la diſcipline & à l'obéïſſance. Le peuple ſe plaignit de ce qu'on avoit enlevé les grains des magazins de la ville pour remplir ceux des troupes; les ſoldats changerent de Religion en changeant de parti, ſans craindre les peines dont on châtioit les apoſtats & les déſerteurs. Ferdinand Lopez, le plus diſtingué d'entre les premiers, fut un de ceux qui pouſſa le plus loin & avec le plus d'impiété, ſon ingratitude envers Dieu, & ſon infidelité à l'égard de ſon Souverain.

Les troupes & les peuples ſont allarmez par la diſette.

Apoſtaſie de Lopez.

Pendant que Lopez tomba dans l'apoſtaſie, Jean Machado quitta le Mahometiſme, dont on croyoit qu'il faiſoit profeſſion. Il eſt vray qu'il avoit ſervi long-tems dans les armées des Turcs & des Maures, & que comme eux, il avoit reconnu leur Proféte, & leurs Idoles; mais ce Capitaine avoit toûjours conſervé dans ſon cœur, les ſentimens d'un véritable Chrétien; quoique ſouvent ſes emplois dans l'armée des Infidelles l'euſſent obligé d'agir tout autre-

ANS DE J. CHRIST. 1511.

ment. S'il éxecuta avec tant de généroſité la réſolution qu'il avoit faite, de retourner à ſa véritable & à ſa premiére Religion, il eut auſſi trop d'inhumanité dans le parricide qu'il fit de deux enfans qu'il avoit eus d'une Sarraſine qui étoit ſa femme. Plein du ſcrupule qu'il ſe forma de commettre l'éducation de ſes enfans, à des peuples ennemis du Chriſtianiſme, il aima mieux leur porter le coup de la mort, que d'avoir un tel reproche à ſe faire. Une action ſi oppoſée à la nature, & aux principes de la Religion, dont il vouloit déſormais faire une profeſſion ouverte, ſembloit diminuer le mérite de ſon retour. Comme il n'y avoit plus de reméde, & qu'il s'agiſſoit de ne point laiſſer ſoupçonner aux Barbares, qu'il étoit le meurtrier de ſes enfans, il feignit un déſeſpoir éclatant, en apprenant leur mort; il en accuſa des ſorciéres qui couroient le camp, & accompagna ce ſoupçon de ſentimens ſi tendres & ſi touchans, que les cœurs les plus indifférens, s'intereſſérent ſincerement à ſa douleur. Les divers & violens mouvemens qu'il affecta de ſe donner, en cherchant dans le camp les auteurs de ſon déſeſpoir, luy ſervirent de prétexte pour s'approcher de Goa. Quelques ſoldats Portugais, mais non connus pour tels, le ſuivoient feignant de le conſoler, & de l'empêcher qu'il ne s'expoſaſt au feu que l'on pouvoit faire de deſſus les murailles de la ville. Quand Machado s'en vit aſſez proche pour s'y jetter, il y entra avec ceux qui ne l'avoient pas quitté pendant toute cette comédie. Le retour de Machado rendit quelque eſpérance aux ſoldats & aux peuples, qui regardoient cette action comme un coup du Ciel, & qui ſe flatoient qu'elle ſeroit ſuivie des autres ſecours néceſſaires.

Machado repaſſe du coſté des Portugais, & retourne à ſa premiére Religion.

Il tue de ſa main ſes propres enfans.

Il ſe retire dans Goa.

L'évaſion de Machado anima plus que jamais Rozalcan à la réduction de Goa, & il la fit battre avec plus de furie qu'il n'avoit fait juſque-là. Les aſſiégez eſſuyerent les efforts & le feu des aſſiégeans; ils ſe défendirent le mieux qu'ils purent, & ſe reſerverent pour faire une ſortie, ſitoſt que les ennemis auroient diſcontinué leurs batteries. Comme la bréche que l'artillerie des Barbares avoit faite, n'é-

Rozalcan eſt piqué de cette évaſion.

toit pas assez considérable pour venir à l'assaut, & que la garnison & les habitans se trouvoient en assez grand nombre pour la défendre, en cas que l'on fust réduit à cette extrémité, les assiégeans n'oserent rien entreprendre. Alors Vasconcellos sortit de Goa à la teste de quatre-vingt chevaux, & chargea si rudement les ennemis, déja fatiguez par la durée du siége, que n'ayant pû luy résister, ils furent taillez en piéces. Rozalcan que cette derniére défaite mettoit hors d'état de continuer le siége, forma le blocus pour tâcher de faire par la famine, ce qu'il n'avoit pû éxecuter par les armes. Les assiégez, qui prévoyoient ses desseins, & qui connoissoient leur extrémité, tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Vasconcellos fait une sortie fort à propos.

Comme il étoit beaucoup plus difficile de remplir de vivres les magazins qui étoient vuides, que de reparer les murailles de la ville, on trouva à propos dans le Conseil, d'envoyer un vaisseau à Batticala, ville d'Asie, malgré les risques de la navigation, & les dangers que l'on couroit de rencontrer les ennemis qui croisoient la mer. On en donna la commission à François Barcide. Ce Capitaine qui s'estimoit fort honoré du choix que l'on avoit fait de luy, pour rendre un service si important à sa Nation, mépriſa les périls de la mer, & la rencontre des vaisseaux Barbares. Il partit sur la galére qu'il commandoit, alla droit à Batticala, & en revint dans le mesme mois qu'il étoit sorti du port de Goa, avec vingt brigantins chargez de munitions & de vivres, dont on ravitailla les magazins de la ville.

Il hasarde d'envoyer un vaisseau à Batticala sous la conduite de Barcide.

Ce Capitaine revient à Goa & apporte des vivres.

Le Capitaine Bégie, que le Vice-Roy avoit envoyé en Arabie, revint à Goa. Il y amena les vivres, l'artillerie, & les troupes qui étoient dans la Citadelle de Socotora, qu'il avoit fait démolir suivant les ordres d'Albuquerque, & luy apporta les tributs qui étoient deûs au Roy, & qu'il avoit levez en rangeant la coste d'Ormus.

Arrivée de plusieurs Capitaines Portugais à Goa.

Deux autres Capitaines nommez Jean Serrand, & Pélage Sala, qui venoient de l'Isle de Madagascar, arriverent aussi à Goa dans le mesme mois. Emanuel Lacerda y débarqua

ANS DE J. CHRIST. 1511.

peu de tems aprés avec ſix navires, qu'il ramena en bon état de ſon voyage ſur la mer des Indes, qu'il avoit croiſée en rangeant les coſtes de Calécut, & apporta encore un grand renfort de munitions.

Garſie Norogna, neveu d'Albuquerque, qui étoit parti de Liſbonne au commencement du mois d'Avril, avec une flotte de ſix navires, dont le Roy luy avoit donné le commandement pour paſſer dans les Indes, envoya auſſi deux de ſes vaiſſeaux à Goa, & laiſſa les quatre autres dans le port de Mozambique, où ils hivernerent. Arias de Gama, qui montoit l'un de ces deux bâtimens, fit voile en Cananor, & Chriſtofle Britto, qui avoit la conduite du ſecond, vint encore moüiller dans le port de Goa, où Jaz avoit auſſi envoyé deux grandes barques chargées de bled.

Tous ces bâtimens prirent port devant Goa, ſans que les ennemis fiſſent le moindre mouvement pour les en empêcher. Les aſſiégez connurent alors par cette indolence, que les aſſiégeans commençoient à déſeſpérer de leur entrepriſe, puis qu'ils laiſſoient paſſer indifféremment tous les ſecours que l'on y voulut jetter, & comme Vaſconcellos n'avoit fait qu'une ſortie pendant le ſiége, les ennemis s'étoient perſuadé que ce Gouverneur, dont ils redoutoient la prudence & le courage, vouloit ménager ſes troupes pour défendre la place; de maniére que les aſſiégeans n'oſerent pas meſme s'oppoſer aux ſecours qui arrivoient de toutes parts aux aſſiegez ſur des bâtimens. Il eſt vray, qu'ils étoient eſcortez par de bons vaiſſeaux de guerre.

Les ennemis n'oſent s'y oppoſer.

Ce renfort d'hommes, d'artillerie, & de vivres ayant mis Goa à couvert de l'inſulte de Rozalcan, ce Géneral retira ſes troupes, & chercha les moyens d'attirer les Portugais, dans un combat qui puſt eſtre déciſif. Dans cette eſperance, il ſe poſta le plus avantageuſement qu'il put, & fit alte dans le poſte qu'il avoit choiſi. Vaſconcellos, qui de ſa part obſervoit la contenance des ennemis, pénetra bientoſt leurs intentions, & ſe détermina de les aller chaſſer du poſte qu'ils occupoient, ou de les combattre, en cas qu'ils vouluſſent en venir aux mains. Britto fut commandé pour cette expédi-

Rozalcan ſe diſpoſe à un combat.

tion, & eut la conduite d'un détachement conſidérable, que le Gouverneur fit de ſa garniſon pour marcher aux ennemis. Les Barbares de leur coſté ſe diſpoſerent au combat, & les troupes ne furent pas plûtoſt en préſence, que l'affaire commença avec une extréme vigueur de part & d'autre; mais lorſque la premiére ardeur des ennemis fut un peu paſſée, & qu'il fallut agir par ruſe & par diſcipline, les Barbares ſe trouvant en cela inférieurs aux Portugais, s'apperceurent de leur déſavantage; ils plierent & furent battus. Rozalcan qui ne ſe voyoit plus d'autre reſſource pour hazarder un ſecond combat, que de raſſembler les débris de ſon armée, les ramaſſa, & cantonna ce qui luy reſtoit de troupes dans les bourgades des environs de Benaſtarim, pour couvrir les travaux de la Citadelle qu'Idalcan avoit commencé à faire conſtruire. Cette place étoit l'unique qui reſtoit à ce Prince, & il ne pouvoit la conſerver, à moins qu'il n'en fiſt promptement achever les fortifications & les dehors.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Les ennemis ſont battus.

Retraite des ennemis.

Pendant tous ces mouvemens dans les Indes, on ſceut qu'un Gentilhomme Caſtillan, nommé Pierre, & ſurnommé le Bâtard, s'étoit intrigué pour mettre le Royaume de Fez, ſous la domination de Ferdinand, Roy de Caſtille. Comme ce projet eſt de quelque importance, par rapport aux intereſts d'Emanuel, il faut remonter juſqu'à la ſource de cette intrigue, pour l'intelligence de ce trait d'hiſtoire.

On avoit accuſé ce Caſtillan d'eſtre l'auteur d'un différent ſurvenu aprés la mort de la Reine Iſabelle, au ſujet de la ſucceſſion de cette Princeſſe, entre Ferdinand, Roy de Caſtille, & Philipe d'Autriche ſon gendre, & fils de l'Empereur Maximilien; mais la mort de Philipe étant arrivée, on ne parla plus de ce différent. On reconnut alors le dangereux caractére de ce Caſtillan, & l'on ſceut tout ce qu'il avoit tramé au déſavantage du Roy ſon maître. Pierre qui de ſon coſté ſe ſentoit coupable, & qui apprit qu'on cherchoit les moyens de s'aſſeurer de ſa perſonne, fit aſſez de diligence pour ſe dérober à la colére de Ferdinand, & à la punition qu'il méritoit; il paſſa chez les Maures, & ſe retira dans le Royaume de Fez.

Oſorius, liv. 8.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Barraxa, qui étoit Gouverneur d'une place en Barbarie, & l'un des plus riches & des plus grands Capitaines d'entre les Maures, receut Pierre dans ſon gouvernement. Ce Caſtillan ſceut ménager ſi à propos les bonnes graces du Gouverneur, pendant ſon ſéjour en Barbarie, qu'il le diſpoſa à écrire en ſa faveur à Ferdinand, pour obtenir le pardon de ce qu'il avoit fait contre ſon devoir. Barraxa trouvant ce Caſtillan propre à remplir ſes veuës ambitieuſes, luy accorda ſa médiation auprés de Ferdinand ; de ſorte que Pierre eut la permiſſion de revenir en Eſpagne. Barraxa luy donna les moiens de faire ſa Cour ; il le chargea de quelques Mémoires qu'il envoyoit à Ferdinand pour porter la guerre dans le Royaume de Fez, & s'engagea d'employer le crédit qu'il avoit acquis chez ces peuples pour ſoutenir cette entrepriſe, & de faire les avances pour le payement des troupes ; mais auſſi, Barraxa éxigeoit de Ferdinand, que s'il faiſoit la conqueſte de ce Royaume, il luy en laiſſeroit porter la couronne, à condition néanmoins qu'il la rendroit tributaire de celle d'Eſpagne.

Ferdinand entra dans cette propoſition, & renvoya Pierre avec pouvoir de traiter cette importante négociation. Ce Caſtillan paſſa par la ville d'Alcacer, qui appartenoit alors aux Portugais. Rodrigue de Souſa qui en étoit Gouverneur, le receut avec beaucoup d'honneſteté ; mais il évita d'entrer dans le détail d'aucunes affaires avec luy. Pierre qui jugea par la reſerve du Gouverneur, qu'il le ſoupçonnoit d'avoir quelque deſſein que la politique l'engageoit à tenir ſecret, voulut mériter ſa confiance en luy déclarant ce qui l'obligeoit de préferer à ſa patrie, un ſéjour parmi les Barbares. Il luy expoſa le mauvais office que ſes ennemis luy avoient rendu auprés de Ferdinand, Roy de Caſtille en luy imputant des crimes d'Etat auſquels il n'avoit point eu de part.

Prudence de Souſa Gouverneur d'Alcacer.

Souſa parut entrer dans le malheur de Pierre. Il le plaignit de s'eſtre broüillé avec Ferdinand ; il luy offrit une retraite dans ſon gouvernement juſqu'à ce qu'il puſt ſçavoir quel tour prendroit cette affaire, dans laquelle il ne s'agiſſoit

giſſoit pas moins que de ſa liberté, pour ne pas dire de ſa vie, & luy témoigna qu'il feroit ce qu'il pourroit pour adoucir les ennuis de ſon éxil. Pierre charmé de ce langage, ſe flatta d'avoir perſuadé le Gouverneur, il accepta l'offre qu'il luy fit de ſéjourner pendant quelque tems dans Alcacer, d'où il continua ſes négociations en Caſtille, avec toute l'adreſſe dont il étoit capable. ANS DE J. CHRIST. 1511.

Mais les ordres ſecrets que Souſa avoit donnez pour obſerver la conduite du Caſtillan, furent ſi reguliérement ſuivis, que l'on intercepta quelques lettres, parmi leſquelles on en trouva une, que Ferdinand écrivoit à Baraxa, touchant leur projet ſur la Couronne de Fez. Le Gouverneur en tira de fidelles copies, & les envoya à Emanuel, incontinent aprés le départ de Pierre. Découverte d'une négociation, touchant le Royaume de de Fez.

Le Roy ſurpris de ce que Ferdinand violoit les conditions du partage qui avoit été fait par le Pape entre leurs prédeceſſeurs, & par lequel le Royaume de Fez étoit cenſé relever du Portugal, envoya un Ambaſſadeur en Caſtille. Ferdinand, qui ne s'attendoit pas aux plaintes que luy fit l'Ambaſſadeur Portugais, ſur ſa contravention au traité dont il luy parloit, crut que Pierre luy avoit manqué de fidelité dans ſa négociation avec Baraxa ; de ſorte que ce Prince ne voulant rien haſarder ſans une pleine certitude, aſſeura ce Miniſtre, qu'il n'avoit rien pratiqué qui puſt donner atteinte aux clauſes du traité dont il luy parloit, & que s'il avoit fait équiper une nouvelle & puiſſante flotte, il la deſtinoit contre les ennemis communs de la Chrétienté, ſans vouloir rien entreprendre qui puſt rompre ou alterer ſon union avec le Roy de Portugal. Duplicité du Roy de Caſtille.

Dans le tems que Ferdinand cherchoit à juſtifier ſa conduite, touchant la guerre qu'il projettoit de porter en Barbarie, le Pape Jule II. luy fit ſçavoir, que s'étant ligué avec les Venitiens, avec les Suiſſes, & avec l'Empereur Maximilien, contre Loüis XII. Roy de France, il avoit voulu luy en donner avis, afin qu'il joigniſt ſes armes aux leurs, & que par là il miſt à couvert le Royaume de Naples, dont il étoit le maître. La néceſſité où Ferdinand ſe trouva de défendre ce *Mezeray, en ſon Abregé de l'Hiſt. de Fr. Tom. II.* Il veut engager le Roy, dans une ligue contre la France.

Ans de J. Christ. 1511.

qui luy appartenoit de plein droit, & dont il jouiſſoit en effet, luy fit négliger une conqueſte auſſi éloignée, & autant incertaine qu'étoit le Royaume de Fez; de maniére, que ſes meſures du coſté d'Affrique, étant entiérement avortées, il tâcha de faire entrer Emanuel dans cette ligue, pour luy confirmer encore plus fortement que par le paſſé, qu'il n'avoit aucun deſſein ſur le Royaume de Fez. Le Roy connut alors, que Ferdinand cherchoit à ſe faire honneur de la néceſſité où il ſe voyoit de courir à la conſervation du Royaume de Naples, & qu'il vouloit l'amuſer par de fauſſes apparences d'amitié, en attendant l'occaſion de le ſurprendre. Emanuel perſuadé de la duplicité de Ferdinand, de laquelle il avoit en main des preuves literales, loin de répondre aux propoſitions qu'il luy fit faire par ſon Ambaſſadeur, & loin d'entrer dans la ligue qu'il luy propoſoit, fit délivrer des munitions & des vivres à ſix galéres Françoiſes qui étoient alors dans le port de Liſbonne, & traita ſi favorablement les Officiers, que Ferdinand en conceut un chagrin mortel. Cette conjoncture ayant donc obligé le Caſtillan, de différer le départ de ſon armée navale pour l'Afrique, juſqu'à ce que les guerres de l'Europe fuſſent terminées, le reſſentiment d'Emanuel, & le deſſein de Ferdinand, tomberent dans un profond oubli.

Emanuel n'y veut pas entendre.

Du Cheſne, Hiſt. d'Ang.

Sur ces entrefaites, Henry VIII. Roy d'Angleterre, envoya un Ambaſſadeur à Emanuel, pour renouveller l'alliance faite entre leurs prédeceſſeurs, & pour luy témoigner la haute eſtime, & la ſinguliére amitié qu'il avoit conceuë pour ſa perſonne. Le Roy répondit avec une égale ardeur à des manieres ſi obligeantes, & en remercia Henry par des lettres, dont il chargea ſon Ambaſſadeur, juſqu'à ce qu'il luy en envoyaſt un pour luy marquer ſa joye & ſa reconnoiſſance.

Du Bellay, Hiſt. liv. 4.

Ambaſſade du Roy d'Angleterre en Portugal.

Utimut cherche à ſe rendre maître dans Malaca.

Albuquerque de ſon coſté ne fut pas ſans affaires en Aſie, & cela par l'ambition démeſurée d'Utimut. Cet homme qui ne ſe contentoit pas de la charge de juge que le Vice-Roy luy avoit donnée, lors qu'il entra dans Malaca, avoit réveillé les mauvaiſes intentions de ſes créatures, & fait agir ſon crédit pour s'emparer de cette place, ainſi qu'il

avoit déja projetté de faire dés le régne de Mamud. L'averſion qu'il ſçavoit que les Malacans avoient conceuë pour ce dernier Prince, luy laiſſa eſpérer, que s'il pouvoit ruiner les Portugais dans leurs eſprits, il feroit paſſer la haine de ces peuples juſqu'à leurs nouveaux maîtres ; qu'à la faveur des mauvaiſes impreſſions qu'il leur en donneroit, il les engageroit à ſe revolter, & qu'alors il ſe déclareroit pour leur Chef, afin de devenir leur protecteur, & enſuite leur Souverain.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Oſorius, liv. 7. Maffée, Hiſt. des Indes, l. 4.

Mais pour réüſſir dans un ſi grand deſſein, dont il ſembloit que l'obſcurité de la naiſſance d'Utimut le devoit entiérement éloigner, il mit en œuvre tout ce que ſa hardieſſe, ſa perfidie, & ſon ambition luy ſuggérerent de plus vraiſemblable. Il repréſenta aux Malacans, que les Portugais étoient trop éloignez de leur païs pour en attendre du ſecours, en cas qu'ils en euſſent beſoin ; que d'ailleurs, ils n'étoient pas en aſſez grand nombre pour les défendre contre Alodin s'il venoit aſſiéger Malaca, comme il y avoit grande apparence qu'il le feroit, & meſme dans peu de tems, & qu'ainſi, ils ſe verroient plus expoſez que jamais au reſſentiment que ce Prince auroit de leur infidélité, s'ils ne prevenoient au plûtoſt les malheurs qui les menaçoient. De plus Utimut s'offrit à leur en donner les moyens, & eut la hardieſſe de propoſer aux Malacans, que s'ils vouloient le reconnoiſtre pour leur Souverain, il avoit aſſez de crédit & de biens pour leur en faire, & pour chaſſer les Portugais, pourveu qu'ils le ſecondaſſent, & qu'ils luy fuſſent fidelles.

Moyens dont Utimut ſe ſervit pour cet effet.

Utimut voyant que les Malacans commençoient à eſtre ébranlez par de ſi belles offres, oſa bien ſe perſuader qu'il parviendroit à ſes fins, & que s'il pouvoit convaincre ces peuples, & de ſon affection pour le recouvrement de leur liberté, & de l'utilité qui leur reviendroit de s'affranchir de la domination des Portugais, en ſe mettant ſous la ſienne, il réüſſiroit dans ſes deſſeins. Cette vague eſpérance ſubſiſta juſqu'à ce que le Vice-Roy, qui ne ſçavoit pas ce qui ſe tramoit à Malaca, fit jetter les fondemens d'une Ci-

Les Malacans écoutent ces propoſitions ; mais ils ne les acceptent pas.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

tadelle. Ce deſſein apporta du changement dans l'eſprit des Malacans, & renverſa les projets d'Utimut; mais ce perfide releva ſon eſpérance par un expédient tout oppoſé au premier. Il offrit alors ſa perſonne, ſes biens, & ſa médiation à Alodin pour luy aider à rentrer dans Malaca, & s'engagea à payer les troupes qu'il remettroit ſur pied pour cette expédition. Alodin accepta ce parti, & promit à Utimut le Miniſtére du Royaume, ſi par ſon intrigue il remontoit ſur le trône, que les Portugais avoient, diſoit-il, uſurpé ſur luy. Comme ce deſſein étoit trop grand pour l'éxécuter, à moins qu'on n'y intereſſaſt les principaux d'entre les Malacans; que l'on ne gagnaſt par de grandes eſpérances, ceux qui pouvoient aſpirer aux emplois, & que l'on ne corrompiſt par argent, ceux dont la fortune étoit trop baſſe pour s'élever aux charges, il mit tous ces moyens en œuvre, & les regarda comme infaillibles, pourveu que ceux qui avoient part au ſecret luy fuſſent fidelles; mais il étoit confié à trop de gens pour croire qu'il puſt eſtre inviolablement gardé. La crainte s'étant emparée de la plus part de ces factieux, ils ſe perſuaderent, que ſi ce complot étoit découvert, ils en ſeroient les victimes, de ſorte que ceux, par les mains de qui les lettres paſſoient de part & d'autre, affecterent dés-lors d'eſtre moins éxacts à les recevoir, & en firent tomber quelques-unes entre les mains d'Albuquerque, qui par là fut entiérement inſtruit de ce qui ſe pratiquoit.

Utimut offre ſes ſervices à Alodin.

Découverte de l'intrigue d'Uzimut.

Quand meſme la choſe n'euſt pas tourné de cette maniére, il auroit preſque été impoſſible, qu'on n'euſt découvert cette intrigue, tant par l'incapacité, & par l'indolence de ceux qui la conduiſoient, que par l'extréme vigilance du Vice-Roy, à qui la moindre action dans ces peuples, ne paroiſſoit jamais indifférente. Comme il falloit en cette occaſion uſer de prudence & de politique, Albuquerque parut toûjours fort ſatisfait des Malacans; il diſſimula ſon chagrin & ſa défiance, & ne s'en ouvrit qu'au ſeul Rodrigue avec qui il concerta les moyens de s'aſſeurer de la perſonne d'Utimut, ce qui étoit aſſez difficile à éxecuter.

Politique du Vice-Roy.

Cet homme autoriſé par ſon crédit, & par ſes grandes richeſſes, impoſoit beaucoup aux Malacans, & ces peuples le regardoient comme une reſſource dans les malheurs dont ils étoient menacez: de ſorte que le Vice-Roy & Rodrigue, qui s'étoient épuiſez en expédiens, pour arreſter ſeurement Utimut, n'en trouverent point de meilleur que celuy de l'attirer dans la Citadelle; il ne s'agiſſoit plus que de l'y faire venir. Utimut, qui ſe ſentoit coupable, évitoit les occaſions qu'on luy faiſoit naiſtre d'y aller, pour ne pas s'expoſer aux riſques d'eſtre arreſté, en cas qu'Albuquerque le ſoupçonnaſt de la moindre infidelité, ce qu'il ſe perſuadoit que le Vice-Roy n'entreprendroit pas de faire dans la ville, de crainte d'exciter le peuple à quelque ſoulevement. ANS DE J. CHRIST. 1511.

Albuquerque entroit dans la politique d'Utimut, & luy tendoit tous les jours de nouveaux piéges, quoi-qu'il paruſt n'avoir rien rabatu de la confiance qu'il avoit en luy; il affectoit meſme de ne ſe conduire que par ſes avis dans les affaires dont il luy faiſoit part. Sur ces entrefaites, le Vice-Roy fut ſollicité par un Perſan, de luy accorder une charge de ville, qui étoit vacante. Albuquerque parut diſpoſé à le gratifier de cet employ, pourveu que ceux dont il devoit prendre les voix en cette occaſion, conſentiſſent auſſibien que luy, à ſon élection. Comme Utimut devoit eſtre de cette délibération, il chargea le Perſan de l'aller avertir de ſe rendre dans la Citadelle, au jour qu'il déſigna pour cet effet.

Il affecte de conſulter Utimut.

Le Perſan, intime ami d'Utimut, le pria d'y venir avec ſon fils & ſon gendre, ce qu'il luy accorda; mais moins pour faire l'office d'ami que pour conſerver l'autorité que ſa charge de Juge luy donnoit dans la ville. D'ailleurs, Utimut croyoit qu'il étoit de ſa politique d'en uſer ainſi, pour ne pas donner lieu de croire qu'il apprehendoit Albuquerque.

L'élection d'un nouvel Officier oblige Utimut de venir dans la Citadelle.

Les choſes tournerent comme le Vice-Roy ſe l'étoit promis. L'aſſemblée de ville ſe fit, & aprés avoir déliberé ſur la promotion du Perſan, à la charge qu'il demandoit, on la luy accorda tout d'une voix; mais quand Utimut, ſon

Oſorius, liv. 2.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

fils, ſon gendre, & quelques autres complices de la conſpiration, voulurent ſortir de la Citadelle, on leur demanda leurs épées, & on les arreſta. Auſſitoſt aprés on leur donna des Avocats pour prendre conſeil, en attendant qu'il y euſt des Commiſſaires nommez pour les entendre ſur les faits dont ils étoient accuſez.

On arreſte Utimut & ſes complices.

Utimut, qui ſe flattoit toûjours que le Vice-Roy n'avoit point de preuves aſſez fortes pour le convaincre d'aucun mauvais deſſein contre le ſervice d'Emanuel, refuſa de prendre conſeil ſur un fait dont ſon innocence & ſa conduite le juſtifieroient à la confuſion de ſes ennemis, & attendit tranquillement le jour qu'il devoit comparoiſtre devant ſes Juges. Son accuſation rouloit, ſur ce qu'il avoit promis de favoriſer, par ſon crédit & par ſes créatures, le deſſein d'Alodin, & de luy faciliter les moyens de rentrer dans Malaca, ce qu'il nia poſitivement. Il rejetta ſur la malice de ſes ennemis, les ſoupçons qu'ils avoient voulu donner de ſa fidelité, en l'accuſant d'avoir eu intention de livrer la Citadelle aux Barbares, & de leur en ſacrifier la garniſon; il ſoutint avec le meſme front qu'il n'avoit jamais empêché l'Amiral Lanſaman de ſe ranger du parti d'Emanuel; il jura qu'il n'avoit eu aucune part à la conſpiration faite contre Sequeria; & dit qu'il étoit injuſte, de luy attribuer la mort de quelques ſoldats Portugais, & l'apoſtaſie de quelques autres, qui avoient renoncé, à ce qu'il diſoit, au Chriſtianiſme de leur propre mouvement.

Moyens d'accuſation contre Utimut.

Il tâche de ſe juſtifier.

Le perfide Utimut, content de l'audace avec laquelle il s'étoit défendu des crimes dont on le chargeoit, croyoit avoir ſuffiſamment prouvé ſon innocence, & déja, il ſe promettoit de ſe venger, quand il ſeroit en liberté, de l'outrage & de l'affront qu'on luy avoit fait; mais quand dans une autre ſéance, on luy produiſit ſes lettres, & qu'on le convainquit de les avoir écrites de ſa propre main, ce fut alors qu'il perdit cette aſſeurance qu'il avoit témoignée juſque-là. Ebranlé par la crainte des peines qu'il méritoit, il implora la clémence du Vice-Roy, dans des termes timides & ram-

Il eſt convaincu par ſes propres lettres.

pans; mais un crime de la nature du ſien étoit au-deſſus de la grace & du pardon; auſſi l'on n'écouta dans le Conſeil, ni ſes priéres, ni ſes proteſtations de fidelité. Son procés fut inſtruit, & le jugement qui intervint ayant été rendu commun entre Utimut, ſon fils, ſon gendre, & tous leurs adhérans; ils furent condamnez à perdre la vie ſur un échaffaut dreſſé dans le meſme lieu, où Utimut avoit projetté de faire aſſaſſiner Sequeria; leurs maiſons furent démolies & raſées, & tous leurs effets confiſquez. La femme d'Utimut qui étoit fort riche, & qui n'avoit point trempé dans ce deſſein, offrit une ſomme conſidérable pour obtenir la grace de ſon mary, celle de ſon fils, & de ſon gendre; mais le Vice-Roy ne voulut pas l'écouter, & la condamnation eut ſon effet.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Maffée, Hiſt. des Indes, l. 5.

Il eſt condamné à la mort, & tous ſes complices.

Aprés cette éxecution dont les Malacans ſe trouverent fort intimidez, Albuquerque fit équiper trois de ſes meilleurs voiliers ſous la conduite d'Antoine d'Abrey. Ces trois bâtimens démarerent vers la fin de cette année, & firent route du coſté de l'Orient, dans l'eſpérance de découvrir les Iſles Moluques; mais les tempeſtes qu'ils eſſuyerent, les obligerent à relâcher dans un des ports de Java, nommé Agag. Delà ils furent pouſſez dans l'Iſle d'Amboina, qui dépend des Moluques, & paſſerent dans l'Iſle de Banda, ſituée dans le meſme climat. Cette Iſle eſt la principale de toutes celles des environs auſquelles elle communique ſon nom, ſon enceinte eſt de trés-petite étenduë. Elle eſt féconde en plantes odoriférantes, & produit un arbre appellé Macim, qui porte des muſcades, dont les feüilles entrent dans la compoſition de pluſieurs remédes.

Ptolomée. Ferrarius. Lexic. Geogr. Baudrand.

Découverte de l'Iſle de Banda.

Ces Inſulaires vivent ſous la loy de Mahomet, & n'obéïſſent à aucun Souverain. Si dans le négoce qu'ils font, il ſurvient entr'eux quelque conteſtation, ils conviennent auſſitoſt d'un Arbitre qu'ils choiſiſſent entre les plus anciens, & ſon ſentiment leur tient lieu de déciſion. Bien que ces peuples ſoient d'un caractere farouche, toutefois ils contracterent une eſpéce d'amitié avec d'Abrey, & furent aſſez politiques pour ménager ſa bienveillance, parce qu'ils n'ignoroient pas ce

Caractére des Inſulaires.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

qui s'étoit paſſé à Malaca. Ce Capitaine qui répondit à leur honneſteté, obtint d'eux la permiſſion de faire élever une colomne aux armes d'Emanuel, & aprés avoir chargé ſes vaiſſeaux de ce que le païs produit de plus rare, il remit à la voile, & s'en retourna à Malaca. Quelque tems aprés, d'Abrey partit avec Andrada, pour aller rendre compte au Roy, de la découverte qu'il avoit faite des Iſles Moluques; mais d'Abrey tomba malade, & mourut en chemin.

Mort de d'Abrey.

Le Capitaine Serrand, qui avoit accompagné d'Abrey dans ſon voyage des Moluques, partit de Banda. La tempeſte qu'il eſſuya le pouſſa contre des écueils que les Inſulaires nomment *Lucopines*. Ils ſont habitez par des Corſaires & par des Brigands, uniquement occupez à profiter des dépoüilles de ceux qui font naufrage, & à tuer ceux qui veulent ſe défendre, ou diſputer ce qu'ils ont d'effets ſur leurs vaiſſeaux. Serrand auroit couru ces dangers, ſi les Pilotes Malacans qu'il avoit ſur ſon bord, n'euſſent découvert quelques barques de ces Barbares, qui ſe diſpoſoient à enveloper le navire que la tempeſte avoit mis hors d'état de réſiſter ſi on l'attaquoit. Comme les Portugais ne ſe pouvoient tirer de ce pas qu'en uſant de fineſſe, Serrand fit un détachement de la meilleure partie de ſes gens ſur des bâtimens legers. Il les poſta ſous des calles de rochers; il s'y mit avec eux, & attendit que les ennemis attaquaſſent ſon bâtiment pour les prendre en poupe. Ce deſſein réuſſit ſelon ſes intentions, les Barbares inſulterent le vaiſſeau Portugais. Serrand ſortit alors de ſon embuſcade, & les chargea ſi vivement, qu'ils demanderent quartier, & s'offrirent à ſervir de guide aux Portugais, dans un païs où leur valeur n'étoit pas tout-à-fait inconnuë aux peuples qui l'habitent.

Addreſſe & valeur de Serrand.

Les Rois de Tidor, & de Ternate, dont l'un ſe nommoit Almanzor, & l'autre Boleif, furent les premiers Souverains, qui chacun de leur coſté, rechercherent l'alliance & l'appuy des Portugais. Ces deux Princes vivoient dans une guerre perpetuelle, touchant la conteſtation des limites de leurs Etats, & employoient tout leur ſçavoir faire pour groſſir leur parti, & pour ſoutenir leurs prétentions. Boleif, qui

Quelques Rois de ce païs veulent ménager l'amitié des Portugais.

avoit

avoit été le premier, & le plus diligent à prévenir Serrand, luy envoya auſſitoſt aprés leur union, dix barques avec mille hommes d'équipage; de ſorte que les Envoyez d'Almanzor furent obligez de s'en retourner à Tidor, ſans avoir pu rien pratiquer pour l'avantage de leur Roy. ANS DE J. CHRIST. 1511.

Comme la charge d'Utimut étoit demeurée vacante depuis qu'il avoit été éxecuté, le Vice-Roy en pourveut un Malacan nommé Quitir, homme fort eſtimé parmi ſes compatriotes. Cet homme à qui Utimut avoit autrefois refuſé ſa fille en mariage, s'étoit broüillé avec toute la famille du meſme Utimut. Ce choix ne pouvoit, ce ſemble, que devenir fort avantageux aux Portugais, du moins on en conceut l'eſpérance, fondée ſur la probité de ce nouveau Juge, dans la fonction de ſa charge, & ſur ſon application à favoriſer les Portugais dans toutes les occaſions où ſon honneur & ſa réputation n'étoient point compromis; mais Quitir changea bientoſt de conduite. La fille d'Utimut n'étant point encore pourveuë, on reprit les propoſitions de ſon mariage, & pour en avancer la concluſion, la femme d'Utimut augmenta la dot de ſa fille, des cent mille écus d'or qu'elle avoit offerts pour obtenir la grace de ſon mari.

Le Vice-Roy donne à Quitir la charge d'Utimut.

Mariage de Quitir avec la fille d'Utimut.

Ce fut un écueil pour Quitir, qui juſque-là avoit montré beaucoup de probité; mais il ne put réſiſter tout à la fois, à la fortune & à l'amour. Quitir épouſa en ſecret la fille d'Utimut, & étant entré par cette alliance dans le reſſentiment de ſa belle mere, il chercha avec elle les expédiens de venger la mort de ſon mari, celle de ſon fils, & de ſon gendre. Le caractére de Quitir, qui en qualité de Juge, étoit abſolu dans Malaca, favoriſa entiérement le projet que l'on avoit fait de mettre le feu dans la ville, & de fait, l'incendie commença par le quartier le plus peuplé, dont on tua les habitans pour épouvanter les autres.

Perfidie de Quitir, & incendie de Malaca.

Le Vice-Roy averti de ce déſordre par les ſentinelles du Fort, en ſortit avec une nombreuſe eſcorte. Il chercha Quitir, comme étant celuy qu'il avoit établi pour remédier aux accidens extraordinaires. Ce nouveau Juge voulant éviter la rencontre d'Albuquerque, ſe retira dans un

ANS DE J. CHRIST. 1511.

lieu nommé Opi, où il avoit diſpoſé toutes choſes pour ſe retrancher, & pour ſe défendre, ſi on vouloit le pourſuivre. Alors le Vice-Roy ne douta plus de la perfidie de Quitir, & la découverte qu'il fit de ſon mariage avec la fille d'Utimut, luy confirma ſa trahiſon. Sur cela Albuquerque donna ſes ordres pour l'aller forcer dans Opi; mais avant que d'attaquer cette place, il jugea à propos de rendre aux Malacans, la tranquillité qu'ils avoient perduë depuis l'incendie, & de les mettre à couvert des inſultes que la garniſon d'Opi venoit faire juſqu'aux portes de la ville. Dans cette veuë, il en donna le gouvernement à Rodrigue Britto, & établit Rodrigue d'Arauge pour Tréſorier. Comme cet employ étoit fort étendu & laborieux, il nomma des Controlleurs pour luy aider à faire les recettes, & à ſoutenir les autres fonctions; il pourveut Ferdinand Andrada de l'Amirauté, & Ninachet de la Judicature; il partagea enſuite les Sarrazins en différens endroits de Malaca, créa un Commiſſaire Inſpecteur en chaque quartier, pour faire obſerver la police, & pour réprimer ſes mauvaiſes intentions de ceux qui n'étoient pas encore connus pour les adhérans de Quitir, & enjoignit à tous ces Officiers d'obéïr à Britto, comme à celuy à qui il adreſſeroit ſes ordres, quand il jugeroit néceſſaire d'en donner pour la conſervation de la tranquillité publique.

Retraite de ce Juge.

Britto eſt fait Gouverneur de Malaca.

Création de pluſieurs autres Officiers.

Albuquerque, aprés avoir créé ces nouveaux Officiers, & mis la ville & le païs en ſeureté, fit voile vers le Malabar, avec quatre vaiſſeaux de guerre, & ſept cens hommes d'équipage. Les premiers jours de ſa navigation furent aſſez heureux; mais une tempeſte qui s'éleva ſur les coſtes de Sumatra, le pouſſa contre un roc. Son bâtiment échoüa, & tout l'équipage fut englouti, à l'exception de quelques ſoldats, qui ſe ſauverent ſur les coſtes de Pacen. Pierre Alpoëme Préſident en la Juſtice des Indes voyant le riſque que couroit Albuquerque, envoya un eſquif à ſon ſecours, & le tira de ce peril.

Navigation du Vice-Roy vers le Malabar.

Au reſte, la perte que le Vice-Roy fit dans ce naufrage fut trés-conſidérable, parce qu'outre les preſens que les Rois

des Indes luy avoient faits, & qui étoient de grand prix, il perdit encore une grande quantité de raretez, qu'il avoit raſſemblées avec beaucoup de ſoin & de dépenſe, pour les envoyer au Roy; mais la mort de la plûpart de ſes Officiers, & de ſes meilleurs ſoldats, le toucha plus ſenſiblement que tout le reſte. Les autres bâtimens furent emportez en différens endroits, & les matelots & les ſoldats de ceux qui échoüerent aux environs de l'Iſle de Java, furent tuez par les habitans. ANS DE J. CHRIST. 1511.

La mer étant devenuë plus praticable, Albuquerque raſſembla les débris de ſa flotte, reprit ſa route & vint moüiller au port de Cochin. Il y trouva les Portugais qui avoient donné contre la coſte de Cambaja, aprés la mort du jeune Almeida, & qui avoient été pris & mis en eſclavage. Le Pere Laures, Religieux de l'Ordre de S. François, ſçachant le riſque que ces Portugais couroient de demeurer long-tems dans les fers, ſe propoſa de les en retirer. Comme il falloit aller à Goa, pour repréſenter au Vice-Roy le miſérable état où ils étoient, & pour le porter à payer leur rançon, ou à faire un échange des priſonniers, s'il en avoit fait ſur les ennemis, il fut queſtion d'obtenir de Mamud, Roy de Cambaja, la permiſſion d'aller négocier cette affaire. Le Pere Laures, de ſon coſté, ne manquoit ni de zéle, ni de bonne volonté pour entreprendre ce voyage. Ainſi toute la difficulté rouloit à laiſſer des oſtages à ce Prince pour ſeureté que ce Religieux reviendroit à Cambaja, en cas qu'il ne puſt diſpoſer le Vice-Roy à racheter ſes compatriotes.

Arrivée du Vice-Roy devant Cochin.

Loüable zéle d'un Religieux.

Mais le Pere Laures ſe trouvant par ſa profeſſion ſans poſſéder aucuns effets, & peut-eſtre ſans amis qui fuſſent aſſez eſſentiels pour s'engager à le repréſenter, en cas qu'il ne revinſt point, s'en expliqua avec Mamud. Il luy dit, que n'ayant à luy donner pour aſſeurance de ſa parole, que la ceinture qu'il portoit, & qu'il regardoit comme le ſymbole de ſon état, & comme le lien qui l'attachoit à ſa Religion, il s'offroit à la luy laiſſer juſqu'à ſon retour. Il n'y avoit pas grande apparence que cette propoſition duſt eſtre

Maffée, Hiſt. des Indes, liv. 3. chap. 3.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

bien receuë ; auſſi ce bon Religieux ne la fit que pour n'avoir rien à ſe reprocher ſur le déſir qu'il avoit de travailler à la liberté de ces Portugais, pour laquelle il auroit fait volontiers un plus grand ſacrifice, s'il euſt été en ſa puiſſance. Mamud que ce zéle toucha, tout Barbare qu'il étoit, receut l'offre du Pere Laures. Il prit ſa ceinture qu'il voulut garder luy-meſme, & luy fit expédier des paſſeports auſſi autentiques, que s'il fuſt allé traiter de quelque affaire importante pour ſa propre gloire, & pour l'intereſt de ſon Etat.

Le Vice-Roy ne s'étant point rencontré à Goa, lors que le Pere Laures y arriva, de ſi charitables intentions échoüerent. Les Lieutenans de Roy, à qui ce Religieux ſe vit obligé de communiquer le ſujet de ſon voyage, ne pouvant agir par eux-meſmes dans une affaire de cette nature, ſur laquelle les ordres d'Albuquerque leur étoient abſolument néceſſaires, ce Religieux fut obligé de retourner à Cambaja, dans le tems qu'il avoit promis de s'y rendre. Mamud touché de l'éxactitude de ce ſaint homme, loüa ſon zéle, & à ſa ſeule conſidération, accorda la liberté aux Portugais eſclaves, ſans éxiger ni échange, ni rançon de la part d'Albuquerque ; & ordonna qu'on les défrayaſt ſur leur route, juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſortis de ſes Etats. Une action ſi génereuſe & ſi humaine, dans un Prince élevé parmi des Barbares, méritoit bien tous les applaudiſſemens qu'on luy donna. Le Vice-Roy de ſon coſté, en conceut une eſtime pleine de véneration pour la perſonne du Roy de Cambaja.

Génereuſe action du Roy de Cambaja.

On étoit encore tout occupé des circonſtances de cette nouvelle, quand Albuquerque en receut de Goa touchant le ſiége de cette ville. Comme les affaires luy paroiſſoient un peu preſſantes, il fit un détachement de troupes qu'il envoya ſur huit brigantins, pour renforcer la garniſon, en attendant qu'il y menaſt luy-meſme un plus grand ſecours. Emanuel Lacerda qui commandoit pour lors dans la ville, ſe voyant aſſez fort pour la défendre, aſſeura le Vice-Roy, par de nouvelles lettres, qu'il pouvoit tenir encore plus d'un

Le Vice-Roy envoye du ſecours à Goa.

1512.

mois, qui étoit à peu prés, le tems que la flotte devoit arriver, & qu'alors on ſeroit en état d'aller aſſiéger Benaſtarim. ANS DE J. CHRIST. 1512.

D'un autre coſté, Pierre Maſcaregnas, qui étoit parti de Liſbonne en meſme-tems que Garſie Norogna, vint moüiller devant Cochin, où le reſte de la flotte devoit bientoſt ſe rendre. Un Ambaſſadeur que le plus puiſſant Roy des Maldives envoyoit à Albuquerque, arriva vers ce tems-là pour ménager une alliance entre Emanuel & ce Prince, par laquelle il conſentoit, auſſitoſt aprés la concluſion du traité, de ſe reconnoiſtre pour tributaire du Roy de Portugal, ſuivant les pouvoirs autentiques qu'il en avoit donnez à ſon Ambaſſadeur. Dés que la nouvelle en fut répanduë, un Sarrazin nommé Mamelles, qui par ſes brigues s'étoit emparé d'une Iſle dépendante du Souverain des Maldives, contre qui les habitans s'étoient revoltez, ſortit de cette Iſle, & l'abandonna ſur la ſeule appréhenſion, que les Portugais ne vinſſent l'y forcer, enſuite de leur union avec le Roy Inſulaire.

Arrivée de Maſcaregnas devant Cochin.

Oſorius, liv. 8.

La proſperité des armes du Roy dans les Indes, fut ſuivie de la naiſſance de l'Infant Henry. La neige qui tomba en abondance à Liſbonne, quand Henry vint au monde, donna lieu aux heureuſes prédictions que l'on fit ſur ce ſujet.

Naiſſance de l'Infant Henry.

Cependant, le bruit qui couroit à Malaca, que Lanſaman approchoit de la ville avec une flotte conſidérable, depuis qu'Albuquerque en étoit parti, allarma le peuple, & penſa cauſer une émotion à laquelle il auroit été difficile de remédier, ſi Andrada n'euſt fait appareiller pour aller combattre la flotte ennemie. Quitir ſe ſervit de cette occaſion pour inſulter quelque vaiſſeau, & de fait, il attaqua celuy que commandoit Alfonſe Chaigne, tua ce Capitaine, emmena ſon bâtiment, & fit tous ſes ſoldats priſonniers. Ce fut alors qu'on reconnut la fauſſeté de la nouvelle que Quitir avoit imaginée & répanduë, pour obliger les vaiſſeaux Portugais de ſortir du port, afin d'y entrer avec plus de facilité, & d'éxecuter ſon deſſein.

Allarme dans Malaca.

Quitir prend un vaiſſeau Portugais.

Andrada, qui n'avoit point rencontré les vaiſſeaux ennemis, reprit la route de Malaca, dans la réſolution de ſe

ANS DE J. CHRIST. 1512.

faire raiſon de Quitir. Il débarqua quinze cens hommes, tant Indiens que Portugais, ſous la conduite d'Alfonſe Perſonne, afin de s'emparer de la deſcente la plus proche du Fort de Quitir, tandis qu'il entreroit dans le canal à la faveur de la marée, pour battre cette place par terre & par mer. George Botel fut le premier qui commença l'attaque, Andrada le ſourint, & Alfonſe Perſonne donna en meſme-tems que les deux autres Capitaines. La vigueur avec laquelle cette action ſe paſſa, étant égale par tous les endroits où les Portugais s'étoient poſtez, embarraſſa tellement les aſſiégez, qu'aprés une médiocre réſiſtance, on emporta d'aſſaut cette place. La garniſon fut paſſée au fil de l'épée, & l'on reprit le vaiſſeau que Quitir avoit inſulté, ſur lequel il y avoit une piéce de canon que l'on nommoit *le Chameau*, à cauſe de ſon énorme groſſeur.

Pendant que tout cela ſe paſſoit, on découvrit une troupe de quatre *cens Sarazins* qui eſcortoient trois élefans armez en guerre, que Quitir envoyoit au ſecours du Fort. George Botel marcha à leur rencontre; il chargea cette troupe, & fit tuer le premier élefant que l'on avoit pris. Ceux qui conduiſoient les autres ſe retirerent; mais les Portugais aimant mieux entrer dans le Fort, que de les pourſuivre, prirent les navires qui étoient à l'ancre dans le havre. Quitir n'ayant pas voulu demeurer dans ce Fort, s'étoit retiré dans une autre place plus éloignée, & dont la garniſon étoit plus nombreuſe. Andrada qui ne le perdoit point de veuë, le pourſuivit; il inveſtit ce Fort où Quitir s'étoit retranché, & força le premier corps de garde. Comme il y en avoit encore trois autres à paſſer, & que d'ailleurs, les Barbares avoient plus de troupes dans cette place, que dans la premiére que l'on avoit priſe, ils ſe défendirent mieux & avec plus d'obſtination. Andrada, & Pierre de Far, furent bleſſez dans cette attaque, & meſme repouſſez avec une perte aſſez conſidérable. Pluſieurs Officiers y périrent, & entre-autres Rodrigue d'Arauge, Criſtofle Maſcaregnas, George Garcez, & Antoine d'Azévedo.

Quitir ſe défend mieux dans ce Fort que dans l'autre.

Cette eſpéce de victoire reléva le courage de Quitir,

& comme ce Malacan donnoit toûjours de grandes eſpérances à Alodin de le remettre en poſſeſſion de ſes Etats, ce Prince envoya un ordre à Lanſaman de joindre ſa flotte à celle du Roy de Darguin, & d'aller former le ſiége de Malaca. Andrada qui ſçavoit leur union, fit voile à leur rencontre. Il n'eut pas plutoſt trouvé les vaiſſeaux ennemis, qui étoient à l'embouchure d'une riviére appellée *Müar*, qu'il les attaqua avec une vigueur inconcevable, les Barbares ſe défendirent avec tant de valeur, que le combat dura prés de deux jours, ſans que l'on ſe fuſt encore apperceu quel parti ſeroit victorieux; mais enfin, les ennemis plus intimidez par la valeur des Portugais, qu'affoiblis par le nombre des gens qu'ils avoient perdus, ſe retirerent, & ne leur diſputerent pas plus long-tems l'avantage de la victoire.

ANS DE J. CHRIST. 1512.

Jonction des flottes ennemis.

Combat entre les Portugais & les Barbares.

Tandis qu'Andrada étoit aux mains avec Quitir, trois autres vaiſſeaux Portugais arriverent encore devant Malaca. Ils y amenerent des vivres, avec un renfort de troupes & de munitions de guerre, & quelques ouvriers pour travailler aux fortifications de la ville. Andrada qui avoit veu le deſordre dans lequel les vaiſſeaux de Quitir s'étoient retirez, fit voile du coſté du Golfe de Cincaput, qui eſt vers le Midy du Royaume de Malaca. Il prit un navire ennemi chargé de munitions de guerre & de bouche, & le mena dans le port de la ville, où il ſçavoit que l'on en manquoit avant meſme qu'il en fuſt parti. George Botel, Lopez d'Azévedo, & Gomez, qui de leur coſté avoient auſſi gagné quatre bâtimens, y arriverent en meſme-tems qu'Antoine Miranda, qui revenoit de Siam, d'où il avoit apporté un grand nombre de raretez, & de riches marchandiſes.

Retraite des ennemis.

Secours & vivres arrivez dans Malaca.

Rodrigue Britto, à qui l'on avoit mandé la défaite de l'armée navale de Quitir, equipa de nouveaux bâtimens, & les envoya à Andrada, de crainte qu'aprés la perte qu'il avoit faite dans le dernier combat, il ne ſe trouvaſt plus en état de pourſuivre les ennemis, & de les aller forcer dans les endroits qu'ils avoient choiſis pour ſe retrancher. Auſſitoſt qu'Andrada eut receu ce nouveau ſecours, il ſe remit à la mer, & preſſa tellement Quitir, qu'il l'obligea

Alodin, Quitir & Lanſaman, ſe retirent chacun de leur coté.

ANS DE J. CHRIST. 1512.

de ſe ſauver dans l'Iſle de Java, & Alodin, de ſe retirer dans celle de Bantam ſituée vers l'Orient. Il ne manquoit plus à cette déroute, que de mettre en fuite Lanſaman, qui croiſoit la mer. C'eſt ce qu'Andrada étoit ſur le point de faire, quand il apprit que cet Officier l'avoit prévenu par une retraite encore plus honteuſe, que ne l'avoit été celle d'Alodin, & de Quitir, dont on n'entendit plus parler. Aprés cette expédition Andrada revint à Malaca, où les peuples commencerent à goûter les douceurs de la victoire, ſans avoir couru les riſques du combat.

Lors qu'Andrada entroit dans le port de Malaca, Antoine d'Abrey y revint avec les vaiſſeaux que le Vice-Roy luy avoit donnez pour aller à la découverte de quelques Iſles, & pour en obſerver la ſituation; mais la tempeſte qu'il eſſuya dans ce voyage, l'obligea de relâcher dans l'Iſle d'Amboina, qui eſt proche des Moluques. Pendant ſon ſéjour dans cette Iſle, il chargea ſes navires d'une grande quantité de clous de girofle. Auſſitoſt que la mer fut plus praticable, il fit voile vers les Iſles de Bandan, ſituées vers le Midy, & fécondes en noix Muſcades, dont il acheva de charger ſes bâtimens. François Serrand ne fut pas ſi heureux que l'avoit été d'Abrey, puiſque le meſme coup de vent qui pouſſa l'un dans l'Iſle d'Amboina, porta l'autre dans celle de Ternate, où il fit naufrage. Le Souverain de l'Iſle l'ayant appris, luy envoya tous les rafraîchiſſemens, & les ſecours neceſſaires, luy permit de prendre telle quantité d'épiceries qu'il voudroit, & luy fit meſme quelques preſens.

Iſles d'Amboina & de Bandan, & leur ſituation.

C'étoit le courant des affaires en Orient, quand une nouvelle flotte partit de Liſbonne, pour les Indes. Elle étoit compoſée de douze vaiſſeaux, & de plus de deux mille hommes d'équipage, & commandée par George Mello Pereira, & par Garſie de Souſa. Dés qu'elle fut arrivée à Mozambique, le Vice-Roy la renforça encore par la jonction de tous les bâtimens qui ſe trouvoient en état d'eſtre mis à la mer. Tous les Officiers qu'il avoit faits Gouverneurs des places nouvellement conquiſes, demanderent à l'accompagner

Arrivée d'une nouvelle flotte aux Indes.

pagner dans cette glorieuſe campagne, & ſur la permiſſion qu'Albuquerque leur envoya, Garſie Norogna, & Pierre Maſcaregnas, qui étoient de ce nombre, partirent, l'un de Moſambique, & l'autre de Cochin. Le Lieutenant de Maſcaregnas, eut le commandement de la Citadelle de Moſambique, & George Mello alla dans celle de Cananor. ANS DE J. CHRIST. 1512.

Empreſſement des Portugais pour faire cette campagne.

Les différens qui étoient ſurvenus dans cette ville, entre les Portugais & les Sarrazins, obligerent le Vice-Roy d'y deſcendre pour empêcher qu'ils n'euſſent aucune ſuite fâcheuſe. De là il envoya ſommer le Gouverneur de Batticala de luy livrer un vaiſſeau Calécutain, qui étoit chargé d'épiceries, & qui avoit été contraint de relâcher dans ſon port. Ce Gouverneur n'ayant oſé le refuſer, le Vice-Roy fit conduire ce bâtiment à Cochin.

Cette longue ſuite de proſpéritez, fut traverſée par la nouvelle qu'un Juif apporta au Vice-Roy, que la flotte d'Edoüard de Lemos avoit fait naufrage en revenant d'Ormus; que des Sarrazins s'étoient emparez des équipages, & qu'ils avoient faits priſonniers ceux qui étoient échapez à la tempeſte; que le Sultan d'Egipte faiſoit conſtruire un Fort à l'embouchure de la mer d'Arabie, à deſſein d'attaquer & de prendre la ville d'Aden, ſituée dans l'Arabie heureuſe; que ſi Albuquerque faiſoit diligence pour le prévenir dans cette conqueſte, il en viendroit facilement à bout, parce que les peuples s'étoient déja révoltez ſur le ſeul bruit de la venuë du Sultan, & comme ils craignoient de retomber ſous la puiſſance de ce Tiran, il y avoit lieu de croire qu'ils favoriſeroient infailliblement les Portugais, ſous la domination deſquels ils deſiroient de vivre, eſpérant d'en eſtre mieux traitez que du Sultan. Melras vint donner en meſme-tems, avis au Vice-Roy qu'Idalcan avoit raſſemblé ſon armée; qu'il vouloit jetter dans Benaſtarim, place ſituée prés de Goa, les nouvelles troupes qu'il avoit levées pour y travailler aux fortifications, & qu'il falloit s'oppoſer au plûtoſt à la jonction de ce ſecours, ſi l'on vouloit ſe rendre maître de cette place.

Naufrage de la flotte de Lemos.

On donne de différens & de bons avis au Vice-Roy.

Oſorius, liv. 8.

Sur cet avis, le Vice-Roy prit la route de Goa, réſolu

ANS DE J. CHRIST. 1512.

d'aller aſſiéger Benaſtarim. Auſſitoſt qu'il fuſt arrivé devant cette place, il la canonna de deſſus ſa flotte. Les aſſiégez firent un grand feu ſur celle des aſſiégeans. Quoy qu'une des plus groſſes piéces de canon des Barbares, euſt été démontée par l'adreſſe d'un Canonnier Portugais, & que le reſte de leur artillerie ne fuſt pas aſſez conſidérable pour incommoder la flotte, toutefois Albuquerque jugea à propos de retourner à Goa, à deſſein d'y prendre de nouvelles troupes, & de venir enſuite inveſtir Benaſtarim, par terre & par mer.

Il retourne à Goa.

Rozalcan, informé que le Vice-Roy étoit allé à Goa, ne douta point que ce ne fuſt pour en amener du renfort. Dans cette penſée, il ſe détermina à faire un grand détachement d'infanterie, ſoutenuë de deux cens cinquante chevaux, & ſe mit à leur teſte à deſſein de luy couper paſſage. Pierre Maſcaregnas, Garſie Norogna, Emanuel Lacerda, Vaſco de ſaint Pélage, tous Capitaines Portugais découvrirent ce mouvement, ſe joignirent au Vice-Roy, marcherent aux ennemis, & les pouſſerent juſque dans les portes de Benaſtarim. Cette action ſe paſſa avec tant d'ardeur de la part des Portugais, qu'étant parvenus au pied des murailles, ils aſſemblerent des piques & des hallebardes, & en firent des eſpéces d'échelles pour monter à l'aſſaut; mais Albuquerque ne voulant point expoſer ſes gens au feu que l'on faiſoit de la place, devant laquelle il avoit déja perdu beaucoup de monde, fit battre la retraite juſqu'à ce qu'il euſt fait venir de l'artillerie & des troupes de Goa, dont il renforça ſon armée. Il inveſtit pour lors Benaſtarim, & la fit attaquer par terre & par mer; mais ſi elle fut bien attaquée, elle fut encore mieux défenduë, puiſqu'outre qu'elle étoit bien fortifiée, les Barbares y avoient encore beaucoup de monde, & qu'ils faiſoient un feu ſi continuel ſur les aſſiégeans, que leurs troupes diminuoient à veuë d'œil. Albuquerque, qui ſe vit obligé de convertir le ſiége en blocus, prit ſes meſures de bonne heure, pour ſe rendre maître des avenuës par où les aſſiégez pouvoient recevoir des munitions, parce qu'il ſçavoit bien qu'il n'y en avoit pas aſſez dans la place, pour nourrir la garniſon pendant le blocus,

Rozalcan veut luy couper paſſage.

Le Vice-Roy inveſtit Benaſtarim.

Le ſiége converti en blocus.

que le Vice-Roy étoit réſolu de ne lever, que quand il y ſeroit contraint. ANS DE J. CHRIST. 1512.

Quand Rozalcan ſe vit bloqué, il fit faire une grande ſortie ſur les aſſiégeans pour les engager à la retraite, & de fait, Emanuel de Souſa & Garſie Norogna, qui gardoient les poſtes les plus avancez en furent chaſſez; & ſi Pierre de Maſcaregnas n'euſt ſoutenu & rallié les Portugais, qui étoient en déroute, la perte eut été beaucoup plus grande, & peut-eſtre meſme irreparable; mais il s'oppoſa ſi à propos à l'impetuoſité des Barbares, qu'ayant fait faire volte face aux Portugais, il chargea les ennemis, en tua pluſieurs, & réduiſit les autres à r'entrer dans Benaſtarim. Les Maures font une ſortie.

Les affaires étant rétablies par cette derniére action, le Vice-Roy reprit les poſtes, d'où l'on avoit chaſſé les Portugais, & étendit les lignes de ſon camp. Les aſſiégez, qui des murailles de la ville, pouvoient obſerver aiſément les mouvemens des aſſiégeans, ſe déterminerent à battre la chamade, & demanderent à capituler. Albuquerque y conſentit, pourveu qu'il dreſſaſt les conditions de la capitulation, & que les aſſiégez y ſouſcriviſſent. Capitulation de Benaſtarim, & ſes conditions.

Les ennemis qui n'étoient plus en état de ſe défendre, tant par la diſette des vivres, que par la continuation du blocus, promirent tout ce qu'on voulut. Le Vice-Roy les engagea par les clauſes du traité, à luy renvoyer les Portugais, qui avoient renoncé au Chriſtianiſme, & quitté le ſervice du Roy, à condition qu'il ne les traiteroit point en apoſtats, ni en déſerteurs, & qu'ils ne courroient aucun riſque de la vie; que les Barbares reſtitueroient les deux vaiſſeaux Portugais qu'ils avoient pris; qu'ils ſortiroient de la Citadelle ſans armes & ſans bagage, & qu'ils laiſſeroient dans le port les bâtimens qui y étoient à l'ancre. Tout autres gens que les Maures, que la crainte de mourir de faim avoit ſaiſis, auroient préferé la plus cruelle mort, à des conditions ſi honteuſes; mais leur délicateſſe ſur le point d'honneur n'alloit pas juſque-là, & pourveu qu'ils ſe tiraſſent du péril qui les menaçoit, ils étoient contens. Ils executerent donc le traité, dans toutes ſes circonſtances, & paſ- *Maffée, Hiſt. des Indes, liv. 5. chap. 5.*

ANS DE J. CHRIST. 1512.

ſerent du coſté de la terre ferme, en meſme-tems que les Portugais entrerent dans Benaſtarim.

Aprés la réduction de cette place, Albuquerque retourna à Goa, où il fit conduire les Portugais, qui avoient renoncé à la foy, & manqué de fidelité au Roy, pour en faire un éxemple public, & pour intimider ceux qui ſeroient aſſez lâches que de commettre de pareilles actions; mais pour ne pas déroger à la capitulation de Benaſtarim, par laquelle il s'étoit engagé à ne point faire mourir les déſerteurs, il ſe contenta pour n'y pas contrevenir de leur faire couper le nez, les oreilles, la main droite & le pouce de la gauche, comme étant une marque d'infamie & de lâcheté. Ferdinand Lopez, qui avoit apoſtaſié, & qui s'étoit rangé du coſté d'Idalcan, lors qu'il rentra dans Goa, fut de ce nombre, & eſſuya les rigueurs de cette condamnation. Noté de cette infamie, il ſe retira dans l'Iſle de Sainte Helene, ſituée au milieu du grand Ocean d'Etiopie, diſtante de trois cens cinquante lieuës du Cap de Bonne-Eſpérance, & de cinq cens & dix lieuës du Bréſil, qui eſt la terre ferme la plus proche au ſeiziéme degré de latitude méridionale. Cette Iſle paroiſt de loin, comme un groupe de rochers qui n'offrent que d'affreux écueils; mais il ſemble en l'abordant, que ces rochers ſe ſoient ouverts pour recevoir ceux qui y ſont pouſſez par la tempeſte; c'eſt ce qui l'a fait connoiſtre ſous le nom *d'Hoſtellerie de la mer.* L'air qu'on y reſpire, eſt ſi temperé & ſi ſain, que les malades que l'on débarque, recouvrent bientoſt aprés leur ſanté; le havre eſt grand, commode, & environné de rochers; le terrein eſt naturellement ſec & aride; mais comme il y pleut trés-ſouvent, & que le ſoleil ſuccéde à la pluye; la terre eſt féconde pour peu qu'on la cultive. D'ailleurs, elle eſt arroſée d'un grand nombre de fontaines d'eau douce qui tombent des montagnes, & font des caſcades naturelles, & de pluſieurs petits ruiſſeaux dont l'eau eſt excellente à boire. Outre ces ruiſſeaux on trouve de grands fleuves qui vont ſe perdre dans la mer du coſté du Nord. Ce païs eſt aſſez couvert, les montagnes & les foreſts ſont peuplées pour ainſi

Punition des Apoſtats & des Rebelles.

Iſle de Sainte Helene, ſa ſituation, & par qui défrichée.

Oſorius, liv. 8.

dire, de gibier & de beſtes fauves ; on n'y voit point de beſtes féroces, ni d'inſectes rampans & vénimeux. Quelques Caffres, qui avoient mené leurs femmes dans l'Iſle de Sainte Helene, & qui s'y étoient habituez, ſe cachoient dans des lieux inacceſſibles, d'où ils aſſommoient ceux qui ſe mettoient en devoir d'en approcher. Cela n'empêcha pas néanmoins, que Jean Pimentel Capitaine Portugais, n'y fiſt deſcente. Il eſt vray qu'il eſſuya mille dangers avant que d'en venir à bout ; mais auſſi quand il fut parvenu juſqu'au lieu où ces Caffres s'étoient retranchez, il les en chaſſa & les mit en fuite.

ANS DE J. CHRIST. 1512.

Caffres, peuples Affricains vers le Cap de Bonne Eſperance.

Deſcente de Pimentel dans cette Iſle.

Cependant quelques Portugais, qui avoient ſuivi Pimentel reſterent dans cette Iſle, & s'établirent à l'entrée du havre. Ils défricherent les endroits les moins ingrats, & les cultiverent avec tant de ſoin & tant de travail, qu'enfin la terre produiſit des grains & des fruits, dont ils vivoient quand ils ne pouvoient aller ni à la chaſſe ni à la peſche. Lopez qui entendoit mieux l'agriculture que les Portugais qu'il trouva dans l'Iſle, les fortifia encore davantage dans le déſir de porter la fécondité juſque dans les lieux les plus ſtériles. Ils y réüſſirent ſi bien, que Lopez qui s'étoit adonné à la connoiſſance des ſimples, en fit négoce avec les marchans étrangers qui y aborderent : ainſi cette Iſle devenuë habitable, de deſerte qu'elle étoit auparavant, devint auſſi féconde qu'elle l'étoit peu ; de maniére qu'elle eſt à preſent une des meilleurs rades, que les Portugais ayent pour faire eau à leur retour des Indes.

Le Vice-Roy qui étoit encore à Goa, envoya Norogna à Cochin, pour avancer autant qu'il le pourroit, le départ de la flotte qui devoit faire voile en Portugal. Il luy ordonna auſſitoſt aprés que les vaiſſeaux ſeroient partis, d'aller ranger la coſte de Calécut, & de donner la chaſſe à tous les bâtimens qui ſortiroient du Golfe Arabique, tandis que Garſie de Souſa croiſeroit la mer, pour engager les marchands de chevaux Perſans à relâcher à Goa, & pour leur dire, qu'on leur feroit une diminution conſidérable ſur les péages, par ce moyen, on eſpéroit ſe dédommager ſur la

Quelques Capitaines Portugais vont croiſer la mer.

ANS DE J. CHRIST. 1512.

pluralité des chevaux que l'on y ameneroit, de la modération que l'on feroit des droits d'entrée.

La maniére dont Albuquerque uſoit pour pratiquer des alliances avec les Rois, & pour établir le commerce avec les peuples, luy avoit déja trop acquis de gloire & de réputation parmi la plûpart des Indiens, pour ne pas faire déſirer aux Princes des Nations les plus reculées de s'allier avec Emanuel.

Ambaſſade du Roy de Vengapor.

Le Roy de Vengapor, de qui les Etats ſont limitrophes de ceux d'Idalcan, fut un des premiers qui en rechercha les moyens. Dans cette veuë, il envoya une célebre Ambaſſade au Vice-Roy; il l'aſſeura, que ſi ſa flotte venoit moüiller dans quelqu'un de ſes ports, on luy délivreroit des vivres & des munitions, & enfin, il luy fit offrir des troupes pour faire la guerre à Idalcan. Cette propoſition qui étoit avantageuſe par elle-meſme aux Portugais, fut accompagnée de différens preſens, que le Souverain de Vengapor fit à Albuquerque, pour le diſpoſer à luy permettre d'acheter tous les ans trois cens chevaux à Goa. Le Vice-Roy, accorda trés-volontiers ce que le Roy de Vengapor éxigeoit de luy; il l'aſſeura qu'il contribueroit avec beaucoup d'empreſſement à la concluſion du traité qu'il déſiroit de faire avec le Roy ſon maître, & luy envoya des preſens par ſon Ambaſſadeur.

Sur ces entrefaites Gaſpard Chanoque qui étoit revenu de Narſingue, eut ordre d'y faire un ſecond voyage pour demander à Criſnara Roy de ce païs, le port de Batticala, qui étoit un havre inhabité par ſes ſujets, peu fréquenté par les étrangers, & entiérement à la bienſéance des Portugais. Pendant que le Vice-Roy envoyoit demander des lieux de ſeureté aux Narſingois, Idalcan députa deux Ambaſſadeurs conſécutivement à Albuquerque, pour traiter d'une ſolide & durable paix. Le Vice-Roy en receut la propoſition, & chargea Jacques Fernand de Far, d'en aller conclurre le traité. Ce Capitaine Portugais partit avec les Ambaſſadeurs d'Idalcan, à qui Albuquerque manda auſſi, qu'il pouvoit faire acheter à Goa, les chevaux dont il auroit beſoin.

Propoſition de paix par Idalcan.

Ans de J. Christ. 1512.

Ces Ambaſſadeurs ne furent pas les ſeuls qui mirent à la voile dans le meſme-tems. L'Envoyé de Mamud Roy de Cambaja, qui avoit ramené les Portugais que l'on avoit faits priſonniers, s'en retourna comblé des preſens que luy fit Albuquerque. Si les Miniſtres de Goa & de Cambaja, receurent de grands honneurs, Mathieu qui étoit l'Ambaſſadeur que l'Empereur des Abiſſins, vulgairement appellé *Preſte Jean*, envoyoit au Roy de Portugal, eut une deſtinée bien différente de la leur. Ce Miniſtre étant tombé entre les mains du Gouverneur de Dabul, ville appartenante aux Portugais, fut mis en arreſt, y demeura juſqu'à ce qu'Albuquerque euſt ordonné qu'on le relâchaſt, & qu'on luy rendiſt les honneurs deûs à ſon caractére. Cette ſatisfaction luy aida beaucoup à oublier l'injure qu'il avoit receuë, & la reception qu'on luy fit à Goa, en effaça juſqu'au plus leger ſouvenir.

Ambaſſade de l'Empereur des Abiſſins.

Maffée, liv. 2. Hiſt. des Indes liv. chap. 6.

La devotion des peuples ſe joignit aux magnificences de l'entrée de cet Ambaſſadeur. Albuquerque à qui l'on donna avis, que cet Empereur envoyoit à Emanuel, un morceau de la vraye Croix, diſpoſa toutes choſes pour le faire recevoir avec toute la reverence deuë à un ſi prétieux dépoſt. Le Clergé y alla en proceſſion, & l'apporta dans une Chapelle, où il demeura juſqu'à ce que le Vice-Roy trouvaſt l'occaſion de l'envoyer au Roy ſelon les intentions de ce Prince Etiopien.

Ce Prince envoye un morceau de la vraye Croix à Emanuel.

Comme le tems de la navigation étoit devenu favorable pour le départ de la flotte qui devoit retourner en Portugal, Garſie Norogna qui la commandoit, dreſſa ſa route ſur la mer de Calécut, & toucha à l'un des ports de ce Royaume. Naubeadarim qui en étoit héritier, & ami des Portugais, manda à Norogna, que ſi Albuquerque vouloit conſentir à la paix, entre Zamorin ſon oncle & luy, il ne doutoit pas qu'en faveur de ce traité, le Roy de Calécut ne permiſt à Albuquerque, de faire bâtir une Citadelle, comme il l'avoit toûjours deſiré. Le Vice-Roy y conſentit, & cette paix tant de fois faite, & ſi ſouvent rompuë, fut enfin renoüée par un nouveau traité. On travailla bientoſt

Paix faite avec le Roy de Calécut.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

aprés à la conſtruction du Fort qui fut bâti au meſme endroit où étoit autrefois le Palais du Roy. Albuquerque ayant aſſeuré par là les affaires des Indes, mit à la voile, & entra dans la mer d'Arabie.

Courſes & hoſtilitez des Maures.

Cependant, Barraxa & Almandarin ſe mirent en campagne à la teſte d'une nombreuſe troupe de gens qu'ils avoient tirez des villes ſituées ſur la coſte de Barbarie. Ils firent des courſes ſur les Maures, qui étoient tributaires du Roy de Portugal, fourragerent les environs d'Arzile, & vinrent faire le dégaſt juſqu'aux portes de Tanger. Cette irruption obligea Edoüard de Menezés, qui en étoit Gouverneur, d'aſſembler ſon Conſeil de guerre, pour déliberer ſur ce qu'il y auroit à faire, & pour s'oppoſer à ces deſordres. On réſolut qu'on feroit mettre les habitans ſous les armes pour la garde de la ville; qu'Edoüard en ſortiroit à la teſte d'un détachement de deux cens chevaux & de trois cens fantaſſins, & qu'il marcheroit aux ennemis. Les choſes étoient ainſi diſpoſées, quand Menezés apprit par ſes Coureurs, que les Barbares s'étoient cantonnez derriére des coſteaux où l'on ne pouvoit aborder que par des défilez; mais pour mieux juger de leur ſituation & de leur contenance, le Gouverneur alla ſur la cime des montagnes. Les Maures s'en étant apperceus, ſe perſuaderent que les Portugais étoient en plus grand nombre qu'ils ne paroiſſoient. Pleins de cette opinion meſlée de crainte, ils aimerent mieux changer de poſte, que d'attendre qu'on les y forçaſt. D'ailleurs, ils eſpéroient que par cette retraite ils attireroient Menezés dans un lieu plus éloigné de Tanger, & qu'alors il ne pourroit plus eſtre ni ſecouru de la ville, en cas qu'il ſe paſſaſt quelque action, ni s'y retirer, en cas qu'il fuſt preſſé.

Les Maures ſe retirent.

Menezés démeſla bientoſt les intentions des ennemis, par le nouveau mouvement qu'il leur vit faire. Comme il n'attendoit aucun ſecours de Tanger, il ne balança pas davantage à marcher à eux. Barraxa de ſon coſté fit faire alte à ſon armée, & la mit en bataille. Les Barbares qui ſe voyoient ſur le point d'en venir aux mains commencerent par leurs

Barraxa ſe diſpoſe pour en venir à un combat.

clameurs

clameurs ordinaires ; ils prétendoient par ce bruit confus, dont ils rempliſſoient l'air, porter l'épouvante parmi les Portugais, comme parmi les autres nations, à qui juſque-là ils avoient eu affaire ; mais leur Commandant qui ſçavoit que les Portugais n'étoient pas ſujets à de ſi foibles allarmes, fit comprendre à ſes gens qu'il falloit de l'action & non pas du bruit. Sur cela il les exhorta au combat, & leur dit que cette victoire qu'il regardoit comme certaine, leur ſeroit plus glorieuſe que tout ce qu'ils avoient pû faire de plus diſtingué, puiſqu'ils auroient vaincu une nation belliqueuſe & invincible.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

Menezés, qui de ſa part avoit diſpoſé ſes troupes à ne ſe pas laiſſer prévenir par la multitude des ennemis, tâcha de ménager le petit avantage que luy donnoit le terrein, & laiſſa à Pierre de Leitan Capitaine de chevaux, le commandement de ſon avantgarde. Alors Barraxa parut à la teſte d'une troupe infiniment ſuperieure à celle de Leitan, & chargea les Portugais avec une grande vigueur. Menezés, qui de ſon poſte avoit obſervé l'impetuoſité des Barbares, & la bonne contenance de Leitan, prit les ennemis en flanc, mais ſi à propos, qu'il en tua un grand nombre, & mit le reſte en fuite.

Menezés s'y prépare de ſon coſté.

Almandarin, avoit prédit à Barraxa ce qui venoit de luy arriver ; mais au lieu de l'aller ſoutenir dans une occaſion ſi preſſante, il n'attendit pas qu'on vinſt le forcer dans ſon poſte, & ſe ſauva à la teſte de cent chevaux qu'il commandoit. Leitan le pourſuivit dans l'eſpérance de le prendre ou mort ou vif, & il l'auroit fait, ſi ſes gens ne ſe fuſſent point attachez à charger l'infanterie des ennemis. Almandarin, qui par ſa lâcheté n'avoit point eu de part à cette action, & qui fuyoit pour n'y en point avoir, déconcerta Barraxa, & luy fit prendre le parti de marcher vers une montagne, où il vouloit attirer les Portugais ; mais Menezés, loin de le pourſuivre fit ſonner la retraite, & ſe contenta d'avoir chaſſé les Barbares, de leur avoir tué plus de ſix cens hommes, & d'avoir fait prés de trois cens priſonniers. Aprés cette déroute, Menezés revint à Tanger, le peuple le receut

Fuite d'Almandarin.

Défaite des troupes de Barraxa.

Oſorius, liv. 8.

DE JESUS-CHRIST. 1518.

avec de grands aplaudiſſemens, & les Députez de la ville le conduiſirent à l'Egliſe principale où l'on alla porter ſolemnellement les étendars pris ſur les ennemis, & rendre graces à Dieu de cette derniére victoire.

Retour de Menezés à Tanger.

Cependant ceux d'entre les Maures, qui juſque-là s'étoient reconnus tributaires d'Emanuel, prirent de différens partis. Les uns ne vouloient plus luy payer de tribut. Les autres furent plus fidelles, de crainte de s'attirer quelque affaire avec les Portugais. Cette diviſion étoit fomentée par quelques Princes Maures, qui ſoutenoient les Rebelles, & qui faiſoient perſecuter ceux qui refuſoient de ſe révolter. Comme il n'y avoit que la ſeule garniſon de Safi, qui puſt les défendre contre leurs propres compatriotes; Azambuja Gouverneur de cette ville, les prit ſous ſa protection, tandis que Lopez Barrigue Capitaine de chevaux, alla mettre à la raiſon les habitans de Xiatime province de Mauritanie, leſquels inquiétoient ceux de la ville de Dabide, éloignée de Safi d'environ vingt lieuës, parce qu'ils ne vouloient pas auſſi ſe déclarer contre les Portugais. Le nombre des factieux ſe trouvant ſupérieur aux troupes que Barrigue commandoit, Jabentafuf, ami des Portugais, ſe joignit à Barrigue, & alla de Château en Château pour lever les tributs qu'on devoit au Roy. Les Xiatimiens, outrez de ce qui ſe paſſoit ſans qu'ils oſaſſent s'y oppoſer, firent entendre aux autres Maures leurs voiſins, que cette violence ne les regardoit pas moins qu'eux, & ſur ce fondement ils leur demanderent du ſecours. Ces Maures qu'une deſtinée pareille à celle de leurs compatriotes, allarma, leverent huit cens chevaux qu'ils leur amenerent. Auſſitoſt que ce renfort fut arrivé, ils ſe mirent en devoir d'aller inveſtir le Fort de Mirabelle, où Jabentafuf s'étoit retiré.

Jabentafuf va lever les tributs deûs au Roy.

La marche des Xiatimiens ne fut pas ſi ſecrete, que ce Capitaine n'en fuſt averti, ce qui l'obligea d'écrire au Commandant de Dabide, qu'il luy envoyaſt des troupes. Cependant il ſe retrancha le plus avantageuſement qu'il put, & il envoya ſes Coureurs pour obſerver la contenance des ennemis, & pour les prévenir avant qu'ils ſe fuſſent mis en

état de l'inveſtir. Auſſitoſt que Jabentafuf eut une nouvelle certaine de l'approche des Maures, il ſortit de Mirabelle à la teſte de ſes meilleures troupes, pour s'emparer d'un défilé par où ils devoient paſſer. Dés que les Xiatimiens commencerent à paroiſtre, il les chargea à l'heure qu'ils s'y attendoient le moins, & les tailla en piéces. Le nombre des morts & celuy des priſonniers, fut beaucoup moins grand qu'il n'auroit été, ſi les Arabes de Mauritanie n'euſſent mieux aimé recevoir de l'argent de leurs ennemis, que de leur oſter la liberté ou la vie. Barrigue & Jabentafuf allerent du meſme pas forcer le reſte des mutins, qui s'étoient retranchez dans la ville de Tazarot, & dans celle d'Aréze, ſituée au pied de la montagne de Fer, & enſuite ils revinrent à Safi, avec tout le butin qu'ils y purent conduire.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

Aprés cet avantage, Loüis de Menezés, & Alvarés Norogna, arriverent à Safi, avec un ſecours de deux cens chevaux qu'ils amenoient à Ataïde, ſelon les ordres qu'ils en avoient receus du Roy, à leur départ de Liſbonne. Comme ces deux jeunes Gentilshommes, ne reſpiroient que l'occaſion de ſe ſignaler, ils en trouverent bientoſt une favorable dans le ſoulevement qui s'étoit fait parmi les habitans de la ville d'Almedine, dont les uns tenoient pour le Roy de Portugal, & les autres ſe déclaroient pour le Roy de Fez. Quoique ces derniers fuſſent ſupérieurs aux premiers, & que le parti d'Emanuel s'affoibliſt de jour en jour, par la ſeule crainte que l'on avoit du Roy de Fez, toutefois cela n'empêcha point Ataïde de marcher du coſté d'Almedine. Il partit meſme ſi bruſquement de Safi, qu'il ne prit que quatre cens chevaux & ſoixante fantaſſins pour l'accompagner dans cette expédition.

Menezés & Norogna arrivent à Safi.

Différentes factions dans Almedine.

Ataïde part de Safi, & marche vers Almedine.

Les ennemis informez par leurs eſpions de l'approche des Portugais, firent de leur part un détachement de ſix cens chevaux & de mille fantaſſins, & les poſterent dans les endroits par où il y avoit le plus d'apparence, que les Portugais viendroient inveſtir Almedine. Pendant ces mouvemens, Ataïde partagea ſes troupes en deux petits corps, il donna le commandement de l'un à Norogna, avec ordre

ANS DE J. CHRIST. 1513.

d'attaquer la place du coſté de la porte de Maroc, il ſe mit à la teſte de l'autre troupe, prit Menezés avec luy, & alla inſulter l'autre porte de la ville.

Les ennemis partagerent auſſi leurs gens à l'éxemple des Portugais, & ouvrirent en meſme-tems les portes d'Almedine, d'où ils ſortirent à deſſein de les repouſſer. L'action ſe paſſa d'abord avec beaucoup de vigueur de part & d'autre; mais enfin les Portugais furent obligez de reculer, & ſi les Maures en euſſent ſceu profiter, ils les auroient aſſeurement taillez en piéces. Le bonheur que les Portugais avoient eu d'échaper de ce péril, releva leur courage, ils retournerent au combat, mais avec tant d'ardeur, qu'ils regagnerent ſur les ennemis l'avantage qu'ils avoient perdu, cela donna lieu à une ſeconde action, qui rendit la victoire incertaine & meſme indéciſe. Les deux partis également affoiblis par le nombre de leurs bleſſez, & fatiguez par la durée du combat, ſe retirerent, les uns dans Almedine, & les autres dans leur camp. Ataïde impatient de terminer cette affaire, raſſembla quelques troupes qu'on avoit cantonnées dans les environs d'Almedine, il remonta à cheval à deſſein de ſurprendre les ennemis, ou de recommencer le combat, s'ils étoient auſſi vigilans que luy, & prit dans ſa marche un Arabe, qui l'avertit que le Roy de Maroc avoit ſceu ce qui s'étoit paſſé le jour précedent, & qu'il marchoit au ſecours d'Almedine. Comme les ennemis ne doutoient pas que les Portugais ne revinſſent à la charge, ce Prince avoit mis ſes meilleures troupes en embuſcade, & les attendoit au paſſage. Ataïde défera à cet avis, & recompenſa celuy qui le luy avoit donné; mais voulant s'en aſſeurer par des gens plus fidelles qu'un Arabe, il envoya un parti pour reconnoître les chemins que l'on trouva libres. Ataïde ſe perſuada pour lors, que l'avis qu'on luy avoit donné, étoit une ruſe dont les Barbares s'étoient ſervis pour l'empêcher de continuer ſa route; mais bientoſt aprés, il changea de ſentiment. Il apprit que les gens du Roy de Maroc, étoient véritablement demeurez en embuſcade pendant tout le jour, & que n'ayant rien veu paroître de la part des Portugais, ce

Les Portugais ſont repouſſez.

Ils reviennent au combat.

Le Roy de Maroc vient ſecourir Almedine.

Prince les avoit fait revenir pour aller dans les Etats du Souverain de Duécala, à qui il les envoyoit en qualité de troupes auxiliaires. Ataïde retourna auſſitoſt à Safi, d'où Menezés & Norogna partirent, ſuivant les ordres du Roy, pour ſe rendre en Portugal.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

Ce Prince rappelle ſes troupes.

Retour de Menezés & de Norogna, en Portugal.

Comme les Maures ſe perſuadoient qu'Ataïde ne s'étoit retiré que pour éviter leur rencontre, ils s'approcherent de Safi, & formerent leur camp à quelques lieuës de cette ville. Le Gouverneur averti du mouvement des ennemis détacha une partie de ſa garniſon, & envoya Barigue pour les aller reconnoiſtre. Ce Capitaine toûjours heureux dans ſes expeditions, ſurprit leurs ſentinelles, les égorgea, & fit quelques priſonniers qu'il conduiſit à Safi, ce fut par eux qu'Ataïde apprit le deſſein des Maures. Le lendemain qu'on l'eut ſceu, Barigue remonta à cheval à la teſte de cent cinquante maîtres, Nugno Maſcaregnas, Capitaine d'infanterie, eut ordre de marcher de l'autre coſté, tandis qu'Ataïde tiendroit la compagne avec le reſte de ſon monde, pour ſoutenir en cas de beſoin, les détachemens qu'il avoit faits à droitte & à gauche. Barigue fut le premier qui trouva les ennemis, il les inſulta dans leurs premiers poſtes, tua quelques-uns de leurs gens, fit quatorze priſonniers, & emmena beaucoup de bétail. Ceux d'entre les Barbares qui purent ſe ſauver, porterent l'allarme dans le camp, les Maures qui ſe virent ſurpris, firent un détachement de quatre cens hommes, chargerent Barigue, & le repouſſerent juſqu'au lieu où Maſcaregnas s'étoit mis en embuſcade. Ce Capitaine ſortit alors de ſon poſte, & ſoutint les Portugais qu'on avoit contraint de reculer; mais cet effort ne put pas durer long-tems, parce qu'outre que les Portugais étoient inférieurs aux Barbares, ils étoient encore tellement fatiguez de la longue & pénible marche, qu'ils avoient faite dans des chemins fort difficiles, qu'ils ſe virent obligez de ſe retirer, & d'abandonner la meilleure partie du butin qu'ils avoient fait ſur les ennemis.

Les Maures veulent former leur camp aux environs de Safi.

On ſçait leur deſſein.

Barigue inſulte les ennemis.

Les Portugais ſont obligez de ſe retirer.

Les partis que les Maures envoyoient de tems en tems aux environs de Safi, donnerent lieu à de fréquens combats,

Ans de J. Christ. 1513.

qui ſe paſſoient preſque toûjours à leur déſavantage. Les Portugais ſe contentoient de les battre quand ils s'approchoient de cette ville, & négligoient de les pourſuivre, de crainte de donner dans quelque embuſcade, comme il ſeroit arrivé, ſans l'avis qu'on vint donner à Ataïde, qu'il y avoit ſept cens chevaux Arabes, commandez par un de leurs plus braves Officiers, qui n'attendoient que l'occaſion d'enveloper les Portugais, pour peu qu'ils s'approchaſſent du camp de ces Barbares.

Enfin la conduite que tenoit Ataïde, ne laiſſant point d'eſpérance aux Arabes, ni de le battre, ni de le ſurprendre, leur Commandant s'ennuya de n'en pas venir aux mains, avant que de retourner à Almedine. Plein de cette impatience, il vint faire le dégaſt juſque dans les environs de Safi. Ataïde qui n'étoit point accoûtumé à ces ſortes d'inſultes, ſe diſpoſa à repouſſer les Barbares. Il détacha une bonne partie de ſa garniſon, qu'il partagea en deux petits corps; il donna à Barigue le commandement de l'un, & à Nugno Catte la conduite de l'autre corps.

Les Maures viennent faire le dégaſt.

Ces deux troupes étoient compoſées de gens d'élite, ſur qui Ataïde faiſoit fonds. Ils avoient ordre de ſortir par des portes différentes, mais à tems différens. Nugno, devoit commencer l'action, & de fait il fut le premier qui en vint aux mains. Les Arabes, ſupérieurs en nombre, combattirent avec tant de valeur, qu'ils auroient infailliblement repouſſé Nugno, ſi Barigue n'euſt pris les ennemis en queuë, & s'il ne les euſt engagez à faire volte face, parce que leur arriéregarde étoit en déſordre. Ce mouvement auquel les Arabes ne s'attendoient pas, laiſſa aſſez de tems aux gens de Nugno pour ſe rallier, & comme ils ne ſe virent plus tant d'ennemis en teſte, ils les chargerent à leur tour. Les Arabes ſe trouvant attaquez de tous coſtez, l'épouvante ſe mit parmi eux, & leur multitude ne ſervit plus qu'à augmenter leur confuſion, les Portugais en ſceurent profiter, & ne donnerent pas un coup d'épée qui ne fut mortel. Ils ſe firent jour à travers de ces Barbares, & parvinrent juſqu'à Jahomazende qui étoit leur Géneral, que Barigue comba-

On en vient aux mains avec eux.

tit. Cette action ſe paſſa à la veuë des deux armées, & chaque parti la regardoit comme un coup déciſif, d'où dépendoit le deſtin de l'une ou de l'autre armée. Enfin Barigue tua le Géneral ennemi, & cette mort fut ſuivie bientoſt aprés d'une défaite génerale. Barigue glorieux de l'avantage qu'il avoit remporté ſur Jahomazende luy fit couper la teſte, & ordonna qu'on la miſt au bout d'une lance que l'on porta devant luy lors qu'il entra dans Safi, comme une marque de ſa valeur, & comme un fruit de ſa victoire, cette teſte fut arborée au deſſus de la principale porte de Safi. Les Arabes qui ne pouvoient digérer l'outrage que les Portugais faiſoient à la mémoire de leur Géneral, offrirent de grandes ſommes pour racheter cette teſte, & ſous prétexte de luy rendre les derniers honneurs, ils tâcherent du moins de ſauver la gloire de leur nation, en ne laiſſant pas plus long-tems un témoignage ſi autentique de leur défaite entre les mains de leurs ennemis.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

Belle action de Barigue.

Mort du Géneral ennemi.

Les propoſitions que les Arabes firent faire ſur ce ſujet, n'auroient pas touché Ataïde, ſi elles n'euſſent été ſuivies de celles de la paix, à laquelle ils ſe déterminerent. Les habitans de Xerquie, province de Mauritanie, leſquels s'intereſſoient beaucoup à ce dernier malheur, choiſirent Jabentafuf pour eſtre le médiateur de cette paix, & elle fut enfin concluë par ſon entremiſe, mais à condition qu'ils payeroient un tribut au Roy de Portugal; que les païs conquis luy demeureroient; que les peuples qui les habitoient ſeroient obligez de porter les armes, & de ſervir dans ſes troupes contre les ennemis qu'il pourroit avoir, & qu'on leur rendroit la teſte de Jahomazende.

Paix faite avec les Maures.

Conditions de cette paix.

Aprés la concluſion de cette paix, Ataïde ſe diſpoſa à faire la guerre contre le Roy de Maroc, & contre le Xerif, qui étoit le Géneral des Coureurs Arabes d'Afrique. Dans cette veuë, il fit un fort grand détachement des troupes qu'il avoit dans Safi, & donna à Jabentafuf le commandement de l'infanterie, & à Barigue celuy de la cavalerie, qui ne conſiſtoit qu'en cent cinquante chevaux. Pendant que l'on faiſoit les préparatifs néceſſaires pour ſe mettre en campagne, Ataï-

ANS DE J. CHRIST. 1513.

de, qui ſceut le lieu où le Roy de Maroc avoit formé ſon camp, monta à cheval ſuivi de peu de gens, & enleva les ſentinelles aux yeux de l'armée ennemie, ſans que les Maures ſe miſſent en état de les dégager, parce qu'ils ne vouloient pas s'embarquer dans une affaire, qui ſelon eux pouvoit avoir des ſuites, & qu'ils craignoient que les Portugais ne vouluſſent par une action ſi déterminée, les attirer hors de leurs lignes. Quand néanmoins, les Maures eurent reconnu la témerité de cette entrepriſe, & qu'ils ſçeurent que ce n'étoit qu'un parti de la garniſon de Safi, qui étoit venu inſulter leurs ſentinelles, ils monterent à cheval & le pourſuivirent; mais Ataïde avoit ſi fort avancé chemin, qu'ils ne purent l'atteindre; de ſorte qu'il eut le tems de mener dans Safi, les priſonniers qu'il avoit faits, avec les chevaux & les chameaux qu'il avoit pris.

Ataïde harcele les ennemis, & les met en fuite.

Cette action obligea le Roy de Maroc de changer ſon camp, & de s'aller poſter dans une plaine, qui eſt au pied de la montagne d'Idenar. Ataïde informé par ſes Coureurs du nouveau mouvement des Maures, prit une meilleure eſcorte que celle qui l'avoit ſuivi dans ſa premiére expédition; il alla forcer ceux qui gardoient les poſtes les plus avancez, & les obligea de ſe retirer dans leur camp. La nouvelle allarme que ces fuyars y porterent, fut ſi grande, que les Barbares, au lieu de ſe défendre ne ſongerent qu'à ſe ſauver. Le Roy meſme le fit avec tant de précipitation, qu'il ne voulut pas attendre qu'on luy amenaſt un de ſes chevaux, il ſe ſervit du premier qu'on luy préſenta pour s'enfuir à la teſte de ſon armée, luy qui s'étoit promis de revenir vainqueur de ſes ennemis; mais cet avantage étoit reſervé aux Portugais, qui dans cette rencontre firent un grand butin, & emmenerent beaucoup de priſonniers de l'un & de l'autre ſexe. Parmi les femmes qui paroiſſoient les plus diſtinguées, on trouva une des maîtreſſes du Roy de Maroc. Cette femme dont la beauté étoit fort touchante, s'abandonna tellement à ſa douleur, & à la crainte qu'elle avoit d'eſtre faite eſclave, qu'elle fit compaſſion à ceux entre les mains de qui elle étoit tombée, ce qui fut cauſe

cauſe qu'on la traita avec moins de dureté que les autres priſonnieres.

ANS DE J. CHRIST 1513.

Quoique ce combat euſt été glorieux & déciſif, Barigue & Jabentafuf, voulurent encore aller harceler neuf compagnies d'infanterie, cantonnées vers le Mont Atlas, à deſſein de les attirer en campagne, s'ils ne pouvoient les forcer dans leurs poſtes. Le bonheur des Portugais eut plus de part à cette affaire, que leur courage. Les Barbares qui ne s'attendoient pas d'en venir ſitoſt aux mains, n'étant pas en état, ni de ſe défendre, ni de ſe ſauver, perdirent plus de mille hommes, qui demeurerent ſur la place, ſans compter cent cinquante priſonniers, que les Portugais emmenerent avec tout le bagage. Ils entrerent enſuite dans la contrée de Xiatime & la fourragerent. Sur la nouvelle de cette irruption, le Xerif ſe mit à la teſte des troupes qu'il avoit ralliées, & chercha l'occaſion de combattre. Barigue, à qui Ataïde avoit envoyé du ſecours, ne la cherchoit pas avec moins d'empreſſement, ce qui fit que les deux partis ne furent pas long-tems ſans tirer l'épée. Les Maures qui ne croyoient pas trouver une ſi grande reſiſtance dans leurs ennemis balançoient ſur le parti qu'ils avoient à prendre, & ſe repentoient de s'eſtre mis ſi inconſidérement en campagne ; mais le Xerif ſceut relever ſi à propos l'eſpérance qu'il avoit donnée aux ſiens en partant, qu'ils combattirent avec beaucoup de courage. L'affaire demeura indéciſe, les Barbares ſe retirerent dans leur camp, & ne voulurent point hazarder un ſecond combat, quoique dans le premier ils n'euſſent perdu que vingt-cinq hommes, & le fils d'un de leurs principaux Officiers.

Combat entre les Portugais & les Maures.

Barigue, qui avoit ménagé ſes gens pour faire des courſes dans les environs de Xiatime, partit, & alla lever des contributions juſqu'aux portes de Tanli, ſituée dans le territoire de Xiatime. Comme Tanli n'étoit défenduë que par ſes habitans, plus accoûtumez à tirer le miel des ruches, dont ils font trafic, qu'à décocher une fléche ou à tirer un coup de mouſquet, ces peuples qui n'avoient pas d'autres armes que l'aiguillon des abeilles, apporterent ſur les murailles de leur

ANS DE J. CHRIST. 1513.

ville, les ruches qu'ils avoient dans leurs jardins, & y mirent le feu ; de ſorte que l'air s'étant rempli de ces petits ennemis volans, les Portugais en furent plus incommodez, que s'ils euſſent eu un grand nombre de gens à combattre. Cependant ceux de Tanli prirent courage, quand ils virent que les Portugais avoient diſcontinué leurs attaques, ils tirerent quelques coups de fléches, dont Barigue & quelques ſoldats furent bleſſez. Cette place n'étant pas d'une aſſez grande importance, pour s'attacher à la réduire, ſur tout dans un tems où il falloit ſonger à d'autres conqueſtes plus eſſentielles, Barigue & Jabentafuf ſe retirerent dans la ville d'Aguz, proche de Safi, & là ils concerterent les moyens de ſe défendre contre le Roy de Maroc, qui marchoit à la teſte d'une formidable armée.

Adreſſe des habitans de Tanli.

Auſſitoſt qu'Ataïde en eut avis, il raſſembla toutes les troupes qu'il put trouver, & en renforça l'armée de Barigue, laquelle étoit de beaucoup inférieure à celle des Barbares. Nugno d'Acugna Capitaine de cavalerie, eut ordre de l'aller joindre avec les cent chevaux qu'il avoit amenez dans Safi. A peine d'Acugna fut-il arrivé qu'il fallut en venir aux mains. Les ennemis qui obſervoient les mouvemens que les Portugais faiſoient pour ſe poſter avantageuſement, vinrent les attaquer, cela donna lieu à une action qui fut trés-vive de part & d'autre. Barigue, qui prévoyoit que les ennemis ſe prévaudroient de l'avantage qu'ils pourroient avoir en cette occaſion s'il ne ſecouroit Ataïde, y accourut avec ſes meilleures troupes. La perte ne fut pas grande de part ni d'autre, & tout l'avantage ſembla rouler ſur un priſonnier que les Portugais firent. Ce priſonnier, qui étoit Maure de nation, fut conduit dans la tente de Barigue, & comme on le preſſa de dire ce qu'il ſçavoit du deſſein que le Roy de Maroc avoit formé dans cette guerre, tout ce qu'on en put ſçavoir parut ſi embarraſſé, & meſme ſi peu vraiſemblable, qu'on fut contraint de l'expoſer aux tourmens, pour l'obliger de réveler la verité des choſes qu'il ne pouvoit pas ignorer. Ce fut alors que ce Maure déclara que Jabentafuf avoit une intelligence ſecrete avec le Roy de Maroc ; qu'il luy

mandoit tout ce qui ſe faiſoit, ou qui ſe devoit faire dans l'armée, & qu'enfin, ſi le Géneral ne prévenoit les ſuites de cette perfidie, elle ſeroit ſeule capable de renverſer tous ſes projets, & de ruiner toutes ſes entrepriſes.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

On ſoupçonne Jabentafuf d'infidelité; & comment.

Cet avis, qui auroit été d'une extrême conſéquence pour les Portugais, s'il euſt été véritable, méritoit bien qu'Ataïde s'en inſtruiſit avant que de faire éclater la défiance qu'il prit de la fidelité de Jabentafuf; mais au lieu de travailler à découvrir la verité de cette accuſation, qui au fonds étoit une pure calomnie, il envoya un ordre à Barigue de remener ſon infanterie dans Safi, de tenir la campagne avec ſoixante chevaux, de ſe ſéparer entiérement de Jabentafuf, & de le laiſſer avec ſa troupe, dans un lieu où il ne pourroit avoir aucun commerce avec les ennemis, ni avec les Portugais.

Jabentafuf, offenſé de ce procedé, ne put vivre plus longtems, ni dans le ſilence, ni dans l'inaction. Il ſe perſuada d'abord, que Barigue l'avoit éloigné des occaſions où il y avoit de la gloire à acquérir pour ne la partager avec perſonne. Cette jalouſie inquiéta Jabentafuf pendant un certain tems; mais quand il eut découvert, qu'on le ſoupçonnoit de quelque intelligence avec les Maures, il ne garda plus de meſures, & comme on ne luy pouvoit rien reprocher ſur ſa conduite, il s'en plaignit hautement. Il écrivit à Ataïde, & luy fit connoiſtre le mécontentement où il étoit de l'injuſtice qu'il luy avoit faite, en déferant ſi aveuglément aux conſeils de ſes ennemis, luy qui ne pouvoit pas ignorer ſon attachement pour les Portugais, & les ſervices qu'il leur avoit rendus. Il ajoûta, pour confondre ceux qui par de faux avis avoient voulu attaquer ſa fidelité, & faire douter de ſon courage, qu'il étoit réſolu de chercher quelque occaſion où il pût, vaincre, ou mourir à la teſte de la troupe qu'il commandoit.

Juſtes plaintes de Jabentafuf.

Ataïde connoiſſant alors qu'il devoit ſeulement écouter l'avis qu'on luy avoit donné, & non pas le ſuivre, ſe repentit de ſa trop grande facilité; mais la faute étoit faite, & elle ne pouvoit ſe réparer qu'en témoignant à Jabentafuf,

Ataïde reconnoiſt l'injuſtice qu'il avoit faite à Jabentafuf.

Ans de J. Christ. 1513.

qu'il avoit toûjours une extréme confiance en luy. Pour l'en convaincre encore plus fortement que par des paroles, il luy envoya de la Cavalerie pour joindre à la troupe qu'il commandoit, & le pria de ne rien entreprendre juſqu'à ce qu'il euſt receu un autre renfort de cinq cens chevaux qui le joindroient dans peu de jours. Mais Jabentafuf toujours occupé de l'injuſtice qu'on luy avoit faite, n'attendit pas la réponſe d'Ataide, & ſur l'avis que ſes eſpions luy avoient donné que quelques eſcadrons ennemis s'étoient détachez du corps de leur armée, il monta à cheval, & les chargea avec tant de vigueur qu'il les pourſuiviſt juſque dans le camp du Roy de Maroc. Cette déroute y porta l'alarme, l'armée ſe débanda, & les ennemis crurent que toutes les troupes des Portugais étoient en campagne; de ſorte que Jabentafuf, qui n'avoit eu que les premiers détachemens à combattre, ſe vit par là maître du camp des Maures, & le fit piller par ſes ſoldats qui y firent un butin conſiderable.

Belle action de Jabentafuf.

Cependant, le ſecours qu'Ataïde avoit promis à Jabentafuf arriva, mais trop tard pour partager la gloire qu'il avoit remportée. Ataïde, ni Barigue, non plus que les autres Officiers n'oſerent témoigner ce qu'ils en penſoient, & quoyqu'ils paruſſent en reſſentir une joye extreme, & qu'ils en congratulaſſent Jabentafuf, ces applaudiſſemens étoient mêlez d'un ſecret déplaiſir de ne devoir le fruit d'une ſi grande victoire qu'à la valeur d'un Capitaine Maure & au courage de quelques ſoldats Arabes, qui ſeuls avoient combatu & qui ſeuls avoient vaincu un ſi grand nombre d'ennemis. Comme cette action avoit été fort éclatante, & qu'Ataïde apprehendoit qu'elle ne luy nuiſiſt à la Cour & dans le monde, il ſe détermina à faire quelque entrepriſe dont le merite put faire un peu oublier ce que Jabentafuf venoit d'executer. Pour cet effet Ataïde envoya un ordre à Barigue & à d'Acugna, qui étoient à la teſte des cinq cens chevaux qu'ils avoient amenez à Jabentafuf, d'aller inſulter une place forte ſituée dans le gouvernement de Xiatime, & de s'en rendre maîtres à quelque prix que ce fut. Cet ordre fut executé avec tant d'exactitude & de vigueur de la part de ces

Les Capitaines Portugais en ſont jaloux.

deux Capitaines, que cette place fut emportée nonobſtant la reſiſtance que l'on y fit, les Portugais y entrerent l'épée à la main, & tuerent preſque toute la garniſon. ANS DE J. CHRIST. 1513.

Vers ce tems-là Mahomet, Roy de Fez, qui ſe flattoit d'eſtre plus heureux dans le ſiege qu'il projettoit d'aller faire de la ville de Tanger, que n'avoit été le Roy de Maroc dans ſon entrepriſe ſur la ville de Safi, ſe mit en campagne ſur l'avis qu'on luy donna que les Portugais avoient conſiderablement affoibli la garniſon de Tanger, & il crut qu'il emporteroit cette place s'il l'attaquoit dans une conjoncture ſi favorable. Ce Prince l'alla donc inſulter à la teſte d'une ſi formidable armée, que ſi les Portugais, qui y étoient reſtez pour la défendre, euſſent été des gens à s'en étonner, ils auroient préferé une capitulation honeſte aux riſques qu'ils couroient d'eſtre pris d'aſſaut. Mais comme ils ne ſçavoient ni ceder, ni ſe rendre, ils ſe défendirent avec tant de valeur & de ſuccés, qu'ils obligerent les ennemis de lever le ſiége de devant Tanger.

Le Roy de Fez vient inſulter Tanger & ſe retire.

Mahomet, croyant ſe dédommager des dépenſes qu'il avoit faites pour cette expedition, partit dans le deſſein d'aller aſſieger Arzile. Son armée étoit nombreuſe, les nouvelles troupes dont il l'avoit renforcée depuis la derniere campagne avoient une ardeur pour en venir aux mains, qui ne cedoit en rien à celle de ſes autres ſoldats, les dehors de la place étoient foibles, à ce qu'il leur diſoit, & la garniſon n'étoit pas conſiderable, enfin tout ſembloit concourir à la gloire que Mahomet ſe promettoit de remporter. Plein de cette eſperance il inveſtit la place, & ſe rendit maître des dehors, qui ne furent pas bien défendus, parce que le Gouverneur n'avoit pas jugé à propos d'affoiblir ſa garniſon pour les diſputer contre les aſſiégeans. Ce progrés donna tant d'eſperance aux Maures, qu'ils pouſſerent leurs tranchées plus avant, & qu'ils s'approcherent du corps de la place. Ce fut alors que les aſſiégez firent une grande ſortie où ils ſe ſignalerent. Bernard Coutigno combattit contre Adel Chef des Maures, & le mit hors de combat, le Comte de Marialva ſon frere, aprés y avoir donné des marques éclatantes de ſon

Il paroit devant Arzile à meſme intention.

Combat de Contigno contre le Chef des Maures.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

courage, fut tué dans cette action. Enfin les aſſiegez repouſſerent les aſſiégeans; de ſorte que Mahomet leva encore ce ſiege.

Retraite de Mahomet.

Au milieu des differentes guerres qu'Emanuel entreprenoit en Afrique pour la gloire de ſon Eſtat, ce grand Roy n'oublioit pas ce qu'il avoit déja ſi heureuſement fait en Etiopie pour l'établiſſement de la Religion. Comme il n'avoit pu envoyer de nouveaux Miſſionnaires à Congo depuis ceux qui y étoient allez en l'année 1504, qu'Alfonſe I. du nom Roy de Congo étoit monté ſur le trône, & qu'il avoit vaincu le Prince Panſus ſon frere qui le luy diſputoit, le Roy nomma un de ſes Gentils-hommes pour y mener un certain nombre de Preſtres. Alfonſe toûjours zelé pour la propagation de la Foy, en remercia Emanuel, & luy envoya Henri ſon fils avec pluſieurs autres jeunes Gentils-hommes que ſon Ambaſſadeur nommé Pierre, amena en Portugal. Le Roy en fit prendre un ſoin particulier, & ceux qu'il en chargea leur donnerent une éducation digne de leur naiſſance.

Le Roy envoye des Miſſionnaires à Congo.

Le Roy de Congo envoye ſes enfans en Portugal & un Ambaſſadeur.

Mais comme le Gentil-homme Portugais qui avoit mené les derniers Miſſionnaires à Congo n'avoit point de caractere d'Ambaſſadeur, le Roy nomma Simon de Silvés pour y aller en cette qualité. Il luy donna tous les pouvoirs neceſſaires pour ſoutenir les intereſts d'Alfonſe, ſoit dans l'adminiſtration de la juſtice, ou dans l'établiſſement de ſon autorité, pour employer les Portugais qui s'étoient établis en Etiopie, & pour y faire entrer s'il étoit neceſſaire les Princes alliez, ou amis d'Emanuel. Les ordres que Silvés avoit receus du Roy alloient encore plus loing qu'à l'affermiſſement de la police du Royaume de Congo. Cet Ambaſſadeur étoit chargé de communiquer à Alfonſe un memoire que le Roy avoit fait dreſſer à Liſbonne, par lequel il luy conſeilloit d'envoyer en qualité de Prince Chrétien, un Ambaſſadeur à Rome, pour implorer l'aſſiſtance du ſaint Siége dans les occaſions où il s'agiroit de la Religion, & meſme des affaires de ſon Royaume, & en cas qu'il fallûſt ajoûter quelque choſe à ce que Sylvés luy repreſente-

Ambaſſadeur d'Emanuel prés de ce Prince.

roit, il avoit eſtimé luy devoir auſſi envoyer un fameux Juriſconſulte, qui en qualité d'un de ſes Conſeillers, luy ſuggereroit les moyens d'en écrire ou d'en faire parler au Pape. ANS DE J. CHRIST. 1513.

Premiére Ambaſſade du Roy de Congo à Rome.

Emanuel, aprés avoir inſtruit l'Ambaſſadeur de Congo des avis qu'il donnoit à Alfonſe, manda à ce Prince que ce Miniſtre avoit toute la capacité neceſſaire pour remplir cette Legation, & qu'il luy conſeilloit de le rappeller au plutoſt à Congo, & de luy donner le caractere d'Ambaſſadeur. Cette Ambaſſade ayant eſté la premiere que les Rois de Congo euſſent envoyée à Rome, le Roy, qui ſe faiſoit un point d'honneur de la rendre celebre & éclatante, nomma des gentils-hommes Portugais pour faire cortege & pour ſervir d'eſcorte à l'Ambaſſadeur Pierre, & s'offrit de fournir à toutes les dépenſes qu'il faudroit faire pour cet effet.

Mort de Silvés.

Toutes choſes ainſi diſpoſées pour le départ de Simon de Sylvés, Emanuel à la prudence de qui rien n'échapoit, trouva à propos de nommer Alvarez Lopez pour ſecond Ambaſſadeur en cas que Sylvés ne fuſt pas en état d'executer ce qu'il luy avoit ordonné, ou qu'il mouruſt dans un voyage auſſi long, & auſſi perilleux que celuy qu'il alloit entreprendre. Cette prévoyance eut ſon effet, Silvés mourut, & Lopez remplit ſa place auprés du Roy de Congo. Aprés que le nouvel Ambaſſadeur eut preſenté ſa lettre de créance à Alfonſe, il luy expliqua les intentions du Roy ſur les armoiries blaſonnées dans les écuſſons qu'il luy envoyoit, dont Emanuel luy laiſſoit la deſtination, pour récompenſer en quelque maniere ceux qui s'étoient le plus ſignalez pour ſon établiſſement, ou pour ſa gloire. Comme les trente-ſix Seigneurs qui avoient combattu pour Alfonſe contre Panſus ſon frere, avoient contribué par leur valeur, à la victoire que ce Roy avoit remportée, il diſtribua entre-eux ces marques d'honneur, & leur donna des armoiries, qui diſtingueroient leurs familles, & qui paſſeroient à leurs deſcendans.

Armoiries envoyées au Roy de Congo.

Le Roy de Congo trouva tant d'avantage pour luy dans les avis que le Roy luy avoit donnez par ſes derniéres let-

ANS DE J. CHRIST. 1513.

tres qu'aprés les avoir communiquées à ſon Conſeil, il les fit traduire en ſa langue, & enſuite afficher dans les places publiques, pour en donner connoiſſance à ſes ſujets. Il ordonna pareillement que l'on préparaſt toutes choſes pour l'Ambaſſade qu'il devoit envoyer à Rome; il nomma douze Gentilshommes pour y accompagner Pierre, & choiſit douze autres jeunes enfans de bonne famille, que ſon Ambaſſadeur laiſſeroit à Liſbonne, où il devoit retourner avant que d'aller en Italie.

Départ du nouvel Ambaſſadeur pour Rome.

Alfonſe, qui ne s'étoit reglé que ſur le projet qu'Emanuel luy avoit fait donner pour cette Ambaſſade, ordonna à Pierre, de partir de Congo, & de retourner en Portugal, pour communiquer au Roy, les lettres de créance qu'Alfonſe écrivoit au Pape. Elles portoient entre-autres choſes, que Jean II. Roy de Portugal, & enſuite le Roy Emanuel ſon ſucceſſeur, avoient été les premiers Princes qui avoient hazardé d'envoyer des vaiſſeaux dans des païs auſſi éloignez de leurs Etats, & autant inconnus en Europe qu'étoit alors le Royaume de Congo; qu'ils y avoient fait connoiſtre le vray Dieu, & porté les lumiéres de l'Evangile, & du Chriſtianiſme; que le Roy Caramança ſon pere, que ſon oncle, ſes enfans, pluſieurs autres Seigneurs & luy, ſans compter un grand nombre de ſes ſujets, avoient été baptiſez & inſtruits dans la Religion Chrérienne, par les Miſſionnaires que les Rois de Portugal avoient envoyez à Congo; qu'ils l'avoient ſecouru, & de leurs conſeils dans le tems de ſon éxil de la Cour de Caramança ſon pere, & de leurs troupes, dans la guerre que Panſus ſon frere luy avoit ſuſcitée au tems de ſa proclamation; qu'Emanuel, non content de l'avoir établi ſur le trône de Congo, luy avoit encore demandé ſon fils Henry, pour le faire élever avec les Princes ſes enfans, & pour l'inſtruire de plus en plus dans la Religion Chrétienne, & dans les belles lettres; que le Roy de Portugal luy avoit écrit d'envoyer un Ambaſſadeur à Rome, puiſqu'il étoit au nombre des Monarques Chrétiens; qu'il avoit ſuivi ce conſeil avec beaucoup de ſoin, & qu'enfin, il eſperoit qu'à la recommandation d'un Roy ſi puiſſant, le

Motifs de la lettre du Roy de Congo au Pape.

Pape

Pape luy voudroit bien accorder ſa bienveillance & ſa protection dans les occaſions qui intereſſeroient, ou la Religion, ou ſon Royaume. ANS DE J. CHRIST. 1513.

Le Roy ſatisfait de voir ainſi ſon zéle recompenſé, donna agréablement les derniers ordres pour le départ de l'Ambaſſadeur. Auſſitoſt aprés l'arrivée de ce Miniſtre à Rome, le Pape & les Cardinaux le receurent avec une joye infinie, & regarderent l'établiſſement de la Religion Chrétienne en Etiopie, comme un coup du Ciel, & comme l'ouvrage de la piété des Rois de Portugal.

Incontinent aprés le départ de l'Ambaſſadeur de Congo, Emanuel jetta les yeux ſur Pierre de Menezés Seigneur d'Alcoutin, pour le faire Gouverneur de la ville de Ceuta, afin qu'il s'oppoſaſt aux entrepriſes que les Maures pourroient faire.

Menezés eſt fait Gouverneur de Ceuta.

Mais tandis que le Roy s'occupoit à prévoir les mauvais deſſeins des peuples d'Afrique, les Indiens, & particuliérement les habitans de Java, ſe mirent en état d'inquiéter les Malacans. Un Seigneur Maure nommé Pateonoux, avec qui Utimut s'étoit autrefois ligué dans la conſpiration contre Mamud, Roy de Malaca, ayant une flotte compoſée de trois cens voiles, ſe crût aſſez fort pour inſulter cette ville, pour la prendre, & pour en chaſſer les Portugais. Tout ſembloit favoriſer ce deſſein, Albuquerque étoit abſent, les Maures fourniſſoient à Pateonoux pluſieurs troupes, & pour ſurcroît de forces, ce Maure avoit ſoulevé les habitans des deux Iſles, appellées la Grande, & la Petite Java, ſituées dans l'Aſie, & voiſines de Ceilan, dont elles ne ſont ſéparées que par un petit bras de mer, connu ſous le nom du Détroit de la Sonde. Ce n'étoit pas ſans raiſon que Pateonoux avoit intereſſé ces Inſulaires dans la guerre qu'il projettoit, parce que ces peuples paſſent pour intrépides & belliqueux. Le métier qu'ils font de forger des armes, & de fondre des métaux, leur donne un caractére dur & inhumain, qui joint à leur air naturel, les rend affreux & redoutables; auſſi Pateonoux comptoit-il beaucoup ſur leur mine & ſur leur valeur.

Pateonoux Seigneur Maure, ſe prépare pour aller inſulter Malaca.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

Les choſes en cet état, Pateonoux ſortit du havre de Japare, ville dont il eſt Seigneur, & fit route vers Malaca. Tous les Inſulaires voiſins allarmez de l'approche d'un ſi puiſſant armement, ſans ſçavoir où il devoit tomber, ne ſe ſentoient pas le courage de ſe défendre s'ils étoient attaquez; mais ce que ces peuples n'oſoient faire, les Portugais l'entreprirent. Rodrigue Britto Gouverneur de Malaca, qui avoit appris cette nouvelle, envoya auſſitoſt l'Amiral Andrada, avec ſept bons vaiſſeaux de guerre, pour obſerver la route de la flotte ennemie. Comme elle avoit déja paſſé le Détroit de Saba, l'Amiral ne douta plus qu'elle ne vinſt aſſiéger Malaca; ce qui l'obligea d'y retourner en diligence pour en informer le Gouverneur.

Britto & Andrada, ſont ſur le point de ſe brouiller.

Britto, craignant d'eſtre ſurpris & meſme enfermé dans ſon port avec ce qui luy reſtoit de vaiſſeaux de guerre, délibera de ſe mettre à la voile. Ce fut alors qu'Andrada ſe plaignit de ce qu'il uſurpoit les fonctions de ſa charge d'Amiral, dont Albuquerque l'avoit reveſtu, il en parla d'une maniére ſi vive & ſi piquante, que pour peu que leur different euſt *continué*, *cela ſeul étoit plus capable de favoriſer* les projets des Maures, que toutes les forces que ces barbares avoient miſes ſur pied. Le riſque que les Portugais en euſſent couru, joint aux remontrances des Capitaines, & aux réfléxions de Britto, firent oublier à ce Gouverneur tout ce qu'Andrada luy avoit dit de déſobligeant, & comme il s'agiſſoit en cette occaſion de s'unir au lieu de ſe diviſer, ils ne firent plus qu'une meſme flotte compoſée de vingt-deux voiles, ſans compter les autres barques qui rangeoient la coſte ſous la conduite de Ninachet, pour eſtre en état de s'oppoſer à la deſcente que les ennemis pourroient faire. Andrada en qualité d'Amiral, commandoit les vaiſſeaux que le Vice-Roy luy avoit laiſſez pour croiſer les mers, & Britto comme Gouverneur, donnoit ſes ordres ſur les bâtimens qu'Albuquerque avoit deſtinez pour la défenſe de Malaca. A l'égard d'Arrias Pereira, Lieutenant de Roy dans cette ville, il eut ordre d'y demeurer pour défendre la Citadelle, en cas que les ennemis la vinſſent inſulter.

Sur ces entrefaites, les Maures qui ſe trouverent prés du port de Malaca, ſe mirent en devoir d'y entrer. Les Portugais voulurent les en empêcher, & voguerent à leur rencontre à deſſein de les combattre. Cette réſolution étoit hardie ; mais on reconnut dans la ſuite qu'elle étoit téméraire, car la flotte des Portugais ne paroiſſoit rien en comparaiſon de celle des ennemis, qui étoit de beaucoup ſupérieure. Les Portugais ſuivirent néanmoins leur deſſein, & firent meſme plus qu'ils n'avoient projetté. George Botel qui montoit un des meilleurs voiliers, & Pierre de Far qui commandoit une galére, inſulterent quelques vaiſſeaux ennemis. Il eſt vray que cette audace, ne ſervit qu'à leur faire connoiſtre qu'ils devoient mieux ménager leurs forces, & qu'il ne falloit les employer qu'à la défenſe de Malaca, ſans ſonger à prévenir des ennemis, qui étoient en trop grand nombre pour eſtre intimidez par des actions extraordinaires, quelque heureuſes qu'elles puſſent eſtre, ainſi ces deux Capitaines rejoignirent la flotte.

Ans de J. Christ. 1513.

Les Maures veulent inſulter Malaca.

La prompte retraite de ces deux Officiers donna lieu aux Maures d'approcher de la ville. Ils eſpéroient que les Malacans prendroient l'allarme ſur la prodigieuſe quantité de vaiſſeaux qui étoient preſts à entrer dans leur port, & que les marchands de Java, qui ſous prétexte du trafic étoient venus à Malaca, porteroient les peuples à favoriſer les Maures, & à chaſſer les Portugais. Dans cette eſpérance, ils vinrent moüiller vis-à-vis de Malaca. La nuit étant ſurvenuë, on la paſſa dans de continuelles eſcarmouches. Cependant Britto aſſembla les Officiers, & tint Conſeil de guerre, pour ſe déterminer, ou au combat en pleine mer, ou à la défenſe de Malaca & de la Citadelle. On y réſolut que le Gouverneur retourneroit dans la ville, pour la défendre ſuivant les ordres d'Albuquerque, & que l'Amiral ſe mettroit en état d'aller combattre les Barbares en pleine mer, afin que par là ils euſſent un combat à eſſuyer, & un ſiége à faire, avant qu'ils puſſent eſperer d'entrer dans Malaca.

Les ennemis profitent de la retraite de ces deux Capitaines.

La réſolution du Conſeil de guerre.

Cette réſolution étoit trop prudente pour ne la pas éxe-

ANS DE J. CHRIST. 1513.

cuter. Britto retourna dans la Citadelle, & Andrada demeura ſur mer. Comme les ennemis n'avoient pas fait durant cette nuit tout ce qu'ils auroient pû entreprendre, les Portugais ſe perſuaderent qu'il y avoit quelque changement dans leurs deſſeins, & de fait, il en étoit arrivé un aſſez conſidérable. Quelques Maures de Java, qui ſe trouverent alors à Malaca, en ſortirent, & allerent dire à Pateonoux, que s'il ſe liguoit avec le Roy de Bantam, dont les Etats ſont ſituez en Aſie dans l'Iſle de Java, & s'il en pouvoit tirer des troupes pour aller former le ſiége de Malaca, tandis que ce Géneral Maure combattroit la flotte des Portugais, ils l'aſſeuroient que ni la ville, ni la flotte, ne luy réſiſteroient pas long-tems.

Cet avis parût ſi bon à Pateonoux, que pour le ſuivre il ſortit du port, ne doutant pas qu'il n'y puſt rentrer aiſément quand il le voudroit. Andrada ſurpris de ce mouvement impréveu, fit mettre promptement à la voile, il donna vigoureuſement ſur l'arriéregarde de la flotte des ennemis, & fit un ſi grand feu ſur le reſte de leurs vaiſſeaux, que Pateonoux ne pouvant comprendre, comment un ſi petit nombre de bâtimens oſaſt donner la chaſſe à un armement auſſi formidable que le ſien, négligea d'abord de ſe défendre, & ſacrifia quelques-uns de ſes navires, pour attirer ceux des Portugais en pleine mer.

Les Portugais donnent ſur l'arriéregarde de la flotte ennemie.

Les Capitaines de Pateonoux qui ne pénetroient point dans ſa politique, crurent que cette eſpéce de retraite étoit une fuite & non pas une feinte, & prirent véritablement l'allarme. Les Portugais qui de leur part jugerent de la conſternation des Maures par leur peu de réſiſtance, continuérent à les canonner, jetterent des pots à feu qui embraſérent les bâtimens qu'ils ne purent joindre, & les coulerent à fond.

Ils mettent le feu dans quelques vaiſſeaux des Maures.

Le deſordre où étoit la flotte de Pateonoux, l'obligea de raſſembler ce qu'il pût de vaiſſeaux autour du ſien, & d'y faire entrer encore des ſoldats & des Matelots. Il ordonna en même tems que les autres navires ne formaſſent plus qu'une ligne, à deſſein d'enfermer les Portugais s'ils en trou-

voient l'occaſion, ou de le ſecourir s'il étoit trop preſſé. L'Amiral jugea par cette manœuvre, que les Maures cherchoient à ſe dédommager par un combat déciſif des pertes qu'ils avoient faites; mais les ennemis avoient pris ce parti un peu trop tard. Andrada, qui n'avoit pas encore perdu un ſeul homme, & qui voyoit la diſpoſition de leurs vaiſſeaux ſur une meſme ligne, l'ouvrit à coups de canon, & fit faire un ſi prodigieux feu ſur le bâtiment de Pateconoux, & ſur ceux qui l'environnoient, que chaque coup emportoit un grand nombre de gens, & cela par la faute du Général Maure, qui avoit trop fait paſſer de ſoldats ſur ſon bord, & en avoit trop dégarni les autres navires.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

Ils combattent leur flotte & la mettent en déſarroy.

Au reſte, il n'y eut aucun Officier Portugais, qui ne ſe ſignalaſt dans cette occaſion. Martin Guédo, & Jean Lopez d'Albim, furent les premiers qui accrocherent deux bâtimens Maures, & qui y mirent le feu. Andrada, qui ambitionnoit de combattre l'Amiral ennemi fit tout ce qu'il pût pour le joindre; mais il ne put éxecuter ſon deſſein, parce que Pateconoux avoit l'avantage du vent; de ſorte qu'il s'attacha au vaiſſeau de Temungan, l'un des plus conſidérables Capitaines de la flotte ennemie. La réſiſtance que l'on y fit, obligea François Mello d'aller ſeconder Andrada, qui ſeul ne ſuffiſoit point pour prendre ce vaiſſeau. Comme Mello le battit en prouë, l'équipage ſe partagea, & accourut du coſté de la nouvelle attaque. Cette diverſion fut heureuſe pour Andrada, qui ſauta dans ce vaiſſeau en meſme-tems que Mello y entra du coſté qu'il l'avoit attaqué. Temungan, ſe voyant aſſailli dans ſon bord, étoit ſur le point de ſe rendre, quand ſon neveu, qui commandoit auſſi un vaiſſeau, paſſa de ſon bord dans celuy d'Andrada, où il eſpéroit d'uſer de repréſailles; mais comme Temungan étoit fort preſſé, ſon neveu aima mieux l'aller ſecourir que de gagner l'Amiral Portugais, & de fait, ce jeune Capitaine repaſſa dans le navire de ſon oncle. Alors les ſoldats reprirent courage, & ſe défendirent mieux qu'ils n'avoient fait. Si ce renouvellement d'efforts retarda la priſe de ce vaiſſeau, ce ne fut que pour un tems, puis qu'enfin Andrada s'en rendit maî-

Andrada cherche à combattre Pateconoux.

Belle action d'un jeune Capitaine Maure.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

tre. Cependant George Botel s'empara du bâtiment de ce jeune Maure, qui s'étoit ſi glorieuſement diſtingué en défendant le bâtiment de Temungan.

La nuit ſépara les combattans, & le vent diſperſa les vaiſſeaux ennemis, qui relâcherent en differens ports. Cette tempeſte ſurvint fort heureuſement pour les Barbares, puiſque le vaiſſeau du Géneral Maure fut porté dans l'Iſle de Java, où il n'y avoit pas d'apparence de l'aller attaquer, & ainſi Andrada s'en retourna aprés avoir pris ou coulé à fond cinquante-neuf gros vaiſſeaux ennemis, ſans compter les flutes ni les brigantins, & aprés avoir tué ou fait priſonniers prés de huit mille hommes. A l'égard des Portugais, ils n'y perdirent que trente de leurs gens, mais ils eurent un grand nombre de bleſſez.

Cette action, qui n'avoit point encore eu d'éxemple dans les Indes, répandit de l'épouvante parmi ces peuples, & mit la ville de Malaca à couvert de l'inſulte des Maures. Les Malacans, qui depuis ce tems-là regardoient Andrada comme leur libérateur, luy décernerent les derniers honneurs. Enfin le bon état des affaires & l'affection des peuples le déterminerent à faire voile en l'Indouſtan, païs connu ſous le nom de l'Empire du Grand Mogol, qui comprend la plus grande partie de la terre-ferme de l'Inde.

Infidelité d'un Sarrazin.

Le départ de l'Amiral penſa cauſer plus de deſordre qu'on ne l'avoit préveu, par la perfidie d'un Sarrazin nommé Maxéliz, qui ſous prétexte de quelques affaires particuliéres étoit venu demeurer à Malaca. Cet homme s'étoit propoſé de ſe prévaloir de l'occaſion que luy donnoit l'abſence d'Andrada, pour livrer la Citadelle de Malaca à Mahomet, Roy de Bantam, avec qui il avoit entretenu des intelligences ſecrettes; mais comme il étoit difficile de venir à bout de cette entrepriſe, tant que Pierre Perſonne, Facteur du Roy de Portugal ſeroit à Malaca, Maxéliz conſpira contre la vie de ce Facteur, & ſous prétexte de luy communiquer quelques affaires, car ils étoient ſur le pied d'intimes amis, il l'aſſaſſina. Le coup que luy porta ce traître ne fut pas mortel, Pierre eut encore aſſez de connoiſſance & de

force pour ſe défendre, pour fermer la porte de la chambre, de crainte que les autres complices n'y entraſſent, & pour crier au ſecours. Les ſoldats qui étoient en ſentinelle auprés du lieu où cette action ſe paſſa, accoururent au bruit qu'ils entendirent, ils chargerent les Sarrazins & les Bantamois, qu'ils trouverent à la porte de la chambre du Facteur; ils l'enfoncerent & tuerent Maxéliz. Cette derniére action acheva d'écarter les ennemis & les mécontens, & réduiſit Mahomet à demander la paix, que l'on fit à des conditions trés-avantageuſes pour les Portugais, & dont ils joüirent pendant pluſieurs années.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

Mort de ce Sarrazin.

Paix faite avec le Roy de Bantam.

Cependant, Albuquerque qui avoit toûjours ſéjourné à Goa depuis ſon départ de Malaca, fit équiper une flotte compoſée de vingt gros vaiſſeaux & de prés de trois mille hommes d'équipage, tant Indiens que Portugais, pour aller conquérir Aden, l'une des plus belles villes de l'Arabie heureuſe. Cette ville eſt ſituée au pied d'une montagne, & ſur une langue de terre qui s'avance dans la mer, & qui forme une peninſule. Elle n'eſt pas ſeulement recommandable par le nombre & par la beauté de ſes édifices, mais auſſi par ſes fortifications, & ſur tout par la commodité de ſon port qui y attire des marchands Indiens, Africains, & Perſans. Les habitans d'Aden, avec qui tant de différentes nations ſont en commerce, ont un air de politeſſe aſſez rare dans des païs auſſi reculez qu'eſt le leur. Il y a de certains Nobles parmi eux qui ne font profeſſion que des armes, ce ſont eux que le Roy de ce païs employe quand il faut aller à quelque expédition, ou faire quelque coup de main. Comme un ſi grand deſſein pouvoit avoir de grandes ſuites, Albuquerque donna le gouvernement de Goa à Pierre Maſcaregnas, & nomma Rodrigue Pereira pour aller commander dans la Citadelle de Benaſtarim. Jean Machado qui étoit Amiral, eut la commiſſion de ranger ces coſtes, & de les garder pour éviter toutes ſortes de ſurpriſes.

Aden & ſa ſituation.

Maffée, Hiſt. des Indes, l. 3. Marmol, l. 10. chap. 18. Samſon. Duval.

Maſcaregnas eſt fait Gouverneur de Goa.

Quand le Vice-Roy eut pourveu à ce qui luy paroiſſoit de plus eſſentiel & de plus néceſſaire, il ſe mit à la mer. Le grand calme qu'il eut dans le commencement de ſa navi-

ANS DE J. CHRIST. 1513.

gation, l'obligea de relâcher dans le port de Socotora où il fit eau, de-là il fit voile vers Aden, & vint moüiller dans le port de cette ville. Elle étoit gouvernée par un Capitaine Abiſſin nommé Amirijan, que les Sarrazins contraignirent dés ſa jeuneſſe de renoncer au Chriſtianiſme pour ſe faire Mahometan. Ce Gouverneur voyant les Adenois, & les Capitaines des navires qui étoient dans le port, allarmez de l'arrivée de la flotte des Portugais, envoya demander au Vice-Roy, à quel deſſein il y étoit entré. Albuquerque luy fit ſçavoir qu'il n'y avoit abordé que pour ſe remettre bientoſt à la voile, & pour marcher à la rencontre du Sultan, qui avoit armé dans la mer d'Arabie à deſſein de déclarer la guerre aux Portugais; qu'il vouloit le prévenir, & s'emparer du Golfe, qui n'eſt éloigné d'Aden que d'environ ſoixante lieuës, & qu'il avoit formé la réſolution de l'aller forcer dans le havre de Suez, où il faiſoit conſtruire des vaiſſeaux & travailler à ſon armement. A l'égard de la ville d'Aden, il aſſeura le Gouverneur, que bien loin d'avoir de mauvaiſes intentions, il vouloit luy propoſer une alliance, à condition néanmoins, que les Adenois reconnoiſtroient le Roy de Portugal pour le leur.

Arrivée du Vice-Roy devant Aden.

Il propoſe une alliance au Gouverneur d'Aden, qu'il accepte.

Amirijan, qui préferoit la domination des Portugais à celle de ſon propre Prince, conſentit à cette propoſition, & leur envoya des vivres & des rafraîchiſſemens en attendant la concluſion de leur traité. Auſſitoſt qu'Albuquerque euſt receu cette réponſe, il fit ſçavoir aux Capitaines des navires, qui les avoient abandonnez pour ſe ſauver dans Aden, qu'ils pouvoient revenir ſur leurs bords, & qu'il engageoit ſa parole qu'on ne leur feroit aucune violence en leurs perſonne, ni aucun tort en leurs effets. Ces Officiers, loin de revenir ſur de telles aſſeurances, publierent, mais fauſſement, que les Portugais, ſous prétexte d'une alliance, avoient déja pillé leurs vaiſſeaux, & que les ſoldats & les matelots avoient été obligez de ſe retirer dans la ville, pour ne ſe point expoſer à l'inhumanité de ces nouveaux venus.

Le Gouverneur, à qui les Adenois avoient adreſſé leur remontrance & leurs plaintes, changea auſſitoſt de ſentiment

&

& de langage ; il écrivit à Albuquerque, luy reprocha ſa diſſimulation & ſon manque de foy, & le traita de perfide, puiſque ſous les apparences de la paix, il ne méditoit que les moyens de faire la guerre, & d'abuſer de la crédulité des nations chez qui il abordoit. ANS DE J. CHRIST. 1513.

Ce Gouverneur change de ſentiment.

Le Vice-Roy connut bien par là qu'Amirijan avoit été prévenu, & que les Adenois ne s'accommodoient pas des Portugais, aux conditions qui avoient été arreſtées. Albuquerque n'ayant donc point d'autre parti à prendre, que celuy d'aſſiéger & de canonner Aden, il le fit, mais avec trop de courage & trop d'ardeur. Les Portugais, qui à ſon éxemple cherchoient à ſe ſignaler, ſe diſputoient la gloire de monter à l'aſſaut, & de paroître des premiers ſur la bréche ; mais les échelles s'étant rompuës ſous eux, ils tomberent les uns ſur les autres. Alors les aſſiégez firent un ſi grand feu, que la plûpart de ceux qui s'étoient le plus avancez vers la bréche furent tuez ou bleſſez. Ce contretems obligea le Vice-Roy de retirer ſes troupes, qu'il luy étoit important de conſerver pour combattre le Sultan ; de maniere qu'il leva le ſiége & l'ancre de devant Aden, & aprés avoir brûlé trente vaiſſeaux Mahometans, qui étoient dans le port, il fit voile vers l'Iſle de Camara ſituée à l'embouchure de la mer rouge. Les rochers qu'on y trouve en grand nombre, & contre leſquels la plûpart de ſes vaiſſeaux toucherent, luy firent courir de grands riſques ; toutefois la flotte entra dans le port de Camara. Les Inſulaires qui crurent devoir prévenir par la fuite, la honte d'eſtre chaſſez ou pris, paſſerent dans le Continent ; mais Albuquerque avoit de plus grandes veuës que celles d'intimider des peuples peu aguerris, & d'ailleurs indifferens à eſtre ſubjuguez, & loin de faire attention à leur retraite, il fit eau, remit à la voile & continua ſa route. La tempeſte dont il fut ſurpris aux environs de la ville de Jude, ſituée ſur les frontiéres d'Arabie, l'obligea de relâcher dans le port de Camara, où il paſſa le reſte de l'hiver. Les Inſulaires qui y étoient revenus auſſitoſt que le Vice-Roy en étoit parti, ne ſe pouvant plus ſauver comme ils avoient déja fait, ſe croyoient

Le Vice-Roy fait canonner Aden.

Levée du ſiége d'Aden.

Arrivée de la flotte devant Camara.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

perdus; mais la nouvelle aſſeurance qu'il leur fit donner, qu'il n'en vouloit ni à leur liberté, ni à leurs vies, leur rendit un peu de tranquilité, & ces peuples qui s'étoient accoûtumez aux Portugais, les aimerent autant dans la ſuite, qu'ils les avoient craint dans les commencemens.

Quoique le ſéjour de l'Iſle de Camara ſoit aſſez agréable, & qu'elle abonde en vivres, en pâturages, & en bonnes eaux; cependant pluſieurs Portugais y moururent, ou devinrent ſi languiſſans, qu'Albuquerque ſe réſoluſt de remettre à la voile. Il paſſa dans l'Iſle de Meli, voiſine de Camara, & y jetta les fondemens d'un petit Fort, qu'il ſe propoſoit de faire bâtir en peu de tems; mais comme les ouvriers & les materiaux luy manquerent, il en differa le deſſein, & ſe contenta de faire arborer une Croix ſur le lieu le plus éminent de l'Iſle, que depuis on a nommée l'Iſle de Sainte Croix.

L'Iſle de ſainte Croix & ſa ſituation.

Albuquerque, impatient de ſortir de cette rade, où il ne faiſoit que ſe morfondre ſans voir aucune apparence de ſe dédommager de la peine & des frais de ſon voyage, ſe remit à la mer pour retourner aux Indes. La tempeſte dont il fut battu dans ſa route, le rejetta dans le port de la ville d'Aden, ſur laquelle il fit une ſeconde tentative, mais qui ne fut pas plus heureuſe que la premiére. Il la trouva ſi bien munie & ſi bien défenduë, qu'il en abandonna entiérement le deſſein; de ſorte qu'il reprit ſa route vers l'Orient, & vint moüiller dans le havre de Diu. Jaz, qui en étoit Gouverneur luy envoya des rafraîchiſſemens, quoique dans le fonds il ſoupçonnaſt toûjours Albuquerque, d'avoir quelque deſſein de s'emparer de cette place. La flotte y demeura néanmoins l'eſpace de ſix mois, ſans que Jaz ni aucun habitant euſſent lieu de ſe plaindre des Portugais.

Le Vice-Roy arrive devant Diu.

Ce Gouverneur déſabuſé par cette conduite, des mauvaiſes impreſſions qu'on luy avoit données du Vice-Roy, ſe lia d'amitié avec luy, & conſentit qu'il établiſt un Conſul à Diu, avant qu'il partiſt pour Chaül, où il alloit lever les tributs qui étoient deûs au Roy. De-là, Albuquerque

Le Gouverneur de cette place ſe défie du Vice-Roy, & dans la ſuite il ſe lie avec luy.

fit voile vers Goa, il prit dans ſa route ſix vaiſſeaux Mahometans, qu'il fit conduire dans le port de cette ville. Comme de ces ſix bâtimens, il y en avoit deux qui appartenoient au Roy de Calécut, le Vice-Roy les luy renvoya, bien que la Citadelle que l'on devoit bâtir, ſuivant les clauſes du dernier traité ne fuſt pas encore commencée, & cela par le peu d'éxactitude du Calécutain, à éxecuter ce qu'il promettoit. Il eſt vray que quelques Portugais, furent cauſe en partie de ce retardement, puiſque l'on ſceut dans la ſuite, qu'ils avoient parlé mal à propos des deſſeins d'Albuquerque, & qu'ils l'avoient fait paſſer pour un entreprenant, qui ruinoit leur nation, par le grand nombre de Citadelles qu'il faiſoit conſtruire dans les lieux où la flotte faiſoit deſcente.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

Sur ces entrefaites, Ferdinand Andrada, à ſon retour de Malaca, vint à Goa pour rendre compte au Vice-Roy de ce qui s'étoit paſſé dans la guerre contre Pateonoux. Jean de Souſa de Limice, arriva quelque-tems aprés dans le port de cette ville, où il n'amena que deux vaiſſeaux, de trois que le Roy luy avoit donnez à ſon départ de Liſbonne, l'un de ces bâtimens ayant fait naufrage dans ſa route. Criſnara, Roy de Narſingue, qui ſceut que le Vice-Roy étoit de retour à Goa, envoya un Ambaſſadeur pour luy demander que tous les chevaux qu'on y ameneroit pour eſtre vendus, luy fuſſent délivrez préferablement à tout autre, & ſur tout à Zamorin. Comme cette clauſe n'étoit point compriſe dans le traité faite avec le Narſingois, & que d'ailleurs, ç'auroit été violer la nouvelle alliance faite avec le Calécutain, Albuquerque témoigna à l'Ambaſſadeur de Criſnara, à qui il expoſa ces deux raiſons, qu'il ne pouvoit faire ce que ce Prince éxigeoit de luy.

Retour d'Andrada & de Souſa, à Goa.

Injuſte demande du Roy de Narſingue.

Ce fut dans ce tems que le Vice-Roy apprit la mort de Zamorin, & la proclamation de Naubeadarin, qui en qualité de ſon héritier étoit monté ſur le trône de Calécut. L'amitié que ce Prince avoit toûjours euë pour les Portugais, ſe fortifia par la confirmation du traité de paix fait avec ſon prédeceſſeur, & auſſitoſt aprés, ce nouveau Roy envoya

Mort de Zamorin.

Naubeadarin luy ſuccéde.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

un Ambaſſadeur à Emanuel, pour luy faire part de ſon avenement à la Couronne, & pour luy témoigner, qu'il ne pouvoit mieux commencer ſon régne, qu'en faiſant réprendre les travaux de la Citadelle, dont on n'avoit encore jetté que les fondemens. On travailla depuis ce tems-là avec tant de diligence à cet ouvrage, qu'il fuſt bientoſt achevé, & l'on y mit une garniſon pour réprimer l'inſolence & les mauvaiſes intentions des Sarrazins de Calécut.

Jalouſie des Rois de Cochin & de Cananor, bien fondée.

Mais ſi la grande intelligence de Naubeadarin avec les Portugais, accommodoit ſes affaires, elle ruinoit celles des Rois de Cochin, & de Cananor. Ces deux Princes, qui regardoient cette alliance avec jalouſie, ſe plaignirent à Albuquerque, du tort qu'elle leur feroit & à leurs ſujets, ſi elle étoit ſuivie d'une ouverture génerale pour le trafic à Calécut. Cette remontrance parut trop juſte au Vice-Roy pour n'y avoir pas égard; c'eſt pourquoy, à ſon paſſage par ces deux Royaumes, il donna les ordres néceſſaires pour la ſatisfaction de ces Princes, qu'il raſſeura auſſibien que les peuples, ſur la crainte où ils étoient de l'interruption du commerce.

Intrigue de Pereira, pour abandonner Goa aux Maures.

Tandis qu'Albuquerque ſe ſignaloit par des actions éclatantes de courage & d'équité, qua par là il s'attiroit la bienveillance, & l'admiration d'un grand nombre de nations étrangeres, Gaſpard Pereira ſon Secretaire, agiſſoit de concert avec les ennemis ſecrets du Vice-Roy, & tâchoit de ruiner ſa réputation. Ce perfide oſa meſme en écrire au Roy, & ſous prétexte de luy donner un avis utile pour ſes intereſts & pour ſa gloire, il luy inſinua de ne point garder la ville de Goa, pour la conſervation de laquelle il falloit mettre une ſi groſſe garniſon, qu'il étoit à craindre que cela n'intereſſaſt ſes autres conqueſtes dans les Indes; il ajouta, que la meilleure partie de ſes troupes étoit ordinairement employée à la défenſe de cette place contre les Barbares, & qu'il commençoit à devenir moins redoutable ſur les mers, que les autres nations croiſoient déja avec avantage. Le tour que Pereira avoit donné aux choſes contenuës dans ſes Mémoires, occupa beaucoup le

Roy, & partagea la Cour & le Conſeil ſur la réſolution que l'on devoit prendre. Comme les fréquentes déliberations conſommoient beaucoup de tems, le Roy envoya un ordre à Albuquerque d'aſſembler ſes Officiers, d'en prendre les avis, & de luy en envoyer le réſultat, afin qu'il le confirmaſt par ſes derniers ordres. ANS DE J. CHRIST. 1513.

Pereira, à qui Albuquerque avoit permis d'ouvrir les lettres qui luy venoient de la Cour, tant à cauſe de ſon caractére de Secretaire, qu'à cauſe de l'aveugle confiance qu'il avoit en luy, ouvrit & lut les lettres du Roy. Le crédit que ce traître s'étoit acquis parmi les Officiers, & l'eſtime qu'en faiſoit le Vice-Roy, luy firent eſpérer qu'il réüſſiroit dans ſes deſſeins, & dés lors il ſe flatta, que quand il auroit prévenu les Capitaines ſur ce qu'Albuquerque avoit à leur propoſer, il n'y en auroit pas un ſeul qui ne déferaſt à ſon opinion, ou qui oſaſt luy refuſer ſon ſuffrage. Cependant il en arriva tout autrement, le Mémoire que Pereira avoit adreſſé au Roy, & que le Roy renvoyoit à Albuquerque, ayant été lû & examiné, il n'y eut perſonne dans le Conſeil qui ne regardaſt l'abandon de Goa, comme injurieux aux Portugais, & qui ſans vouloir parler, ni de tant de ſang qu'on avoit répandu, ni des grandes dépenſes que l'on avoit faites pour s'en rendre maître, ne s'oppoſaſt formellement à ce deſſein; de ſorte que malgré les brigues de Pereira, il fut conclu d'une commune voix, que le Roy conſerveroit Goa le plus long-tems qu'il pourroit; ce qui depuis a tourné ſi heureuſement pour les Portugais, que cette ville eſt devenuë une des plus riches des Indes, & où il y a le plus de Chrétiens. *Effets d'une trop aveugle confiance.*

L'application que le Roy avoit à augmenter ſes conqueſtes dans les Indes, ne l'empêchoit pas d'ordonner qu'on diſpoſaſt toutes choſes pour aller mettre à la raiſon Zéjam, Souverain de Méquinez en Afrique. L'infidelité que ce Prince luy avoit faite en 1508. au ſujet de la conqueſte d'Azamor, détermina le Roy à envoyer en Afrique une flotte compoſée de quatre cens vaiſſeaux de differentes grandeurs, ſur leſquels il y avoit deux mille ſept cens chevaux, & prés de vingt mille hommes d'équipage. Emanuel en *Le Roy envoye une flotte en Afrique.*

ANS DE J. CHRIST. 1513.

donna le commandement à Jacques, Duc de Bragance, perſonnage d'une valeur & d'une prudence reconnuë, & nomma Jean de Menezés pour ſon Lieutenant géneral. Cette armée, quoique nombreuſe déja par elle-meſme, fut encore renforcée de trois mille fantaſſins & de cinq cens chevaux, que ce Duc leva à ſes dépens. La plûpart des grands Seigneurs de la Cour s'empreſſerent à faire cette campagne, le Roy leur en ayant accordé la permiſſion, ils partirent avec des équipages magnifiques. Jean Gonſalve de Gamare, Gouverneur de l'Iſle de Madére, à qui Emanuel permit auſſi d'aller joindre le Duc, luy mena encore vingt navires, avec deux cens chevaux & ſix cens fantaſſins.

Le Duc de Bragance eſt Général de cette flotte.

Emulation de pluſieurs grâds Seigneurs pour cette campagne.

Cette flotte, la plus grande & la plus brillante qu'on euſt jamais veû dans le port de Liſbonne, mit à la voile le dix-ſept d'Aouſt de cette année. Les premiers jours de la navigation furent trés-heureux ; mais le tems changea ſi conſidérablement à l'approche du Cap de S. Vincent, que le Duc ne le pûſt doubler. Cette néceſſité l'obligea de ranger la coſte d'Algarve, & de relâcher dans le port de Scombraria prés de Cartagene en Caſtille, pour y raſſembler ſes vaiſſeaux, que le vent avoit diſperſez. Enfin le tems paroiſſant plus favorable au Duc, il ſe remit à la mer, & arriva vers la fin du meſme mois ſur les coſtes d'Azamor ; mais il ne pût entrer dans le canal du fleuve qui traverſe la ville, parce que le vent luy fut entiérement contraire. Ce nouveau contre-tems luy fit prendre le parti de relâcher dans le port de Mazangan, diſtant d'Azamor d'environ une lieuë, il y débarqua ſes troupes, & fit tous les préparatifs néceſſaires pour aller bientoſt aſſiéger Azamor.

La flotte eſt battuë d'une tempeſte.

Le Duc relâche dans le port de Mazangan.

Les ennemis, qui n'ignoroient pas les deſſeins des Portugais, ſe diſpoſerent à bien défendre leur ville. Ils ſe prévaloient toûjours de leur ſuperiorité, & envoyoient continuellement des partis pour fatiguer les Portugais, & pour les rebuter s'il étoit poſſible, de l'entrepriſe qu'ils avoient formée d'aſſiéger Azamor. L'avantage que les Maures avoient remporté juſque-là ſur les Portugais, dans ces differentes occaſions, avoit déterminé ces Infidelles à donner

bataille avant que les Chrétiens euſſent entiérement formé leur camp ; mais le bon ordre qu'ils reconnurent parmi eux leur fit changer de deſſein. Quoique les Maures euſſent détaché cinq mille chevaux & ſept mille fantaſſins pour faire une ſortie, ils ſe contenterent de paroître, & ſe retirerent enſuite dans Azamor, d'où l'on fit ſortir les bouches inutiles, & où l'on ne garda que ceux qui étoient en âge, & en état de porter les armes.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

Les Maures au lieu de ſe diſpoſer à une bataille, ſe tiennent ſur la défenſive.

Mais avant que d'entrer dans le détail d'un ſiége auſſi fameux que fut celuy-cy, je croy devoir donner une idée de la ſituation & de l'importance d'Azamor. Cette ville eſt ſituée ſur le bord du fleuve *Omirabith* ou *Aſama*, & dans une province d'Afrique, que l'on nomme Duécala. Il y avoit en ce tems-là plus de cinq mille maiſons dans l'enceinte de cette ville, qui étoit partagée en quatre quartiers ; chaque quartier avoit un Gouverneur établi pour y entretenir la police, & la diſcipline parmi les peuples. Ces Gouverneurs rendoient compte de tems en tems de leur adminiſtration, au Souverain qui les avoit établis. L'air aiſé & meſme magnifique, qu'on remarquoit dans le genre de vie que menoient les Azamoriens, les faiſoit paſſer pour des gens fort riches ; mais ſi ceux de la ville vivoient dans l'oiſiveté & dans la molleſſe, les Arabes qui habitoient les campagnes des environs, étoient élevez dans une grande frugalité & dans l'exercice de la chaſſe & des armes. Ces Arabes portent de différens noms, quoi-qu'ils ſoient de meſme nation, & ne reſpirent que la guerre & les occaſions de répandre le ſang. Ils choiſiſſent les plus déterminez pour en compoſer leurs troupes, ainſi qu'il arriva en cette occaſion, puiſque celles qu'on introduiſit dans Azamor, avoient été levées parmi ces peuples. On les diſtingue encore aujourd'huy par les noms de Maures de Xerquie, de Dabide, & de Garabie, qui ſont les trois cantons du Duécala.

Azamor & ſa ſituation.

Ptolomée. Strabon. Duval. Sanſon. Baudrand.

Différence des Maures dans le Duécala.

Le Duc, que la barbarie, ni la prétenduë valeur de ces Arabes n'étonnerent pas, forma le ſiége d'Azamor, & l'attaqua par terre & par mer. Pierre Alfonſe Aquilaire, pour lors Amiral, entra dans le Canal du fleuve, avec des galé-

Le Duc aſſiége Azamor par terre & par mer.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

res & d'autres bâtimens legers. Les Maures, qui de leur coſté vouloient brûler les vaiſſeaux Portugais, avant qu'ils puſſent approcher d'Azamor, avoient fait conduire de grandes piéces de bois ſur le bord de la riviére. Ils les avoient frottées d'un artifice gras & ſubtil, qui brûloit meſme dans l'eau, & les avoient jettées dans le fleuve, à deſſein de mettre le feu aux bâtimens Portugais, pour peu que ces machines flottantes en puſſent approcher.

Feux d'artifice de l'invention des Maures.

Les ennemis ne pouvant cacher aux Portugais leurs préparatifs pour cette éxecution, le Duc les découvrit aiſément, & afin d'empêcher que les Maures n'en tiraſſent tout l'avantage qu'ils s'étoient promis, il ordonna à Garſie Mello, & à Aquilaire d'aller forcer ceux qui gardoient ces machines. Pendant que ces deux Capitaines facilitoient aux Portugais, les moyens de faire deſcente, Menezés, & François Pedroſa, qui marchoient à la teſte de l'infanterie, furent chargez par les Barbares. Cette affaire auroit eu une funeſte ſuite, ſi le Duc, le Comte de Borbe, & Gaſpard Vaſquio, ne fuſſent ſurvenus avec de la Cavalerie, & s'ils n'euſſent ſoutenu l'infanterie qui étoit ſur le point de plier ſous la multitude des ennemis. Les Maures qui ſe virent arrétez par ce ſecours, rédoublerent leurs efforts pour rompre les premiers rangs des Portugais, comme ces efforts étoient extrémes de la part des Barbares, il fallut que les Portugais en fiſſent preſque d'incroyables pour les repouſſer, & pour leur tuer un auſſi grand nombre de gens qu'il en reſta ſur le champ de bataille. Cidaco, l'un de leurs Géneraux y perdit la vie. La mort de cet homme, en qui les Azamoriens avoient le plus de confiance, cauſa un ſi grand découragement parmi eux, que les Portugais s'en apperceurent bientoſt. Ce fut à cette occaſion qu'ils pouſſerent leurs travaux juſqu'au pied des murailles d'Azamor.

Ils chargent l'infanterie des Portugais.

Mort d'un Géneral Maure.

Mais pour profiter de cet avantage, il falloit faire deſcendre de nouvelles troupes, qui ſoutinſſent celles qui avoient frayé un ſi beau chemin, & c'eſt à quoy le Duc travailla durant la nuit. Les frégates s'approcherent du lieu où étoit l'infanterie, on débarqua du canon, & l'on dreſſa une batterie

batterie pour ruiner les murailles de la ville, & pour monter bruſquement à l'aſſaut. Ce deſſein fut éxecuté avec une vigueur inconcevable. L'artillerie n'avoit jamais été mieux ſervie, & les troupes qui combattoient ſous les ordres de Loüis de Menezés, de George Baretto, & de Jean de Sylvés, ſe ſignalerent à l'envi, & avec un grand ſuccés; de maniére que les aſſiégeans chaſſerent les ennemis de leurs poſtes, & ſe rendirent maîtres des déhors d'Azamor. ANS DE J. CHRIST. 1513.

On dreſſe une batterie.

Cide Manzor, Gouverneur de cette ville, loin de s'allarmer du péril imminent où il voyoit les choſes, uſa de ſa prudence & de ſa fermeté. Il raſſembla les troupes que la crainte avoit diſperſées dans Azamor, ſe retrancha dans les quartiers où il eſpéroit de ſe mieux défendre, anima ſes gens par ſes diſcours & par ſon éxemple, & fit en cette occaſion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine. Comme il étoit preſque impoſſible que Cide Manzor puſt ſauver cette ville, & qu'il ne ſuccombaſt à la fin au milieu des dangers où il s'expoſoit ſi indifféremment, ce Gouverneur fut tué d'un coup de mouſquet. Auſſitoſt que les Maures s'en furent apperceus, ils jetterent leurs armes pour ſe ſauver avec moins d'embarras, & ne témoignerent pas moins d'empreſſement pour ſortir de la ville, qu'ils avoient montré de courage pour en défendre l'entrée aux Portugais. Le Duc y entra triomphant, le meſme jour qu'il l'avoit aſſiégée, & trouva une grande quantité de munitions de guerre & de bouche, mais beaucoup moins d'argent & de richeſſes, qu'il ne ſe l'étoit perſuadé.

Vigoureuſe réſiſtance du Gouverneur d'Azamor.

Mort de ce Gouverneur.

La réduction d'Azamor fut ſuivie de la priſe de Tita & d'Almedine, deux petites villes peu éloignées d'Azamor. Le Duc donna le gouvernement d'Almedine à Jabentafuf, Ferdinand Ataïde y mena des troupes en garniſon, il fit publier, que les habitans qui avoient mieux aimé abandonner l'une & l'autre ville, que de s'expoſer à eſtre aſſiégez ou chaſſez, y pouvoient revenir, & qu'on ne leur feroit aucune violence, pourveû qu'ils ſe ſoumiſſent au Roy de Portugal, & qu'ils luy payaſſent tribut, à quoy ils conſentirent.

Priſe de Tite & d'Almedine.

ANS DE J. CHRIST. 1313.

Le Roy, à qui le Duc avoit écrit, touchant la proſpérité de ſes armes en Afrique, en reſſentit une joye ſi vive, qu'il ordonna qu'en actions de graces, on en fiſt des priéres publiques dans tout ſon Royaume. Comme la Religion avoit beaucoup de part à cette nouvelle conqueſte, il la fit ſçavoir au Pape Leon X. Ce Pontife en voulut rendre de particuliéres graces au Ciel, par une Meſſe ſolemnelle qu'il célebra dans l'Egliſe de S. Pierre de Rome, & par un diſcours éloquent qu'il fit prononcer le meſme jour à l'honneur d'Emanuel, comme étant le ſeul Prince, qui ſignaloit ſa piété & ſon zéle contre les ennemis du nom de Dieu, & de la Religion Chrétienne, tandis que la plûpart des Rois de l'Europe ſe faiſoient une cruelle guerre.

Réjoüiſſances de la priſe d'Azamor.

Quand les Azamoriens ſe virent réduits ſous la domination d'un nouveau Maître, ils députerent les principaux d'entre-eux pour propoſer au Duc la conqueſte du Royaume de Maroc. Ces ſortes d'entrepriſes ne ſe pouvant faire ſans avoir une entiére connoiſſance des lieux où l'on doit aller, & des gens à qui l'on doit avoir affaire, les députez prévinrent le Duc là-deſſus, & luy repréſenterent, que le Roy de Maroc n'avoit point de places aſſez fortes pour ſoutenir un ſiége, ni de troupes aſſez bien diſciplinées pour les défendre, ou pour les ſecourir. De plus, ils l'aſſeurerent que perſonne ne luy diſputeroit l'entrée de cet Etat; que les Rois des environs n'étoient point aſſez unis pour s'entre-ſecourir, ni aſſez riches pour entretenir une armée; qu'il n'y avoit ni ligue à craindre, ni ennemis à redouter; que ſi le Duc vouloit ſacrifier quelque argent, & promettre une paye reglée aux Maures, qui ne conſultent que leur intereſt & leur profit, de quelque façon qu'ils le puiſſent faire, il pouvoit s'aſſeurer que ces peuples ſeconderoient ſes intentions, & qu'ils le ſerviroient meſme contre leur propre Souverain. Ces Députez ajoûterent, que tout concouroit au ſuccés de cette entrepriſe; que la beauté de la ſaiſon; que les fruits qui étoient ſur la terre; que les fourrages, les grains, & les beſtiaux qu'il trouveroit dans les habitations, & qu'enfin tout ſembloit l'inviter également à faire cette

On propoſe au Duc la conqueſte du Royaume de Maroc.

campagne. Comme ſi ces ouvertures n'euſſent pas ſuffi pour y déterminer le Duc, le Pere jean de Chiave Cordelier, qui depuis fut Eveſque de Viſéo, & qui en ce tems-là preſchoit dans l'Egliſe d'Azamor, l'en ſollicita vivement. Le Duc, qui ne vouloit point excéder les ordres que le Roy luy avoit donnez à ſon départ de Liſbonne, d'aller aſſiéger la ville d'Azamor & de la prendre, ſe contenta de les avoir éxecutez, & au lieu de marcher à de nouvelles conqueſtes, en compromettant peut-eſtre mal à propos, & la gloire du Roy & les troupes qu'il luy avoit confiées, il ſe déchargea du commandement de l'armée ſur François de Portugal, laiſſa dans Azamor, Jean de Menezés & Rodrigue Baretto, l'un pour garder la ville, & l'autre pour tenir en reſpect les peuples des environs, & ſe diſpoſa à retourner en Portugal. Ce Seigneur qui apprit à ſon arrivée dans la ville d'Albufeira en Algarve, que la Cour étoit à Almérin, s'y rendit en diligence, le Roy le receut comme un homme en qui le mérite perſonel ſoutenoit bien l'éclat de ſa naiſſance & celuy de ſon rang.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

Le Duc ne veut pas écouter cette propoſition.

Retour de ce Duc en Portugal.

Dés le meſme jour que le Duc fut parti d'Azamor, Ataïde, aprés avoir mandé à Menezés, que les Maures de Xerquie s'étoient attroupez, & qu'ils battoient la campagne, ſortit avec douze cens chevaux, & mille fantaſſins pour empêcher les dégaſts que ces Barbares faiſoient dans les lieux par où ils paſſoient. Il alla forcer les retranchemens qu'ils avoient faits aux environs d'un village appellé Bencafiz ; il y entra l'épée à la main, tua une partie des habitans, en fit précipiter un grand nombre dans la riviére qui paſſe dans Azamor, pilla & brûla Bencafiz. Il deſcendit enſuite dans le bourg de Tafuf, où n'ayant trouvé perſonne, il ſuivit un chemin plus battu que les autres, par où il ne douta pas que les Maures ne fuſſent paſſez, & de fait il les atteignit, & les attaqua dans le tems qu'ils ſe diſpoſoient à traverſer une riviére au bord de laquelle une partie de leurs troupes faiſoit alte. Les autres Maures, qui avoient déja fait ce trajet, n'oſerent revenir pour défendre leurs compatriotes, ils ſe contenterent d'eſtre témoins de leur défaite, &

Exploits d'Ataïde.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

s'eſtimerent fort heureux de n'avoir point eu de part à ce deſavantage. Quand les Portugais ſe virent maîtres de ces deux villages, ils en tirerent les beſtiaux & les proviſions, & les menerent dans Azamor.

Ataïde, à ſon retour à Safi, trouva la garniſon en bon état, & ſe diſpoſa à marcher vers la ville de Tedneſt, ſituée dans le plus bel endroit de Héa, qui eſt une des provinces de Barbarie. Les belles maiſons, les grands jardins, & le nombre des fontaines, ſont les principaux agrémens de Tedneſt. C'étoit en ce lieu plein de délices, que le Xérif venoit goûter tranquillement & à loiſir, les douceurs du repos & de la paix, les peuples y accouroient en foule, & venoient en pélerinage dans une Moſquée qui étoit en grande véneration parmi eux. Ataïde que l'on avoit informé de tout ce que les Maures faiſoient dans un ſéjour ſi charmant, projetta d'y ſurprendre le Xérif. Comme ce concours de peuples pouvoit augmenter les troupes du Xérif, en cas qu'il en euſt beſoin, Ataïde écrivit à Menezés de luy envoyer du ſecours pour une expédition importante qu'il prémeditoit, & pour laquelle il ne pouvoit prendre des meſures trop juſtes; mais la grande diſtance qu'il y a d'Azamor à Safi, ne permettant pas à Ataïde d'attendre, que le ſecours qu'il avoit demandé à Menezés fuſt arrivé, il ſe mit en campagne avec quatre cens chevaux ſeulement. Jabentafuf l'accompagna, & luy mena deux mille chevaux & ſept cens fantaſſins, dont Ataïde renforça ſon armée, & en cet état il continua ſa marche ſans que les Maures l'euſſent découvert, ni qu'ils ſe fuſſent mis en devoir de s'oppoſer à ſon paſſage. Le Xérif, qui n'en fut informé que quand Ataïde fut arrivé proche de Tedneſt, ſortit de cette ville à la teſte de quatre mille chevaux, réſolu d'en venir à un combat pour peu que l'occaſion luy paruſt favorable; mais Jabentafuf, que l'on avoit mis à l'avantgarde des Portugais, ne luy donna pas le tems de mettre ſes troupes en bataille, & quoi-qu'il fuſt inférieur en nombre, il ne laiſſa pas de les charger bruſquement. Ce Capitaine donna teſte baiſſée dans leurs premiers rangs, tua tout ce qui s'oppoſa à luy,

Ataïde va ſurprendre le Xérif.

Défaite des troupes du Xérif.

pourſuivit ceux qui plierent, diſſipa le reſte des ennemis, & les tailla en piéces. Ataïde entra pour lors dans Tedneſt, il y trouva plus de vingt mille bœufs ou moutons, ſans compter trois mille chameaux, & une grande quantité de chevaux, les magazins étoient remplis de fourrages à proportion. Enfin les Portugais convinrent, que depuis le commencement de la guerre contre les Maures, ils n'avoient pas fait un butin ſi conſidérable.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

Sur ces entrefaites, Menezés partit d'Azamor, avec un ſecours de douze cens chevaux & de mille hommes de pied. A ſon arrivée à Safi, il y apprit qu'Ataïde s'étoit rendu maître de Tedneſt, ce qui le détermina à marcher vers la ville de Chiquier, à deſſein de s'en emparer, & de paſſer de là dans le Royaume de Maroc, qui n'en eſt éloigné que d'environ vingt lieuës. Pour réüſſir dans une entrepriſe de cette importance, il falloit raſſembler toutes les troupes des Portugais, que l'on avoit cantonnées, & miſes en garniſon dans la plûpart des villes de la province de Héa. Dans cette veuë, il en écrivit à Ataïde, & le ſollicita de ſe joindre à luy pour cette expédition ; mais Ataïde, qui ne pouvoit faire ce que Menezés luy demandoit, à cauſe de quelques traitez d'alliance qu'il vouloit conclurre avec des Seigneurs Maures, avant que de ſortir de Tedneſt, témoigna à Menezés par la réponſe qu'il luy fit, qu'il étoit à propos de différer leur voyage de Maroc, & de ſe diſpoſer plus à loiſir d'en faire la conqueſte, pour laquelle il étoit néceſſaire d'avoir ſur pied de plus nombreuſes forces, que celles qu'ils avoient amenées avec eux. Sur la réponſe d'Ataïde, Menezés partit de Chiquier dont il s'étoit rendu maître, & s'en alla à Tedneſt, ou Alfonſe Norogna, gendre d'Ataïde, arriva bientoſt aprés avec une troupe de huit cens chevaux Maures. Ce petit renfort donna lieu à Menezés, de parler une ſeconde fois de l'entrepriſe de Maroc ; mais Ataïde s'y oppoſa toûjours, & luy éxagera encore plus en détail, le riſque où ils expoſeroient, & la gloire du Roy, & les troupes qu'il leur avoit confiées en les menant à la conqueſte d'un Royaume ſi éloigné, & pour la défenſe duquel les

Menezés ſe propoſe de paſſer dans le Royaume de Maroc.

Il veut y engager Ataïde, qui s'y oppoſe.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

peuples n'épargneroient rien pour repouſſer ceux qui viendroient les inſulter. Ce furent là les prétextes les plus ſpécieux, dont Ataïde ſe ſervit pour ne pas ſeconder les intentions de Menezés. On raiſonna de différentes maniéres ſur ce refus. La plûpart des Officiers ſe perſuaderent qu'Ataïde, plus jaloux de la gloire que Menezés auroit acquiſe dans cet exploit, que zelé pour la conſervation des troupes, ne voulut pas conſentir aux propoſitions de Menezés.

Motifs du refus d'Ataïde.

Les partiſans de Menezés, luy apprirent le partage où les Officiers étoient, touchant la guerre qu'il projettoit d'aller porter dans le Royaume de Maroc. Ce partage d'opinions luy donna une nouvelle émulation, & tout occupé de ſon deſſein, & de la gloire qu'il en eſpéroit de recueillir, il partit de Tedneſt, & tourna ſes pas du coſté de Maroc. Ce fut alors que Menezés connut par luy-meſme, qu'Ataïde s'étoit oppoſé avec juſtice à l'éxecution d'une entrepriſe auſſi vague qu'étoit la ſienne; mais ce que Menezés manqua du coſté de Maroc, il ſe mit en état de le réparer, en s'oppoſant au deſſein que Mahomet Roy de Fez, & Nazor Roy de Méquinez, avoient formé d'aller mettre le ſiége devant Azamor. Comme il craignoit de n'avoir pas aſſez de monde pour réſiſter à ces deux Princes, il envoya demander des troupes à Ataïde & à Jabentafuf. Ces précautions furent néanmoins inutiles, puiſque Menezés ne trouva perſonne qui luy diſputa le paſſage, ni qui l'empêcha de retourner à Azamor. Pour lors il ſceut plus particuliérement, que Nazor avoit ſeulement envoyé deux de ſes Colonels, pour mettre leurs regimens en garniſon dans les principales villes de la province de Duécala; que Mahomet ſe devoit bientoſt joindre à Nazor, & qu'auſſitoſt que ces Princes auroient réüni leurs troupes pour n'en faire plus qu'un corps d'armée, ils viendroient aſſiéger Azamor.

Menezés ne réüſſit pas dans ſon deſſein

Cet avis étant plus vraiſemblable que n'étoit celuy qu'on avoit donné à Menezés, ce Capitaine ſe détermina à prévenir les ennemis avant la jonction de leurs troupes, & manda à Ataïde le projet qu'il avoit fait d'aller inſulter la ville de Balbe, où ces deux Colonels Maures avoient mené leurs

regimens. Ataïde, preſſé par Menezés de le venir trouver, partit de Tedneſt incontinent aprés avoir conſommé les traitez d'alliance qui l'y retenoient. Il étoit accompagné de Jabentafuf, & menoit quinze cens chevaux, qui joints à ceux que Menezés avoit ſur pied, compoſerent un petit corps de trois mille cinq cens hommes.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

Jonction d'Ataïde & de Menezés, pour attaquer la ville de Balbe.

Ces trois Officiers délibererent ſur la maniére d'attaquer Balbe, & ſur la diſpoſition qu'ils feroient de leurs troupes. Ils partagerent leur cavalerie en cinq eſcadrons, & leur infanterie en autant de bataillons. Menezés devoit eſtre à la teſte du premier eſcadron, & Jean Rodrigue à la teſte du ſecond, Jean Gonſalve de Camare, qui avoit le commandement du troiſiéme, étoit accompagné d'Alvarez Carvail, & de Jean Sylvés, pour le ſoutenir en cas de beſoin, Ataïde & Alfonſe Norogna, menoient le quatriéme, & Jabentafuf le dernier. Pierre Moral & Jean Rodrigue, commandoient l'infanterie ſuivie des bagages, & de quelques piéces de campagne. Telle étoit la diſpoſition des Portugais, quand ils arriverent aux environs de Balbe; Menezés obſerva le terrein, & forma ſon camp dans le lieu le plus avantageux de la plaine.

Diſpoſition des troupes Portugaiſes,

Les ennemis au contraire, s'étoient poſtez au pied d'une montagne, & avoient mis derriére eux le torrent qui ſépare la plaine d'avec cette montagne; de crainte qu'on ne s'en emparaſt, parce qu'elle commandoit entiérement leur camp. L'armée des Maures étoit compoſée de quatre cens chevaux & d'une nombreuſe infanterie, qu'ils avoient partagée en quatre corps; les arbaleſtiers & les arquebuſiers formoient le premier corps, & comme les Maures eſpéroient que cette troupe ſuffiroit pour renverſer l'eſcadron de Menezés, inférieur & oppoſé, ils y avoient mis leurs meilleurs ſoldats. Les armées étant en préſence, & preſtes à en venir aux mains, Menezés fit ſonner la charge, & donna avec tant de valeur & d'impétuoſité dans les premiers rangs des ennemis, que d'abord il renverſa les arbaleſtiers; il chargea enſuite la cavalerie qui les ſoutenoit, & la pouſſa juſqu'au torrent. Ataïde, qui au commencement de l'action devoit

Et celle des Maures.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

avoir un eſcadron ennemi à combattre, n'ayant plus qu'un bataillon de Maures à vaincre, parce que cet eſcadron avoit été envoyé au ſecours des arbaleſtiers, tomba ſur cette infanterie, & en fit un horrible carnage. Les Maures battus de toutes parts prirent la fuite, & ſe jetterent dans le torrent, leur infanterie le traverſa aiſément; mais leur cavalerie ne pouvant y entrer à cauſe de l'élevation eſcarpée du rivage, fut taillée en piéces.

Défaite des ennemis.

Cet obſtacle n'en fut pas un néanmoins pour les Portugais, ils franchirent les pas les plus difficiles, & pourſuivirent les fuyars avec tant d'ardeur, que Garſie de Menezés, commandé par Menezés ſon parent pour les faire revenir, fut contraint de reſter avec eux. La meſme ardeur emporta un jeune Seigneur Portugais nommé Arias Tello, qui n'écoutant en cette occaſion que ſon courage, pouſſa les Maures juſque dans la ville de Fez. Garſie, qui ſe fit un devoir de ne pas abandonner des gens qu'une valeur, quoy qu'indiſcrette, faiſoit aller plus loin qu'il ne falloit, détacha quelque infanterie pour les ſoutenir, en cas qu'ils donnaſſent dans quelque embuſcade, ou que les Maures vinſſent à ſe rallier. Ataïde, au lieu d'avoir les meſmes conſidérations, ſe contenta de ménager ſes gens pour oppoſer aux Maures, & les attendit de pied ferme ſur le bord du torrent où Jabentafuf le vint joindre, parce que la plus grande partie de ſon monde l'avoit abandonné pour aller piller le camp ennemi.

Genereuſe, mais témeraire action des Portugais.

Lorſque les Maures ne ſe virent pourſuivis que par une poignée de jeunes gens, ils firent volteface, & les chargerent ſi rudement qu'Arias Tello y demeura avec la plûpart de ceux qui l'avoient voulu ſuivre. Garſie à qui les ennemis tuerent cinquante hommes, & en bleſſerent plus de cent, fut contraint de repaſſer le torrent. Bien que cette derniére action euſt coûté preſque autant de monde aux Portugais, que le combat géneral, toutefois ils perdirent infiniment moins de gens que les Maures, à qui l'on tua deux mille ſix cens hommes, ſans compter un grand nombre d'Officiers, parmi leſquels on trouva un des Lieutenans

géneraux

généraux de Mahomet. Le nombre de leurs blesſez monta à prés de quatre mille, & celuy des priſonniers à deux cens quatre-vingts. ANS DE J. CHRIST. 1514.

Mahomet, Roy de Fez, & Nazor, Roy de Méquinez, étoient en marche chacun de leur coſté pour joindre leurs armées, & pour eſtre preſens au ſiége d'Azamor, quand ils apprirent la défaite de leurs troupes. A cette nouvelle ils tournerent leurs pas vers Almedine, & firent de grands dégaſts dans les environs de cette ville. Jabentafuf, qui en étoit Gouverneur, prévoyant qu'il n'auroit pas aſſez de monde pour réſiſter aux ennemis, fit jetter dans les puits des charognes pour en corrompre l'eau, les fit combler, & ſe retira dans Saſi, avec ceux qui voulurent le ſuivre. Cependant les Maures entrerent dans Almedine, & paſſerent au fil de l'épée tout ce qu'ils y trouverent de gens.

Les Rois de Fez & de Méquinez en veulent à Almedine.

Ils y entrent & font des hoſtilitez.

Nazor, chagrin d'avoir trouvé les puits ruinez, & dans un état irréparable, ſe mit en campagne, pourſuivit Jabentafuf, & l'attira dans un combat, cette affaire fut vive & ſanglante. Les Maures, plus animez par leur fureur naturelle que par leur courage, donnerent ſi vigoureuſement ſur les troupes de Jabentafuf, qu'à peine put-il ſoutenir leur premiére impetuoſité. Comme ce Capitaine avoit toûjours remarqué que les premiers coups ne décident pas d'une action, il eſſuya le premier feu des Maures ; mais quand il s'apperceut, que l'ardeur des ennemis commençoit à ſe rallentir, il ſe mit en devoir de les charger à ſon tour. La réflexion qu'il fit ſur le peu de gens qui luy reſtoient pour recommencer le combat, le détermina à ſe battre ſeulement en retraite, & meſme à abandonner les mille chameaux qu'il avoit gagnez dans ſon dernier butin.

Nazor, & Jabentafuf en viennent à une action.

Prudente retraite de Jabentafuf.

Cependant on manquoit d'eau dans l'armée de Nazor, & l'on ne pouvoit remédier à cette diſette qu'en faiſant de nouveaux puits, ce qui demandoit beaucoup de tems & de dépenſe, ce n'étoit pas là néanmoins le plus grand embarras où ſe trouvoit le Roy de Méquinez. Les Maures de Xerquie s'étoient ſoulevez contre luy, & attribuoient à ſon peu de courage le peu de ſuccés de ſes armes. Ils diſoient

Murmure des Maures, contre le Roy de Méquinez.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

hautement, puiſqu'il n'y avoit aucune apparence de rentrer dans Safi, & dans Azamor, qu'il falloit abandonner ſon parti, & ſe ranger du coſté d'Emanuel. Comme ces peuples avoient déja abuſé par leur perfidie de la bonne foy des Portugais, & qu'ils craignoient dans cette conjoncture de n'en eſtre point écoutez, à moins qu'ils ne leur rendiſſent quelque ſervice trés-conſidérable, ils ſe déterminerent à faire la guerre à Nazor, ſans la luy avoir déclarée. Ils firent main baſſe ſur une partie de ſes troupes, obligerent l'autre d'abandonner le camp prés de Taxarote ville d'Afrique, réduiſirent ce Prince à ſe retirer dans les montagnes, & delà dans ſon Royaume, luy prirent huit cens chevaux, & emmenerent plus de mille de ſes ſoldats qu'ils firent eſclaves.

Ils font main baſſe ſur les troupes de ce Prince.

Durant cette guerre parmi les Maures de Xerquie, Jean de Menezés, Gouverneur d'Azamor, mourut dans cette ville, il fut beaucoup regretté d'Emanuel, des Officiers, des ſoldats & des Azamoriens. Pierre de Souſa fut pourvû de ce gouvernement, & Rodrigue Baretto retourna en Portugal.

Mort de Jean de Menezés.

Pierre de Souſa eſt fait Gouverneur d'Azamor.

Mais ſi Emanuel avoit perdu un grand Capitaine en la perſonne de Jean de Menezés, il en recouvra un autre du meſme nom & de la meſme valeur, en Pierre de Menezés Seigneur d'Alcoutin. Les marques que ce Seigneur en avoit données en pluſieurs rencontres, luy avoient déja merité les bonnes graces du Roy, & ce qu'il fit contre les troupes du Roy de Fez, augmenta encore la réputation qu'il s'étoit acquiſe. Menezés ayant donc ſceu, que ce Prince avoit mis deux armées ſur pied, l'une ſur terre, & l'autre ſur mer; qu'il en avoit donné le commandement à ſes deux freres, & qu'ils devoient venir aſſiéger Ceuta, ſe propoſa de les traverſer dans cette entrepriſe, quoi-qu'il leur fuſt inférieur. Comme ces Princes Maures, ſe défioient de leurs forces, ils mirent pluſieurs de leurs gens en embuſcade dans un bois, & en détacherent d'autres pour y attirer les Portugais, ce qui leur réüſſit, parce que Menezés envoya charger ces Coureurs. Ceux qui en eurent la commiſſion les pouſſerent ſi prés du bois, que les Maures en étant ſortis, tomberent

ſur les Portugais, & les pourſuivirent juſqu'aux portes de Ceuta.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

Menezés, qui obſervoit cette action de deſſus les murailles de la ville, ſortit auſſitoſt à la teſte d'une troupe plus conſidérable que celle qu'il avoit détachée, & chargea ſi à propos les ennemis qu'ils demeurerent preſque tous ſur la place. Il falloit agir avec cette vivacité, parce que ſi le ſecond détachement, que les Princes Maures avoient fait de deſſus leurs vaiſſeaux, fuſt arrivé avant la fin du combat, ce ſecours auroit ſans doute rendu cette affaire plus douteuſe.

Genereuſe & prudente action de Menezés.

De ſi frequens deſavantages rebuterent enfin les Maures de Xerquie, de la guerre contre les Portugais, & ces Barbares ne furent plus occupez que de conclure une nouvelle alliance avec Emanuel. Pleins de cette réſolution, ils luy envoyerent des Députez, & le firent ſuplier de ſéparer la province de Xerquie, d'avec celle de Garabie, & de Dabide, qui toutes trois ſont ſituées dans le Duécala. Comme Jabentafuf en avoit eu le gouvernement, ces Députez demanderent par grace à Emanuel, qu'Abdaramen l'un des éleves de Jabentafuf fuſt Gouverneur de Xerquie.

Les Maures de Xerquie recherchent l'amitié d'Emanuel.

Le Roy leur accorda ce qu'ils demandoient. Il conſentit à la ſéparation de la Xerquie, d'avec les deux autres provinces, & à l'élection d'Abdaramen, à condition que ce Gouverneur n'entreprendroit rien ſans le communiquer à Jabentafuf, & qu'il en viendroit recevoir les ordres, quand il s'agiroit d'unir les habitans de ces trois Provinces, pour ſoutenir leurs intereſts communs, où la gloire des Portugais.

Séparation de la Xerquie d'avec les autres provinces adjacentes.

Jabentafuf, loin de murmurer du démembrement que l'on faiſoit de ſon gouvernement, en reſſentit beaucoup de joye, & ſur tout quand il apprit qu'Emanuel avoit envoyé des ordres à Ataïde, & à Pierre de Souſa, Gouverneur d'Azamor, de le ſeconder, dans les choſes qui regarderoient le ſervice de ſon Etat, & l'utilité de ſes ſujets.

Quoy qu'on euſt tâché de prévoir les inconveniens qui pouvoient arriver, il en penſa ſurvenir un entre les Maures de Xerquie, & un parti Portugais, qu'on avoit fait

ANS DE J. CHRIST. 1514.

ſortir d'Azamor; mais cette affaire n'eut aucune ſuite par la prudence d'un Portugais nommé Jacques Lopez, avec qui ces Barbares ſe joignirent pour aller faire des courſes juſque dans les villages circonvoiſins de Maroc, où ils leverent de grandes contributions.

Sur la nouvelle qu'on en donna à Mahomet, & qu'une poignée de gens étoient venus crier juſque dans ſa capitale, *vive Emanuel, Roy de Portugal*, ſon ennemi le plus declaré. Ce Prince Maure, en conceut tant de chagrin, qu'il monta à cheval avec une garde fort nombreuſe. Il pourſuivit ces Coureurs & les atteignit dans leur route; mais ce reſſentiment luy coûta une nouvelle honte, puiſqu'il ne put empêcher que les Maures n'emmenaſſent leur butin, & que Lopez ne conduiſiſt dans Safi, les priſonniers qu'il avoit faits dans cette derniére rencontre.





HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

LIVRE HUITIÉME.

EMANUEL I.

ROY XIV.

VERS la fin de cette année, le Roy nomma Triſtan d'Acugna, pour aller à Rome en qualité d'Ambaſſadeur. Jacques Pachéco, & Jean de Far, tous deux célebres Orateurs & fameux Juriſconſultes, accompagnerent ce Miniſtre, dont le train étoit proportionné à ſa naiſſance & à ſon caractére. 1514.

Le Roy envoye un Ambaſſadeur à Rome.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

Peu de tems aprés que d'Acugna fut arrivé à Rome, il fit ſon entrée. Le bon ordre qu'on obſerva dans la marche n'en fut pas une des moindres circonſtances. L'Ecuyer de cet Ambaſſadeur étoit à la teſte d'une nombreuſe & belle livrée, parmi les chevaux de main que des palefreniers conduiſoient, il y avoit un cheval de Perſe, qui portoit ſur la croupe une Panthére dreſſée pour la chaſſe. Un Elefant paroiſſoit enſuite chargé d'une tour d'or, poſée ſur ſon harnois relevé en broderie.

Magnificence de l'équipage de ce Miniſtre.

Pluſieurs Gentils-hommes magnifiquement veſtus précedoient les trois fils de l'Ambaſſadeur, ils étoient accompagnez de jeunes Seigneurs Portugais. Le Héraut de Portugal réveſtu de ſa cotte d'armes, marchoit devant le caroſſe où étoit l'Ambaſſadeur, ce caroſſe étoit ſuivi de pluſieurs autres, qui formoient un long & nombreux cortége.

Le Pape, qui de ſa part faiſoit une ſinguliere eſtime des rares qualitez d'Emanuel, & particulierement de ſon zele pour la propagation de la Foy, ordonna que ſa garde fuſt ſous les armes lors que l'Ambaſſadeur approcheroit des portes de Rome. Les Cardinaux l'envoyerent complimenter, & le Gouverneur de Rome le harangua à ſon entrée dans la ville en préſence d'un grand nombre de Prelats qui s'y trouverent. Le bruit du canon du Château S. Ange, le ſon des tambours & des trompettes, & l'applaudiſſement des peuples augmenterent la magnificence de cette entrée.

D'Acugna eut ſon audiance dés le lendemain de ſon arrivée, & préſenta ſes lettres de créance au ſaint Pere. Pacheco fit un diſcours fort éloquent, ce Pontife y répondit en langue latine. Il s'étendit ſur la pieté, & ſur le zéle d'Emanuel, & parla des grandes choſes que ce Monarque entreprenoit pour la gloire de Dieu.

Dans la ſeconde audiance que le Pape accorda à d'Acugna, ce Miniſtre luy fit les préſens dont le Roy ſon Maître l'avoit chargé. Ils conſiſtoient en pluſieurs ornemens d'Autel travaillez en or & en ſoye, & relevez par des pierreries & par des perles de grand prix. Il y avoit auſſi quelques ornemens Pontificaux faits tout exprés pour la perſonne du Pape, ainſi

qu'on avoit pris ſoin de l'exprimer par des figures & par des deviſes ſimboliques aux éminentes qualitez de Léon, & à ſes armoiries.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

L'Ambaſſadeur expoſa enſuite au Pape, les motifs qui avoient obligé le Roy de l'envoyer à Rome. Comme ils regardoient la gloire de Dieu, celle du ſaint Siége, & le repos du Royaume, il ſupplia le Pape, au nom du Roy ſon maître, de vouloir aſſembler un Concile, pour réformer les abus qui s'étoient gliſſez parmi les Eccléſiaſtiques. Il repréſenta, que des gens qui s'étoient dévoüez au culte des Autels, vivoient dans le relâchement, & qu'ils menoient une vie ſi ſcandaleuſe, que la Religion en étoit déshonorée; il parla de la diviſion où étoient les Princes Chrétiens, qui ſe faiſoient la guerre, au lieu d'unir leurs armes contre l'ennemi commun du Chriſtianiſme; il demanda que le tiers & que le dixiéme des revenus aſſignez pour l'entretien des Eccléſiaſtiques & du Service divin, fuſſent employez pour aider à fournir aux frais de la guerre contre les Maures; il renouvella ſes inſtances pour obtenir, que l'on fiſt un démembrement des revenus des Abbayes, des Communautez Eccléſiaſtiques, & meſme Religieuſes, pour employer les ſommes qui en proviendroient à la paye des ſoldats, & à la ſubſiſtance des troupes qu'on leveroit pour marcher contre ces Infidéles. Enfin il pria le Pape, qu'il luy pluſt d'accorder des Indulgences, à ceux qui par libéralité & par zéle, ſe cotiſeroient pour une ſi importante expédition, afin qu'ils puſſent eſtre dédommagez par des biens ſpirituels, du ſacrifice qu'ils feroient de leurs biens temporels pour ſeconder les pieuſes intentions d'Emanuel.

Motifs de cette Ambaſſade.

Aprés pluſieurs déliberations faites dans le Conſiſtoire, ſur les propoſitions de l'Ambaſſadeur, concernant la correction des mœurs des gens d'Egliſe, & la guerre qui étoit allumée entre les Princes de l'Europe. On y réſolut qu'une telle reforme ne ſe pouvoit faire qu'avec le tems, & que la conjoncture des affaires ne permettoit point au Pape, de s'intriguer pour la réünion des Princes, ſans avoir imploré le ſecours du Ciel pour toucher les cœurs, & pour diſpoſer les

Réponſe du Pape, aux remontrãces de l'Ambaſſadeur.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

eſprits à une paix générale, ce qu'il tâcheroit d'obtenir par des priéres publiques. Si le Pape refuſa de faire agir ſon autorité & ſa médiation, dans les deux premiéres propoſitions que luy fit l'Ambaſſadeur, il accorda ſans peine la Bulle, pour faire lever ſur les biens Eccléſiaſtiques, les ſommes qu'il luy avoit demandées, & cela en faveur de la deſtination que le Roy en devoit faire pour l'honneur de l'Egliſe, & pour le maintien de la Religion. D'Acugna aprés avoir conduit ſa négociation, avec toute l'habileté qu'on en pouvoit attendre, eut ſon audience de congé, & revint en Portugal, où l'on avoit ſceu ce qui s'étoit paſſé à Rome.

Conceſſion du Pape en faveur du Roy.

Bien que les Papes euſſent fait de ſemblables conceſſions à quelques Princes, en de pareilles rencontres, celle-ci ne fut pas également approuvée en Portugal. Les éxemples d'Alfonſe IX. d'Alfonſe XI. de Ferdinand V. & d'Iſabelle, Rois de Caſtille, qui avoient obtenus de telles graces, trouverent plus de cenſeurs que de partiſans, encore que perſonne n'ignoraſt, que le Pape n'avoit eu intention que d'aider ces Princes à chaſſer les Maures d'Eſpagne, & à faire la guerre à ceux de Grenade.

Exemple de cette conceſſion.

Si les Rois de Caſtille ont obtenu ces conceſſions, je crois devoir remarquer ici, que les Rois de Portugal ont gardé de tous tems une conduite bien différente. On ſçait qu'Alfonſe I. du nom, s'étoit trouvé dans le meſme cas, & que néanmoins, ce Prince avoit fait ſcrupule de toucher aux biens de l'Egliſe, quoique ce fuſt pour les employer à la guerre contre les Infidelles; que Sanche ſon fils, avoit gardé la meſme conduite dans la guerre qu'il eut avec les Maures d'Andalouſie, qu'il défit ſur les bords du Guadalquivir; que Jean I. qui s'étoit rendu maître de Ceuta; qu'Alfonſe V. qui avoit conquis Tanger, Arzile, & Alcacerquibir; que Jean II. qui s'étoit ſignalé dans ſes longues guerres en Afrique, & qu'enfin tous ces Rois avoient fait ces grandes conqueſtes, & avoient envoyé pluſieurs flottes ſans faire aucunes levées ſur les biens de l'Egliſe, ni ſur ceux des Miniſtres des Autels.

Loüable ſcrupule des Rois de Portugal, ſur ce ſujet.

Ce qui s'étoit paſſé ſur ce fait dans les premiérs Regnes, ſervit

ſervit de prétexte au peuple, pour former des raiſonnemens divers ſur les intentions du Roy, encore qu'il n'en euſt eu que de fort droites, quand il fit faire cette propoſition au Pape. On murmura bien davantage, lors qu'on ſceut dans le monde, qu'à la ſollicitation de l'Ambaſſadeur, on avoit gliſſé une clauſe dans la Bulle, par laquelle le Roy pouvoit de ſon chef, faire telle diſtribution qu'il luy plairoit de l'argent qui proviendroit de cette conceſſion, & qu'au lieu de la deſtiner uniquement au payement de ſes troupes, aprés la publication de la Croiſade, il en avoit une ſi pleine diſpoſition, qu'il dépendoit de luy d'en faire part à ceux qui avoient rendu des ſervices à l'Etat, de quelque nature qu'ils euſſent été. On en murmura hautement; on oſa meſme dire, qu'il y avoit eu trop de facilité de la part du S. Pere, & de la ſurpriſe du coſté de l'Ambaſſadeur & de ſes Secretaires; on les accuſa d'avoir agi en cette occaſion, comme des gens intereſſez, & qui eſpéroient par-là d'eſtre recompenſez du ſuccés de leur négociation. Quoiqu'il en ſoit, cela fut ſuivi d'une éſpece de fatalité ſur les affaires du Roy en Afrique. La Nobleſſe qui s'étoit épuiſée dans le ſervice, & qui ne pouvoit plus en ſoutenir la dépenſe, ſe plaignit de n'avoir point de part aux ſommes qu'on avoit levées pour la mettre en état de le continuer. Parmi ceux qui avoient lieu d'attendre des gratifications, ou meſme des récompenſes, on n'en trouvoit aucun qui paruſt content; on diſoit publiquement que les favoris étoient préferez aux gens de guerre, & que la brigue arrachoit au mérite, ce qui luy étoit uniquement deû.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

Murmure public ſur une des clauſes de la Bulle.

Ces plaintes furent ſi génerales, & parurent ſi juſtes à Emanuel, que ce Prince, à qui les éxemples des Rois ſes prédeceſſeurs, avoient deſſillé les yeux, fit une pleine remiſe au Clergé, & aux Communautez Religieuſes, du tiers & du dixiéme des revenus Eccléſiaſtiques, que le Pape avoit accordez ſur la demande qu'on luy en avoit faite. Les uns & les autres, touchez de reconnoiſſance ſe cotiſerent pour un don gratuit de cent cinquante mille ducats, payables en trois payemens égaux.

Le Roy fait une remiſe en faveur des gens d'Egliſe.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

On n'en uſa pas ainſi dans la ſuite des Indulgences qui venoient de Rome. L'abus en fut ſi grand, lors que la diſtribution en fut faite, que la plûpart de ceux qui en purent obtenir en firent commerce, & les vendirent. Il eſt vray, que quand le Roy l'eut appris, il en fit faire des éxemples publics, puiſqu'on condamna ces infames Marchands à des peines pécuniaires & corporelles, & à la reſtitution de ce qu'ils avoient enlevé au zéle des véritables Fidelles.

Abus odieux que l'on fit des Indulgences.

A l'égard des ſommes qui devoient ſe lever ſur les revenus de quelques Abbayes, & qui aprés l'évaluation qu'on en fit, montoient à une groſſe ſomme, le Roy les modéra encore conſidérablement. Il nomma des Commiſſaires pour regler la taxe qui devoit eſtre impoſée, à proportion des revenus de chaque Abbaye, dont le Roy voulut éxempter quelques-unes. Si cet ordre euſt été éxecuté ſelon les intentions de ce Prince, perſonne ne ſe ſeroit plaint, & chacun auroit donné avec un ſincére empreſſement, ce que l'on éxigeoit; mais ceux qui eurent la commiſſion de priſer les fruits de ces Benefices, & de prendre ſur les ſommes qui proviendroient de la vente, l'argent que l'on devoit donner à chaque *ſoldat de Jeſus-Chriſt;* c'eſt ainſi qu'on les appelloit. Ces appréciateurs mirent à ſi bas prix les denrées, qu'à peine retira-t-on aſſez d'argent pour fournir à la paye des ſoldats; de ſorte que les poſſeſſeurs des Benefices ſe virent obligez d'en abandonner le titre, pour n'eſtre point tenus de fournir ſur leurs autres biens, les ſommes auſquelles on les avoit taxez.

Injuſte appréciation des revenus Eccléſiaſtiques.

Pendant que le Roy envoyoit des Ambaſſadeurs dans les Cours étrangeres, Mathieu, qui étoit celuy de l'Empereur des Abiſſins, arriva à Liſbonne. Il étoit eſcorté par des Officiers Portugais qu'Albuquerque luy avoit donnez pour l'y conduire quand il partit de Goa, où ce Vice-Roy luy avoit fait rendre de grands honneurs, pour luy faire oublier les outrages qu'il avoit receus à Dabul. Mais ſoit que durant leur route, ce Miniſtre, qui étoit Armenien, & qui faiſoit profeſſion du Chriſtianiſme, n'euſt pas ſoutenu ſon caractére, ou que les Officiers Portugais fuſſent ſortis du leur, ils

Arrivée de l'Ambaſſadeur Abiſſin, à Liſbonne.

luy avoient fait de nouvelles indignitez, & l'avoient traité avec tant de mépris, qu'ils n'en avoient pas fait plus de cas, que ſi c'euſt été un inconnu, ſans caractére & ſans nom. ANS DE J.-CHRIST. 1514.

Cet Ambaſſadeur, qui dans cette occaſion, n'avoit point d'autre parti à prendre, que de ſouffrir & de ſe taire, s'arma d'une grande patience, juſqu'à ce qu'il fuſt arrivé à Liſbonne. Mais auſſi quand il eut ſalué le Roy, il s'en plaignit d'une telle maniére, qu'il fit remonter juſqu'à l'Empereur ſon maître, les mauvais traitemens qu'il avoit receus des Officiers Portugais pendant ſa navigation, & ſupplia le Roy de luy en faire juſtice. Plainte de cet Ambaſſadeur.

Emanuel entra dans le reſſentiment de ce Miniſtre, & fit arreſter ces Officiers pour en faire un éxemple, & pour ne pas donner lieu aux Princes étrangers, de dire qu'on avoit violé le droit des gens, en la perſonne d'un de leurs Ambaſſadeurs. Mathieu, qui connut que cette affaire pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites pour ceux de qui il avoit de ſi grands ſujets de ſe plaindre, tourna ſon juſte reſſentiment en géneroſité, & ſollicita le Roy à leur rendre la liberté, & à leur faire grace, ce qu'Emanuel ne put refuſer aux vives ſollicitations de cet Ambaſſadeur. Le Roy luy en fait raiſon. Ce Miniſtre s'en contente, & ſollicite le pardon de ces Officiers.

Mais avant que d'entrer dans le ſujet de cette Ambaſſade, je ne crois pas hors de propos de parler ici de l'erreur où ſont tombez les Auteurs touchant le Preſtre Jean, & l'Empereur des Abiſſins; de la ſituation de cet Etat; des mœurs des peuples; du caractére de leurs Rois, & de leur Religion.

Les Hiſtoriens en ont écrit différemment. Nous liſons dans un Auteur contemporain, que le Preſtre Jean régnoit chez les Tartares, & que ſon Empire étoit d'une vaſte étenduë. L'Auteur qui en parle dans ces termes, dit l'avoir appris d'un Eveſque Arménien, que ceux de ſa nation, députerent environ l'année 1145. au Souverain Pontife. *Otto Friſingenſis Chronic. l. 7. cap. 33. de Preſbitero Joanne.*

Ce meſme Auteur aſſeure, que peu d'années auparavant un certain Prince, appellé Jean, Chrétien de nom, & Neſtorien de profeſſion étoit réveſtu du caractére de Preſtre, &

ANS DE J. CHRIST. 1514.

de Roy, & que ſes Etats étoient ſituez vers l'extrémité de l'Orient. Il ajoûte encore, qu'il entreprit la guerre contre deux des Rois de Médie & de Perſe, qu'il avoit pris Tauris, alors capitale de cet Etat; que ces Princes en étoient venus aux mains avec luy; que le combat avoit duré trois jours; qu'ils avoient mieux aimé perdre la vie, que de prendre une honteuſe fuite à la veuë de leur ennemi. Il eſt vray que cette victoire couſta bien cher au Preſtre Jean, puiſque les Tartares ſe liguerent contre-luy, & que du débris de ſon Empire, ils en fonderent le leur.

Paul Jove, lib. 14. Hiſt.

C'eſt de ce meſme Preſtre Jean, qu'un célebre Auteur Portugais, a confondu l'Empire avec celuy des Abiſſins, ce que pluſieurs autres Hiſtoriens ont fait à ſon éxemple. Toutefois, Paul de Veniſe n'a pas donné dans cette opinion, il a parlé ſéparément de l'Empire des Abiſſins, & de celuy du Preſtre Jean. Il dit, que la race n'en étoit pas encore éteinte, puis qu'il rapporte, que du tems qu'il écrivoit, les Chams de Tartarie, marioient leurs filles avec les deſcendans des Princes qu'ils avoient dépoſſedez.

Damien Goez. Loüis Cadamuſti. Alvarez Genebrad. Scaliger, &c.

Paul. Venetus, in Hiſt. lib. 1. cap. 42. & 43. Aitonius de Tartaris, cap. 16.

Au reſte, l'étenduë de l'Empire d'Abiſſinie étoit autrefois beaucoup plus grande, qu'elle ne l'eſt depuis environ ſoixante années. Les Arabes, les Turcs, & les Gales peuples d'Afrique en Etiopie, s'étant mis en poſſeſſion d'une partie des Etats contenus ſous le nom d'Abiſſinie. Ce Royaume étoit borné par l'Egipte vers le Septentrion, par les montagnes de la Lune du coſté du Midy, & s'étendoit du coſté de l'Orient, juſqu'au ſein Perſique, & de là juſqu'au port de Suez.

Situation de l'Abiſſinie.

Jean Leon, & Marmol. deſcript. d'Afriq. & Nicola. Coudinho de Reb. Abyſſ. Voyage de Vincent le Blanc, & de Hebert. Iſac Voſſius, de Origine Nili Samſon. Duval. Baudrand.

Les montagnes y ſont fréquentes, & preſque inacceſſibles. La plûpart des chemins ſont ſi étroits, qu'à peine un homme peut y paſſer ſans eſtre en danger de ſe perdre; mais en recompenſe, les plaines qu'on trouve ſur leurs cimes ſont auſſi belles, que les abords ont paru difficiles & rudes. Il y a des fontaines d'eau douce, & des prairies couvertes de bétail, & particuliérement de chevaux dont on fait eſtime. Les valées, en quelques endroits, forment encore des campagnes plus étenduës & plus fécondes, & ſi l'on en croit

quelques rélations particuliéres, on y fait tous les ans une triple moiſſon, parce que l'on enſémence les terres, auſſitoſt aprés que les recoltes ſont faites. Il eſt vray, qu'on ne fait point de vin des excellens raiſins que le terroir produit, & cela peut-eſtre à cauſe de la grande fermentation de la chaleur de l'eſté qui le corromproit trop aiſément ; de ſorte que les Abiſſins ne ſe ſervent que d'hydromel, dont la boiſſon eſt ſaine & agréable. Si ces peuples, qui naturellement ſont pareſſeux, cultivoient les terres, ce ſeroit un païs auſſi abondant en fruits & en grains, qu'il l'eſt en mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, & de ſoufre. On dit néanmoins, que les Abiſſins ſont ſortis de leur indolence naturelle, depuis que le commerce eſt établi entre-eux & les Portugais, & qu'à l'éxemple des peuples de l'Europe, ils ſont devenus induſtrieux à tirer quelque profit de ce que leur climat produit. Cela eſt ſi conſtant, qu'ils paſſent à preſent dans les païs étrangers, & qu'ils y portent leurs effets pour les vendre, ou pour les échanger contre d'autres denrées.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

Caractére de ſes peuples.

Le trafic, qui eſt un fruit de la bonne intelligence ou de la paix, étant quelquefois ſuivi de guerres ou de querelles, les Abiſſins voulurent ſe mettre en état de ſe défendre, en cas qu'on les traverſaſt dans leurs entrepriſes & dans leurs voyages. Comme ils n'avoient point d'armes, ils en forgerent de fer, qu'ils fabriquerent à leur mode, & le plus artiſtement qu'il leur fut poſſible ; mais quand ils virent les armes à feu des Portugais, ils en firent de pareilles, & s'en ſervirent bientoſt aprés dans leurs guerres contre les Gales. Enfin, les Abiſſins ne ſont pas moins reſpectueux à l'égard de leurs Preſtres, que fidelles à l'égard de leurs Rois.

Induſtrie des Abiſſins, pour ſe faire des armes.

L'ancienne & longue origine qu'ils donnent à ces Monarques, eſt embarraſſée de tant de fables, qu'on ne peut en parler ſans tomber dans de pareils inconveniens. Ainſi je me contenteray ſeulement de dire, que l'Empereur des Abiſſins eſt appellé par quelques-uns *Bel*, ou *Belulgian*, c'eſt-à-dire, *Puiſſant Prince*. On luy donne encore le nom de *Grand Neguz*, ou d'Empereur. Une Croix d'or luy fert

Différence des noms de cet Empereur.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

de ſceptre, & ſa Couronne eſt faite de meſme matiére.

Aprés la mort de Nahu, l'un des derniers Empereurs Abiſſins, David ſon fils, monta ſur le trône en 1507. L'éducation qu'on avoit donnée à ce jeune Prince, luy avoit formé un caractére de ſageſſe & de valeur, qui luy mérita l'amour de ſes peuples, l'eſtime du ſouverain Pontife & celle d'Emanuel, auſquels David envoya des Ambaſſadeurs.

Il habite ordinairement ſous des tentes.

Ces Monarques Abiſſins, au lieu d'avoir des Palais dans les villes, n'habitent que deſſous des tentes, que l'on dreſſe en pleine campagne. On diroit, en voyant le grand ordre qui eſt obſervé dans leur camp, que ce ſont des citez ambulantes. Les ruës y ſont fort larges, la police y eſt rigoureuſe, & le culte de la Religion y eſt auſſi éxactement obſervé que dans les Temples des plus belles villes de l'Empire.

Ancien uſage de ces premiers Empereurs; mais aboli par *David.*

Ces Souverains ne ſe laiſſoient point voir à leurs ſujets, & quand ils étoient obligez de ſe faire entendre des peuples, ou de donner leurs ordres aux Officiers, ils ſe ſervoient d'un Trucheman, qui derriére un rideau, & par forme d'Oracle, déclaroit les intentions de l'Empereur; mais pour témoigner que ce Prince étoit preſent, & qu'il n'ignoroit pas ce qui ſe faiſoit en ſon nom, il montroit ou un pied, ou un bras, & cela ſuffiſoit aux peuples. Cet uſage ſubſiſta juſqu'à ce que les Portugais leur euſſent appris que les Rois de l'Europe ſe montroient à leurs ſujets, & qu'ils ſe communiquoient à eux. Pour lors, cet Empereur en uſa de meſme maniére, & ſe régla ſur leurs éxemples.

Religion des *Abiſſins.*

Jean de Barros. Marianus Victor, Hiſt. d'Etiopie. Nicol. Codinho de Reb. Abiſſ. Dam. de Goez de morib. Etiop. Ludolf. Hiſt. de l'Abiſſinie ch. 2.

Quant à la Religion, les Abiſſins profeſſoient autrefois la Judaïque, dans laquelle ils diſoient, que leurs prédeceſſeurs avoient été élevez par deux de leurs Reines. *Macqueda,* qui étoit le nom de la premiére, & qui fut connuë ſous le nom de la Reine de *Saba*, les a inſtruits de la loy Judaïque. La ſeconde Reine, qui avoit nom *Candace*, leur annonça la loy de Jeſus-Chriſt, par le miniſtere de l'Eunuque baptiſé par ſaint Philipe. Enfin les Abiſſins tirent de ſi loin l'origine de leur Religion qu'ils avancent que la Reine

de Saba, étant allée voir Salomon, en avoit eu un fils, nommé *David Melich* ou *Menilehech*; qu'elle l'avoit fait inſtruire dans la Religion des Juifs, de laquelle ce Prince voulut qu'on ſuiviſt les loix dans l'Abiſſinie, quand il eut atteint l'âge de régner. ANS DE J. CHRIST. 1514.

Au reſte, les Preſtres Abiſſins ont pris un ſi grand aſcendant ſur les peuples, & meſme ſur leurs Rois, que la vie de ces Princes, ſemble ne dépendre que de leur caprice. Ces Preſtres, à qui le mariage eſt permis, les abuſent par l'auſterité des régles qu'ils ſe ſont impoſées, & qu'ils obſervent avec beaucoup d'éxactitude, & de fidelité. Ils n'ont aucun commerce avec leurs femmes, lors qu'ils ſe diſpoſent à quelque acte de Religion, & font de la pureté du corps, une des principales préparations aux fonctions de leur miniſtere. S'ils ſurvivent à leurs femmes, il leur eſt défendu d'en prendre une ſeconde. Ils ſont obligez de garder une grande continence pendant leur viduité, & s'ils ſont convaincus d'avoir quelque intrigue avec une femme, on les en punit par une honteuſe dégradation.

Autorité des Preſtres Abiſſins, & leur fidelité à leur état.

Les Moines Abiſſins, dont le genre de vie eſt trés-rude en toutes ſes circonſtances, obſervent l'ordre & l'inſtitut de ſaint Antoine, hermite d'Egipte. Leur Géneral s'élit à la pluralité des voix, toutefois cette élection ſeroit nulle ſans la confirmation du Patriarche d'Alexandrie. Voilà quels ſont les engagemens de ceux qui ſe ſont voüez au ſervice des Autels.

Moines Abiſſins & leur inſtitut.

A l'égard des céremonies de la Religion, ces peuples en ont un grand nombre qui leur ſont particuliéres. Ils font circoncire leurs enfans maſles, huît jours aprés celuy de leur naiſſance, & les baptiſent quarante jours aprés leur circonciſion; ils ſoumettent meſme le ſexe feminin à une eſpéce de circonciſion, que l'on fait ſoixante jours avant la céremonie du bapteſme. On n'y préſente les enfans que le Samedy & le Dimanche, parce que ce ſont les ſeuls jours qu'on célebre la Meſſe, & que l'on adminiſtre l'Euchariſtie aux petits enfans. Ils redoublent leur culte pour honorer par des ſolemnitez extraordinaires le jour du bapteſme de

Bapteſme & circonciſion des Abiſſins.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

Jeſus-Chriſt; ils demandent avec une ſincere ferveur le renouvellement du leur, & croyent que le premier bapteſme opére le bonheur de l'ame, & que les bapteſmes annuels, contribuent à la pureté du corps.

Leur modeſtie dans les Temples, & la rigueur de leurs jeuſnes.

Ils impoſent beaucoup par le reſpect, dont ils paroiſſent pénetrez à la veuë de leurs Autels; ils n'entrent jamais dans leurs Temples que pieds nuds; le ſilence y eſt géneral, & chacun n'eſt occupé que du ſacrifice qu'on y célebre, ou des myſtéres de la Religion. L'auſterité des jeuſnes ne céde en rien à leur modeſtie dans les Temples, ils la portent meſme ſi loin, qu'ils ne mangent point durant tout le jour, encore faut-il que ce ſoit aprés le coucher du Soleil. Enfin, ils ont une particuliére & profonde véneration pour les actions & pour la mémoire des Saints, qu'ils invoquent par devotion dans leurs néceſſitez.

Ils invoquent les Saints.

Toutes ces diſpoſitions paroiſſoient trop heureuſes, pour ne pas eſpérer, que ces peuples augmenteroient un jour le nombre des Fidelles, & des véritables Ortodoxes, ainſi qu'il eſt arrivé, & c'eſt ce que l'on doit aux ſoins & au zéle des Miſſionnaires, que les Rois de Portugal y ont envoyez depuis la fin du quinziéme ſiécle.

Mais pour réprendre le fil de l'Hiſtoire, & pour éxaminer, ce qui avoit donné lieu à l'Ambaſſade de l'Empereur d'Abiſſinie, il eſt néceſſaire de remonter juſqu'à l'année 1486. que le Roy Jean II. envoya Jean Petrejo en Etiopie, parce que perſonne juſqu'alors, n'avoit pu encore remarquer l'éloignement qu'il y a de ce païs aux Indes Occidentales. Quoy que la curioſité de ce Monarque euſt beaucoup contribué à faire chercher cet Empereur dont le pouvoir, les richeſſes, & les forces le diſtinguoient parmi les Potentats de l'Etiopie, ce ne fut pas néanmoins ſur cette réputation de grandeur & de puiſſance, que le Roy Jean ſe régla pour découvrir les Etats du Prince qu'il faiſoit chercher. La ſeule qualité de Prince Chrétien l'y détermina, comme on le verra dans la ſuite. Petrejo ayant donc ſceu que l'Empereur des Abiſſins, étoit le ſeul Roy qui profeſſoit le Chriſtianiſme, alla au Mont Sina; de-là il retour-

Navigations de Petrejo.

na

na à Aden, & enſuite il deſcendit en Abiſſinie. David, qui avoit ſuccedé à Alexandre, auſſibien qu'à Nahu, fils de ce dernier, ne conceut pas moins d'amitié pour Petrejo, que les Rois ſes predeceſſeurs.

Petrejo, qui par ſon établiſſement en Abiſſinie, étoit comme naturaliſé Etiopien, eut pluſieurs conferences avec David ſur la puiſſance d'Emanuel, & ſur les conqueſtes que Vaſco Gama, & les autres Capitaines Portugais, avoient faites dans pluſieurs régions d'Orient. Il luy en laiſſa une ſi haute idée, que ce jeune Prince ſe ſentit un grand deſir de s'allier avec le Roy de Portugal; mais comme David ne pouvoit rien faire ſans l'avis d'Helene ſon ayeule & Régente du Royaume, il luy communiqua ce deſſein. Helene l'approuva, & voilà ce qui donna lieu à l'Ambaſſade dont il s'agiſſoit en la perſonne de Mathieu, qui en rempliſſoit les fonctions.

Motifs de l'Ambaſſade du Prince Abiſſin.

Trois jours aprés l'arrivée à Liſbonne de l'Ambaſſadeur Abiſſin. Pierre Vazez, & le Comte de Villa-Nova, allerent le prendre dans la maiſon qu'on luy avoit préparée, & le conduiſirent dans les appartemens du Palais où le Roy devoit luy donner audiance. Dés qu'Emanuel apperceut cet Ambaſſadeur, il ſe leva de ſon fauteüil, alla au-devant de luy, & l'embraſſa avec de grandes marques d'amitié. Ce Miniſtre receut cet honneur avec beaucoup de reſpect, & luy préſenta les lettres de David & d'Helene, écrites en langue Arabique & Perſanne. Ces lettres étoient cachetées de cinq ſceaux d'or, où l'on avoit gravé en caractéres Abiſſins pluſieurs ſymboles, imaginez en faveur de l'alliance qu'ils projettoient de faire avec Emanuel. L'Ambaſſadeur luy donna enſuite une boëte d'or, dans laquelle il y avoit une Croix faite du propre bois de celle de Jeſus-Chriſt, que les anciens Rois Abiſſins avoient envoyé chercher à Jéruſalem.

Audiance donnée à cet Ambaſſadeur.

Bien que les lettres de David & d'Helene, fuſſent écrites en caractéres Perſans, le langage en étoit moral & fort Chrétien. Ils ſouhaitoient mille bénedictions à Emanuel, au nom de la ſainte Trinité, dont David & Helene parloient

Ce Miniſtre préſente ſes lettres de créance au Roy.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

avec beaucoup de reverence. Ils luy propoſoient une ligue offenſive & défenſive, pour faire la guerre aux Mahometans, & pour tâcher de conquerir ſur eux, le ſaint Sepulcre qu'ils avoient enlevé aux Chrétiens. L'empreſſement qu'ils témoignoient d'unir leurs maiſons, auſſibien que leur puiſſance, n'étoit pas moins grand, que leur zéle pour la Religion. Ils parloient de marier leurs enfans, les uns avec les autres, & offroient de les doter ſi richement, que cela auroit ſuffi pour enrichir un Royaume. Emanuel y répondit avec tant d'eſtime & de reconnoiſſance, qu'il ordonna que l'Ambaſſadeur ſeroit défrayé avec tout ſon cortége, durant ſon ſéjour à Liſbonne.

Manœuvre des ennemis d'Albuquerque.

Les ennemis ſecrets d'Albuquerque, voyant que cette Ambaſſade augmentoit ſa réputation, par les ſoins qu'il avoit pris de réparer l'outrage qu'on avoit fait à Mathieu, & de le faire conduire en Portugal, voulurent luy en oſter le mérite. Pour en venir plus facilement à bout, ils firent courir le bruit que cette Ambaſſade étoit ſuppoſée; que l'Ambaſſadeur Abiſſin étoit une créature d'Albuquerque, & que de ſon autorité, il luy avoit donné ce caractére pour ſurprendre le Roy, & pour luy perſuader par-là, qu'il n'étoit occupé que de ſa gloire. Comme ce mauvais office n'eut pas tout le ſuccés, que ceux qui l'avoient imaginé s'étoient promis, la ſuite n'en fut pas déſavantageuſe au Vice-Roy.

George Albuquerque, a le gouvernement de Malaca.

Pendant que l'on préparoit à Liſbonne, des honneurs au Miniſtre de David, Albuquerque donnoit des ordres à Cochin pour les Indes. Il y envoya George Albuquerque ſon parent, pour commander dans Malaca, au lieu de Rodrigue Britto qui avoit fait ſon tems. George, ayant appris, dans ſa route, que le Roy de Bantam ſe diſpoſoit à inquiéter Abdala Seigneur de Compar, parce qu'il s'étoit déclaré pour ami des Portugais, crut que cet aveu méritoit qu'on le ſecouruſt contre les ennemis qu'il s'étoit attirez, & de fait les Portugais délivrerent bientoſt aprés Abdala de ce nombre d'ennemis, auſquels, il n'étoit point en état de réſiſter. Auſſitoſt que George Albuquerque fut arrivé à Mala-

ca, il receut ordre du Vice-Roy de dépoſer Ninachet de ſa charge de Juge, & d'en reveſtir Abdala, ce que ce Seigneur accepta volontiers pour s'attirer la protection des Portugais. Quoique la conduite de Ninachet fuſt trés reprochable, à cauſe de ſes malverſations & de ſes violences, cependant le Vice-Roy ne l'en dépoſſedoit qu'avec peine. Il n'avoit pas oublié les anciens ſervices que cet homme avoit rendus aux Portugais; mais d'un autre coſté, il devoit cette ſatisfaction au peuple, qui en beaucoup d'occaſions avoit ſervi de victime au reſſentiment ou à l'autorité de ce Juge. D'ailleurs, il avoit à reconnoiſtre la fidelité d'Abdala. Cette maxime de politique, d'obliger les nouveaux alliez, aux dépens meſme des anciens amis, fut une raiſon preſque auſſi puiſſante que la premiére, & qui porta le Vice-Roy à garder cette conduite, qui dans le fonds étoit juſte, mais dont les motifs n'étoient connus que dans Malaca.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

Dépoſition de Ninachet pour reveſtir Abdala de la charge de Juge.

Les partiſans de Ninachet s'intereſſerent dans ſon malheur, parce que leur fortune tomboit avec la ſienne. Ils chercherent à le juſtifier, & vanterent ſa probité; mais ni leur zéle, ni leur intereſt qui les faiſoit agir, ſous prétexte du bien public, n'ébranlerent point le Vice-Roy. Ninachet fut dépoüillé honteuſement du caractére de Juge, & privé de ſa charge. Cet affront fit une ſi vive impreſſion ſur ſon eſprit, que ne pouvant ſurvivre plus long-tems à ſa honte, ni porter ſon reſſentiment juſque ſur la perſonne de ſon Concurrent, il ſe précipita dans les flâmes d'un bucher, qu'il avoit fait dreſſer pour y terminer ſa vie. Ninachet, qui vouloit diſculper ſa mémoire du tort que la poſterité luy pourroit donner, proteſta, avant que de ſe procurer la mort, que ſa conduite étoit irréprochable. Il vanta ſa droiture, éxagera ſa fidelité dans les différens emplois dont il avoit été pourvû depuis qu'il avoit pris le parti des Portugais, & finit ſon apologie par un long détail des ſervices importans qu'ils leur avoit rendus.

La protection des Portugais attira encore un nouvel ennemi à Abdala, en la perſonne du Roy de Lingua, gendre de celuy de Bantam. Comme Abdala n'avoit dans Com-

ANS DE J. CHRIST. 1514.

par qu'un trés petit nombre de gens pour oppoſer à ceux, qui l'avoient inveſti par terre & par mer. George Botel, qui l'alloit prendre à Compar pour le mener à Malaca, ayant appris l'état où il ſe trouvoit, il le fit ſçavoir à George Albuquerque, & luy demanda du ſecours. Ce Gouverneur fit auſſitoſt mettre à la mer quatre de ſes plus grands navires, il en renforça l'équipage de cent Portugais, & de ſept cens Malacans, & les envoya à Botel. Dés que ce Capitaine eut receu ce ſecours, il s'alla poſter à l'embouchure de la riviére qui traverſe tout ce païs. Quand Botel ſe vit maître de cette embouchure, il détacha quelques vaiſſeaux pour aller canonner les ennemis qui s'étoient emparez des hauteurs, afin de les attirer à un combat, ou de les contraindre à la levée du ſiége qu'ils avoient formé devant Compar.

Abdala eſt inveſtidansCompar.

Le Gouverneur de Malaca le ſecourt.

Le Roy de Lingua, qui commandoit ſon armée en perſonne, ſe diſpoſa à la bataille que les Portugais luy préſentoient. Comme ce Prince ſe repoſoit ſur le nombre de ſes bâtimens, & ſur celuy de ſes ſoldats, il laiſſa quelques troupes pour garder & pour défendre les travaux qu'il avoit commencez devant Compar. Il ſe mit à la mer avec une flotte de quatre-vingts vaiſſeaux, que ces peuples nomment *Lanciaires*, ſur leſquels il y avoit plus de ſix mille hommes d'équipage; il profita de l'occaſion du flux & du vent, qui le pouſſoient ſur les Portugais, & fit voile à leur rencontre.

Puiſſant armement du Roy de Lingua.

A l'approche d'un ſi puiſſant armement, Botel fit un petit diſcours à ſes gens. Il leur repréſenta, que le grand nombre d'ennemis n'ayant jamais étonné les Portugais, quoique ſouvent inférieurs, & leur dit, qu'il eſperoit de trouver en eux la meſme fermeté & le meſme courage. A ces mots, les ſoldats l'interrompirent, & le preſſerent de les mener aux ennemis. Ils y allerent avec tant d'ardeur, qu'ils attaquerent un grand vaiſſeau qui étoit à la teſte de la flotte du Roy de Lingua, & le canonnerent. La plus grande partie de l'équipage de ce bâtiment, fut emportée par les premiéres vollées de canon, la crainte s'empara du reſte, les matelots & le patron abandonnerent la manœuvre, & ſe retirerent à fond de calle. Le vaiſſeau étant ſans pilote, na-

vigea par le travers, toucha de la proüe & de la poupe les deux bords de la riviére, ſervit de barriére aux Portugais, & ferma le paſſage aux autres bâtimens de la flotte ennemie. ANS DE J. CHRIST. 1514.

Les ſoldats, & particuliérement les gardes du Roy de Lingua, qui étoit ſur ce bord, ſe voyant preſts à eſtre inveſtis par les Portugais, parurent ſur les ponts, & firent une grande réſiſtance, pendant que ce Prince paſſa ſur une autre bâtiment. Les autres navires ennemis en uſerent de meſme; de ſorte que ce grand vaiſſeau demeura aux vainqueurs. Les troupes qui gardoient les travaux & les lignes qu'on avoit faits devant Compar, les abandonnerent & leverent le ſiége. Quand Abdala ſe vit en liberté, il prit la route de Malaca, où Botel receut les applaudiſſemens dûs à ſa valeur. *Déroute des vaiſſeaux ennemis, & levée du ſiége de Compar.*

Tandis que cela ſe paſſoit à Malaca, le Vice-Roy, envoya de Goa un de ſes Capitaines nommé Begie, à Mamud Roy de Cambaja, pour obtenir la permiſſion de bâtir une Citadelle dans l'Iſle de Diu. Cette Iſle eſt ſituée dans les Etats de Mamud, & ſéparée du Continent par un petit détroit de mer. Mamud y conſentit dans l'eſpérance de faire un profit conſidérable; mais Jaz Gouverneur de Diu, & qui avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit de ce Prince, allégua tant de raiſons pour luy faire comprendre de quelle importance il luy étoit de révoquer ſa parole, & d'empêcher la conſtruction de ce Fort, qu'enfin Mamud, déſabuſé par les ſoins de Jaz, ne voulut plus qu'on éxecutaſt ce qu'il avoit promis. Comme ce changement pouvoit le brouiller avec le Vice-Roy, s'il ne le dédommageoit d'ailleurs, il fit dire à Begie, qu'Albuquerque pouvoit choiſir ou de Surate, ou de Bombain, villes marititimes de ſon Royaume, pour y faire conſtruire une Citadelle, au lieu de celle qu'il projettoit de bâtir à Diu. Begie, qui ſur ce pied, ne pouvoit conſommer les affaires dont il étoit chargé, revint à Goa pour rendre compte au Vice-Roy, du changement que l'avis de Jaz avoit apporté dans les affaires. Diu, & ſa ſituation. *Oſorius, liv. 9. Maffée, liv. 11. & 15. Goez. tom. 2. Rer. Hiſp.* Le Roy de Cambaja revoque la permiſſion qu'il avoit donnée de bâtir une Citadelle.

Lorſque l'armement que le Vice-Roy faiſoit faire dans

ANS DE J. CHRIST. 1514.

le port de Goa, fut preſt à mettre à la voile, on fit courir le bruit qu'on devoit l'envoyer en Arabie, pour ne point découvrir les deſſeins qu'on avoit ſur Ormus. La commiſſion, que dans cette veuë, le Vice-Roy donna à Pierre Albuquerque ſon neveu, d'aller avec quatre vaiſſeaux vers le Cap de Guardafu, fit deux effets également avantageux. L'un ſervit à couvrir la deſtination de cet armement, & l'autre contribua à tenir les Arabes en allarme. Pierre fit voile vers ce Cap, il y demeura à l'ancre une bonne partie de l'été, & n'en ſortit que pour donner la chaſſe à dix vaiſſeaux Arabes qu'il prit. Il alla enſuite à Ormus, pour lever le tribut que le Roy Tor, qui avoit ſuccedé à Zeifadin, devoit payer à Emanuel. Tor ne ſe trouvant pas en état d'y ſatisfaire entiérement, donna dix mille écus, ſur la ſomme à laquelle montoit ſon tribut. Il convint avec Pierre, du tems qu'il donneroit le reſte, & ratifia l'alliance faite entre Emanuel & Zeifadin, ſon prédeceſſeur; mais il ne voulut pas conſentir à la conſtruction d'une Citadelle.

Le Roy d'Ormus paye une partie du tribut, & refuſe la permiſſion de bâtir une Citadelle.

Pierre, au lieu d'inſiſter plus long-tems ſur ce dernier article, ſe remit à la mer, & dreſſa ſa route vers l'Iſle de Baharen, ſituée dans la mer Perſique, & diſtante de plus de cent lieuës du ſein Perſique, où l'Eufrate & le Tigre vont ſe perdre. Ce Capitaine arriva fort heureuſement dans les environs de cette Iſle, quoique le Roy d'Ormus l'euſt averti du grand nombre d'écueils qu'il trouveroit dans ſa route.

Navigation de Pierre Albuquerque, à Baharen.

Dans le tems qu'il ſe diſpoſoit à y entrer, un vent qui ſe leva, l'éloigna du port, & le pouſſa dans le havre d'une ville de Perſe, appellée Raxel. Il y trouva Mirbuzaca, l'un des Capitaines d'Iſmaël Sophi, qui étoit à l'ancre avec vingt vaiſſeaux qu'il avoit pris ſur le Roy d'Ormus. Pierre indigné de voir qu'un Prince tributaire d'Emanuel, receuſt un outrage de cette nature, fit dire à Mirbuzaca, qu'il luy renvoyaſt les bâtimens dont il s'étoit emparé, puiſqu'ils appartenoient au Roy d'Ormus, ſinon qu'il iroit les reclamer par les voyes de fait. Comme Albuquerque ne doutoit pas que ce procedé ne ſurpriſt beaucoup Mirbuzaca,

Ce Capitaine reclame des vaiſſeaux qui appartenoient au Roy d'Ormus.

l'Officier qui luy porta cette parole avoit ordre de luy dire, que les Portugais en uſoient de cette maniére, quand on inſultoit quelques-uns de leurs alliez, en la perſonne de leurs Capitaines, ce qu'ils ne ſouffroient jamais ſans ſe mettre en état de les vanger, & d'en tirer raiſon. ANS DE J. CHRIST. 1514.

Le Capitaine Perſan, intimidé par un tel compliment, aima mieux ſe faire honneur de cette néceſſité, que de s'y voir contraint, & manda à Pierre, qu'à la conſidération d'Emanuel, il luy renvoyoit les vaiſſeaux Ormuſliens, quoiqu'il les euſt pris de bonne guerre. Pierre glorieux d'avoir rendu ce ſervice au Roy Tor, qui d'ailleurs n'avoit pas ſujet de s'y attendre, remena ces bâtimens à Ormus. Il en repartit incontinent aprés pour retourner à Goa, où le Vice-Roy faiſoit travailler ſans diſcontinuation à l'armement qu'il deſtinoit pour faire deſcente à Ormus. Mais avant que de ſe mettre à la mer, il envoya Antoine de Souſa vers Criſnara, Roy de Narſingue, pour luy demander la ville de Batticala. Il chargea Gonſalve de Blancaſtel, de paſſer dans les Etats d'Idalcan, afin d'en obtenir quelques places en terre-ferme, que le Vice-Roy luy déſignoit, à condition qu'on luy délivreroit à prix raiſonnable tous les chevaux dont il auroit beſoin. Ces deux Envoyez n'ayant pas réüſſi dans leurs négociations, revinrent à Goa. On y vit arriver dans ce meſme tems cinq vaiſſeaux qui venoient de Liſbonne, & peu de jours aprés, un bâtiment Ormuſſien, qui portoit l'Ambaſſadeur que le Roy Tor envoyoit à Emanuel.

Il les renvoye à Ormus, & part pour Goa.

1515.

Auſſitoſt que l'Ambaſſadeur d'Ormus euſt remis à la voile pour aller à Liſbonne, le Vice-Roy fit la route de Cochin, à deſſein d'accélerer le départ des vaiſſeaux, qui devoient retourner en Portugal. Il aſſeura la paix dans les Indes, pourveut à tout ce qui pouvoit en entretenir la durée, & ſe mit ſur la flotte qu'il avoit deſtinée pour l'expédition d'Ormus. Cette flotte conſiſtoit en vingt-ſept grands vaiſſeaux, ſans compter les autres petits bâtimens, ſur leſquels il n'y avoit que des Indiens, commandez par des Officiers Portugais. Il alla moüiller dans le port de Maſcaté, où il fit aiguade, & continua ſa route vers Ormus. La nouvelle

Le Roy d'Ormus envoye un Ambaſſadeur à Emanuel.

Le Vice-Roy va à Ormus, avec une grande flotte.

Ans de J. Christ. 1515.

qu'on en donna au Roy de ce païs, le ſurprit, parce qu'il ne s'attendoit pas à eſtre inſulté de la part des Portugais, dont il étoit allié, d'autant plus, que depuis peu de jours, Pierre Albuquerque luy avoit fait rendre, & meſme remené les vaiſſeaux que Mirbuzaca, Capitaine Perſan, avoit pris ſur luy & ſur ſes ſujets. Comme il ne reſtoit aucun ſcrupule à ce Prince, que celuy de n'avoir pas conſenti à la conſtruction de la Citadelle, il ne héſita point à prévenir le Vice-Roy, à qui il fit réiterer une offre générale de tout ce qui pouvoit dépendre de luy pour le ſervice d'Emanuel. Albuquerque accepta l'offre du Roy d'Ormus, & luy manda qu'il ſe ſouvinſt de la parole qu'on luy portoit de ſa part, pour ne le point obliger d'en demander l'éxecution par les voyes de fait.

Nouvelles offres du Roy d'Ormus.

Encore que cette réponſe fuſt aſſez préciſe, le Vice-Roy, qui connoiſſoit le caractere & la mauvaiſe foy de l'Ormuſſien & de ſes ſujets en géneral, fit croiſer la mer par des brigantins & par des vaiſſeaux legers, à deſſein d'empêcher qu'on ne jettaſt aucun ſecours dans Ormus. Pendant que le Vice-Roy s'étoit emparé des avenuës de cette ville, & qu'il la tenoit bloquée de toutes parts, ſans crainte qu'elle fuſt ſecouruë, l'Ambaſſadeur Ormuſſien arriva à Liſbonne. Il n'y fut pas long-tems ſans avoir ſon audiance, car les choſes étoient trop preſſantes pour conſommer le tems en céremonies & en diſcours. Ce Miniſtre repréſenta à Emanuel, que le Roy ſon Maître étoit dans l'impoſſibilité de luy payer le tribut ordinaire, parce que la crainte que les Portugais cauſoient aux Marchands étrangers, avoit entiérement interrompu le commerce. Il ajoûta que ces meſmes Marchands conduiſoient leurs denrées dans les Etats de ſes voiſins ; que par là ſes doüannes étoient abſolument ruinées, & qu'ainſi, perdant les droits qu'il levoit ſur les entrées & ſur le debit des marchandiſes, en quoy conſiſtoit le plus liquide de ſes revenus, il ſe voyoit contraint à luy demander une remiſe des tributs qu'on luy avoit impoſez. L'Ambaſſadeur ſupplia auſſi le Roy d'interpoſer ſon autorité, pour empêcher que ſes Capitaines ne traverſaſſent plus les Marchands,

Réponſe du Vice-Roy.

Arrivée de l'Ambaſſadeur Ormuſſien, à Liſbonne.

Motifs de la remontrance de ce Miniſtre.

chands, ce qui ſeul pouvoit rétablir le trafic, & d'ordonner au Vice-Roy, qu'il n'envoyaſt plus de vaiſſeaux à Ormus, & qu'il permiſt que les bâtimens Ormuſſiens, euſſent la liberté d'aller aux Indes, & ceux des Indes de venir à Ormus. Tor, non content de ces propoſitions, en ajoûtoit encore deux autres. Par l'une, il demandoit le payement des vaiſſeaux que les Portugais avoient pris ſur luy & ſur ſes ſujets, avec la reſtitution des effets qu'ils s'étoient appropriez par forme de confiſcation. Par l'autre, il éxigeoit qu'on renvoyaſt ſans rançon, les ſoldats & les matelots qui avoient été faits priſonniers.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

Le Roy, aprés avoir éxaminé les différens chefs, que contenoient les Mémoires de cet Ambaſſadeur, répondit au premier article, que ſi le Roy d'Ormus étoit auſſi fidelle à ſa parole qu'il l'avoit promis, & s'il conſentoit à la conſtruction de la Citadelle, dont on avoit déja jetté les fondemens à Ormus, il luy feroit une remiſe de la moitié du tribut qu'il s'étoit obligé de luy payer par leur dernier traité ; qu'en ſecond lieu, il permettroit la navigation d'Ormus aux Indes, & des Indes à Ormus, & dans tels autres païs que Tor voudroit, pourvû qu'il ne receuſt ſur ſes vaiſſeaux que des Marchands des païs & des nations, avec qui les Portugais ſont, ou ſeroient en guerre, & qu'il ne fiſt commerce d'aucunes marchandiſes de contrebande, & défenduës par leurs Ordonnances. Quant à la propoſition que le Roy d'Ormus faiſoit faire, de ne plus envoyer des vaiſſeaux ſur la route de ſes Etats, elle fut entiérement rejettée, pour ne point engager Emanuel, à renoncer aux droits ſouverains qu'il avoit ſur la ville d'Ormus, & ſur le Roy du païs, qui dans le fond étoit ſon tributaire. On n'écouta pas plus favorablement la reſtitution, & le dédommagement que ce Prince prétendoit des vaiſſeaux & des effets, qui avoient été pris ſur luy & ſur ſes ſujets, pendant qu'il faiſoit la guerre contre le Roy de Portugal. A l'égard des priſonniers, le Roy ordonna qu'on les miſt en liberté, ſans éxiger ni échange, ni rançon.

Réponſe du Roy à la remontrance de cet Ambaſſadeur.

Tandis que le Roy déliberoit dans ſon Conſeil, ſur ce

ANS DE J. CHRIST. 1515.

qu'il devoit accorder ou refuſer au Roy d'Ormus, l'Ambaſſadeur de ce Prince ſe fit baptiſer, durant ſon ſéjour à Liſbonne, & fut nommé Nicolas Ferreira. Ce changement de Religion s'étant fait ſans la participation du Roy ſon maître, ce Miniſtre avoit lieu de craindre qu'une telle conduite ne luy attiraſt de grandes affaires. Emanuel, qui en vouloit prévenir tous les inconveniens, envoya des ordres précis & particuliers à Albuquerque, pour faire comprendre au Roy Tor, qu'il ne devoit pas trouver étrange, ſi ſon Miniſtre, qui étoit né en Sicile, & qui dés ſa plus tendre jeuneſſe, avoit été pris par des Corſaires, & élevé dans le Mahométiſme, avoit deſiré de rentrer dans la Religion de ſes peres. Comme cette raiſon ne ſuffiſoit pas pour le diſculper, le Roy chargeoit encore Albuquerque, de repréſenter à ce Prince, qu'en conſidération de ce changement de Religion, il avoit accordé à Ferreira de ſa propre autorité, beaucoup de choſes qu'on avoit rejettées dans le Conſeil.

L'Ambaſſadeur Ormuſſien ſe fait baptiſer.

Emanuel envoye des ordres à Albuquerque pour diſculper ce Miniſtre.

Les choſes ainſi concertées, l'Ambaſſadeur mit à la voile pour retourner à Ormus. Comme le Roy n'ignoroit pas qu'Albuquerque en occupoit toutes les avenuës, il luy écrivit tout ce qui s'étoit paſſé au ſujet de cette Ambaſſade. Le Vice-Roy voulant de ſa part contribuer à la ſeureté de la vie de l'Ambaſſadeur, s'aviſa d'envoyer demander au Roy d'Ormus, le neveu de Raix Noradin, Gouverneur de la ville, & l'un des plus grands Seigneurs du Royaume. La ſituation où étoient les affaires de cet Etat, & l'aveugle déference que Tor avoit pour tout ce que le Vice-Roy éxigeoit de luy, détermina ce Prince, à luy envoyer le Gentilhomme qu'il demandoit, ſans éxaminer les motifs d'Albuquerque pour en uſer ainſi.

Auſſitoſt qu'on euſt conduit le neveu du Gouverneur ſur le bord du Vice-Roy, l'Ambaſſadeur deſcendit à Ormus. Ce Miniſtre alla du meſme pas chez le Roy ſon maître, à qui il préſenta les lettres d'Emanuel. L'Ormuſſien, loin de contrevenir à ce que le Vice-Roy avoit éxigé de luy au nom d'Emanuel, ne ſe plaignit, ni du peu de ſuccés de cette négociation, ni de l'infidelité de ce Miniſtre envers ſes Dieux,

Retour de l'Ambaſſadeur d'Ormus.

ni du mépris qu'il avoit fait de luy en changeant de Religion, ſans en avoir eu ſon agrément. Mais pour l'en punir, il ne voulut plus le voir, ni avoir de communication avec luy ; de ſorte que ce n'étoit plus que par le canal d'un tiers, à qui le Roy d'Ormus en donnoit la commiſſion, que Ferreira luy faiſoit ſçavoir ce qu'il deſiroit d'apprendre. ANS. DE J. CHRIST. 1515. Le Roy Tor ne veut plus le voir.

Cependant, le Vice-Roy qui commençoit à s'impatienter d'eſtre ſi long-tems aux environs d'Ormus, ſans avoir rien conclu touchant la conſtruction de la Citadelle, fit propoſer au Roy Tor, ou d'en permettre la conſtruction, ou de ſe reſoudre à la guerre. Ce Prince ne pouvant plus différer de répondre à cette alternative, envoya Noradin avec des pouvoirs fort autentiques pour faire un nouveau traité de paix, qui ratifiaſt les précedens, & qui permiſt aux Portugais, de continuer les travaux de la Forteresſe dont il étoit queſtion. Aprés que ce traité euſt été ſigné, le Vice-Roy chargea Noradin, de donner au Roy d'Ormus, un collier d'or qu'il luy envoyoit au nom du Roy ſon maître, comme une marque viſible de ſa dépendance volontaire, & un étendard aux armes de Portugal, comme un témoignage public de ſon alliance avec Emanuel. Noradin à ſon retour à Ormus, donna l'un & l'autre au Roy. Ce Prince garda le collier, & fit arborer l'étendard ſur ſon Palais. Nouveau traité entre le Roy d'Ormus & le Vice-Roy. Singularité des preſens faits à ce Prince.

Sur ces entrefaites, l'Ambaſſadeur d'Iſmaël, Sophi de Perſe, arriva à Ormus, où le Vice-Roy étoit allé incontinent aprés le départ de Noradin. La conjoncture de cette derniére Ambaſſade fut heureuſe pour le ſuccés des deſſeins d'Albuquerque, & le Roy Tor ne regardoit plus qu'avec une eſpéce de jalouſie & de crainte, la recherche qu'Iſmaël faiſoit de l'amitié & de l'alliance du Roy de Portugal. Ce fut auſſi dans cette veuë, que le Vice-Roy voulut recevoir en public l'Ambaſſadeur du Sophi, & qu'il choiſit pour cet effet, la place qui eſt devant le Palais du Roy. Il y fit élever un théatre, & ſur ce théatre un haut daiz, avec deux fauteüils, l'un pour l'Ambaſſadeur & l'autre pour luy. Le Vice-Roy parut environné des principaux Officiers de ſa flotte, & de la Nobleſſe Portugaiſe, qui l'avoit ſuivie dans Arrivée de l'Ambaſſadeur du Sophi de Perſe à Ormus. Le Vice-Roy luy donne audience, & de quelle maniére.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

toutes ſes campagnes. On augmenta ſa garde ordinaire, & l'on mit les ſoldats en haye dans les ruës par où l'Ambaſſadeur devoit arriver.

Le train de l'Ambaſſadeur Perſan étoit magnifique, on n'en avoit jamais vû un pareil à Ormus. Deux Ecuyers à cheval portoient en croupe des panthéres dreſſées pour la chaſſe. Six beaux chevaux & d'une taille extraordinaire, marchoient enſuite, ils étoient armez de toutes piéces, & menez en main par des eſclaves, & précedoient un grand nombre de gens à cheval, plus diſtinguez par leur bonne mine, que par la richeſſe de leurs veſtes, & par l'éclat de leurs bonnets. Les plus conſidérables d'entre ces cavaliers, portoient dans de grands baſſins d'argent, les préſens que le Sophi faiſoit à Emanuel. Ils conſiſtoient en pluſieurs piéces d'étoffes fort riches, & ſur tout en une veſte ſinguliére par ſa couleur ; mais admirable par ſon ouvrage, ſur laquelle on avoit tracé avec des perles, pluſieurs hiéroglifes Perſans, qui compoſoient un deſſein d'un gouſt ſurprenant & nouveau.

Préſens du Sophi.

L'Ambaſſadeur parut accompagné du reſte de ſon train, & arriva au bruit des fanfares. Le Vice-Roy ſe leva pour aller au-devant de luy, & ils ſe mirent tous deux ſur des chaiſes qu'on avoit préparées ſous le dais. Ce Miniſtre prit la parole, & s'expliqua en ſa langue, mais d'un air éloquent & grave. Il s'étendit ſur la valeur & ſur la puiſſance d'Emanuel, & ajoûta que comme ſes royales qualitez étoient connuës & admirées de la plus grande partie des Potentats de l'Univers, l'Empereur Iſmaël ſon maître, l'avoit envoyé pour ménager une alliance entre ces deux Monarques.

Harangue de l'Ambaſſadeur Perſan.

Albuquerque, de qui l'âge, la bonne mine, & la grande réputation impoſoient du reſpect, répondit avec beaucoup de juſteſſe & de déférence aux empreſſemens du Sophi. Il aſſeura cet Ambaſſadeur, que le Roy de Portugal ſon maître regarderoit ſon alliance avec l'Empereur Iſmaël, comme un des plus grands avantages, que luy pouvoient attirer ſes conqueſtes dans les Indes. Cette cérémonie ſe paſſa à la veuë & en préſence du peuple d'Ormus, elle fut ſui-

Le Vice-Roy y répond, & envoye Lemos en Perſe.

vie d'un grand régal, & la ville retentit durant tout le jour, du bruit des tambours & des trompettes. Le Vice-Roy, qui avoit receu cet Ambaſſadeur, avec tous les égards qui ſont deûs à un auſſi puiſſant Prince qu'Iſmaël, envoya en Perſe Ferdinand Gomez & de Lémos, avec des lettres de créance pour le Sophi. Cet Empereur, à qui apparemment ſon Ambaſſadeur avoit mandé la réception qu'Albuquerque luy avoit faite, en fit une trés bonne à Lémos. Il voulut par diſtinction & par préference, qu'il eut le pas ſur les Ambaſſadeurs des autres Princes étrangers, qui étoient pour lors à ſa Cour. ANS DE J. CHRIST. 1515.

L'Ambaſſadeur du Sophi, aprés avoir rempli les fonctions de ſon employ, retourna en Perſe. Pour lors le Vice-Roy s'appliqua uniquement à faire achever la Citadelle dans Ormus, & à prévenir par ſa vigilance les mauvaiſes intentions de ſes ennemis ſecrets. Quoique le nombre en fuſt grand, toutefois ils n'oſoient ſe faire connoiſtre pour tels, parce qu'ils n'avoient point de Chef depuis la mort de Zeifadin, & depuis celle d'Atar, Regent & Miniſtre du Royaume. D'ailleurs, Albuquerque ſe défioit beaucoup de Raix Noradin, ſucceſſeur d'Atar dans le Miniſtere, & le regardoit comme un ennemi dangereux & ſecret. Il ſçavoit que cet homme avoit fait tuer Zeifadin par des eſclaves Abiſſins; que de ſon autorité il avoit exclus du trône d'Ormus, les enfans de ce dernier Prince, dont ils devoient eſtre les ſucceſſeurs, pour y faire monter le Prince Tor, frere de Zeifadin, & qu'enfin il s'étoit fait pourvoir des emplois d'Atar.

Départ de l'Ambaſſadeur du Sophi.

Le Vice-Roy ſe défie de Raix Noradin.

Maffée, Hiſt. des Indes, liv. 5. chap. 7.

Mais le grand âge de Raix Noradin, ne luy laiſſant pas aſſez de ſanté pour joüir du fruit de ſes crimes, il fut contraint de ſe choiſir un ſucceſſeur pour l'adminiſtration du Royaume. Raix Hamed ſon neveu, fut celuy ſur qui il jetta les yeux pour remplir ce délicat & laborieux employ. A peine Raix Hamed, qui étoit d'un caractére ingénieux, mais entreprenant, eut-il pris connoiſſance des affaires qu'il s'en rendit maître. Il pouſſa ſi loin ſon crédit, quoique naiſſant, que la plûpart des courtiſans ramperent devant luy, & devinrent ſes créatures. Le Roy meſme le redoutoit, & il n'y

Ce Miniſtre cede ſon employ à Raix Hamed.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

avoit aucun de ſes Officiers, parmi ceux qui approchoient ſa perſonne, qui ne rendiſt compte à Hamed, des actions & des paroles de ce Prince. Comme le Roy d'Ormus n'étoit environné que de gens en qui il n'oſoit ſe confier, il s'ouvrit à Albuquerque, de l'état violent où il étoit au milieu de ſon propre Royaume.

Autorité du nouveau Miniſtre.

Le Vice-Roy n'ignoroit pas d'ailleurs, que Hamed preſſoit le Roy d'Ormus, de violer le traité de paix fait avec Emanuel, pour avoir un légitime prétexte d'empêcher l'achévement de la Citadelle. De plus, il ſçavoit que ce nouveau Miniſtre regardoit la vie du Vice-Roy, comme un obſtacle à ſon repos & à ſa fortune; mais il s'agiſſoit en cette occaſion d'uſer avec prudence de la confidence du Roy d'Ormus, & d'aſſeurer les conqueſtes d'Emanuel, & la vie des Portugais. Comme il étoit difficile, dans une ſi délicate conjoncture, de prévenir en meſme-tems tous les malheurs qui intereſſoient la gloire d'Emanuel, le repos du Roy d'Ormus, & la propre vie d'Albuquerque, ce Vice-Roy ſe détermina à prévenir Raix Hamed, en luy faiſant porter le coup de la mort, avant qu'il fuſt en état d'entreprendre quelque choſe de ſemblable ſur luy.

Prudence du Vice-Roy.

C'étoit-là le moyen le plus aſſeuré, pour ruiner toutes les mauvaiſes intentions de Hamed; mais il falloit en trouver l'occaſion, où la faire naître, en aſſemblant dans un meſme lieu le Roy d'Ormus, & ſon Miniſtre. Entre tous les prétextes qu'Albuquerque imagina pour une ſi hardie & ſi dangereuſe éxecution, il n'en trouva point de meilleur, que de feindre qu'il avoit receu de nouveaux ordres de la Cour, qu'Emanuel luy commandoit de communiquer au Roy d'Ormus, & à ſon Conſeil; que cette affaire ne ſe pouvant conſommer dans ſon Palais, il ſupplioit ce Prince de choiſir un lieu où il luy donneroit audiance, afin de traiter à loiſir & en ſecret, l'affaire dont il étoit queſtion, & d'ordonner à Hamed, & à tels autres de ſon Conſeil, de s'y rendre pour y conferer ſur ce qu'il avoit à luy propoſer.

Il fait des propoſitions au Roy d'Ormus.

Le Miniſtre Hamed, avec qui Albuquerque vivoit en apparence d'un air d'amitié & de franchiſe, ne croyant pas

ANS DE J. CHRIST. 1515.

que le Vice-Roy ſceuſt ſes intentions, porta le Roy d'Ormus, à choiſir une grande maiſon ſituée prés de la Citadelle que l'on bâtiſſoit, pour y éxaminer les Mémoires en queſtion. Il ſupplia auſſi le Roy d'éxiger d'Albuquerque, que les Officiers Portugais qui l'accompagneroient, y vinſſent ſans armes, & de l'aſſeurer, que les Gentilshommes Ormuſſiens qu'il nommeroit pour le ſuivre, n'en auroient pas non plus que les Portugais, à l'exception néanmoins de ſon Ecuyer, & de celuy d'Albuquerque, qui entreroient avec leurs épées.

Ce Prince les accepte.

Les choſes ainſi arreſtées, Albuquerque aſſembla ſes Officiers, & leur fit part de la conſpiration que Hamed tramoit contre leurs vies. Il leur témoigna, qu'il ne voyoit point d'autre moyen pour ſe tirer de ce danger, que de prévenir le Miniſtre Ormuſſien, ce qui ne ſe pouvoit faire que par un coup de main. Il leur dit, qu'il étoit convenu avec le Roy d'Ormus, que ceux qui le ſuivroient au lieu où ſe devoit faire cette conférence, n'auroient point d'épées, mais il leur donna des poignards & des piſtolets de poche. Comme Albuquerque trouva ſes Officiers entiérement diſpoſez à le ſeconder dans ce qu'il avoit projetté, il parut le lendemain ſur le rivage de la mer, & poſta ſes gens vis-à-vis des gardes du Roy Tor, leſquels s'étoient déja emparez des avenuës de la maiſon où l'Aſſemblée ſe devoit faire.

Le Vice-Roy prend de bonnes meſures pour ſe défaire de Raix Hamed.

Peu de tems aprés le Roy d'Ormus arriva. Hamed qui le précedoit, entra le premier, ce Prince paſſa enſuite conduit par Noradin. Le Vice-Roy qui s'y étoit déja rendu le ſalua, chacun étoit ſur le point de prendre ſa place, quand Hamed ſe tourna bruſquement vers le Roy, & luy cria de ſe ſauver, comme ſi les Portugais euſſent voulu attenter à ſa vie. Tor, qui ne leur voyoit aucunes armes, attribua à la ſeule crainte de Hamed, l'avis qu'il luy donnoit de ſe retirer, & luy témoigna combien il ſeroit honteux de redouter un péril, qui dans cette occaſion n'étoit pas aſſez évident pour en eſtre ſi fortement allarmé.

Arrivée du Roy d'Ormus.

La crainte s'empare de l'eſprit de Hamed.

Pendant cette eſpéce de conteſtation entre le Roy d'Ormus & ſon Miniſtre, Albuquerque s'apperceut, que Ha-

ANS DE J. CHRIST. 1515.

med s'étoit pourvû d'armes offenſives. Il luy reprocha ſa contravention aux ordres du Roy, & demanda qu'il les dépoſaſt. Hamed, qui comptoit ſur ceux dont il devoit eſtre ſoutenu, loin d'aſſeurer qu'il n'avoit aucunes armes, tira un poignard, & ſe mit en devoir d'en frapper le Vice-Roy; mais Albuquerque para le coup avec le bras. Alors les Portugais qui l'avoient accompagné ſe ſaiſirent de Hamed, & le jetterent par les feneſtres qui donnoient ſur la mer. Le Roy d'Ormus, qui s'attendoit à une pareille deſtinée, regardoit ſa mort comme inévitable, quand Albuquerque, l'aborda d'un air reſpectueux, & luy fit de grandes excuſes, ſur ce qui venoit de ſe paſſer en ſa préſence. Il l'aſſeura, qu'il n'avoit médité la mort de Raix Hamed, que pour le faire régner par luy-meſme, & pour le délivrer d'un favori inſolent, qui abuſoit ouvertement de ſon autorité & de ſon Miniſtere, & qui par ſes malverſations commençoit à rendre ſon regne odieux à ſes plus fidelles ſujets.

Il veut poignarder le Vice-Roy; mais on le jette par les feneſtres.

Albuquerque ſe juſtifie de cette action auprés du Roy d'Ormus.

Pendant que cette ſcene ſe paſſoit dans cette maiſon, les Ormuſſiens l'inveſtirent, croyant que les Portugais avoient fait un pareil traitement à leur Roy, & les menacerent d'y mettre le feu s'ils ne le répreſentoient. Ce murmure obligea Albuquerque, de ſupplier ce Prince de ſe montrer par une feneſtre, & de leur dire, que les Portugais avoient ſacrifié Raix Hamed, par ſon ordre, & pour la conſervation du repos public, qui ne demandoit pas moins qu'une victime de cette nature.

Ce Prince paroiſt pour appaiſer le peuple.

La préſence du Roy, & le diſcours qu'il tint aux Ormuſſiens, rendit le calme à toute la ville. Le ſeul Mudofar, frere de Hamed, voulant tirer vengeance de la mort de Raix Hamed, ſe retira dans le Palais de Tor, d'où il prétendoit ſe défendre, & ſe mit à la teſte d'une troupe de gens, que Hamed avoit introduits dans Ormus, pour luy ſervir de main forte. Mais le Roy luy ayant fait ordonner, ſous peine de la vie d'en ouvrir les portes, & de mettre les armes bas, Mudofar en ſortit, on s'aſſeura de ſa perſonne, & quelque tems aprés, on l'éxila; de ſorte que le reſte de ſa faction, qui ſe vit ſans chef, ſe diſſipa. On ne parla plus

Mudofar veut vanger la mort de ſon frere Hamed.

On s'aſſeure de ſa perſonne.

dans

dans Ormus, que de la vigueur avec laquelle Albuquerque avoit conduit cette action, & de l'obligation que le Roy Tor devoit luy en avoir, & de fait, ce Prince déclara dés le meſme jour, qu'il mettoit ſon Royaume, & ſa Perſonne, ſous la protection d'Emanuel Roy de Portugal, & qu'il le reconnoiſſoit pour ſon libérateur & ſon Souverain.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

Le Roy d'Ormus ſe met ſous la protection d'Emanuel.

Durant tous ces mouvemens dans les Indes, les Portugais faiſoient des courſes en Afrique. Jabentafuf, qui battoit ordinairement la campagne, découvrit quelques troupes que les Barbares avoient poſtées dans les environs de Maroc, il en fit donner avis à Ataïde, & luy demanda du ſecours. Ataïde luy envoya auſſitoſt cent chevaux, ſous la conduite de Lopez Barigue. Les ennemis décamperent ſur le bruit de la marche des Portugais, & ſe retirerent dans une petite ville proche du Mont-Atlas; mais comme ils s'y étoient retranchez, & que Barigue, quoique joint à Jabentafuf, n'avoit pas aſſez de monde pour les aller forcer dans ce poſte, il demanda encore du renfort, ce qui obligea Ataïde de détacher Alfonſe Norogna, avec d'autres troupes. Quoique les ennemis fuſſent toûjours ſuperieurs aux Portugais, tant en cavalerie qu'en infanterie, ils évitoient néanmoins les occaſions de les rencontrer; ſoit qu'ils ne vouluſſent pas en venir aux mains avec eux, ou qu'ils eſpéraſſent de les rebuter par de longues marches, en cas qu'ils vouluſſent les pourſuivre. De maniére qu'ils abandonnerent encore la ville où ils s'étoient retranchez, & prirent leur route par des défilez preſque inacceſſibles.

Affaires d'Afrique.

Ces différens mouvemens, dont véritablement les Portugais étoient fatiguez, ne garantirent pas les Maures, du riſque de tomber entre leurs mains. Barigue, qui commandoit l'avantgarde, fit tant de diligence qu'il les atteignit, il chargea leur arriéregarde, & obligea ceux qui s'y trouverent de rejoindre le corps de leur armée. Comme les ennemis ne pouvoient plus ſe diſpenſer d'en venir aux mains, ils firent volte face, & tinrent bonne contenance. L'action commença avec beaucoup de vigueur, & les deux partis firent bien leur devoir. Cette affaire s'étant paſſée ſans au-

Les Portugais & les Maures en viennent aux mains.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

cun avantage de part ni d'autre, il y eut un ſecond combat, qui ſe termina par une défaite génerale de l'armée ennemie, par un grand nombre de priſonniers, & par un butin de beſtail, dont il n'y avoit point encore eü d'exemple. Ce butin monta, dit-on, à plus de vingt mille bœufs, moutons, ou chameaux. Barigue & Jabentafuf, y perdirent quelques cavaliers, & eurent beaucoup de bleſſez, particuliérement parmi les Maures conféderez, dont Jabentafuf étoit Capitaine.

Défaite de l'armée ennemie.

Jean Coutigno, fils de Vaſco, Comte de Borbe, qui commandoit dans Arzile, fit dans le meſme-tems une ſortie ſur les troupes de Baraxa, leſquelles faiſoient le dégaſt dans les environs de cette ville. Il les pourſuivit ſi vivement qu'il les réduiſit à la fuite, & par ce moyen il chaſſa les Maures, qui y faiſoient des éxactions, & des violences inoüies & continuelles.

D'un autre coſté le Xerif, Géneral des Arabes, avoit fait une irruption dans la province de Xiatime, & inquiétoit les Maures de cette province depuis qu'ils s'étoient rendus tributaires d'Emanuel. Il étoit de l'honneur des Portugais de ne les point abandonner, & de leur envoyer des troupes. Cette nouvelle affaire fut un ſurcroiſt d'embarras pour Ataïde. La néceſſité où il étoit de ſe défendre en meſme-tems en pluſieurs endroits, & de faire de différens détachemens pour ſoutenir les Alliez, avoit tellement affoibli ſon armée, qu'il ne ſe voyoit plus en état d'envoyer du ſecours à ceux qui luy en demandoient. Cependant, comme il ne pouvoit en refuſer à ces Maures, il envoya Barigue, qui leur mena quelque infanterie pour joindre aux milices du païs, & dont on fit un petit corps d'armée.

Ataïde envoye du ſecours aux Xiatimiens.

Le Xerif, qui étoit en campagne avant que Barigue s'y fuſt mis, avoit déja fait de grands dégaſts dans le païs, quand ce Capitaine Portugais y arriva. Comme il ſceut que ce Géneral Arabe ſe retiroit avec un grand butin, il fit une ſi promte marche qu'il l'atteignit; il donna ſur ſon arriéregarde & la tailla en piéces.

Défaite de l'arriéregarde du Xerif.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

George Menezés, qu'Ataïde fit partir incontinent aprés Barigue avec de la cavalerie, ne l'eut pas plûtoſt joint, qu'ils chercherent l'occaſion de combattre. Pour lors les Barbares, qui ſe ſentoient les plus forts, ſe mirent en bataille. Adebelquibir, couſin du Xerif, commandoit l'aîle droite de leur armée, & le Géneral étoit à la teſte de l'aîle gauche. Barigue & Menezés donnerent leurs ordres pour le combat, & partagerent leurs troupes en deux petits corps; mais les ennemis ſupérieurs en nombre aux Portugais, étendirent les aîles de leur armée, & les enfermerent. Quand les Portugais ſe virent attaquez de tous coſtez & avec une égale vigueur, ils redoublerent leurs efforts pour ſe tirer de ce mauvais pas, Barigue s'attacha à combattre Adebelquibir, & le tua d'un coup de lance. La mort de cet Officier fut cauſe que toute ſa troupe ſe débanda. Bentagogin, l'un des Lieutenans géneraux de l'armée ennemie, voyant cette déroute, ſe mit en devoir de ſoutenir le choc, ce qu'il fit avec beaucoup de courage, & ce que peut-eſtre il auroit fait avec ſuccés, s'il n'euſt été tué dans la mêlée. Le fils de Bentagogin voulut venger la mort de ſon pere, qui venoit d'eſtre tué à ſes yeux, & fit des actions ſi déterminées & ſi ſurprenantes, que ſans le coup qui l'abbatit, il auroit ſans doute relevé le courage aux Maures, & contrebalancé la victoire, qui demeura enfin aux Portugais.

On ſe diſpoſe de part & d'autre à un combat.

Mort de quelques Officiers géneraux ennemis, cauſe de la victoire des Portugais.

Quand le Xerif vit ſon armée en déroute, il ſe retira dans le Château d'Amagor bâti ſur une montagne, dont le pied eſt arroſé par le confluent de deux petites riviéres, qui en rendent l'accés trés-difficile. Barigue, à qui rien ne paroiſſoit impoſſible, lors qu'il s'agiſſoit d'acquérir de la gloire, forma le deſſein d'y aller forcer le Xerif. Pour cet effet, il demanda du ſecours à Ataïde, qui luy envoya deux cens chevaux & cinquante hommes, ſous la conduite d'un Officier nommé Cervaire. Auſſitoſt que Barigue eut receu ce renfort, il marcha pendant toute la nuit, & vint ſe poſter aſſez prés d'Amagor. Le Xerif, qui du lieu où il étoit, pouvoit obſerver le peu de gens qu'il avoit à combattre, fit faire une ſortie ſur les Portugais. Ils eſſuyerent le premier feu

Retraite du Xerif.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

des ennemis, paſſerent la riviére, & les repouſſerent l'épée à la main juſque dans les défilez de la montagne, dont ils ſe rendirent maîtres. Comme ce Géneral Arabe ne doutoit pas aprés cette action, que les Portugais ne le vinſſent aſſiéger dans ce Château, il en ſortit durant la nuit, il y laiſſa un de ſes oncles avec une partie de la garniſon, & ſe retira dans une autre place nommée Algel. Barigue, que l'on avertit de l'évaſion du Xerif fit aſſiéger le Château d'Amagor dans les formes. Les ennemis ſe défendirent avec une vigueur inconcevable pendant les premiers jours du ſiége; mais quand ils virent que les Portugais gagnoient tous les jours du terrein, & que bientoſt ils ſeroient à couvert des flêches & du feu, que l'on feroit du Château, ils aimerent mieux, à l'éxemple du Xerif, aſſeurer leurs vies par la fuite, que de ſe voir expoſez à la fureur de leurs ennemis. Ils ſortirent de ce Château en ſi grande confuſion, que les uns ſe laiſſerent rouler du haut de la montagne, pour traverſer enſuite la riviére à la nage, & les autres furent paſſez au fil de l'épée. On fit un grand nombre de priſonniers, & le butin qu'on abandonna aux ſoldats fut ſi conſidérable, qu'ils employerent trois jours à le tranſporter du Château dans leur camp.

Il ſe retire de Château en Château, pour éviter les Portugais.

Aprés la réduction d'Amagor, Barigue & Jabentafuf allerent attaquer le Château d'Algabal, & le prirent. De-là ils donnerent avis à Ataïde, que le Xerif étoit toûjours à Algel, & que s'il ſe mettoit en campagne, avant que ce Géneral Arabe en euſt rétabli les principales fortifications, il entreroit aiſément dans cette place, & qu'immanquablement il feroit le Xerif priſonnier. Sur cet avis Ataïde monta à cheval avec de nouvelles troupes, & marcha vers Algel; mais ayant changé bruſquement de deſſein & de route, ſans qu'on en ait ſceu la raiſon, le Xerif profita de la contremarche des Portugais, & de la liberté des chemins, pour ſortir d'Algel, où il ne retourna que quand Ataïde en fut fort éloigné.

Pendant qu'Ataïde faiſoit ces mouvemens, il ordonna à Barigue d'aller forcer les Maures, qui s'étoient canton-

nez dans des cavernes où l'on ne pouvoit aborder qu'aprés avoir fait une longue & pénible marche dans un païs tout couvert de rochers. Quoique cette commiſſion fuſt périlleuſe, Barigue l'accepta avec le meſme empreſſement, que s'il euſt été aſſeuré d'en revenir couvert de gloire; mais il y perdit tant de monde, & courut tant de fois riſque d'y perdre luy-meſme la vie, qu'enfin il fut contraint d'abandonner cette entrepriſe. Il n'en uſa pas de meſme lors qu'il alla aſſiéger le Château d'Algel, il y trouva néanmoins de plus grandes difficultez qu'il ne l'avoit cru. Les Arabes s'étoient emparez de toutes les avenuës, & l'on n'en pouvoit aborder, qu'aprés avoir eſſuyé un feu continuel qu'ils faiſoient des lieux où ils étoient retranchez. Barigue en connut les hazards par luy-meſme, puis qu'il y fut bleſſé & fait priſonnier; mais ſes gens dont il étoit fort aimé le dégagerent. Le ſang qu'il avoit perdu, & la fatigue qu'il s'étoit donnée dans cette occaſion, l'ayant mis hors d'état de retourner à la charge, l'obligerent de revenir dans ſon camp, il y demeura tranquille pendant quelques jours, & juſqu'à ce que ſes bleſſures luy permiſſent de remonter à cheval. Dés qu'il eut recouvré ſa ſanté & ſes forces, il ſe mit en campagne; il reprit ſa route vers Algel, ravagea toutes les habitations par où il paſſa, & alla dreſſer ſon camp à la veuë de cette place. Alors le Xerif fit faire une ſortie, dans l'eſpérance de le forcer dans ſes lignes; mais on n'en put venir à bout. Barigue repouſſa les ennemis, & leur tua beaucoup de monde.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

Barigue eſt bleſſé, & fait priſonnier.

Tout autre que Barigue auroit voulu profiter de la déroute des Arabes; mais ce Capitaine prudent & brave ſe contenta de les avoir mis en fuite, il négligea de les pourſuivre, de crainte de donner dans quelque embuſcade, & attendit l'occaſion de s'approcher du Château, ou celle de combattre, en cas qu'ils vouluſſent s'y oppoſer. Quelques jours aprés, les armées en vinrent aux mains, l'action fut trés-ſanglante ſans eſtre déciſive. Barigue, qui vouloit ſçavoir à quoy s'en tenir, ſe mit à la teſte de l'armée des Maures confederez, & avança celle de ſon camp

Il ſe remet en campagne, & bat les ennemis.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

le plus prés qu'il put du corps de la place. Ses troupes le ſeconderent avec leur valeur ordinaire, & il étoit ſur le point d'en tirer un grand avantage, quand il ſe vit tout à coup abandonné par ceux qui l'avoient excité à cette guerre, & qui l'avoient ſuivi dans des occaſions plus périlleuſes. Cet abandon fut cauſé par la rencontre que ſes gens firent d'un Prince des environs, qui marchoit à la teſte d'un grand renfort de troupes qu'il alloit jetter dans Algel. Quoique Barigue n'euſt plus aſſez de monde pour s'oppoſer à ce deſſein, il marcha néanmoins à leur rencontre, & ſe rendit maître du défilé, par où il falloit indiſpenſablement que ce ſecours paſſaſt, à moins qu'il ne retournaſt ſur ſes pas.

Ses troupes l'abandonnent lâchement.

La nuit ayant obligé Barigue de demeurer dans ce poſte, il fit réflexion, que ſon obſtination luy coûteroit trop cher, s'il vouloit empêcher, avec le peu de monde qu'il avoit, que les troupes des ennemis ne paſſaſſent. Comme il en prévit tous les inconveniens, il reprit la route de Safi, & trouva ſur les chemins ceux qui l'avoient ſi lâchement abandonné, & qui étoient morts de fatigue & de froid.

Ces différentes expéditions, quoique trés-périlleuſes, ne contribuant qu'à faire connoiſtre la valeur des Portugais & le courage des Maures, ſans procurer aucun avantage, ni à l'un ni à l'autre parti, Ataïde jugea à propos d'aller former le ſiége de la ville de Maroc, ſuivant le projet qu'il en avoit fait depuis long-tems. Les obſtacles que les Maures y avoient apportez, tantoſt par des rebellions, & tantoſt par des entrepriſes, avoient obligé Ataïde d'en différer le voyage juſqu'à ce qu'il euſt réduit ces Barbares. Ainſi dés qu'il n'eut plus de difficultez à ſurmonter, ni d'ennemis à vaincre, il raſſembla ce qu'il put de troupes, & en fit un petit corps d'armée. Pierre de Souſa, Gouverneur d'Azamor luy amena deux cens chevaux ; le Commandant de Dabide vint avec ſix cens ; celuy de Garabie avec mille, & celuy de Xerquie avec huit cens. Ataïde joignit toute cette cavalerie à la ſienne, & ſe vit prés de trois mille chevaux ſur pied, ſans compter ſon infanterie & les troupes

des Maures confederez. En cet état il marcha fiérement à la conqueſte de Maroc. ANS DE J. CHRIST. 1515.

Il ſembloit que le ſeul deſſein de prendre cette ville, duſt ſuffire aux Portugais pour en venir à bout, puis qu'ils ne s'étoient pourvûs, ni de munitions, ni d'artillerie, ni de toutes les autres machines dont on ſe ſervoit alors pour attaquer & pour battre les places. Sans doute qu'ils comptoient, que leur ſeule arrivée devant Maroc, dont la garniſon étoit néanmoins fort conſidérable, porteroit une aſſez grande épouvante dans cette ville, pour déterminer les habitans à ne pas ſouffrir un ſiége. Ataïde va à Maroc, & l'inveſtit.

Quand ceux de Maroc ſe virent inveſtis par l'armée des Portugais, qu'ils croyoient n'eſtre que l'avantgarde d'une plus puiſſante, ils ſe retirerent dans la ville, & abandonnerent les dehors. Les aſſiégeans s'en emparerent, & avancerent leurs travaux juſqu'aux portes de Maroc.

Les aſſiégez, qui ſe virent preſſez ſongerent à ſe défendre, & firent une ſortie, où les aſſiégeans perdirent beaucoup de monde, ſans compter la plûpart de leurs principaux Officiers, qui furent dangereuſement bleſſez. Cet avantage releva le courage aux ennemis, & obligea les Portugais d'abandonner à leur tour les poſtes qu'ils occupoient, & d'aller camper ſur le bord de la riviére qui paſſe dans Maroc. Les ennemis les chargerent dans ce poſte à deux différentes repriſes, & voulurent les en chaſſer; mais les Portugais, qui s'étoient emparez d'un défilé, que forme cette riviére, ſe mirent à couvert des aſſiégez, & ſoutinrent leurs efforts avec leur intrépidité ordinaire. Ceux de Maroc, honteux de leur peu de fermeté, ſe mirent en devoir de réparer par quelque belle action, la faute qu'ils avoient faite, & paſſerent la riviére pour aller forcer les Portugais, qui s'étoient retranchez dans le défilé qu'ils venoient de gagner. Mais les Portugais, loing de fuir à leur approche, les attendirent de pied ferme, ils borderent le rivage d'infanterie, & firent un grand feu ſur ceux qui hazarderent de paſſer les premiers. Le peu de gens qui ſe ſauverent arreſterent les autres, & les déterminerent à retourner à Maroc. Les aſſiégez font une ſortie.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

Quoique cet avantage duſt laiſſer aux Portugais, une grande eſpérance de réüſſir dans ce ſiége, ils le leverent néanmoins, & regarderent la priſe de cette ville comme impoſſible alors, parce que dés le commencement, on n'avoit pas pris de bonnes meſures.

Levée du ſiége de Maroc.

Jean Coutigno, & Edoüard de Menezés Gouverneur de Tanger réüſſirent mieux dans les courſes qu'ils firent aux environs du Mont Farobe, éloigné de dix lieuës d'Arzile. Ces deux Capitaines forcerent le village d'Aljubile, dont les habitans venoient fourrager les campagnes d'autour d'Arzile,& lever des contributions dans les hameaux qui en dependent. Ils les pourſuivirent juſque dans leurs défilez, & dans leurs montagnes, & les y enfermerent ſans qu'ils oſaſſent en ſortir, tandis qu'ils allerent piller leurs habitations, & qu'ils mirent le feu dans leurs bourgs & dans leurs villages.

Courſes de Coutigno & de Menezés.

Pendant que tout cela ſe paſſoit en Afrique, Emanuel, en qui le déſir de faire connoiſtre ſa puiſſance, ne faiſoit qu'augmenter de jour en jour, ſe fit informer par ceux qui avoient voyagé en Barbarie, des moyens dont il devoit uſer pour entrer dans le Royaume de Fez. Comme il falloit s'aſſeurer des coſtes, avant que de ſonger ſérieuſement à cette conqueſte, ceux que le Roy conſulta ſur ce ſujet, furent d'avis que l'on commençaſt par faire bâtir des Citadelles, ſur le rivage de la mer. Il n'étoit donc plus queſtion que de choiſir les lieux les plus avantageux pour la conſtruction des petits Forts que l'on projettoit de faire. On prit pour cet effet, une hauteur à l'embouchure de la riviére de Mamora, dont le canal large & profond, pouvoit ſervir de bonne rade aux vaiſſeaux de guerre, qui viendroient y jetter l'ancre.

Emanuel projette d'entrer dans le Royaume de Fez.

Meſures qu'il prend pour cet effet.

Le Roy, à qui cette affaire paroiſſoit de trop grande conſéquence, pour l'entreprendre ſur de ſimples Mémoires, jugea à propos d'envoyer en Barbarie, des gens habiles pour éxaminer les lieux meſmes, pour ſonder le lit du canal, & pour voir quels avantages on pouvoit tirer de la ſituation de cette montagne, ſur laquelle on projettoit de bâtir la principale Forteresſe.

Les

ANS DE J. CHRIST. 1515.

Les choſes furent trouvées telles qu'on les avoit expoſées au Roy. Ceux qui étoient allez en Barbarie, aſſeurerent Emanuel à leur retour, que les avis qu'on luy avoit donnez étoient bons & fidelles, & ſur le plan qu'ils luy préſenterent de l'état des lieux, & de la Citadelle que l'on vouloit conſtruire, ce Prince fit mettre à la mer une flotte compoſée de deux cens voiles, & de huit mille hommes d'équipage, ſans compter un grand nombre de volontaires, qui luy demanderent permiſſion d'aller ſervir ſur ſes vaiſſeaux.

Equipement d'une nombreuſe flotte.

Antoine Norogna fut crée Géneral de cette flotte, Nugno Maſcaregnas fut nommé ſon Lieutenant géneral, en cas que Norogna tombaſt malade, ou qu'il mouruſt durant cette navigation. La flotte eut le vent favorable, & arriva dans l'embouchure de la riviére de Mamora, dix jours aprés ſon départ de Liſbonne; mais au lieu de jetter les fondemens de cette Citadelle, à l'endroit où l'on avoit réſolu, Norogna & Maſcaregnas en choiſirent un autre plus avantageux pour le tranſport des proviſions, pour la navigation, & pour la ſeureté des vaiſſeaux qui viendroient y faire aiguade, ou jetter l'ancre.

Les Rois de Fez & de Mequinez prennent l'alarme.

La diligence avec laquelle les Portugais faiſoient travailler aux Fortifications de ce havre, allarma les Rois de Fez, & de Mequinez. Ces Princes craignoient que les Portugais ne ſe rendiſſent maîtres de la riviére, & que dans la ſuite ils ne formaſſent quelque deſſein ſur la ville de Fez, qui n'en eſt pas éloignée. Pour les en empêcher ils joignirent ce qu'ils avoient de troupes ſur pied, afin de les chaſſer du poſte qu'ils occupoient, avant que leurs Fortifications fuſſent achevées. Les grands détachemens que ces deux Rois faiſoient depuis leur union, interrompoient de tems en tems les travaux des Portugais, que Norogna & Maſcaregnas ne laiſſoient pas de défendre avec une valeur inconcevable. Comme les vivres leur manquoient, & que leurs troupes diminuoient à veuë d'œil, ils commencerent à déſeſperer du ſuccés de leur entrepriſe, & firent ſçavoir au Roy la fâcheuſe ſituation de ſon armée. Auſſitoſt qu'Emanuel eut receu cette nouvelle, il envoya un ordre à Noro-

ANS DE J. CHRIST. 1515.

gna d'abandonner la Citadelle commencée, & de ſauver ſa flotte avec le plus d'honneur qu'il pourroit pour la nation. Il ne s'agiſſoit plus que de trouver les moyens de ſe retirer aſſez ſecrettement, pour empêcher que les ennemis ne le découvriſſent, & c'eſt ce qui étoit tres-difficile. Enfin, les Barbares découvrirent le deſſein du Géneral, ils ſe mirent en campagne, & s'oppoſerent à ſon paſſage.

Retraite des Portugais.

Les différens combats qu'il fallut rendre pour paſſer, luy coûterent beaucoup de gens, & pour comble de diſgrace, le déſeſpoir ſe mit parmi les ſoldats, & meſme il fut ſi grand que la plûpart aimerent mieux ſe précipiter du haut des rochers dans les plaines ou dans la riviére, que de tomber entre les mains des Maures. La conſternation ne fut pas moindre ſur les vaiſſeaux, que parmi les troupes, les matelots ne ſçavoient plus où ils en étoient, & ne faiſoient la manœuvre qu'avec une confuſion, qui fut cauſe que pluſieurs bâtimens ſe perdirent faute d'avoir été bien gouvernez. Cet échec cauſa un véritable chagrin à Emanuel, il y parut d'autant plus ſenſible, que de ſon regne il n'avoit remporté que des victoires, & n'avoit receu que les applaudiſſemens deûs à un vainqueur, ſans avoir jamais éprouvé les déſagrémens d'eſtre vaincu.

Tel fut le déſavantage que les troupes d'Emanuel eurent dans cette occaſion. Cependant les ennemis qu'Albuquerque avoit à la Cour, & que ſon mérite luy attiroit, commencerent à agir pour le ruiner dans l'eſprit de ce Prince, & pour établir leur fortune ſur les débris de la ſienne. Les premiers ſoupçons qu'ils voulurent donner de la conduite de ce Vice-Roy, rouloient ſur les biens immenſes qu'il avoit amaſſez dans les Indes, & ſur le trop grand crédit qu'il s'étoit acquis dans ce païs. Ils le faiſoient paſſer pour un entreprenant, & pour un témeraire; ils publioient, que ſous prétexte de travailler pour la gloire du Roy, il bruſquoit les Princes juſque ſur leur trône, & qu'il tiranniſoit leurs ſujets. Enfin, ils prévinrent ſi fortement Emanuel, que ce Prince, tout éclairé qu'il étoit, crut que le ſeul Albuquerque recevoit l'honneur & le profit de tant de victoires, &

Les ennemis d'Albuquerque tâchent de le détruire.

que s'il n'y mettoit promptement ordre, ce Vice-Roy s'érigeroit bientoſt en Souverain. ANS DE J. CHRIST. 1515.

L'air de ſincerité & de vraiſemblance, qui paroiſſoit dans toutes les circonſtances de ces avis, perſuada au Roy, que la calomnie n'y avoit point de part, & que la ſeule fidelité animoit ceux qui luy tenoient ce langage. Il blâma en général la conduite d'Albuquerque, & loin de ſe ſouvenir des riſques qu'il avoit courus en traverſant les mers pour paſſer en des païs inconnus, & chez des peuples Barbares, il oublia que ce grand homme avoit affronté tous ces dangers pour établir la puiſſance des Portugais dans toute la coſte de la mer des Indes, c'eſt-à-dire, depuis le fleuve Indus, juſqu'au Promontoire de Cori; qu'il avoit conquis les Royaumes de Malaca & d'Ormus; qu'il en avoit rendu les Rois tributaires, ſans compter pluſieurs autres Princes Indiens, & enfin il ne ſe ſouvint plus qu'il avoit été obligé juſqu'alors, de luy donner les meſmes applaudiſſemens que ſes peuples, & de le regarder comme un des plus grands Capitaines, que le Portugal euſt produit.

Depuis que les ennemis d'Albuquerque eurent été écoûtez, les amis qu'il pouvoit avoir à la Cour, ne prirent point d'autre parti que celuy du ſilence. Perſonne ne ſe mit en peine de défendre l'abſent, ni de juſtifier ſa conduite, parce que le Roy paroiſſoit trop fortement prévenu à ſon déſavantage. On craignoit qu'il ne vouluſt point déferer à ce qu'on auroit pu luy dire en faveur du Vice-Roy. Enfin, ſoit que perſonne n'oſaſt, ou ne cruſt le devoir entreprendre, le Roy regarda cette indifférence & ce ſilence, comme une eſpéce de confirmation des avis qu'il avoit receus. Il ſe détermina donc à y mettre ordre; il rappella Albuquerque en Portugal, & donna à Lopo Söarez la Vice-Royauté des Indes.

Labrigue l'emporte ſur les amis du Vice-Roy.

Rappel d'Albuquerque en Portugal.

Auſſitoſt que ce nouveau Vice-Roy fut nommé, on travailla à l'équipement de treize bâtimens neufs, que Söarez devoit mener aux Indes. L'Ambaſſadeur Mathieu, & Edoüard Galvan s'embarquerent avec luy. Mathieu s'en retournoit en Etiopie, & Galvan y alloit par ordre du Roy,

Nomination d'un nouveau Vice-Roy des Indes.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

avec caractére d'Ambaſſadeur, pour ratifier les traitez d'alliance & de paix, qui avoient été faits entre Emanuel, & David.

Cette flotte fut prés de cinq mois à faire ce voyage, ſans qu'il luy arrivaſt rien de contraire. Elle alla moüiller dans le havre de Goa, d'où Söarez partit. Il fit la route de Cochin, afin de diſpoſer les vaiſſeaux, qui n'attendoient que ſes ordres pour reprendre le chemin de Portugal.

Si la diſgrace d'Albuquerque, & l'injuſtice qu'on luy avoit faite, porterent les Goans au murmure, l'injuſte ſoupçon que l'on conceut de la fidelité d'Abdala, qui avoit été reveſtu de la charge de Ninachet, ne cauſa pas moins de pitié aux Malacans. Mahomet, Roy de Bantam, réſolu de perdre Abdala ſon gendre, luy imputa le deſſein d'avoir voulu livrer Malaca à Alodin, & pour donner quelque vraiſemblance à cette calomnie avant que de la publier, il ordonna à quelques Capitaines Bantamois, qui croiſoient la mer, de donner la chaſſe aux vaiſſeaux qu'ils rencontreroient, de les prendre, & de les amener dans le port de ſa ville. Comme les bâtimens qu'on avoit pris appartenoient aux Malacans, ce Prince blâma ſes Capitaines, d'en avoir uſé ainſi à leur égard. Il ordonna qu'on rendiſt la liberté aux priſonniers, & qu'on les renvoyaſt avec tous leurs effets à Malaca, ne voulant pas, dit-il, que ſes ſujets, bien qu'infidelles, fuſſent traitez en ennemis, puis qu'ils étoient ſur le point de rentrer ſous ſon obéïſſance par la médiation d'Abdala, qui s'étoit engagé d'en donner les moyens à Alodin.

Perfidie du Roy de Bantam.

Ses Capitaines font quelques priſonniers.

Lors que les Malacans ſceurent la priſe de ces vaiſſeaux par les Capitaines Bantamois, ils ne douterent pas que Mahomet ne fiſt mourir cruellement les Officiers & les ſoldats Malacans, qu'il traitoit de rebelles. Chacun les plaignit, parce qu'il y avoit peu de gens dans la ville qui n'y priſſent intereſt, ſoit à cauſe de leurs parens, ſoit à cauſe de leurs amis.

On en étoit dans ces termes, quand on vit revenir ces priſonniers avec toutes leurs marchandiſes, & comblez des

Ils ſont mis en liberté, & pourquoy.

libéralitez que le Roy de Bantam leur avoit faites. La reconnoiſſance qu'ils marquoient en avoir, & la nouvelle qu'ils répandirent du complot qui avoit été formé entre Abdala & Alodin, parvint bientoſt juſqu'à George Albuquerque, qui commandoit dans Malaca. Ce Gouverneur voulant empêcher que le peuple ne ſe prévinſt en faveur d'Alodin, qui avoit ſceu conſerver des créatures dans cette ville, en redoubla la garde, afin de mieux obſerver tout ce qui s'y paſſeroit. ANS DE J. CHRIST. 1515.

Comme il ne ſuffiſoit pas de rémedier au mal qui pouvoit arriver, ſi l'on n'en coupoit la ſource, Albuquerque réſolut de s'aſſeurer de la perſonne d'Abdala. D'ailleurs, la confirmation que Barthelemy Peréſtrel, Tréſorier des guerres, luy donna de ce prétendu projet, dont il imagina les conditions & les circonſtances, y détermina encore davantage ce Gouverneur; de ſorte que ſans faire réflexion que Pereſtrel étoit intime des enfans de Ninachet, de qui Abdala rempliſſoit la place, & que ce Tréſorier agiſſoit peut-eſtre de concert avec eux & le Bantamois, pour ruiner Abdala, dont ils étoient les plus grands ennemis, Albuquerque le fit arreſter. Il luy donna des Commiſſaires pour inſtruire le procés de ce Souverain, que l'on jugea comme criminel de haute trahiſon, quoique ſon caractére demandaſt une plus éxacte recherche des crimes qu'on luy impoſoit. Albuquerque fait arreſter Abdala. On le condamne à la mort.

En vain Abdala, auſſi malheureux qu'il avoit toûjours été fidelle, fit-il repréſenter ſon innocence au Gouverneur; en vain s'offrit-il à la juſtifier & à confondre ſes propres accuſateurs; en vain allégua-t-il les ſervices qu'il avoit rendus aux Portugais, pour qui il avoit expoſé ſa vie, & ſacrifié tout ce qu'il poſſédoit. Toutes ces remontrances, bien que trés juſtes, furent inutiles, & n'ébranlerent point Albuquerque, ni les Juges. Abdala fut condamné à eſtre décapité ſur un échaffaut, que l'on dreſſa dans la grande place de la ville. Mort d'Abdala.

Depuis cette éxecution, les Marchands étrangers ſortirent de Malaca. Ils attribuerent au manque de parole des

ANS DE J. CHRIST. 1515.

Portugais, le déſeſpoir de Ninachet, qui pour ne pas ſurvivre à l'affront de ſe voir dépoſé de ſa charge, s'étoit procuré la mort, & rejetterent ſur leur inconſtance, le ſacrifice qu'ils venoient de faire d'Abdala. Ces deux aventures également tragiques irriterent ſi fort les peuples d'Orient, que non contens de blâmer l'autorité avec laquelle les Portugais élevoient les uns, & abaiſſoient les autres, ils détournerent les Marchands de continuer leur commerce à Malaca. Changement, qui penſa ruiner la ville, & qui diminua conſidérablement les droits du Roy.

Suites fâcheuſes de la mort d'Abdala.

Le Gouverneur reconnut ſa faute, & ne trouva point d'autre expédient pour la réparer, que d'envoyer Botel dans toutes les Cours des Princes, où ſon mérite perſonnel étoit connu. Cet Officier avoit ordre d'en ménager l'amitié, & de porter les peuples à ne ſe pas ſéparer des Portugais, dont il tâcha de juſtifier la conduite, ſur ce qui venoit de ſe paſſer à Malaca. La maniére inſinuante & populaire avec laquelle Botel leur expoſa les raiſons, que les Portugais avoient euës d'en uſer ainſi, les ramena à leur premiére affection pour eux, & le commerce fut rétabli ſur le meſme pied qu'auparavant.

Albuquerque tâche d'y remédier.

Le Roy de Bantam, qui par le ſçavoirfaire de Botel, voyoit échoüer toute ſon intrigue, écrivit à Syacan tributaire d'Alodin, de s'aſſeurer de Botel, & luy promit, s'il luy envoyoit ſa teſte, qu'en reconnoiſſance, il luy donneroit ſa fille en mariage. Cette offre toucha Syacan, qui déja avoit conceu de l'amour pour cette Princeſſe. Le déſir de la poſſéder le détermina à ſacrifier Botel à ſon amour; mais comme il étoit trés difficile de ſe ſaiſir de Botel, à moins que Syacan ne ſe miſt en état de faire ce coup avec avantage, il prit toutes ſortes de meſures pour réüſſir dans ce deſſein. Botel découvrit ce complot, il en écrivit à Albuquerque, & luy demanda du ſecours. Le Bantamois ne voulant pas ſe repoſer uniquement ſur ce que pourroit faire Syacan, fit équiper douze grands vaiſſeaux de guerre, pour aller croiſer la mer ſur la route de Malaca, & pour prendre Botel, en cas qu'il échapaſt aux piéges de Syacan. Albuquerque, qui de ſa

On conſpire contre Botel.

Il le découvre & demande du ſecours à Albuquerque.

part n'oublioit rien pour ſecourir Botel, envoya neuf de ſes meilleurs bâtimens, ſous la conduite de François Mello, afin de luy faciliter le paſſage. Le Bantamois le ſceut, il renforça ſa premiére flotte de trente-ſix autres navires, & ordonna aux Officiers qui les commandoient, d'attaquer les Portugais, en quelque ſituation qu'ils les trouvaſſent. Albuquerque ayant donné un ordre pareil à Mello, les flottes ne furent pas long-tems ſans ſe rencontrer, & ſans en venir aux mains. Le combat fut plus ſanglant qu'opiniâtré, de la part des ennemis, & ſi leur ſuperiorité n'euſt reparé en eux le manque de courage, ils n'auroient pas tenu ſi long-tems contre les Portugais. Enfin, l'épouvante s'étant miſe parmi ces Barbares, Botel revint victorieux à Malaca, où quelques jours aprés George Britto, qui venoit de Liſbonne, arriva pour commander en la place de George Albuquerque.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

Combat des deux flottes.

Les ennemis ſont battus.

Sur ces entrefaites, il courut un bruit que le Sultan armoit pour venir attaquer Ormus. Cette nouvelle fut un heureux prétexte dont Albuquerque ſe ſervit, pour prier le Roy Tor d'ordonner qu'on portaſt dans la Citadelle toutes les armes qui ſe trouveroient dans la ville, en cas que le Sultan y euſt pratiqué quelque intelligence.

Albuquerque fait porter les armes des Ormuſiens dans la Citadelle.

Aprés s'eſtre aſſeuré contre la mutinerie des Ormuſſiens, qui ſouvent étoient agitez par des guerres civiles, que la pluralité des Princes y cauſoit, Albuquerque demanda au Roy d'Ormus, qu'on envoyaſt aux Indes trente Princes du ſang Royal, auſquels les Miniſtres & les Gouverneurs avoient fait créver les yeux, pour leur oſter la connoiſſance de la mauvaiſe adminiſtration, que ces Miniſtres faiſoient des deniers de l'épargne, & des affaires de l'Etat. Quoique ces Princes ne fuſſent plus en état, ni d'avancer leurs créatures, ni de récompenſer leurs partiſans, cependant chaque Prince avoit les ſiens, & c'eſt ce qui trés ſouvent donnoit lieu aux guerres civiles dans le Royaume d'Ormus.

Dureté des Miniſtres d'Ormus envers les Princes du ſang.

Emanuel, prévenu contre la véxation, & contre l'injuſtice des Gouverneurs envers les légitimes héritiers du trône, fut ravi de trouver tant d'équité dans cette propoſi-

ANS DE J. CHRIST. 1515.

tion, & conſentit que ces Princes fuſſent menez à Goa, avec leurs familles & leurs gens. Ils furent défrayez aux dépens du Roy, qui voulut qu'on les traitaſt d'une maniére convenable à leur qualité & à leur rang.

On mene ces Princes à Goa.

Cet avis étoit digne de la généroſité d'Albuquerque, qui en avoit fait l'ouverture ; mais ce grand homme s'étoit propoſé deux autres deſſeins, dont la ſeule idée pouvoit immortaliſer ſa mémoire & ſon nom. Il avoit projetté de couper un certain eſpace de terrein, pour faire couler les eaux du Nil dans un nouveau canal, & de faire une jonction de ce fleuve à la mer Arabique, & par ce moyen, il eſpéroit de rendre toute l'Egipte ſtérile, & de priver les Turcs de tous les avantages qu'ils en retirent.

Grands deſſeins d'Albuquerque.

Dans cette veuë ce Vice-Roy avoit imaginé une maniére de barques d'une invention ingénieuſe & nouvelle, pour tranſporter juſque ſur le bord intérieur de la mer d'Arabie, trois cens chevaux & des troupes avec leſquelles il comptoit que l'on pourroit faire deſcente ; ſurprendre les peuples ; forcer la Mecque ; enlever le corps de Mahomet conſervé avec tant de ſoins, & réveré avec tant de ſuperſtition ; en faire un ſacrifice au vrai Dieu, & le brûler à la porte des Egliſes des Chrétiens.

De ſi grands projets ne pouvoient eſtre imaginez & éxecutez que par un grand homme. Cela eſt ſi vray, que les hommes du commun regarderent cette entrepriſe comme impoſſible, & qu'ils la traiterent de chimere & de viſion, parce qu'elle étoit au deſſus de leur connoiſſance & de leur portée. Cette contrarieté de ſentimens, n'auroit point apporté de changement dans les deſſeins du Vice-Roy, ſi la maladie dont il fut attaqué ne l'euſt obligé d'aller à Goa, où il eſpéroit de rétablir ſa ſanté, plus ruinée par les travaux de la guerre, & par les fatigues des voyages, que par le nombre de ſes années, puis qu'il n'avoit alors que ſoixante ans. Comme il ſentoit que ſon mal augmentoit tous les jours, & que les remedes qu'on luy faiſoit, devenoient inutiles, il crut avant que de ſortir d'Ormus, devoir demander une audience au Roy, à qui il avoit réſolu de communiquer

Sa maladie.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

muniquer ſes derniéres intentions. L'état où ſe trouvoit Albuquerque, ne luy permettant preſque plus de ſe faire porter dans le Palais de Tor, ce Prince vint le voir ſur ſon vaiſſeau. Ce fut dans cette derniére entreveuë, que le Vice-Roy luy perſuada par de vives raiſons, le grand intereſt qu'il avoit de conſerver l'amitié du Roy de Portugal, d'entretenir ſon alliance, & d'eſtre fidelle à l'éxecution de leurs traitez; & qu'il l'aſſeura qu'Emanuel y répondroit avec les ſentimens d'un frere & d'un allié. Enfin il le ſupplia d'accorder toûjours ſa protection Royale à Pierre Albuquerque, Capitaine de la Citadelle, puiſque comme luy, il avoit les meſmes intentions, & qu'il portoit le meſme nom.

Le Roy d'Ormus vient voir, & en reçoit de différens conſeils.

Le Roy d'Ormus, qui avoit une eſtime ſinguliére pour Albuquerque, en aggréa tous les conſeils, & luy promit d'accomplir ce qu'il éxigeoit de luy; aprés quoy ce Vice-Roy partit pour Goa. Pendant qu'il étoit en chemin, il receut quelques lettres qu'on luy écrivoit de Diu, par leſquelles on luy donnoit avis, qu'Emanuel avoit nommé Lopez Soarez à la Vice-Royauté des Indes, & qu'auſſitoſt aprés ſa promotion, ce nouveau Vice-Roy étoit parti de Portugal pour en venir remplir les fonctions.

Lopez Soarez, eſt nommé Vice-Roy des Indes.

Une nouvelle de cette nature auroit étonné un autre homme qu'Albuquerque; mais ce héros, auſſi grand dans les malheurs que dans les proſpéritez, ſoutint ce dernier contretems avec ſa conſtance ordinaire. Il en écrivit au Roy en des termes dignes de luy, & loin de ſe plaindre d'une révocation, qui bien plus que ſa maladie, étoit capable d'avancer le moment de ſa mort; il aima mieux attribuer ce choix à la prévoyance & à la ſageſſe du Roy, qu'à la prévention, qui ne pouvoit procéder que des pernicieuſes intentions de ſes ennemis, il ſe contenta de luy demander ſa protection en faveur de Blaiſe Albuquerque ſon fils naturel, & le ſupplia d'eſtre perſuadé, qu'il mouroit auſſi fidelle ſujet, qu'il avoit toûjours vécu.

Conſtance d'Albuquerque, en apprenant cette nouvelle.

Albuquerque, ayant réglé toutes ſes affaires publiques & particulieres, ne s'occupa plus que de celles de ſon ſalut. Plein de la réſolution d'y travailler avec plus de tranquil-

ANS DE J. CHRIST. 1515.

lité, il alla à Goa. Son départ d'Ormus, & le peu d'eſpérance qu'on avoit de l'y revoir, répandit une triſteſſe générale dans cette ville. Le Roy de ce païs ne s'y trouva pas moins ſenſible que ſes peuples.

Il part d'Ormus.

Auſſitoſt que le Roy de Perſe, & Cide Hali, Géneral Mahométan, eurent appris la nomination du nouveau Vice-Roy, ils envoyerent offrir à Albuquerque tous les ſecours qui dépendoient d'eux pour le maintenir dans un employ qu'il avoit toûjours ſoûtenu avec tant d'honneur & tant d'applaudiſſement, & le ſolliciterent de paſſer dans leurs païs. Bien qu'Albuquerque n'euſt aucune diſpoſition à accepter de ſemblables offres, il ne laiſſa pas d'en témoigner ſa reconnoiſſance, cependant il continua ſa route vers Goa, & mourut en rangeant la coſte. La nouvelle de ſa mort fut bientoſt répanduë dans tout le païs, & particuliérement dans Goa. Les Portugais le pleurerent, les Sarazins en furent touchez. Enfin, on peut dire que ce grand homme, cet Albuquerque le Grand, auſſi heureux & redoutable pendant la guerre, que craint & reveré pendant la paix, fut regreté de pluſieurs Princes, qui avoient connu ſa valeur, & de toutes les nations qui avoient éprouvé ſa clemence.

Le Roy de Perſe, offre retraite à Albuquerque.

Mort de ce Vice-Roy.

La céremonie de ſes obſéques, fut des plus ſolemnelles & des plus magnifiques, qu'on euſt encore veuës dans les Indes. Les ſoldats y parurent armes trainantes, les tambours étoient couverts d'un creſpe, & les trompettes ſonnoient en ſourdine. Les Officiers en deüil, & les larmes du peuple qui y étoit accouru en foule, firent mieux l'éloge d'Albuquerque, que les plus beaux diſcours des Orateurs. Il fut enterré dans une Chapelle qu'il avoit fait bâtir à Goa, & dédier à la ſainte Vierge.

Le Roy d'Ormus fut ſi ſenſible à cette perte, qu'il en prit le deüil. Emanuel en fut ſi vivement touché, que la douleur qu'il en témoigna fit encore bien des jaloux, & pour commencer à reconnoiſtre les ſervices de ce grand Capitaine, il prit ſous ſa protection Blaiſe Albuquerque, ſon fils naturel, luy fit prendre le nom d'Alfonſe, comme il étoit porté par ſon teſtament, le combla de graces & de

Le Roy le regrette, & prend ſoin d'Alfonſe, fils naturel d'Albuquerque.

biens, & enfin, le maria avec une des plus riches Dames du Royaume. ANS DE J. CHRIST. 1516.

Le commencement de cette année, fut fatal auſſi à la Caſtille, à cauſe de la perte qu'on y fit du Roy Ferdinand V. l'un des plus grands Princes qu'elle euſt jamais eu. Quand Emanuel en eut appris la nouvelle, il ordonna à Menezés, ſon Ambaſſadeur en cette Cour, d'en faire ſes complimens de condoléance à la Reine; il chargea en meſme-tems Rodrigue Ferdinand Almada, ſon Réſident à Anvers, de l'informer trés éxactement de tout ce qui ſe paſſeroit en Allemagne, & dans les Païs Bas, de crainte que les mouvemens qu'on y feroit, ou les changemens qui pourroient y arriver n'intereſſaſſent les affaires de Portugal. Enfin, il envoya Pierre Corréa, homme d'une expérience conſommée pour les négociations, à l'Empereur Maximilien I, ayeul de l'Archiduc Charles, fils aiſné de Philipe I, Archiduc d'Autriche, & héritier du Royaume de Caſtille. Le ſujet de cette Ambaſſade rouloit ſur la propoſition de deux mariages; l'un de l'Archiduc Charles, avec l'Infante Iſabelle, fille d'Emanuel, & l'autre de Leonore, ſœur de l'Archiduc, avec Jean, Prince de Portugal. L'Empereur écoûta agréablement ces deux propoſitions; mais la conjoncture des tems ne luy paroiſſant pas favorable pour la concluſion de ces deux mariages, il jugea à propos de les différer; de ſorte que Corréa prit congé de l'Empereur, & revint en Portugal.

Mort de Ferdinand V. Roy de Caſtille.

Ambaſſade à la Cour de l'Empereur.

Cependant le nouveau Vice-Roy des Indes prit poſſeſſion de ſa charge, & envoya un de ſes Officiers à la Reine de Coulan, qui étoit toûjours Régente, pour luy demander qu'elle fiſt réparer l'Egliſe de S. Thomas, que les Sarazins avoient ruinée lors qu'ils tuerent Antoine de Sala, Facteur de Portugal, en 1506; qu'elle reſtituaſt les revenus de cette Egliſe, & que pour faire une compenſation des effets qui avoient été pris aux Portugais, elle ordonnaſt qu'on luy délivraſt quatre-vingt milliers de poivre. Enſuite Soarez fit partir la flotte qui devoit retourner en Portugal, il ratifia le traité de paix qu'Albuquerque avoit fait avec le Roy de Calécut; il calma les troubles ſurvenus en Cananor, & s'em-

Demande du nouveau Vice-Roy, à la Reine de Coulan.

ANS DE J. CHRIST. 1516.

barqua pour aller à Goa. Le vent contraire, l'ayant obligé de relâcher dans le havre d'Anchedive, il détacha Alexis de Menezés, à qui il donna le commandement de huit vaiſſeaux, pour ranger la coſte d'Arabie, & pour paſſer dans le Royaume d'Ormus.

Il part pour Goa.

Lors que la mer fut plus praticable, Soarez continua ſa route pour Goa, où peu de jours aprés ſon arrivée, on délibera une ſeconde fois ſur la conſervation de cette ville, ſuivant les derniers ordres que le Vice-Roy en avoit receus de la Cour. Comme Emanuel étoit partagé dans ſon Conſeil, entre un grand nombre d'avis entiérement oppoſez les uns aux autres, il crut ne devoir rien déterminer ſur ce fait, ſans en avoir les ſentimens de ceux qui étoient ſur les lieux, & qui pouvoient en juger plus ſainement, que ceux qui ne connoiſſoient le païs & les peuples, que par rélation.

On délibere tout de nouveau ſur la conſervation de Goa.

Cette affaire, quoique déja décidée du tems d'Albuquerque, fut encore agitée avec beaucoup d'application & d'éxactitude, par les Officiers qui compoſoient le Conſeil de Soarez. Sur l'expoſé que ce Vice-Roy fit des ordres d'Emanuel, pour ſçavoir s'il luy étoit plus avantageux de ruiner Goa & de l'abandonner aux ennemis, que de la garder, en continuant les grandes dépenſes qu'il falloit faire pour en entretenir les fortifications & la garniſon, il n'y eut perſonne dans le Conſeil, qui ne s'oppoſaſt formellement au lâche deſſein, c'eſt ainſi qu'on en parla, de remettre les Barbares en poſſeſſion de cette place, toute démantelée qu'elle puſt eſtre. Le Vice-Roy donna dans cette opinion; on en dreſſa un procés verbal qu'on envoya au Roy, & que ce Prince renvoya à Soarez avec ordre de faire réparer les fortifications, & meſme de renforcer la garniſon, ce que le Vice-Roy fit éxecuter avant que de retourner à Cochin.

On réſout de garder cette place.

Soarez, qui avoit beaucoup d'action & de vivacité, ne ſe donna pas de moindres mouvemens à Cochin, qu'il avoit fait à Goa. Il prit connoiſſance des affaires; il renouvella l'alliance faite par Albuquerque, avec tous les Rois des envi-

Voyage du Vice-Roy à Cochin.

rons; il fit mettre pluſieurs bâtimens à la voile pour entrer dans la mer d'Arabie, & envoya Ferdinand Andrada avec trois vaiſſeaux dans la Chine. Ce Capitaine prit la route de Ceïlan, & alla moüiller dans le port de Pacem. Auſſitoſt que Geinal, qui y régnoit, eut appris l'arrivée des vaiſſeaux Portugais, il envoya des rafraîchiſſemens à Andrada, & par le traité d'alliance qu'ils conclurent quelques jours aprés, ce Prince luy permit de faire conſtruire une Citadelle à Pacem.

ANS DE J. CHRIST. 1516.

Andrada n'y ſéjourna pas plus long-tems, & ſe remit à la mer; mais la tempeſte qu'il eſſuya le lendemain de ſon embarquement l'obligea de relâcher à Malaca, où il trouva Raphaël Pereſtrel qui revenoit de la Chine. Ils eurent enſemble des conférences particuliéres, touchant les coûtumes & les mœurs des Chinois. Enfin, la mer étant devenuë plus favorable à la navigation, Andrada continua ſa route, & George Britto, Gouverneur de Malaca, où l'on commençoit à manquer de vivres, envoya Henry de Lemos dans un Royaume d'Aſie, nommé Pégu, ſitué par de là le Gange en tirant vers l'Occident, pour en apporter des munitions de bouche. Cet Officier aborda dans un havre appellé *Martaban*, où il chargea ſon vaiſſeau de tout ce qu'il put raſſembler pour la ſubſiſtance des Malacans, & pour celle de la garniſon. Dans le tems qu'il étoit preſt à mettre à la voile pour revenir à Malaca, les Sarazins de ce païs, auſquels un Capitaine étranger & inconnu avoit pris un bâtiment, en accuſerent Lemos, le traiterent de Corſaire, & le voulurent obliger de rendre l'équipage de ce vaiſſeau qu'il avoit pillé, diſoient-ils, aprés l'avoir fait échoüer.

Il paſſe dans le Royaume de Pacem, & fait un traité de paix, avec le Roy de ce païs.

Voyage de Lemos dans le Royaume de Pégu.

Les Sarazins luy ſuſcitent une affaire.

Lemos, piqué de ce ſoupçon, & du procedé violent de ces Sarazins, ſongea ſérieuſement à ſe défendre, puis qu'il ne pouvoit ſe juſtifier; mais le nombre de ſes ennemis, auſquels le Roy de Pégu s'étoit joint, l'ayant inveſti & accablé, il ſuccomba, aprés s'eſtre défendu durant trois jours. Il perdit ſon vaiſſeau avec une partie de l'équipage, & ſe ſauva ſur un eſquif dans le Royaume de Pédir, ſitué vers le Détroit de Malaca.

Il ſuccombe & ſe retire à Pédir.

ANS DE J. CHRIST. 1516.

Tandis que Lemos étoit aux priſes avec les Sarazins, Alexis de Menezés, que Soarez avoit envoyé vers les coſtes d'Arabie pour les ranger, fut auſſi battu de la tempeſte, & courut de grands dangers. Ce changement de tems le détermina à deſcendre dans les Etats du Roy d'Ormus, juſqu'à ce qu'il pust remettre à la voile.

On ſollicite le le Roy d'entrer dans une ligue.

Vers la fin de cette année, François I, Roy de France, envoya un Ambaſſadeur en Portugal pour ſolliciter Emanuel d'entrer dans une ligue qui ſe braſſoit pour lors en Europe. Comme cette guerre ne s'allumoit qu'entre les Princes Chrétiens, & que chacun d'eux tâchoit de fortifier ſon parti par le ſecours de ſes amis ou de ſes alliez, Emanuel, quoiqu'ami de François, refuſa d'entrer dans cette ligue, & ne voulut prendre aucun parti ; de ſorte que l'Ambaſſadeur du Roy trés-Chrétien revint en France, ſans avoir rien pû ménager du coſté de Portugal.

Il reçoit des nouvelles de Congo, y envoye des Miſſionnaires, & des troupes.

Sur ces entrefaites, le Roy apprit par les lettres qu'il receut de Congo, qu'on y profeſſoit ouvertement le Chriſtianiſme, & qu'Alfonſe, Roy de ce païs, s'appliquoit beaucoup à la lecture des ſaintes Ecritures. De ſi belles diſpoſitions déterminerent Emanuel, à y envoyer encore des Miſſionnaires avec des ornemens & des livres de piété. D'ailleurs, l'intereſt qu'il prenoit à la défenſe de ce Prince, joint aux autres guerres qu'il avoit entrepriſes dans les Indes, ſoit pour l'honneur de la Religion, ou pour ſa propre gloire, le porterent à y faire paſſer de nouvelles troupes.

Arrivée de quelques Seigneurs Polonois en Portugal.

Un zéle ſi déclaré pour l'abolition du Paganiſme, & pour la propagation de la Foy, donnoit tous les jours un nouveau relief à la réputation d'Emanuel dans les Cours étrangeres. Comme Sigiſmond I, Roy de Pologne, avoit les meſmes intentions que luy, il faiſoit élever la jeune Nobleſſe de ſon Royaume dans l'éxercice des armes, pour la faire marcher un jour à de ſi glorieuſes expéditions. Trois de ces jeunes Polonois, qui déſiroient avec paſſion de voir le Roy, & de faire, pour cela le voyage de Portugal, y vinrent, & connurent par eux-meſmes, ce qu'ils n'avoient appris que par la voix publique. Emanuel les

honora de l'ordre de Chevalerie, qu'il leur conféra de ſa propre main, & les combla de preſens proportionnez à leur âge. ANS DE J. CHRIST. 1516.

Cependant, Mahomet Roy de Fez, en vouloit toûjours à Arzile, & envoyoit de tems en tems faire le dégaſt dans les environs de cette ville. Les peuples qui ſe voyoient expoſez aux courſes de ces Barbares, implorerent le ſecours de Jean Coutigno, & l'avertirent du lieu où ils s'étoient retranchez. Dés que ce Capitaine fut informé de la ſituation des ennemis, il partit accompagné de deux cens cinquante chevaux, & les ayant ſurpris à l'heure qu'ils s'y attendoient le moins, il tomba ſur eux avec tant de vigueur, qu'il en tua quelques-uns, & fit prés de cinq cens priſonniers. Le plus grand nombre prit la fuite, & ils abandonnerent aux vainqueurs plus de mille bœufs, & une quantité conſidérable de jeunes chevaux.

Coutigno va inſulter les ennemis.

Comme cette action ſe paſſa ſous le canon d'Alcacer, le Gouverneur de cette place ſortit avec trois cens chevaux, à deſſein d'atteindre Coutigno, & de le combattre. Ce Capitaine n'auroit pû s'éxempter d'en venir aux mains, ſans une grande pluye qui inonda les routes, & qui donna aſſez de tems aux Portugais pour ſe retirer dans Arzile, avec le butin qu'ils avoient fait.

Mahomet, qui pour cette fois avoit manqué ſon coup ſur Arzile, ſe détermina enfin à marcher à la conqueſte de cette place, avec une armée de ſept mille hommes, & de trois mille chevaux. Quand Coutigno ſceut que les ennemis en approchoient, il envoya demander des munitions de guerre & de bouche, à Nugno Ribeiro, Réſident de Portugal, qui étoit à Malaga, ville d'Eſpagne, ſituée dans le Royaume de Grenade. Il écrivit en meſme-tems au Roy; il luy expoſa ſa ſituation dans Arzile, & en attendant qu'il euſt receu des vivres & du ſecours, il fit travailler aux réparations de cette place. Il paſſa ſes troupes en reveuë, les diſtribua en différens quartiers, & les exhorta à ne ſe point étonner ni du nombre des ennemis, ni de leurs premiers efforts.

Le Roy de Fez vient aſſiéger Arzile.

ANS DE J. CHRIST. 1516.

Pendant que Coutigno rempliſſoit avec tant d'activité ſes devoirs, il receut une partie des ſecours qu'il attendoit. Jean Maſcaregnas, Colonel de cavalerie, arriva avec deux navires dont l'équipage conſiſtoit en quatre cens hommes & ſix vingts chevaux. Ribeiro envoya deux cens hommes ſur un autre bâtiment. Toutes ces troupes entrerent dans Arzile, avant que les ennemis euſſent pû l'inveſtir.

Il ouvre la tranchée.

Le Roy de Fez, arriva peu de jours aprés, dreſſa ſes batteries, & fit ouvrir la tranchée. Le canon des aſſiégeans fut ſi bien ſervi, & leur feu ſi continuel, qu'à peine les aſſiégez oſerent-ils paroiſtre ſur les murailles. On étoit dans cette ſituation à Arzile, lorſque Rodrigue Baretto amena ſur douze caravelles, un renfort conſidérable de troupes choiſies, dont Garſie Mello, commandoit la meilleure partie.

Evaſion d'un Maure, heureuſe pour les Portugais.

Ce fut dans cet intervalle de tems qu'un Maure que l'on détenoit priſonnier dans Arzile, trouva l'occaſion de ſe ſauver, & de ſe couler dans le camp de Mahomet. Il apprit à ce Prince que les aſſiégez ne ſongeoient point à ſe rendre, quoique les murailles de leur ville fuſſent endommagées; qu'ils avoient fait de nouveaux retranchemens; qu'ils avoient beaucoup d'artillerie; que la garniſon étoit fort nombreuſe, & qu'enfin, la réſolution où ils paroiſſoient eſtre, de ſe bien défendre juſqu'au dernier ſoupir, étoit encore plus à craindre que leur nombre.

Cet avis, qu'on ne pouvoit ſoupçonner de fauſſeté, puis qu'il venoit d'un Maure qui avoit été fait priſonnier dans la derniére action, fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit de Mahomet, que dés ce moment il auroit levé le ſiége, ſi le Roy de Mequinez, ſon frere, ne s'y fuſt oppoſé. Et de fait, ce Prince ſceut relever ſi à propos le courage des aſſiégeans, qu'ils redoublerent leur vigueur & leurs efforts pour avancer de plus en plus leurs travaux, & pour ébranler la fermeté des aſſiégez par de continuelles attaques. Comme les Maures trouvoient toûjours une égale réſiſtance dans les Portugais, & que d'ailleurs on donna avis à Mahomet, que Jacques de Sequeria amenoit de Portugal une nouvelle flotte,

flotte, composée de trente vaisseaux de guerre, & qu'il approchoit d'Arzile, où il entreroit sans qu'il pust l'en empêcher. Alors ce Prince voulut lever le siége à l'insceu des assiégez ; mais quelques justes mesures qu'il eut prises pour en venir à bout, Coutigno le découvrit assez à tems, & chargea l'arriéregarde des ennemis qu'il défit en partie.

ANS DE J. CHRIST. 1516.

Mahomet leve le siége, & Coutigno défait l'arriéregarde de ce Prince.

Dans le tems que les Maures se retiroient de devant Arzile, Jean Gonsalve de Camara, Gouverneur de l'Isle de Madere, projettoit d'abandonner cette Isle, où il étoit pour lors, & de passer dans les païs étrangers. Ce Gouverneur se plaignoit depuis long-tems, de la grande diminution qu'on luy avoit faite des revenus & des droits qu'il avoit dans cette Isle, dont la proprieté, disoit-il, avoit toûjours appartenu à ses prédecesseurs. Sur ce fondement il demandoit à rentrer dans les droits de ses peres ; mais comme la Cour ne luy paroissoit pas favorable, il s'étoit embarqué, & s'en alloit dans un climat étranger. Quelques jours aprés qu'il eut mis à la voile, une tempeste le surprit, & le porta en Algarve ; ce fut là qu'il apprit le siége d'Arzile. A cette nouvelle, il forma un autre dessein, & au lieu de continuer sa navigation, il fit une levée de sept cens hommes, pour aller secourir les Portugais, & prit le chemin d'Arzile ; mais il n'y put arriver qu'aprés la retraite des Maures, & dans le tems que les Arziliens achevoient de combler les travaux de ces Barbares.

L'état où ce siége avoit réduit Arzile & les troupes qui l'avoient défenduë, fit craindre à ceux qui y commandoient que les Maures ne revinssent à la charge. La Noblesse qui s'y étoit habituée, se disposoit à en sortir, pour retourner en Portugal ; les autres Portugais, qui n'étoient pas engagez dans le service, en vouloient user de mesme. Cette crainte dans les uns, & ces précautions dans les autres, embarasserent tellement Coutigno, qu'il se vit obligé d'accorder des passeports à ceux qui demandoient à sortir la ville.

La Noblesse demande à sortir d'Arzile.

Mais les affaires changerent de face, depuis que Gonsalve eust rasseuré les Arziliens, par l'offre qu'il fit à Couti-

ANS DE J. CHRIST. 1516.

gno, & de ſa troupe & de ſon ſervice, juſqu'à ce que les murailles d'Arzile fuſſent entiérement rétablies, & que les ennemis ſe fuſſent retirez. Ce nouveau ſecours releva le courage de ceux qui ſembloient en manquer. Perſonne ne voulut plus ſortir de la ville, & chacun ſongea à ſe défendre. Coutigno fit valoir ce ſervice auprés du Roy, & attira de la Cour, une lettre ſi obligeante à Gonſalve, que ce Gouverneur prit le parti de retourner à Madere, ſur l'eſpérance qu'on le remettroit en poſſeſſion des droits dont on l'avoit dépoüillé.

Mort d'Ataïde.

La mort d'Ataïde, laquelle arriva dans cette meſme année, fut un contretems bien fâcheux pour les intereſts du Roy en Affrique, puis qu'elle donna lieu à un ſoulévement en Xerquie. Pluſieurs Gentilshommes Maures de cette province, non contens de s'eſtre affranchis du tribut qu'ils payoient à Emanuel, venoient encore inquiéter les Maures qu'il avoit pris ſous ſa protection. On ne pouvoit remédier à ces deſordres, quoique trés preſſans, à moins qu'on ne donnaſt promptement à quelque Capitaine de diſtinction, le commandement qu'avoit Ataïde. Le Roy, à qui on le fit ſçavoir, nomma Alvarés Ataïde, parent du Géneral, & fort eſtimé parmi les Portugais.

Alvarés Ataïde a le commandement des troupes.

Auſſitoſt que cette nouvelle fut arrivée, Ataïde envoya des eſpions afin de découvrir le lieu où ſe retiroient les Xerquiens; mais en attendant qu'on luy en donnaſt des nouvelles certaines, il partit de Safi avec quatre cens trente chevaux, & quelques fantaſſins. Les Maures de Dabide & de Garabie, alliez des Portugais, ſe mirent en campagne, ſe joignirent à Ataïde, & par cette jonction ce nouveau Commandant ſe vit en état de marcher contre Rah Benxamut, Chef des autres Arabes, qui avoient refuſé de s'allier avec les Portugais. Ataïde ayant appris que les ennemis étoient campez au pied d'une montagne nommée *Montes Claros*, marcha de ce coſté là; il les ſurprit dans leur camp, & les chargea avec beaucoup de vigueur. Les Arabes, qui ne s'attendoient pas à cette irruption, furent mis en déroute, & preſque tous défaits.

Exploits de ce nouveau Commandant.

ANS DE J. CHRIST 1516.

Comme Ataïde, aprés une ſi heureuſe & ſi prompte expédition, avoit lieu de craindre le ralliement des ennemis dans un païs ſi éloigné du ſien, il ſe mit en devoir de retourner à Safi, pour mettre en ſeureté le butin & les priſonniers qu'il avoit faits dans cette déroute, parmi leſquels on trouva une trés belle perſonne nommée *Hoté*, l'une des femmes des plus aimées de Benxamut.

Les ennemis ſe rallient, & reviennent au combat.

Ce Géneral Arabe, qui avoit raſſemblé ſes troupes fugitives & diſperſées, & qui ſe flattoit, par la grande diſproportion de l'armée des Portugais à la ſienne, de rentrer dans les villes de Safi & d'Azamor, marcha à cette guerre, comme à une conqueſte que les Portugais ne luy pouvoient plus diſputer. L'ardeur que cette eſpérance fit naître parmi ſes ſoldats, augmenta encore en Benxamut, le deſir de délivrer *Hoté* d'entre les mains des Portugais, & luy inſpira la réſolution de vaincre ou de mourir, pour ne pas ſurvivre à ſa défaite, ni à la douleur de perdre pour toûjours, ce qu'il aimoit ſi fortement. Ainſi Benxamut, pouſſé par la gloire & par l'amour, ſe mit à la teſte de ſon armée, & combattit avec tant de valeur, que Lopez Barigue, qui commandoit l'avantgarde de l'armée des Portugais, auroit plié, ſi Alfonſe Norogna, qui étoit à l'arriére-garde, n'euſt quitté ſon poſte pour le ſecourir.

La mort d'Alvarés Ataïde, cauſe la déroute de l'armée.

Cependant Ataïde, que ſon activité portoit preſque en meſme-tems en tous lieux, animoit ſes ſoldats par l'action & par la voix, & terraſſoit tout ce qu'il trouvoit d'ennemis; mais la boucle qui attachoit ſon caſque à ſa cuiraſſe, s'étant rompuë par les grands mouvemens qu'il ſe donna, il fut bleſſé d'un coup de fléche à la gorge, dont il mourut ſur le champ. Il fut impoſſible de cacher ſa mort; la nouvelle s'en répandit par toute l'armée, & y cauſa une conſternation génerale. Les ennemis s'apperceurent de ce deſordre & en profiterent, ils enfoncerent les premiers rangs des Portugais, & les renverſerent les uns ſur les autres. Les Maures alliez des Portugais témoins de ce déſavantage, ſe rangerent auſſitoſt du parti de leurs compatriotes, parce qu'ils étoient les plus forts, & par cette infidelité ils avancerent

ANS DE J. CHRIST. 1516.

beaucoup la déroute de l'armée. La diviſion qui ſe mit parmi les Officiers Portugais, ſur l'honneur du commandement qu'ils ſe diſputoient les uns aux autres, n'y contribua pas moins que la perfidie des Maures. Lorſque les ſoldats ſe virent ſans Chef, & qu'ils ne ſceurent plus à qui obéïr, la confuſion ſe mit parmi eux, & la plûpart périrent. Ceux qui échaperent aux coups, ne purent éviter la priſon ou l'eſclavage. Alfonſe Norogna, & preſque tous les Officiers furent tuez. Enfin les autres Maures tributaires d'Emanuel, abandonnerent ſes intereſts, & par cette victoire, Benxamut rétablit entiérement les affaires des Barbares.

Jalouſie entre les Officiers Portugais, pour le commandement.

Les Maures, tributaires d'Emanuel, quittent ſon parti.

Jabentafuf étoit à Liſbonne, quand le Roy apprit la défaite de ſon armée en Afrique. Le chagrin que cette perte cauſa à ce Prince, fut ſi vif, qu'on crut à la Cour, qu'il ſe rebuteroit de cette guerre, qui avoit coûté & qui coûtoit encore tant d'argent & tant de ſang au Portugal. Il eſt vray, que de tems en tems on y faiſoit quelques conqueſtes; mais on perdoit en une ſeule occaſion, ce qu'on avoit eu beaucoup de peine à conquérir en pluſieurs campagnes. Comme ces déſavantages n'arrivoient ordinairement que par la perfidie des Maures, avec qui on étoit néanmoins obligé de s'allier, Emanuel vouloit s'en tenir à ſa propre expérience, & ne plus s'expoſer à la continuation d'une guerre qui ruinoit ſon épargne, diminuoit ſes troupes, & ne luy procuroit, pour le dédommager de ces pertes, qu'une gloire, qui dépendoit plus du caprice de ſes alliez, que du bonheur de ſes armes, & de la valeur de ſes Capitaines.

Le Roy ſe dégoûte de la guerre en Afrique.

Ces motifs étoient ſi juſtes & ſi forts, que chacun y applaudiſſoit. Le ſeul Jabentafuf fit de vives remontrances au Roy, ſur la maniére dont les choſes s'étoient paſſées dans le dernier combat en Afrique, & aprés en avoir attribué la principale faute à la diviſion des Officiers Portugais touchant le commandement de l'armée, il juſtifia les Maures dans leſprit d'Emanuel, & luy perſuada d'y envoyer de nouvelles troupes. Nugno Maſcaregnas fut celuy que le Roy choiſit pour en eſtre le Géneral, Jabentafuf eut la com-

Une remontrance de Jabentafuf, fait changer de réſolution à ce Prince.

miſſion de ramener les Maures au ſervice d'Emanuel, & ce Prince leur ayant accordé une amniſtie, les reprit ſous ſa protection. Cet expédient étoit le plus aſſeuré pour les gagner, parce que ces rebelles étoient en ſi grand nombre, qu'on ne pouvoit en entreprendre la punition, ſans exciter une nouvelle revolte. ANS DE J. CHRIST. 1516.

Un changement ſi ſubit, & ſi oppoſé à la réſolution que le Roy ſembloit avoir formée, ſurprit tout le Royaume; mais on ne fut pas long-tems occupé de cette affaire. Le danger que la Reine courut, en mettant au monde un Infant, que l'on nomma Antoine, penſa cauſer une affliction génerale. Cet accident n'eut toutefois aucune ſuite fâcheuſe pour cette Princeſſe, on ne regretta que l'Infant, qui mourut peu de jours aprés ſa naiſſance. Naiſſance, & mort de l'Infant Antoine.

Tandis que toutes ces choſes ſe paſſoient aux Indes, en Afrique, & en Portugal, Ferdinand Gomeze de Lémos, qui vers le commencement de cette année, étoit allé en Perſe, avec caractére d'Envoyé, fit ſçavoir à Emanuel les magnifiques receptions qu'on luy avoit faites dans les villes dépendantes du Sophi; que les Gouverneurs des Provinces l'avoient receu avec beaucoup d'appareil, & qu'ils l'avoient conduit juſque ſur les limites de leurs gouvernemens; qu'ils luy avoient fait voir les Moſquées & les Forteresſes qui ſe trouvoient ſur la route, & qu'à meſure qu'il approchoit des grandes villes, les Officiers de la Couronne étoient chargez d'en faire les honneurs. Lémos rend compte au Roy des honneurs qu'il avoit receus en Perſe.

Lémos ajoûtoit que Mirbuzaca, Connétable de l'Empire, qui avoit vû autrefois Albuquerque à Goa, étoit venu au-devant de luy, & l'avoit conduit dans la ville de Caixam l'une des plus conſidérables de Perſe, & de là dans le camp du Sophi, car ce Prince ſéjournoit le moins qu'il pouvoit dans les villes; que ce camp étoit d'une ſi prodigieuſe étenduë, qu'on y comptoit plus de cent mille hommes, & prés de trente-cinq mille pavillons; que le Grand Maître de la Maiſon du Sophi, qui ſe devoit charger de la perſonne de l'Ambaſſadeur, avoit fait dreſſer des tentes pour luy dans le quartier du Sophi; qu'il luy avoit don- Il eſt conduit dans le camp du Sophi.

ANS DE J. CHRIST. 1516.

né à ſon arrivée dans le camp, un grand & magnifique repas; qu'il y avoit convié les Miniſtres étrangers & les Seigneurs Perſans, qui n'avoient pas ſuivi l'Empereur à la chaſſe, où ce Prince étoit allé ce jour-là; que la bonne chere avoit été accompagnée d'une ſimphonie; que cette feſte s'étoit terminée par des préſens de veſtes tiſſuës d'or & de ſoye, dont le Grand Maître avoit régalé toute l'aſſemblée; que le bruit des trompettes ayant annoncé le retour d'Iſmaël, tout le monde étoit ſorti des tentes pour le ſaluer, & pour le voir paſſer, & qu'il en avoit uſé de meſme, mais *incognito*, parce qu'il n'avoit pas encore eu ſon audience, ce qui ſe fit dés le lendemain.

Le Sophi donne audiance à Lémos.

Le jour de cette audience ayant été aſſigné, le Grand Maître introduiſit l'Envoyé Portugais dans les pavillons du Sophi, où ce Prince parut ſur ſon trône. Il étoit veſtu d'une robe à fleurs d'or; noüée avec des agraffes de diamans. Les Princes ſes alliez, & les Grands de l'Empire étoient au tour de ſa perſonne, auprés de laquelle on avoit préparé une chaiſe pour ce Miniſtre, qui s'y aſſit aprés avoir ſalué le Sophi, & préſenté ſes lettres de créance.

Cette conférence ſe paſſa en différentes demandes qu'Iſmaël fit à Lémos ſur la ſanté du Pape, ſur la haute réputation du Roy, ſur l'eſtime particuliére qu'il faiſoit de ſon amitié & de ſa perſonne, ſur le nombre des enfans d'Emanuel, ſur les mœurs & ſur les loix du Portugal, & enfin ſur la prudence & ſur la valeur d'Albuquerque, de qui il avoit entendu parler, comme de l'un des plus ſages & des plus grands Capitaines du ſiécle.

Préſens de cet Envoyé.

Ce Miniſtre ſatisfit à toutes ſes demandes, avec beaucoup de reſpect & de juſteſſe, & fit à Iſmaël les préſens dont il étoit chargé. Ces préſens conſiſtoient en deux paires d'armes, dont les caſques & les corcelets étoient à l'épreuve; quatre braſſelets d'or, & pluſieurs fruits des Indes, différens dans leur gouſt & dans leurs eſpéces. Quoique ces armes & ces fruits pluſſent beaucoup au Sophi, cependant il fut plus occupé de quelques arbaleſtes à la Portugaiſe, & de pluſieurs petites piéces de canon, que de tout le reſte. Com-

me ce Prince n'avoit aucune connoiſſance de l'uſage qu'il en falloit faire, Albuquerque avoit eu la prévoyance de luy envoyer les ouvriers qui les avoient fonduës, pour en apprendre le ſecret aux Perſans, & pour leur montrer à s'en ſervir contre leurs ennemis. ANS DE J. CHRIST. 1516.

Lemos expoſa enſuite les motifs de ſon Ambaſſade, leſquels conſiſtoient en trois chefs différens. Il propoſoit par le premier, une ligue offenſive & défenſive entre les deux couronnes de Perſe, & de Portugal, & le Roy s'offroit en faveur de cette ligue, à fournir du ſecours au Sophi dans les guerres qu'il auroit contre le Turc, & contre le Sultan d'Egipte. Emanuel demandoit par le ſecond chef, qu'Iſmaël envoyaſt un Ambaſſadeur en Portugal, pour marquer l'alliance faite entre-eux, & pour empêcher par ce moyen, que les peuples d'Aſie ne continuaſſent d'inquiéter les Portugais, comme ils le faiſoient en toutes les occaſions qui ſe préſentoient. Et enfin par le dernier chef, le Roy ſollicitoit cet Empereur, d'ordonner que les Perſes qui ſervoient dans l'armée d'Idalcan, & qui portoient les armes contre les Portugais, les quitaſſent, & qu'ils revinſſent dans ſes Etats. *Motifs pour leſquels on avoit envoyé Lémos en Perſe.*

Avant qu'Iſmaël répondiſt aux propoſitions que Lemos venoit de luy faire, il ſe plaignit de la conduite qu'Emanuel avoit tenuë à ſon égard en s'emparant de la ville d'Ormus, dont il ne pouvoit ignorer qu'il ne fuſt Souverain, & de ce que par cette uſurpation, il l'avoit privé du tribut que les Ormuſſiens luy payoient tous les ans. Plein de ce reſſentiment, il parut peu diſpoſé à entrer dans aucune ligue avec le Roy. Quant à l'Ambaſſadeur qu'Emanuel luy propoſoit d'envoyer en Portugal, le Sophi, loin d'en agréer la propoſition, allégua pour raiſon, la grande diſtance de leurs Etats, & les périls de la navigation. A l'égard de la guerre qu'il étoit ſur le point d'avoir avec le Turc, & le Sultan d'Egipte, il dit qu'il eſpéroit que la campagne prochaine décideroit du démeſlé qu'il avoit avec le Turc, & qu'aprés avoir vaincu Sélim, il entreroit à main armée en Arabie, ſans que pour cela il euſt beſoin, ni de ſe donner de nouveaux amis, *Réponſes du Sophi.*

Ans de J. Christ. 1516.

ni de ſe ſervir des troupes de ſes anciens alliez ; mais il ne refuſa pas le ſecours des Portugais, quand il iroit aſſiéger les villes d'El-Catif & de Baharen, ſituées dans le Golfe Perſique, leſquelles s'étoient ſouſtraites de ſon obéïſſance. Enfin, Iſmaël fit connoiſtre à Lémos, qu'il ne pouvoit pas diſpoſer des Perſes, qui ſervoient dans les païs étrangers, puis qu'auſſitoſt qu'ils étoient ſortis de ſes Etats, ils ne luy devoient plus la meſme obéïſſance qu'ils ſeroient obligez de luy rendre s'ils y demeuroient encore ; & que ſon intereſt particulier l'engageoit à ne pas rompre avec Idalcan, à qui toutefois il promettoit d'écrire fortement en faveur des Portugais.

Oſorius, liv. 10. Maffée, Hiſt. des Indes, liv. 5. chap. 7.

Cette audience s'étant terminée d'une maniére bien différente de ce qu'en attendoit Lémos, ce Miniſtre ſe diſpoſa à s'en retourner ; mais Iſmaël qui voulut luy donner le régale de la chaſſe & de la peſche, avant ſon départ, changea de camp pour cela, & choiſit une plaine où les beſtes fauves & les beſtes féroces étoient en plus grand nombre que par tout ailleurs. Au reſte, la maniére obligeante & familiére, avec laquelle le Sophi agiſſoit dans ces ſortes de plaiſirs, luy concilioit aiſément les cœurs de ceux qui les partageoient avec luy, auſſi paſſoit-il pour le Prince le plus humain qui euſt régné en Perſe, & qui ſe fuſt le plus communiqué à ſes courtiſans. Comme cette familiarité ne charmoit pas le chagrin que Lémos avoit conceu du foible ſuccés de ſa négociation, & qu'il croyoit ne devoir pas demeurer plus long-tems dans un païs où il étoit inutile qu'il réſidaſt davantage pour les intereſts du Roy ſon maître, il demanda ſon audience de congé. Iſmaël, le voyant preſt à partir, luy propoſa de l'aller attendre dans la ville de Tauris, d'où il partiroit avec Soleiman, l'un de ſes Miniſtres, qu'il avoit réſolu d'envoyer en ambaſſade à Albuquerque, ce que Lémos ne put refuſer ; mais cet Ambaſſadeur étant tombé malade, Lémos prit les devants. Comme il ne marchoit qu'à petites journées, & que les honneurs qu'on luy rendoit dans les lieux où il arrivoit, l'obligeoient quelquefois d'y ſéjourner, Soleiman de qui la ſanté étoit rétablie, atteignit Lémos dans la ville de Ziraz. Ils partirent enſemble pour aller à Lara,

Le Sophi veut donner à Lémos, le plaiſir de la chaſſe.

Ambaſſade du Sophi vers Albuquerque.

Lara, & là ils s'embarquerent pour Ormus. Iſmaël, qui ne vint point à Tauris, comme il l'avoit fait eſpérer à Lemos, ſe contenta ſeulement d'écrire à Emanuel, à qui il fit préſent de pluſieurs vaſes d'or & d'argent, & de cinq chevaux Perſans richement enharnachez, que Soleiman remit entre les mains de Soarez, ſucceſſeur d'Albuquerque à la Vice-Royauté, pour les envoyer au Roy ſon maître. ANS DE J. CHRIST. 1516.

Préſens du Sophi au Roy.

Cependant, le Sultan d'Egipte mit à la mer une flotte compoſée de vingt-ſept grands vaiſſeaux, les uns à voile, & les autres à rames. L'équipage de ces bâtimens conſiſtoit en trois mille hommes, tant Mamelus, qu'Arabes & Renégats, ſans compter un grand nombre d'ouvriers Italiens pour la fonte des piéces d'artillerie. Soliman de Mytiléne, célebre Pirate, eut le commandement de cette flotte, & Hocen fut ſon Lieutenant géneral.

Le Sultan d'Egipte met une flotte à la mer.

Lorſque Soliman fut arrivé prés des embouchures de la mer d'Arabie, il tâcha de s'en emparer. Ce deſſein étoit d'une extréme importance pour la gloire & pour l'intereſt de ceux qui en viendroient les premiers à bout, puis que par-là on ſe rendoit maître de la mer, du commerce, & enſuite de la ville d'Aden. Comme il ne ſuffiſoit pas d'avoir beaucoup de troupes pour y réüſſir, & qu'il falloit auſſi employer l'artifice, avant que d'en venir aux voyes de fait, Soliman n'oublia rien de tout ce que ſon adreſſe ou ſa valeur pouvoient luy inſpirer; mais le ſuccés ne répondit ni à ſon adreſſe, ni à ſon courage.

Il veut ſe rendre maître d'Aden.

Les Adenois, qui étoient dans une bonne ville bien munie, trés-bien fortifiée, & défenduë par une nombreuſe garniſon, receurent avec une ſi grande indifférence les offres d'une alliance que Soliman leur fit faire, qu'il ſe détermina à canonner cette ville. Ce deſſein fut éxecuté avec beaucoup de vigueur, de ſorte que les bréches ſe trouverent aſſez grandes pour hazarder de faire deſcente, & pour monter à l'aſſaut. Amirijan, Gouverneur d'Aden, repouſſa ſi vivement Soliman, que ce Géneral jugea par l'évenement de cet aſſaut, qu'il falloit une armée plus conſidérable que la ſienne pour mettre les Adenois à la raiſon. Aïnſi il aban-

Il offre de faire alliance avec le le Roy.

Sur le refus de cette alliance, il fait canonner Aden.

ANS DE J. CHRIST. 1516.

donna ce deſſein, & alla à Camaran, où il laiſſa un de ſes Officiers nommé Hocen, pour y faire achever la Citadell, dont il venoit de jetter les fondemens.

Les Chevaliers de Rhodes, avertiſſent Emanuel, de l'armement du Sultan.

Le bruit du grand armement du Sultan d'Egipte s'étant répandu à Rhodes, les Chevaliers en avertirent les Officiers généraux d'Emanuel, afin qu'ils donnaſſent promptement ordre aux entrepriſes que cette redoutable flotte pourroit faire. Auſſitoſt qu'ils eurent receu cet avis, ils en firent part à Soarez qui partit de devant Goa avec une flotte compoſée de quarante-trois vaiſſeaux de guerre, & de trois mille hommes d'équipage, pour empeſcher la jonction des Indiens & des Egiptiens, & pour aller combattre le Sultan juſque dans le port d'Aden, où il eſpéroit de le trouver encore.

1517.

La diligence que fit Soarez, ayant été inutile, puis que le Sultan s'étoit retiré incontinent aprés la levée du ſiége de cette ville, ce Vice-Roy profita de cette occaſion pour en former l'attaque, & la fit canonner. Comme Amirijan n'étoit pas en état de reſiſter aux Portugais, & que d'ailleurs, il ſe perſuada qu'ils étoient venus pour l'aſſiéger une troiſiéme fois, ce Gouverneur tint Conſeil de guerre ſur le parti qu'il avoit à prendre. Celuy de ſe rendre, paroiſſant le meilleur à ſuivre, il envoya au Vice-Roy les clefs d'Aden, par trois des principaux Officiers de la ville, pour luy offrir de ſe ſoumettre à l'obéïſſance d'Emanuel.

Le Vice-Roy fait battre Aden.

Reddition de cette ville.

Si le Vice-Roy euſt ſceu profiter de cette députation & de la crainte de ces peuples, il ſeroit entré en poſſeſſion d'Aden, & il y auroit mis une bonne garniſon, juſqu'à ce qu'il euſt éxecuté les ordres du Roy, qui à la verité, l'avoit chargé, ſur toutes choſes, de combattre le Sultan. Il étoit donc de la prudence du Vice-Roy, de s'aſſeurer de cette ville, dont juſque-là on avoit tenté ſi inutilement la réduction, & non pas de courir à une gloire qui dépendoit uniquement des hazards d'une navigation, ou de ceux d'un combat.

Mais le Vice-Roy, loin de faire ces réflexions, ſe perſuada que les Adenois étoient trop heureux de ce qu'il leur promettoit la protection du Roy, pourveû qu'ils fuſſent fi-

delles. Dans cette penſée il ſe contenta de prendre de nouvelles munitions, & de leur demander des Pilotes qui connuſſent la mer d'Arabie, pour aller chercher & combattre la flotte du Sultan. ANS DE J. CHRIST. 1517.

Les Adenois, contens d'en eſtre quittes pour des rafraîchiſſemens & pour des Pilotes, accorderent à Soarez tout ce qu'il leur avoit demandé. Quand ce Vice-Roy ſe fut pourveû de tout ce qui luy étoit le plus néceſſaire, il détacha Alvarez de Caſtro, & Jacques Pereira, pour aller découvrir le lieu où la flotte ennemie étoit allée moüiller. Ces Officiers Portugais ne furent pas long-tems ſans le ſçavoir. Ils prirent d'abord trois barques, dont les matelots leur dirent que Soliman étoit à l'ancre dans le havre de Géoda; que ce Géneral Egiptien n'avoit pas entiérement perdu l'eſpérance de prendre Aden; qu'il faiſoit travailler au radoub de ſes vaiſſeaux, & qu'enfin, il ſe promettoit incontinent aprés la réduction de cette ville, d'aller à Camaran pour faire achever la Citadelle, de retourner enſuite aux Indes, & de décider par une bataille génerale, du ſort des Portugais ou du ſien. Faute irréparable du Vice-Roy.

Le Vice-Roy informé des deſſeins de ſon ennemi, réſolut de les traverſer, & de l'aller ſurprendre dans ſon poſte, & partit à cette intention; mais Soarez à ſon entrée dans le Golfe d'Arabie, fut battu d'un ſi terrible coup de mer, que ſa flotte penſa périr. Le vaiſſeau d'Alvarez, ſur qui on avoit mis le butin & les priſonniers des trois barques qu'on avoit priſes, fit naufrage & coula à fond. Il ſe propoſe de prévenir les ennemis.

Sur ces entrefaites, quelques Rendus de Géoda paſſerent ſur la flotte du Vice-Roy. Ils l'aſſurerent que l'armée de Soliman n'étoit pas ſi forte qu'on ſe le perſuadoit; que Géoda étoit mal muni; que la garniſon étoit compoſée de gens ſans expérience, & que ſi Soarez pouvoit entrer dans le port, & forcer les ennemis dans les retranchemens qu'ils avoient fait ſur le rivage, il viendroit facilement à bout de la ville.

A peine le Vice-Roy eut-il receu cet avis, qu'il mit à la voile & tourna vers Géoda; mais un vent contraire l'em-

ANS DE J. CHRIST. 1517.

pêcha d'en approcher, & le repouſſa avec perte d'un de ſes meilleurs bâtimens. Il ne ſe rebuta pas néanmoins de ſon entrepriſe, il parvint juſqu'à l'embouchure du havre, & détacha Alfonſe de Menezés & Ferdinand Mello, pour en ſonder la profondeur. Le peu d'eau qu'ils y trouverent aprés que la mer s'en fut retirée, empêcha le Vice-Roy d'y entrer pour ne point expoſer ſes plus grands navires au canon de la ville, & à celuy des retranchemens des ennemis.

Il s'avance vers Géoda.

Importance de cette ville.

Au reſte, Géoda étoit d'une trop grande conſéquence, pour négliger plus long-tems d'en faire la conqueſte. Sa proximité de la Mecque, où eſt le tombeau de Mahomet, la rendoit recommandable à ſes ſectateurs; mais la grande quantité d'épiceries qu'on apportoit des Indes, & qui abordoient dans cette ville, pour eſtre transferées de là en Egipte, faiſoit deſirer aux Portugais de s'en rendre maitres.

Le Vice-Roy fait attaquer pluſieurs petits Forts, & n'en prend aucun.

Dans cette veuë, le Vice-Roy attaqua les Fortins bâtis ſur le rivage; mais n'en ayant pû prendre aucun, il eut recours au ſtratagéme. Il fit remplir de poudre & d'artifice, deux bâtimens qui appartenoient à Hocen, & ordonna qu'on y miſt le feu. Il eſpéroit que par cet incendie, il engageroit les ennemis à quitter leurs Fortins & leurs navires pour venir l'éteindre, de crainte que la flâme ne ſe communiquaſt aux autres vaiſſeaux qui étoient à l'ancre, & qu'alors il pourroit faire deſcente, & s'emparer des bâtimens, & des retranchemens que les Géodans auroient abandonnez. Cet expédient ne répondit pas à l'eſpérance que Soarez en avoit conceuë, & comme ſa flotte étoit continuellement expoſée au feu des batteries dreſſées ſur le rivage, il prit la route de l'Iſle de Camaran, dans l'eſpérance d'y ravitailler ſes vaiſſeaux. Auſſitoſt que la flotte des Portugais commença à paroiſtre, les Inſulaires abandonnerent leurs habitations, emmenerent leur bétail, & emporterent la meilleure partie de leurs effets; de ſorte que Soarez n'y ayant plus trouvé de munitions de bouche, dont il manquoit ſur ſes vaiſſeaux, fut obligé d'envoyer François Gaz & Laurent Coſmio en Etiopie, pour en apporter des rafraîchiſſe-

Il va à Camaran pour ravitailler ſes vaiſſeaux.

Il envoye deux de ſes Capitaines en Etiopie.

mens & des vivres. Ce voyage fut encore plus déſavantageux aux Portugais, que n'avoit été leur deſcente dans l'Iſle de Camaran, puis que ces deux Capitaines revinrent avec moins de gens, & qu'ils n'apporterent aucunes proviſions. ANS DE J. CHRIST. 1517.

Cependant, la diſette s'augmentoit de jour à autre ſur les vaiſſeaux Portugais. Une ſi grande exrémité détermina bruſquement le Vice-Roy, à aller inſulter la ville de Zeila, ſituée vers le Golfe de la mer Arabique en la Coſte d'Etiopie. A l'approche de la flotte, les principaux habitans, qui étoient preſque tous Marchands, & de différentes nations, en ſortirent, & n'emporterent que leurs plus prétieux effets; de maniere que la ſeule garniſon reſta avec quelques Zeilanois, qui n'avoient point de biens à perdre. Comme cette ville n'avoit ni fortifications, ni murailles qui puſſent la mettre en état de ſe défendre, le peu de troupes & d'habitans qui y étoient demeurez, firent une ſortie pour empêcher les Portugais d'en approcher. *Il paſſe du coſté de Zeila.*

Le Vice-Roy, qui de ſon coſté avoit fait débarquer une partie de ſes troupes, les envoya ſous les ordres de Garſie Coutigno, & de Jean de Silveira, pour combattre les Zeilanois, & pour s'emparer de leur ville. Ces peuples s'y oppoſerent d'abord avec aſſez de courage; mais les Portugais les chargerent ſi vigoureuſement, qu'ils les mirent en déroute. La plûpart ne ſçachant où ſe ſauver, rentrerent dans la ville pour s'y cacher dans les endroits les plus dérobez & les plus obſcurs, les Portugais les y pourſuivirent, & s'en rendirent maîtres. Simon Andrada y entra des premiers, & en envoya donner la nouvelle au Vice-Roy, qui étoit reſté ſur les vaiſſeaux. *Les Portugais entrent dans Zeila.*

Quoique Soarez paruſt apprendre la réduction de Zeila avec une ſenſible joye, il ſe perſuada qu'Andrada vouloit luy reprocher qu'il ne s'y étoit point trouvé en perſonne; toutefois cette délicateſſe n'eût aucune ſuite; on s'occupa à piller les maiſons, & à charger les vaiſſeaux d'une partie des vivres qu'on trouva dans cette ville, que les Portugais réduiſirent en cendres. *Ils en prennent les proviſions, la pillent, & la brûlent.*

Aprés cette expédition le Vice-Roy reprit la route d'A-

ANS DE J. CHRIST. 1517.

den, où il ſe flattoit qu'on le recevroit avec de nouveaux égards; mais il trouva un grand changement dans les offres qu'Amirijan luy avoit faites de luy rendre cette ville, lors qu'il en partit pour aller combattre le Sultan.

Le Vice-Roy retourne à Aden, & y eſt mal receu.

Le peu de précaution que le Vice-Roy avoit euë en ſe remettant à la mer, pour s'aſſeurer d'Aden, qui s'étoit renduë ſans ſe défendre, luy attira avec juſtice, tous les reproches qu'on luy fit, puis qu'à ſon retour il la trouva bien munie, & la garniſon renforcée. D'ailleurs, la honteuſe levée du ſiége de Géoda, la diminution de ſa flotte, & enfin ſon manque de prévoyance à ne ſe pas entiérement pourvoir de toutes les munitions qui étoient dans Zeila, & qu'il avoit laiſſé conſumer avec cette ville; toutes ces raiſons jointes au changement des Adenois, perſuaderent le Vice-Roy de la faute qu'il avoit faite. Ainſi, aprés avoir fait eau dans le havre d'Aden, ce qu'on ne luy accorda qu'aprés de grandes inſtances, il remit à la voile, aborda devant Barbora, ville d'Etiopie, & de-là fit la route d'Ormus.

Il revient à Ormus, & trouve les peuples fort mécontens.

Les Ormuſſiens, qui n'ignoroient pas ce qui s'étoit paſſé dans cette derniére navigation, revirent Soarez avec beaucoup d'indifférence, & luy attribuerent le peu de ſuccés de ce voyage, & la perte de pluſieurs vaiſſeaux, dont les uns avoient été pouſſez dans le havre de Melinde, & les autres s'étoient ſauvez à Mozambique. Ces contretems porterent ces peuples au murmure, touchant la notable diminution des troupes, & le pitoyable état où ils voyoient ceux qui étoient échapez à la diſette, & aux dangers de la mer, ſans que le Vice-Roy euſt combattu l'armée du Sultan, ni meſme, ſans qu'il euſt mis en lieu de ſeureté, l'Ambaſſadeur d'Egipte. Telle fut la deſtinée des grands deſſeins de ce Vice-Roy, qui bien loin de remplir les grandes eſpérances qu'on avoit conceuës de luy, n'attira aux Portugais que de la honte, & de nouveaux malheurs.

La ſituation où Soarez voyoit que les cœurs & les eſprits pouvoient eſtre, ne luy paroiſſant pas avantageuſe, il crut devoir prévenir le Roy ſur la levée du ſiége de Géoda, & ſur l'infidelité des Adenois qui luy avoient manqué de pa-

role. Le tour qu'il donna à ces mauvais ſuccés, par le journal qu'il envoya à Emanuel, le pouvoit diſculper pleinement des fautes qu'il avoit faites, à moins que quelqu'un n'informaſt ce Prince par des Mémoires plus ſincéres. ANS DE J. CHRIST. 1517.

Il tâche de ſe diſculper auprés du Roy.

Aprés que Soarez eut travaillé par un Manifeſte, à réparer ſa réputation, & qu'il eut fait équiper les vaiſſeaux qui devoient retourner en Portugal, il fit voile en Indouſtan, où il trouva Antoine Saldagne, qui y étoit venu moüiller avec cinq navires qu'il avoit amenez de Liſbonne, pour ranger la coſte, & pour croiſer la mer d'Arabie.

Il fait la route d'Indouſtan.

Comme le Vice-Roy ne pouvoit rétablir ſa réputation, que par quelque action, ou utile, ou glorieuſe aux Portugais, il envoya un de ſes Officiers, nommé Hector Rodriguez, vers la Reine de Coulan, & le chargea de commencer à faire bâtir un magazin à Coulan, ſur la permiſſion que cette Princeſſe luy en avoit donnée, dans lequel on puſt mettre les Portugais à l'abri d'une inſulte, pareille à celle qu'on avoit faite à Antoine de Sala Facteur de Portugal.

Les Portugais font bâtir une Citadelle à Coulan.

Le lieu qu'on choiſit étoit avantageux par ſon aſſiéte; il commandoit toute la ville, ce qui déplut au peuple; mais quand les Sarazins de Coulan s'apperceurent qu'au lieu de faire un magazin, on vouloit conſtruire une Citadelle, ils en firent des remontrances à la Reine. Ils luy repréſenterent, que les Portugais en uſeroient de la meſme maniére à ſon égard, qu'à celuy des autres Princes, qui leur avoient accordé la meſme permiſſion; ils ajoûterent, que ſi elle n'en prévenoit les ſuites en révoquant cette conceſſion, ou ſi elle n'empêchoit que cette Forteresſe ne s'achevaſt, & que les Portugais n'y établiſſent une garniſon, elle couroit riſque de compromettre ſon autorité dans ſa ville, & ſur ſes propres ſujets. Cette Princeſſe, partagée entre les remontrances de ſes peuples, & les éxemples qu'elle avoit encore préſens, de ce qui étoit arrivé aux Rois de Calécut, & de Cochin, écouta tout ce qu'on luy repréſenta, & n'y répondit qu'en termes géneraux. La refléxion qu'elle fit, que l'un de ces Rois avoit ruiné ſon Etat, pour avoir manqué de parole aux Portugais, & que l'autre au contraire,

Les Sarazins font des remonces à la Reine, ſur ce ſujet.

Prudente conduite de cette Princeſſe.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

avoit augmenté les ſiens, & triomfé de ſes ennemis, pour leur avoir été fidelle, la détermina à ne point contrevenir aux conditions du traité fait avec les Portugais, & elle crût par-là éviter tous les malheurs dont elle étoit menacée.

Les Sarazins, peu contens du ſilence de la Reine, parce qu'il leur paroiſſoit toûjours trop douteux, n'épargnerent rien pour la faire revenir de cette religieuſe obſervation de ſa parole, qui à la fin, diſoient-ils, luy coûteroit, & ſon autorité, & ſon repos. Il étoit difficile que la Princeſſe puſt ſe délivrer de leurs importunitez, qu'en faiſant un voyage avec le Roy ſon fils, vers les frontieres de ſes Etats, pour donner des ordres touchant la guerre que les Coulanois étoient ſur le point de déclarer au Roy de Travanzor, voiſin de celuy de Coulan.

Elle évite les importunitez des Sarazins.

Pendant l'abſence de la Cour, les Sarazins n'oublierent rien pour inquiéter les Portugais, & pour animer le peuple contre-eux, & particuliérement pour dégoûter les ouvriers qui travailloient à la Citadelle. Hector Rodrigue ſoûtint ces outrages avec tant de patience, que les Miniſtres & le Gouverneur de Coulan admirerent ſa ſageſſe, devinrent ſes amis, & commanderent que l'on continuaſt à luy délivrer tous les materiaux dont il auroit beſoin. Sur ces entrefaites, la Cour revint à Coulan, & la Reine, qui avoit terminé heureuſement les différens qui l'avoient engagée à ſon voyage, arreſta par ſa préſence les mauvaiſes intentions des Sarazins contre les Portugais.

Ces peuples traverſent les Portugais.

Le retour de la Reine calme les Sarazins.

Telle étoit la ſituation des affaires en Arabie, quand Gautier de Monroy, Gouverneur de Goa, envoya Ferdinand ſon frere, & le Capitaine de Blanc-Caſtel, dans les Iſles Maldives, pour donner la chaſſe aux vaiſſeaux qui reviendroient d'Arabie. Tandis que Jean de Monroy, troiſiéme frere de ce Gouverneur, devoit ranger la coſte de Chaül, ſituée vers le Golfe de Cambaja, avec cinq bons vaiſſeaux de guerre, pour s'emparer de l'embouchure de la riviére du *Maim*, qui n'en eſt pas beaucoup éloignée.

Monroy Gouverneur de Goa envoye deux de ſes freres aux Iſles Maldives.

Ferdinand, & Jean de Monroy réüſſirent dans leur navigation; l'un prit deux grands vaiſſeaux, & l'autre un petit

tit navire, qui tous trois étoient richement chargez. Quand le Gouverneur d'une Citadelle bâtie à l'entrée de cette riviére, ſceut la priſe de ces bâtimens, il ſe mit à la mer avec dix frégates pour les reclamer les armes à la main, ou pour combattre les Portugais, s'ils refuſoient de les luy rendre.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

Ils prennent quelques navires.

Comme ces Capitaines Portugais ſe retiroient avec leurs priſes, & qu'ils n'étoient occupez qu'à mettre en ſeureté ce qu'ils venoient de gagner, les ennemis ſe perſuadant qu'ils avoient peur, puiſque contre leur coûtume, ils ne les attendoient pas de pied ferme, les pourſuivirent & les chargerent. Pour lors, Ferdinand & Jean obligez de ſe défendre, leur lâcherent pluſieurs bordées, mais avec tant de promptitude & de vigueur, que les ennemis ſe retirerent pour ne point expoſer le reſte de leurs gens au feu des Portugais, dont le canon avoit emporté une partie, & coulé à fond quelques-unes de leurs meilleures frégates. La retraite de ces bâtimens, faite avec tant de deſordre, donna lieu à Jean Monroy, de faire voile du coſté de Chaül, d'où il projettoit d'aller chercher les lieux où il pourroit moüiller plus commodément.

Les Barbares les pourſuivent, & ſont repouſſez.

Il étoit encore aux environs de Chaül, lorſqu'un Portugais, nommé Alfonſe Madureira demanda à luy parler. Celuy à qui cet homme s'adreſſa, luy ayant procuré une audience, Madureira expoſa à Monroy que le malheur qu'il avoit eu de ſe battre à Goa, & de tuer ſon ennemi l'avoit obligé de ſe ſauver chez les Sarazins pour ſe dérober à la pourſuite des parens du mort.

Humanité de Monroy envers un Portugais, nommé Madureira.

Monroy, touché de l'état où il vit Madureira, luy accorda ſa protection auprés du Roy, & luy fit une liberalité de deux cens ducats, pour dédommager les parens du mort & pour s'accommoder avec eux. Cependant, les vaiſſeaux Portugais leverent l'ancre, & allerent moüiller à l'embouchure de la riviére de Chaül. La rencontre que Monroy fit de quinze fregates de Jaz, Gouverneur de Diu, luy parut trop favorable pour ne les pas attaquer. On s'y défendit avec tant de valeur & d'obſtination, que Monroy

Monroy attaque quelques bâtimens du Gouverneur de Diu.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

n'en put gagner qu'une, mais il réduiſit les autres à la fuite.

Perfidie de Madureira.

Tandis que les Portugais étoient aux mains avec leurs anciens ennemis, le perfide Madureira travailloit à leur en ſuſciter de nouveaux. Il donna avis à Mirhal, l'un des Capitaines d'Idalcan, autrefois Prince de Goa, du peu de vaiſſeaux & de troupes que les Portugais avoient ſur pied, & l'aſſeura, que s'il ſe mettoit à la mer avec de bonnes frégates, ils ne ſeroient point en état de luy réſiſter. Sur cet avis, Mirhal partit avec ſept frégates, & vint pour inſulter Monroy; mais la difficulté que ce Capitaine ennemi trouvoit à le ſurprendre, l'ayant arreſté, il aima mieux ſe retirer, que de s'expoſer à un combat dont il appréhendoit les ſuites.

Troubles à Goa.

La tranquillité dont on joüiſſoit à Goa, depuis que Monroy en avoit le Gouvernement, fut traverſée dans ce tems-là par un évenement qui en penſa cauſer la perte. Un Portugais, nommé Caldeira, qui avoit épouſé une femme de Goa, fut injuſtement ſoupçonné d'infeſter les mers, & dénoncé au Roy pour un Pirate. Sur les informations qu'on envoya à la Cour, le Roy ordonna qu'on l'arreſtaſt, & qu'on le transferaſt à Liſbonne.

On accuſe Caldeira d'infeſter les mers.

Caldeira, qui avoit toûjours paſſé pour homme de probité & de courage, & qui n'étoit point coupable du crime qu'on luy impoſoit, ſe laiſſa conduire en Portugal ſans murmurer de l'injuſtice qu'on luy faiſoit, ni ſans ſe plaindre du tort qu'un tel affront cauſoit à ſon honneur & à ſa réputation. Sur ce ſilence profond qu'on regardoit comme une conviction, on le condamnoit d'une commune voix; mais lors qu'il fut arrivé à Liſbonne, & qu'il demanda à parler au Roy, il ſe juſtifia ſi bien dans l'eſprit d'Emanuel, que ce Prince le renvoya aux Indes avec de ſolides marques de ſa liberalité, & de l'eſtime qu'il faiſoit de ſa perſonne.

Maffée, Hiſt. des Indes, l. 7. chap. 3.

Quoy qu'un traitement ſi avantageux duſt faire oublier à Caldeira l'injuſtice qu'on luy avoit faite; toutefois il projetta de ſe vanger de Monroy, qu'il regardoit comme l'auteur du mauvais office qu'on avoit tâché de luy rendre à la Cour. Plein de ce reſſentiment, il chercha l'occaſion de

ANS DE J. CHRIST. 1517.

s'en expliquer avec ce Gouverneur, & il le fit d'une maniére ſi peu reſpectueuſe, que Monroy réſolut de le perdre. Il ne ſuivit pas néanmoins ce premier mouvement. L'amour qu'il avoit conceu pour la femme de Caldeira, l'emporta ſur la haine que ce Gouverneur avoit pour luy, & la crainte de perdre ce qu'il aimoit, en éloignant Caldeira, qui étoit en droit d'emmener ſa femme luy fit changer de réſolution.

Monroy devient amoureux de la femme de Caldeira.

Si cette intrigue euſt toûjours été ſecrete, les choſes auroient pris un autre tour; mais depuis que Caldeira eut ſoupçonné ſa femme d'infidelité, il l'obſerva de ſi prés qu'il ſurprit quelques lettres, que le Gouverneur luy faiſoit tenir par la médiation d'un confident appellé *Taur*. Comme ce nouveau chagrin n'étoit pas moins ſenſible à Caldeira, que celuy qu'on luy avoit voulu donner du coſté de la Cour, & qu'il ne pouvoit faire remonter ſa vengeance juſqu'au Gouverneur, il l'éxerça ſur la perſonne de ſon confident à qui il fit couper une jambe, & balafrer le viſage. Bien que ce procedé ne fuſt pas tout-à-fait condamnable, quelque violent qu'il fuſt en effet, Caldeira ne voulut pas s'expoſer au reſſentiment de Monroy, il ſortit de Goa, & paſſa dans une Bourgade nommée *Ponda*, diſtante de Goa d'environ quatre lieuës, où Idalcan entretenoit une garniſon commandée par Ancoſtan l'un de ſes Capitaines.

Caldeira découvre cette intrigue, & ſe vange.

Il ſe retire à Ponda.

Monroy en écrivit à Ancoſtan, & le pria de luy renvoyer Caldeira qu'il donnoit pour un ſcélerat & pour un inſolent, puis qu'il avoit perdu le reſpect deu à ſon caractére de Gouverneur. Ces motifs, qui auroient perſuadé Ancoſtan dans une autre occaſion, ne le toucherent pas, & loin de livrer Caldeira à Monroy, puis qu'il n'étoit pas accuſé d'un crime d'Etat au premier chef, & qu'il s'étoit refugié dans Ponda comme dans un lieu de ſeureté pour luy; il le conſidera comme un homme de mérite, de qui le courage & la droiture ne luy étoient pas inconnus. Ainſi, Ancoſtan refuſa au Gouverneur le ſervice qu'il éxigeoit de luy, ce qu'il eſtimoit ne pouvoir faire ſans compromettre ſa réputation.

Monroy le fait demander à Ancoſtan.

Monroy, piqué de cette réponſe, ne s'occupa que des

ANS DE J. CHRIST. 1517.

moyens de ſe vanger, & de n'eſtre plus traverſé dans ſes amours avec la femme de Caldeira, laquelle étoit reſtée à Goa, & tous deux concerterent ſa mort. Le Gouverneur, plein de cette réſolution, propoſa à Jean Gomeze, qu'il avoit employé dans la Recette des droits de la Doüanne, d'aller à Ponda, & d'aſſaſſiner Caldeira qui s'y étoit refugié ; mais pour l'y réſoudre, il luy fit eſpérer un meilleur poſte que le ſien. Gomeze ébranlé par les agrémens d'un nouvel employ accepta cette commiſſion, & ſous prétexte d'eſtre mécontent du Gouverneur de Goa, il ſe préſenta aux portes de Ponda, demanda à parler à Ancoſtan, & le pria de le recevoir au nombre de ſes habitans. Ancoſtan, qui accordoit facilement l'hoſpitalité à ceux qui la luy demandoient, receut Gomeze & le logea dans le voiſinage de Caldeira.

Le refus d'Ancoſtan, ſource de la mort de Caldeira.

Voyage de Gomeze, à Ponda.

Les ſujets que ces deux hommes paroiſſoient avoir de haïr Monroy, fortifierent leur amitié par la conformité apparente de leurs malheurs, quoi-qu'ils euſſent des caractéres bien différens, & des intentions fort oppoſées. Caldeira étoit homme droit & plein de probité ; Gomeze au contraire, étoit un ſcélerat & ne cherchoit que l'occaſion d'éxecuter ſon deſſein, mais dans un lieu d'où il pût ſe ſauver aprés avoir tué Caldeira. Quelques jours aprés ſon arrivée, il en trouva l'occaſion dans une partie de promenade que fit Ancoſtan, & dont il mit Caldeira & Gomeze, comme deux amis qu'il croyoit inſéparables. Le jour que le Gouverneur avoit pris pour ce voyage de plaiſir, étant venu, ils monterent à cheval & aprés un grand repas que leur donna Ancoſtan, ils allerent à la chaſſe. Gomeze, qui ne s'éloignoit pas de Caldeira, ſe trouvant ſeul avec luy dans un endroit fort écarté, luy porta le coup de la mort, & le renverſa à ſes pieds. Cette action ſe paſſa ſans exciter aucun bruit, & ſi l'on n'euſt apperceu Gomeze qui ſe ſauvoit par un chemin détourné, il auroit eu aſſez de tems pour ſortir de deſſus les terres de Ponda.

Il aſſaſſine Caldeira.

Ancoſtan, qui ne ſçavoit à quoy attribuer cette fuite, envoya une partie de ceux qui l'accompagnoient pour en apprendre le ſujet. Comme ils ne pouvoient paſſer que par

l'endroit où cette action s'étoit commiſe, ils trouverent Caldeira qui expiroit du coup qu'on luy avoit donné. Les circonſtances de ce crime, & l'amitié que l'on avoit conceuë pour Caldeira, toucherent ſi ſenſiblement ceux qu'Ancoſtan avoit envoyez, qu'ils pourſuivirent Gomeze, & l'emmenerent à Ancoſtan, qui le tua de ſa propre main.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

Ancoſtan tuë Gomeze.

La mort de Gomeze fut un ſurcroit de chagrin pour Monroy, & quoique celle de Caldeira duſt luy faire oublier le ſacrifice qu'Ancoſtan avoit fait de Gomeze, il ſe ſentoit piqué de l'emportement d'Ancoſtan, & croyoit devoir en tirer vangeance. Pour cet effet, il inſinua aux Officiers de ſa flotte, que Ponda n'étant éloigné que de quatre ou cinq lieuës de Goa, cette place étoit un obſtacle à l'autorité du Roy & aux conqueſtes que l'on pourroit faire de ce coſté-là, leſquelles il n'y avoit pas d'apparence d'entreprendre, à moins qu'on ne s'emparaſt de ce poſte, & qu'on n'en chaſſaſt Ancoſtan avec toute ſa garniſon.

Monroy projette de vanger la mort de Gomeze.

Ce prétexte paſſa parmi les Officiers pour une ſolide raiſon, & les détermina à executer ce que Monroy leur voudroit ordonner. Dés ce moment il fut réſolu qu'on marcheroit vers Ponda; que Ferdinand, frere de Monroy commanderoit un détachement de cent ſoixante chevaux, & que Jean Machado auroit la conduite de quatre cens fantaſſins. Ces troupes, qui avoient ordre de ſe tenir preſtes au premier coup de tambour, paſſerent le Détroit dans de petites nacelles; les cavaliers conduiſoient leurs chevaux par les reſnes, & leur firent traverſer le Détroit à la nage.

Il envoye des troupes vers Ponda.

Auſſitoſt que les Portugais furent arrivez dans les environs de Ponda, on les cantonna en différens lieux, pour ne point faire connoiſtre aux ennemis le deſſein qu'on avoit formé ſur cette place. Comme il s'agiſſoit de les ſurprendre, ſans quoy on ne pouvoit réüſſir avec ſi peu de monde, Monroy s'aviſa de faire faire une eſpéce de tournoy dans une plaine proche de Ponda, afin que les peuples ne cherchaſſent pas la raiſon pour laquelle on avoit aſſemblé tant de gens de guerre, & qu'ils cruſſent qu'on les deſtinoit

ANS DE J. CHRIST. 1517.

pour la garde du camp où ſe devoit paſſer cette feſte qui devoit durer juſqu'à la nuit.

Tout ce qui avoit été projetté juſque-là, s'éxecuta avec la derniére éxactitude; mais le différent qui ſurvint entre Ferdinand & Machado, qui ſe diſputoient l'honneur d'aſſaſſiner Ancoſtan, excita du bruit, & ce bruit joint au hanniſſement des chevaux, éveilla les ſentinelles de Ponda. On courut aux armes, la garniſon ſortit, & chargea ſi vigoureuſement les troupes des Portugais, qu'elle les tailla en piéces, ou les réduiſit à la fuite. Machado donna dans cette occaſion de nouvelles preuves de ſa valeur.

Défaite des troupes Portugaiſes.

La perte que les Portugais firent dans ce combat, penſa cauſer celle de Goa. Ancoſtan ayant fait ſçavoir à Idalcan l'atteinte que Monroy avoit donnée au traité d'alliance, & la défaite des Portugais, ce Prince qui croyoit eſtre en droit de faire ſur Goa, une entrepriſe pareille à celle que Monroy avoit commandé qu'on fiſt ſur Ponda, raſſembla tout ce qu'il put de troupes, en compoſa un corps d'armée de vingt-ſix mille hommes & de quatre mille chevaux, en donna la conduite à Zufolar, & le commandement géneral à Ancoſtan.

Idalcan arme pour venir à Goa.

Monroy, qui ne pouvoit parer ce coup que par un bonheur extraordinaire, ou par un dernier effort, fit prendre les armes à ceux qui étoient en âge de les porter, parce qu'il n'avoit pas aſſez de troupes pour défendre ſa place. Il les poſta dans des corps de garde, où il ſuffiſoit de ſçavoir tirer un coup de mouſquet pour faire le plus eſſentiel du devoir militaire; il fortifia Benaſtarin, & y jetta de nouvelles troupes. Comme le nœud de cette affaire conſiſtoit à empêcher que l'on ne fiſt deſcente, Monroy poſa pluſieurs corps de garde ſur le bord de la mer, fit dreſſer des batteries, ordonna que tous les païſans des environs ſe rendiſſent à Goa, pour travailler au rétabliſſement de quelques fortifications, & ſous ce prétexte, il ſe mit à couvert du meſme riſque qu'on y avoit autrefois couru, lorſque les ennemis engagerent les habitans à leur faciliter les paſſages pour approcher de la ville. Enfin, ce Gouverneur fit

Monroy ſe diſpoſe à ſe défendre.

mettre à la mer tout ce qu'il avoit de grands & de petits bâtimens, & les diſpoſa de maniére, qu'on pouvoit empêcher de tous coſtez que les ennemis ne puſſent entrer dans l'Iſle. ANS DE J. CHRIST. 1517.

Pendant qu'on préparoit ainſi toutes choſes pour la ſeureté de Goa, Zufolar arriva, & vint moüiller ſur la coſte. Il tâcha d'abord d'approcher de cette Iſle; mais n'en ayant pû venir à bout, il ſe contenta de la bloquer, pour empêcher qu'on n'y jettaſt ni munitions ni vivres. C'étoit-là le moyen de réüſſir, puiſque le Gouverneur, loin d'avoir aſſez de vivres pour la ſubſiſtance des nouvelles troupes qu'il avoit introduites dans cette Iſle, en auroit manqué pour ſa garniſon, ſans l'arrivée de pluſieurs bâtimens qui y entrerent nonobſtant les obſtacles que les ennemis voulurent y former. *Blocus de Goa.* *Arrivée de pluſieurs vaiſſeaux devant cette ville.*

Comme cet aſſemblage de bâtimens compoſoit aux yeux des ennemis une eſpéce de flotte, Zufolar ne jugea pas à propos de demeurer en préſence, il leva le blocus, & ainſi Goa fut délivré pour la troiſiéme fois, du danger de retomber entre les mains des ennemis. Idalcan, qui ne voyoit plus aucune eſpérance de rentrer dans cette Iſle, fit un nouveau traité de paix avec les Portugais, que le Gouverneur ratifia dans la ſuite. Entre les principaux articles de ce traité, on convint que l'on rendroit de part & d'autre les priſonniers qui avoient été faits depuis le commencement de la campagne, juſqu'au jour de la concluſion de cette derniére paix. *Levée du blocus.* *Nouveau traité de paix.*

On auroit mieux goûté à la Cour la nouvelle de la levée du blocus de Goa, & la retraite des ennemis, ſi dans le tems qu'on l'apprit, on n'euſt pas perdu la Reine Marie. Cette Princeſſe mourut au commencement de cette année, & fut géneralement regrettée en Portugal. Les peuples perdirent en elle, une Souveraine & une mere. Le Roy en reſſentit une ſi vive douleur, que pendant quelque tems il fut hors d'état de s'appliquer aux affaires du Royaume; mais, comme celles qui concernoient l'honneur de la Religion, paroiſſoient preſſantes à cauſe d'une grande *Mort de la Reine.*

ANS DE J. CHRIST. 1517.

victoire que Sélim, Empereur des Turcs, avoit remportée ſur Campſon Gauri, Sultan d'Egipte, le Roy envoya ſes ordres à Michel de Silvés, ſon Ambaſſadeur à Rome, pour exciter la Pape à ſe rendre le Médiateur des différens qui diviſoient les Princes Chrétiens, afin qu'ils puſſent s'unir contre l'ennemi commun du Chriſtianiſme.

Cependant, Tonumbay, que les Mamelucs avoient choiſi pour le ſucceſſeur de Campſon, ſe mit à la teſte de l'armée pour ſauver la Syrie & l'Egipte; mais les troupes de Sélim, étant ſupérieures à celles de Tonumbay, ce nouveau Sultan ne put en ſoûtenir les efforts. Sélim entra dans ſes Etats, il emporta le Caire, & pourſuivit ſi vivement Tonumbay, qu'on le fit priſonnier, & mourir ignominieuſement.

Sélim, tout enflé du bonheur de ſes armes & de la terreur qu'on avoit de ſa puiſſance, eut l'audace de ſe vanter, qu'en qualité de ſucceſſeur de Conſtantin, il feroit la conqueſte de toute l'Europe. A cette menace le Pape Leon X. réſolut la tenuë du Concile de Latran, & envoya des Légats dans toutes les Cours des Princes Chrétiens, pour s'oppoſer aux progrés des Infidelles, & pour preſcher la Croiſade. Le Roy qui ſe ſentoit un zéle particulier pour aller ſe ſignaler dans ces ſortes de guerres, vouloit y marcher en perſonne, & à la teſte de ſon armée; mais la plûpart des autres teſtes couronnées préfererent leurs intereſts particuliers à cette querelle générale, & ne montrerent que de la tiédeur pour cette guerre; de ſorte que les meſures que le Pape avoit priſes, loin d'eſtre utiles à la Religion, luy furent trés-dommageables, puiſque ce fut à l'occaſion des Indulgences que ce Pontife avoit accordées à ceux qui contribueroient à cette Croiſade, que l'héreſiarque Martin Luther infecta toute l'Allemagne de ſa doctrine.

Bulle pour la Croiſade.

Commencement de l'héreſie de Luther.

Quand Emanuel vit, que les grands projets qu'on avoit faits contre Sélim, étoient avortez, il fit mettre à la mer une flotte compoſée de ſoixante voiles, & l'envoya en Mauritanie ſous la conduite de Jacques Lopez de Sequeria, pour aſſiéger la ville de Targa diſtante de celle de Ceuta d'environ vingt lieuës. La conqueſte de Targa étoit importante

tante au Roy, & meſme néceſſaire pour y faire des magazins, & pour y mettre des troupes qu'on tireroit delà, lors qu'il s'agiroit de marcher contre le Roy de Fez. Comme Sequeria n'avoit pas aſſez de monde pour former un ſiége, le Roy envoya ordre à Menezés, Gouverneur de Tanger, de ſe joindre à Sequeria, & de luy mener le plus de gens qu'il pourroit pour renforcer ſon armée. Quoique Menezés ne fuſt pas trop content, d'avoir un ſupérieur dans le commandement, qui recueilleroit toute la gloire d'une action, s'il falloit en venir aux mains, toutefois, il obéït aux ordres qu'il avoit receus, il monta à cheval, & joignit Sequeria. Soit que ces deux Capitaines n'euſſent pas jugé à propos d'entreprendre le ſiége de Targa, ou qu'ils ne ſe fuſſent point accordez ſur le fait du commandement, il eſt certain que les troupes revinrent à Ceuta, d'où elles étoient parties, ſans avoir rien entrepris, & Menezés reprit le chemin de Tanger avec le détachement qu'il avoit amené.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

Inutile projet du ſiége de Targa.

Différens exploits des Portugais.

Sequeria, qui ne vouloit pas retourner en Portugal ſans avoir fait quelque choſe, demanda de la cavalerie à Jean Coutigno, Gouverneur d'Arzile, & luy propoſa de monter ſur ſes vaiſſeaux pour faire deſcente dans le païs ennemi, ce qui fut éxecuté ſans courir aucun danger; car dés que les Maures virent quelques-uns de leurs villages en feu, au lieu de ſonger à défendre ce qui leur reſtoit d'habitations & de bétail, ils s'enfuirent, & aimerent mieux tout abandonner, que de s'oppoſer à l'irruption que l'on faiſoit ſur leurs terres. Sequeria ne trouvant pas d'autres occaſions de ſe ſignaler remit à la voile, & revint à Liſbonne.

Depuis le départ de Sequeria, les Gouverneurs de Tanger & d'Arzile firent des courſes ſur les Maures, s'emparerent de quelques-unes de leurs places, prirent leur bétail, & emmenerent beaucoup de priſonniers. Ces ſortes d'éxecutions étoient néceſſaires pour imprimer de la crainte aux peuples, & pour les entretenir dans l'obéïſſance.

Menezés & Coutigno paſſerent enſuite dans les environs d'Alcacer. Les dégaſts qu'ils y firent, obligerent le Gouverneur de cette place d'en ſortir avec la plus grande par-

ANS DE J. CHRIST. 1517.

tie de ſa garniſon, à deſſein de charger les Portugais; mais quand il vit qu'ils ſe retiroient avec le butin & les priſonniers qu'ils avoient faits, il ne ſe mit pas en devoir de les reclamer.

Sur ces entrefaites Nugno Maſcaregnas, Gouverneur de Safi, ayant appris que quelques Communes du païs s'étoient revoltées, & que les Maures de Dabide commençoient à ſe ſoulever, envoya Pierre Maſcaregnas ſon frere, avec trois cens chevaux & autant de fantaſſins, pour ranger ces Communes à leur devoir, tandis qu'il marcheroit contre ces Maures pour les punir de leur rebellion. Ces deux entrepriſes qui avoient été réſoluës en meſme-tems, & pour le meſme ſujet, s'étant éxecutées avec tout le ſuccés qu'on en pouvoit eſperer, Maſcaregnas revint à Safi.

Le Roy de Fez en veut à Safi.

Mais ce que les Maures n'avoient oſé faire, Mahomet, Roy de Fez, le voulut tenter, & fit un puiſſant armement pour venir aſſiéger Safi. Les avis qu'on en donna de tous coſtez au Gouverneur, l'obligerent d'en écrire au Roy & de luy demander du ſecours. Emanuel ordonna auſſitoſt à Gonſalve Mendez de Zacota, de partir avec un renfort de troupes, & d'aller à Safi. Il y a grande apparence, que l'arrivée de ce ſecours dans cette ville, renverſa tous les projets de Mahomet, puis qu'il ne fit aucun mouvement.

Troubles à Malaca, & à quel ſujet.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Barbarie & en Portugal, la ville de Malaca ſe trouva partagée entre les amis de Nugno Pereira, & ceux d'Antoine Pachéco, qui tous deux étoient ſur le point de ſe diſputer les armes à la main, le Gouvernement de cette ville. Pereira diſoit qu'il en étoit pourvû du vivant & par le choix de Britto qui s'étoit démis du Gouvernement en ſa faveur. Pachéco alléguoit qu'Alfonſe Albuquerque avoit rendu une Ordonnance, qui portoit en termes formels, que l'Amiral ſuccéderoit au Gouverneur de la ville, quand ce dernier Officier viendroit à mourir. Il eſt vray que Ferdinand Andrada étoit Amiral, lors que l'Ordonnance fut publiée, & comme elle n'expliquoit point ſi le Gouvernement de la ville étoit indépendant de l'Amirauté, ou ſi l'Amiral de-

voit eſtre Gouverneur, Pachéco prétendoit, qu'ayant ſuccedé à Andrada dans l'Amirauté, & la poſſedant quand Britto mourut, il devoit entrer dans les droits d'Andrada, & qu'ainſi Britto n'en avoit pu diſpoſer à ſon préjudice. ANS DE J. CHRIST. 1517.

La vivacité avec laquelle ces deux Concurrens diſputoient ce poſte, détermina Andrada, qui étoit pour lors à Malaca, de s'intriguer pour accommoder ce différent; mais n'y ayant pu réüſſir, il mit à la voile & reprit ſa route vers la Chine. Ce Capitaine partit de Malaca, vers la fin du mois de Juin avec neuf bons vaiſſeaux, & alla moüiller deux mois aprés dans l'Iſle de Tamalambua, ſéparée de la Terre Ferme, par un bras de mer, large de ſix lieuës. Le Roy de la Chine, qui vouloit aſſeurer la navigation de ſes ſujets, avoit mis en ce tems-là une flotte en mer pour combattre certains Corſaires qui la croiſoient. Andrada que l'on prit pour tel, eſſuya le canon des vaiſſeaux Chinois, ſans vouloir ſe défendre, de crainte d'irriter ces peuples par une trop grande réſiſtance, & relâcha dans l'Iſle de Tama, où il jetta l'ancre. Andrada va à la Chine.

Le Géneral Chinois, ſurpris de ce que les vaiſſeaux Portugais, qui paroiſſoient bien équipez, avoient ſouffert ſi tranquillement l'inſulte que l'on venoit de leur faire, s'en approcha pour les reconnoiſtre. Il jugea par la figure & par la manœuvre de ces bâtimens, que c'étoient des peuples éloignez & inconnus, que la tempeſte avoit apparemment pouſſez ſur les coſtes, & envoya demander par un Trucheman, au Commandant de la flotte, qui il étoit, & pourquoy il navigeoit dans cette mer.

Andrada luy fit dire par le meſme homme que le Géneral Chinois luy avoit envoyé, qu'il étoit ſujet & ſoldat d'Emanuel Roy de Portugal, qui régnoit ſeul dans un païs ſitué à l'extrémité de l'Occident. Il ajoûta, qu'encore que le Roy ſon maître fuſt un Prince trés-puiſſant par l'étenduë de ſes Etats, & par les alliances qu'il avoit contractées avec tous les Potentats de l'Europe, & avec la plus grande partie des autres Princes de la terre, il avoit néanmoins déſiré d'y joindre l'alliance du Roy de la Chine, dont il

ANS DE J. CHRIST. 1517.

avoit entendu parler comme d'un Monarque de haute réputation; mais Andrada ne voulant pas s'expoſer à la mer ſans une eſcorte, ni ſans des Pilotes qui le conduiſiſſent juſque dans le havre de Quangtung, il fit prier le Géneral Chinois de luy en envoyer, & ajoûta, qu'il attendroit ſa réponſe pour faire partir l'Ambaſſadeur du Roy ſon maître, & pour préſenter au Roy de la Chine, les lettres de croyance dont il étoit chargé.

Andrada va à Nanhiung.

Le long-tems qui ſe paſſa ſans qu'Andrada entendiſt parler de ce Géneral, luy fit hazarder d'aller dans le port de la ville de Nanhiung, éloignée d'environ trente lieuës de Quangtung. Tutam, Gouverneur de cette place, le receut avec de grandes démonſtrations d'honneſteté, & le convia à un régale qui ſe faiſoit dans l'Iſle. Andrada s'en excuſa ſous pretexte de quelque indiſpoſition; mais il pria Tutam de loger Thomas Pereira, Ambaſſadeur du Roy de Portugal, juſqu'à ce que le Géneral luy euſt fait ſçavoir le tems & le lieu, où le Roy de la Chine devoit luy donner audience. Andrada, à qui Tutam accorda de fort bonne grace ce qu'il luy demandoit, remit à la voile, & s'en retourna dans l'Iſle de Tama, où il avoit laiſſé le reſte de ſa flotte.

Trigaut, & Semedo, dans la Rélation de la Chine.

Jarric. Mendoça.

Il paſſe à Tama.

Pendant ſon ſéjour dans ce havre, où abordoit un grand nombre de Marchands de différentes nations, pour y faire commerce de marchandiſes rares & prétieuſes, Andrada, à qui le Roy avoit ordonné de connoiſtre le génie & les mœurs des Chinois & des autres peuples du païs, envoya George Maſcaregnas, pour découvrir les coſtes de ce vaſte Empire, tandis que de ſon coſté, il s'appliqueroit à ſe faire inſtruire dans les conférences qu'il auroit avec ces différens peuples, des maximes de leur Religion, de leur politique, & de leurs loix.

Maſcaregnas part pour découvrir les coſtes de la Chine.

Aprés que Maſcaregnas eut éxecuté ſa commiſſion, il vint réjoindre la flotte dans le port de Tama. Comme le tems de la navigation approchoit, Andrada raſſembla tous ſes vaiſſeaux, & fit publier à ſon de trompe dans cette Iſle, que devant bientoſt remettre à la voile, il avoit voulu en

avertir le public, afin que ceux qui avoient preſté de l'argent ou des marchandiſes aux Portugais, ou qui avoient lieu de ſe plaindre d'eux, s'adreſſaſſent à luy pour leur en faire raiſon avant qu'il ſortiſt du port de Tama. Les Chinois charmez de ce procedé publioient par tout la probité des Portugais, de laquelle ils diſoient n'avoir point encore trouvé d'exemple. Si ceux d'entre les Portugais, qui depuis ce tems-là ſont paſſez à la Chine, en euſſent uſé avec la meſme politique, la domination d'Emanuel ſe ſeroit plus conſidérablement étendue du coſté de l'Orient.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

Prudente conduite d'Andrada.

Mais avant que de reprendre le fil de l'Hiſtoire, il me paroiſt néceſſaire de parler ici de la ſituation de la Chine, de la Religion, & des maximes des peuples, pour en donner une idée qui convienne à mon ſujet.

Chimgque, qui ſelon la langue du païs ſignifie le Royaume du Milieu, a été le premier nom que les peuples ont donné à la Chine. Ils prétendent qu'il eſt ſitué au milieu du globe de la terre, contraires en cela à tous les Géografes, qui la placent à l'extremité de noſtre Continent. Les Chinois ne ſont pas les ſeuls qui ont vécu dans cette opinion. Les Juifs ont dit la meſme choſe de la ſituation de Jéruſalem. Les Grecs ont été dans le meſme ſentiment touchant celle de Delphes, ainſi que les Maures au ſujet de Grenade.

Opinion des Chinois, touchant la ſituation de leur païs.

A l'égard de la ſituation de cet Empire & du doute où il ſemble qu'on ſoit aujourd'huy, de ſçavoir ſi la province de Leautung qui en dépend, eſt effectivement ſituée au-deça, ou au-delà de la grande muraille qui ſépare la Chine de la Tartarie, & ſi cet Empire eſt plus ou moins éloigné de l'Europe, ce ſont des ſyſtémes étrangers à mon ſujet. Ainſi je me contenteray de dire, que tout ce vaſte païs eſt couronné de montagnes du coſté de la Tartarie; que leur contiguité fait une eſpéce de cloſture; que les Chinois ont ſupplée aux endroits qui étoient ouverts dans les vallées, par cette fameuſe muraille qu'ils firent bâtir pour ſe mettre à l'abri des irruptions des Tartares; que cette muraille eſt fortifiée de diſtance en diſtance par de petites Tours; qu'-

ANS DE J. CHRIST. 1516.

elle eſt ouverte par pluſieurs arcades pour le cours des riviéres, & par un grand nombre de portes pour le paſſage des troupes, & pour la facilité du commerce, & qu'enfin, on s'étonne encore aujourd'huy, comment cet ouvrage ſubſiſte preſque tout entier dans ſon étenduë, puiſque ſelon les Annales des Chinois, il fut commencé deux cens quinze ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & achevé dans l'eſpace de cinq années, ſous l'Empire de l'un de leurs Rois, nommé *Ching*.

Grande muraille, quand commencée, & par qui bâtie.

Les Auteurs qui ont écrit des volumes entiers, ſur les noms divers qu'on a donnez à l'Empire de la Chine, ſont tous de différentes opinions. Les uns diſent, que Ptolomée en a parlé ſous le nom de *Sinarum Regio*; que les Japonois le nomment *Tan*, & les Tartares *Han*. Les autres attribuent ce nom de la Chine au mot *Sin*, qui eſt un terme de la langue du païs, & enfin les autres eſtiment, que la Couronne paſſant d'une famille à l'autre, le Prince régnant donne un nouveau nom à ſes Etats. Quoi-qu'il en ſoit, les Portugais, depuis leur établiſſement dans les Indes, ne l'ont fait connoiſtre en Europe, que ſous le nom de la Chine.

Différence des noms de la Chine.

Cet Empire eſt diviſé en quinze grands Gouvernemens, dont il y en a ſix qui s'étendent le long de la mer Orientale, depuis le Midy juſques au Nord. Les neuf autres ſont renfermez dans le Continent. Pequin, eſt le nom de la ville capitale de la Chine & le ſéjour ordinaire de l'Empereur. Ce nom luy fut donné pour marquer que c'étoit la Cour du Septentrion, & pour la diſtinguer de Nanquin, qui eſt la Cour du Midy, ainſi nommée autrefois, à cauſe de la réſidence que l'Empereur y faiſoit.

Le P. le Comte en ſes Mémoires ſur l'Etat préſent de la Chine, Tom. I. Lettre 2.

Diviſion de cet Empire.

Pequin eſt ſituée dans une plaine abondante, & diſtante ſeulement de trente lieuës de la grande muraille. La proximité des Tartares, qui faiſoient de fréquentes irruptions dans ce païs, obligea l'Empereur d'aller demeurer dans les Provinces du Nord. Cette ville eſt environnée de bonnes murailles, & gardée par une garniſon compoſée de cent ſoixante mille hommes. Le Palais Impérial en fait la principale beauté. Il eſt grand & magnifique; l'or, le marbre, la

Pequin & ſa ſituation.

porcelaine & la peinture y brillent de toutes parts. Ce Palais eſt d'une ſi grande étenduë, qu'outre le bâtiment & les Jardins, on y voit une petite ville environnée de murailles & deſtinée uniquement à loger les Officiers & les Ouvriers ſuivans la Cour. En un mot, il eſt par tout également ſomptueux, l'architecture en eſt belle, mais peu réguliere, & les appartemens ſont mal tournez. ANS DE J. CHRIST. 1517.

De toutes les femmes qu'à l'Empereur de la Chine, il n'y en a que trois qui ayent le caractére de Reines, & qui ſoient traitées comme telles, ſoit par la ſomptuoſité de leurs meubles, ſoit par le nombre des Dames qui les ſervent, ou qui les environnent. Les femmes les plus favoriſées de cet Empereur ne l'occupent jamais aſſez pour les introduire dans ſon Conſeil. Elles en ſont abſolument excluës, & les Chinois en général eſtiment qu'elles n'ont de ſçavoir-faire que pour l'éducation des enfans, & pour les autres vertus ménagéres. Ils plaiſantent meſme les Européens ſur ce que quelques-uns de leurs Eſtats tombent en quenouille, & ils diſent que l'Europe eſt le Royaume des femmes. Nombre des Princeſſes, actuellement Reines de cet Empire.

Nanquin eſt dans une ſituation plus heureuſe & plus belle, ſoit par la fertilité de ſon terroir ou par le nombre des canaux dont elle eſt arroſée. Cette ville paſſe non-ſeulement pour la plus grande de la Chine & de l'Aſie, mais auſſi de tout l'Univers. Le commerce y attire un nombre infini d'Etrangers, lequel, joint à celuy de ſes habitans, la rendent une des villes des plus peuplées qui ſoient au monde. Cependant il y a beaucoup moins de gens, que quand les Empereurs y faiſoient leur réſidence; mais depuis que ces Princes ont eſté obligez de préferer le ſéjour de Péquin à celuy de Nanquin, & que la défenſe de leur Etat les a contraint d'aller arreſter, par leur préſence, les entrepriſes de leurs voiſins & de leurs ennemis, Nanquin eſt devenu la retraitte des Gens de Lettres, des Docteurs, & des Mandarins qui ne ſont plus dans les fonctions des charges. On y trouve un grand nombre de Bibliotéques fournies de livres choiſis, & les habitans s'expriment mieux & plus noblement, que ceux des autres villes. Enfin, il y a Nanquin & ſa ſituation.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

un Golfe, auquel la ville communique ſon nom, c'eſt celuy que les Portugais appellent, *Enſéada de Nanquin.*

Tour de Porcelaine.

On voit prés de cette ville la fameuſe Tour de porcelaine, qui paſſe pour une des plus grandes merveilles de cet Empire. On dit que les Tartares l'ont baſtie il y a plus de ſept cens ans, qu'elle eſt haute de quatre-vingt-dix coudées, qu'il y a neuf étages voûtez, & qu'on y monte par cent quatre-vingt-quatre dégrez. La température du climat n'eſt pas égale dans cet Empire. Ceux qui habitent la partie la plus Septentrionale y eſſuyent un rude & rigoureux froid, cauſé par les neiges, dont les montagnes ſont couvertes. Cependant l'air y eſt tres-bon & fort ſérain, on en juge par la longue vie de ces peuples; mais les tremblemens de terre y ſont frequens, & meſme ſi terribles qu'ils renverſent quelquefois des villes entiéres. La terre produit deux ou trois fois l'année une grande abondance de fruits, on n'y recüeille pas néanmoins d'olives n'y d'amandes, ce qui oblige les Chinois de tirer leur huile du *Séſame*, que les Portugais nomment *Gerſelin.* On y trouve des mines d'or, de ſucre, & de ſel; & la quantité d'épiceries qui viennent de la Chine ne contribuë pas moins à la richeſſe de ſes habitans, que les pâturages & les riviéres à la beauté de ce païs.

Religion des Chinois.

Quant à la Religion des Chinois, j'avouë de bonne foy que je n'en ſuis pas aſſez inſtruit pour toucher cette matiére. La plûpart des Auteurs Modernes écrivent ſi différemment des Anciens, & meſme ces premiers s'accordent ſi peu entr'eux ſur ce fait, que ce qu'on lit aujourd'huy, eſt entierement oppoſé à ce qu'on a leu autrefois. Comme il ne m'appartient pas de déterminer le Lecteur ſur le parti qu'il doit prendre, je diray ſeulement que Maffée, en parlant du trajet de S. Thomas dans la Chine, raconte qu'il y a apparence que cet Apoſtre y a porté la Religion Chrétienne & les lumiéres de l'Evangile. Que n'auroit-on point dû attendre du zéle & de la ferveur de S. François Xavier, s'il ne fuſt mort dans le tems qu'il étoit ſur le point d'entrer dans ce païs, pour inſtruire les peuples par ſes Miſſions Evangeliques.

Hiſtoire des Indes. Livre 6. chapitre 5.

Saint François Xavier, devoit paſſer dans la Chine quand il mourut.

geliques. Les ſucceſſeurs & les diſciples de ce nouvel Apoſtre, ont ſi heureuſement ſecondé ſes intentions par leurs prédications, & par leurs travaux, que ſuivant les derniéres rélations, on compte à préſent plus de cent mille Chrétiens dans la Chine. Elles nous apprennent qu'on a rétabli la Religion Chrétienne dans ce grand Empire, où la ſuperſtition l'avoit renverſée, & que l'Empereur de la Chine a approuvé par ſon nouvel Edit du 20. de Mars 1692. la loy du Chriſtianiſme.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

Mémoires de la Chine, tom. 2. lettre 13. Hiſtoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine.

A l'égard du Gouvernement, il eſt Monarchique, & l'on ne reconnoiſt qu'un Roy, que les Chinois ſurnomment Fils du Ciel, & Seigneur de l'Univers. Parmi les Princes qui régnent dans le monde, il n'y en a point à qui l'on rende de ſi grands honneurs qu'à ce Monarque. Ce Prince diſpoſe des charges de l'Empire, & en gratifie ceux en qui il reconnoiſt plus de probité & plus de mérite. S'il arrive que ſon choix ne réponde pas à l'eſtime qu'il en aura faite, il les dépoſe avec autant de honte, que leur promotion aux charges, auroit dû leur faire d'honneur & de plaiſir.

Au reſte, on a connu à la Chine, l'art & le ſecret de l'Imprimerie, avant qu'il fuſt paſſé en Europe; mais ſi les Chinois en ont eu l'uſage avant nous, il eſt conſtant qu'on a tellement perfectionné cet Art en Europe, ſoit par l'invention & par la beauté des caractéres détachez les uns des autres, ſoit par la facilité d'imprimer, que les Européens l'emportent ſur ces Aſiatiques.

Les Sciences n'y ſont pas moins bien profeſſées que les Arts. Les Chinois ſont aſſez habiles Médecins; on dit meſme, qu'un de leurs Empereurs nommé *Hoamti*, compoſa il y a plus de quatre mille ans, un traité de la connoiſſance du pouls. Ils ne ſont pas ſi bons Géometres qu'ils penſent, & ils s'en piquent mal à propos, mais en recompenſe, ils peuvent paſſer pour grands Aſtronomes. Enfin, la morale de Confucius, qu'ils regardent comme leur Socrate, eſt en grande eſtime parmi eux; ſes maximes ſont comme une eſpéce de degrez néceſſaires à ceux qui peuvent aſpirer au Gouvernement.

Mémoires de la Chine, tom. 1. lettre 8.

Confucius eſtimé pour ſa morale.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

Bien que les Chinois ſoient pleins de politeſſe & d'humanité, ſur tout envers ceux avec leſquels ils prévoyent qu'il y a quelque commerce à faire, néanmoins, ils éxercerent en pluſieurs occaſions la patience d'Andrada; mais ce Capitaine plus entendu qu'eux dans les maniéres du monde, les gagna par ſa complaiſance & par ſes honneſtetez, & les mit entiérement dans les intereſts de ſa Nation.

Prudente conduite de Ferdinand Andrada, en ce païs.

Lors qu'Andrada ſe fut pleinement inſtruit des maximes de la Religion, & de la politique des Chinois, il retourna en Portugal, pour en informer le Roy, ſuivant les ordres qu'il en avoit receus à ſon départ de Liſbonne. Simon Andrada, qui alla dans ce païs aprés le retour de Ferdinand ſon frere, loin de le ſeconder dans toutes les avances d'amitié qu'il avoit faites à ces peuples, demanda quelques places au Roy de la Chine, pour ſervir d'azile aux Portugais. Il voulut les faire fortifier; il ſe donna un air de Souverain, au lieu d'en prendre un d'ami & d'allié; il entreprit de faire par force, ce qu'il ne pouvoit éxecuter que par amitié; il leur parla d'un ton abſolu & fier, croyant leur inſpirer de la crainte; il inſulta les femmes & les filles, qui luy plaiſoient davantage; il ajoûta le brigandage à la débauche; il prit & s'appropria ce qui luy convenoit le mieux.

Il vient rendre compte de ſon voyage à Emanuel.

Mauvaiſe conduite de Simon Andrada.

Les Chinois ne purent s'accommoder long-tems de ces maniéres outrageantes & hautaines, ils s'attrouperent & tomberent en ſi grand nombre ſur les Portugais, qu'ils en tuerent la plus grande partie. Ils prirent les autres & les mirent aux fers, & ſi Andrada ne ſe fuſt ſauvé, il n'auroit pas eu une deſtinée plus heureuſe que la plûpart de ſes ſoldats.

Il court riſque de la vie.

Le Roy de la Chine, que l'on avertit de tous ces deſordres, ordonna auſſitoſt, que Thomas Pereira, qui étoit à la Cour, avec caractére d'Ambaſſadeur d'Emanuel, ſe retiraſt dans la ville de Quangtung. Les habitans de cette ville, informez du nouveau procedé des Portugais à l'égard de leurs compatriotes, ſe vangerent ſur la perſonne de cet Ambaſſadeur, des violences que le Géneral Portugais avoit au-

Le Roy de la Chine éloigne l'Ambaſſadeur d'Emanuel.

toriſées. Ils regarderent Pereira comme un eſpion, & le jetterent dans une baſſe-foſſe, où il finit miſérablement ſes jours. Enfin, il eſt certain, que l'imprudence d'Andrada coûta beaucoup aux Portugais, tant par le nombre des gens qu'ils perdirent, que par la dépenſe de cette navigation, & que cette conduite ruina entiérement l'eſpérance qu'on avoit euë de s'unir avec les Chinois, par un traité, & de faire commerce dans leur païs.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

Ce Miniſtre meurt en priſon.

Les affaires du Roy dans les Indes n'auroient pas tourné plus heureuſement que celles d'Aſie, ſi le Vice-Roy n'euſt promptement envoyé Jean Silveira, vers le Roy des Iſles Maldives ſituées dans la mer des Indes en Aſie, & vers celuy de Bengala, pour négocier un nouvel accommodement avec ces Princes, que depuis la mort d'Albuquerque, les mauvaiſes manieres de quelques Capitaines avoient entiérement détachez des intereſts d'Emanuel. Silveira ayant réüſſi dans cette négociation avec le Maldivan retourna à Cochin, d'où apres s'eſtre radoubé & rafraîchi, il paſſa dans le Royaume de Bengala, que le Gange arroſe, & traverſe avant que de ſe perdre dans la mer des Indes, par deux embouchures diſtantes l'une de l'autre d'environ cent cinquante lieuës.

Le Vice-Roy envoye Silveira en différens Royaumes des Indes.

Le ſuccés de la négociation de Silveira à Bengala, ne fut pas ſi agréable que celuy des Maldives, puis que ce Capitaine fut obligé, aprés avoir été expoſé à la colére de ce Prince, & aux trahiſons de ſes Officiers, de ſe retirer dans l'Iſle de Ceilan, avec le peu de gens qui luy reſtoient, & qui étoient échapez au reſſentiment des Bengalans. Pour comble de diſgraces, un de ſes Officiers déſerta, & luy débaucha pluſieurs ſoldats.

Déſertion d'un Officier de Silveira.

Vers le meſme tems, Antoine Saldagna, qui croiſoit la mer d'Arabie, revint aux Indes ſans avoir fait d'autres exploits mémorables, que d'amener quelque butin qui n'étoit pas aſſez conſidérable pour le dédommager des frais de ſa navigation. Emanuel Lacerda réüſſit mieux dans ſon voyage à Diu, par le renouvellement de l'alliance qu'il fit avec Jaz, Gouverneur de cette ville.

Retour de Saldagna.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

Alexis de Menezés, qui éroit toûjours à Malaca, receut dans ce tems-là des ordres de la Cour, de diſpoſer du gouvernement de la Citadelle en faveur de Lopez de Coſta, de donner l'Amirauté à Edoüard Mello, & de rendre la liberté à Antoine Pachéco, qui avoit été mis en arreſt par les brigues de Pereira.

Haine ſecrette du Roy de Bantam envers les Portugais.

Cependant, Mahomet, Roy de Bantam, qui nourriſſoit toûjours dans ſon cœur une haine implacable contre les Portugais, renforça la garniſon d'un Fort bâti ſur le bord de la riviére de Muar. Il y envoya de l'artillerie pour les incommoder lors qu'ils voudroient faire défiler des troupes par terre, ou que leurs vaiſſeaux feroient quelque trajet de mer. Menezés pour le prévenir, détacha ſix cens hommes tant Portugais que Malacans, & un grand nombre de Volontaires commandez par le Capitaine Alfonſe pour aller attaquer ce Fort & pour le détruire. Comme cette expédition ne ſe pouvoit faire qu'à la faveur de la marée, ſans laquelle il étoit impoſſible de naviger dans le canal de la riviére, Alfonſe canonna toûjours les ennemis en attendant le reflux. Mahomet, jugeant du deſſein des Portugais par la conduite qu'il leur vit garder, ne voulut pas s'expoſer à eſtre attaqué dans ſon Fort, & fit propoſer un accommodement à Menezés. Ce Capitaine, à qui les munitions de bouche commençoient à manquer, écouta la propoſition que Mahomet luy avoit envoyé faire, & conſentit à la paix.

Perfidie du Bantamois.

Cette paix, qui ne fut qu'une paix plâtrée, ſervit d'occaſion à Mahomet pour conduire avec plus de facilité le deſſein qu'il avoit toûjours eu d'inſulter la Citadelle de Malaca, mais pour le couvrir davantage, ce Prince faiſoit preſens ſur preſens à Menezés. Il ſe montroit pour le plus fidelle allié des Portugais, & par ces fauſſes démonſtrations d'amitié, il ne cherchoit qu'à les amuſer juſqu'à ce que ſa flotte & ſes troupes, qui défiloient du coſté de la terre, fuſſent arrivées dans une Iſle peu éloignée de Malaca. Les ennemis y étant entrez pendant la nuit, ſe rendirent maîtres de quelques vaiſſeaux Portugais qui étoient à la rade. Ils en tuerent tout l'équipage, & mirent le feu aux navires,

dans leſquels ils ne purent entrer. Menezés éveillé par le bruit des armes, & par les cris des ſoldats, courut au lieu où le feu paroiſſoit le plus grand, & aprés un combat fort opiniâtré de part & d'autre, il diſſipa les ennemis & les contraignit à ſe retirer. ANS DE J. CHRIST. 1517.

Tandis que Menezés étoit aux priſes ſur mer, les troupes de Mahomet, groſſies par quelques Malacans qu'il avoit engagez dans ſa trahiſon, attaquerent Malaca du coſté de la terre. Ce fut un combat plus chaud que le précedent, parce qu'il étoit plus important de ſauver cette ville, que de garentir la Citadelle. Quoy que Mahomet euſt envoyé du renfort & des élefans, ceux qu'il vouloit ſoûtenir, étant affoiblis & fatiguez par la durée de cette action, ne ſe trouverent plus en état de combattre, & ſe retirerent. Les troupes attaquent Malaca.

Toutefois, ce Prince ne ſe rebuta point du deſſein qu'il avoit formé, d'emporter Malaca. Le grand nombre de gens qui luy reſtoit encore, & les intelligences ſecretes qu'il ſe flattoit d'avoir dans la Ville & dans la Citadelle, contribuoient beaucoup à l'entretenir dans cette eſpérance. D'ailleurs, il ſçavoit qu'il n'y avoit pas aſſez de vivres pour fournir à la ſubſiſtance de la garniſon, & des troupes qu'on y avoit jettées, il renouvella ſes attaques, & les continua pendant ſept jours. Il eſt vray que ce défaut de munitions de bouche embarraſſoit davantage Menezés, que les ennemis qu'il avoit en teſte ; mais il n'y pouvoit remédier qu'en obligeant les aſſiégeans à faire une diverſion, à la faveur de laquelle, les aſſiégez puſſent faire entrer quelque convoy dans la ville. On y manque de munitions.

Ce que Menezés projettoit de faire par la voye des armes, le hazard en fit naître l'occaſion en la perſonne d'un Gentilhomme de l'Iſle de Java, qui alloit à Malaca avec ſa femme pour y faire leur réſidence. Les Bantamois, qui avoient pris la barque où étoit ce Javan, le menerent à Mahomet. Ce Prince le trouva fort à ſon gré, & luy promit de le mettre en liberté s'il vouloit reſter dans ſes Etats ; mais pour l'y engager encore plus fortement, il luy donna

ANS DE J. CHRIST. 1517.

un employ dans ſon armée navale. Ce Gentilhomme trouva ce parti ſi avantageux qu'il l'accepta, & aprés avoir établi ſa femme dans la ville de Bantam, il prit poſſeſſion du commandement que Mahomet luy donna ſur ſes vaiſſeaux.

Les Portugais, qui connoiſſoient le courage & le mérite de ce nouvel Officier, furent bien fâchez de le ſçavoir au nombre de leurs ennemis ; mais ce chagrin ne fut pas de longue durée. Ce Gentilhomme Javan, s'étant apperceu que Mahomet étoit devenu amoureux de ſa femme, ne ſoutint cette infidelité qu'avec une grande inquiétude. Plein de ſon reſſentiment, qu'il n'oſoit porter juſqu'à une teſte couronnée, il quitta le ſervice du Bantamois, abandonna ſa femme, ſe rangea du coſté des Portugais, & paſſa à Malaca. Menezés le receut avec une joye extréme dans la Citadelle de cette ville, & comme ce Javan ſçavoit le fort & le foible des poſtes de l'armée de Mahomet, & que d'ailleurs, on y ignoroit qu'il fuſt paſſé dans celle des Portugais, Menezés luy propoſa de faire une ſortie, & de le mettre à la teſte d'un détachement conſidérable de Portugais & de Malacans, pour aller ſurprendre les Bantamois.

Aveugle confiance de Menezés à un Inconnu.

Les Officiers Portugais, étonnez de la confiance aveugle que Menezés avoit en ce nouveau venu, luy repréſenterent le riſque où il expoſoit les troupes qui compoſoient ce détachement, s'il les abandonnoit à la conduite d'un Inconnu, qui pouvoit ſous pretexte d'eſtre mécontent de Mahomet, les ſacrifier à leurs ennemis. Menezés goûta cette judicieuſe & prudente remontrance, & réduiſit le détachement en queſtion à ſix vingts hommes, dont les uns allerent par terre & les autres par mer, juſqu'à leur rendez-vous. Il eſt vray que Menezés fit filer d'autres troupes à l'inſceu de ce Javan, pour obſerver ſa conduite ſur ce qu'il feroit entreprendre aux gens dont on luy avoit confié le commandement, & pour le ſeconder, en cas qu'il ne puſt réüſſir dans une ſi témeraire entrepriſe ; mais cette prévoyance fut inutile. Le Javan qui ſçavoit le mot de tous les corps de garde des ennemis, & de qui la perſonne & la voix leur étoient connuës, fit ce qu'il avoit promis. Il ſe

Cet Inconnu tient ſa parole, & chaſſe les Bantamois.

rendit maître des poſtes les plus avancez; il fit égorger les ſentinelles, & entra dans leurs retranchemens. ANS DE J. CHRIST. 1517.

Les Aſſiégeans ſurpris & trompez coururent aux armes, ſe mirent en défenſe, & le firent avec une extréme vigueur; mais trop tard pour eſpérer que ce fuſt avec ſuccés. Les Portugais s'étoient déja emparez de tous leurs poſtes, & la réſiſtance que faiſoient les ennemis ne pouvoit contribuer tout au plus qu'à faciliter la retraite de leurs troupes. Quand les aſſiégez ſe virent maîtres du camp des aſſiégeans, ils emmenerent dans leur ville beaucoup de priſonniers & de bagage, & y conduiſirent ſoixante & dix piéces de canon. Cet avantage ne pouvoit guere eſtre plus conſidérable; mais la joye qu'on en eut, fut traverſée par la mort de ce Gentilhomme Javan, qui fut tué d'un coup de canon. Mort de cet Inconnu.

Aprés la retraite des ennemis, il y eut une eſpéce de ceſſation d'armes, pendant laquelle le Gouverneur de Malaca ſe diſpoſa à faire voile en l'Indouſtan. Il ordonna en meſme-tems à Triſtan de Menezés ſon couſin d'aller reconnoiſtre les Iſles Moluques. A peine les ennemis eurent-ils appris le départ de ce Gouverneur, qu'ils ſe rallierent, & qu'ils vinrent aſſiéger la Citadelle de Malaca. Ils la battirent ſans diſcontinuation l'eſpace de dix-ſept jours, & mirent le feu à quelques vaiſſeaux qui étoient à l'ancre, pour engager les aſſiégez, à le venir éteindre, & par-là affoiblir la garniſon qui défendoit cette place. Voyage du Gouverneur de Malaca, en Indouſtan.

Il eſt vray que la choſe ſuccéda en partie, comme les aſſiégeans ſe l'étoient promis. Les aſſiégez furent obligez de faire un détachement pour rémedier à cet incendie; mais quelque diligence qu'ils y apportaſſent, ils ne purent empêcher que deux galéres ne coulaſſent à fond, ni que le vaiſſeau de Gabriel Gagua, ne ſe perdiſt entiérement avec tout ſon équipage. Enfin, le feu ayant été éteint par le prompt ſecours qu'on y apporta, une partie de la garniſon de la Citadelle, & la plûpart des ſoldats Malacans, commandez par leur Xabandare, ou Grand Prevoſt, firent une ſortie ſur les aſſiégeans; ils les chargerent & les for- Les ennemis mettent le feu aux vaiſſeaux Portugais.

ANS DE J. CHRIST. 1517. cerent d'abandonner leurs travaux, & de lever le ſiége. Le nombre des morts & celuy des priſonniers fut grand de la part des Bantamois. On trouva parmi les derniers, le fils d'un Seigneur Siamois, qui pour ſa rançon envoya un vaiſſeau chargé de rafaîchiſſemens & de vivres.

Ils levent le ſiége de la Citadelle de Malaca.

1518. Comme la Vice-Royauté des Indes eſt triennale, le Roy nomma au commencement de cette année, Jacques Lopez de Sequeria, pour ſuccéder à Soarez dans cet employ. Ce nouveau Vice-Roy partit de Liſbonne avec neuf bons vaiſſeaux de guerre pour renforcer la flotte de Soarez, laquelle avoit beſoin de ce ſecours, car elle avoit eſſuyé de grandes tempeſtes & livré pluſieurs combats.

Lopez de Sequeria, ſuccéde à Soarez, dans la Vice-Royauté des Indes.

Le bâtiment que commandoit Jean Lima, l'un des Capitaines de Sequeria, courut riſque de périr par une avanture fort ſinguliére, en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance. Un monſtrueux poiſſon, que les Africains nomment *Acus*, dont le muſle eſt dur & pointu, donna contre le flanc de ce navire, l'ouvrit & penſa le faire couler à fond. Le Pilote crut d'abord avoir trouvé le roc ; mais quand il ſentit les ſecouſſes que ce poiſſon donnoit à ſon bâtiment pour ſe dégager, & qu'il faiſoit eau, il relâcha d'abord à Cochin, pour y viſiter & pour radouber ſon vaiſſeau, dans le flanc duquel on trouva le muſeau de ce poiſſon, qui y étoit demeuré. Sequeria l'envoya en Portugal, comme une choſe extraordinaire, & fort rare.

Un vaiſſeau de la flotte, court riſque de périr.

Lors que Sequeria arriva dans le port de Goa, Soarez faiſoit conſtruire une Citadelle dans l'Iſle de Ceilan, ſur la permiſſion qu'Arvan, Roy de ce païs, luy en avoit d'abord accordée ; mais les Sarazins de Ceilan, ennemis capitaux des Portugais, avoient prévenu ce Prince & l'avoient porté à leur déclarer la guerre. La ſuite en fut néanmoins plus heureuſe pour les Portugais, que pour leurs ennemis, puis qu'ils les battirent dans toutes les occaſions qui ſe préſenterent, & qu'ils réduiſirent ce Roy Inſulaire à leur demander la paix, & à ſe reconnnoiſtre pour tributaire d'Emanuel. La paix étant concluë à cette condition, & que le Roy le prendroit ſous ſa protection, on continua de bâtir

Le Vice-Roy aborde à Ceilan.

Le Roy de Ceilan devient tributaire d'Emanuel.

la

la Citadelle. Quand elle fut achevée, le Vice-Roy en donna le Gouvernement à Jean Silveira, & gratifia en meſme-tems Antoine Miranda, du commandement des vaiſſeaux. ANS DE J. CHRIST. 1518.

Soarez, aprés avoir terminé ces nouveaux différens par un renouvellement de paix, alla à Cochin. Il y trouva Sequeria, entre les mains de qui il dépoſa l'autorité que luy donnoit le caractére de Vice-Roy; il l'inſtruiſit des affaires les plus preſſantes pour la gloire & pour les intereſts d'Emanuel, & s'en retourna en Portugal. Retour de Soarez en Portugal.

Lors que Sequeria eut pris poſſeſſion de ſa Charge, il envoya Criſtofle de Souza, à Dabul, pour diſſiper les reſtes d'une revolte qui s'y étoit faite contre le ſervice du Roy, & pour punir les ſéditieux. Alfonſe de Menezés eut ordre de paſſer dans le Royaume de Batticala, pour mettre à la raiſon le Roy de ce païs, qui refuſoit de ſatisfaire à ſes obligations, & de payer à Emanuel, le tribut auquel il s'étoit ſoumis, & enfin, Jean Gomeze, qui alloit dans les Iſles Maldives pour faire bâtir une Citadelle, fut tué par les Sarrazins de Cambaja. Le nouveau Vice-Roy donne ſes ordres à de différens Capitaines.

Le Vice-Roy, en retournant à Goa, viſita les Citadelles de Calécut & de Cananor, pour s'aſſeurer par luy-meſme de l'état des garniſons, & des places. Incontinent aprés ſon arrivée à Goa, il ordonna à Antoine Saldagna, qui avoit des vaiſſeaux de reſerve, d'aller ranger les coſtes d'Arabie & d'Etiopie, & de donner la chaſſe à tous les bâtimens Sarrazins ou Mahometans, qui feroient ſa route. Antoine Corréa partit vers le meſme tems, avec caractére d'Ambaſſadeur auprés du Roy de Pégu, pour négotier un traité d'alliance & de paix avec ce Prince. Garſie de Sala, eut ordre d'aller relever Alfonſe Lopez de Coſta, qui commandoit dans la Citadelle de Malaca, & qui depuis long-tems ſouhaitoit de venir à Goa, où il eſpéroit de rétablir ſa ſanté; mais la fatigue du voyage augmenta ſon mal, & il n'eut pas aſſez de forces pour arriver à Goa. Ainſi il fut contraint de ſéjourner à Cochin, où il mourut. Il va à Goa. Corréa eſt nommé Ambaſſadeur vers le Roy de Pégu. Mort de Coſta.

Si les affaires du Roy eurent un heureux ſuccés dans les Indes, elles ſouffrirent de grandes traverſes en Barbarie, à Affaires d'Afrique.

ANS DE J. CHRIST. 1518.

cauſe des prétendus mauvais traitemens qu'on aſſeuroit, que les Portugais faiſoient aux habitans de Farobe, & de Benamare, & aux autres peuples des environs d'Arzile. Abrahem, fils d'un Capitaine Maure, nommé Barraxa, qui par généroſité voulut entreprendre de les vanger, fit ſourdement quelques levées de gens de guerre, & les cantonna dans les villages circonvoiſins de Tanger, & d'Arzile.

Aroaz, fameux partiſan ennemi.

Aroaz, l'un des principaux Officiers d'Abrahem, eut ordre de battre la campagne, & d'obſerver la contenance des Portugais. Jean Coutigno, qui connoiſſoit Aroaz pour un habile Partiſan, n'envoyoit jamais ſes gens ſans une bonne eſcorte, & pour ne les point expoſer mal à propos, il avoit ordonné qu'on les miſt en embuſcade. La grande facilité qu'Aroaz trouva dans les paſſages, luy fit ſoupçonner que les ennemis s'étoient poſtez dans quelques défilez, ce qui l'obligea d'en donner avis, & de faire faire alte à ſes troupes.

Comme les Portugais voyoient de leur poſte, ce qui ſe paſſoit dans le parti ennemi, ils ſe perſuaderent que les Maures déliberoient s'ils avanceroient, ou non, & détacherent Ferdinand de Callaix pour les aller charger. Les Maures eſſuyerent ce premier feu, & reculerent, mais ſans rompre leurs rangs, pour attirer inſenſiblement les Portugais dans l'endroit où le gros de leurs troupes étoit poſté. Pour lors les Portugais s'abandonnerent à leur courage, & au déſir de ſe ſignaler, ils ne garderent plus aucunes meſures & avancerent ſur les ennemis, à meſure qu'ils les faiſoient reculer. Quand les Maures furent prés du lieu où ils avoient dreſſé l'embuſcade, leurs gens en ſortirent bruſquement, & l'on peut dire, que ſans un effort que firent les Portugais, les ennemis les auroient envelopez, & que la victoire des Maures auroit été beaucoup plus complette.

Alvarez Norogna, a le Gouvernement d'Azamor.

Vers le meſme tems que cette affaire arriva, Pierre de Souſa, Gouverneur d'Azamor, receut ordre de ſe diſpoſer à retourner en Portugal, & de ceder ce poſte à Alvarez Norogna, que le Roy avoit nommé à ce Gouvernement. A peine ce nouveau Commandant en eut-il pris poſſeſſion,

qu'il confirma les traitez de paix & d'alliance que l'on avoit faits avec pluſieurs Seigneurs des environs ; il fit punir éxemplairement ceux qui s'étoient revoltez ; il alla fourrager le païs de Benemez, paſſa au fil de l'épée ceux qui refuſerent d'obéir, fit deux cens cinquante priſonniers, & emmena beaucoup de butin. ANS DE J. CHRIST. 1518.

Comme Emanuel étoit perſuadé qu'il ne pouvoit rien ajoûter aux conqueſtes qu'il avoit faites, & à la gloire qu'il s'étoit acquiſe depuis vint-trois années qu'il étoit ſur le trône, il projetta de ceder ſa Couronne au Prince Jean ſon fils, & de ſe retirer en Algarve. Dans cette veuë, le Roy ne ſe reſervoit ſeulement que de certains revenus, pour fournir aux frais de la guerre, qu'il avoit deſſein de continuer en Afrique, pour l'intereſt & pour l'honneur de la Religion. Emanuel médite une abdication.

Quoy que le Roy n'euſt point dit ſon ſecret à perſonne, toutefois, ceux qui l'approchoient le plus familiérement avoient ſouvent remarqué en luy, que la peine de commander, & la néceſſité d'obliger ſes ſujets à obéir, luy donnoient du dégouſt pour la Royauté. Comme on le connoiſſoit pour un Prince capable de la réſolution de ſecoüer le poids de ſa Couronne, avant que la mort l'euſt fait tomber de deſſus ſa teſte, les principaux de la Cour s'attendoient de jour à autre, à quelque évenement extraordinaire ſur ce fait. Ils en étoient dans ces termes, quand ce Monarque s'en ouvrit à ceux en qui il ſe confioit le plus, & ſur la ſageſſe deſquels il ſembloit compter davantage. On en ſoupçonne ce Prince.

Quelques-uns de ſes Confidens, allarmez par la ſeule veuë de l'éloignement du Roy, luy firent des remontrances, qui rouloient en partie, ſur la jeuneſſe du Prince ſon ſucceſſeur, & ſur l'affliction dans laquelle il jetteroit tout le Royaume, en prévenant par une abdication volontaire, le malheur de ne l'avoir plus pour Maître. Remontrance de ceux à qui il en parle.

Emanuel, que ce peu de mots commença à raſſeurer, leur répondit, qu'il refléchiroit ſur ce qu'ils luy repréſentoient, & leur recommanda qu'ils en fiſſent de meſme ſur le deſſein qu'il leur avoit communiqué. Cependant on ſceut à la Cour, ce qui ne s'étoit paſſé que dans le cabinet, ſans

ANS DE J. CHRIST. 1518.

qu'on puſt ſoupçonner aucun des Conſeillers, d'avoir revelé ce ſecret, à moins que leur trop grande circonſpection n'euſt donné lieu de le deviner. Il eſt vrai, que les Portugais qui ſont ſujets à raiſonner, & meſme à raiſonner juſte ſur les évenemens extraordinares & nouveaux, chercherent la cauſe de celuy qui partageoit les eſprits. Comme ils s'apperceurent que la Cour de D. Jean ſe groſſiſſoit tous les jours, ils conclurent que ce ne pouvoit eſtre qu'en veuë de plaire à l'héritier préſomptif de la Couronne. D'ailleurs, ce que le Roy avoit laiſſé échaper quelquefois ſur les chagrins du Gouvernement, avoit été remarqué par quelques-uns de ſes Courtiſans, & dés-lors il courut un bruit ſourd, mais géneral, que le jeune Prince pourroit bien monter ſur le trône du vivant, & du conſentement d'Emanuël.

Sur ces conjectures, ou qu'Emanuel ne vivroit plus guére, ou qu'il ne régneroit pas long-tems, chacun tourna inſenſiblement ſes ſoins du coſté de D. Jean. Ceux qui en étoient les mieux receus & les plus écoutez, commencerent à luy inſinuer des maximes toutes différentes de celles du Roy ſon pere. La plûpart des grands Seigneurs, qui de tout tems avoient été jaloux de la familiarité avec laquelle Emanuel vivoit avec ſes peuples, le blâmoient de ſe communiquer trop aiſément. Ils diſoient que pour entretenir les ſujets dans une aveugle & reſpectueuſe dépendance, il falloit qu'un Roy fuſt plus réſervé avec eux ; qu'il ne ſe laiſſaſt voir que rarement, & qu'il ne leur parlaſt que dans des occaſions importantes. Ils condamnoient encore les libéralitez du Roy ; ils traitoient de profuſion les récompenſes qu'il avoit faites à ceux dont il étoit content ; ils ajoûtoient, que la maniére de donner étoit plus loüable dans un Prince, que le prix meſme de la choſe qu'il donnoit. Enfin, il ſembloit que les Courtiſans ſe rendoient ingénieux à ſe faire un Roy à leur mode, par les différens avis qu'ils tâchoient de couler inſenſiblement dans l'eſprit, & dans le cœur de D. Jean.

Quelques Courtiſans donnent des conſeils au jeune Prince.

La jeuneſſe de ce Prince le rendoit plus ſuſceptible des bonnes ou des mauvaiſes impreſſions qu'on pouvoit luy don-

ner, que s'il eust eu une plus longue expérience, ou qu'il eust été dans un âge plus avancé. Il paroissoit si penetré & si plein des avis qu'il avoit receus, qu'il refusoit ses applaudissemens à ce que le Roy faisoit dans les occasions les plus indifférentes, & mesme il condamnoit sa conduite dans les affaires de consequence. Il se proposoit déja d'en avoir une toute différente quand il seroit sur le trône; il ne vouloit point, disoit-il, estre l'esclave de sa dignité; il projettoit de régner avec cet air de magnificence si inséparable du caractére de Souverain, & avec tous les agrémens que la Royauté offre, & qu'elle procure à tous momens à un jeune Prince.

ANS DE J. CHRIST. 1518.

Projet de D. Jean.

Emanuel, qui de son costé s'apperceut que ses grands Seigneurs cherchoient à plaire à D. Jean, connut bientost que la flatterie & les mauvais conseils avoient alteré ses bonnes inclinations. Un si grand changement dans la conduite du Prince, en apporta un considérable dans la résolution que le Roy avoit prise. Loin d'abdiquer la Couronne, il s'occupa plus que jamais du desir de régner, & des moyens de régner long-tems. Il songea à prendre une nouvelle alliance avec Charles V. Roy de Castille, & fit demander la Princesse Léonore sa sœur, pour luy, quoi-qu'il eust envoyé en Allemagne, Pierre de Govea avec caractére d'Ambassadeur Extraordinaire auprés de l'Empereur Maximilien, pour négocier l'alliance de la mesme Princesse, avec le Prince D. Jean, son fils.

Le Roy change de résolution.

Il prend pour luy, la femme qu'il avoit destinée à son fils.

Charles, surpris de cette nouvelle proposition, & du changement qu'il vit dans la conduite d'Emanuel, auroit mieux aimé donner sa sœur au Prince D. Jean, qui étoit l'héritier de la Couronne, & d'un âge plus sortable à celuy de Léonore, que de la marier avec le Roy de Portugal, qui étoit beaucoup plus vieux qu'elle, & de qui elle ne pouvoit avoir que des cadets, au lieu que si elle épousoit D. Jean, les enfans qu'elle en auroit, seroient les héritiers présomptifs de la Couronne.

Mais Charles, toûjours occupé de sa politique, & d'ailleurs, prévoyant que le Roy de Portugal luy seroit d'un

ANS DE J. CHRIST. 1518.

grand ſecours dans le deſſein qu'il avoit formé de briguer l'Empire, paſſa par deſſus les bienſéances ordinaires, & obligea ſa ſœur de conſentir à ce mariage. Auſſitoſt que cette affaire fut concluë, Charles emprunta d'Emanuel, une ſomme de deux cens mille écus, qu'il répandit entre les Electeurs, & par ce moyen, il les mit entiérement dans ſes intereſts, & s'aſſeura de leurs ſuffrages.

L'Empereur y conſent, mais par politique.

Le Roy luy prette de l'argent.

Cependant, on parla à la Cour de cent différentes maniéres, du mariage du Roy avec Léonore. Ceux qui entroient dans le chagrin qu'en devoit avoir D. Jean, à qui leur fortune, & peut-eſtre leur inclination, commençoit à les attacher, blâmerent ouvertement la conduite d'Emanuel, & regarderent ce procedé, comme indigne d'un pere à l'égard d'un fils, & comme une véritable violence à l'égard de cette Princeſſe. Les uns plus zélez pour le bien general de l'Etat, le plaignoient, tant par l'extréme dépenſe où ce mariage alloit engager le Roy, que par le nombre des enfans maſles qu'il avoit, & par ceux qu'il pouvoit encore avoir. Les autres enfin, ne doutoient pas, que l'amour qu'Emanuel avoit conceu pour Léonore, qui étoit trop accomplie pour n'en pas donner, ne luy fiſt négliger ſes conqueſtes des Indes, & le ſoin de ſa réputation.

Si ceux qui s'épuiſoient en raiſonnemens ſur cette alliance, euſſent pénetré les ſujets qui portoient le Roy à la pratiquer, ils en auroient parlé en des termes plus convenables à la ſituation des affaires. Loin d'eſtre occupez de leurs propres intereſts, ou de vouloir prévenir des malheurs incertains & éloignez; ils auroient refléchi plus ſerieuſement ſur ceux dont le Royaume étoit menacé. Enfin ils auroient approuvé la conduite du Roy, qui dans le fonds ne s'étoit déterminé à ce nouveau mariage que pour maintenir ſon autorité preſque chancellante, pour couper cours aux brigues de la pluſpart de ſes Courtiſans qui s'étoient déja rendus maiſtres de l'eſprit du jeune Prince, & que pour le mettre hors d'état de ſuivre des conſeils pernicieux, qui toſt ou tard cauſeroient la ruine du Royaume. Ainſi Emanuel fit ſi peu d'attention à tous ces diſ-

cours, qu'il envoya Alvarés de Coſta, ſon grand Chambellan, en qualité d'Ambaſſadeur auprés de Charles, pour le complimenter à ſon retour de Flandres en Eſpagne, & pour paſſer le traité de mariage avec la Princeſſe, ſelon les pouvoirs que le Roy luy en avoit donnez. ANS DE J. CHRIST. 1518.

La Cour d'Eſpagne étoit alors à Saragoſſe, quand l'Ambaſſadeur du Roy arriva. Dés que ce Miniſtre eut communiqué ſes pouvoirs, on dépeſcha un courier en Cour de Rome, pour avoir diſpenſe du Pape, à cauſe de l'alliance entre Emanuel & Léonore.

En attendant cette diſpenſe, le Roy jugea à propos d'aſſembler ſon Conſeil, & d'y faire venir le Prince ſon fils, & tous les Grands du Royaume. Il leur communiqua les juſtes raiſons qui l'avoient déterminé à un troiſiéme mariage, & à donner une Reine au Portugal, & répondit aux Manifeſtes qu'on avoit faits à ce ſujet. Chacun parut content, du moins en apparence, des motifs que le Roy avoit pour ſe remarier, & dés-lors, on ſe diſpoſa à recevoir la nouvelle Reine, & à luy rendre des hommages. Il aſſembla ſon Conſeil, & déclare ſon deſſein.

La diſpenſe étant arrivée, on fit la céremonie des fiançailles dans la ville de Saragoſſe. Comme la Princeſſe en devoit partir bientoſt aprés, pour ſe rendre en Portugal, Charles nomma les Seigneurs qui devoient l'accompagner. Le Duc d'Albe, le Prince de Ville-Franche, le grand Commandeur de Caſtille, le Comte de Montaigu, l'Eveſque de Cordouë, & le Gouverneur de Tréjo, place ſituée dans la vieille Caſtille, ſans compter pluſieurs autres Seigneurs, conduiſirent la Reine juſque ſur les terres de Portugal. Charles nomme les Seigneurs qui doivent accompagner la Reine.

Emanuel nomma de ſa part l'Archeveſque de Liſbonne, l'Eveſque de Porto, le Comte de Villeneuve de Portimane en Algarve, & le Comte de Tentugal, pour aller au devant de cette Princeſſe. Le Roy, que la plus brillante nobleſſe du Royaume ſuivit dans ce voyage, ſe rendit dans la ville de Crato, qui appartenoit alors aux Chevaliers de Rhodes, & y attendit la Reine. Emanuel en nomme auſſi pour aller au devant de cette Princeſſe. *Oſorius, liv. xx.* Le Roy va à Crato.

Tandis qu'on diſpoſoit toutes choſes pour la célebration de ce mariage, la ville de Liſbonne fut frappée de la peſte,

ANS DE J. CHRIST. 1518.

& devint déſerte par le grand nombre d'habitans qui en ſortirent, ou qui y moururent. La Cour, qui étoit allée à Almerin, en partit auſſitoſt qu'on ſceut que la Reine approchoit des frontieres du Royaume, & s'avança juſque ſur les bords d'une petite riviére que l'on nomme Sever, dont le canal ſépare le Portugal d'avec la Caſtille. Ceux que le Roy avoit choiſis pour aller au devant de la Reine, paſſerent cette riviére. Ils furent les premiers qui luy baiſerent la main, & qui luy rendirent leurs hommages ſur les terres de Caſtille.

La contagion eſt à Liſbonne.

Aprés ces premiéres formalitez, la Reine traverſa cette meſme riviére, ſur les bords de laquelle le Duc de Bragance l'attendoit à la teſte de deux mille Gentilshommes, tous à cheval, & magnifiquement équipez. A l'approche de la barque où étoit la Reine, ce Duc mit pied à terre, & l'alla complimenter au nom du Roy, à quoy cette Princeſſe répondit avec beaucoup d'agrément. Pour lors le Duc d'Albe prit la parole, & demanda au Duc de Bragance, s'il avoit un ordre & un pouvoir en bonne forme du Roy de Portugal, de ſe charger de l'auguſte perſonne de la Reine. Il le pria de le lire à haute voix, & de le remettre entre ſes mains, afin qu'en le préſentant au Roy ſon maître, il puſt luy témoigner qu'il avoit éxecuté ſes ordres, & qu'il s'étoit fidellement acquité de la commiſſion dont il l'avoit honoré. Le Duc de Bragance montra & lut ſon pouvoir, & le donna enſuite au Duc d'Albe. Ce Duc fit une profonde réverence à la Reine, & la ſupplia de luy permettre qu'il priſt le bout d'une chaiſne d'or qu'elle portoit au bras droit. Il le donna au Duc de Bragance, qui le prit ſans en demander la permiſſion à la Reine, parce qu'il le faiſoit au nom du Roy ſon époux, & dés ce moment, il fut chargé de conduire la Reine juſqu'au lieu où le Roy ſe devoit trouver.

Le Duc de Bragance complimente la Reine.

Le Duc d'Albe demande à celuy de Braganee, les pouvoirs que le Roy luy a donnez.

Le Duc de Bragance eſt chargé de la perſonne de la Reine.

Ces céremonies étant achevées, le Duc d'Albe, dont le pouvoir étoit conſommé, repaſſa la riviére, & s'en retourna en Caſtille, avec tous les Seigneurs qui l'avoient accompagné, à l'exception néanmoins de l'Eveſque de Cordouë,

Cordouë, & du Gouverneur de Trégen, qui à cauſe de leur caractére d'Ambaſſadeurs, devoient ſuivre la Reine, juſqu'au lieu deſtiné pour la conſommation du mariage. ANS DE J. CHRIST. 1518.

Le Duc de Bragance, & tous les autres Seigneurs Portugais, ſuivis d'une grande quantité de jeune Nobleſſe, conduiſirent la Reine dans la ville de Crato. Le Roy qui l'y attendoit, la receut avec les empreſſemens d'un homme qui aime, mais ſoûtenus du caractére de Héros & de Roy, qu'il ne quitta point, que quand il dût ſe laiſſer voir pour amant & pour époux. Premiére entreveuë du Roy & de la Reine.

Aprés cette premiére entreveuë, le Roy préſenta D. Jean à la Reine. Ce Prince luy fit la reverence, & ſe mit en devoir de luy baiſer la main; mais la Reine ne le voulut pas ſouffrir, par la diſtinction qu'elle faiſoit de l'héritier préſomptif du Royaume, d'avec les autres Princes & Seigneurs à qui elle accorda cette grace, ainſi qu'à D. George fils naturel du Roy Jean. Le Roy préſente le Prince D. Jean, à la Reine.

L'heure étant venuë d'aller à la Chapelle, l'Archeveſque de Liſbonne fit la bénediction nuptiale. Le jour du mariage du Roy fut célebré par une joye publique & par mille divertiſſemens particuliers dans toutes les villes du Royaume. La Cour partit de Crato dés le lendemain du mariage, & prit la route d'Almerin. Les autres enfans du Roy, qu'on nomme Infans, monterent à cheval & vinrent au devant de la Reine. Ils mirent pied à terre en l'abordant, & voulurent auſſi luy baiſer la main, à quoy la Reine s'oppoſa encore, en leur donnant de plus familieres & de plus tendres marques de ſon amitié. L'Archevêque de Liſbonne, fait la bénediction nuptiale. Les Infans vont au devant de la Reine.

Les Infantes Iſabelle, & Béatrix filles du Roy, leſquelles s'étoient renduës à Almerin avant que la Reine y arrivaſt, ſortirent de leurs appartemens dans le tems qu'elle entroit dans le Palais. Elles deſcendirent le degré à meſure que la Reine le montoit, & voulurent ſe jetter à ſes genoux; mais la Reine s'y oppoſa, & les embraſſa avec beaucoup de tendreſſe. Cette Princeſſe receût trés-agréablement les reſpects des Dames qui accompagnoient les Infantes, & leur donna ſa main à baiſer. Ce jour ſe paſſa encore en feſtes Les Infantes la ſaluent.

ANS DE J. CHRIST. 1518.

& en divertiſſemens, que le Roy donna à toute la Cour.

Le Roy prend le Collier de la Toiſon, que Charles luy envoye.

Le lendemain, les Ambaſſadeurs de Charles luy préſenterent au nom du Roy leur maître, le collier de l'Ordre de la Toiſon d'or, inſtitué en 1429. par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, lors qu'il épouſa Iſabelle de Portugal, fille du Roy Jean I. & le priérent de la part de Charles, de le porter comme une marque de leur alliance, & de leur éternelle amitié. Le Roy le receut avec une ſincére reconnoiſſance, & le prit avec tout l'appareil dû à une ſi auguſte céremonie. La Cour paſſa le reſte de l'hiver dans les jeux, & dans les plaiſirs qui ſuivent ordinairement les premiers jours d'un mariage. Elle partit d'Almerin vers le commencement du printems, & vint à Evora.

Il envoye une nouvelle flotte aux Indes.

1519.

Les préparatifs d'une flotte de ſeize vaiſſeaux, que le Roy envoyoit aux Indes, ſous les ordres de George Albuquerque, ſuccéderent aux divertiſſemens qui avoient occupé la Cour pendant tout l'hiver. Ces bâtimens ne firent pas longtems la meſme route, à cauſe d'une rude tempeſte qui les ſépara, & les porta en différens lieux. Jacques Lima relâcha à Liſbonne. Loüis de Guzman ſe ſervit de ce pretexte pour faire une infidelité au Roy & quitta ſon ſervice; action indigne d'un homme qui portoit un ſi beau nom; ſa maniere d'agir ne fut pas moins odieuſe dans la ſuite, puiſque cet Officier infeſta les mers, & fit des choſes que l'Hiſtoire fait ſcrupule de réveler. Emanuel de Souſa rangea la coſte d'Etiopie, & alla moüiller dans un port qu'on nomme *Multan*, prés du fleuve de l'Inde en Aſie, à deſſein de s'y rafraîchir, & de ravitailler ſon vaiſſeau. La néceſſité où il ſe vit de faire une deſcente, avec quarante Portugais ſeulement, luy fut trés fatale, puis qu'il y perdit la vie, auſſibien que ceux qui l'avoient accompagné. Tandis que cela ſe paſſoit à l'entrée du port de *Multan*, un tourbillon emporta le vaiſſeau de Souſa & le pouſſa dans l'Iſle de Quitra, qui n'en eſt pas beaucoup éloignée; il y échoüa. Ainſi, de ſeize vaiſſeaux que George Albuquerque devoit mener aux Indes, il n'y en eut que quatre qui ſe trouverent en état d'y paſſer.

Indelité d'un Officier Portugais.

La flotte d'Albuquerque eſt réduite à quatre vaiſſeaux.

ANS DE J. CHRIST. 1519.

Cependant, le nouveau Vice-Roy ſe préparoit à porter la guerre dans l'Arabie ; mais comme il n'avoit pas aſſez de troupes & de vaiſſeaux pour l'entreprendre, il envoya Gonſalve de Loulée, à Albuquerque, pour luy dire de mettre à la voile, & de prendre la route du Golfe Arabique, où ils ſe joindroient pour aller former le ſiége de la ville de Géoda. Criſtofle de Sala rangea la coſte de Cambaja, pour tenir en reſpect Jaz, Gouverneur de Diu, & enfin, Antoine Saldagna fit voile vers le Cap de Guardafu, d'où il revint pour ſe joindre auſſi à l'eſcadre du Vice-Roy.

Mais ſi Emanuel faiſoit avec tant d'éclat & de dépenſe, des conqueſtes par de-là les mers, & s'il mettoit de tems en tems des flottes & des armées ſur pied, pour y faire redouter ſa puiſſance, on peut dire ici, que ce grand Roy, ſi grand en tout, ménageoit trop ſon épargne, quand il falloit recompenſer les gens de guerre. Ferdinand Magellan fut un des mécontens, parce qu'on luy refuſa dans le Conſeil d'augmenter ſes appointemens. Cette politique de ne pas accorder à quelques-uns, ce qu'on vouloit refuſer à tous, ne fut pas du gouſt de ceux qui croyoient devoir eſtre préferez. Magellan étoit de ce nombre, & plein de ſon ſçavoir faire, il préſenta un placet au Roy ; mais ce placet fut rejetté. Cet Officier piqué de ce refus, qu'il appelloit injuſtice, aprés avoir reproché les ſervices qu'il avoit rendus au Roy dans les Indes durant la Vice-royauté d'Albuquerque, paſſa en Caſtille, & alla s'offrir à Charles V. qui en étoit Roy depuis quelques années. Ruy Falléro, ami de Magellan, & fort habile Mathématicien, l'accompagna dans ce voyage. Le Cardinal Ximenés, de qui le nom & le génie ſont ſi connus dans l'Hiſtoire, étoit alors Miniſtre en Caſtille. Comme ce Cardinal ne laiſſoit rien échaper de tout ce qui ſe préſentoit à luy, pour l'intereſt de ſa patrie & pour la gloire de ſon Roy, il fit beaucoup d'accueil à Magellan & à Falléro, ſur tout quand il ſceut, que l'un entendoit bien la marine, & que l'autre étoit un des plus célebres Aſtronômes du tems, & il les aboucha avec des Géografes Caſtillans.

Magellan ſe dégoute, & paſſe en Caſtille.

Oſorius, liv. 11. Maffée, liv. 1. chap. 1.

Le Cardinal Ximenés, reçoit Magellan & Falléro, & les ménage.

ANS DE J. CHRIST. 1519.

Dés leurs premiéres conférences, ces deux Portugais réveillerent les anciennes prétentions des Caſtillans, ſur les Indes Orientales & Occidentales. Quoique cette affaire euſt été terminée en 1492. par la médiation du Pape Alexandre VI. Charles ne s'en tint pas là, & n'en voulut plus croire qu'à Magellan & à Falléro, qui tous deux luy perſuaderent que les Iſles Moluques luy appartenoient, & qu'Emanuel les avoit uſurpées ſur luy, ſans avoir d'autre titre pour en joüir, que ſon injuſte poſſeſſion. Ils fortifierent encore ces avis par quelques démonſtrations géografiques, dreſſées en forme de Mémoires ; ils firent voir que ces Iſles étoient peu éloignées de la Cherſonéſe d'or, & que ſi l'on vouloit leur fournir les choſes néceſſaires, ils entreprendroient cette navigation, nonobſtant les périls qu'il falloit eſſuyer pour réüſſir dans ce trajet.

Renouvellemẽt des prétentions de Charles V. ſur les Indes.

Magellan & Falléro préſentent leurs Mémoires.

Le Cardinal, à qui l'on rendit compte de ce qui s'étoit paſſé dans les conférences qu'on avoit euës avec Magellan & Falléro, en parla à Jean Rodriguez de Fonſéca, Préſident au Conſeil des Indes. On aſſembla ce Conſeil, où ces deux hommes furent appellez. Ce fut là qu'ils commencerent à approfondir les choſes qu'ils n'avoient que ſimplement expoſées, & qu'ils dirent qu'ils avoient trouvé une nouvelle route pour aller aux Iſles Moluques, plus courte & plus aſſeurée que celle de Calécut & de la Chine ; qu'à cet effet, il falloit ranger la coſte du Bréſil, & paſſer par le fleuve de la Plata, ou d'Argent, au lieu de doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, ce qui ſe pouvoit faire ſans donner atteinte au traité fait entre les Rois de Caſtille & de Portugal.

Ils ſont appellez dans le Conſeil.

Joannes Baroſius dec. 3. liv. 5. cap. 8. 9. & 10. Vincent Blaſt. tom. 2. liv. 2. c. 10.

Ce furent là les premiéres eſpérances que Magellan & Falléro laiſſerent au Conſeil de Caſtille ; mais comme il ne paroiſſoit juſque-là qu'une grande dépenſe à faire, des troupes à lever, & des vaiſſeaux à riſquer, ils parlerent enſuite des profits qu'Emanuel, Roy de Portugal, tiroit de ces Iſles par le moyen du commerce des épiceries. Ils éxagererent, ainſi que font la plûpart des voyageurs de par delà les mers, les richeſſes des contrées de Panama, & du Golfe de S. Michel, également fécondes en or & en pier-

Ils parlent contre les intereſts d'Emanuel.

res précieuſes. Enfin ils ajoûterent, que s'il y avoit lieu de deſcendre dans les terres, juſque-là inconnuës, & qui ſont ſous la Ligne, on en reviendroit avec une grande quantité de marchandiſes de fort grand prix. ANS DE J. CHRIST. 1519.

Nugno, célebre Mathématicien detruit leurs raiſonnemens.

Tout ce bel expoſé fut ruiné dans la ſuite, par la ſolide démonſtration qu'en fit Pierre Nugno, l'un des plus célebres Mathématiciens de ce tems-là. Il fit voir qu'il y avoit quatre-vingts-dix dégrez, depuis l'embouchure du fleuve Indus juſqu'à Liſbonne, & que depuis le meſme fleuve juſqu'aux derniers confins des Moluques vers l'Orient, il ſe trouvoit quarante-deux degrez, leſquels joints aux trente-ſix dégrez d'étenduë depuis Liſbonne juſqu'à l'Occident, faiſoient en tout cent ſoixante-huit dégrez. Comme le globe de la terre & de la mer a trois cens ſoixante dégrez de tour, & que pour parvenir au Méridien poſé pour limite aux Rois de Portugal & de Caſtille, il y a encore douze dégrez à découvrir pour compoſer la valeur de cent quatre-vingt dégrez, qui font juſtement la moitié des trois cens ſoixante dégrez en queſtion, Nugno conclut ſur ce calcul, que les Portugais étoient en droit de découvrir ſous ces douze dégrez, les terres qui étoient habitables, & que ſans faire tort à Charles, ni à aucun autre Prince Chrétien, ils pouvoient à juſte titre ſe dire les poſſeſſeurs & les maîtres des païs qu'ils auroient découverts. Quoique cette ſupputation duſt ſuffire pour juſtifier le droit d'Emanuel, Alvarez de Coſta, Ambaſſadeur de Portugal, ayant ſceu les propoſitions que Magellan avoit faites au Conſeil de Caſtille, ne laiſſa pas d'en avertir le Roy ſon maître, & cependant, il tâcha de déſabuſer Charles, des vagues eſpérances que ce perfide Portugais avoit voulu luy donner, ce qu'il n'avoit fait, continua l'Ambaſſadeur, que pour porter atteinte à la bonne intelligence, établie entre les Couronnes de Caſtille & de Portugal. Enfin, il le ſupplia de ne point déferer aux avis d'un traître, qui ne cherchoit qu'à rendre de mauvais offices à ſa patrie, parce qu'il n'avoit jamais été capable de luy en rendre de bons.

De *Coſta* Ambaſſadeur, donne avis au Roy de ce qui ſe paſſe au ſujet des Indes.

Charles, perſuadé de l'équité de cette remontrance,

ANS DE J. CHRIST. 1519.

commençoit à négliger les avis de Magellan, quand les principaux de ſon Conſeil luy en parlerent comme d'une choſe qu'il falloit hazarder. Ce Prince ne put réſiſter à ce qu'on luy repréſenta ſur ce fait, & il donna quelques navires à Magellan, pour faire cette tentative, puis qu'il y avoit lieu d'en tirer de grands profits, & d'en attendre de nouveaux honneurs.

L'Empereur défere d'abord aux remõtrances de ce Miniſtre.

La choſe ainſi arreſtée, on travailla à l'armement de cinq navires, ſur leſquels il devoit y avoir deux cens cinquante hommes, ſans compter les matelots & les plus expérimentez Pilotes d'entre ceux qui avoient ſervi dans les voyages de long cours. Pendant qu'on préparoit l'équipage de ces vaiſſeaux, Ruy Falléro perdit l'eſprit, & Magellan ſe maria à Seville. Ce dernier, qui avoit fait l'ouverture de ce trajet, ne laiſſa pas d'entreprendre le voyage, bien qu'il fuſt ſeul. Il dreſſa ſa route vers les Iſles Canaries; il doubla le Cap Verd; il vogua entre le Midy & le Ponant, juſqu'à ce qu'il euſt touché à une terre, ſituée plus de vingt dégrez par de-là la Ligne équinoxiale, & nomma ce païs *Terre des Géans*, à cauſe de l'énorme grandeur de ſes habitans.

On donne cinq vaiſſeaux à Magellan & à Falléro.

L'un ſe marie & part, l'autre devient fou, & demeure en Caſtille.

Magellan touche à une contrée nommée *Terre des Géans.*

Aprés une année de navigation, Magellan toucha à un nouveau Cap, qu'il nomma le Cap des onze mille Vierges, parce qu'il l'avoit doublé le jour de la feſte de ſainte Urſule, & vers le mois de Septembre de l'année ſuivante, il découvrit ce célebre Détroit juſqu'alors inconnu, & qui depuis a été nommé le Détroit Magellanique. Ce Détroit n'a que deux lieuës de large, quoi-qu'il ſoit long de plus de ſix vingts. Les ſoldats & les matelots y eſſuyerent un froid ſi pénetrant & ſi rude, que la plûpart y périrent. Une ſi grande mortalité obligea Magellan de reprendre ſa route vers l'Equateur, pour reſpirer un air plus doux & plus temperé, & pour réparer par de bonnes nourritures, les deſordres que les mauvais alimens avoient cauſez en partie parmi ſes troupes.

Il arrive au Cap des onze mille Vierges.

Détroit de Magellan.

Fernandez de Oviedo del Eſtrecho de Magell.

Ces grandes & longues fatigues rebuterent ceux qui l'avoient ſuivi, & comme ils craignoient que Magellan ne les

ANS DE J. CHRIST. 1519.

exposast à de nouveaux dangers, la plûpart des Officiers, de concert avec les soldats, conspirerent contre luy. Magellan averti de cet attentat, fit mourir les chefs de la conjuration, il punit séverement ceux qui n'en étoient que les complices, & par ce moyen, il rétablit le bon ordre & la discipline parmi ses gens. Ce rétablissement ne fut pas de longue durée, parce que les soldats s'apperceurent bientost aprés, que les vivres leur manquoient; & comme il n'y avoit aucune espérance de se pouvoir ravitailler, le risque où ils se virent de périr par la faim, les porta aux derniéres extrémitez, & peu s'en fallut qu'ils ne tombassent dans une seconde rebellion.

Ses gens conspirent contre luy.

Il fait mourir les auteurs de ce complot, & châtie les complices.

Magellan, qui ne pouvoit ignorer ce qui se disoit sur ses vaisseaux, loin de faire agir son autorité, s'occupa à calmer les esprits, & détacha un de ses navires pour aller reconnoistre le païs, & pour chercher les moyens d'en tirer des vivres. Le Capitaine qui commandoit ce bâtiment, receut cet ordre avec une joye inexplicable; mais cet Officier, au lieu de faire descente pour le bien commun de la flotte, ne songea qu'à se sauver. Il prit la route de Castille, & y arriva huit mois aprés qu'il eut quitté la flotte. Magellan l'ayant attendu fort long-tems sans en avoir aucune nouvelle, crut qu'il avoit fait naufrage, & dans cette pensée, il se remit à la mer pour aller vers les Isles Moluques, qu'il sçavoit estre situées sous l'Equateur. Il fit plus de quinze cens lieuës en haute mer sans trouver terre; il donna contre quelques Isles; il vogua vers le Nord, & aborda dans l'Isle de Subut, située dans la mer des Indes. La fécondité de cette Isle, qui est fort peuplée, rendit le courage aux soldats, & laissa une grande espérance à Magellan de voir bientost la fin de ses peines.

Il envoye un de ses Officiers chercher des vivres.

Désertion de cet Officier.

Magellan vient moüiller dans l'Isle de Subut.

Aussitost que les vaisseaux eurent moüillé dans le havre de Subut, Hannabar qui y régnoit, envoya sçavoir de quelle nation étoient ceux qui avoient pris port, de crainte que ce ne fussent les troupes de Calpulapo, Roy de l'Isle de Matan, l'une des Philipines, contre lequel il faisoit la guerre. Magellan, à qui cette occasion sembloit trop favorable pour

ANS DE J. CHRIST. 1519.

n'en pas profiter, luy fit dire qu'il étoit Portugais, & que le hazard & ſon bonheur, l'ayant pouſſé dans ſon port, il luy offroit ſes vaiſſeaux & ſes troupes pour luy aider à ſoutenir la guerre qu'on luy avoit déclarée.

Il offre ſes ſervices au Roy de cette Iſle.

Hannabar, touché de cette géneroſité, voulut voir Magellan, & ſçavoir le deſſein de ſon voyage. Le Capitaine Portugais, qui n'avoit aucune teinture de la langue du païs, ne put s'expliquer que par des ſignes. Hannabar parut ſi content des maniéres de Magellan, qu'il ordonna qu'on luy fourniſt autant de proviſions qu'il voudroit pour le ravitaillement de ſes vaiſſeaux.

Ce Prince fait donner des proviſions à Magellan.

Cependant, Magellan qui commençoit à entendre la langue de Subut, eut pluſieurs conférences avec Hannabar; mais comme il falloit uſer d'adreſſe pour exciter la curioſité de ce Prince, il le mit inſenſiblement ſur le fait de la guerre, ſur la maniére de la faire, & ſur l'uſage des armes à feu qui étoient ſur ſes vaiſſeaux, & que ſes ſoldats portoient quand ils marchoient contre leurs ennemis. Hannabar, charmé de tout ce qu'il avoit entendu, ſe perſuada qu'avec de pareilles armes, il ne trouveroit plus d'ennemis qui oſaſſent luy réſiſter, & qu'il ſeroit le ſeul rédoutable parmi ſes voiſins.

Il confére avec luy ſur différens ſujets.

Magellan, qui ne ſe contentoit pas d'avoir inſpiré un air guerrier à ce Roy Inſulaire, ajoûta, que la proſperité de ſes armes dépendoit moins de ſa valeur & du nombre de ſes troupes, que de la bénediction qu'il devoit attendre du Ciel, & luy dit qu'il ne la pouvoit mériter, s'il n'embraſſoit le Chriſtianiſme. Ce Prince pénetré, du moins en apparence, de cette verité, demanda à eſtre inſtruit de la Religion Chrétienne, ce que fit l'Aumoſnier de Magellan. Peu de tems aprés il receut le bapteſme, & pour marque de l'eſtime qu'il avoit pour Magellan, il voulut qu'on luy donnaſt le nom de Ferdinand. La Reine de l'Iſle, & tout ce qu'elle avoit d'enfans, ſuivirent l'éxemple du Roy, & prés de huit cens habitans quitterent l'Idolâtrie.

Il ſe fait inſtruire & baptiſer à la ſollicitation de Magellan.

La Reine ſa femme, & ſes enfans ſe font Chrétiens.

Le Roy de Subut, qui croyoit que le ſeul nom de Chrétien ſuffiſoit pour le faire triompher de ceux qui ne l'étoient

pas,

pas, ſe mit en campagne, & marcha à ſes ennemis avec une aſſeurance qu'il devoit plus à ſa nouvelle Religion qu'à ſon courage. Magellan l'accompagna & rélevoit de tems en tems l'eſpérance de ce Prince par la confiance qu'il luy inſpiroit d'avoir en la protection du Ciel. Enfin, l'occaſion étant venuë d'en éprouver les effets dans deux combats différens contre les troupes de Calpulapo, Roy de Matan, le parti de ce dernier demeura vainqueur, quoique Magellan s'y fuſt diſtingué d'une maniére bien glorieuſe pour luy & pour ſa nation.

ANS DE J. CHRIST. 1519.

Ce Prince ſe met en campagne, & mene Magellan avec luy.

Si Magellan euſt bien fait, il en ſeroit demeuré là; mais voulant pouſſer encore plus loin ſa réputation, il tomba dans une embuſcade. Ce fut dans cette occaſion que ce Capitaine & ceux qui le ſuivoient, donnerent de nouvelles marques de leur intrepidité & de leur courage; mais le nombre d'ennemis qu'ils avoient en teſte, étoit trop grand pour eſperer d'en venir à bout. Ainſi, ces génereux Européens ne diſputerent leur vie que pour la faire acheter le plus cher qu'ils pourroient à ces Barbares. Magellan y périt, avec une partie de ceux qui l'avoient accompagné dans ſa navigation. Ce Portugais auroit mérité les meſmes loüanges qui ſont deuës aux plus grands hommes, & aux plus diſtinguez par leur valeur, & par leurs propres lumiéres, s'il euſt moins écouté ſon intereſt particulier, & s'il n'euſt pas trop facilement ſacrifié les intereſts de ſon Roy, à ceux d'un Prince étranger.

Herrera. Texera. Samſon.

Mort de Magellan.

La mort de Magellan, & la défaite de ſes troupes apporterent un grand changement dans les affaires de Hannabar. Ce Prince quitta la nouvelle Religion qu'il venoit d'embraſſer, & s'engagea à livrer au Roy de Matan, une partie des Eſpagnols, qui étoient échapez du dernier combat. Pour en venir plus facilement à bout, Hannabar donna un régale, où il invita les principaux Officiers Caſtillans, qu'il ſacrifia à la vengeance que le Roy de Matan avoit projetté d'en tirer. Comme le reſte des Caſtillans n'étoient pas en état de ſe venger, ni du Roy de Subut, ni de celuy de Matan, ils mirent auſſitoſt à la voile pour n'eſtre pas ex-

Hannabar retourne à ſa premiére Religion.

Il livre quelques Caſtillans au Roy de Matan.

ANS DE J. CHRIST. 1519.

poſez plus long-tems à la cruauté de ces Barbares ; ils vinrent prendre port devant l'Iſle de Tidore, & paſſerent enſuite dans le havre de l'Iſle de Ternate, qui eſt la principale des Moluques.

Le reſte ſe ſauve dans les Moluques.

Les Caſtillans, ayant appris à leur arrivée dans cette derniére Iſle, qu'il y avoit un Commandant Portugais, nommé Antoine Britto, envoyerent un eſquif pour luy demander quelques rafraîchiſſemens, puis qu'ils étoient de même croyance, & à peu prés de meſme nation. Britto ne ſe contenta pas de leur accorder ce qu'ils demanderent, mais il donna ordre à Garſie Henriquez, ſon Lieutenant, de leur mener de petits bâtimens chargez de vivres. Les Caſtillans firent paſſer leurs principaux équipages ſur ces bâtimens, prirent la route des Indes, & enſuite celle d'Eſpagne. Tel fut le ſuccés de la flotte du célebre Magellan, & la deſtinée de cet intrépide voyageur, & fameux Capitaine.

Tandis que des troupes Eſpagnoles conduites en Aſie par des Portugais infidelles à leur Roy, tâchoient d'enlever à Emanuel, ce qui n'étoit deu qu'au courage & à la hardieſſe de ſes Capitaines, Alvarez Norogna, Gouverneur d'Azamor en Afrique, ſortit de cette ville à la teſte de deux cens trente chevaux & de cent fantaſſins, & marcha contre les Maures d'Enxovie qu'il tailla en piéces, enſuite il paſſa ſur les terres de Nacerbendume, l'un des plus grands Seigneurs de cette Province, dans l'eſpérance de s'en rendre maître, & d'en tirer des contributions ; mais Nacerbendume s'étant ſauvé, Norogna ne put emmener que les deux fils de ce Maure, avec pluſieurs Dames qui paſſoient pour les plus belles du païs.

Le Gouverneur d'Azamor charge les Maures d'Enxovie.

Antoine Leitan, Officier Portugais, à qui Norogna avoit donné la conduite de ces priſonniers, afin de les eſcorter juſque dans Azamor, abuſa ſi indignement de la confiance que ce Gouverneur avoit en luy, qu'il taillada les bras & les jambes de la femme du fils de Nacerbendume, pour luy oſter des braſſelets & des cercles d'argent qu'elle y portoit, pour marque de ſa dignité. Cette action parut ſi baſſe & ſi cruelle à Norogna, qu'aprés avoir fait rendre honteu-

Indigne & cruelle action d'un Officier Portugais.

ſement à Leitan, ce qu'il avoit ſi lâchement pris, il le fit empriſonnner, en attendant l'occaſion de le punir plus ſévérement ; mais le tems & le changement de lieu adoucirent le chagrin que Norogna avoit conceu contre Leïtan. Il ſe contenta de le dégrader des armes, & de le renvoyer en Portugal.

ANS DE J. CHRIST. 1519.

Norogna le dégrade & le renvoye en Portugal.

Norogna, qui continuoit ſes courſes par des chemins pierreux, pour empêcher que les Maures d'Enxovie ne connuſſent par la trace des chevaux la route qu'il avoit tenuë, arriva dans une plaine où il fit alte, & où il partagea ſes troupes en trois eſcadrons. Antoine Lopez de Sequeria commanda le premier, Jacques Mello le ſecond, & Norogna ſe mit à la teſte du troiſiéme eſcadron. Sa marche fut ſi ſecrette, que les Maures ſurpris lâcherent le pied, & abandonnerent leurs bagages.

Il monte à cheval, & va ſurprendre les Maures.

Les ennemis, que l'épouvante avoit diſperſez en différens lieux, allarmerent ſi fort par leur fuite toute la province d'Enxovie, que les peuples réſolus de défendre leur liberté & leur vie, prirent les armes, s'attrouperent, ſe joignirent aux Maures d'Afrique, & firent par ce ralliement un corps d'armée trés-conſidérable. Les Portugais, qui leur étoient de beaucoup inférieurs en nombre, prirent le parti de ſe retirer, & ils le firent en ſi bon ordre, qu'ils rendirent inutiles toutes les meſures que les ennemis prénoient pour charger leur arriéregarde. Ils arriverent ſur le bord d'une petite riviére, & la paſſerent à gué pour ſe mettre en bataille, en cas que les Maures, qui occupoient l'autre bord, vouluſſent la traverſer pour en venir à quelque action. Les armées reſterent quelques jours en préſence ſans rien entreprendre de part ni d'autre, & enfin défilerent. Cependant, Norogna, avec une petite troupe faiſoit des courſes, attaquoit les partis qu'il rencontroit, pilloit & ravageoit le païs. Enfin, aprés avoir diſtribué à ſes ſoldats le butin qu'il avoit fait, il retourna à Azamor, où il mena les priſonniers qu'il avoit pris dans ſes différentes courſes.

Les Maures ſe rallient, & les Portugais ſe retirent.

Norogna retourne à Azamor.

Quand les ennemis ſceurent que Norogna étoit rentré dans Azamor, ils cantonnerent leurs gens dans les villages

ANS DE J. CHRIST. 1519.

des environs, & envoyerent des Coureurs en campagne pour les avertir des mouvemens que feroient les Portugais. Par cette prévoyance, les Barbares couperent les chemins par où Norogna eſpéroit de paſſer, pour aller aſſiéger la ville de Siner, ſituée en Armenie prés de l'Euphrate.

Il détacha un de ſes Officiers, & quelque cavalerie.

Auſſitoſt que Norogna en eut avis, il détacha Lanſarote Freitas, l'un de ſes Officiers, avec ſoixante chevaux ſeulement, pour aller reconnoiſtre la ſituation des lieux & la contenance des ennemis, & pour engager le combat. Comme Lanſarote fit ſçavoir à Norogna, qu'il n'avoit pas aſſez de monde pour ſe tirer honorablement de cette affaire, ce Gouverneur partit auſſitoſt d'Azamor, avec de plus nombreuſes troupes, & alla le ſoutenir. Les ennemis, qui s'apperceurent de ce renfort, pliérent peu de tems aprés que l'action fut commencée, & prirent la fuite. Le nombre des morts n'égala point celuy des priſonniers que l'on fit, parmi leſquels on trouva un de leurs Capitaines âgé de plus de cent ans, & qui en avoit prés de quatre-vingt de ſervice. L'air vénerable de ce vieux Officier, & ſon mérite perſonnel, car il s'étoit diſtingué dans ce dernier combat, luy attirerent la conſidération de Norogna; il le mena au ſiége qu'il alla former devant la ville de Siner. Cet ancien Capitaine, ſurpris de la maniére que l'on battoit cette place, euſt ſouhaité d'eſtre au nombre des aſſiégeans; mais ſi ſon honneur & ſon devoir l'empêcherent de ſe joindre aux Portugais, il ne pût refuſer les applaudiſſemens deus à leur valeur, ſur tout quand il vit que malgré la vigoureuſe réſiſtance des aſſiegez, les aſſiégeans prirent cette ville d'aſſaut aprés quelques jours de tranchée ouverte.

Les Maures prennent la fuite.

Vaſco Ferdinand Ceſar, Colonel de cavalerie, que Norogna avoit envoyé aux environs de Siner, alla inſulter les ennemis *juſque dans* leurs retranchemens, les attira en campagne, les défit, & fourragea tout ce canton. Il pénetra enſuite dans le païs, & rencontra les Maures qui s'étoient aſſemblez à deſſein d'enfermer Ferdinand. Auſſitoſt que les ennemis eurent découvert que les Portugais venoient à eux, ils ſe débanderent, & la cavalerie prit la fuite. Comme

l'infanterie n'avoit pu faire une pareille diligence, ce Colonel la fit charger ſi rudement, qu'elle fut contrainte de ſe retirer dans une Moſquée, où elle ſe retrancha le plus avantageuſement qu'il luy fut poſſible, & s'y défendit avec beaucoup de valeur & d'opiniâtreté. Enfin, les Portugais forcerent la Moſquée, y entrerent & ſe confondirent avec les Maures; mais comme ils ne purent ſe ſervir les uns & les autres que de leurs poignards, à cauſe du peu d'étenduë qu'il y avoit pour ſe reconnoître & pour combattre, ils ne ſe porterent que des coups mortels. Cette affaire ſe paſſa avec tant de furie, qu'encore que les Barbares ſe viſſent affoiblis, par le nombre de leurs gens qui avoient été tuez, ou qui étoient hors de combat, ils aimerent mieux périr les armes à la main que de tomber ſous la puiſſance des Portugais.

ANS DE J. CHRIST. 1519.

Combat ſanglant des Portugais, contre les Maures.

Aprés cette expédition, Ferdinand, à qui le Roy avoit donné le commandement des vaiſſeaux deſtinez pour la garde du Détroit de Gibraltar, eut ordre de s'y rendre. L'abſence de ce Commandant n'empêcha pas le progrés des armes du Roy en Afrique. Norogna ſe remit en campagne, recommença ſes courſes ſur les Maures, aſſiégea une de leurs villes, éloignée d'Azamor d'environ quatorze lieuës, & l'emporta d'aſſaut. Comme il ne s'étoit attaché à la réduction de cette ville, que pour allarmer les Maures, qui s'étoient retranchez dans leurs plus fortes places, il la fit réduire en cendres.

Norogna aſſiége une ville des Maures, & la brûle.

Pendant que Norogna faiſoit ce dernier ſiége, Allimaimon, un des principaux Officiers des Maures, ſe retira pour éviter la rencontre des Portugais, à qui il ne vouloit point avoir affaire. Si les uns échapoient à la vigilance des Capitaines, & à la valeur des ſoldats, les autres qui étoient obligez d'en venir aux mains, ſe défendoient ſi mal en toutes rencontres qu'ils étoient preſque toûjours battus, ou défaits. Ils ne trouvoient pas meſme d'endroits dans leur propre païs où ils puſſent eſtre à l'abri. La diſtance des lieux, la difficulté d'y aborder, & l'inégalité des forces, n'étoient pas d'aſſez puiſſans obſtacles pour arreſter les

Il les pourſuit, & ruine leur païs.

ANS DE J. CHRIST. 1519.

Portugais, ni pour les empêcher d'aller relancer ces Barbares. La prompte retraite d'Allimaimon empêcha Norogna de le pourſuivre, pour ne point expoſer ſes gens à un ralliement que les Barbares pouvoient faire. Cette prévoyance ne fut pas inutile, puis qu'en effet, les Maures n'avoient pris la fuite qu'à deſſein de ſe rallier, & de couper chemin aux Portugais, dont la plus grande partie étoit déja défilée, ce que les ennemis firent nonobſtant les ſoins de Norogna. Comme la ſituation où il ſe trouvoit, ne luy laiſſoit point d'autre parti à prendre que de ménager inſenſiblement une retraite, & de faire volteface à meſure qu'il ſe ſentiroit preſſé, ce Capitaine s'y détermina bruſquement. Dans cette veuë, il donna à Jean Freitas le commandement de l'avantgarde, & il demeura à l'arriéregarde pour faire teſte aux Maures, qui l'accabloient de fléches & de pierres.

Bleſſure de Norogna.

Norogna ayant été bleſſé, le Capitaine Martin commanda en ſa place, & donna dans cette occaſion des marques de ſon courage. Quand Norogna fut revenu de l'étourdiſſement que le coup de pierre qu'il venoit de recevoir luy avoit cauſé, il remonta à cheval, & retourna à ſon poſte.

Sur ces entrefaites, Vaſco arriva avec les troupes qu'il avoit ſur les vaiſſeaux, & arreſta les Maures. Cependant, les Portugais avancerent vers Azamor, ils y conduiſirent leur butin, & ne perdirent que peu de gens en comparaiſon des Barbares, qui y laiſſerent plus de deux cens des leurs. Bien que ce combat n'euſt été qu'une rencontre de partis, on conceut une ſi haute idée de la valeur des Portugais, qui avec ſi peu de monde avoient ſoutenu les efforts des ennemis, que pluſieurs Seigneurs Maures demanderent la paix, & ſe mirent ſous la protection d'Emanuel.

Pendant ces mouvemens, Mahomet, Roy de Fez, parut aux environs d'Arzile, avec un corps de trois mille chevaux. Ce Prince cherchoit l'occaſion de ſurprendre quelque parti Portugais, ou d'enlever des Maures leurs alliez, par qui il puſt apprendre ce qui ſe diſoit parmi ſes ennemis; mais il ne ſe paſſa rien de conſidérable dans cette courſe, que la mort d'Arnaz, l'un des premiers Capitaines d'entre les

Maures, & qui plus que tout autre, avoit occupé les Portugais en plusieurs rencontres. Mahomet retira ses troupes, & retourna dans ses Etats.

ANS DE J. CHRIST. 1519.

A l'égard des Maures de Garabie, avec lesquels on avoit fait la paix depuis peu de tems, Nugno de Mascaregnas, Gouverneur de Safi, fut sur le point de la rompre au sujet d'une perfidie qu'ils avoient faite aux Portugais ; mais ces peuples députerent deux de leurs principaux Officiers, pour disculper leur nation du violement fait au traité de paix, & de la rebellion qui l'avoit suivie ; ils en rejetterent la faute sur un vieux Capitaine du Roy de Fez, qui en avoit été le chef, & pousserent si loin leur prétenduë justification, qu'ils tuerent cet Officier pour en mieux persuader les Portugais.

On est sur le point de se broüiller avec les Maures de Garabie.

Cette satisfaction suspendit le ressentiment de Mascaregnas ; de sorte que ce Gouverneur, toûjours politique, aima mieux imprimer de la crainte dans les cœurs, que d'irriter les esprits par la punition ou par la vengeance. Les Maures, qui n'entroient pas dans cette consideration, se persuaderent, que la facilité des Portugais à pardonner des choses qui étoient au dessus du pardon, procédoit de l'appréhension qu'ils avoient de leur puissance. Pleins de cette pensée, ils eurent la hardiesse de demander à Mascaregnas, la recompense du meurtre qu'ils venoient de faire du Chef de ses principaux ennemis, & prétendirent par là luy faire acheter le renouvellement d'une paix, qu'ils disoient luy estre plus avantageuse qu'à eux. Mascaregnas jugeant par cette remontrance, de l'abus que les Maures faisoient de sa trop grande clémence, leur répondit, qu'ils devoient se contenter de la liberté qu'il leur laissoit de cultiver leur terres, & de vivre tranquilles, à moins qu'ils ne voulussent renouveller la guerre, & cela, sans espérance pour eux de la voir jamais finir par aucun traité de paix.

Les Maures abusent de la bonté des Portugais.

Ces peuples piquez de cette réponse, se mirent sous la protection d'un Seigneur Maure, appellé Oleimdembran. Ils se liguerent avec luy, & s'allerent poster dans les environs d'un lieu nommé *les Salines*, d'où ils inquiétoient sans cesse les Maures de Dabide, alliez des Portugais.

ANS DE J. CHRIST. 1519.

Ce nouveau procedé impatienta Maſcaregnas, & le fit réſoudre à faire un détachement de ſoixante & dix chevaux, pour aller ſoûtenir quelque infanterie, cantonnée dans les villages de la province de Dabide. Il ordonna en meſme-tems que ces troupes fuſſent renforcées par la milice du païs, en cas qu'il falluſt en venir à quelque action. Les ennemis, qui n'ignoroient pas les meſures que Maſcaregnas avoit priſes, ſe perſuaderent qu'il commandoit ces troupes, & ſe retirerent ſur le ſeul bruit de cette marche.

Quand les Maures de Dabide virent la retraite de leurs ennemis, ils donnerent ſur leur arriéregarde. Ces eſcarmouches durerent juſqu'à ce que Maſcaregnas parut, car il n'avoit pas encore joint le gros de l'armée. Auſſitoſt que les Maures de Garabie s'en furent apperceus, ils lâcherent entiérement le pied, & on les pourſuivit juſque dans les lignes du camp d'Oleimdembram, où ils ſe retirerent. Le nombre des gens qu'on leur tua, & les priſonniers qu'on fit, obligerent une partie de ceux qui étoient échapez à ces dangers de demander la paix, & de rentrer dans leur devoir, en payant le tribut accoûtumé. Le reſte des Rebelles s'alla ranger ſous la protection du Xerif, qui demeuroit dans un lieu nommé *Mixquelle*, diſtant de vingt-deux lieuës de Safi. Maſcaregnas, qui avoit deſſein de finir cette guerre, ſe réſolut de les attaquer, pour ne point laiſſer fomenter des ſujets de revolte entre les Maures, qui par eux-meſmes, ne reſpiroient que le trouble & la confuſion; mais pour cacher ſon deſſein aux autres Maures, quoy qu'alliez des Portugais, il leur donna un grand régale, & ſous pretexte d'une affaire qui luy étoit ſurvenuë, il ſortit avant que ce régale fuſt fini, fit fermer la maiſon où l'on s'étoit aſſemblé, ſe mit à la teſte de deux cens chevaux, & de quelque infanterie, & marcha pendant toute la nuit, quoique dans un païs fort rude pour ſe rendre dans une Moſquée, ou Maſcaregnas avoit donné à ſes gens, le rendez-vous géneral.

Maſcaregnas les pourſuit & les met en déroute.

Peu de tems aprés que Maſcaregnas fut arrivé dans cette Moſquée, il aprit par ſes Coureurs, que le camp des Barbares

bares étoit environ à dix lieuës de là. A cete nouvelle il ſe remit en marche, & fit partir Blaiſe de Silvés, à la teſte d'une compagnie de cavalerie, chaque cavalier portant un fantaſſin en croupe. Maſcaregnas le ſuivit avec le reſte de ſon monde, & comme il n'avoit pu faire une auſſi grande diligence que Silvés, ce Capitaine luy manda par un exprés, qu'il étoit aux mains avec les Maures, & qu'il les avoit trouvez dans les défilez de la montagne.

ANS DE J. CHRIST. 1519.

Il ſe remet en campagne, & va chercher les Maures.

Cette derniére nouvelle fit hâter la marche de Maſcaregnas; mais les Maures avoient fait occuper les chemins par où l'on pouvoit ſecourir Silvés, & empêchoient Maſcaregnas de parvenir juſqu'à luy. Comme il n'y avoit point d'autre parti à prendre dans cette occaſion, que de s'ouvrir par un combat, le paſſage qu'on luy diſputoit, il le propoſa à ſes gens. Les Portugais, qui en voyoient la conſéquence, s'y comporterent avec tant de courage, que malgré la réſiſtance qu'ils rencontrerent dans leurs ennemis, ils les enfoncerent, & les obligerent de ſe retirer dans d'autres défilez, où il étoit impoſſible de les aller forcer. Le feu continuel qu'ils faiſoient de dedans ces nouveaux poſtes, auroit arreſté d'autres gens que les Portugais; mais ils l'eſſuyerent avec leur intrépidité ordinaire, & trouverent Silvés, qui tout bleſſé qu'il étoit, de trois coups qu'il avoit receus au commencement de cette action, combattoit toûjours avec la meſme valeur. Garcias Decio, quoique bleſſé du meſme coup qui avoit tué ſon cheval, ſe joignit à quelques autres Officiers Portugais, & paya beaucoup de ſa perſonne. Jean de Magellan fils de Ferdinand, & François Nugno receurent des coups mortels, & furent contraints de ſe retirer du champ de bataille.

Il trouve les chemins occupez par ces Barbares.

Il les force dans leurs retranchemens, & s'ouvre le paſſage.

Pluſieurs Officiers Portugais ſont bleſſez dans cette action.

Ce ſpectacle de bleſſez, de mourans, & de morts, anima tellement Maſcaregnas qu'il fit des choſes incroyables. Ses gens à ſon éxemple ſe ſignalerent, & entre-autres ſon Ecuyer, qui s'étoit attaché à combattre un Capitaine Maure. Enfin, les deux armées affoiblies par la perte des ſoldats & par la durée du combat, ſe retirerent pour faire enlever les bleſſez & les morts. Dés le lendemain de cette action on

ANS DE J. CHRIST. 1519.

entra en pourparler de paix, & peu de jours aprés elle fut concluë, ſans que les Portugais fuſſent obligez de rendre le butin qu'ils avoient mené à *Safi*.

Paix concluë entre les Portugais & les Maures.

1520.

Telle étoit la ſituation des affaires en Afrique, quand au commencement de cette année, Lopez de Sequeria, Vice-Roy des Indes, fit équiper une flotte compoſée de vingt-ſix vaiſſeaux de guerre pour entrer dans la mer d'Arabie, ſur leſquels on comptoit plus de dix-huit cens Portugais, & prés de douze mille ſoldats Malabarois. Peu de jours avant que la flotte euſt mis à la voile, Sequeria envoya Antoine Saldagna, pour *découvrir s'il n'y avoit point* de vaiſſeaux étrangers qui croiſaſſent la mer, & en cas qu'il en trouvaſt, il luy ordonna de l'aller attendre à Guardafu, Promontoire d'Afrique pour luy en donner avis. Quant à Alexis de Menezés, Gouverneur de l'Inde baſſe, il demeura à Goa, d'où le Vice-Roy étant parti avec ſa flotte, il vint moüiller à Guardafu; Saldagna, qui l'y attendoit, luy apprit qu'il y avoit ſix galéres Turques dans le havre de Geoda; qu'il y venoit tous les jours de nouvelles troupes, & qu'on les deſtinoit pour s'aller emparer des avenuës d'Aden. Comme l'armement que les Barbares vouloient mettre ſur pied à cet effet, n'étoit point encore en état d'eſtre mis à la mer, le Vice-Roy profita de cette conjoncture, & fit appareiller pour aller ranger la coſte d'Etiopie, à deſſein de ſe rendre maître des avenuës d'Aden, & d'attaquer les vaiſſeaux qu'il trouveroit dans le havre de Geoda.

Le Vice-Roy envoye une flotte dans la mer des Indes.

Arrivée du Vice-Roy à Guardafu.

Il en part, & va ranger la coſte.

Sequeria étant paſſé en Arabie, s'approcha d'Aden; mais dans le tems qu'on vouloit jetter l'ancre dans le port d'Aran, qui n'en eſt pas fort éloigné, le vaiſſeau Amiral donna contre le roc, ſe briſa & fit naufrage; on en ſauva néanmoins l'équipage & une partie du canon. Comme ce bâtiment portoit le nom de Saint Antoine; ce meſme nom eſt demeuré à ce roc, ſous lequel il eſt préſentement connu.

Naufrage du vaiſſeau Amiral.

Hiſt. des Indes liv. 7. chap. 8.

Roc de S. Antoine, & pourquoi ainſi nommé.

Ce malheur obligea le Vice-Roy de s'approcher de Geoda, où il eſpéroit d'eſtre plus heureux; mais ſon attente ne fut pas remplie, puis qu'aprés avoir eſſuyé les écueils

de la mer, il ſe vit encore expoſé aux vents & aux tempeſtes, qui durerent ſi long-tems, qu'il fuſt contraint d'aller moüiller dans l'Iſle de *Mazuan*, ou de *Macaria*, ſituée en Afrique, dans le ſein Arabique. Cette Iſle dépendoit autrefois de l'Empereur des Abiſſins ; mais depuis plus de quarante ans, elle appartient au Turc. Ainſi, la ſaiſon s'étant paſſée d'éxecuter ſon entrepriſe, il convertit le deſſein qu'il avoit formé d'aller faire la guerre contre les Turcs, en celuy de conclure une alliance avec David, Roy des Abiſſins, qui avoit envoyé un Ambaſſadeur en Portugal.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

Le Vice-Roy va moüiller dans l'Iſle de Mazuan.

Cependant, les Mazuans s'étant retirez dans la ville d'Arquico, ſituée ſur le bord de la mer, & ſeparée de l'Abiſſinie par un petit détroit, firent donner avis au Gouverneur, que les Portugais avoient débarqué dans leur port. Auſſitoſt que ce Commandant eut appris leur arrivée, il écrivit au Vice-Roy, luy envoya deux Officiers avec des preſens & des rafraîchiſſemens, & luy témoigna par ſa lettre la joye qu'il reſſentoit de ſon arrivée, prédite, à ce qu'il diſoit, depuis pluſieurs années par certains perſonnages que l'auſterité de leur vie, & leur dénuëment volontaire, faiſoit paſſer pour des Prophetes parmi ces peuples.

Sequeria receut avec de grandes marques de reconnoiſſance, celles que le Gouverneur d'Arquico luy donna de ſon amitié, & luy envoya un étendart de damas rouge, au milieu duquel il y avoit une croix brodée en argent. Les Mazuans, qui attendoient le retour de leurs Officiers avec une véritable impatience, furent trés-ſatisfaits quand ils les revirent ; mais lors qu'on déploya à leurs yeux ce ſymbole de noſtre Religion, ces peuples fléchirent les genoux, ſe proſternerent, & firent retentir le rivage du nom de Chriſt.

Grande Religion des Mazuans.

Le Vice-Roy qui partit quelque tems aprés, pour remener l'Ambaſſadeur Mathieu en Abiſſinie, pour y conduire Rodrigue Lima, & pour s'aboucher avec le Gouverneur d'Arquico, fut receu dans cette place avec un applaudiſſement géneral. Tout concouroit en cette occaſion à la joye commune. Le retour de l'Ambaſſadeur Abiſſin, aprés une

ANS DE J. CHRIST. 1520.

abſence de dix années, & l'arrivée des Portugais, de qui la réputation & la valeur étoient connuës dans ce païs, augmenterent encore beaucoup la haute opinon qu'on en avoit conceuë.

Tandis qu'on étoit occupé de part & d'autre du plaiſir de ſe voir, Pierre Gomeze de Texeira, Preſident au Conſeil des Indes, qui avoit été de ce voyage, s'avança en terre ferme, & découvrit une eſpéce de Monaſtére, dans lequel on luy dit, que certains Religieux s'étoient aſſemblez pour y vivre en communauté, d'une maniére trés-auſtere. Texeira eut la curioſité de les voir; il s'adreſſa au chef de ces Solitaires, & s'informa de leur état de vie, de leur Religion, & des motifs de leur retraite; il luy demanda, pourquoy ils ne ſe ſoumettoient pas à l'Egliſe Romaine, dont la doctrine étant plus pure, convenoit mieux à leur renoncement, & à toutes les mortifications qu'ils s'impoſoient eux-meſmes. Cet Anacorete ſe voyant prévenu par les demandes de Texeira, luy declara que tous ſes Freres & luy n'avoient qu'une legere teinture des Myſteres de la croyance Romaine; mais qu'ils déſiroient ardemment d'augmenter par leurs ſoumiſſions le nombre des Fidelles. Il luy expoſa enſuite, avec des ſentimens pleins de reſpect pour la perſonne du Pape, leur empreſſement pour voir ce Chef viſible de l'Egliſe Chrétienne, duquel ils ne connoiſſoient que fort imparfaitement l'autorité & les fonctions; il ajoûta, que les Turcs & les Sarrazins, ſous la puiſſance deſquels ils ſe voyoient contraints de vivre, ne leur avoient jamais voulu donner la permiſſion d'aller à Rome, quoi qu'ils l'euſſent ſouvent demandée avec beaucoup d'inſtance, & qu'enfin, ils s'étoient veus obligez de s'en tenir à leurs Régles & à leurs bonnes intentions.

Genre de vie fort édifiant de quelques Anacoretes.

Texeira, touché de ce qu'il venoit d'entendre de cet Anacorete, ſans y pouvoir apporter d'autre reméde, que celuy de le flatter de quelque eſpérance de voir un jour ſes deſirs remplis, le quitta, & rejoignit le Vice-Roy avant qu'il fuſt retourné dans l'Iſle de Mazua.

Sequeria, ayant donc été ſi favorablement receu dans

Arquico forma le deſſein de s'établir dans l'Iſle de Mazua, qui étoit inculte & abandonnée, & projetta d'y faire conſtruire un Fort & des Citernes pour y conſerver de l'eau douce; mais la ſterilité de ce climat étoit ſi grande, qu'il perdit l'eſpérance de rendre cette terre ſuſceptible de la moindre fecondité, quelque ſoin qu'on priſt de la cultiver, ce qui l'obligea de ſortir de ce port, dont la rade luy avoit paru une des plus avantageuſes & des plus aſſeurées qu'il euſt trouvées dans le païs. ANS DE J. CHRIST. 1520.

Le Vice-Roy part de devant Mazua.

Auſſitoſt que Sequeria fut parti de Mazua, le Gouverneur d'Arquico, avec qui il avoit eu une longue conference, en donna avis à un Prince nommé Bernagaz, qui commande en ce païs en qualité de Lieutenant du Roy d'Etiopie. Sur cette nouvelle, Bernagaz envoya ordre au Gouverneur, de faire ſçavoir au Vice-Roy, qu'il ſouhaitoit de le voir, & qu'à cet effet, il partoit pour Arquico. Sequeria l'attendit; mais comme il ſceut que ce Prince venoit accompagné de deux cens chevaux, & de deux mille fantaſſins, il fit débarquer ſes troupes, & les poſta ſur le rivage en attendant l'arrivée de Bernagaz.

Entreveuë du Vice-Roy & du Lieutenant du Roy d'Etiopie.

Cette premiére entreveuë ſe fit en preſence des deux armées. Sequeria & Bernagaz ſe retirerent enſuite pour conferer ſur les moyens d'établir une ſolide & longue alliance entre les Rois de Portugal & d'Etiopie. Ce projet qui étoit du gouſt du Vice-Roy & du Prince, ne dépendoit plus que du tems & du lieu où cette affaire ſe devoit conſommer. Bernagaz demandoit que ce fuſt dans Arquico, comme étant un lieu plus propre à cette céremonie, & où l'on ſeroit entiérement à couvert des inſultes des Sarrazins. Le Vice-Roy, au contraire, ſouhaitoit que cela ſe paſſaſt en pleine campagne; quoique ce différent ne fuſt pas aſſez conſidérable pour empêcher la concluſion de cette alliance, néanmoins il la pouvoit différer. Comme le retardement en ces ſortes d'occaſions eſt preſque toûjours ſuivi de quelques nouveaux inconveniens, Antoine Saldagna eut ordre d'en aller parler à Bernagaz, & de luy propoſer pour lever toutes ſortes de difficultez, que chacun de ſa part s'enga-

Ils ne conviennent pas du lieu où ſe devoit contracter leur alliance.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

geroit par un ſerment ſolemnel fait ſur la Croix, à l'éxecution des clauſes de leur traité.

A cette propoſition, Bernagaz s'écria ſur le trop facile abus que les Portugais luy ſembloient faire du plus vénerable Symbole de la Religion, & dit qu'il aimoit mieux compromettre ſon droit, que de conſentir à cette profanation. La difficulté étant levée par un ſcrupule auſſi délicat que celuy de Bernagaz, le Vice-Roy & luy ſe rendirent dans une plaine, entre la ville d'Arquico & la mer. Bernagaz y vint avec ſa troupe, & Sequeria ne prit que ſix cens hommes pour le ſuivre. Alors un Preſtre Portugais parut en ſurplis & en étolle, tenant d'une main les lettres de croyance d'Emanuel, & de l'autre le pouvoir de David. Il les lut à haute voix, & receut les ſermens que Sequeria & Bernagaz firent au nom des Rois leurs maîtres.

Concluſion de cette alliance.

Hiſt. des Indes, liv. 7. ch. 8.

Les réjoüiſſances publiques, qui ſuivent ordinairement ces ſortes d'actions ſolemnelles, continuerent durant trois jours. Elles furent terminées par des préſens que le Vice-Roy & Bernagaz s'envoyerent. Le Gouverneur de la ville d'Arquico, où Rodrigue Lima, Ambaſſadeur de Portugal en Etiopie, avoit ſéjourné pendant la négociation de cette alliance, receut ordre de Bernagaz d'accompagner ce Miniſtre juſqu'à la Cour du grand Neguz. L'Ambaſſadeur Mathieu fut de ce voyage; mais étant tombé malade en chemin, il mourut dans une retraite d'Anacoretes appellée *Biſam*, ainſi que nous l'apprenons par l'Hiſtoire de ce païs, que François Alvarés, Preſtre Portugais, a écrite en ſa langue naturelle.

Mort de l'Ambaſſadeur Mathieu.

Alvarés en ſon Hiſt. de la Chine.

Le Pape Leon X. à qui le Roy fit ſçavoir la nouvelle de ſon alliance avec l'Empereur Abiſſin, ordonna qu'on en rendiſt des graces ſolemnelles à Rome. Ce fut une des dernieres céremonies qui s'y paſſa ſous le Pontificat de Leon.

Le Roy fait ſçavoir au Pape, ſon alliance avec l'Empereur Abiſſin.

Aprés la ſéparation de Bernagaz & de Sequeria, ce Vice-Roy fit voile vers Ormus, où George Albuquerque l'alla joindre. Au reſte, les grands préparatifs qu'on avoit faits pour équiper cette derniére flotte, ne produiſirent point d'autre gloire, ni d'autre profit aux Portugais, que d'avoir

remené l'Ambaſſadeur Abiſſin en Etiopie, & d'y avoir conduit celuy de Portugal, Sequeria n'ayant ni conquis la ville de Diu, ni aſſiégé Geoda, quoi-qu'il l'euſt pu faire aiſément s'il l'euſt entrepris dés le tems qu'il arriva. Il y a lieu de croire qu'il n'eſtimoit pas que la réduction de cette derniére place fuſt aſſez importante pour occuper ſes troupes, pendant le reſte de la campagne, ce qui perſuada les Officiers & les ſoldats, qu'il en vouloit uniquement à Diu, puis qu'il prenoit la route des Indes. La priſe qu'il fit en chemin de deux bâtimens Arabes, ſembloit encore plus favoriſer ce deſſein; mais de ſi grandes eſperances s'évanoüirent en approchant du port de cette ville. Le Vice-Roy qui ſceut que les Barbares avoient renforcé la garniſon de Diu, & qu'on y avoit conduit une nombreuſe artillerie, ſe contenta d'écrire & d'envoyer des preſens à Saca, qui y commandoit en l'abſence de Jaz ſon pere, & d'en recevoir de ce Commandant, aprés quoy il remit à la voile, & fit la route de Cochin, où George Britto étoit venu moüiller avec les neuf vaiſſeaux qu'il avoit amenez de Liſbonne.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

Etrange conduite du Vice-Roy.

Il va à Cochin, & trouve Britto.

Sequeria ne fut pas ſi heureux à ſon retour d'Etiopie, que l'avoit été Britto en venant de Portugal. Ce Vice-Roy perdit deux de ſes principaux bâtimens, avec tout leur équipage, à l'exception néanmoins de Jerôme de Souſa, & de onze ſoldats qui ſe ſauverent à la nage, & qui firent vingt lieuës à pied pour gagner une petite ville, dont le Gouverneur leur donna de l'argent pour aller à Calajate, l'une des principales villes du Royaume d'Ormus, ſituée à l'embouchure du Golfe. Mais ſi une flotte puiſſante & bien équipée, n'avoit rien fait d'aſſez conſidérable pour en faire mention, je ne dois point paſſer ſous ſilence l'action d'André, & de Michel Vaſconcellos, enfans de Gomeze de Vaſconcellos, Gouverneur de Ceuta. Ce Commandant, à qui l'on vint dire, que des Corſaires qui demeuroient à Tetuam, ville d'Afrique, au Royaume de Fez, infeſtoient la mer du coſté du Détroit de Gibraltar, & tout le long de la coſte vers le Midy, envoya ſes deux enfans ſur des brigantins, avec ordre d'aller inſulter ces Pirates. Michel,

Il perd deux de ſes bâtimens dans ce voyage.

Le Gouverneur de Ceuta envoye inſulter des Corſaires.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

qui avoit trouvé l'occaſion de commencer le combat, les avoit attaquez avec une extréme valeur. La grande inégalité qu'il y avoit entre-eux & luy, auroit été fatale à Michel, ſi ſon frere ne fuſt ſurvenu dans le tems qu'il étoit ſur le point de ſe rendre, & s'il ne l'euſt tiré du riſque qu'il couroit d'eſtre pris ou accroché par les ennemis. Comme ces Corſaires ſe perſuaderent alors qu'on n'avoit envoyé ces deux brigantins que pour les attirer en pleine mer, ils ne voulurent point hazarder un ſecond combat, & ſe retirerent.

Cette retraite donna lieu au Gouverneur de faire ſçavoir au Roy, la facilité qu'il y avoit de faire bâtir une Citadelle à l'embouchure du Fleuve qui paſſe dans la ville de Tetuam, & l'utilité qu'on en tireroit, puis que par ce moyen on aſſeureroit la navigation ſur l'Ocean & ſur la Méditerranée. Emanuel gouſta cet avis, & en fit part à Charles-Quint Roy d'Eſpagne.

Quelque tems aprés, Pierre de Maſcaregnas eut ordre d'aller ſonder la profondeur du havre, & d'éxaminer l'avantage de ce poſte. Les vaiſſeaux & les troupes qu'on luy donna pour reconnoiſtre ce païs, acheverent d'allarmer les Corſaires, & les autres écumeurs de mer qui s'en étoient rendus maîtres; mais craignant qu'on ne les vinſt bientoſt attaquer dans la ville de Tetuam, ils aimerent mieux l'abandonner que de la défendre. Les Corſaires qui fuyoient avec plus de diligence que les Portugais ne les pourſuivoient, laiſſerent une partie de leur bagage & de leurs effets, que les Portugais conduiſirent à Ceuta.

Les Corſaires abandonnent Tetuam.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Afrique, le Roy de Bantam, qui ne pouvoit empêcher qu'Antoine Corréa ne jettaſt dans Malaca, un renfort de nouvelles troupes qu'il avoit amenées par ordre de Sequeria, leva le ſiége qu'il avoit mis devant cette ville, & ſe retira. Quoique par cette retraite les Malacans n'euſſent plus d'ennemis à redouter ni à combatre, Corréa trouva à propos, avant que de faire voile vers Pégu, de renforcer la garniſon de Malaca, de faire travailler aux fortifications, & de pourvoir

Le Bantamois leve le ſiége de devant Malaca.

aux

aux munitions de guerre & de bouche, en cas qu'il y arrivaſt quelque choſe durant ſon abſence. ANS DE J. CHRIST. 1520.

Ces ordres étant donnez, Corréa ſe mit à la mer & partit pour le Pégu. Il eut le vent ſi favorable, & ſa navigation fut ſi heureuſe, qu'il vint moüiller dans le havre de Martaban, ſitué dans la preſque Iſle de l'Inde, au-de-là du Gange. Le Pégu étoit autrefois tres-conſidérable par ſon étenduë, & contenoit deux Empires, & vingt-ſix Royaumes; mais les grandes guerres qui s'y ſont faites ſous les régnes d'Aracan, de Brame, de Tangu, & de Siam, ont tellement contribué à la ruine de ce vaſte païs, que de tous ces Etats, il n'en reſte plus qu'un ſeul. Les Tartares ont achevé de les déſoler par les nombreuſes conqueſtes qu'ils ont faites dans la Chine, & qu'ils ont pouſſées, dit-on, juſque dans le Pégu, qui dépend aujourd'huy du Roy d'Ava.

Navigation de Corréa dans le Pégu.

Barboſa. Linſchot. Davity. Maffée, liv. 7. chap. 6.

Comme ſi cette irruption n'euſt pas ſuffi pour abiſmer le Royaume de Pégu, la guerre civile ſuccéda à l'étrangere par la perfidie d'un des principaux Officiers du païs. Cet homme, qui avoit du crédit & de l'argent, leva des troupes, s'empara des Etats de Broa, de Melitam, de Calam, de Bacham, de Miranda, & d'Ava. Il chaſſa les Brachmanes qui en étoient les maîtres, & uſurpa le Royaume. Au reſte le Pégu & ſa ville capitale doivent leurs noms à celuy de la riviére qui y paſſe. Coſmin eſt la ville la plus marchande.

Avant que le Pégu euſt été déchiré par les guerres & uſurpé par l'un de ſes Gouverneurs, le Roy de ce païs paſſoit pour le plus redoutable, & pour le plus puiſſant Prince qui fuſt dans les Indes, à cauſe du prodigieux nombre de gens qu'il pouvoit mettre ſur pied, & qu'on a veu quelquefois monter juſqu'à prés d'un million d'hommes. Cela n'eſt pas ſurprenant, ſi l'on conſidére, que les Pégutiens peuvent avoir pluſieurs femmes en meſme-tems. Cette multitude infinie d'habitans contribuë beaucoup à entretenir la fécondité du païs, & comme ils s'attachent preſque tous à la culture de la terre, ils recueillent du froment, du ris, de l'huile, du muſc, & du benjoin, & en font commerce

Prodigieux nõbre d'hommes que le Roy de Pégu peut mettre ſur pied.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

avec les autres nations. Les marchands Européens, qui trafiquent en pierreries, y abordent de tous coſtez. Ceux d'entre les Pégutiens, qui par pareſſe ou par libertinage vivent dans l'oiſiveté, s'abandonnent à la débauche, & ſont incapables de recevoir aucune impreſſion ni de politeſſe, ni de ſocieté civile.

Caractére des Pégutiens.

Peu de jours aprés que Corréa fut entré dans le port de Martaban, il ordonna à Antoine Peſagna, d'aller complimenter le Roy de Pégu, qui ſéjournoit alors à Pégu, ville capitale de ſes Etats. Ce Prince receut fort agréablement l'Envoyé & les préſens de Corréa, & chargea deux de ſes principaux Officiers d'en aller remercier Corréa. Le plus conſidérable de ces Envoyez ſe nommoit *Raulin*; il étoit Pontife ou grand Preſtre de la Loy. L'autre s'appelloit *Samibelgan*; il étoit Satrape ou Gouverneur de Province. Ces deux Miniſtres avoient ordre du Roy leur maître, de communiquer à Corréa, les pouvoirs qu'ils en avoient pour faire un traité d'alliance avec les Portugais, ſous des conditions également avantageuſes & honorables à l'une & à l'autre nation. Ils convinrent du jour qu'ils s'aſſembleroient dans le plus beau Temple de la ville. Corréa, accompagné de ſes Officiers, s'y rendit en meſme-tems que les Envoyez de Pégu y arriverent, ils y vinrent ſuivis des plus grands Seigneurs du Royaume, & d'un grand concours de peuple. Quand chacun eut pris ſa place, on lut à haute voix les lettres de croyance d'Emanuel, les pouvoirs du Roy de Pégu, & enſuite les articles du traité, qu'on avoit écrits ſur une lame d'or, & compoſez en langue Portugaiſe & Pégutienne, pour les rendre intelligibles aux deux nations. *Raulin*, qui devoit recevoir le ſerment, prit les mains de *Samibelgan*, & les mit ſur les cendres de pluſieurs herbes odoriférantes, qu'on avoit fait brûler ſur un bucher. Il prononça quelques paroles qu'il lut dans leur Céremonial, & luy dit de jurer au nom du Roy de Pégu, qu'il obſerveroit tout ce qui étoit contenu dans ce traité.

Corréa envoye complimenter le Roy de Pégu.

Ce Prince luy envoye deux de ſes Officiers.

Céremonies de l'alliance contractée avec le Roy de Pégu.

Corréa, qui avoit amené l'Aumônier de ſon vaiſſeau, s'engagea devant ce Preſtre comme Miniſtre des Autels

du vray Dieu, à garder inviolablement & au nom du Roy son maître, les clauſes du meſme traité. Dés que cette cérémonie fut achevée, on publia le commerce entre les deux Couronnes, & auſſitoſt aprés, les Portugais firent charger ſur leurs vaiſſeaux une grande quantité de marchandiſes, & particuliérement des proviſions de bouche que l'on conduiſit à Malaca. ANS DE J. CHRIST. 1520.

Corréa fait charger ſes vaiſſeaux de differentes munitions.

Quoique l'alliance des Portugais avec le Roy de Pégu, leur fuſt trés-avantageuſe, toutefois, les Maures des environs de Malaca, conſervoient toûjours l'eſperance que les Portugais ſeroient à la fin obligez de changer de ſéjour, & de renoncer à leurs conqueſtes. Il eſt vray que la mort du Roy de Pacem, que l'uſurpateur Geinal avoit fait aſſaſſiner pour ſe frayer le chemin au trône, & le maſſacre qu'il avoit fait faire de vingt-cinq marchands Portugais pour piller leurs effets, furent deux actions qui ébranlerent les Pacemois les plus fidelles, & qui leur firent redouter le nouveau Gouvernement. Mais ſi ces peuples furent ſi fortement prévenus par la crainte que leur inſpira cet uſurpateur, les Portugais ne s'en étonnerent pas, & loin de ſe rendre à une violence auſſi ouverte qu'étoit celle de Geinal, quoi-qu'il tinſt tout le païs en allarme, Garſie de Sala, Gouverneur de Malaca, qui avoit intereſt, qu'on ne jettaſt aucuns vivres dans Pacem, mit à la mer un de ſes meilleurs vaiſſeaux. Il en laiſſa la conduite à Emanuel Pachéco, & luy ordonna d'empêcher, autant qu'il le pourroit, que les Pacemois, qui n'avoient point d'autre ſubſiſtance que celle du poiſſon, ne fiſſent aucune peſche, ce qui réduiſit cette ville à la famine.

L'aſſaſſinat du Roy de Pacem, allarme les peuples.

Les Portugais ne s'en étonnét point, & bloquent Pacem.

Tandis que les Portugais avoient comme bloqué Pacem, ils ſe trouverent eux-meſmes dans une grande diſette d'eau douce, & furent contraints de mettre un eſquif à la mer pour aller faire aiguade. Les Barbares, qui étoient toûjours en grand nombre ſur le bord, s'apperceurent du départ de l'eſquif, & l'accablerent de tant de fléches & de pierres, que ceux qui étoient dedans ne purent éviter le péril, qu'en ſe ſauvant à force de rames.

Ils courent de grands riſques en allant faire eau.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

A peine ces Portugais furent-ils ſortis de ce danger, qu'ils en coururent un autre bien plus conſidérable, puis qu'ils furent pourſuivis par trois fuſtes que les ennemis détacherent. L'inégalité qui ſe trouvoit entre-eux & les Maures, étoit ſi grande, qu'il ne leur reſtoit aucune eſpérance que de vendre bien cher leur vie, en ſe défendant juſqu'au dernier ſoupir.

Dans cette extrémité, ils ne héſiterent pas à prendre leur parti, & quoi-qu'ils ne fuſſent que cinq, ils tinrent ſi bonne contenance, & témoignerent tant d'intrépidité que les ennemis en furent étonnez. Ils combattirent enſuite avec autant de bonheur que de courage, & non ſeulement ils échaperent des mains des Barbares, mais encore ils les mirent en fuite. Cette action qui étoit des plus extraordinaires & des plus déterminées, réduiſit Geinal à propoſer la paix aux Portugais, avec qui il ne voulut plus avoir rien à démeſler.

Corréa fait la guerre au Roy de Bantam.

La guerre ayant été ainſi terminée avec Geinal, Corréa la déclara à Mahomet, Roy de Bantam, à deſſein de ſe rendre maître de la ville de Pade dépendante de ce Prince, & d'un Fort bâti ſur le bord du fleuve de Müar, où il entretenoit une bonne garniſon; mais comme Corréa ne vouloit rien entreprendre, que de concert avec Garſie de Sala, ils joignirent leurs vaiſſeaux & leurs troupes, & en firent une petite flotte, ſur laquelle il y avoit cent cinquante Portugais, & quatre cens Malacans. Ils navigerent heureuſement & ſans eſtre découverts, juſqu'à l'embouchure du fleuve du coſté de la mer, & approcherent le plus prés qu'ils purent, d'un autre Fort que le Roy de Bantam avoit fait conſtruire pour couvrir la ville de Pade, & pour y demeurer. Toutes les précautions que ce Prince avoit priſes afin d'empêcher que les Portugais n'inſultaſſent ni Pade, ni le Fort, n'apporterent aucun changement dans la réſolution que Corréa avoit formée de tenter toutes ſortes de moyens pour emporter l'une & l'autre place, & pour mettre le Bantamois à la raiſon. Dans cette penſée, il détacha George Meſurado, l'un de ſes Officiers, pour aller reconnoiſtre

Il joint ſes vaiſſeaux à ceux de Sala.

la Ville & la Citadelle, & pour obſerver la contenance des ennemis. Cet Officier remarqua qu'ils avoient poſé pluſieurs corps de garde, & qu'on y avoit conduit quelques petites piéces de campagne.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

Si les Maures euſſent été auſſi fermes, que circonſpects dans les meſures qu'ils avoient priſes pour ſe défendre, il euſt été trés-difficile de les forcer dans leurs retranchemens; mais s'ils faiſoient voir quelque réſolution, elle finiſſoit avec le premier feu du combat, au lieu que les Portugais, toûjours animez par une égale valeur, ſembloient en prendre une nouvelle, quand ils trouvoient de la reſiſtance dans leurs ennemis. Ils ne s'étonnerent ni du nombre de gens qu'ils avoient en teſte, ni de leurs retranchemens, ils attaquerent indifféremment tout ce qui leur diſputoit le paſſage. En vain les troupes de Mahomet voulurent-elles s'y oppoſer, le feu continuel que les Maures firent de derriére leurs murailles ſur les Portugais, ne les arreſta pas, & ſi quelqu'un d'eux tomba ſous les coups dont ils furent accablez, ceux qui échaperent à ces dangers, vengerent leurs compatriotes, forcerent les premiers corps de garde des ennemis, & paſſerent au fil de l'épée, ce qu'ils y trouverent de ſoldats.

Vigoureuſe réſiſtance des Maures; mais de peu de durée.

Cette action répandit une telle épouvante parmi les Maures, qu'ils abandonnerent leurs redoutes, avant que les Portugais fuſſent parvenus juſqu'à eux. Corréa, qui s'en apperceut, s'avança auſſitoſt vers le Fort & y entra l'épée à la main. Les ennemis ſe voyant preſſez ſe défendirent; mais enfin, Corréa les chaſſa de ce poſte, il chargea Edoüard Mello, de demeurer à l'embouchure du fleuve avec quelques bâtimens, en cas que les Maures vinſſent à ſe rallier, & il alla ſe préſenter devant Pade.

Les Portugais les chaſſent de leurs poſtes.

Quoique Corréa euſt préveû les ſuites que pouvoit avoir le ralliement des ennemis, & qu'il euſt pris toute ſorte de meſures pour le prévenir, toutefois, il ne trouvoit pas d'expedient plus aſſeuré pour les réduire, que de faire deſcente. Pour cet effet, il falloit attaquer les retranchemens qui couvroient la ville de Pade, eſſuyer un nouveau feu, &

ANS DE J. CHRIST. 1520.

combattre le Bantamois, qui en étoit ſorti à la teſte d'un grand détachement, pour s'oppoſer à la deſcente qu'il voyoit bien que les Portugais avoient deſſein de faire. Cette prévoyance dans les Maures, donna lieu à une action, où les deux partis montrerent beaucoup de chaleur & de courage. Une ſi longue réſiſtance ſurprit les Portugais, & comme ils ne pouvoient l'attribuer qu'à la preſence de Mahomet, ils redoublerent leurs attaques, mirent pied à terre, & chargerent les ennemis avec tant de vigueur qu'ils les mirent en fuite. Cette défaite jetta le dernier trouble dans la ville, & bien loin que les troupes qui y étoient reſtées, ſongeaſſent à faire quelque ſortie, pour empêcher que les Portugais n'y entraſſent, elles l'abandonnerent, & ne s'occuperent que des moyens de ſe ſauver. Corréa y entra le fer dans une main & le feu dans l'autre, il la fit piller & réduire en cendres, auſſi bien que tous les bâtimens qu'il trouva dans le port, & revint à Malaca où il fit amener beaucoup d'artillerie qu'il avoit priſe, & un grand nombre de priſonniers qu'il avoit faits dans cette conqueſte, aprés laquelle il fit voile dans l'Inde baſſe.

Ils ſe rendent maîtres de Pade.

Les Portugais ne vivoient pas dans une plus grande aſſurance à Coulan, par la contravention que la Reine de ce païs avoit faite au traité de paix, auquel elle avoit conſenti comme Régente, lors qu'Antoine de Sala fut tué. Cette Princeſſe, que les Sarrazins de Coulan avoient prévenuë, refuſa d'abord de faire délivrer aux Portugais une certaine quantité de poivre, ſuivant les clauſes du traité, & comme elle ne doutoit pas qu'ils ne ſe chagrinaſſent de ce refus, elle donna des ordres ſecrets de s'emparer de la Citadelle, & de faire main baſſe ſur eux. Ce deſſein qu'on avoit eu ſoin de ne communiquer qu'à des gens d'éxecution, & d'une fidelité reconnuë, n'eut pas néanmoins tout le ſuccés que la Reine & ſes Miniſtres s'étoient promis; mais ce que cette Princeſſe manqua du coſté de la perfidie & de la ruſe, elle ſe réſolut de l'entreprendre par la force ouverte. Pleine de ces mauvaiſes intentions, elle ſe ligua avec une autre Reine, de qui les Etats ne ſont ſeparez

La Reine de Coulan, viole le traité de paix fait avec les Portugais.

Elle ſe diſpoſe à la guerre.

des ſiens, que par le Promontoire de Cori vers le Sud. ANS DE J. CHRIST. 1520.

Le Commandement des troupes, que ces deux Princeſſes avoient levées, fut partagé entre trois Seigneurs Coulanois, qui étoient freres, & fort eſtimez parmi les Naïres. La guerre fut déclarée dans le mois de Juin, bien que ce tems en ce païs-là, ſoit le plus froid & le plus rigoureux de toute l'année. Les ennemis commencerent d'abord cette guerre par l'empoiſonnement des puits & des citernes, par le maſſacre des Chrétiens qui étoient à Coulan, & des Indiens nouvellement baptiſez, & enfin, par la mort de tout ce qu'il y avoit de gens qu'on ſoupçonnoit de la moindre intelligence avec les Portugais. Ils inveſtirent enſuite la Citadelle, & la firent attaquer de tous coſtez. Hector Rodrigue, qui en étoit Gouverneur, la défendit avec une vigueur incroyable; mais comme il n'avoit pas aſſez de monde pour tenir long-tems, & que ſa place étoit inveſtie de tous coſtez, il tenta toute ſorte de moyens pour donner avis de ſon extrémité à Alexis de Menezés, qui étoit à Cochin. Ne pouvant le faire à moins qu'il ne trouvaſt quelqu'un aſſez intrépide pour affronter un péril, tel que celuy de ſortir de la Citadelle, & de traverſer l'armée des ennemis, un ſoldat Portugais vint s'offrir de ſon propre mouvement, & en demanda la commiſſion au Gouverneur. Rodrigue la luy ayant donnée, ce Portugais, de qui le bonheur égala la hardieſſe, paſſa au milieu du camp des Barbares ſans eſtre remarqué, & alla à Cochin.

Cruels commencemens de guerre.

Les ennemis inveſtiſſent la Citadelle de Coulan.

Courageuſe réſolution d'un Portugais.

Auſſitoſt que Menezés eut appris de ce ſoldat, le deſſein des ennemis ſur la Citadelle, & l'état où ſe trouvoit le Gouverneur de cette place, il fit un grand détachement de ſa garniſon pour eſcorter un convoy de munitions de guerre & de bouche; il en donna la conduite à Alfonſe de Menezés ſon neveu, & le chargea de forcer les ennemis dans leurs lignes, & de parvenir juſqu'à la Citadelle. Alfonſe éxecuta cet ordre avec tant d'éxactitude, que nonobſtant les efforts que firent les Barbares, pour s'oppoſer à ſon paſſage, il entra dans la place avec le convoy & le renfort de troupes, dont il avoit le commandement.

Menezés introduit du ſecours & des vivres dans cette place.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

Les Reines conféderées, dont l'armée juſque-là, n'avoit pu avancer ſes travaux, jugeant par cette action de ce que les Portugais ſeroient capables de faire, & ſur tout depuis qu'ils avoient été ſecourus, ne balancerent point à lever le ſiége. Elles ſe ſoumirent à éxecuter l'ancien traité de paix que la Reine de Coulan ratifia, comme y ayant un plus grand intereſt.

Ces Reines ſe retirent, & celle de Coulan éxecute le traité de paix.

Le Roy receut la nouvelle de la levée de ce ſiége, & de la ratification de la paix dans le meſme tems que George Quadros arriva dans le port de Liſbonne. Comme ce Capitaine étoit de la flotte d'Edoüard de Lemos, que la tempeſte avoit ſurpris en doublant le Cap de Guardafu, & qu'il avoit été un de ceux que le vent avoit pouſſez en de plus différens païs, où il avoit relâché, quand il en avoit trouvé l'occaſion favorable, Emanuel, porté d'une curioſité naturelle pour ces ſortes d'avantures, ordonna à Quadros de luy rendre compte de tout ce qu'il avoit remarqué dans les lieux où il étoit débarqué. Ce Capitaine, ravi de trouver l'occaſion de faire ſa cour, entra dans un grand détail de tout ce qui luy étoit arrivé. Pour cet effet, il dit au Roy, que le vent l'ayant pouſſé dans les Etats du Roy d'Aden, il y fut fait eſclave; il ajoûta, qu'ayant appris pendant ſa détention la langue Arabeſque, & que la parlant auſſi bien que les gens du païs, il avoit paſſé pour un Sarrazin, & qu'il avoit affecté depuis ce tems-là, un grand zéle pour la ſecte de Mahomet; qu'il avoit mené un genre de vie fort auſtére; que ſa conduite dans ſon nouvel état, luy avoit mérité l'admiration des peuples & les bonnes graces du Roy d'Aden; que ce Prince l'avoit voulu retenir auprés de ſa perſonne; qu'il l'avoit nommé pour l'accompagner dans ſon pélerinage à la Mecque, où il devoit aller viſiter le corps de Mahomet.

Retour de Quadros à Liſbonne.

Il rend compte au Roy de ſon voyage.

Quadros luy dit encore que ce fut durant le ſéjour que la Cour fit en ce païs, qu'il avoit témoigné à l'Adenois, un grand déſir d'aller en Perſe, pour viſiter les tombeaux des neveux de Mahomet; que ce Roy luy en avoit accordé la permiſſion, & fait délivrer une ſomme pour les frais de

ſon

ſon voyage ; mais qu'étant arrivé dans un païs inhabité, & inconnu, il avoit abordé quelques Arabes qui paſſoient ; qu'à la veuë de ſon extérieur monachal, ils l'avoient emmené avec eux, & qu'ils luy avoient donné tout ce qui leur reſtoit de meilleur pour leur ſubſiſtance ; que les ayant quittez pour ſe mettre avec des marchands de leur meſme nation, leſquels devoient bientoſt faire voile en Ormus, ils l'avoient receu ſur leur bord, & qu'il y étoit arrivé reveſtu toûjours de ſon habit de Moine ; que Garſie Coutigno, à qui il s'étoit fait connoiſtre, l'avoit bien voulu recevoir, & que pour lors, il avoit quitté ſon habit d'Anacorete, plein de la réſolution de faire une ſincere pénitence, d'avoir dégeneré de la profeſſion de Chrétien, & d'avoir ſuivi, du moins en apparence, une Religion entiérement oppoſée à l'Evangile, & à la croyance de ſes peres.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

Mais comme le Roy deſiroit ſçavoir quelque choſe de plus important, que les avantures perſonnelles de Quadros, il voulut qu'il luy fiſt une deſcription des païs qu'il avoit parcourus, & qu'il l'informaſt des coûtumes des peuples qui les habitoient ; du genre de vie qu'ils menoient durant la guerre, ou pendant la paix ; de leurs maximes concernant la politique & la Religion, & de la maniére que l'on traitoit les Chrétiens qui y étoient tolerez.

Le Roy, qui depuis long-tems avoit formé le deſſein d'envoyer des flottes en Arabie & en Etiopie, n'avoit pas voulu le déclarer juſqu'à ce qu'il euſt trouvé quelqu'un qui luy en parlaſt auſſi poſitivement qu'avoit fait le Capitaine Quadros. Pour lors ce Prince, content de ce qu'il en venoit d'apprendre, luy ordonna de réduire en Mémoire, & par forme de Rélation, ce qu'il luy avoit expoſé dans ſon diſcours, à quoy il travailla avec d'autant plus d'application & de ſoin, qu'il ſçavoit que ſon ouvrage devoit ſervir de régle à ceux que le Roy chargeroit de cette commiſſion.

Quadros écrit la Rélation de ſa navigation, & la donne au Roy.

Les choſes tournerent encore plus heureuſement pour Quadros, qu'il n'avoit oſé ſe le promettre, puis qu'Emanuel luy donna la conduite de la flotte qu'il fit équiper, & qu'il le chargea de lettres pour Alfonſe, Roy de Congo,

Le Roy luy donne la conduite de la flotte qu'il envoye en Etiopie.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

& cela, dans l'eſpérance que ce Capitaine donna au Roy, en partant de Liſbonne, qu'il trouveroit une route pour parvenir juſqu'aux lacs de Zaïre & de Zaflan, & qu'il paſſeroit enſuite dans les Etats du grand Négus.

Il arrive devant Congo, où les Portugais tâchent de luy nuire.

Cette navigation ſe fit avec tout le ſuccés que l'on pouvoit deſirer. Quadros vint moüiller dans le havre de Congo, ſans avoir eſſuyé les riſques de la mer, ni rendu de combat contre les nations qui la croiſoient. Il ne trouva d'ennemis que dans ſes propres compatriotes, qui s'étoient établis à Congo, puis qu'ils employerent le crédit & les amis qu'ils avoient à la Cour d'Alfonſe, pour le détourner d'accorder des paſſeports à Quadros, ſans leſquels il ne pouvoit pouſſer plus loin ſon voyage. Ils inſinuerent à ce Prince, que les lettres que ce Capitaine Portugais luy préſentoit au nom d'Emanuel, étoient ſuppoſées ou ſurpriſes; que pour en ſçavoir la verité, il falloit en écrire à ce Prince, & que ſur ſa réponſe, on délivreroit à Quadros les paſſeports qu'il ſolliciroit avec tant d'empreſſement. Le Roy de Congo défera à cet avis, pour ne rien faire qu'avec certitude. Enfin, ces Portugais, qui n'agiſſoient que par un eſprit de jalouſie contre Quadros, ſans qu'il leur en euſt donné d'autre ſujet, que de vouloir entreprendre ce qu'ils ſe promettoient de faire eux-meſmes, le traverſerent en tant de rencontres, qu'ils l'obligerent de retourner en Portugal.

Il eſt obligé de retourner en Portugal.

Mort de l'Empereur Maximilien I.

Ce que le Roy avoit projetté de faire en Etiopie, fut oublié dans les mouvemens que la mort de l'Empereur Maximilien, premier du nom, cauſa en France & en Caſtille. Comme Emanuel ſe vit obligé d'entrer dans les ſuites de cette célebre conteſtation entre le Roy Trés-Chrétien, & le Roy Catholique, il eſt néceſſaire de remonter juſqu'à la ſource de ce différent, qui fit armer les deux plus grands Princes de l'Europe, au ſujet de l'élection d'un nouvel Empereur.

Les Rois de France & de Caſtille, briguẽt l'Empire.

François I. Roy de France, & Charles V. Roy de Caſtille, furent les deux fameux Concurrens à l'Empire, vacant par la mort de Maximilien. François n'oublia rien pour ſe

rendre les Electeurs favorables ; mais comme ils avoient été prévenus au tems de la Diéte d'Auſbourg, pour reveſtir Charles du titre de Roy des Romains, avant que la mort de Maximilien fuſt arrivée, les meſures que Charles avoit priſes pour cette élection, nuiſirent aux prétentions de François. L'Empereur étant mort immédiatement aprés, les choſes changerent entiérement de face. Charles ſongea uniquement à l'Empire, & François de ſon coſté ne s'occupa que des moyens dont il ſe ſerviroit pour y parvenir. Il brigua à cet effet, l'appuy & le ſecours des Princes étrangers, qu'il croyoit eſtre le plus dans ſes intereſts. Le Pape Leon X. paroiſſant eſtre un de ceux qui s'y portoient avec le plus d'affection & de vivacité, fit donner avis au Roy Trés-Chrétien, de gagner l'Electeur de Brandebourg, pour rompre les meſures du Roy Catholique, en faveur de qui les autres Electeurs ſembloient promettre leurs ſuffrages. Sur cet avis, François envoya Bonnivet à Francfort, avec ordre d'offrir quatre cens mille écus, à ceux d'entre les Electeurs, qu'il trouveroit les plus diſpoſez à le ſervir en cette rencontre, & à ſeconder ſes prétentions. ANS DE J. CHRIST. 1520.

Mais à parler ſincerement, l'avis & le zéle affecté du Pape étoient plûtoſt l'effet d'une fine politique, que des marques d'une véritable amitié. Ce Pontife n'étoit dans les intereſts du Roy qu'en apparence, & tous les mouvemens qu'il ſe donnoit, n'aboutiſſoient qu'à en retarder les deſſeins, & qu'à traverſer auſſi ceux du Roy Catholique. Il vouloit par ce moyen, donner le tems à quelque Prince Alleman de profiter de l'occaſion, pour briguer les voix des Electeurs en ſa faveur, & d'éxclurre ainſi ces deux Concurrens, dont la trop grande puiſſance paroiſſoit déja aſſez redoutable à ce Pape, ſans la fortifier encore par l'union de l'Empire à leurs Couronnes. Le Pape amuſe ces Princes.

Les Suiſſes, que François avoit voulu ménager, en uſerent avec plus de bonnefoy que le Pape, puis qu'auſſitoſt que ce Prince leur eut fait l'ouverture de ſes prétentions, ils luy refuſerent ſans façon leur ſecours & leur médiation ; de ſorte que le ſeul argent comptant devint le meilleur Les Suiſſes en uſent plus franchement.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

moyen pour bien faire réuſſir cette affaire ; & de fait, le Palatin, Tréves, & Brandebourg, en furent ébranlez.

Les Electeurs ſe partagent.

Le dernier de ces Electeurs, qui de ſon chef paroiſſoit trés-bien intentionné pour François, donna encore de grandes eſpérances d'éngager ſon frere l'Archeveſque de Mayence à entrer dans les meſmes ſentimens ; mais quand il fut queſtion de donner ſa voix, Mayence ne voulut plus ſe ſouvenir de ce qu'il avoit promis, ni de ce qu'il avoit receu, & il opina en faveur de Charles. Brandebourg ſuivit ſon éxemple ; de maniere que le ſeul Electeur de Tréves fut fidelle à ſa parole.

Mezeray, en ſon Abregé de l'Hiſt. de Fr. tom. 2.

Charles fait filer des troupes en Allemagne.

Comme le Roy Catholique ne ménageoit rien pour ſoûtenir ſes deſſeins, il fit marcher des troupes vers Francfort, ſous prétexte d'empêcher que ſes Compétiteurs à l'Empire, ne vouluſſent appuyer leurs prétentions par la force, ou ſurprendre les Electeurs pour ſe les rendre favorables.

Cette conduite jointe aux négociations ſecrettes, & à l'argent qui avoit été répandu, raſſeura les Electeurs, qui naturellement étoient portez pour le Roy Catholique, & ramena inſenſiblement à ſon parti, ceux qui penchoient pour le Roy Trés-Chrétien, dont le ſecours & l'alliance étoient néanmoins plus à ménager, que celle de Charles. Les grandes victoires que François avoit remportées en Italie, ſon caractére d'eſprit, ſon bonheur dans ſes projets, & particuliérement ſa valeur dans l'éxecution de ſes entrepriſes ; toutes ces grandes qualitez ſembloient mieux convenir aux Allemans, dans la conjoncture de la guerre dont le Turc menaçoit leur païs. Mais ſi d'un coſté les faits héroïques de François couvroient le mérite naiſſant de Charles, qui n'avoit encore rien fait, & qui en ce tems-là ne promettoit pas beaucoup, d'un autre coſté, les Allemans alléguoient, que le Roy Trés-Chrétien, n'étant pas de leur nation, ils avoient lieu de craindre qu'il ne traitaſt un jour les Princes d'Allemagne, avec trop de hauteur. Comme ils n'appréhendoient pas un pareil traitement de la part du Roy Catholique, qui avoit été élevé parmi eux, & qu'ils connoiſſoient dés ſa plus tendre enfance, ils ſuivirent leur incli-

Différence des caractéres de François & de Charles.

nation, & ſe déclarerent pour ce Prince, parce qu'il étoit plus jeune, & moins entreprenant que François. ANS DE J. CHRIST. 1520.

Toutes ces conſidérations déterminerent les Electeurs à préferer Charles à François, & à le proclamer Empereur à Francfort, le 20. de Juin 1519. La nouvelle luy en fut auſſitoſt portée en Caſtille, où il étoit paſſé depuis prés de deux ans. Il fut couronné à Aix la Chapelle, le 22. d'Octobre de la meſme année, & enfin, le Pape Clement VII. luy donna la Couronne Impériale, le 24. de Février 1530. jour mémorable en Caſtille, par la naiſſance de cet Empereur, par la priſe du Roy François à Pavie, & par cette auguſte céremonie du Couronnement de Charles, qui ſe fit dans l'Egliſe de Bologne, avec la meſme ſolemnité, & le meſme appareil, que ſi elle ſe fuſt faite dans l'Egliſe de S. Pierre à Rome. Proclamation de Charles, à l'Empire.

L'Empereur, qui devoit partir dans peu de Caſtille, pour aller en Allemagne, convoqua les Etats du Royaume ſur l'avis que luy en donna Chiévres ſon Gouverneur. Parmi les choſes qui y furent agitées, on propoſa une nouvelle levée d'argent; mais cette levée ayant paru exceſſive aux Caſtillans, dont les meilleures bourſes étoient épuiſées par les derniéres ſommes qu'on en avoit tirées, elle porta ces peuples au murmure, & ce fut un prétexte pour faire éclater le mécontentement où ils étoient, de voir que les Flamans devenoient les maîtres; qu'ils rempliſſoient les plus grandes charges, & qu'ils faiſoient conférer les meilleurs Bénefices à leurs parens & à leurs créatures. Les Grands du païs ſeconderent les mouvemens des peuples, & pendant l'abſence de Charles, qu'ils donnoient pour un Prince d'un médiocre mérite; ils firent une Ligue, dans laquelle Tolède, & les autres villes les plus conſidérables de Caſtille entrerent, & mirent leurs troupes ſous la conduite de Jean de Padilla, & de l'Eveſque de Zamora. Il convoque les Etats généraux. Mouvemens ſéditieux en Caſtille.

Il ne fut pas ſi facile qu'on ſe l'étoit perſuadé dans le Conſeil de Caſtille, de réduire les peuples à cette obéïſſance aveugle qu'on en attendoit. Les nouvelles impoſitions qu'on vouloit faire, & le départ de l'Empereur, pour

ANS DE J. CHRIST. 1520.

qui ils ne ſe ſentoient pas beaucoup de penchant, ne les firent pas balancer plus long-tems ſur le parti qu'ils avoient à prendre; & de fait, ils en prirent un entiérement oppoſé à leur devoir, à l'égard de leur légitime Souverain.

Les mécontens appuyez par la revolte des meilleures villes, inſpirerent aux peuples de ſecoüer le joug Monarchique, & de ſe cantonner comme les Suiſſes; mais pour abbattre les Grands, qui par intereſt ou par jalouſie s'y pouvoient oppoſer, ils exciterent une émotion génerale, & pillerent les maiſons de ceux qui paſſoient pour riches & pour accommodez. Les plus fidelles ſujets, & les partiſans les plus déclarez de l'Empereur, n'oſerent paroiſtre pour tels durant ce déſordre; de crainte de s'expoſer inconſidérement à la brutale fureur d'une populace ſoulevée. Ils avoient la douleur de voir, que la Caſtille étoit ſur le point d'eſtre déchirée par une guerre civile, & que cette guerre avoit déja cauſé de fréquens pillages, un grand nombre de meurtres & d'embrazemens.

Le nouvel Empereur, averti de tout ce qui ſe paſſoit en Caſtille, aſſembla ſon Conſeil, où l'on délibera ſur les rémedes qu'il falloit apporter pour calmer les eſprits irritez, & pour appaiſer tous ces troubles inteſtins. On y réſolut d'employer la force, afin de réprimer la rebellion des villes, de punir les Chefs des rebelles avec la derniére rigueur, & de ramener les complices à leur devoir.

On y réſout de punir les ſéditieux.

L'Alcaïde Ronquillo, que l'on chargea de cette commiſſion, marcha du coſté de Ségovie, où il voulut entrer; mais ſur le refus qu'on fit de luy en ouvrir les portes, il éxerça toutes ſortes d'hoſtilitez dans les environs de cette ville. Ceux de Tolède, de Burgos, de Vailladolid, & de pluſieurs autres villes, qui appréhendoient une pareille deſtinée, ſe liguerent, formerent un petit corps d'armée, attirerent Ronquillo en campagne, & taillerent ſes troupes en piéces.

Pluſieurs villes de Caſtille ſe ſoulevent.

Dans cette délicate conjoncture, les rebelles voulant avoir un Chef, jetterent les yeux ſur la Reine Jeanne, ſurnommée la Folle, mere de l'Empereur. Ils la tirerent de

Les rebelles ſe mettent ſous la protection de la Reine Jeanne.

Tordéſillas, où elle avoit été conduite, ils la reconnurent pour Souveraine, & publierent qu'il falloit la marier avec Ferdinand, fils de Fréderic, Roy de Naples, afin qu'à la faveur de ce mariage, Ferdinand rentraſt en poſſeſſion du Royaume d'Arragon. ANS DE J. CHRIST. 1520.

Cette Reine, à qui la propoſition d'un ſecond mariage ne déplût pas, fut plus enteſtée que jamais des honneurs qu'on luy rendoit en qualité de Souveraine, & ſembloit, ſur le ſimple bruit de cette nouvelle, avoir recouvré le bon ſens. Mais comme ce mariage ne rouloit que ſur une propoſition faite par un peuple tumultueux, il n'eut aucune ſuite, & dés ce moment, le nouveau Gouvernement commença à s'affoiblir. Les troupes qui s'ennuyoient de n'eſtre point payées, ſe ſeroient portées infailliblement à quelque fâcheuſe extrémité, ſi les Chefs de la Ligue n'euſſent trouvé le moyen de faire de l'argent, en s'emparant des Châſſes des Saints, que l'on fondit, & dont ils firent battre de la monnoye. L'Eveſque de Zamora, qu'on donna à la Reine pour ſon Miniſtre, entretint ces déſordres par ſes pernicieux conſeils. On n'aura pas lieu d'en douter, quand on ſçaura que ce Prélat étoit d'un eſprit & d'un temperament peu convenable au caractére Epiſcopal, & qu'il paſſoit pour l'homme le plus violent, & le plus débauché de ſon tems.

On prend les Châſſes des Saints pour en faire de la monnoye.

L'Empereur, qui voyoit la Caſtille ſur le penchant de ſa ruine, s'il n'y apportoit un prompt rémede, prit le parti de la douceur, puiſque celuy de la vive force avoit été inutile. Il s'accommoda à la néceſſité préſente ; il accorda aux peuples une partie des choſes qu'ils luy avoient demandées, & s'engagea à ne donner aucunes charges aux étrangers, quand elles viendroient à vacquer, à condition qu'on ne troubleroit point ceux qui en étoient déja pourveûs.

Politique de l'Empereur.

Cette nouvelle propoſition, loin d'appaiſer les peuples, les irrita tellement qu'ils demanderent avec inſolence, qu'on chaſſaſt les étrangers du Royaume, ſinon qu'ils iroient forcer Medina de Rio Seco, ville d'Eſpagne Taragonoiſe, où étoit actuellement l'armée, dont Charles avoit laiſſé le

ANS DE J. CHRIST. 1520.

commandement aux Gouverneurs qu'il avoit établis en partant de Caſtille. Ces factieux en ſeroient venus là : ou auroient fait quelque choſe de pire, ſi l'on ne ſe fuſt emparé de Tordéſillas, où la Reine étoit retournée. Quoique la détention de cette Princeſſe, fuſt un coup de partie, toutefois ce coup n'étoit pas déciſif, il s'agiſſoit d'avoir des troupes fraîches & en bon nombre, pour ruiner l'armée de la Ligue. Cette néceſſité détermina les Gouverneurs, à députer vers Emauuel, pour luy demander du ſecours, ſans quoy il étoit impoſſible de réduire les Rebelles.

Les Gouverneurs de Caſtille demandent du ſecours à Emanuel.

Tandis que les véritables ſerviteurs de Charles travailloient à mettre le Roy de Portugal dans les intereſts de cet Empereur, les ſéditieux offroient à Emanuel, de luy livrer les places les plus fortes, & les meilleures villes de Caſtille, & diſoient qu'ils le reconnoiſtroient pour leur Roy, s'il vouloit les défendre & les protéger. Emanuel écouta toutes leurs propoſitions ſans en accepter aucune, il leur repréſenta avec douceur le tort qu'ils avoient de ſe déclarer contre leur Roy, & bien loin de les irriter par de ſevéres remontrances, ou de les intimider par le refus du ſecours qu'ils luy demandoient, il leur promit ſa médiation auprés de l'Empereur pourveû qu'ils ſe rendiſſent dignes de ſa clémence. Enfin il montra un ſi grand éloignement pour les recevoir au nombre de ſes ſujets, qu'ils conceurent aiſément, que ce Prince étoit peu touché des conqueſtes trop faciles.

Les Rebelles s'offrent de le reconnoiſtre pour leur Roy.

Belle réponſe de ce Prince.

Les factieux, qui pouvoient pouſſer plus loin leur rebellion, n'avoient point d'autre parti à prendre que celuy de la paix dont Emanuel les amuſoit, & ils s'en tenoient à cette eſperance, quand le départ des Députez des Gouverneurs, & des villes fidelles, les y confirma. Ainſi les choſes demeurerent dans une eſpéce de ſuſpenſion juſqu'à l'arrivée des troupes de Portugal, & de celles qui gardoient la Navarre, dont on fit un corps d'armée fort conſidérable, pour marcher contre les mécontens.

Jean de Padilla, Géneral de leur armée, voulut gagner

la

la ville de Toro; mais les Imperiaux luy couperent chemin, & l'engagerent à donner bataille. Le parti de Charles demeura vainqueur, l'armée des Rebelles fut taillée en piéces. Padilla, Pierre Pimentel, François Maldonat, & plusieurs autres Officiers géneraux, que la Ligue avoit choisis pour leurs Chefs, furent faits prisonniers, & condamnez à expier par leur mort, les desordres qu'ils avoient fomentez dans le Royaume.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

L'armée des Rebelles est battuë.

Comme l'Evesque de Zamora ne s'étoit pas trouvé dans le combat, il se déguisa & se retira dans les montagnes de Castille, en attendant l'occasion de passer en Portugal; mais on l'arresta dans une cabane où il s'étoit caché, & on le conduisit dans le Château de Simancas, jusqu'à ce que le Bref du Pape fust arrivé pour instruire son procés. Quant au reste des mécontens, on les comprit dans l'amnistie génerale, que l'Empereur voulut bien leur accorder.

On s'asseure de l'Evesque de Zamora.

Ce n'étoit pas seulement en Castille, que la rebellion & la Ligue partagerent les esprits, la haine que Nugno de Mascaregnas avoit conceuë contre Jabentafuf, pensa causer un grand trouble en Afrique. Les Maures de Dabide & de Garabie, qui s'étoient soulevez contre luy, à la sollicitation de ses ennemis secrets, porterent Mascaregnas à écrire à la Cour, au désavantage de Jabentafuf, & à faire sçavoir au Roy, que sous prétexte de quelques services que cet homme avoit autrefois rendus aux Portugais, il ne respiroit plus à present que les occasions de les trahir, & de les sacrifier.

Division de Mascaregnas, & de Jabentafuf.

Jabentafuf, averti de ce qui se tramoit contre luy en Portugal, écrivit au Roy, & luy rendit compte de sa conduite. Emanuel demeura si fortement persuadé de l'innocence de ce Capitaine, bien que ce ne fust que sur la simple lecture d'une lettre, que Mascaregnas receut ordre de la Cour, de garder des mesures plus honnestes avec Jabentafuf, & de ne plus écoûter, comme il sembloit qu'il eust fait, ni sa passion, ni les dangereux conseils qu'on luy avoit donnez. Le Roy alla encore plus loin, il luy enjoignit de prester main forte à Jabentafuf, pour luy aider à

Le Roy en est informé, & rend justice à Jabentafuf.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

repouſſer l'outrage de ſes ennemis, & meſme d'entrer dans ſa querelle.

Pendant que cela ſe paſſoit contre les Maures de Dabide & de Garabie, Vaſco Ferdinand s'alla poſter avec un bon vaiſſeau, dans les environs du Détroit de Gibraltar, à deſſein d'inſulter tous les bâtimens qui tenteroient ce paſſage. Ces Maures en prirent de l'inquiétude, & détacherent deux de leurs meilleures frégates, pour obliger Vaſco d'abandonner ce poſte, ou pour l'attirer à un combat, & de fait on en vint bientoſt aprés aux mains. L'action ſe paſſa d'abord avec beaucoup de vivacité ; mais l'une des frégates des Maures ayant été miſe hors de combat, le Capitaine qui la commandoit ménagea une retraite & ſe ſauva. L'autre frégate ne ſe trouvant point aſſez forte pour tenir contre le vaiſſeau Portugais, voulut en faire autant ; mais Vaſco la pourſuivit & la canonna ſi vivement, que le Capitaine ne pouvant éviter d'eſtre pris, ou de ſe rendre, débarqua les troupes qui étoient deſſus. Les uns gagnerent les bois, & les autres prirent le chemin des montagnes.

Vaſco Ferdinand va ſe poſter vers le Détroit de Gibraltar.

Il en vient aux mains avec les Maures.

Alvarez Capral, Gouverneur d'Alcacer, ſortit de ſa ville au bruit du canon qu'il avoit entendu, coupa chemin aux fuyars, & les fit preſque tous priſonniers. Cependant, les Maures occupez de la priſe d'une de leurs frégates, équiperent ſix de leurs meilleures fuſtes pour venir forcer Vaſco dans ſon poſte, & pour reprendre ſur luy ce qu'il avoit gagné ſur eux.

Le Gouverneur d'Alcacer leur coupe chemin, & les fait priſonniers.

Ce dernier effort ne ſuccéda pas mieux que le premier. Vaſco tint une bonne contenance à leur premiére attaque, & eſſuya tout leur feu ; mais comme la maneuvre du vaiſſeau Portugais étoit plus prompte que celle des Maures, & leur canon mieux ſervi, les ennemis prirent l'allarme & ſe ſauverent. La crainte en diſſipa beaucoup plus qu'il n'en tomba ſous le feu des Portugais, & ſi ſur la fin du combat la chute & le défaut du vent n'euſt pas empêché le vaiſſeau Portugais de pourſuivre les fuſtes des Maures, elles ne ſe ſeroient pas tirées de ce danger. Ce fut ce changement de vent qui obligea Vaſco d'aller moüiller dans le port de Ma-

Il les bat & les met en fuite.

laca, pour ſe radouber, & pour y renouveller ſon équipage. ANS DE J. CHRIST. 1520.

Si les Portugais n'euſſent eu que des ennemis déclarez à combattre, ils auroient moins couru de riſque dans leurs conqueſtes & dans leurs victoires; mais comme ils trouvoient ſouvent dans leurs propres alliez des ennemis ſecrets & des traîtres, ils ſe voyoient expoſez aux plus grands dangers, dans le tems qu'ils ſembloient devoir joüir du plus profond repos, ainſi qu'ils l'éprouverent en la perſonne d'un Seigneur Maure, nommé Benaduxera, riche & fort accredité, avec lequel ils avoient fait alliance. Ce Maure dont la valeur n'impoſoit pas moins que la puiſſance, avoit toûjours des troupes ſur pied, qu'il cantonnoit dans les terres de ſon obéïſſance, & qu'il entretenoit pour faire la guerre contre Mahomet, Roy de Fez, dont il ne vouloit point ſe reconnoiſtre vaſſal. Mahomet, qui de ſa part ne ſouffroit qu'avec inquiétude, qu'un Seigneur particulier luy réſiſtaſt ſi long-tems, ſe détermina à perdre Benaduxera, & à entrer ſur ſes terres, s'il ne pouvoit l'attirer dans un combat, lors qu'il paroiſtroit à la teſte de ſa petite armée. Enfin, les deux partis en vinrent aux mains, & le Maure ſuccomba. L'état où il ſe vit, aprés la défaite de la plus grande partie de ſes troupes, luy fit prendre le parti d'écrire à Norogna, & de luy demander s'il vouloit le recevoir dans Azamor, où il s'offroit de mener le reſte de ſes gens.

Un Seigneur Maure ſe retire dans Azamor.

Norogna, qui ſuivoit en cela la politique des Gouverneurs ſes prédeceſſeurs, receut Benaduxera dans Azamor, & au nombre des alliez des Portugais. Comme ce Maure paſſoit pour grand Capitaine, Norogna propoſa aux Officiers de ſa garniſon, de luy donner le commandement des Maures de Xerquie, dans l'eſpérance de l'attacher aux intereſts d'Emanuel.

Benaduxera, touché de cette diſtinction, envoya en Portugal, ſon frere, appellé Ferez, pour ratifier ſon ſerment de fidelité entre les mains du Roy, & pour le remercier de la juſtice que Norogna luy avoit renduë, malgré la prévention de ſes ennemis. Emanuel receut Ferez, le combla de preſens, & ordonna à Jacques Mello, Capitaine Por-

Il envoye ſon frere en Portugal.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

tugais, de ſecourir ces deux freres, dans les occaſions où l'on voudroit les inquiéter. Si-toſt que cet ordre fut arrivé en Afrique, & dénoncé à Mello, ce Capitaine fut ſollicité par Benaduxera & par Ferez, qui étoit revenu, de ſe joindre à eux pour aller inſulter trente-deux compagnies ennemies, cantonnées dans les environs de la ſource d'une riviére nommée *Dince*, éloignée de ſoixante lieuës d'Azamor. Cette affaire ſe paſſa ſi avantageuſement pour les Portugais, & pour les Maures alliez, qu'ils revinrent à Azamor avec prés de cinq cens priſonniers, & un butin fort conſidérable. Un ſi heureux ſuccés devoit ſerrer encore plus fortement, le nœud de la nouvelle alliance de Benaduxera avec les Portugais; mais ce Maure tenté de rentrer dans les bonnes graces de Mahomet, luy fit offrir par ſes amis de luy livrer tous les Chrétiens qu'il commandoit depuis qu'il s'étoit rangé du coſté des Portugais.

Il tâche de ſurprendre le Gouverneur d'Azamor.

Bien que ce deſſein fuſt fort ſecret, & que Benaduxera ne l'euſt encore communiqué à perſonne, Norogna, néanmoins, ne ſe confioit plus ſi aveuglément à ce nouvel allié, ſur tout depuis les fréquentes & preſſantes inſtances qu'il faiſoit, de luy donner des troupes pour les mener en parti. Benaduxera, ſurpris des différens pretextes, dont Norogna ſe ſervoit, pour luy refuſer ce qu'il demandoit avec tant d'empreſſement, attribuoit ces refus à une eſpéce de jalouſie, & ne pouvoit ſe perſuader qu'il puſt le ſoupçonner d'aucun mauvais deſſein, de ſorte qu'il n'inſiſta pas davantage. Mais ce que Benaduxera manqua du coſté de ce Gouverneur, il l'obtint aiſément d'Antoine de Leïté, Gouverneur de Mazagan, ville & Forteresſe ſituée en Afrique ſur les coſtes du Royaume de Maroc. Elle appartenoit à Emanuel, & il y alla à l'inſceu de Norogna. Leïté luy accorda d'autant plus volontiers quelques troupes, qu'il avoit receu de meſme que les autres Gouverneurs, des ordres de la Cour, de ſeconder ce Maure dans les entrepriſes qu'il voudroit faire. Ainſi, il fit un petit détachement de cavalerie & d'infanterie, dont il luy donna la conduite.

Il va à Mazagan, & obtient des troupes du Commandant.

Benaduxera, deſirant faire réuſſir ſon projet, crût s'en

devoir ouvrir à Ferez ſon frere. Il luy éxagera l'intereſt qu'ils avoient l'un & l'autre, à ne pas eſtre plus long-tems au nombre des ennemis de Mahomet, puis que tous leurs biens étoient ſituez dans ſes Etats, & comme il leur convenoit mieux de dépendre d'un Prince de meſme Religion, que d'obéir à un Roy, qui en profeſſoit une toute oppoſée à celle de leurs peres, il le preſſa de ne pas différer l'éxecution de ſon deſſein. ANS DE J. CHRIST. 1520.

Il projette de retourner à Fez.

Ferez, à qui les ſuites d'une mauvaiſe action qui étoit faite, paroiſſoient moins redoutables, que la honte d'en commettre une ſeconde, repréſenta à Benaduxera, ſon ingratitude à l'égard d'Emanuel, qui avoit bien voulu qu'on luy confiaſt des troupes. Il luy remontra en meſme tems, que ſi Mahomet ſembloit oublier ſon infidelité, ce n'étoit qu'en conſidération du ſacrifice qu'il luy feroit des Portugais, & qu'encore que ce ſervice duſt luy valoir le pardon de ſon crime, il avoit ſujet d'appréhender, que ce meſme ſervice ne détruiſit pas aſſez fortement les ſoupçons que Mahomet conſerveroit toûjours contre luy, & qu'enfin, il ne cruſt que l'ayant une fois trahi, il ſeroit capable de le trahir une ſeconde, pour peu qu'il euſt lieu de ſe plaindre de la Cour.

Ferez tâche de l'en déſabuſer.

Comme ces refléxions, quoique judicieuſes & prudentes, ne convenoient point au deſſein que Benaduxera avoit formé, Ferez ſe vit obligé d'entrer dans les ſentimens de ſon frere, & ne réſiſta plus à la réſolution qu'il avoit priſe de ſe raccommoder avec Mahomet, pourveû qu'il ne luy en coutaſt pas des crimes. Dans cette veuë, il luy conſeilla de renvoyer à Emanuel, l'étendart qu'il luy avoit donné, comme une marque de ſon alliance, & de rendre la liberté aux Portugais, contre la vie deſquels il vouloit conſpirer, pour ne point laiſſer à la poſterité des marques ſi odieuſes de ſa cruauté, & de ſa perfidie.

Benaduxera réſout ſon frere à le ſuivre.

Génereuſe remontrance de Ferez.

Benaduxera, irrité de cette remontrance, s'emporta d'abord contre ſon frere. Il uſa de l'autorité que luy donnoit le droit d'aineſſe, & le traita d'une maniére fort indigne. Ferez eſſuya tranquillement la déſobligeante fureur de Be-

ANS DE J. CHRIST. 1520.

naduxera ; mais ces ſortes de mouvemens dans les gens les plus vifs, n'étant pas ordinairement de longue durée, Benaduxera revenu de ſon emportement, goûta les raiſons de Ferez, prit le parti de ſuivre ſes conſeils, & renvoya à Mazangan les troupes que Leité luy avoit confiées.

Benaduxera ſe rend aux conſeils de Ferez.

Ces deux Maures, réſolus de s'aller jetter aux pieds de Mahomet, & d'implorer ſa clémence, reprirent la route de Fez. Ce Prince, loin d'eſtre touché de leur repentir, ne voulut ni les entendre, ni leur pardonner. Il ordonna, ſous prétexte que Benaduxera avoit licentié les Portugais qu'il auroit pû luy livrer, & parce que Ferez luy en avoit donné le conſeil, qu'on s'aſſeuraſt de leurs perſonnes, & qu'on leur coupaſt la teſte.

Ils vont à Fez, où Mahomet les fait mourir.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Afrique, Sequeria partit d'Ormus avec une flotte compoſée de quatre-vingt voiles, & de prés de quatre cens hommes d'équipage. Il rangea la coſte de Cambaja, & tourna vers Diu, à deſſein de s'en rendre maître. Comme Jaz, qui y commandoit pour Mamud, Roy de Cambaja, ne pouvoit réſiſter à un ſi puiſſant armement, s'il n'étoit ſecouru, & qu'il ne le pouvoit eſtre que de Mamud, ce Gouverneur trouva le ſecret d'amuſer le Vice-Roy, à qui de tems en tems il envoyoit des rafraîchiſſemens, pendant qu'il donnoit avis à ce Prince, de l'état de la place, & de celuy de l'armée de ſes ennemis.

Voyage de Sequeria à Diu.

1521.

La flotte Portugaiſe arriva dans le havre de Diu, vers le commencement du mois de Février de cette année. La garniſon & les habitans ſaiſis d'épouvante à la veuë de cette armée navale, furent preſts de ſe ſoulever. Jaz, de qui la préſence ne ſuffiſoit pas pour les raſſeurer, partit pour Cambaja, & laiſſa ſon fils nommé Saca, dans la ville, pour y commander en attendant ſon retour de Cambaja, où il étoit allé pour rendre compte luy meſme à Mamud, de l'extrémité où il ſe trouvoit dans Diu.

Le Gouverneur de cette ville va demander luy meſme du ſecours à Mamud.

Mamud, à qui Jaz expoſa le riſque qu'il couroit de perdre cette ville, s'il ne la ſecouroit promptement, luy accorda le ſecours qu'il luy étoit venu demander, & luy or-

donna de retourner en diligence à Diu, de crainte que les Portugais ne découvriſſent ſon voyage à Cambaja, & qu'ils ne fiſſent quelque entrepriſe pendant ſon abſence. Ce fut un coup de prudence qui eut tout le ſuccés que Jaz pouvoit deſirer. Le Vice-Roy ne fit aucun mouvement, & dés que ce Gouverneur fut de retour, il changea de conduite à l'égard des Portugais, & fit mettre en arreſt Martin Evangelo, & ſes aſſociez, tous Portugais qui trafiquoient à Diu.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Jaz retourne à Diu, & fait arreſter quelques Portugais.

Le Vice-Roy outré de ce procedé, qui répondoit ſi peu à tout ce qui avoit été fait juſque-là, feignit de l'ignorer. Il écrivit à Jaz, de faire expédier des paſſeports à Evangelo & à ſes aſſociez, afin qu'ils euſſent la liberté de le venir joindre avant qu'il allaſt à Ormus, où ces Portugais, diſoit-il, étoient néceſſaires pour le ſervice d'Emanuel. Jaz jugeant par les termes de cette lettre honneſte, quoique preſſante, que le Vice-Roy ne ſçavoit pas la détention d'Evangelo, luy fit réponſe, qu'il ne devoit point eſtre en peine des Portugais qu'il vouloit rappeller, & qu'on ne pouvoit ſans leur faire un trés-grand tort, & à ceux avec qui ils étoient en commerce, interrompre le cours de leur trafic, dans lequel ils avançoient beaucoup leurs affaires.

Le Vice-Roy le ſçait, mais il le veut ignorer.

Comme le tems ſe paſſoit en lettres & en paroles inutiles, Sequeria, impatient de voir une fin à cette négociation, fit ſçavoir à ce Gouverneur de choiſir un lieu où ils puſſent s'aboucher touchant leurs intereſts communs, ce qui ſeroit plus déciſif pour l'un & pour l'autre parti. Jaz y conſentit, mais au lieu de venir luy-meſme à l'endroit qu'il avoit choiſi pour faire leur entreveuë, il y envoya Saca ſon fils, avec trois des principaux habitans de Diu, & luy donna pouvoir d'entrer en conférence avec le Vice-Roy.

Il écrit à Jaz, & luy demande une entreveuë.

Jaz n'y vient point, & envoye ſon fils.

Quoique Sequeria connuſt par cette conduite, que la commiſſion que Jaz avoit donnée à Saca, ne tendoit qu'à prolonger le tems, il en uſa néanmoins avec le fils, comme il auroit fait avec le pere. Il luy dit qu'Emanuel luy avoit ordonné de viſiter les villes confederées, avant que de reprendre la route d'Ormus; que dans cette veuë, il

Le Vice-Roy ne laiſſe pas de luy déclarer ſes intentions d'Emanuel.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

étoit venu moüiller ſur la coſte de Diu, pour demander permiſſion à Mamud, Roy de Cambaja, de faire bâtir un petit Fort, où les Portugais puſſent ſe retirer & dépoſer leurs effets.

Réponſe plâtrée de Saca.

Saca ſe ſervit alors de l'occaſion que luy fourniſſoit l'abſence de Jaz ſon pere, & répondit au Vice-Roy, qu'il ne pouvoit rien décider ſur ce chef, & que meſme il s'étonnoit, depuis le tems que ſa flotte étoit à l'ancre, qu'il n'en euſt pas fait faire la propoſition à Mamud. Cette raiſon auroit été plus recevable, ſi le Vice-Roy n'euſt pas été convaincu, que le ſeul Jaz s'étoit oppoſé aux bonnes intentions de Mamud; mais il étoit inutile dans cette conjoncture, d'obliger Saca de ſe ſouvenir d'une choſe qu'il ne pouvoit pas avoir oubliée. Comme Sequeria vit, par la réponſe de Saca, que la permiſſion de bâtir une Citadelle, excédoit le pouvoir que Jaz luy avoit donné, il demanda la liberté & le retour des Portugais qu'on détenoit à Diu, contre toute ſorte de raiſons. Saca, préparé à répondre à toutes les demandes du Vice-Roy, luy dît, que cette propoſition étoit entiérement oppoſée aux loix du Royaume; qu'on y tenoit pour maxime de ne renvoyer jamais les étrangers, lors que par la confiance qu'on avoit priſe en eux, on les avoit intereſſez dans le trafic; que cette action étoit regardée parmi eux, comme une eſpéce de lâcheté & de manque de bonne foy, & quainſi, il n'y avoit pas d'apparence d'en parler au Roy, ſans s'expoſer au riſque de s'attirer une affaire, ni de la communiquer à ſon pere, ſans ſe broüiller avec luy & avec toute la nation.

Le Vice-Roy revient à la flotte & tient conſeil.

Le Vice-Roy revint ſi mécontent de cette conférence, qu'il jugea à propos de tenir Conſeil de guerre ſur le parti qu'il avoit à prendre, les Officiers furent de différens ſentimens. Les uns dirent, qu'il ne falloit pas différer plus longtems à tirer vengeance du mauvais procedé de Mamud, & particuliérement de la conduite de Jaz, ſur qui rouloit le deſtin des affaires du Royaume, & qu'enfin, on devoit battre & canonner la ville, juſqu'à ce que la bréche fuſt aſſez grande pour venir à l'aſſaut. Les autres au contraire, ſoutinrent

que

que ce ſeroit violer le droit des gens, d'en venir aux voyes de fait avec un Prince, & avec des peuples, qui paroiſſoient amis des Portugais; que ſi cette intelligence n'étoit pas auſſi ſincére qu'elle ſembloit l'eſtre, il falloit du moins s'en éclaircir, avant que de rien entreprendre, & qu'en ce cas on ſeroit bien fondé à punir des gens, qui ſous couleur d'alliance & de bonne foy, cachoient des ſentimens de duplicité & de perfidie. Enfin, les autres qui dirent leurs avis, ne raiſonnant que ſur ce qu'ils voyoient, éxagererent le danger qu'il y avoit de s'attacher à la réduction de la ville de Diu, ſur tout, depuis qu'on en avoit réparé les murailles & les dehors, & qu'on y avoit jetté des munitions & des troupes. Sur ce fondement, ils eſtimerent qu'il étoit plus honneſte & plus ſeur de prendre la voye des négociations, que d'effaroucher des peuples par un grand appareil de guerre, que l'on oppoſeroit en vain, aux forces redoutables de Mamud.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Les opinions ſont partagées.

Cet avis paroiſſoit le meilleur à ſuivre, & de fait on l'auroit préferé aux autres, s'il euſt été du gouſt des troupes; mais elles s'y oppoſerent ſi formellement, ſoit par leur ardeur pour le combat, ou par leur avidité pour le pillage, qu'elles traiterent hautement de lâches, tous ceux qui étoient entrez dans ce Conſeil. Ainſi, les Officiers obligez de ſe juſtifier envers leurs inférieurs, rejetterent tout le blâme ſur le Vice-Roy. Il ſembloit meſme, que tout concouruſt à confirmer les ſoldats, dans le ſoupçon déſavantageux qu'ils avoient pris de la conduite de Sequeria, & ſur tout depuis que Jaz avoit permis à Evangelo, & à ſes aſſociez, de venir voir les Portugais ſur leur bord; mais quand les ſoldats s'apperceurent, que ces Marchands apportoient furtivement leurs plus prétieux effets dans le bâtiment du Vice-Roy, ils ne douterent point que ce ne fuſſent des preſens que Jaz & la ville de Diu luy envoyoient, pour l'engager à ne rien éxecuter de ce que les troupes deſiroient qu'on fiſt, ni meſme de ce qui avoit été arreſté dans le Conſeil; ils crurent que ce Vice-Roy, occupé de ſon intereſt particulier, ſacrifioit la gloire du Roy & celle des Portugais. Enfin, ils eu-

Les troupes refuſent de déferer aux déliberations du Conſeil.

Injuſte ſoupçon d'une partie de l'armée.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

rent la hardieſſe de dire, que les Orientaux ne redouteroient plus leur valeur, puis que les Généraux ſe laiſſoient corrompre par des preſens.

Le Vice-Roy, ſur qui cet outrage tomboit, comme Général de la flotte, & Chef du Conſeil de guerre, raſſembla les Officiers, pour déliberer tout de nouveau, ſur les meſures qu'il y avoit à prendre dans cette occaſion, & pour ſe juſtifier en meſme-tems des bruits qui attaquoient ſa réputation, & qui couroient dans toute l'armée. Ainſi on ne fit attention dans le Conſeil, qu'à l'honneur & à l'intereſt de la Nation, & ſans s'arreſter aux différens murmures qui regardoient la conduite du Vice-Roy, & celle des autres Officiers en particulier, il fut arreſté par un Acte, ſigné de tous ceux qui entrerent dans ce Conſeil, que l'on confirmeroit les traitez de paix, faits par les premiers Gouverneurs des Indes, à condition qu'on laiſſeroit à Diu, Rodrigue Fernand, Didac Pacés, & Béjan, Officiers Portugais; que Fernand iroit faire ratifier ce nouveau traité par Mamud, & que Pacés & Béjan, à qui on donneroit des ouvriers & des vaiſſeaux, auroient la commiſſion de faire travailler à un Fort, qui puſt eſtre utile à l'un & à l'autre parti.

On délibere une ſeconde fois dans le Conſeil, ſur ce qui ſe diſoit dans l'armée.

Le Vice-Roy retourne à Ormus.

Il envoye des Officiers en différens endroits.

Les choſes s'étant ainſi paſſées, Sequeria reprit la route d'Ormus, & envoya quelques-uns de ſes Officiers dans les endroits où les intereſts du Roy demandoient du Conſeil, & du ſecours. Alexis de Menezés eut ordre d'aller à Cochin, Albuquerque à Malaca, George Britto aux Moluques, & Raphaël Pereſtrel partit pour la Chine.

Le départ de la flotte de devant Diu, penſa eſtre ſuivi d'un plus grand malheur que celuy de cette retraite. Comme Sequeria avoit tiré des troupes de pluſieurs villes, & particuliérement de Goa, à deſſein de renforcer l'équipage des vaiſſeaux, il avoit ſi conſidérablement affoibli la garniſon de cette place, qu'Idalcan s'étoit ſervi de cette occaſion pour la venir inſulter à la teſte d'une nombreuſe armée. Ce deſſein, qui juſque-là avoit été aſſez bien mené, fut traverſé par Criſnara, Roy de Narſingue, qui avoit

Idalcan vient inſulter Goa.

un grand intereſt d'empêcher qu'Idalcan ne rentraſt dans cette Iſle. D'ailleurs, il étoit trop attaché à tout ce qui regardoit Emanuel, pour ne pas s'oppoſer aux entrepriſes de ſes ennemis, & ainſi, il ne balança pas à ſe mettre en campagne pour couper chemin aux troupes d'Idalcan. ANS DE J. CHRIST. 1521.

Ces deux Princes, qui commandoient leurs armées en perſonne, & qui de tout tems avoient été ennemis, ne furent pas long-tems ſans en venir aux mains. Le combat fut également opiniâtré; l'inimitié qui animoit les deux partis, ſuffiſoit pour rendre cette action fort ſanglante. En un mot, Criſnara demeura vainqueur, il ſoumit à ſon obéiſſance la province de Balagate, dont Idalcan tiroit un tribut conſidérable, & par cette victoire, il aſſeura le commerce des chevaux de Perſe & d'Arabie qu'on amenoit de Goa à Narſingue, dont il retiroit des droits conſidérables.

Ils en viennent à une action où Idalcan eſt battu.

Ce n'étoit pas là néanmoins ce qui avoit le plus animé les Narſingois à entreprendre cette guerre. Ce Prince, d'ailleurs riche & puiſſant, étoit moins occupé de l'ambition d'étendre ſes Etats, & du deſir d'augmenter ſes revenus, que de la liberté d'avoir autant de chevaux qu'il voudroit, parce qu'il n'y en avoit point dans ſon Royaume. La conduite qu'il tint dans cette occaſion, fut une aſſez forte preuve de ſon déſintereſſement, puis qu'il ceda à Rodrigue Mello, Gouverneur de Goa, la province de Balagate qu'il venoit de conquérir ſur Idalcan. Mello receut avec une double joye cette nouvelle marque de ſon amitié, car, outre que les revenus du Roy augmentoient par cette ceſſion, ce Gouverneur fut délivré d'une armée ennemie, dont l'approche, dans la ſituation où il étoit pour lors à Goa, luy avoit paru trés-embarraſſante.

Le Narſingois céde ſa nouvelle conqueſte aux Portugais.

Si-toſt que Mello ſe vit en droit de prendre poſſeſſion de cette Province, il fit ſçavoir au Roy ce que Criſnara venoit de faire à ſon avantage, & partit avec deux cens chevaux & ſept cens fantaſſins, pour inſtaller Juſarte Mello, ſon neveu, dans le Gouvernement de cette Province, pour mettre des garniſons dans les ports, & dans les principales places, pour y établir des Bureaux où l'on feroit la recette

Mello le fait ſçavoir à Emanuel.

Il part pour établir Juſarte dans le Gouvernement de Balagate.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

des péages au nom d'Emanuel, & pour arborer les armes du Roy ſur les maiſons des Commandans, & au milieu des places publiques.

Pendant que Mello donnoit toute ſon attention à aſſeurer ce Gouvernement, Idalcan avoit rallié ſon armée, renforcée par de nouvelles recruës, & en avoit donné la conduite à deux de ſes Officiers généraux, afin de porter les peuples de Balagate à quelque ſoulevement. A peine les troupes d'Idalcan eurent-elles paru dans les environs des places où Juſarte commandoit, qu'il manda à Mello de ſe joindre à luy. Ces deux Capitaines raſſemblerent tout ce qu'ils purent de leurs gens, & marcherent aux ennemis, ils les combattirent & les taillerent en piéces. Quand Mello ſe vit en état de s'aſſeurer de ceux, qui par leur intelligence avec ſes ennemis, avoient voulu favoriſer leur derniére entrepriſe, il fit prendre cent trente des principaux habitans, il les amena à Goa, & les y retint comme des oſtages de la fidelité à laquelle il vouloit engager ces peuples.

Idalcan tâche de faire ſoulever le peuple de Balagate.

Mello les met à la raiſon.

Si les Portugais s'étoient juſtement oppoſez aux troubles qu'on avoit ſuſcitez à Goa, ils inquiéterent à contretems ceux de Ceilan, & ſur tout depuis que Lopez Britto avoit rétabli la Citadelle, que Soarez avoit fait conſtruire ſur le port de Colombo. Il ſembloit que les Portugais devoient ſe contenter de s'eſtre aſſeuré une retraite, ſans vouloir traiter les Ceilanois comme des Rebelles, en joignant l'injuſtice au pillage. La dureté de ces traitemens réveilla le reſſentiment de ces peuples, qui réſolurent de ſe défaire des Portugais qui étoient dans leur Iſle. Pour cet effet, ils bloquerent la Citadelle, & firent mainbaſſe ſur tout ce qu'ils trouverent de gens de cette nation dans l'Iſle.

Les Portugais inquiétent mal à propos les Ceilanois.

Ces peuples bloquent la Citadelle.

Les Portugais, peu accoûtumez à de pareilles inſultes, ſollicitoient Britto à faire des ſorties. Le murmure avec lequel les troupes accompagnoient l'ardeur qu'elles faiſoient voir pour en venir aux mains, détermina enfin Britto, à faire ce qu'elles éxigeoient de luy. Une ſi grande complaiſance luy attira, à la verité, l'affection des ſoldats; mais ceux

qui jugeoient plus ſainement des ſuites, eſtimerent que ce qu'il alloit entreprendre convenoit mieux à un ſimple Officier, qui cherchoit à ſe diſtinguer par quelque action d'éclat, qu'à un Gouverneur, qui devoit eſtre moins occupé de ſon intereſt particulier, que de l'honneur de ſa nation. Plein de cette réſolution, Britto choiſit cent cinquante Portugais, ſe mit à leur teſte, & entra à main armée dans un bourg appellé Colomban, dont il trouva les habitans endormis & accablez du travail du jour, & de l'ardeur du Soleil. L'avantage qui ſuivit cette irruption, ne fut accompagné d'aucune autre gloire que d'avoir tué des gens endormis & fatiguez.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Britto ſe compromet trop dans cette action.

Lors que les ſoldats ſe virent maîtres de ce Bourg, ils y éxercerent pluſieurs actes d'hoſtilité. Il eſt vray que Britto y étant ſurvenu contint les troupes, & que la plus grande partie de ce deſordre ſe termina à faire attacher les femmes & les enfans aux portes des principales maiſons, & à mettre le feu dans celles qui étoient les plus proches de la Citadelle, à deſſein d'arreſter les ennemis, en cas qu'ils vinſſent à ſe rallier, & qu'ils vouluſſent l'inſulter de ce coſté-là. Cet expédient n'eut pas tout le ſuccés que les Portugais s'étoient promis, puiſque les ennemis ſe rallierent, & revinrent en plus grand nombre qu'auparavant. Ils ſe mirent en devoir de forcer les Portugais dans leur Citadelle, & leur tuerent quelques ſoldats.

Les Portugais font des hoſtilitez dans Colomban.

Les ennemis ſe rallient, & veulent forcer la Citadelle.

Le carnage euſt été plus grand, ſi les ennemis ne ſe fuſſent point amuſez à éteindre l'embraſement de leurs maiſons, & à délier leurs femmes, qui par leurs cris rempliſſoient l'air de plaintes & d'imprécations. A ce ſpectacle, plus ignominieux que cruel, ces peuples redoublerent leur fureur, & ſans refléchir ſur les égards que Britto avoit eus pour empêcher le pillage de leurs maiſons, & l'inſulte qu'on pouvoit faire à leurs femmes, ils vinrent au nombre de vingt mille hommes, & inveſtirent la Citadelle.

Ils inveſtiſſent cette place.

Comme les fréquentes ſorties des aſſiégez diminuoient tous les jours le nombre des aſſiégeans, les plus déterminez d'entre-eux en furent ébranlez, & rien ne les pouvoit

ANS DE J. CHRIST. 1521.

raſſeurer, que l'eſperance de réduire les aſſiégez à la famine. Dans cette veuë, ils élevoient des cavaliers, dreſſoient des batteries d'arbaleſtes, montées ſur leurs fourchettes, & par des traits enflâmez ils mettoient le feu par tout, tandis que leur canon, qu'ils avoient couvert de peaux de ſanglier, préparées pour réſiſter au feu des aſſiégez, augmentoit la déſolation dans la place.

Les aſſiégez manquent d'eau.

Quoique ces vigoureuſes attaques, & les ſuites du blocus duſſent allarmer les Portugais, ils en étoient toutefois moins occupez, que du riſque où ils ſe voyoient de manquer d'eau, la proviſion qu'ils en avoient faite n'étant pas aſſez conſidérable pour durer encore long-tems. L'impoſſibilité où l'on étoit de la pouvoir renouveller, détermina Britto à faire un détachement pour aller aux puits qui étoient hors de l'enceinte du Fort, parce que les ennemis s'étoient emparez des avenuës, & avoient poſé des corps de garde, qu'il falloit forcer avant que de paſſer outre. D'ailleurs, le terrein étoit ſi dur & ſi mauvais depuis la Citadelle juſqu'aux puits, qu'on n'avoit pu pratiquer un chemin à la ſappe, comme on avoit fait à Cananor. Enfin, la mer étoit impraticable, à cauſe de l'approche de l'hiver, & ne laiſſoit qu'une foible eſpérance aux Portugais, de recevoir quelque ſecours d'Alexis de Menezés, Gouverneur de Cochin, à qui Britto en avoit encore demandé, & cela, en attendant le retour du Vice-Roy, qui avoit mis ſur la flotte les détachemens qu'on avoit tirez de toutes les garniſons.

Britto fait une ſortie.

Les aſſiégeans, qui de leur part augmentoient tous les jours leurs travaux, avoient élevé deux nouveaux cavaliers, afin que les aſſiégez ne paruſſent point ſur leurs murailles, & qu'ils n'inquiétaſſent pas ceux qui devoient porter des faſcines pour remplir le foſſé. La place étant plus preſſée que jamais, Britto ne pouvoit tenir long-tems ſans quelque bonheur, ou ſans quelque effort extraordinaire. Dans cette extrémité, il ſe réſolut à faire une ſortie, ſur le ſuccés de laquelle rouloit le deſtin de cette place. Lemos, Capitaine Portugais, devoit commencer l'attaque du coſté de la mer, en meſme-tems que l'on canonneroit les deux tours que

les affiégez avoient élevées en forme de cavaliers, & Britto devoit faire deſcente pour aller forcer les ennemis dans leurs nouveaux retranchemens. Ces deux actions ſe paſſerent avec tant de courage de la part des aſſiégez, que les aſſiégeans, bien que ſuperieurs en nombre en furent d'abord ébranlez, ils ſe défendirent fort mal, & les Portugais les ayant chaſſez de leurs poſtes, s'emparerent des deux cavaliers qui commandoient la Citadelle.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Ils chaſſent les aſſiégeans de leurs poſtes.

Les aſſiégeans honteux de voir que les aſſiégez puſſent faire de ſi grandes choſes avec ſi peu de monde, ſe ralliérent encore une fois. Ils formerent un petit corps d'armée, & mirent à la teſte tout ce qui leur reſtoit de cavalerie; ils y joignirent vingt-cinq élefans armez de faux attachées à leurs trompes.

Les ennemis ſe rallient.

Les Portugais, à qui ce genre d'ennemis n'étoit ni nouveau, ni inconnu, attaquerent d'abord ces élefans, dont ils tuerent une partie, & bleſſerent l'autre. Quand ces animaux ſe ſentirent bleſſez ils entrerent en fureur, & reculerent ſi précipitamment ſur les rangs qui les ſoutenoient, qu'ils cauſerent un grand deſordre dans toute l'armée, à la teſte de laquelle on les avoit mis. Les Portugais profiterent de cette confuſion, chargerent les ennemis, & les obligerent de ſe retirer dans un bois qui étoit proche.

Britto voyant l'ardeur de ſes gens à pourſuivre les Barbares, craignit qu'ils ne s'engageaſſent trop avant dans le bois, dont ils ne connoiſſoient les défilez ni les routes; il fit ſonner la retraite, & revint dans la Citadelle. A peine y fut-il arrivé, que les Barbares envoyerent des Députez pour luy faire des propoſitions de paix, il les receut favorablement, & le traité fut conclu bientoſt aprés. Lors que les Portugais ſe virent en paiſible poſſeſſion de l'Iſle, ils en uſerent plus ſagement qu'ils n'avoient fait auparavant avec ces peuples.

Cette guerre ſe termine par la paix avec les Maures.

Pendant les troubles de Ceilan, Sequeria alla à Ormus pour y lever les tributs dont le Roy de ce païs étoit redevable à Emanuel, & entra en conference avec l'Ormuſſien, ſur les difficultez qu'on luy fit de ſa part, de ſatisfaire cette année à ſes engagemens.

Sequeria va à Ormus pour lever les tributs.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Ce refus étoit fondé, ſur ce que depuis le tems que le Royaume d'Ormus étoit ſous la protection du Roy de Portugal, on avoit changé les Receveurs du Domaine & des autres deniers Royaux, à cauſe de leurs malverſations dans ces emplois; que ces anciens Officiers, chagrins de voir qu'on leur avoit préferé des Portugais dans la recette des revenus & des droits du Roy d'Ormus, s'étoient perſuadé qu'on les traiteroit bientoſt en péculataires, & qu'enfin, ils ne pourroient recouvrer leurs emplois, ou ſe voir à l'abri des recherches, à moins qu'ils ne détruiſiſſent les Portugais dans l'eſprit de ce Prince.

Cette diſcuſſion entre le Roy Tor & les Portugais, au ſujet du tribut, donna lieu à un Arabe nommé Mochrin, gendre du Preſtre de la Mecque, de ſe revolter contre ce Prince, & de ſe retrancher dans l'Iſle de Baharen, ſituée dans le ſein Perſique, & ſeparée de l'Arabie par un petit bras de mer. C'eſt la meſme Iſle dont les anciens ont parlé ſous le nom d'*Ichara*. Au reſte, la fertilité de Baharen eſt telle, qu'elle eſt une des plus peuplées de l'Aſie, & des plus fréquentées par le concours des Marchands étrangers, que le trafic des perles qu'on y peſche, y attire de toutes parts.

Iſle de Baharen & ſa ſituation.

Oſorius, liv. 12. Ptolomée. Pline.

Mochrin, à qui l'Ormuſſien avoit donné la joüiſſance de Baharen pendant ſa vie ſeulement, à condition qu'il luy payeroit un certain tribut, avoit impoſé des droits conſidérables ſur cette prétieuſe marchandiſe, & profitoit tout ſeul des grandes ſommes qu'il en retiroit. Comme les Portugais étoient d'un caractére plus pénetrant que le Roy d'Ormus & ſes Miniſtres, & que d'ailleurs, ils étoient redoutables par leur valeur, Mochrin s'occupa moins de s'affranchir du tribut qu'il payoit à ce Prince, que des moyens d'éloigner les Portugais, qui avoient ſceu captiver ſes bonnes graces. Dans cette penſée, il ſe ſervit de toute l'autorité qu'il avoit ſur ces Inſulaires, & attira dans ſon parti le Preſtre de la Mecque, dont il avoit épouſé la fille. Ainſi, réſolu de prévenir la révocation qu'il craignoit que le Roy Tor ne fiſt de la joüiſſance qu'il luy avoit accordée de Baharen,

haren, il refuſa d'abord de luy payer le tribut accoûtumé, leva des troupes, publia un Manifeſte, par lequel il traitoit de lâche le Roy d'Ormus & tous ſes ſujets, de s'eſtre ſi fortement enteſtez de la protection d'Emanuel, & ſi facilement ſoumis aux Portugais. Enfin il montra, que ces Européens n'étoient pas en aſſez grand nombre pour paroiſtre redoutables aux Ormuſſiens, à qui la Religion des Portugais ne devoit pas eſtre moins en horreur que leur domination & leurs perſonnes.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Revolte d'Mochrin dans l'Iſle de Baharen.

Comme Mochrin étoit maître de la campagne, il paſſa des paroles aux effets; il interrompit toute ſorte de trafic, qui ſe faiſoit à Ormus; il ruina les environs de cette ville, & mit le Roy Tor, dans un état à ne pouvoir fournir aux frais de la guerre, non pas meſme à ceux de ſa ſubſiſtance. Ce Prince accablé de toutes parts, implora le ſecours des Portugais pour ſe délivrer d'un ſujet ingrat & rebelle, qui par ſon crédit étoit ſur le point de déſoler ſon païs, ſi Emanuel, ſous la puiſſance de qui il avoit mis ſon Etat, ne le défendoit comme le ſien propre.

Il occupe la campagne, & ruine les environs d'Ormus.

Le Roy d'Ormus demande du ſecours au Vice-Roy.

Sequeria, touché de la ſituation où ſe trouvoit ce malheureux Prince qu'Emanuel étoit obligé de proteger pour la gloire de ſon nom & pour ſon propre intereſt, luy envoya ſept vaiſſeaux de ſa flotte, & plus de quatre cens hommes d'équipage, en qui le deſir de ſe ſignaler redoubloit l'ardeur de le défendre. Ce ſecours partit ſous la conduite du Capitaine Antoine Corréa, qui s'étoit acquis une ſi grande réputation dans la défaite du Roy de Bantam, auprés de Malaca. L'Ormuſſien, qui de ſa part avoit raſſemblé ce qu'il avoit pû d'hommes & de bâtimens, renforça la flotte des Portugais de deux cens brigantins, ſur leſquels il y avoit trois mille ſoldats Arabes & Perſans, commandez par Xaraf ſon favori, & l'un de ſes meilleurs Officiers de mer.

Il luy envoye ſept de ſes meilleurs bâtimens.

Quoique cet armement fuſt de beaucoup inférieur à celuy de Mochrin, il ne laiſſa pas de répandre quelque ſorte de crainte parmi ſes troupes, ce qui l'obligea de lever encore de l'infanterie & de la cavalerie, qu'il vouloit reſerver

Mochrin fait de nouvelles levées, & diſpoſe ſes troupes.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

pour les occaſions les plus importantes. A l'égard de ſon armée compoſée d'une eſpéce de milice peu diſciplinée, il la poſta dans des corps de garde, poſez ſur le bord de la mer, entre leſquels on avoit dreſſé des batteries pour s'oppoſer aux deſcentes que les Portugais entreprendroient de faire. Enfin, il avoit pris ſoin d'augmenter les fortifications de Baharen, d'un nouveau retranchement muni d'artillerie, & défendu par des troupes choiſies, en qui il avoit une grande confiance.

Tant de préparatifs faits de part & d'autre, faiſoient craindre une guerre opiniâtrée & fort cruelle. Les Portugais, que Sequeria avoit envoyez au ſecours du Roy d'Ormus, avoient mis à la voile, & ne reſpiroient qu'aprés le moment de leur arrivée, & celuy de ſe ſignaler; mais un vent contraire en retarda les deſſeins. Auſſitoſt que Corréa fut venu moüiller devant Baharen, il ſe mit hors de la portée du canon de cette Iſle, & ſe détermina à faire une deſcente, & à attaquer la ville par deux endroits différens. Les Portugais le devoient faire d'un coſté, & les Ormuſſiens de l'autre.

Un vent contraire retarde l'arrivée du ſecours que le Vice-Roy avoit envoyé.

Les premiers furent repouſſez dans leur attaque, parce que ceux qui étoient chargez de faire l'autre n'avoient pas fait leur devoir, n'ayant eu à combattre que des amis & des alliez, qu'ils n'avoient pas voulu traiter en ennemis.

Les Arabes & les Perſans, ſecondent mal les Portugais.

Ce déſavantage ne rebuta pas néanmoins Corréa ni ſes ſoldats; ils chercherent dans leur propre valeur, ce qu'ils avoient vainement attendu de ces Perſans, & de ces Arabes. Ainſi, au lieu d'attaquer Baharen dans les formes, ils prirent le parti de marcher teſte baiſſée aux ennemis, eſpérant que par cet air déterminé, ils leur inſpireroient autant de crainte pour le péril, que les Portugais en témoignoient peu pour les plus grands dangers.

Le ſuccés répondit à l'eſpérance des derniers, puis que les Barbares, quoy que ſupérieurs, n'eurent pas le courage de ſe défendre, & que leur multitude ne ſervit qu'à les embarraſſer dans la fuite qu'ils prirent. Ari, frere de Corréa, ſuivi de toute la jeune Nobleſſe Portugaiſe, qui avoit fait

Déroute des ennemis.

cette campagne, les chargea, & en tua un grand nombre. Quelques-uns d'entre-eux ſe voyant preſſez, & ſur le point de périr, firent volteface, & tirerent quelques coups perdus. Ari fut bleſſé dans cette occaſion, & mourut ſur le champ. Cette perte ne cauſa pas ſeulement de la douleur à ceux auprés de qui Ari fut tué, mais elle les anima à s'en venger ſur la perſonne meſme de Mochrin, s'il pouvoit tomber entre leurs mains.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Mort d'Ari, frere de Corréa.

Mochrin, qui vit le deſordre où étoit la plus grande partie de ſon armée, crut le réparer en s'oppoſant aux Portugais, avec les troupes qu'il avoit reſervées, & qui n'avoient point encore combattu; mais la préſence de ce Géneral ennemi, loin d'étonner les Portugais, renouvella en eux leur reſſentiment & leur ardeur, & quoi-qu'ils duſſent eſtre abbatus par la durée du combat, & par l'extréme ardeur du Soleil, ils marcherent droit à Mochrin, qui s'étoit mis à la teſte de ſa troupe. Ce Géneral eut deux chevaux tuez ſous luy, & dans le tems qu'il en vouloit monter un troiſiéme pour retourner au combat, il fut dangereuſement bleſſé & tomba. Ses ſoldats le croyant mort, prirent l'épouvante, refuſerent de combattre, & lâcherent le pied. Dans cette déroute génerale, en laquelle les principaux Officiers ne voyoient plus de parti à prendre que celuy de ſe ſauver, ils emporterent Mochrin dans une de leurs places, où il mourut peu de tems aprés qu'il y fut arrivé.

Maffée, Hiſt. des Indes, liv. 8. chap. 8. Oſorius, liv. 12.

Mort de Mochrin.

Xaraf accourut au bruit de la victoire de Corréa, & parut chagrin de n'eſtre pas venu aſſez à tems pour avoir part à cette action. Corréa, qui avoit connu la lâcheté, ou plûtoſt la perfidie de Xaraf dans la premiére attaque de la ville, fut ſur le point de luy reprocher ſon peu de courage & ſa duplicité; mais comme ce reproche n'auroit été d'aucune utilité aux Portugais, Corréa ſe contenta de luy dire, que s'il vouloit ſuivre la route que les ennemis avoient priſe, il trouveroit peut-eſtre encore l'occaſion de ſe ſignaler, ſoit qu'ils vinſſent à ſe rallier, ou que ne ſe voyant plus pourſuivis, ils priſſent haleine, & par ce moyen, il ſe délivra de Xaraf, dont il n'eſtimoit point aſſez la va-

Xaraf Capitaine Ormuſſien ſurvient, mais aprés le combat.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

leur pour compter ſur luy dans une autre occaſion.

Corréa brûle les vaiſſeaux de Mochrin, & entre dans Baharen.

Cependant, Corréa alla brûler les vaiſſeaux de Mochrin, leſquels étoient au nombre de cent quarante; il s'empara de ſa maiſon, l'abandonna au pillage, & prit poſſeſſion de Baharen, au nom d'Emanuel. Sur ces entrefaites Xaraf revint de ſa courſe, qui s'étoit terminée à pourſuivre des gens qu'il craignoit de trouver, & encore plus de combattre. Quoique cet Officier n'euſt contribué en rien à la conqueſte de Baharen, néanmoins Corréa, par une généroſité apparente, ou plûtoſt par pure politique, luy donna le Gouvernement de cette Iſle en conſidération de l'eſtime que le Roy d'Ormus faiſoit de Xaraf, qui étoit ſon favori.

Il en donne le Gouvernement à Xaraf.

Peu de *tems aprés* qu'il en eut pris poſſeſſion, Sadradin, parent de ce Gouverneur, & Capitaine Ormuſſien, qui avoit battu la campagne avec ſa troupe, y arriva, & apporta le corps de Mochrin qu'il avoit enlevé à ſes parens & à ſes domeſtiques, dans le tems qu'ils le portoient au tombeau de ſes anceſtres en Arabie.

On y apporte le corps de Mochrin.

Ce Gouverneur, plus brave contre Mochrin, depuis qu'il étoit mort, qu'il ne l'avoit paru lors qu'il l'avoit veu les armes à la main, luy coupa la teſte & l'envoya au Roy Tor, comme une grande preuve de ſa valeur. Ce Prince qui ignoroit ce qui s'étoit paſſé, la fit expoſer ſur un poteau dans la place publique d'Ormus, avec une inſcription compoſée en langue Arabique & Portugaiſe, contenant les particularitez du combat, celles de la défaite, & de la mort de ce ſujet rebelle.

On expoſe dans Ormus, la teſte de ce Géneral ennemi.

Quand Hamet, neveu de Mochrin, & Gouverneur de la ville d'El-Catif ou Catifa, ſceut la mort de ſon oncle, & la victoire des Portugais, il n'attendit pas qu'on le vinſt forcer de ſe ranger ſous la puiſſance d'Emanuel, il offrit de rendre à Corréa les clefs de cette ville, pourveu qu'il luy accordaſt des paſſeports pour les ſoldats & pour les Marchands qui voudroient paſſer en terre-ferme, & qu'il compriſt dans l'amniſtie, ceux qui avoient quelque part dans cette derniére rebellion.

Le Gouverneur d'El-Catif, ſe range du coſté des Portugais.

Corréa accorda tout ce qu'on luy demanda. Les Cati-

ſans revinrent dans leurs habitations, & rentrerent dans la pleine poſſeſſion de leurs biens. On facilita à ceux qui voulurent paſſer en d'autres païs, les moyens de le faire en ſeureté. Corréa donna la Judicature de Catifa à un Arabe nommé Bucatez, homme d'une probité connuë, & d'ailleurs fort agréable au peuple. Enfin le bon ordre, & la police ayant été entiérement rétablis dans cette ville, les Portugais la remirent ſous l'obéïſſance du Roy d'Ormus, & bientoſt aprés, ce Prince la donna en proprieté à Bardad, parent de Xaraf, à condition, que pour marque de ſa dépendance, il luy payeroit un tribut annuel.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Les Portugais remettent la ville de Catifa ſous l'obéïſſance du Roy d'Ormus.

La nouvelle victoire que les Portugais venoient de remporter, étoit trop grande pour eſtre indifférente à Emanuel. Ce Prince en auroit mieux goûté les circonſtances & la gloire qui luy en revenoit, s'il n'euſt appris en meſme-tems le malheureux évenement de la guerre que Jabentafuf avoit projetté de déclarer au Xerif, Géneral des Coureurs Arabes, & le mauvais ſuccés du deſſein qu'il avoit formé d'aller aſſiéger la ville de Maroc.

Les deſſeins de Jabentafuf ne réüſſiſſent pas.

Sur le bruit de cette guerre, à laquelle la plûpart des Officiers Portugais s'étoient empreſſez de marcher, Nugno Maſcaregnas avoit envoyé des troupes à Jabentafuf, ſous la conduite de Rodrigue Norogna. Les Capitaines François Mello, Alfonſe Gomeze, Jean Prete, & Ignace Nugno, tous gens d'une valeur & d'une expérience reconnuë, avoient levé de la cavalerie chacun dans ſon canton, & par la réünion de leurs Regimens, ils en avoient formé un eſcadron conſidérable, dont ils avoient renforcé l'armée de Jabentafuf.

Noble émulation des Portugais à cette guerre.

Les Officiers qui étoient demeurez à Safi, piquez d'une ſi loüable émulation, ſe préparoient déja à faire cette campagne, lors que Maſcaregnas rendit une Ordonnance par laquelle il défendit à tous les gens de guerre en géneral, ſoit Officiers ou ſoldats, de ſortir de la ville ſans ſon agrément, & enjoignit aux Capitaines des portes de Safi, de luy en apporter les clefs tous les ſoirs, & de redoubler la garde.

Les Maures de Dabide & de Garabie, à qui Jabentafuf

ANS DE J. CHRIST. 1521.

avoit mandé de le venir joindre, ſe mirent en campagne auſſitoſt aprés l'ordre receu. Ceux de la Province de Ledeihambre ne ſentirent pas d'abord la meſme ardeur; mais appréhendant de ſe broüiller avec Jabentafuf, qui n'auroit pas manqué de les faire repentir, de leur lâcheté ou de leur indifférence, ils tâcherent de ſurmonter la crainte du péril qui les avoit ſaiſis lors qu'on avoit publié cette guerre.

Jabentafuf ſe confie trop aux Maures.

Si Jabentafuf euſt réflechi ſur le caractére de ces Maures, il n'auroit pas compté ſur eux pour l'éxecution de ſon deſſein, luy qui ne pouvoit pas ignorer, que leur penchant naturel les entraînoit plus volontiers à commettre une mauvaiſe action, qu'à faire une entrepriſe héroïque; mais dans la ſituation où ſe trouvoit Jabentafuf, il étoit moins queſtion de raiſonner que d'agir, & comme il ne doutoit pas que les autres troupes auxiliaires ne luy gardaſſent une grande fidelité dans le ſervice, il ſe perſuadoit auſſi que les Maures de Ledeihambre, qui ſe verroient confondus avec ces troupes, n'entrependroient rien contre ſa perſonne ni contre ſon ſervice. Cependant, ils en formerent la réſolution, & attendirent avec impatience l'occaſion de l'éxecuter. Ils la trouverent enfin dans la céremonie de la pompe funebre d'un Capitaine Maure nommé Abrahem, qui avoit ſervi dans l'armée de Jabentafuf. Le repas que ces Arabes ont accoûtumé de donner aux amis & aux alliez qu'on invite à ces ſortes de céremonies, ſervit de prétexte pour ſe défaire de Jabentafuf. Comme il étoit un de ceux qui devoient y remplir les premiéres places, il y alla, mais avec tant de confiance, qu'il ne voulut eſtre accompagné que de trois de ſes Capitaines. Azume, frere d'Abrahem, le receut, & luy rendit tous les honneurs deûs à ſon mérite & à ſon rang; mais ces honneurs furent bientoſt aprés ſuivis de la plus noire des perfidies, puis qu'à l'heure qu'il y penſoit le moins, trois des principaux conjurez le poignarderent, & le renverſerent mort à leurs pieds.

On conſpire contre ſa vie.

Mort de Jabentafuf & de trois de ſes Capitaines.

Les Officiers que Jabentafuf avoit menez avec luy, mirent l'épée à la main, & voulurent venger dans le ſang de

ces aſſaſſins celuy de leur Géneral. Les autres complices, qui juſque-là ne s'étoient pas montrez pour tels, ſe joignirent aux meurtriers de Jabentafuf, & tuerent les trois Capitaines qui avoient pris ſon parti. ANS DE J. CHRIST. 1521.

Auſſitoſt qu'Oledeihabram, Seigneur Maure de cette Province, eut appris la mort de ce Général, il entra dans ſon camp pour n'y faire qu'un ſeul ſacrifice de tous les Chrétiens qu'il y trouveroit; mais on y avoit déja porté cette fatale nouvelle, & comme tout ce qu'il y avoit d'Officiers ne doutoient pas qu'on n'attentaſt à leur vie, ils s'étoient retirez avec leurs troupes, & avoient pris le chemin de Safi. Les autres Officiers ſe retirent à Safi.

Les Maures de Garabie, ſur la fidelité de qui les Chrétiens comptoient davantage, que ſur celle des autres Maures, imiterent en cela leurs perfides compatriotes, & concerterent la perte des Portugais, à qui ils vouloient oſter la vie pour profiter de leurs équipages; mais les Officiers Portugais rompirent toutes les meſures de ces ennemis ſecrets, & les mirent hors d'état d'oſer rien entreprendre contre-eux. Perfidie des Maures de Garabie.

Ce danger apparent fut ſuivi d'un malheur effectif dans la propoſition d'une conférence qu'Allebembeques, allié d'Oledeihabram, & ennemi de Jabentafuf, fit faire à Norogna, & dans laquelle on devoit, diſoit-il, décider pluſieurs chefs importans pour l'intereſt & pour la gloire du Roy, & traiter d'une paix ou d'une tréve entre les deux nations.

Encore que cette propoſition fuſt vague & ſans aucune apparence de réüſſir, Norogna ne voulut pas ſe reprocher d'avoir negligé aucun moyen de faire alliance avec des gens, qu'il étoit dangereux d'avoir pour ennemis, & ſur ce principe, il conſentit à cette entreveuë. Comme Allebembeques avoit de mauvais deſſeins qu'il vouloit executer avec avantage, il poſta des troupes dans les maiſons prés du lieu où Norogna & luy ſe devoient aſſembler, & leur ordonna de ne paroiſtre que quand on leur en donneroit le ſignal.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Norogna, à la prudence de qui rien n'échapoit, prit auſſi ſes meſures, il ſe fit accompagner de gens dont il connoiſſoit la fermeté, & ſe rendit à l'endroit qu'Allebembeques luy avoit déſigné. A peine ſe furent-ils abouchez qu'on fit main baſſe ſur les Portugais, les troupes ſortirent des maiſons où elles étoient poſtées, tuerent la plus grande partie des gens de Norogna, traiterent les autres en eſclaves, & le firent priſonnier.

Ils en font une plus réelle à Norogna, & le prennent priſonnier.

Parmi ceux qui échaperent à la fureur des Barbares, il n'y eut qu'un Maure nommé Bogime, qui revint à Safi, & qui y apporta cette triſte nouvelle. Maſcaregnas ſe mit auſſitoſt en campagne à la teſte de cent cinquante hommes, joignit les ennemis à l'heure qu'ils s'y attendoient le moins, les chargea vigoureuſement, en tua un grand nombre, fit beaucoup de priſonniers, dégagea une partie des Portugais qu'on avoit déja mis à la chaîne, & revint à Safi, où François Mello arriva le meſme jour avec quelques fantaſſins qui s'étoient ſauvez d'entre les mains des Maures.

Maſcaregnas les pourſuit, & vange la mort de Jabentafuf, & la priſon de Norogna.

Tous ces mouvemens différens, ſoit en Afrique ou dans les Indes, ſe paſſerent pendant les trois années que Sequeria en fut Vice-Roy. Edoüard de Menezés, qu'Emanuel nomma pour luy ſuccéder dans cet employ, partit de Liſbonne au commencement de cette année, avec cinq bons vaiſſeaux de guerre. Il vint moüiller dans le port de Batticala, où tandis qu'il prit poſſeſſion de la Vice-Royauté, dont Sequeria ſe démit entre les mains de Menezés ſuivant les ordres qu'il en avoit receus de la Cour, & ſuivant les notifications que le nouveau Vice-Roy luy fit de ſes proviſions, George Albuquerque mit à la voile pour aller à Malaca. Ce Capitaine mena ſur ſon bord le fils du Roy de Pacem, que Geinal, Seigneur Maure avoit fait tuer pour uſurper la Couronne ſur ce jeune Prince, à qui légitimement elle devoit appartenir.

Edoüard de Menezés eſt crée nouveau Vice-Roy des Indes.

Il arrive devant Batticala.

Quand les Pacemois apprirent le retour de leur véritable Souverain, ils ſe perſuaderent que les Portugais avoient formé le deſſein de le mettre en poſſeſſion du trône occupé par un uſurpateur, qui juſque-là n'avoit point voulu recon-

George Albuquerque mene à Malaca le fils du Roy de Pacem.

reconnoiſtre la puiſſance d'Emanuel, ni s'avoüer pour ſon tributaire.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Geinal réſolu de mourir ſur le trône, plûtoſt que d'en deſcendre, ſe mit en état de repouſſer les entrepriſes que les Portugais pourroient faire pour l'inquiéter. Il ſe retrancha dans Pacem; il y fit entrer des troupes & mener du canon, & en munit un nouveau baſtion & quelques autres fortifications qu'il avoit fait faire depuis qu'il régnoit.

L'Uſurpateur de la Couronne de Pacem, ſe diſpoſe à ſe défendre.

Albuquerque, qui de ſon coſté ne vouloit rien entreprendre qu'avec prudence, jugea à propos de faire ſommer Geinal, de reſtituer la Couronne au légitime ſucceſſeur du dernier Roy. Il luy fit porter parole, que s'il déferoit de bonne grace à la demande qu'il luy faiſoit, il joüiroit dans la ſuite d'une meilleure fortune, que de celle d'un ſimple Seigneur, & tel qu'il étoit avant que d'avoir uſurpé la Royauté. Enfin, il l'aſſeura qu'en faiſant une action ſi pleine de juſtice, il ſe rendroit digne de l'amitié & de la protection d'Emanuel.

Albuquerque le fait ſommer de reſtituer la Couronne au Prince de Pacem.

Geinal, piqué de cette propoſition, fit ſçavoir à Albuquerque qu'il acheteroit au prix de ſon ſang l'amitié du Roy de Portugal; mais qu'il ne pouvoit ſe reſoudre à le faire aux dépens de ſon intereſt & de ſon honneur; qu'il le prioit de ne le point traiter d'uſurpateur, puis qu'il s'étoit mis en poſſeſſion d'un Etat qui luy appartenoit uniquement, & que le dernier Roy avoit véritablement uſurpé ſur ſa maiſon & ſur luy; qu'au reſte, il étoit preſt à reconnoiſtre le Roy de Portugal pour ſon Souverain, à luy faire hommage comme ſon vaſſal, & à luy payer les ſommes qu'il luy devoit, comme ſon tributaire.

Geinal répond, à la ſommation d'Albuquerque.

Albuquerque, eſtimant ne devoir plus s'expliquer avec Geinal que par la bouche du canon, tint Conſeil de guerre, on y réſolut d'une commune voix d'aſſiéger Pacem. Comme Albuquerque n'avoit pas aſſez de troupes pour former ce ſiége, il envoya demander du ſecours au Roy de Daru, parent du jeune Prince, en faveur de qui il entreprenoit la guerre contre Geinal. Ce Roy bien intentionné pour le rétabliſſement de celuy de Pacem, partit de ſes Etats

Le Roy de Daru ſecourt le Prince de Pacem.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

à la teſte de trois mille hommes, & vint offrir ſon épée & tout ce qui dépendoit de luy pour le ſuccés de ce ſiége, que l'on forma peu de jours aprés. Emanuel Gama, à ſon retour de Malaca, y vint avec un vaiſſeau de guerre, & ne voulut point quitter la flotte d'Albuquerque tant que dura ce ſiége. La ville de Pacem fut attaquée par trois endroits différens, à chacun deſquels il y avoit un certain corps de troupes qui ſe devoit attacher. Sanche Henriquez, Capitaine de diſtinction, commandoit le premier corps, Alfonſe de Menezés étoit à la teſte du ſecond, & Albuquerque ſe reſerva la conduite du troiſiéme, où étoient Gama, Antoine Miranda d'Azévedo, Garſie de Carvalho, Hector Valladarés, François Bocarro, & pluſieurs autres Officiers, dont il connoiſſoit la fidelité & la valeur.

On attaque Pacem par trois endroits différens.

Comme Albuquerque ſe préparoit à cette action, qui devoit avoir de grandes ſuites, il eut la prévoyance, en cas que les aſſiégez fiſſent des ſorties, d'ordonner à ſes gens de mettre ſur leur chapeau une petite branche de verdure, afin que dans le combat on puſt les diſtinguer d'avec les troupes ennemies, au nombre deſquelles il y en avoit quelques-unes veſtuës & armées à la mode des Européens. Sanche n'eut pas plûtoſt commencé l'attaque du coſté qu'étoit le Fort qu'il devoit inſulter, que Menezés & Albuquerque en uſerent de meſme. Les aſſiégez n'épargnerent ni le fer, ni le feu pour la défenſe de leur place. La multitude infinie de fléches & de dards qu'ils tirererent pendant plus de deux heures, les pots à feu qu'ils jetterent au milieu des troupes des aſſiegeans, loin de les intimider, ſembloient augmenter leur opiniâtreté & leur courage. Bien que les Portugais euſſent perdu beaucoup de leurs gens, & qu'on ne puſt approcher du corps de la place, ſans s'expoſer à des périls évidens, néanmoins Denis Mello, Gama, Valladarés & Bocarro, marcherent du coſté de la principale porte de Pacem, où de part & d'autre on avoit fait le plus grand feu, & aprés des actions d'une valeur extraordinaire ils s'en rendirent maîtres, auſſibien que du Fort qui défendoit l'entrée de cette ville.

Précaution d'Albuquerque pour reconnoître ſes troupes dans le combat.

Vigoureuſe défenſe des Pacemois.

Les aſſiégez chaſſez de ce premier poſte, redoublerent leurs efforts pour défendre le ſecond. Sans doute que la préſence de Geinal, qui y commandoit en perſonne, & le grand nombre de gens qu'il y avoit mis, furent cauſe en partie d'une ſi longue réſiſtance. Mais enfin, ils ſuccomberent & perdirent deux mille hommes de leurs meilleures troupes, & quatre cens domeſtiques de Geinal qui fut tué; ſes femmes & ſes enfans furent faits priſonniers. ANS DE J. CHRIST. 1521.

Mort de Geinal, ſon armée eſt défaite, & le Prince de Pacem rétabli.

Albuquerque perdit peu de monde, & eut un grand nombre de bleſſez. Il entra ce meſme jour triomphant dans Pacem, s'empara des portes de la ville, & à la veuë des vainqueurs & des vaincus, il rétablit le jeune Prince ſur le trône de ſes Peres.

Auſſitoſt que ce nouveau Roy eut été proclamé, il ſe déclara tributaire du Roy de Portugal, & le reconnut pour ſon Protecteur & pour ſon Souverain, & dés-lors on choiſit le lieu le plus avantageux de la ville pour jetter les fondemens d'une Citadelle. Sanche Henriquez eut la conduite de cet ouvrage, & enſuite le Gouvernement de cette place. Ces ordres étant donnez, Albuquerque reprit le chemin de Malaca.

Le Roy de Pacem ſe reconnoiſt tributaire d'Emanuel, & conſent à la conſtruction d'une Citadelle.

George Britto, qui en étoit parti pour aller aux Iſles Moluques, en meſme-tems qu'Albuquerque avoit mis à la voile pour retourner à Malaca, vint moüiller avec ſix vaiſſeaux dans le port de la ville de Dacem, ſituée dans l'Iſle de Ceilan. Le Prince qui y régnoit ſe nommoit Abraham, & étoit le ſeul Souverain des environs, qui traverſaſt les Portugais en toutes ſortes de rencontres. Britto luy en fit faire des plaintes, & pour empêcher qu'elles n'euſſent aucunes ſuites, il luy propoſa une alliance, afin que par là les Portugais & les Dacemois, fuſſent unis, & que leurs intereſts fuſſent communs. Abraham parut y conſentir, & accepta ce parti; mais Britto, qui ne ſe repoſoit point aſſez ſur la parole de ce nouvel allié pour ne le point faire obſerver, découvrit qu'il le vouloit amuſer par de vaines promeſſes, afin d'avoir le tems de ſe fortifier, & de ſe mettre à l'abri des courſes des Portugais, qui dans ſon eſprit paſ-

Navigation de Britto, aux Moluques, & retour d'Albuquerque à Malaca.

Britto propoſe une alliance au Prince de Dacem.

Ans de J. Christ. 1521.

ſoient pour fort entreprenans. Britto, convaincu de la mauvaiſe foy d'Abraham, fit deſcente, & inveſtit le Fort que ce Prince regardoit comme le rempart le plus aſſeuré de ſon Etat. A peine les Portugais eurent-ils ouvert la tranchée, & dreſſé quelques batteries, que la garniſon du Fort, étonnée du premier feu, abandonna ce poſte, & ſe retira dans l'armée du Prince. Britto s'empara de cette place, & voulut attendre de pied ferme, que les ennemis fiſſent quelques mouvemens. Abraham, honteux de la lâcheté de ſes gens, voulut la réparer, & ſe mit à la teſte de mille hommes d'élite, & de ſix élefans. Britto obſervoit tranquillement la contenance des ennemis, & attendoit qu'ils priſſent un poſte, avant que de ſortir du ſien. Sur ces entrefaites, Jean Serrand, un des principaux Officiers de l'armée des Portugais, emporté par l'ardeur de combattre, & par l'envie de ſe ſignaler, ſe détacha ſans eſtre commandé, pour aller couper chemin aux Barbares, les chargea, & les tailla en piéces.

Britto ſe rend maître du Fort.

Britto, qui vit cet action de dedans le Fort, en ſortit de crainte que Serrand ne pouſſaſt trop loin ſon avantage, & qu'il ne pourſuiviſt les ennemis juſque dans la ville. Comme Britto ne le put retenir, & qu'il ne voulut pas le quitter, il s'engagea imprudemment dans cette affaire, de maniére qu'ils payerent tous deux de leur propre vie, leur trop grande témerité ; l'un pour n'avoir pas ſceu commander, & l'autre pour n'avoir pas voulu obéïr.

Mort de Britto & de Serrand.

Les autres Capitaines que Britto avoit laiſſez dans le Fort, ayant appris ſa mort, & celle de Serrand, rallierent leurs troupes fugitives, les joignirent à celles du Fort, & marcherent aux ennemis. Cette action ne fut pas plus heureuſe que la précedente ; la plûpart de ceux qui y eurent part, périrent, ou en revinrent bleſſez.

Les Portugais abandonnent ce Fort & vont à Pédir.

Les Portugais, à qui ce poſte avoit été ſi fatal, l'abandonnerent, firent voile vers Pédir, & y trouverent Antoine Britto, le nouveau Lieutenant de Roy des Iſles Moluques. Incontinent aprés qu'il en eut pris poſſeſſion, il remplaça les Officiers qui avoient été tuez dans ce dernier com-

bat, & mit à la voile pour aller à Pacem, où étoit George Albuquerque avec qui il revint à Malaca. ANS DE J. CHRIST. 1521.

Le voyage de Ferdinand Bégie aux Indes, ne fut guére plus heureux que celuy de Britto aux Moluques. C'eſt ce meſme Bégie qui avoit mis à la voile en meſme-tems que Corréa étoit parti pour Baharen, & qui avoit attaqué trois vaiſſeaux chargez de vivres. Comme cette action s'étoit paſſée ſous le canon de Diu, Jaz fit mettre à la mer dix-huit frégates ſous la conduite d'un Capitaine Maure nommé Aga, à deſſein de ſecourir ces trois navires; mais Aga ne put arriver qu'aprés le combat, parce que Bégie ſe poſta entre-eux & Aga, & qu'il eut le tems de s'en emparer; de maniere que le combat recommença avec plus d'ardeur qu'auparavant. Ce Capitaine Maure, qui étoit venu avec des troupes fraîches, ſe mit en devoir de regagner ſur Bégie, les trois vaiſſeaux qu'il avoit pris. Dans cette eſpérance, il attaqua d'abord les bâtimens de Silvés, & de Gaſpard Doutel, & les coula à fond avec leur équipage; il inſulta enſuite les vaiſſeaux de Bégie, & de Nugno Macéda; mais un vent qui ſurvint ſépara les combattans. Bégie relâcha à Chaül, pour ſe radouber & pour faire eau. Sequeria y arriva incontinent aprés, ayant perdu l'eſpérance de faire bâtir une Citadelle à Diu, tant par les continuels obſtacles que Jaz y avoit apportez, que par l'incendie d'un des vaiſſeaux Portugais, qu'on avoit leſté des materiaux deſtinez pour la conſtruction de cette Fortereſſe. Enfin, pour comble de diſgrace, Aga trouva le bâtiment de Pierre de Silvés, que Sequeria avoit laiſſé à Ormus, & le coula à fond. La plus grande partie de l'équipage périt, & ce qui s'en ſauva fut pris par les ennemis, & mené à Diu.

Quelques Capitaines ſont battus par un Officier Maure.

La naiſſance de l'Infante Marie, fille du Roy, & de Leonore d'Autriche, fit oublier tous ces ſiniſtres évenemens, arrivez aux Indes; mais ſi elle répandit tant de joye en Portugal, la demande que l'Ambaſſadeur Extraordinaire de Charles Emanuel, Duc de Savoye, vint faire au Roy, de l'Infante Béatrix, ſa fille du ſecond lit fut un ſurcroiſt de plaiſir dans le Royaume. Bien que cette alliance fuſt trés-

Naiſſance de l'Infante Marie.

Le Duc de Savoye envoye demander au Roy l'Infante Béatrix en mariage.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

agréable au Roy, néanmoins ce Prince, qui ne connoiſſoit ni le caractére de ce Duc, ni l'étenduë de ſes Etats, différa d'entrer dans aucun engagement avec luy, & ſous pretexte de la grande jeuneſſe de l'Infante, il prit tout le tems qu'il falloit pour eſtre inſtruit de ce qu'il deſiroit ſçavoir. Quoique cet ordre euſt été executé avec toute ſorte de circonſpection, Charles étoit trop aimé de ſes alliez & de ſes peuples, pour n'eſtre pas averti de tout ce qui ſe paſſa à ce ſujet. Comme il y avoit déja long-tems, du moins pour un amant, que ce Prince avoit envoyé un Ambaſſadeur en Portugal, il en dépeſcha un autre & marqua par les lettres qu'il écrivit au Roy, ſon empreſſement pour entrer dans ſon alliance.

Le Roy temporiſe ſur ce mariage.

Emanuel content de tout ce qu'on luy avoit dit de la perſonne de Charles, des agrémens de ſa Cour, de la beauté de ſon païs, & de la véneration qu'il s'attiroit de ſes ſujets, goûta cette propoſition, & ſur les pouvoirs autentiques qu'en avoit l'Ambaſſadeur du Duc, les articles furent dreſſez & ſignez. Cette affaire intereſſoit trop le cœur de Charles & le repos de ſes peuples, pour ne pas faire toute ſorte de diligence, afin de luy apprendre une ſi charmante nouvelle.

Concluſion de ce mariage.

Cependant, le Roy fit équiper dix-huit vaiſſeaux, dont la grandeur & la magnificence ſurpaſſoient tous ceux qu'on euſt jamais veu en Portugal. Les galéres, les galéaſſes, & les frégates, qui compoſoient le reſte de cette flotte, étoient peintes & dorées, & la propreté des équipages répondoit à celle des bâtimens. Martin de Caſtel-Branco, Comte de Villanova, fut choiſi par le Roy pour en eſtre Géneral; Martin de Coſta Archeveſque de Liſbonne, eut ordre d'accompagner l'Infante juſqu'à Nice, & équipa un navire à ſes dépens. Pluſieurs Seigneurs furent nommez pour faire ce voyage, & ils firent tous une grande & noble dépenſe en ſuperbes habits, & en nombreuſes livrées. La feſte du mariage de cette Infante, fut célebrée par des carrouſels & par des jouſtes, la jeune nobleſſe s'y diſtingua par ſon adreſſe, & par l'éclat des quadrilles. Les réjoüiſſances pu-

Magnificence de la flotte que le Roy fit équiper à ce ſujet.

bliques ſeconderent celles de la Cour, & durerent juſqu'au départ de Béatrix. Elle partit de Liſbonne, au commencement du mois d'Aouſt, & arriva à Nice vers la fin de Septembre. ANS DE J. CHRIST. 1521.

Départ de l'Infante.

Le Duc, qui de ſa part n'avoit rien oublié pour joindre la magnificence à la galanterie, ſe rendit à Nice quelques jours avant que l'Infante y fuſt arrivée. L'attente de ce Prince fut agréablement remplie en abordant cette Infante, & ce qu'il avoit ſenti pour elle à la veuë des portraits qu'on luy avoit envoyez, ſe tourna en véritable paſſion dés qu'il l'eut entretenuë. La Cour ne ſéjourna pas long-tems à Nice, & alla à Turin où toutes choſes étoient diſpoſées pour faire une ſuperbe entrée à la nouvelle Ducheſſe. Les plaiſirs s'y renouvellerent avec beaucoup d'appareil & d'éclat.

Premiére entreveuë du Duc & de l'Infante.

Tandis qu'on ne parloit que de jeux & de feſtes à Liſbonne, les Portugais qui étoient aux Indes, ſe trouvoient tous les jours dans de nouveaux embarras, & comme la Citadelle qu'on bâtiſſoit à Chaül, n'étoit pas encore achevée, ils ſe voyoient continuellement expoſez aux traverſes d'Aga. Ce Capitaine ennemi pourſuivoit ſans relâche les galéres de François Mendoça, & de George de Menezés, leur tuoit beaucoup de gens, & faiſoit toûjours quelques priſes.

Aga, Capitaine Maure, inquiéte les Portugais aux Indes.

Sequeria ne pouvant rémedier aux inſultes qu'on faiſoit aux Portugais, crut ne devoir pas demeurer plus longtems dans ce païs, où il ne faiſoit rien pour la gloire du Roy, ni pour la ſienne propre. Avant que d'en partir, il chargea *Henry* de Menezés, d'avancer le plus promptement qu'il pourroit la conſtruction de la Citadelle de Chaül; il donna l'Amirauté de la mer des Indes, à Jacques Ferdinand de Bégie; il luy laiſſa deux bons vaiſſeaux, trois galéres, une frégate, & une fuſte, & mit à la voile pour s'en retourner à Cochin, & de-là paſſer en Portugal. Un grand calme l'ayant ſurpris dans ſa route, il n'eut du vent que pour rejoindre la flotte de Bégie. Aga, qui croiſoit cette mer avec trente frégates, fit la meſme route que Sequeria

Départ de Sequeria pour le Portugal.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

dans l'eſpérance de le trouver & de le combattre ; mais quand il eut appris la jonction des vaiſſeaux Portugais, il ſe contenta de canonner leur flotte de tems en tems, & de ſe ſauver à force de rames aprés avoir lâché ſes bordées. Ce manége embarraſſoit beaucoup Sequeria, qui ſe voyoit continuellement expoſé au feu des ennemis ſans pouvoir les incommoder par le ſien, ni les pourſuivre faute de vent.

Aga le pourſuit & le canonne.

D'un autre coſté, Bégie qui craignoit qu'Aga ne profitaſt de ce calme pour aller canonner la Forteresſe de Chaül, & ruiner les travaux qui étoient déja fort avancez, détacha André de Souſa, Capitaine de galére, pour s'aller poſter à l'embouchure de la riviére qui paſſe dans Chaül, & pour empêcher que les ennemis n'y entraſſent avec leurs frégates. Cette prévoyance ne pouvoit eſtre que trés-utile, ſi elle euſt eu le ſuccés que Bégie s'étoit promis ; mais Aga qui en fut averti, quoique Souſa fuſt parti pendant la nuit, envoya tant de frégates à la pourſuite de la galére Portugaiſe, que les ennemis la trouverent & la combattirent. Souſa ſe défendit le mieux, & le plus long-tems qu'il luy fut poſſible ; mais comme une partie de ſes gens avoient eſté bleſſez ou tuez, qu'Alexis ſon frere étoit du nombre de ces derniers, & que d'ailleurs ſa galére faiſoit eau de tous coſtez, il étoit preſt à ſe rendre, quand George de Menezés vint à ſon ſecours.

Sequeria détache Souſa pour aller couvrir les travailleurs à Chaül.

Aga le traverſe & le bat.

Enfin, le vent s'étant renforcé, Bégie partit dans ſon plus grand vaiſſeau avec François Mendoça, & fit mettre quatre fuſtes à la mer pour le ſuivre. Il dégagea en arrivant la galére de Souſa, qu'Aga étoit ſur le point d'acrocher, & s'oppoſa avec le peu de bâtimens qu'il avoit, aux entrepriſes d'Aga. Comme les fuſtes ne pouvoient réſiſter au feu des ennemis, elles ſe coulerent derriére la galére de Menezés, & de-là elles battoient en poupe les galéres d'Aga. Cette manœuvre ne laiſſoit pas d'avoir ſon effet dans cette action. Bégie, que ſon activité & ſa valeur portoient en tous lieux, croyant que les Commandans de ces fuſtes, s'étoient poſtez dans cet endroit pour ſe mettre ſeulement à l'abri du canon, parut ſur la poupe de ſa galére,

Bégie va ſecourir Souſa.

lére, & les traita de lâches. A peine eut-il proferé cette parole, qu'il fut tué d'un coup de fauconneau ; mais de crainte que la perte de ce Capitaine ne décourageaſt le reſte de l'équipage, Menezés le fit emporter, & commanda en ſa place. Enfin, les ſimples ſoldats ſe diſtinguerent d'une maniére ſi ſurprenante dans ce combat, que voyant leur canon mal ſervi, parce que les canonniers avoient preſque tous été tuez, ils en firent les fonctions chacun à leur tour. Quand Aga vit que le feu des Portugais redoubloit, & que ſes frégates & ſes troupes diminuoient conſidérablement, il ne trouva pas à propos de riſquer ce qui luy en reſtoit, & ſe retira.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Mort de Bégie.

Menezés commande en ſa place, & ſe diſtingue en ce combat.

Retraite d'Aga.

Auſſitoſt aprés la retraite des ennemis, Sequeria envoya un exprés à Edoüard de Menezés ſon ſucceſſeur à la Vice-Royauté, pour luy faire ſçavoir l'évenement de ce combat. Il laiſſa le commandement de la flotte à Antoine Corréa, juſqu'à ce que Loüis de Menezés, frere d'Edoüard, fuſt arrivé, & partit pour Cochin ; il y trouva le nouveau Vice-Roy, entre les mains de qui il ſe démit de ſon pouvoir & de ſon autorité, & prit la route de Portugal.

Sequeria ſe décharge du ſoin de la Vice-Royauté entre les mains d'Edoüard de Menezés.

Lors qu'Aga eut appris le départ de Sequeria, il raſſembla trente-ſix frégates, dont il renouvella les équipages ; il revint dans le havre de Chaül, & ſe poſta ſi avantageuſement, que la flotte des Portugais ne pouvoit l'inquiéter en aucune maniére. Comme il vit que Corréa, qui en avoit la conduite, ne faiſoit aucun mouvement & qu'il étoit preſque à portée de ſon canon, il l'alla attaquer. Corréa eſſuya tranquillement le feu des ennemis, ſans ſe mettre en état d'y répondre par le ſien, parce qu'il n'avoit pas un aſſez grande proviſion de poudre pour hazarder de tirer à coups perdus. D'ailleurs, il attendoit que les ennemis s'approchaſſent un peu davantage de deux tours bâties, l'une ſur le bord de la mer, & l'autre auprés de la ville.

Aga revient à la charge, & inſulte Corréa.

Corréa eſſuye le feu des ennemis ſans ſe défendre.

Le Géneral qui étoit d'un caractére entreprenant, crut alors qu'il étoit tems de faire deſcente du coſté de la Tour bâtie ſur le rivage, & dans laquelle il n'y avoit que trente Portugais. Dans cette penſée, il y envoya quinze de ſes

ANS DE J. CHRIST. 1521.

vaiſſeaux, ſous le commandement d'un de ſes Capitaines appellé Chyle, & prit ſes meſures pour battre cette Tour, en meſme-tems par terre & par mer.

Aga fait deſcente, & bat la Tour, bâtie ſur le bord de la mer.

Comme ce poſte étoit de trés-grande importance, Corréa détacha Rodrigue Pereira avec ſoixante & dix hommes qu'il envoya ſur deux brigantins pour engager les ennemis à la diverſion; mais ils s'étoient déja emparez des environs de la Tour, & avoient ordre d'y demeurer juſqu'à ce que le feu des frégates euſt fait une aſſez grande bréche pour monter à l'aſſaut. Les Portugais, qui à leur arrivée, les trouverent dans ce poſte, les en chaſſerent, tuerent une partie des gens d'Aga, qui ſe retira, & pourſuivirent l'autre juſque ſur le bord de la mer. Cette nouvelle déroute renverſa tous les deſſeins des ennemis. Ainſi, Corréa délivré d'un ennemi qui l'inquiétoit, entra dans cette Tour, la fit rétablir, en donna le commandement à Alvarez Britto, remit la conduite de l'armée navale à Loüis de Menezés, qui venoit d'arriver, & retourna à Cochin.

Corréa chaſſe les ennemis, & rentre dans la Tour.

Jaz, qui avoit veu avorter tous ſes deſſeins, & qui n'ignoroit pas le mauvais ſuccés de la courſe d'Aga ſur les vaiſſeaux de Bégie, ſe ſervit de l'occaſion que l'arrivée du nouveau Vice-Roy luy donnoit pour parler de paix, & rejetta ſur Sequeria la cauſe de tous les différens qui avoient aigri les Portugais contre les Maures. Menezés accepta ce parti, mais il voulut diſculper Sequeria du tort qu'on luy donnoit dans les guerres que ce Vice-Roy avoit entrepriſes.

Jaz ſonge à faire la paix, Menezés y conſent.

Pendant tous ces mouvemens, George Albuquerque réſolut d'aller aſſiéger l'Iſle de Bantam, ſituée vers le Détroit de Cincaput, & diſtante de Malaca d'environ ſoixante lieuës. La facilité avec laquelle on luy avoit perſuadé qu'il ſe rendroit maître de cette Iſle, luy ayant fait négliger de ſe pourvoir de tous les inſtrumens neceſſaires pour venir à l'aſſaut, & particuliérement d'apporter des échelles, il fut obligé de ſe retirer aprés avoir battu la place & perdu quelques-uns de ſes gens, au nombre deſquels ſe trouva George Mello, qui devoit aller aux Moluques avec Antoine Britto.

Albuquerque vient aſſiéger Bantam.

Il manque ſon coup faute de précaution, & leve le ſiége.

Les Bantamois s'étant apperceus de la levée du siége, firent une sortie & poursuivirent les Portugais jusque sur le bord de la mer. Le Gouverneur de Bantam, qui avoit mis à la voile, fit leur mesme route & prit un de leurs brigantins commandé par Gilles Simon, il tua cet Officier, & fit faire mainbasse sur tout son équipage. Pendant que les Bantamois s'occupoient à piller ce brigantin, le reste des vaisseaux Portugais eut le tems de se sauver, & Antoine Britto appareilla pour aller aux Moluques; mais le vent l'ayant poussé dans la grande Java, il alla moüiller dans le port d'Agacime, une des villes confederées des Portugais, laquelle n'en est pas éloignée; il y demeura durant tout l'hiver, & jusqu'à ce que le tems fust plus propre pour la navigation.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Départ de Britto pour les Moluques.

Le désavantage que les Portugais avoient eu devant Bantam, fut suivi d'une perfidie que Xaraf, Gouverneur de Baharen, fit aux Portugais qui étoient dans Ormus. Cette perfidie leur auroit été plus funeste, si le Roy de ce païs, qui les aimoit véritablement, ne se fust opposé pendant un certain tems aux chagrins que Xaraf s'attachoit à leur donner. Comme ce Maure étoit accrédité chez le peuple & qu'il avoit un grand ascendant sur l'esprit de l'Ormussien, il le détacha insensiblement des Portugais. Quand Xaraf eut entiérement débauché ce Prince, il se servit de cette conjoncture pour concerter leur ruine; il fit investir leur Factorie durant la nuit, y entra à main armée, passa au fil de l'épée une partie de ceux qui en avoient le soin, & mit le feu aux maisons qui en dépendoient.

Xaraf indispose le Roy d'Ormus à l'égard des Portugais, & force leur Factorie.

Si Garsie Coutigno, Gouverneur de la Citadelle, eust secouru ceux qui étoient dans la Factorie, dans le tems qu'on l'avoit averti du dessein de Xaraf, la perte auroit été moins considérable; mais la nonchalance de ce Gouverneur fut si grande dans cette occasion, que si les Ormussiens eussent insulté la Citadelle, ils s'en seroient facilement rendus maîtres, & cela, faute de vivres dont Coutigno n'avoit pas mesme eu le soin de la pourvoir. Cependant la confusion qui augmentoit dans la ville le fit penser plus sérieusement

Négligence du Gouverneur à les secourir.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

à remédier à un mal qui fuſt venu bientoſt juſqu'à luy, s'il euſt négligé plus long-tems de s'y oppoſer. L'incendie de la Factorie, la mort de pluſieurs Portugais, & la fuite des autres, qui tâchoient de parvenir juſqu'à la Citadelle pour s'y retirer, comme dans le ſeul abri qui leur reſtoit, perſuaderent enfin Coutigno, que cette affaire intereſſoit beaucoup les Portugais dans Ormus, & qu'il ne falloit pas balancer davantage à leur preſter main forte. La grande apparence qu'il y avoit, que les Sarrazins d'Ormus étoient les auteurs de ce déſordre & que les rebelles étoient en grand nombre, l'obligea de ſortir de la Citadelle à la teſte d'un grand détachement, & de marcher du coſté de la Factorie pour ſecourir & pour dégager les Portugais, que ces Sarrazins tenoient de fort prés.

Coutigno ſort de la Citadelle.

Tandis que Coutigno étoit aux mains dans la ville, le Lieutenant de la Citadelle en avoit fait barricader les principales avenuës, & avoit poſté des troupes pour les défendre. Ces travaux n'ayant pu eſtre achevez en meſme-tems dans les différentes ruës qui aboutiſſoient à ce Fort, les Rebelles s'emparerent de quelques-unes, & arreſterent les Portugais qui ſe retiroient dans cette place.

Son Lieutenant fait de nouveaux retranchemens.

Ce fut un ſecond combat qu'il fallut rendre pour s'ouvrir le paſſage. Les Sarrazins, qui de leur coſté voyoient la perte des Portugais inévitable, s'y oppoſerent le plus opiniâtrement qu'il leur fut poſſible; cette ardeur dans l'un & dans l'autre parti, rendit l'action fort ſanglante. Enfin, les Portugais forcerent les ennemis & paſſerent. Il eſt vray qu'il leur en coûta bien cher, puiſque pluſieurs de leurs gens y demeurerent & que leurs ſoldats furent preſque tous bleſſez. Cette perte avoit tellement affoibli la Citadelle, que le Gouverneur, qui craignoit de voir bientoſt recommencer le trouble, ſe vit obligé de demander du ſecours au Vice-Roy. Cependant il fit faire de nouveaux retranchemens; mais comme le bois luy manquoit pour les faire achever, & qu'il ne pouvoit en envoyer prendre dans les foreſts des environs, il ordonna qu'on depeçaſt un vaiſſeau qui étoit à l'ancre, & qu'on portaſt dans la Citadelle,

Combat ſanglant des Portugais, contre les Sarrazins d'Ormus.

La perte que les Portugais y firent, oblige le Gouverneur à demander du ſecours.

tout le bois & le fer qu'on en tireroit pour les employer à cet ouvrage.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

La ſurpriſe où l'on fut de la conduite du Roy d'Ormus à l'égard des Portugais, ne fit pas moins de bruit que la guerre qui ſuccéda à l'infidelité que ce Prince leur avoit faite. Emanuel de Souſa, & Triſtan de Véga, que la tourmente avoit pouſſez dans Maſcaté, en apprirent la nouvelle par le Gouverneur de cette Iſle. Cet Officier, qui comme les autres Commandans des places dépendantes de Tor, avoit receu ordre de s'aſſeurer des Portugais qui s'y rencontreroient, & de faire main baſſe ſur ceux qui feroient quelque réſiſtance, loin d'éxecuter cet ordre qu'il regardoit comme l'effet de la révolte, demeura toûjours dans les meſmes ſentimens d'eſtime qu'il avoit conceuë pour les Portugais. Il eſt vray que la probité de ce Gouverneur ne ſervit point d'éxemple au Commandant de Calajate, puis qu'il fit maſſacrer tous les Portugais qui ſe trouverent dans cette place.

Le Roy d'Ormus avoit ordonné aux Cõmandans des places de faire mainbaſſe ſur les Portugais.

Celuy de Maſcaté ne l'éxecute pas.

Sur ces entrefaites, de Souſa & Véga ſe broüillerent, & changerent la réſolution qu'ils avoient formée de ſe joindre pour entrer dans la Citadelle d'Ormus, ce qui d'ailleurs, étoit difficile à faire ſans un extréme bonheur, ou ſans s'expoſer à de trés-grands dangers. Véga plus entreprenant que Souſa, loin de refléchir ſur les riſques auſquels il s'alloit expoſer, remonta dans ſon brigantin avec un nouveau renfort de ſoldats, affronta les dangers de la mer, paſſa au milieu de la flotte ennemie malgré leur feu, & pénetra juſqu'à la Citadelle. Ce Capitaine fut bleſſé, mais légerement, d'un coup de fléche, & ne perdit que fort peu de ſes gens.

Belle action d'un Capitaine Portugais.

Cette action, qui avoit déja attiré à Véga l'applaudiſſement des Portugais, & meſme celuy des ennemis, fut ſuivie d'une autre, qui ne luy fut pas moins glorieuſe que la premiére. Souſa, à qui la valeur de Véga avoit donné de l'émulation, voulut paſſer comme luy, mais n'ayant pu parvenir que juſqu'à l'Iſle de Queixume, ſituée vis-à-vis la Citadelle d'Ormus, le Gouverneur propoſa à Véga d'aller rejoindre Souſa, quoi-qu'il n'ignoraſt pas leur différent,

ANS DE J. CHRIST. 1521.

& pour l'y déterminer, il luy offrit le meilleur de ſes navires avec tel équipage qu'il voudroit y mettre, afin de luy faciliter les moyens de paſſer de la Citadelle à Queixume, & de revenir de Queixume à la Citadelle. Véga n'accepta aucune des offres de Coutigno, & fit ce qu'il luy venoit de propoſer. Il ne voulut pas meſme attendre, que ſa bleſſure luy permiſt de ſe remettre à la mer, il partit quoique Coutigno pût faire, il eſſuya les meſmes dangers qu'il avoit déja couru, entra dans l'Iſle de Queixume, & aprés avoir inſtruit Souſa de l'état où l'on étoit dans la Citadelle d'Ormus, ils ſe mirent à la mer. Le Roy Tor, outré qu'un bâtiment tel qu'un brigantin oſaſt inſulter une flotte auſſi puiſſante que la ſienne, monta l'un de ſes meilleurs vaiſſeaux, & ſe fit accompagner par quatre-vingts barques dans l'eſpérance d'enlever le brigantin. Véga & Souſa ſoutinrent ce choc, & ſe défendirent avec leur valeur ordinaire. Le Commandant des barques d'Ormus, fut tué, & pluſieurs de ſes ſoldats furent bleſſez; les barques dont l'équipage étoit affoibli, ſe ſauverent chacune de leur coſté. Le Capitaine du vaiſſeau que montoit le Roy d'Ormus, ne trouvant pas à propos d'expoſer la perſonne de ce Prince, contre des gens ſi déterminez, ſe retira de la meſlée, & alors les deux Officiers Portugais, qui n'avoient plus à ſe défendre que contre les coups de mer, arriverent heureuſement dans le port, & entrerent dans la Citadelle.

Le Roy d'Ormus en eſt jaloux & chagrin, & ſe met à la mer.

Deux Officiers Portugais réſiſtent au Roy d'Ormus.

Ce nouvel évenement redoubla le chagrin du Roy Tor, qui voulut retourner à Ormus, pour reprocher à ſes gens leur lâcheté, & pour les exciter à reprendre les armes ſur l'eſpérance d'une bonne recompenſe qu'il promit à ceux qui entreprendroient de le venger. Quoique cet appas fut le meilleur moyen dont il ſe pouvoit ſervir, toutefois, il s'en trouva ſi peu qui vouluſſent retourner au combat, que ce Prince, piqué d'une ſi grande nonchalance, ſe vit obligé d'en venir aux menaces & aux coups, pour y contraindre ceux qui réſiſtoient à ſes ordres & à ſes liberalitez.

Les Ormuſiens refuſent de marcher contre les Portugais.

Xaraf, Géneral Perſan, eut le commandement de ces

troupes, en qui l'intereſt & la crainte des peines avoient ce ſemble reveillé ce qui leur reſtoit de valeur ; mais comme la ſeule propoſition de remonter ſur les vaiſſeaux pouvoit les rebuter ſur ce qu'on vouloit leur faire entreprendre, on prit la réſolution d'attaquer la Citadelle du coſté de la terre. Le Roy d'Ormus fut de cet avis, & ſur tout depuis qu'un Turc, nommé Mirabdelic, fort verſé dans la défenſe des places, luy avoit conſeillé de faire élever deux cavaliers, l'un dans la cour de ſon Palais, & l'autre dans l'hôpital des Portugais, d'où les aſſiégez ſeroient également incommodez, à cauſe du peu de diſtance qu'il y avoit de là à la Citadelle. Il étoit impoſſible aux Portugais de ſe tirer de ce danger à moins qu'ils ne fiſſent un coup de main, & qu'ils n'allaſſent ruiner le cavalier de l'hôpital. La néceſſité de prendre ce parti eut moins de part à cette action, que la gloire de faire quelque choſe de mémorable. Coutigno détacha deux des principaux Officiers de ſa garniſon, nommez Manuel Velho, & Rodrigue Varella, il leur donna le choix des ſoldats qui devoient les ſuivre, & leur permit d'en prendre autant qu'ils voudroient pour cette expédition ; mais avant que de les faire ſortir de la Citadelle, il fit redoubler les batteries du coſté de l'hôpital. Auſſitoſt que les Portugais virent que la bréche étoit aſſez grande pour monter à l'aſſaut, ils le firent avec beaucoup d'ardeur & de courage ; ils entrerent dans l'hôpital, ruinerent le cavalier, & tous les retranchemens des ennemis, encloüerent leur canon, & paſſerent au fil de l'épée tout ce qu'ils y trouverent de leurs gens.

Xaraf, qui s'étoit poſté dans le Palais de Tor, voyant la réduction de l'hôpital & le carnage affreux que les Portugais avoient fait, redoubla ſes efforts & le feu de ſon artillerie, pour ſe rendre maître de la Citadelle & pour uſer de repréſailles à leur égard. Il eut lieu de l'eſpérer, quand il s'apperceut que la porte de la Citadelle avoit été enfoncée ; mais Coutigno apporta tant de diligence pour la faire reboucher de tout ce que l'on put raſſembler de bois & de pierres, que les ennemis n'en purent venir à bout.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Le Roy d'Ormus fait élever deux cavaliers.

Les Portugais vont les détruire.

Le Général ennemi, tâche de s'emparer de la Citadelle.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Cependant, les aſſiégeans de qui le canon avoit preſque été tout démonté, étoient ſur le point de ſe retirer aprés cette tentative, quand pluſieurs Rendus qui étoient ſortis de la Citadelle pour ſe ranger parmi eux, les avertirent que les Portugais manqueroient bientoſt d'eau & de pain; que leur réſiſtance ne devoit pas les rebuter, & qu'il falloit la regarder comme les derniers efforts d'une garniſon, compoſée à la vérité de braves gens, mais qui ne pouvoit plus ſoutenir ni la diſette, ni le ſiége.

Quelques Portugais paſſent dans l'armée ennemie, & découvrent la ſituation des aſſiégez.

Sur cet avis, Xaraf donna des ordres nouveaux pour en venir à l'aſſaut. Toutes choſes étoient diſpoſées à cet effet, & les ennemis témoignoient une extréme ardeur pour cette expédition, dont le ſuccés leur paroiſſoit infaillible; mais un Sarrazin qui avoit déſerté, s'étant coulé dans la Citadelle, apprit à Coutigno le deſſein des Ormuſſiens, & l'endroit par où ils devoient faire leur principale attaque.

Coutigno apprend le deſſein des ennemis par un déſerteur.

La diſpoſition où le Gouverneur vit les aſſiégeans de deſſus les murailles, luy ayant confirmé ce que le Sarrazin luy avoit dit, il redoubla les ſentinelles vers le lieu que les ennemis vouloient inſulter, & y fit porter des pierres, de groſſes piéces de bois, & des pots à feu pour jetter ſur les aſſiégeans, lors qu'ils ſe préſenteroient à l'eſcalade. Cependant, les aſſiégeans vinrent planter leurs échelles au pied des murailles, & leur ardeur fut telle en cette occaſion, qu'ils ſembloient ſe diſputer la gloire d'y monter les premiers; mais quand ils ſe virent accablez de feux que l'on jettoit & de groſſes piéces de bois que l'on pouſſoit de deſſus les remparts, leſquelles en tombant rompoient les échelles & eſtropioient tout ce qui s'y rencontroit de gens, ils ſe rebuterent de cette eſcalade.

Il y remédie fort à propos.

Xaraf, qui ne s'attendoit pas à cette manœuvre, & qui s'étoit flatté de ſurprendre les Portugais, fit ſonner la retraite. Il entra avec ſes troupes dans le Palais du Roy, en employa une partie à faire dreſſer une nouvelle machine ſur le cavalier qu'on avoit élevé dans la cour de ce Palais, d'où il eſpéroit de battre & de ruiner la Citadelle; mais les ennemis ne pouvant éxecuter ce qu'ils s'étoient propoſé,

Les ennemis en ſont déconcertez.

eurent

eurent recours au ſtratagéme, & arborerent pluſieurs caſques & morions ſur une muraille qu'ils firent faire, comme s'ils euſſent eu plus de monde qu'il ne leur en falloit pour réduire les aſſiégez. ANS DE J. CHRIST. 1521.

Tandis que de la Citadelle, on faiſoit un feu continuel ſur ces caſques qui paroiſſoient dans les créneaux de la muraille, Coutigno envoya Manuel Velho, & Rodrigue Varella pour y attacher le mineur. Ce deſſein eut tout le ſuccés qu'on en pouvoit attendre, la mine fit ſon effet, les aſſiégeans y perdirent beaucoup de monde, le Roy d'Ormus abandonna ſes travaux, & ſe retira dans l'Iſle de Queixume. De-là il écrivit à Coutigno & luy propoſa de faire un nouveau traité de paix; il rejetta ſur Xaraf toute la faute de cette derniére guerre, & allégua pour ſa juſtification, qu'il s'étoit veû obligé d'y entrer à cauſe de ſon alliance avec luy.

Le Roy d'Ormus en vient à un traité de paix.

On en étoit dans ces termes, quand Gonſalve, que le Vice-Roy envoyoit à Coutigno ſon frere avec un renfort de troupes, arriva à Ormus. Ce nouveau ſecours raſſeura encore davantage les Portugais, quoique depuis ce nouveau traité, ils y vaquaſſent à leurs affaires avec la meſme tranquillité que s'il n'y euſt point eu de guerre. Xaraf ne voyant plus d'apparence de la pouvoir continuer depuis l'arrivée de ce ſecours & la négociation de la paix, conſpira contre la vie de Tor & le fit étrangler. Sans doute que ce perfide voulut prévenir par la mort de ce Prince, la révelation qu'il appréhendoit qu'il ne fiſt de la cauſe ſecrette des derniers troubles.

Xaraf fait mourir ce Prince.

Les grands biens que poſſédoit Xaraf, & l'autorité qu'il avoit priſe depuis la mort du Roy d'Ormus, luy firent tout oſer dans le Royaume. Il corrompit les eſprits par la quantité d'argent qu'il répandit parmi les principaux de la Cour, & de la ville; il leur donna de belles eſpérances d'une plus grande fortune; il étonna par la crainte de la mort ou de la priſon, ceux qui avoient aſſez de probité pour ne point vendre leurs ſuffrages, ou pour les luy promettre, à l'élection d'un nouveau Roy; il conduiſit cette

Il ſe rend maître des Ormuſſiens.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

intrigue avec tant d'adreſſe & tant d'autorité, qu'il fit monter ſur le trône, Mamud, fils de Xeifadin, quoi-qu'il n'euſt que treize ans. Enfin, il ſe perſuada, que pendant la jeuneſſe de ce Prince, il ſe rendroit maître du Miniſtére & du Gouvernement.

Et fait monter Mamud ſur le trône.

Les Portugais, prévoyant leur ruine dans Ormus, s'ils ne traverſoient Xaraf dans ſes deſſeins, & ne pouvant ſouffrir que la mort du Roy Tor demeuraſt impunie, balançerent long-tems s'ils iroient enlever toutes les proviſions de l'Iſle de Queixume, où cette derniére action s'étoit paſſée. On croit meſme qu'ils furent ſur le point de la bloquer, en intention de réduire Xaraf à ſe rendre; mais la réflexion qu'ils firent que ce Miniſtre pourroit paſſer en Perſe quand il ſe verroit preſſé, & la crainte qu'ils eurent qu'il n'y emportaſt les plus riches effets de la Couronne, leſquels étoient en ſa poſſeſſion, les détermina à propoſer au jeune Mamud, la confirmation de la paix renouvellée avec le Roy Tor ſon prédeceſſeur. Cet expédient paſſa dans le Conſeil du nouveau Roy malgré les brigues ſecretes de Xaraf, & il leur fut plus avantageux, que n'auroit été le plus heureux ſuccés de la guerre. Ainſi, Xaraf eut le déplaiſir de voir Mamud dans la meſme obligation où les Rois ſes prédeceſſeurs avoient été, de continuer à payer tribut à Emanuel.

La paix faite avec le Roy Tor, eſt ratifiée par Mamud.

Jean Coutigno, Gouverneur d'Arzile, n'avançoit pas moins les affaires du Roy en Afrique. Ce Commandant ne laiſſoit échaper aucune occaſion de combattre les Maures, ou de faire quelques conqueſtes. Sa derniére courſe dans les environs d'Alcacer, fut une ſuite de ſes autres entrepriſes ſur les ennemis. Il alla les forcer dans un bourg appellé Tintan; il tua la plûpart des habitans, fit les autres priſonniers, emmena un butin de deux mille bœufs, & les conduiſit dans Arzile, ſans que les Barbares, qui s'étoient ralliez pour les reclamer, oſaſſent paroiſtre.

Le Gouverneur d'Arzile inquiéte les Maures.

Hamet Laros, à qui appartenoit la ville d'Alcacer, ne pouvant digérer l'inſulte qu'un ſi petit nombre de gens étoit venu faire dans un bourg de ſa dépendance, forma la réſolu-

tion de s'en venger, car cet homme étoit plus outré du bétail que les Portugais avoient enlevé, à cauſe de la diſette qui menaçoit la Barbarie & la Caſtille, que de la défaite de ſes troupes. Comme il n'oſoit ſe promettre d'en pouvoir tirer une pleine vengeance, qu'en ſurprenant les Portugais, il prit l'occaſion d'un tems orageux, qui ne permettoit plus aux Coureurs de Coutigno de tenir la campagne; il ſe mit à la teſte de quatre cens chevaux, & de quelques gens de pied, & s'approcha d'Arzile. Coutigno, que des païſans avertirent de la marche des ennemis, ſortit de cette ville à la teſte d'un grand détachement de ſa garniſon, & ordonna à Ferdinand de Maſcaregnas, Capitaine de chevaux legers, & à Alvarez Nugno, fils du Grand Maître de la Garderobe d'Emanuel, d'aller obſerver la contenance des Barbares.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Le Commandant d'Alcacer projette de s'en venger.

Coutigno en eſt averti.

Nugno, à l'approche des Maures, propoſa à Maſcaregnas de les charger, mais ce Capitaine, qui ne vouloit point excéder les ordres qu'il avoit, & qui d'ailleurs, n'avoit pas aſſez de gens pour aller inſulter les ennemis, s'oppoſa à ce deſſein. Nugno animé du déſir de ſe ſignaler, ſe détacha de ſon propre mouvement, entraîna avec luy vingt-cinq hommes de meſme caractére & de meſme âge que luy, & tomba ſi impétueuſement ſur les ennemis, qu'il les obligea de reculer.

Ses gens chargent les ennemis.

Laros s'apperceut du deſordre de ſes gens & envoya du renfort vers l'endroit où l'on étoit aux mains. Quand les Maures ſe virent ſecourus, ils reprirent courage; ils enveloperent Nugno, le tuerent avec la plus grande partie de ſa troupe, & réduiſirent l'autre à prendre la fuite. Si-toſt que Coutigno & Maſcaregnas, eurent appris la défaite de Nugno, par ceux qui s'étoient ſauvez, ils ſe mirent en campagne, chargerent l'arriéregarde des ennemis, en tuerent quelques-uns, & firent beaucoup de priſonniers. Ce furent eux qui dirent au Gouverneur, que Laros ne reſpiroit qu'aprés l'occaſion d'un combat avec Coutigno, & que ſi celle d'une bataille ne ſe préſentoit pas avant que les troupes ſe retiraſſent, il ſe propoſoit de joindre Coutigno, & de décider par un combat particulier, de la deſtinée des deux

Laros veut ſe battre perſonnellement contre Coutigno.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

armées. Le Gouverneur, qui n'étoit pas d'un caractére à refuſer un tel parti, publia ſi hautement le déſir qu'il avoit de ſe meſurer avec Laros, & rechercha ſi ardemment l'occaſion que cet Officier Barbare avoit paru ſouhaiter avec tant de fierté, qu'enfin, ce vaillant Maure ne ſe ſentant plus la meſme diſpoſition, reprit le chemin d'Alcacer.

Quelques Capitaines Anglois prennent un vaiſſeau Portugais.

Cependant, Vaſco Ferdinand Céſar, qui s'étoit poſté vers le Détroit de Gibraltar, eut avis par le Capitaine d'une frégate, que quatre vaiſſeaux Anglois avoient enlevé un bâtiment Portugais; qu'ils l'avoient attaché à la poupe de leur Amiral, & qu'ils l'emmenoient dans un de leurs ports. A cette nouvelle, Céſar mit à la voile, fit la meſme route que les navires Anglois, les atteignit vers le Mont Calpé, & attaqua l'Amiral, que la mer avoit ſéparé de trois autres vaiſſeaux qui luy ſervoient d'eſcorte. Les bordées qu'on ſe lâcha de part & d'autre avec aſſez de violence, donnerent lieu aux ſoldats du navire Portugais de couper le cable qui l'attachoit au vaiſſeau Anglois, ſans qu'on s'en apperceuſt, à cauſe de la fumée, & de la chaleur du combat. Par ce moyen, ils ſe dégagerent d'entre les mains des ennemis & ſe joignirent au bâtiment de Céſar. Comme la délivrance de ce vaiſſeau terminoit leur différent, l'Amiral que les autres vaiſſeaux n'avoient pû ſecourir, parce que le vent étoit contraire, relâcha au port de Cadiz, & Céſar alla moüiller dans celuy de Ceuta.

Les ſoldats de ce vaiſſeau le dégagent pendant le combat.

Le Roy envoye une flotte vers le Détroit.

La priſe de ce vaiſſeau, & le grand nombre de Corſaires qui infeſtoient la mer du coſté du Détroit, déterminerent le Roy d'y envoyer une flotte ſous la conduite de Simon d'Acugna, fils de Triſtan. Ce Capitaine avoit ordre de donner la chaſſe à tous les vaiſſeaux qu'il trouveroit, à moins qu'ils n'appartinſſent aux nouveaux alliez d'Emanuel, ou à ſes anciens amis. Ce n'étoit pas ſeulement les Pirates, qui déſoloient la mer de Barbarie, & les Provinces ſituées ſur les coſtes, la diſette des grains, cauſée par une ſéchereſſe univerſelle, avoit réduit les meilleures villes à l'extrémité, & la famine y étoit ſi grande, que les Maures ne pouvoient tirer du bled de nulle part, quelques ſommes qu'ils

en offriſſent, ni en faire entrer dans leur païs, parce que les Portugais en occupoient les principales avenuës. Ces Barbares allarmez par le riſque où ils ſe voyoient d'une famine, ſe réſolurent d'embraſſer le Chriſtianiſme, & de ſe rendre eſclaves des Portugais, ſous pretexte de ſe faire inſtruire & de profeſſer leur meſme Religion.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

La diſette oblige les Maures de ſur les côtes, à ſe faire Chrétiens.

L'avis qu'on donna au Roy d'un changement ſi ſubit parmi les Maures, luy cauſa une fort grande joye. Quoique ce Prince fuſt perſuadé, que la crainte de périr faute de pain, avoit plus de part à cet évenement, que le zéle de recevoir le baptême, toutefois, il étoit entiérement diſpoſé à accorder à ces peuples, ce qu'ils luy demandoient avec tant d'inſtance. L'affaire ayant été éxaminée dans le Conſeil, on réſolut contre le ſentiment du Roy, que bien loin de recevoir les Maures en Portugal, ſous quelque pretexte que ce puſt eſtre, il étoit plus à propos de leur envoyer des bleds, que de ſouffrir qu'ils vinſſent ſe confondre avec des peuples civiliſez & Chrétiens, & prendre connoiſſance des affaires du Royaume, où ils ne demeureroient que durant le tems de la diſette. Cet expédient, demeura néanmoins ſans éxecution, parce que les magazins de Portugal n'étoient pas aſſez abondamment remplis pour faire paſſer chez les ennemis, des grains qui à peine pouvoient ſuffire pour les néceſſitez publiques; de ſorte que la famine & les maladies firent périr la plus grande partie de ceux qui habitoient cette région d'Afrique.

On délibere dans le Conſeil, ſi l'on doit recevoir les Maures en Portugal.

Dans le tems qu'on déliberoit ſur cette affaire à Liſbonne, Antoine de Piſe, Ambaſſadeur Venitien, vint moüiller dans le port de cette ville avec cinq galéres qui l'avoient eſcorté pendant ſon voyage. Cet Ambaſſadeur avoit ordre d'enlever une certaine quantité des nouvelles épiceries venuës des Indes. La choſe ayant été propoſée au Conſeil d'Outre-mer, on n'y jugea pas à propos d'accorder à ce Miniſtre ce qu'il demandoit, de crainte d'en manquer en Portugal, à cauſe des difficultez qui ſe rencontroient dans le paſſage & dans le retour des flottes. Ainſi, cet Ambaſſadeur partit de Portugal, aprés avoir été comblé de riches

Arrivée d'un Ambaſſadeur de Veniſe.

On luy refuſe ce qu'il étoit venu demander.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

preſens, que le Roy luy fit, & de grands honneurs, que ce Prince ordonna qu'on luy rendiſt à Liſbonne.

Sur ces entrefaites le Roy tomba malade & l'on ne fut plus occupé en Portugal, que du malheur qui menaçoit l'Etat. Comme chaque jour donnoit de nouvelles allarmes au peuple par le danger où ſe trouvoit Emanuel, les vœux & les prieres emportoient tous les ſoins de ceux ſur qui rouloit le Miniſtére. Ce Prince, qui de ſon coſté enviſageoit les approches de la mort avec cette fermeté héroïque & Chrétienne qu'il avoit toûjours montrée juſque dans ſes moindres actions; loin de s'étonner à la nouvelle qu'on luy porta du riſque qu'il couroit, ſe ſentoit une augmentation de forces d'eſprit, à meſure que celles du corps diminuoient. Ses ſentimens ſur ce terrible paſſage, & plus terrible encore pour les Rois, que pour les autres hommes; ſa conſtance dans ſes maux, & ſa piété lors qu'on luy adminiſtra les Sacremens, furent autant de preuves de ſa ſoumiſſion aux ordres de Dieu. Enfin, ce grand Roy dont la vie avoit été ſi éxemplaire, & dont la mort fut ſi édifiante, mourut le 13. de Decembre 1521. à la cinquante-deuxiéme année de ſa vie, & à la vingt-ſixiéme de ſon régne. Il fut enterré dans l'Egliſe de Bélem, qu'il avoit fondée, & depuis ce tems-là, on en a fait le lieu de la ſépulture des Rois, & des Princes ſes ſucceſſeurs.

La maladie du Roy allarme tout le Royaume.

Oſorius, liv. 12. Maffée, liv. 8. chap. 11. Vaſconcellos.

Mort du Roy.

Jean III. fils d'Emanuel, étant monté ſur le trône, ordonna, ſi-toſt qu'il eut pris poſſeſſion des Etats du Roy ſon pere, qu'on fiſt ſa pompe funébre avec tout l'éclat & tout l'appareil deu à la mémoire d'un ſi grand Monarque. On le regretta également dans toutes les quatre parties du monde, où il avoit contracté des alliances, & fait connoiſtre ſa valeur.

Le zéle que ce Prince avoit toûjours eu pour la Religion, dont il avoit fait porter la connoiſſance dans les Royaumes les plus reculez; la découverte qu'on avoit faite ſous ſon régne, de pluſieurs païs inconnus, & enfin, ſes conqueſtes, ſont autant de témoignages de ſa piété & de la grandeur de ſon ame. Il fut meſme ſur le point d'y en aller

donner des marques en propre perſonne, & ſi à l'éxemple de beaucoup de Princes, il n'euſt conſulté que ſes mouvemens, il ſeroit paſſé en Aſie & en Afrique, au lieu d'y envoyer des Géneraux & des Vice-Rois ; mais ſa bonté à ne vouloir rien entreprendre ſans le communiquer à ſon Conſeil, l'emporta ſur l'autorité qu'il avoit de tout faire ſans l'avis de ſes ſujets, & ſur le droit qu'il avoit de les forcer à conſentir à ſes volontez. Il ne ſuivit en cela que leurs ſentimens, & ſe tint à ce qu'ils réſolurent, au lieu d'éxecuter ce qu'il avoit projetté.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Auguſtes & rares qualitez de ce Monarque.

Ce ſeul caractére ſuffiroit pour faire l'éloge de ce grand Roy, ſi l'on ne trouvoit en chacune de ſes actions, autant de ſujets d'admiration & de loüanges. Il fit faire des Ponts à Olivença & à Coimbre ; il établit des Arſenaux dans la pluſpart des Villes, & ordonna qu'on reparaſt les fortifications dans quelques-unes, & qu'on les augmentaſt dans quelques autres. Sa pieté envers les Egliſes & les Pauvres, ne ceda point à ſa prévoyance & à ſon amour envers ſes Peuples ; il fit bâtir le Temple de Belem qui paſſe pour un des plus ſuperbes qui ſoit en Europe ; il fonda la Maiſon de la Miſericorde & pluſieurs Hôpitaux ; il dotta quelques autres Maiſons Religieuſes, que le malheur des tems, ou que la conjoncture des guerres avoient ruinées ; il aſſigna ſur un fond de cent mille livres, la penſion de cent Chevaliers ; il deſtina une ſomme de ſoixante mille livres pour la ſubſiſtance des Pauvres & des Orfelins, & enfin il combla de biens ceux qui ſe les étoient attirez par leur mérite & par leurs ſervices.

C'eſt en la perſonne de ce Monarque, que les Rois de Portugal ont commencé à porter une Sphére pour cimier, au-deſſus de l'Ecuſſon de leurs armes. L'Hiſtoire nous apprend, que le Roy Jean II. luy donna cette deviſe, & comme Emanuel ſe tint fort honoré de l'avoir receuë d'un ſi grand Monarque, à qui il avoit ſuccedé, il mit une Sphére au-deſſus de tous les ornemens de ſon Ecuſſon royal. Il ſembloit meſme que ce fuſt un heureux préſage des grandes découvertes qu'on devoit faire ſous ſon régne. Nous liſons

Emanuel fut le premier Roy qui porta une Sphére pour cimier.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

que l'Eveque de Guarda, qui paſſoit pour célebre Mathématicien, avoit tiré la figure de ce Prince, dans le moment de ſa naiſſance, & qu'il avoit prédit une partie des choſes qui ſont arrivées pendant ſon régne. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, qu'on a ajoûté ces mots pour ame à ce Globe terreſtre environné de la mer, PRIMUS CIRCUMDEDISTI ME, puis que par ces paroles, on comprend aiſément, que le Roy Emanuel a été le premier qui ait entrepris de faire faire à ſes flottes, le tour du monde habitable.

Deviſe d'Emanuel.



TABLE
DES PRINCIPALES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

A

ABISSINIE, ſa ſituation, 428. ſes Peuples, leur indolence, & leur induſtrie, 429. leur Religion, 430. *& ſuiv.*

Abrahem, Roy de Quiloa fait alliance avec Cabral & la rompt, 61. s'engage à payer tribut, 92. le refuſe, 145. eſt dépoſſedé, 146.

Acugna, [Triſtan d'] ſes expeditions militaires, 190. *& ſuiv.* nommé à l'ambaſſade de Rome, 421. ſon retour, 424.

Acugna, [Nugno d'] Capitaine Portugais, 386

Aden, ſa ſituation, 399. aſſiegé par les Portugais, 401. levée de ce ſiege, *ibid.*

Albuquerque [Alfonſe] va aux Indes, 109. revient en Portugal, 113. perd ſon frere, *ibid.* retourne aux Indes, 186. ſes exploits, 215. *& ſuiv.* prend Maſcaté, 220. entre dans Ormus, 227. bloque cette Ville, 236. leve le blocus, 238. prend Calajate, 240. va devant Ormus. Almeida luy rend de mauvais offices, 241. eſt Viceroy des Indes, 242. eſt arreſté par Almeida, 254. eſt reçeu dans Goa, 271. fait mourir un Officier & pardonne aux traîtres, 273. perd Antoine Norogna ſon neveu, 287. ſa ſeverité, 284. & 285. protége Naubéador, 292. reçoit un Ambaſſadeur de Mamud, 294. reprend Goa, 297. & 300. comparé avec Almeida, 304. & 305. punit Vaſconcellos & ſes complices, 319. manque un vaiſſeau ennemy, & reclame inutilement un traître, 321. il le pourſuit & le fait perir, 322. prend Malaca, 333. *& ſuiv.* punit Utimut, 359. conſerve Malaca, 362. va à Malabar, *ibid.* à Cochin, 363. ſecourt Goa, 364. reçoit un Ambaſſadeur des Rois de Vengapor & des Abiſſins, 374. & 375. leve le ſiege d'Aden, 401. eſt trahi par ſon Secretaire, 404. mene ſa Flotte à Ormus, 439. reçoit l'Ambaſſadeur du Sophi, 443. & 444. luy en envoye un, *ibid.* eſt rappellé, 459. fait arreſter Abdala, & le fait mourir, 461. ſes grands deſſeins, ſa maladie, 464. ſa mort, 466.

Albuquerque [Georges] Gouverneur de Malaca, 434. entre-

prend de rétablir le Roy de Pacem à Malaca, 584.
Albuquerque [Pierre] Commandant de Malaca, 434. ſes exploits, 438. & 439.
Alliances des Portugais avec differens Princes, 151. 261. & 542
Almeida [Ferdinand] va aux Indes, 109.
Almeida [François] General de la Flotte, & Viceroy des Indes, 137. ſes exploits, 145. *& ſuiv.* fait brûler la Flotte du Roy d'Onor, 153. punit un Capitaine Portugais, 173. ſes autres expéditions, 194. 195. *& ſuiv.* eſt bleſſé, 197. une ſeconde fois, 201. mort de ſon fils, 203. eſt rappellé en Portugal, 242. prend Dabul, 245. tourne vers Diu, *ibid.* défait la Flotte ennemie, 249. retourne en Portugal, 254. perit malheureuſement, 259. comparé avec Albuquerque, 304.
Almeida [Jacques] preſente au Roy, D. Georges fils naturel du Roy Jean II. 7.
Alodin, fils de Mamud, veut reprendre Malaca, 338. ſes deſſeins avec Utimut, 356.
Amaral, Chevalier Portugais, défait la Flotte du Sultan, 198.
Ambaſſadeur envoyé à l'Empereur Maximilien I. 467.
Ambaſſadeur envoyé en Perſe, 477
Amerique, ſa découverte, 73.
Americ Veſpuce Florentin, ſert Ferdinand, Roy de Caſtille, en eſt mécontent, ſe retire en Portugal, & va aux Indes, 73. & 74.
Anachorètes de Mazua, 540
Anchédive, Forteresſe, & ſa deſtruction, 170.
Andrada [Ferdinand] ſon voyage à la Chine, 499. ſa prudendence, 501. & 506.
Andrada [Simon] ſon imprudence, 506. & 507.
Arguin [Roy d'] ennemy des Portugais, 367.
Armoiries envoyées au Roy de Congo, 391.
Armorial du Royaume dreſſé par ordre du Roy Emanuel, 6. & 7.
Arran, Roy de Ceilan, tributaire d'Emanuel, 512.
Arzile aſſiegé par le Roy de Fez, 206. le Château défendu par Coutigno, 207. eſt ſecouru, 210. cette Ville eſt brûlée, 211
Ataide [Alvarez] ſuccede à ſon parent, 474. & eſt tué, 475.
Ataide [Pierre] Capitaine Portugais, 109. & 113.
Ataide, Gouverneur de Safi, 305. force un Château, 306. défend Safi, & défait les Maures, 308. ſes autres expeditions, 310. 311. 378. 379. *& ſuiv.* ſes autres exploits, 411. 412. *& ſuiv.* ſecourt Jabentafuf, 449. & les Maures de Xiatime, 450. *& ſuiv.* inveſtit Maroc, 455. leve le ſiege, 456. ſa mort, 474.
Atar, *voyez* Zeifadin.
Azamor, ville d'Afrique, tentée inutilement, 206
Azévédo [Loüis] Gouverneur de Tanger, ſecourt Arzile, 10

B

BAHAREN [Iſle de] & ſa ſituation, 576

Bantam [Roy de Bantam] en guerre avec les Portugais, 548.
Baptême de pluſieurs Juifs, 8.
Baptême des Ethiopiens, 431. de l'Ambaſſadeur d'Ormus, 442.
Barigue défait le Xerif, eſt bleſſé & fait priſonnier, 453.
Beatrix, Infante de Portugal, mariée au Duc de Savoye, 590. & 591.
Belulgian, *voyez* Abiſſins.
Benaſtarim inveſti, 370. capitule, 371.
Botel, ſa negociation, 462. défait la Flotte ennemie, 463.
Bragance, les Seigneurs de ce nom retournent en Portugal, clemence du Roy à leur égard, blâmée de quelques-uns, 11.
Bragance [Jacques de] commande la Flotte, 406. prend Azamor, Tita, Almedine, 409. retourne en Portugal, 411.
Brava, ſa priſe, & ſon incendie, 191.
Breſil, ſa découverte, mœurs de ſes Habitans, 69. *& ſuiv.*
Britto [Rodrigue] quitte Malaca, 434.
Bulles pour une Croiſade, envoyées par le Pape Leon X. aux Princes Chrétiens, 496.

C

CABRAL [Pierre Alvarez] General de la Flotte, 59. battu de la tempeſte, 67. découvre le Breſil, 67. 68. *& ſuiv.* eſſuie une ſeconde tempeſte, 75. arrive à Mozambique, à Quiloa, 76. en Ethiopie, fait alliance avec Zamorin, 78. ſes combats & ſes expeditions, 79. *& ſuiv.* revient en Portugal, 85.
Calécut [Roy de] fait la paix avec Albuquerque, 375. *voyez* Zamorin.
Calloeca découvre l'Iſle de la Conception, 86. arrive devant Cochin, &c. 87. revient en Portugal, 88.
Calpulapo, Roy de Matan, fait la guerre à Hannabar, Roy de Subut, 527.
Campſon, Sultan d'Egypte protége les Rois de Calécut, 137. & d'Aden, 138. envoye un Ambaſſadeur au Pape Jules II. *ibid.*
Cananor Royaume, la Citadelle de la Capitale aſſiegée, levée du ſiege, 175. demeure bloquée, 176. levée du blocus, 177.
Caſtille, different des Rois de Portugal & de Caſtille touchant le Royaume de Fez, 351. *& ſuiv.*
Ceilan, [Iſle de] ſa ſituation, le jeune Almeida y fait deſcente, s'allie avec le Prince, 166. eſt contraint de l'abandonner, 167.
Charles V, ſon adreſſe, 556. 559.
Chine, ſa ſituation, 501. ſa diviſion, 502. Religion de ſes Peuples, 504. ſon gouvernement, 505.
Combat des Flottes de Portugal & de Calécut, 97.
Conception [Iſle de la] 86.
Confucius, Philoſophe Chinois, 505.
Congo, Royaume converti à la Foy, 108. le Roy y envoye des Miſſionnaires, 214. le Roy de ce païs envoye ſes enfans en

Etiopie, Voyez Abiſſinie.
Eveſque de Zamora chef de rebelles, 557. 59. eſt pris 561.

F

FALLE'RO paſſe en Caſtille avec Magellan, 523. & ſont bien receus, *Voyez* Magellan.
Famine en Portugal, 89. parmi les Portugais aux Indes, 280.
Ferdinand V, Roy de Caſtille, ſa mort, 474.
Ferreira, Ambaſſadeur d'Ormus, baptiſé à Liſbonne, & nommé Nicolas, 442.
Fez, Voyez Mahomet.
Fez, Roys de Fez & de Méquinez allarmez par les Portugais, 457. ſe retirent aprés avoir eſté battus, 458.
Flotte pour les Indes ſous la conduite de Vaſco Gama, 21.
Flotte pour les Indes, Pierre Alvarez Cabral en eſt General, 59.
Flotte envoyée aux Venitiens ſous les ordres de Jean de Menezés, 65.
Flotte pour les Indes, Americ Veſpuce la commande, 73.
Flotte pour les Indes, ſous les ordres du meſme General, 74.
Flotte pour les Indes, Vaſco Gama, y retourne & en à la conduite, 85.
Flotte pour les Indes, Lopez Soarez de Menezes la commande, 109.
Flotte pour les Indes, ſous les ordres de François Almeida Vice-Roy, 137.
Flotte pour les Indes, Jacques de Sequeria en eſt General, 185.
Flotte pour l'Afrique, Menezes en eſt le Chef, 204.
Flotte pour l'Affrique, ſous les ordres de Ferdinand Ataide, 289.
Flotte pour les Indes, elle eſt diſtribuée entre pluſieurs Commandans, 289.
Flotte pour les Indes, George Mello Pereira, & Garſie de Souſa en ſont les Généraux, 368.
Flotte pour les Indes ſous la conduite d'Antoine de Norogna, 457.
Flotte pour les Indes, ſous les ordres de Lopo Soarés Vice-Roy, 459.
Flotte pour les Indes Lopez de Sequeria Vice-Roy la commande, 512.
Flotte pour les Indes, ſous les ordres de George Albuquerque, 522.
Flotte pour les Indes, Edouard de Menezés Vice-Roy, en eſt Général, 584.
Flotte pour conduire l'Infante Beatrix en Savoye, ſous les ordres de Martin de Caſtel Branco, 590.
Fort de Caſtel Réal où bâti, 137.
François I. Roy de France, ſon caractere, 556.

G

GAMA [Vaſco] va aux Indes, à la conduite de quatre Vaiſſeaux, 21. commence heureuſement ſon voyage, 31. eſt bleſſé, 32. l'équipage conſpire contre luy, 32. & 33. aborde la terre de S. Raphael, 34. Mozambique, 35. vient à Momba-

ça, 39. évite un grand peril, 40. arrive à Calécut, 42. receu par le Roy, 44. *& ſuiv.* va à Panan, 53. à l'Iſle d'Anchédive, 56. à Magadoxo, 57. à Zanzibar, 58. perd Paul Gama ſon frere, *ibid.* revient en Portugal & eſt recompenſé, 59. retourne aux Indes, 85. arrive à Mozambique, 91. ſes differens exploits, 96. revient à Liſbonne, 98.

Garabie [Maures de] leur perfidie, 583.

Gautier de Monroy, gouverneur de Goa, 488. *& ſuiv.* ſes intrigues, 491. *& ſuiv.* deffend ſa place dont le blocus eſt levé 495.

Geinal, uſurpateur de Malaca, 584. eſt tué 587.

Gnaja [Pierre] rend le Roy de Sofala tributaire du Roy, & meurt, 165.

Goa, pris par Albuquerque, 271. repris par Idalcan, 279. regaigné par Albuquerque, 297. 300. érigé en Archevêche, 303. ſes Conciles, *ibid.* ſa ſituation, 302. le ſiége converti en blocus, 447. Maſcaregnas en eſt fait gouverneur, 399.

H

HAMED RAIX Miniſtre du Roy d'Ormus, 445. attente à la vie d'Albuquerque qui le prévient, 448.

Hannabar, Roy de Subut reçoit Magellan, 528. ſe fait Chrétien, & retourne à ſa premiere religion, 529.

Helene [Iſle de S.] ſa ſituation, 372.

Henry, Infant de Portugal, ſa naiſſance, 365.

Henry VIII, Roy d'Angleterre envoye un Ambaſſadeur en Portugal, 354.

Hereſie de Luther, & ſon commencement, 496.

Hocen, Capitaine Perſan, 199. 200.

Hoy, ville priſe par les Portugais, 190.

I

JABENTA FUF fidele aux Portugais, 312. les fait payer de leurs tributs, 378. eſt ſoupçonné injuſtement, 387. *& ſuiv.* perſévere dans ſa fidelité, 419. 561. deffait les Maures, 450. ſe broüille avec Maſcaregnas, 561. n'eſt pas heureux, 581. eſt tué 582. *Voyez* Safi.

Jaz, Polonois Gouverneur de Diu, 199. ſa generoſité, 203. 252. fait la paix avec Almeida, 253. eſt contraire aux Portugais, 437. 567. *& ſuiv.*

Idalcan, Roy de Goa, 151. perd cette ville, 271. la reprend, 279. ſouhaitte la paix, 283. perd Goa une ſeconde fois, 297. veut y rentrer, 338. demande la paix 374. arrive devant Goa, 494. fait la paix, 495. vient pour inſulter Goa, 570. le Roy de Narſingue s'y oppoſe, 571. eſt battu par le Narſingois, perd une de ſes Provinces, *ibid.* ſe ſoulève, 572. *Voyez* Goa.

Jean, Prince de Portugal ſa naiſſance, 85.

Indulgences publiées, & l'abus que l'on en fait, 426.

Iſmaël, Sophi de Perſe, 229. *& ſuiv.* envoye un Ambaſſadeur à Albuquerque, 443.
Juifs ſortent du Royaume, 7. aprés avoir offert inutilement de l'argent pour y demeurer, 8. pluſieurs ſe font Chrétiens, *ibid. & ſuiv.*

L

LAURES, Religieux de S. François, ſon zele, 363. 364.
Lémos [Edoüard de] arrive aux Indes, 312. a de la jalouſie contre Albuquerque, 314. eſt rapelé, 315. eſt Ambaſſadeur en Perſe, hiſtoire & ſujet de ſon Ambaſſade, 477. *& ſuiv.*
Ligue des Rois de Calécut & de Cananor, contre les Portugais, 174.
Lingua [Roy de] arme contre les Portugais, 436.
Lopez [Ferdinand] Apoſtat, 347. ſe repent, 348. eſt puni, 372.
Lopez de Sequeria [Jacques] ſuccede à Lopo Soarez, 512, va à Goa, 513. perd ſon Vaiſſeau Amiral, 538. arrive à Mazuan, 539. conclud une alliance avec les Abiſſins, 542. perd deux Batimens, 543.
Lopo Soarez, Voyez *Soarez*.
Luther trouble l'Egliſe, 496.

M

MACHADO, Apoſtat, 347.
Madagaſcar [l'Iſle de] ſa ſituation, 160. caractere de ſes peuples, 187.
Magadoxo ville, cruauté de ſes habitans, 191.
Magellan paſſe en Caſtille, 523. & eſt bien receu, *ibid.* on luy donne cinq vaiſſeaux, il découvre le Détroit de ſon nom, 526. on conſpire contre luy, il punit les autheurs, 527. eſt tué 529. ſon fils bleſſé, 537.
Mahomet Anconii, Roy de Quiloa, 147.
Mahomet, Roy de Bantam ſa perfidie, 460. 508. *& ſuiv.* fait la paix, 399.
Mahomet, Roy de Fez inſulte Tanger, 389. ſe retire & va devant Arzile, 389. ſa honte, 410. aſſiége Arzile, 471. leve le ſiege, 473.
Malabares, peuples d'Aſie, leur Religion, & leurs mœurs, 48. *& ſuiv.*
Mamelus, milice d'Egypte, 197. 198.
Mamud, Roy de Cambaia envoye un Ambaſſadeur à Albuquerque, 294. revoque ſa permiſſion de bâtir une Citadelle, 437.
Mamud, Roy de Malaca, 262.
Mamud, Roy d'Ormus, 602. ſa perfidie, 264. 266. & 267. eſt bleſſé & deffait, 330. ſa Ville priſe & ſon Palais, 333. meurt de chagrin, 336.
Mariage de D. George fils naturel du Roy Jean II. 60.
Maſcaregnas va à Tétuan que les Corſaires abondonnent, 544. vange la mort de Jabentafuf, 584.
Maſcaté Ville priſe, & brulée, 220.
Mathieu, Ambaſſadeur d'Etiopie, receu & traité magnifiquement à Liſbonne,

Liſbonne, 434. ſa mort, 542.
Maures traitez plus doucement que les Juifs, & pourquoy, 17. font la Paix avec les Portugais, 383.
Maximilien, Empereur, ſa mort, 554. ſon ſucceſſeur, 557.
Menezés [Edoüard de] Vice-Roy des Indes, 584.
Menezés [Jean de] Gouverneur d'Arzile, 9. retourne en Afrique & repouſſe les Maures, 63. avertit Caſtro Gouverneur de Tanger qu'ils en veulent à cette place, 64. deffend Arzile & eſt bleſſé, 65. ſes avantages ſur les Maures, 100. croiſe la mer, 116. ſa prudence & ſon bonheur, 117. 118. aſſiége inutilement Azamor, 206. *& ſuiv.* va à Tanger, 378. eſt fait Gouverneur d'Azamor, 411. meurt, 418. Souſa luy ſuccede, *ibid.*
Menezés [Jean de] fils d'Edouard commande la flotte pour ſecourir les Venitiens, inſulte Mazalquibir, 65. prend trois Vaiſſeaux & arrive à Corfou, 66.
Menezés [Lopés Soarés de] 109. mene une flotte aux Indes, *ibid.*
Menezés [Pierre de] Gouverneur de Ceuta, 393.
Merlaé, Roy d'Onor, ſa perfidie, 152. ſa flotte brulée, 153.
Michel [le Prince] reconnu heritier des Couronnes de Portugal, de Caſtille, & d'Aragon, 29.
Mochrin rebelle, 577. eſt tué, 779.
Monbaça [Ville de] découverte par Gama, 39. abandonnée au pillage & brulée, 149.
Mort de Rodrigue Coutigno, 9.
Mort de Jean Prince de Caſtille, 22.
Mort de la Reine Iſabelle, 29.
Mort de Paul Gama, 58.
Mort de Corréa, 82.
Mort de Naramuhin, 106.
Mort de Vincent Sodrez, 107.
Mort d'Alfonſe Connétable, 116.
Mort d'Iſabelle, Reine de Caſtille, 116.
Mort d'Iſuf, 164.
Mort de Gnaja, 165.
Mort du Roy de Cananor, 173.
Mort de Rhaman, 179.
Mort de Gomez d'Abrey, 188.
Mort de Laurent Almeida, 203.
Mort de Jacques Mello, 242.
Mort de Henry Machado & de Pereira, 248.
Mort de Canus, 249.
Mort du Maréchal de Coutigno, 259.
Mort d'Almeida, *ibid.*
Mort de Garſie de Souſa, 277.
Mort de Norogna, 287.
Mort de Trimumpara, Roy de Cochin, 290.
Mort de Mamud, Roy de Malaca, 335.
Mort de Timoja, 339.
Mort de Rabel & d'Acugna, 342.
Mort d'Utimut, 359.
Mort d'Abrey, 360.
Mort de Silvés, 391.
Mort de Zamorin, 403.
Mort de Jean de Menezés, 418.
Mort d'Abdala, 467.

Mort d'Alfonſe Albuquerque, 466.
Mort de Ferdinand V, Roy de Caſtille, 467.
Mort d'Ataide, 474.
Mort de l'Infant Antoine, 477.
Mort de la Reine Marie, 495.
Mort de Lopez de Coſta, 513.
Mort de Magellan, 529.
Mort de Mathieu, 542.
Mort du Roy de Pacem, 547.
Mort de l'Empereur Maximilien I. 554.
Mort d'Ari, 579.
Mort de Jabentafuf, 582.
Mort de Britto, 588.
Mort de Serrand, *ibid.*
Mort de Begie, 593.
Mort du Roy Emanuel, 606.
Mozambique, ſa ſituation & caractere de ſes peuples, 36.

N

NAHODABE'GUE, *Voyez* Albuquerque, 321. 322.
Narſingue, Royaume, Religion de ſes Peuples, leurs mœurs & leurs coutumes, 156. 157.
Navarre [Pierre] ſecourt Arzile, 210. refuſe les preſens du Roy, 214.
Naubéador, Roy de Cochin, 159. ſon couronnement, 160.
Naubéadarin, neveu de Zamorin, ſon éducation, 103. ſe plaint des Portugais, 112. ſuccede à ſon Oncle, 135. cherche de l'appuy, 137. ſa flotte eſt deffaite, 169. arme une ſeconde fois 172. ſe joint avec le Roy de Cananor, 174. & 175. eſt ſecouru par les Mamelus, 197. eſt encore attaqué, 256. envoye un Ambaſſadeur à Emanuel, 404.
Ninachet, dépoſſedé de ſon employ, ſe procure la mort, 435. Abdala mis à ſa place, 468. condamné à mort, 461.
Noradin [Raix] ſuccede à Atar, & au miniſtere auprés du Roy d'Ormus, 445.
Norogna [Alfonſe de] ſecourt Jabentafuf, 449.
Norogna [Antoine de] General de la flotte, 457.
Norogna [Alvarés de] Gouverneur d'Azamor, 514. bat les Maures, 530. 531. *& ſuiv.* eſt bleſſé, 534.
Nugno [Ferdinand Ataide] 287. *Voyez* Ataide.
Nugno Maſcaregnas, Lieutenant Général de la flotte, 457. obtient ſatisfaction des Maures de Garabie, 535. ſa meſintelligence avec Jabentafuf, 562.

O

OISEAUX, nommez *Sotilicares*, 33.
Oleidembran, Capitaine Maure, 535.
Onor [Roy d'] ſa perfidie, 152. on brule ſa flotte, 153.
Ormus, ſa ſituation, 215. Zeifadin Roy d'Ormus, envoye un Ambaſſadeur en Portugal, 440. ce Miniſtre ſe fait Chrétien, 442. Miniſtres de ce Prince, 445.

P

PACEM, Royaume, *Voyez* Zainal, 323.
Pacem [Roy de] aſſaſſiné par

Geinal, 547.
Pachéco [Edouard] va aux Indes, 109. ſes exploits, 118. *& ſuiv.* continuation de ſes proſperitez, 135. revient en Portugal, 141. eſt accuſé, ſe juſtifie, 142.
Pachéco [François] Ambaſſadeur à Rome, 137. Paix faite entre les Portugais, & les Maures, 383.
Panan, Ville, eſt brulée, 196.
Paralelle d'Almeida & d'Albuquerque, 304. 305.
Pateconoux, Maure en veut à Malaca, mais inutilement, 393. *& ſuiv.*
Pataches, eſpéce de bâtimens, 105.
Paul-Jove, & ſon caractere, 251.
Pégu Royaume, 545. alliance du Roy de ce païs avec celuy de Portugal, par l'entremiſe de Corréa, 546.
Pereira [Mello] mene une flotte aux Indes, 368.
Petréjo [Jean] va en Etiopie, 432. & 433.
Pierre Ataide, 109. 113.
Pierre, Voyez *Navarre.*
Pierre Gnaja, *Voyez Gnaja.*
Port ſeur pourquoy ainſi nommé, 67.
Preſtre Jean, Voyez *Abiſſinie, David, Mathieu*, &c.

Q

QUADROS [George] ſon retour en Portugal, fait une relation de ſon voyage, la preſente au Roy, 553. va à Congo, 554. revient en Portugal, *ibid.*
Queſtion donnée à un traître, 57.
Quiloa ſa ſituation, 76.
Quiloa, Voyez *Abrahem.*
Quitir, ſon employ, ſon mariage, & ſa perfidie, 161. 162. prend un Vaiſſeau Portugais, 365

R

RAIX NORADIN Miniſtre du Roy d'Ormus, 445.
Raphael [terre de S.] *Voyez Gama.*
Ravaſque (Rodrigue) 114. *& ſuiv.*
Rozalcan, Voyez *Goa, Vaſconcellos.*

S

SABAJA, Souverain de Goa, 169.
Safi, place d'Afrique, diviſion de ſes habitans, 178. 179. les Portugais en profitent & ſe rendent maiſtres de Safi, 184. cette Place eſt aſſiegée par les Maures, 307. levée de ce ſiege, 308.
Saldagne [Antoine] arrive à l'Iſle de S. Thomas, 113. *& ſuiv.*
Sarazins veulent nuire à Gama auprés du Roy de Calécut, 50. leurs artifices rendus inutiles, 51. *& ſuiv.*
Sédition à Liſbonne, 143. *& ſuiv.*
autre ſedition, 188. *& ſuiv.*
Selim, ſa vanité, 496.
Sequeria [Jacques Lopez de] découvre l'Iſle de Sumatra, fait alliance avec les Roys d'Achem & de Pédir, 261. avec celuy de Malaca, 264. revient

Fautes à corriger.

Pages	*Lignes*	*Fautes*	*Corrections*
2.	1.	xiéme	ſixiéme
19.	1.	tres xact	tres éxact
39.	16.	beucoaup	beaucoup
75.	8.	le feu d'une Cométe	d'un metéore
194.	27.	inſtruiſit	il inſtruiſit
220.	5.	à faire jetter	*aſſez* à faire
226.	16.	en	ne
238.	16.	à la Cour du Preſte Jean	*ajoûtez ces mots*, Prince appellé vulgairement
291.	32.	exodſa	expoſa
347.	16.	pourroit plus leur eſtre caché	*effacez ces mots*
496.	7.	Tonumbay	Tomunbey
605.	27.	de Piſe	Piſani